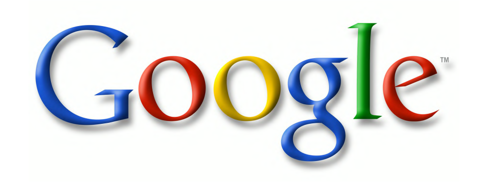
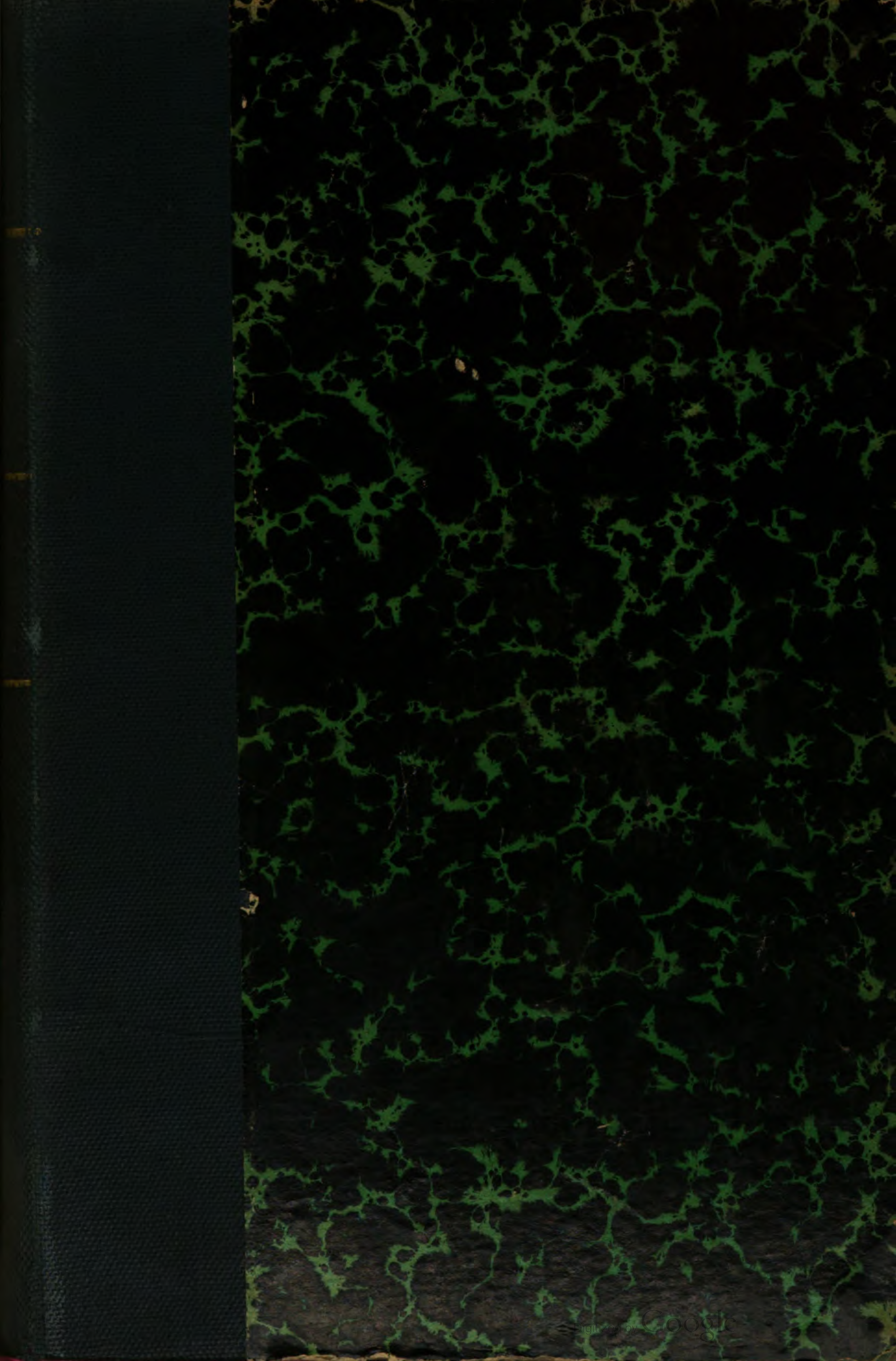
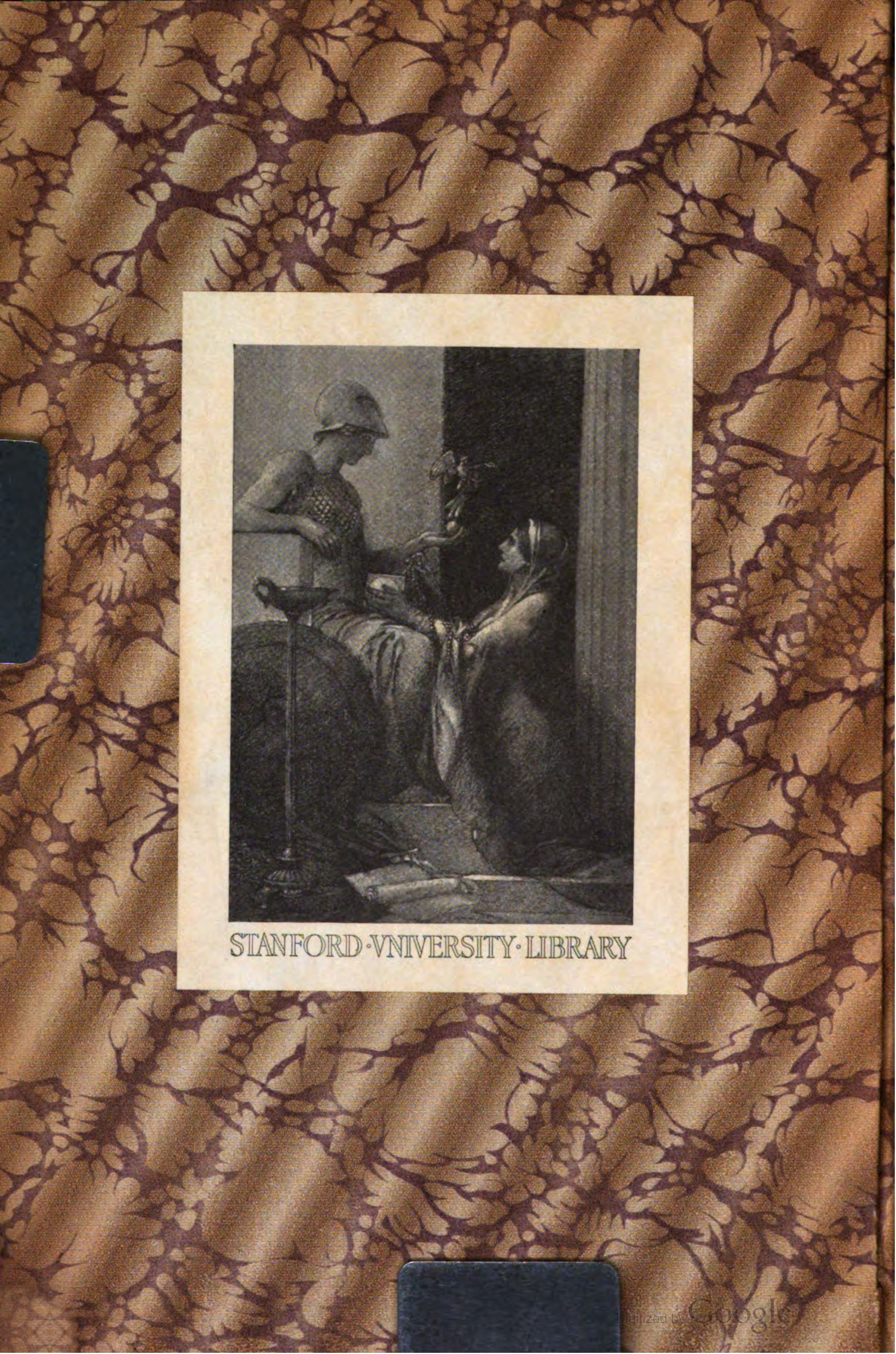
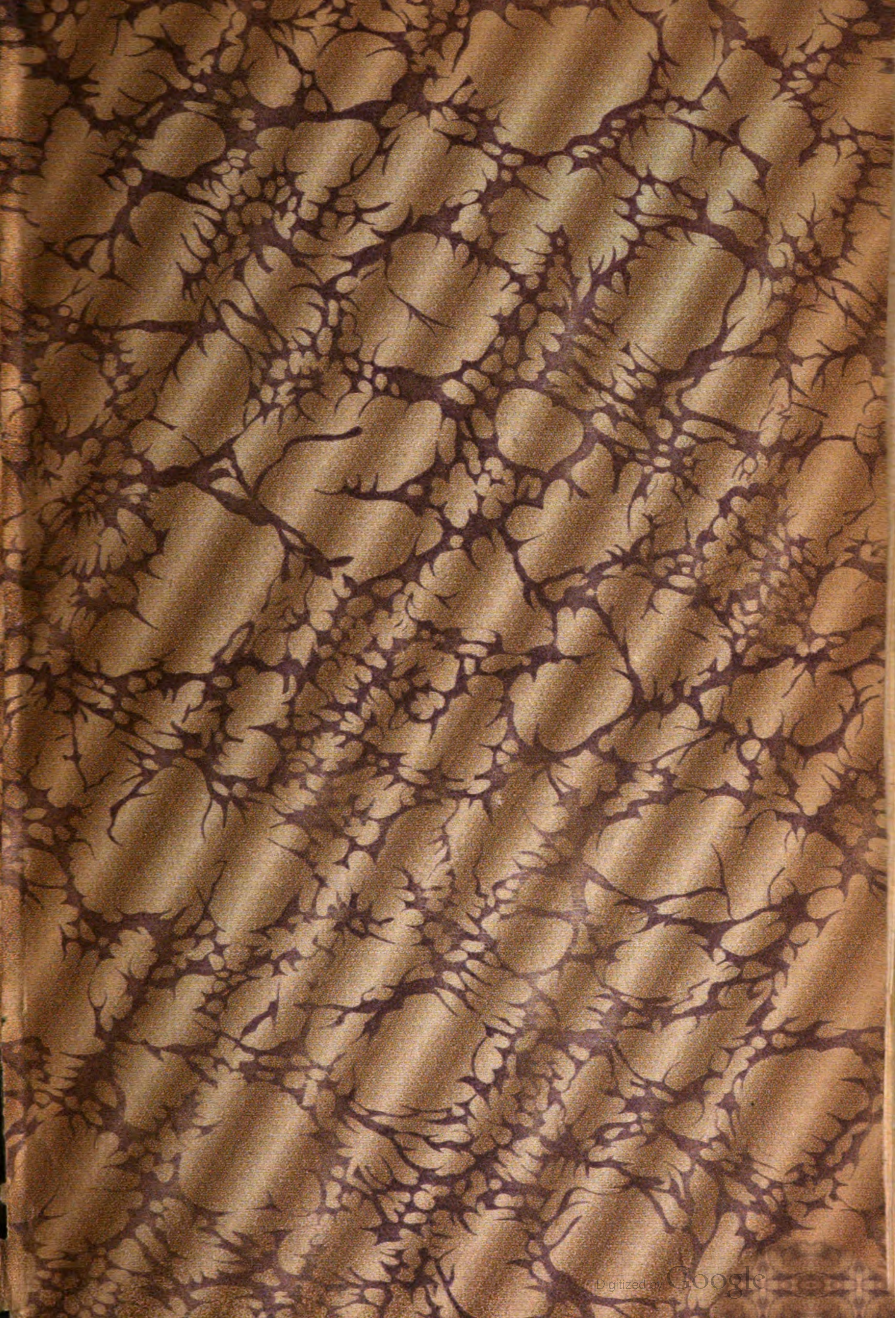





STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY
Digitized by Google



LA
LÉGENDE ARTHURIENNE

ÉTUDES ET DOCUMENTS

PREMIÈRE PARTIE

LES PLUS ANCIENS TEXTES

TOME II

GEOFFROY DE MONMOUTH

LA LÉGENDE ARTHURIENNE A GLASTONBURY

LA LÉGENDE ARTHURIENNE

ÉTUDES ET DOCUMENTS

PREMIÈRE PARTIE

LES PLUS ANCIENS TEXTES

TOME II

GEOFFROY DE MONMOUTH

LA LÉGENDE ARTHURIENNE A GLASTONBURY

PAR

EDMOND FARAL

Professeur au Collège de France
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1929

Cet ouvrage forme le fascicule 256 de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

DEUX CENT CINQUANTE-SIXIÈME FASCICULE

LA LÉGENDE ARTHURIENNE — ÉTUDES ET DOCUMENTS

PREMIÈRE PARTIE : LES PLUS ANCIENS TEXTES

TOME II

GEOFFROY DE MONMOUTH

LA LÉGENDE ARTHURIENNE A GLASTONBURY

PAR

EDMOND FARAL
Professeur au Collège de France
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1929

A M. Ferdinand LOT

VIII

GEOFFROY DE MONMOUTH

Qui était cet homme ? On sait peu de choses de lui.

1. Les origines de Geoffroy. Ses parentés et ses amitiés.

Il était né, selon toute vraisemblace, à Monmouth, dans le Gwent, et il était de race bretonne. Il s'est lui-même intitulé, dans l'une de ses préfaces, Galfridus Brito [1] et il se donne communément le nom de Galfridus Monemutensis [2]. Cette dernière indication a fait penser qu'il aurait été moine au couvent bénédictin de Monmouth, fondé sous Guillaume I[er] par le Breton Wihenoc, qui y avait fait venir des moines noirs de Saint-Florent [3]. Deux chartes de cet établissement, l'une de Badero, l'autre de Richard de Cormeilles, qui datent toutes deux des environs de l'année 1125, nomment un certain prieur Geoffroy [4]. Si notre Geoffroy avait appartenu à ce milieu, on s'expliquerait l'information dont ses livres font preuve sur certaines traditions de France. Cependant le prieur Geoffroy portait le surnom de Parvus, qui n'a jamais été celui de Geoffroy de Monmouth. D'autre part, plusieurs chartes,

1. Voir ci-dessous, page 26.
2. Voir ci-dessous, pages 13 et 29.
3. Charte de fondation dans Dugdale, *Monasticon anglicanum*, t. IV, p. 596, n° 2.
4. Dugdale, *ibid.*, n° 3 (dans le texte de la charte, *Gofredo priore* ; et parmi les témoins, *Gofredus Monemutensis prior*), et p. 597, n° 6 (*Goffredus Parvus tunc temporis prior*).

signées par Geoffroy en qualité de témoin, et deux fois avec le titre de *magister*, semblent indiquer que le lieu habituel de sa résidence était Oxford [1]. Quand Geoffroy s'est dit « de Monmouth », ç'a donc été, selon toute probabilité, par allusion au lieu de sa naissance.

Au nom de Geoffroy il ajoutait celui d'Arthur. C'est ce qu'enseignent plusieurs auteurs qui étaient plus ou moins ses contemporains : Henri de Huntingdon [2], Giraud de Cambrie [3], Guillaume de Newburg [4] ; et d'après ce dernier, l'appellation serait provenue du fait que Geoffroy « avait, à la faveur de la forme latine, habillé du nom avantageux d'histoire les fables relatives à Arthur ». Mais cette explication n'est pas sérieuse. Si l'on

1. On trouvera ces documents dans l'article de H. E. Salter, *Geoffrey of Monmouth and Oxford* (*English historical Review*, t. XXXIV, 1919, p. 382) :

1° Charte de fondation d'Osney (1129). « Teste Waltero archidiacono, Rahero priore, Main, Waltero monachis de Abbendona, Willelmo capellano, Galfrido Artur, Rogero de Amary... », etc. — Dans le texte tel que l'a imprimé Dugdale, *Monasticon anglicanum*, t. VI, p. 251, se trouve une virgule après *Gaufrido*, comme si Gaufridus et Arturus étaient deux personnages différents. F. Madden (*Journal of Archaeological Instituts*, 1858, p. 305), après collation du manuscrit original, a constaté que cette virgule n'avait pas de raison d'être.

2° Charte de Saint John's College (Oxford). De Robert d'Oilley, avant 1142. « Hiis testibus : Fulcone de Olleyo, Galfrido Arthur, Rogero de Amary, Eadwardo presbitero, Waltero archidiacono, Enger' de Oxon', Roberto de eadem et aliis. »

3° Charte du cartulaire de Godstow, f° 5. De l'archidiacre Gautier, janvier 1139. Sont témoins : Robert, évêque d'Exeter ; Richard, abbé de l'Aumône ; Roger, abbé d'Evesham ; Walter, abbé d'Eynsham, « Radulfus de Monumuta, mag. Galfr. Arturus, Rob. prior Oxinf. », etc.

4° Même cartulaire, f° 96. De Gautier d'Oxford. Date incertaine. « Testibus Galfrido Arturo, Radulfo de Monumuta, Willelmo capellano, Anschetillo de Wiltona, Joscelino clerico, Randulfo de Chent, Petro del Bar, Jordano ».

5° Même cartulaire, f° 142. De Gautier d'Oxford. Date incertaine. « Testibus Willelmo abbate de Eynsham, Roberto priore sancte Frideswide, Godefrido priore de Eynsham, magistro Galfrido Artour, Rodulfo de Monmuta, Willelmo Capellano, Joscelino clerico, Petro del Bar. ».

2. Dans la lettre dont il sera question ci-dessous, p. 18.

3. *Itinerarium Kambriae*, I, 8 : «.. *Historia Britonum* a Galfrido Arthuro tractata... » — *Descriptio Kambriae*, I, 7 : « ... sicut fabulosa Galfridi Arthuri mentitur historia... »

4. *Historia regum anglicarum*, publiée par Richard Howlett, dans les *Chronicles of the reigns of Stephen, Henry II and Richard I* (Collection du Maître des Rôles), t. I, *Prooemium* : « Gaufridus hic dictus est, agnomen habens Arturi pro eo quod fabulas de Arturo... per superductum latini sermonis colorem honesto historiae nomine palliavit. »

accouplait parfois le nom d'un écrivain et celui d'une de ses œuvres mis au génitif, si l'on disait, par exemple, *Virgilius Aeneidos*, ou *Statius Achilleidos*, ou *Isidorus Etymologiarum*, ce n'est point à cet usage que se référait Guillaume de Newburg, et son explication, comme le prouve le contexte, n'est pas autre chose qu'une boutade, inspirée par la malveillance. En fait, Geoffroy s'appellait Arthur indépendamment de toute allusion à son ouvrage sur les rois de Bretagne et nous le savons par un témoignage plus sûr que tous les autres : sa propre signature, *Gaufridus Arthurus*, apposée au bas de plusieurs chartes [1].

Les seuls renseignements qu'on possède sur sa famille sont fournis par le *Gwentian Brut*. Ce texte raconte qu'il avait eu pour père un certain Arthur, chapelain de Guillaume, fils de Robert. Il raconte aussi qu'il avait été élevé comme un fils par Uchtryd, évêque de Llandaf, son oncle du côté paternel, et que, pour récompense de son savoir et de ses talents, il avait reçu une charge dans l'église de Saint-Teliau, à Llandaf, où il avait été l'éducateur d'une foule de clercs et de jeunes nobles [2].

En Guillaume, il est aisé de reconnaître le fils de Robert Courteheuse, Guillaume Cliton, qui mourut comte de Flandres en 1127 ; et si le *Gwentian Brut* dit vrai, on voit que Geoffroy se trouvait en bonne place pour connaître les choses de France. De même, si la parenté de Geoffroy avec Uchtryd était un fait assuré, si Geoffroy avait été réellement élevé par Uch-

1. Voir ci-dessus, p. 2, n. 1. — La plupart des traductions galloises de son œuvre le nomment Gruffydd ab Arthur. Toutefois G. Evans, d'après une communication qu'il a faite à W. Lewis Jones (voir l'article de ce dernier érudit, publié dans les *Transactions of the honourable Society of Cymmrodorion*, session 1898-1899, p. 57, n. 3), n'aurait pas rencontré cette appellation dans les manuscrits avant la fin du XVIe siècle.

2. « Oed Christ 1152... Yn yr un flwyddyn y gwnaethpwydd Gallfrai ab Arthur (offeiriad teulu Wiliam ab Rhobert) yn escob, eithr cyn ei fyned yn ei ansawdd efe a fu farw yn ei dy yn Llan Daf, ac a cladded yn yr eglwys yno. Gwr yd oedd ni chaid ei ail am ddysg a gwybbodau, a phob campau dwyfawl. Mab maeth oedd ef i Uchtryd archescob Llan Daf, a nai mab brawd iddaw, ac am ei ddysg a'i wybodau y doded arnaw febyddiaeth yn eglwys Teilaw yn Llan Daf lle y bu ef yn athraw llawer o ysgolheigion a phendefigion. »



tryd, on se trouverait en situation d'expliquer, dans l'œuvre de l'écrivain, assez bon nombre de traits. Uchtryd, par exemple, comme la plupart des membres du clergé gallois, appartenait à une noble race et sa fille Angharad avait épousé Iorwerth, qui succéda à son père, Owain ap Caradoc, comme seigneur de Caerlion [1] : Geoffroy, comme l'a remarqué Ward [2], aurait donc été apparenté à ces seigneurs bretons dont il a voulu que la ville ait été le séjour de prédilection du roi Arthur.

Malheurement, l'autorité du *Gwentian Brut* est faible.

Cet ouvrage est une rédaction particulière du *Brut y Tywygion*, ou *Chronique des Princes*, et embrasse les événements de cinq siècles environ, de l'année 600 à l'année 1196 [3]. On a cru possible de le placer sous le nom de Caradoc de Llancarvan; mais c'est à tort. Ce Caradoc, personnage d'une certaine importance, aurait, à en croire Ithel, qui ne dit pas ses sources, vécu pendant plusieurs années dans la familiarité de Gruffud († 1136) et de son fils Rhys, puis, brouillé avec ce dernier, aurait pris l'habit ecclésiastique dans l'église de Saint-Teliau, à Llandaf. Il aurait ensuite passé à Saint-David, où il aurait été ordonné prêtre. Devenu abbé de Saint-Ismaël, il serait mort, selon Gutym Owan (xv° siècle), en 1156 et aurait été enseveli dans la cathédrale de Saint-David. Ce qui est sûr, c'est qu'il fut lié avec Geoffroy de Monmouth : on lui doit une Vie de saint Gildas, où se retrouvent, dans l'inven-

1. *Brut y Tywysogion*, p. p. William ab Ythel (Collection du Maître des Rôles), p. 213.

2. *Catalogue of romances in the Department of Manuscripts in the British Museum*, p. 206.

3. Sous le titre commun de *Brut y Tywysogion* on désigne :

a) Le *Brut y Tywysogion* du Livre Rouge d'Hergest (manuscrit des environs de l'année 1400), qui a été publié successivement par Owen Jones (*Myvyrian Archaiology of Wales*, 1[re] éd. 1801, 2[e] éd. 1870, p. 602), — puis par J. William ab Ithel (Collection du Maître des Rôles, 1860), — puis par J. Rhys et J. G. Evans, dans leur édition du Livre Rouge d'Hergest, t. II, 1890, p. 257 :

b) Le *Brut y Tywysogion* ou *Gwentian Brut*, publié d'abord par Owen Jones (*Myvyrian Archaiology of Wales*, p. 685), — puis, d'après les papiers d'Aneurin Owen, et sans consultation nouvelle du manuscrit ni par Aneurin Owen, ni par ses éditeurs, dans l'*Archaeologia Cambrensis*, 3[e] série, t. IX, 1863.

tion et jusque dans le détail du style, les procédés habituels de Geoffroy [1] ; et Geoffroy, en terminant son *Historia regum Britanniae*, qu'il a arrêtée au règne de Cadwalladrus, a déclaré qu'il abandonnait à Caradoc le soin de continuer au-delà l'histoire des rois de Galles [2]. Cette histoire, que Caradoc a peut-être écrite et qui est aujourd'hui perdue, a pu fournir des éléments à certains ouvrages postérieurs : elle a probablement servi de base à la partie ancienne de l'*History of Cambria* publiée en 1584 par Powell ; les divers *Brut y Tywysogion* se réclament de Caradoc ; et il a paru à tel critique que le *Gwentian Brut* représentait l'œuvre même de cet auteur, continuée par un inconnu jusqu'à l'année 1196. Mais cette dernière opinion n'est pas défendable : le *Gwentian Brut* n'est pas de Caradoc. La tradition manuscrite de l'ouvrage est très récente, ainsi qu'on en peut juger d'après la notice de tête qu'ont reproduite les éditions imprimées du texte [3] : elle ne remonte qu'à l'année 1764 et apparaît par là même comme suspecte. D'autre part, Thomas Stephens [4] a montré que l'ouvrage proprement dit fourmillait d'erreurs et de données hypothétiques. On y relève bon nombre d'anachronismes : il y est question de personnes qui vivaient en 1202, en 1293, en 1317, en 1328. Et au sentiment de Stephens, qui semble juste, le

1. C'est la *Vitae Gildae* publiée en dernier lieu par Th. Mommsen (*Monumenta Germaniae historica, Auctores antiquissimi*, t. III, p. 107). Les deux manuscrits les meilleurs qui nous l'ont conservée l'attribuent à Caradoc. Il n'y a pas lieu de suspecter cette attribution et les arguments allégués par Stevenson pour la rejeter (p. XXVII-XXX de son édition de Gildas, publiée pour l'English Historical Society en 1830) sont sans poids.

2. XII, 20 : « Reges autem illorum qui ab illo tempore in Gualiis successerunt, Karadoco Lancarbanensi, contemporaneo meo, in materia scribendi permitto. » — Voir aussi sur le personnage ce qu'a écrit M. Ferdinand Lot (*Romania*, XXVII, 1898, p. 564 ss.).

3. « Llyma Brut y Tywysogion, val y bu ryfeloedd, a gweithredoedd enseiliad, a dialeddau, a rhyfeddodau, gwedi eu tynnu o'r heu gofion cadwedig a'u blynyddu yn drefnedig gan Garadawg Llancarfan.

Yr hanes uchod a gopiwud o Lyfr George Williams o Aber Pergwm Usgweier, genyf i Thomas Richards, curad Llan Grallo, yn y flwyddyn 1764. A minnau Iorwerth ab Iorwerth Gwilyn ai copiais o Lyfyr y parchedig Mr. Richards yn flwyddyn 1790. Ac ai dadgopiais ef i Owain Myfyr, yn mesyryd y flwyddyn 1800. »

4. *Archaeologia Cambrensis*, 3e série, t. IV, 1858, p. 77 ss.

Gwentian Brut n'aurait pas été composé avant le milieu du XVI[e] siècle.

On ne saurait donc tenir pour certaines les indications du *Gwentian Brut* relatives à Geoffroy de Monmouth, tant qu'il n'est pas possible de les recouper par des témoignages plus sûrs. L'histoire du séjour de Geoffroy à Llandaf reste hypothétique ainsi que celle de ses relations avec Uchtryd ; et même, l'une des données du *Gwentian Brut* qui se rapporte à ce sujet est manifestement fausse : si Uchtryd s'est réellement occupé de l'éducation de Geoffroy, ce n'a point été au temps où il était évêque, puisque son accession à l'épiscopat n'eut lieu qu'en 1140 et que Geoffroy, à ce moment-là, était depuis longtemps hors de page.

On atteint à des faits beaucoup mieux assurés quand apparaît un homme dont l'influence sur la vie et sur l'œuvre de Geoffroy devait être considérable : je veux dire Gautier, archidiacre d'Oxford [1]. On lit dans l'ouvrage consacré à l'Église d'Angleterre par White Kennet, évêque de Peterborough de 1718 à 1728, et actuellement conservé au British Museum [2], que certains documents montreraient Gautier installé dans ses fonctions d'archidiacre dès les années 1104 et 1111 ; mais White Kennet n'a pas indiqué ses sources. Pour notre part, c'est seulement en 1115 que nous relevons la première trace du per-

1. John Bale, *Scriptorum Britanniae catalogus*, 1559, a donné à Gautier le surnom de Calenius, disant qu'il était originaire de Cambrie, mais archidiacre d'Oxford. On a tenté diverses explications de cet adjectif *calenius*. Il faut renoncer à le rattacher, comme l'ont fait certains, au nom de Calne, ville qui ne s'appelle jamais en latin que Calna et qui, bien que voisine de la Cambrie, n'en faisait pourtant point partie. Il faut également renoncer à l'éclaircir par le nom de Calleva Atrebatum, c'est-à-dire Silcester, qui est bien Calleva, et non pas Calena. La vérité, comme l'a observé Ward, est que le nom de Calena, au XVI[e] siècle, désignait Oxford. C'est ce qu'on apprend par Leland, *Collectanea*, t. III, p. 118, et par la *Bibliotheca* d'Elyot. *Gualterus Calenius* = « Gautier d'Oxford ».

Certains ont appelé et appellent encore ce personnage Gautier de Wallingford. C'est la suite d'une interprétation fantaisiste de Camden, qui a cru reconnaitre dans le nom *Calena*, décomposé en *Guall* et *hen*, l'équivalent du latin *vallum antiquum* et de l'anglo-saxon *Wallingford*.

2. Lansdowne, 935 : *Diptycha Ecclesiae Anglicanae, sive Tabulae sacrae in quibus... recensentur archiepiscopi, episcopi, etc.*



sonnage. On la trouve dans une charte reproduite par la *Chronique d'Abingdon* et qu'il a signée comme témoin [1]. Vers le même temps, peut-être en 1112 et sûrement avant 1123, on voit Gautier agir comme justicier à Winchester [2]. En 1125, il apparaît de nouveau à Abingdon [3]. Peu de temps après, et avant 1128, son nom figure dans un document qui concerne l'abbaye de Burhc [4]. En 1129, il signe la charte d'Osney dont j'ai parlé précédemment [5]. En 1131, il est mentionné dans un compte du Rôle de l'Échiquier classé parmi les pièces relatives à Oxford [6]. En 1135, Henri de Huntingdon le cite dans son *De contemptu mundi* [7]. En janvier 1137, il donne un acte par lequel il exempte Godstow de certaines redevances [8]. Le registre d'Osney fournit de nouveau son nom en 1147 [9]. Au début de 1151, il signe une charte comme témoin en même temps que Geoffroy, élu de Saint-Asaph [10]. Et c'est là la dernière pièce qui le concerne à notre connaissance : en mai 1151, on lui avait donné pour successeur Robert Foliot [11].

1. Édition J. Stevenson (Collection du Maître des Rôles), t. II, p. 62-3.
2. *Ibid.*., t. II, p. 116. Figurent là : Robert Bloët, évêque de Lincoln (1093-1123), Richard, évêque de Londres (1101-1128), et Roger, évêque de Salisbury (1103-1139).
3. Gunton, *History of the Church of Peterborough.*
4. *Descriptio manierorum abbatiae de Burhc, desicut Waltherius archidiaconus eam recepit et saisivit in manu regis.* Le texte de l'acte a été publié en appendice à la *Chronique de Peterborough*, éditée par Stapleton (et par Bruce, qui a achevé son ouvrage) pour la Camden Society, 1849, p. 157.
5. Voir ci-dessus, p. 2, note 1, charte n° 1.
6. Rôle de l'Échiquier, 31° année du règne d'Henri Ier : « Walterius archidiaconus reddit compotum de C et quater XX marcis, etc. »
7. Henri de Huntingdon, *Epistola ad Walterum de contemptu mundi*, éd. Th. Arnold, dans *Henrici archidiaconi Huntendunensis Historia Anglorum* (Collection du Maître des Rôles), p. 297. La lettre, en sa première rédaction, date de 1135. On a parfois cru que le destinataire de cette lettre était Gautier d'Oxford lui-même : c'est une erreur. Ce destinataire était vraisemblablement Gautier, archidiacre de Leicester († 1135). Voir l'édition Arnold, p. 297, n. *b*.
8. Voir ci-dessus, p. 2, note 1, charte n° 3.
9. *Cronicon Osneiense*, au British Museum, Vitel. E 15, cité par Ward.
10. H. E. Salter, *art. cité*. Cartulaire de Godstow, f° 20 : « Testes Gaufridus episcopus [electus] sancti Asaphi, et Walterus Oxenefordie archidiaconus, Rob. prior Sancte Frideswide, mag. Rog. de Sagio, Rad. de Monemuta, Anschetillus presbiter de Wilton, Willelmus capellanus, etc. »
11. Cartulaire de Bitlesden (Harl. ms. 4714, fol. 2). La pièce est datée de la Saint-Rémy (12 mai) de l'année 1151, et signée par Robert.

Geoffroy de Monmouth semble avoir passé auprès de Gautier d'Oxford une bonne partie de sa vie. On en a pour indices les diverses chartes qu'il a signées en même temps que lui en qualité de co-témoin, ou qu'il a signées émanées de lui, et qui s'échelonnent de 1129 à 1151 [1]. C'est de ce personnage, qualifié par Henri de Huntingdon de « rhétoricien accompli » [2], que Geoffroy, le qualifiant lui-même de « fin connaisseur en l'art oratoire et en l'histoire des nations étrangères », a prétendu tenir un livre breton, dont son *Historia regum Britanniae* n'aurait été que la traduction [3].

2. *L'œuvre de Geoffroy.*

1. *Les « Prophéties de Merlin »*. — Au moment où on le trouve pour la première fois en relations avec Gautier d'Oxford, Geoffroy n'était sans doute pas sans songer déjà à certains projets littéraires et, en tout cas, il ne devait pas tarder beaucoup à concevoir l'idée de son grand ouvrage, l'*Historia regum Britanniae*.

Mais tandis qu'il s'occupait de composer cette histoire, déjà mise en train, il céda aux sollicitations d'Alexandre, évêque de Lincoln, qui le priait de mettre par écrit les prophéties de Merlin. Interrompant sa grande œuvre, il consacra à ce dernier sujet un petit livre, dont il fit hommage à celui qui l'avait provoqué. Les circonstances où fut rédigé l'opuscule et que je viens de rapporter ont été racontées par Geoffroy lui-même vers le milieu de l'*Historia regum Britanniae*, à l'endroit où il a inséré plus tard les prophéties de Merlin, précédées de l'épître dédicatoire qui en avait accompagné l'envoi à Alexandre.

Les *Prophéties de Merlin* ont donc existé originairement comme livret indépendant ; et c'est pourquoi elles nous sont

1. Voir ci-dessus, p. 2, note 1, chartes n°s 1, 2, 3, 4, 5, et p. 7, note 10.
2. « superlative rhetoricus ».
3. *Historia regum Britanniae*, chap. 2 et chap. final.

parvenues, non seulement comme partie intégrante de l'*Historia regum Britanniae*, où elles furent incorporées après coup, mais aussi sous la forme de copies séparées.

Il n'est pas douteux que, sous cette forme, et constituant à elles seules un tout complet, elles aient été assez largement connues dès l'année 1135. Orderic Vital, composant le douzième livre de son *Historia ecclesiastica*, y a inséré certaines prédictions de Merlin dont le texte concorde à la lettre avec celui de Geoffroy [1]. Or la date où Orderic écrivait cette partie de son ouvrage est assez facile à déterminer. Léopold Delisle estimait que c'était en 1136 ou 1137. Mais ceci doit s'entendre de la rédaction définitive du douzième livre. Lorsqu'Orderic a inséré dans sa narration les prophéties de Merlin, c'était un peu plus tôt, ainsi qu'il résulte de son texte même. Car, ayant donné un extrait des *Prophéties* et parlant ensuite de la concordance des événements prédits avec ceux de l'histoire véritable, il a écrit la phrase que voici :

Historiarum gnari ejus dicta facile poterunt intelligere, qui noverunt ea quae contigerunt Hengist et Caligirno, Pascent et Arturo, Edelbertho et Edwino, Oswaldo et Osvio, Cedwel et Elfredo, aliisque principibus Anglorum et Britonum usque ad tempora Henrici et Gritfridi, qui dubia sub sorte adhuc imminentia praestolantur, quae sibi divinitus ineffabili dispositione ordinantur.

D'où il résulte qu'au moment où ces lignes furent écrites le roi d'Angleterre Henri Ier était encore en vie, qu'il faut par conséquent faire remonter la rédaction du texte à l'année 1135 pour le moins et que, par conséquent aussi, la première pu-

1. C'est le passage : « Populus in ligno, etc... »
Auguste Le Prévost, l'éditeur d'Orderic (Société de l'Histoire de France, 1852), s'est certainement trompé quand il a prétendu que le chroniqueur était ici indépendant de Geoffroy et que la rencontre des deux écrivains s'expliquait par l'utilisation d'une source commune. Le Prévost donnait pour preuve de son assertion (t. IV, p. 493, note 4) que le texte de Geoffroy contenait, sur l'embaumement du corps d'Henri Ier, des détails absents du texte d'Orderic et qui dénotaient l'interpolation : tels ceux qu'on lit dans la phrase *Vae, tibi, Neustria...* etc., laquelle ne se trouve point dans Orderic, mais seulement dans Geoffroy. C'est une erreur : aucun des manuscrits anciens de Geoffroy ne la donne.

blication des *Prophéties de Merlin* doit être considérée comme antérieure à cette date.

Antérieure de combien ? On ne saurait le dire avec précision. Mais comme l'*Historia regum Britanniae* était déjà en cours de composition lorsque les *Prophéties* furent offertes à l'évêque Alexandre et qu'elle parut vraisemblablement en 1136, il convient de supposer que les Prophéties ne la précédèrent pas de beaucoup et qu'elles furent publiées aux environs de l'année 1134 [1].

2. L' « *Historia regum Britanniae* » *et les différents textes de l'œuvre* [2]. — Nous possédons de l'*Historia regum Britanniae*

1. M. E. K. Chambers, *Arthur of Britain*, p. 28, a cru pouvoir écrire qu'elles avaient paru postérieurement au 10 février 1134, c'est-à-dire postérieurement à la mort de Robert Courteheuse. Il s'est fondé sur la phrase *Alter sub umbra nominis redibit*, qui, dans l'ouvrage, concerne évidemment le fils de Guillaume le Conquérant. Mais il est loin d'être démontré que ce soit là une allusion à la mort de ce prince. Le commentaire d'Orderic à ce passage, où l'on trouve cette interprétation, prouverait tout au plus que c'était Orderic lui-même qui écrivait postérieurement au mois de février 1134.

2. Le texte en a été imprimé pour la première fois en 1508 sous le titre *Britanniae utriusque regum et principum origo et gesta insignia, ab Galfrido Monemutensi ex antiquissimis britannici sermonis monumentis in latinum sermonem traducta et ab Ascensio... in lucem edita* (Paris, J. Bade).

Il a été réimprimé : en 1587, à Heidelberg, par Jérôme Commelin, sous le titre *De origine et gestis regum Britanniae libri XII* (*Rerum britannicarum... scriptores)* ; — en 1844, par J. A. Giles, sous le titre *Galfredi Monemutensis Historia Britonum* (*Publications of the Caxton Society*) ; — en 1854, par San-Marte (A. Schulz), sous le titre *Gottfried's von Monmouth Historia regum Britanniae.*

Plusieurs des arguments sur lesquels on s'est parfois fondé pour dater l'œuvre doivent être abandonnés. San-Marte, considérant qu'elle avait été écrite entre 1132 et 1135, en donnait pour preuve la phrase : « Britannia tibi nunc temporibus nostris, ac si alterum Henricum adepta, interno gratulatur affectu. » Il concluait de ces paroles qu'Henri II était déjà né (1132) et, comme l'allusion à ce prince et à ses droits eût été blessante pour Étienne, successeur d'Henri I[er], que ce dernier roi n'était pas mort. Il est évident que San-Marte a commis un contre-sens sur la locution *ac si*, qu'il a comp ise comme *etsi*, « quoique », alors qu'elle signifie « tout de même que si ». Pour le *terminus ante quem*, l'argument pourrait subsister, en ce sens que l'éloge de Robert, comparé à un nouvel Henri, pouvait porter ombrage au roi Henri. Mais c'est là une inquiétude qui, dans les tout premiers temps du règne d'Étienne, ne s'imposait pas : l'autorité de ce prince était assez mince pour qu'on la négligeât.

Par ailleurs, vaines sont les indications qu'on a aussi voulu tirer, parfois, des *Annales* d'Alfred de Beverley. Cet ouvrage, qui contient un abrégé de l'*Historia*

quatre textes au moins, d'ailleurs peu différents entre eux pour

regum Britanniae de Geoffroy, s'arrête au mois d'octobre 1128, et l'on a supposé que la composition en avait été terminée cette même année ou, au plus tard, en 1129. Hearne, l'éditeur du texte, (*Praefatio*, p. XXXII et XXXVIII) s'en est autorisé pour soutenir que Geoffroy avait plagié Alfred, et Sharon Turner (*Mediaeval England*, IV, 250, etc.) pour affirmer que, dès cette date, l'*Historia regum Britanniae* était connue. — Mais les conclusions s'écroulent quand s'écroulent les prémisses. La date admise par les plus anciens critiques pour la composition des *Annales* d'Alfred de Beverley a été contestée dès le XVIII[e] siècle par William Lloyd (évêque d'Asaph de 1680 à 1692, et qui, en 1877, a publié une lettre à ce sujet. Cf. Owen, *British remains*, p. 69. Cité par Ward). Des allusions à certains faits, dont plusieurs sont postérieurs à 1137 et dont l'un est de 1147, prouvent qu'Alfred de Beverley n'a écrit que vers l'année 1150.

On s'est également trompé quand on a voulu trouver des indications chronologiques dans la phrase suivante : « Nondum autem ad hunc locum historiae perveneram, cum... compellebant me undique contemporanei mei ipsius prophetias edere, maxime autem Alexander Lincolniensis episcopus... Non *erat* alter in clero sive in populo cui tot nobiles famularentur, quos ipsius mansueta pietas... in obsequium suum *alliciebat*. Cui cum satisfacere *praeelegissem*, prophetias transtuli... » L'emploi que l'auteur fait des temps passés a donné à penser qu'il s'agissait ici d'Alexandre comme d'un personnage défunt et que, par conséquent, l'édition définitive de l'*Historia regum Britanniae* n'avait dû paraître qu'après la mort de ce prélat (Th. Wright, *Biographia literaria, Anglo-Norman Period*, 1846, p. 144 ; Hardy, *Descriptive Catalogue of materials relating to the History of Great Britain*, t. I, p. 350). Pourtant la phrase en question se trouve exactement la même dans le texte le plus ancien de l'*Historia regum Britanniae*, composé de toute certitude avant 1138, alors qu'Alexandre était en pleine vie. Les temps passés qui s'y trouvent n'indiquent ni qu'Alexandre était mort ni, comme d'autres l'ont voulu, qu'il était disgrâcié : ils indiquent seulement qu'au moment où Geoffroy écrivait ce passage de l'*Historia*, il se reportait par la pensée à la période plus ou moins ancienne où, cédant à l'invitation d'Alexandre, il « traduisait » les *Prophéties de Merlin*. Les temps de la phase sont simplement fonction du *perveneram* initial et n'impliquent rien touchant la situation d'Alexandre.

Je dois aussi éliminer l'argument qu'on a voulu tirer parfois du texte d'Orderic Vital, qui, écrivant en 1135 au plus tard le livre XII de son *Historia ecclesiastica*, a cité les Prophéties de Merlin et, par là même, semble-t-il, l'*Historia regum Britanniae* : en sorte que ce dernier ouvrage devrait être considéré comme antérieur à 1135. Mais le livre qu'Orderic a utilisé est l'édition séparée des *Prophéties*. Il n'a pas connu l'*Historia* et, hors les *Prophéties de Merlin*, tout ce qu'il a su de l'histoire légendaire de la Grande-Bretagne lui est venu de l'*Historia Britonum* anonyme que, par une erreur commune en son temps, il attribuait à Gildas. C'est ce que fera ressortir cette comparaison des textes :

Orderic Vital, *Hist. ecclesiastica*, XII, 47 :

« Ecce Ambrosii Merlini prophetia, quam tempore Guortigerni, regis Britanniae, vaticinatus est : per DC annos in pluribus manifeste completa est. Unde libet mihi quaedam huic opus-



le fond, qu'on peut aisément reconnaître, même sans le secours des variantes, d'après les dédicaces qui les accompagnent.

culo inserere, quae temporibus aetatis nostrae videntur competere.

a) Contemporaneus quippe beato Germano Autissiodorensi episcopo fuit.

a) *Hist. Brit.*, § 31 : « Guorthigirnus suscepit eos benigne... » § 32 : « In tempore illius venit sanctus Germanus... »

b) Qui tempore Valentiniani imperatoris in Britanniam bis transfretavit, et contra Pelagium ejusque sequaces in gratiam Dei garrientes disputavit, et pluribus signis in nomine Domini peractis haereticos confutavit. Deinde, postquam Paschalia festa devote celebravit, contra Saxones Anglos, qui tunc pagani christicolas Britones oppugnabant, pugnavit ; et, plus precibus quam armis robustus, cum exercitu nuper baptizatorum « alleluya » vociferans, ethnicum agmen fugavit. Si quis haec et alia de casibus Britonum plenius nosse desiderat, Gildae Britonis historiographi et Bedae Anglici libros legat,

b) Bède, *Historia ecclesiastica*, I, 17, 21.

c) in quibus de Guortemiro et fratribus ejus et de forti Arthuro,

c) *Hist. Brit.*, § 43 et 48.

d) qui duodecim bella contra Anglos fecit, luculenta narratio legentibus emicat.

d) *Hist. Brit.*, § 56.

e) Fertur quod Merlinus Guortigerno monstraverit stagnum in medio pavimento, et in stagno duo vasa, et in vasis tentorium complicatum, et in tentorio duos vermes,

e) *Hist. Brit.*, § 42 : «... stagnum in medio pavimenti est... In stagno... duo vasa sunt... In medio eorum [vasorum]... inventum est tentorium complicatum... In medio tentorii... duo vermes dormientes inventi sunt.

f) quorum unus erat albus et alter rufus. Qui mox admodum creverunt et, dracones facti, mutuo crudeliter pugnaverunt. Tandem rubeus vicit et album usque ad marginem stagni fugavit.

g) Haec nimirum rege spectante, cum Britonibus tristis ploravit. Merlinus inquisitus vates ab attonitis spectatoribus praesago spiritu disseruit quod stagno in medio pavimento figuraretur mundus, duobus vasis insulae Oceani, tentorio urbes Britanniae et vici, in

f-g) *Les éléments f et g du récit d'Orderic résultent d'une contamination :*

1° de l'*Historia Britonum*, § 42 :

Et coeperunt vermes ut alter alterum expelleret... Tamen tandem infirmior videbatur vermis rufus, et postea fortior albo fuit, et extra finem tentorii expulit : tunc alter alterum secutus trans stagnum est...

Et puer respondit : « ... regni tui figura tentorium est ; duo vermes duo dracones sunt ; vermis rufus draco

* * *

L'un de ces textes[1] porte la dédicace suivante :

Opusculo igitur meo, *Stephane, rex Angliae*, faveas, ut sic, te doctore, te monitore, corrigatur, quod non ex Galfredi Monemutensis

quibus humana est habitatio. Duobus vero vermibus duo populi Britonum et Anglorum designantur, qui diris conflictibus vicissim vexabuntur, donec sanguinolenti Saxones, qui per rubeum draconem portenduntur, usque in Cornubiam et supra litus Oceani Britones fugabunt, qui per album vermem figurati sunt, quia fonte baptismatis a diebus Lucii regis et *Eleutherii* papae dealbati sunt.

tuus est et stagnum figura hujus mundi est; at ille albus draco, illius gentis, quae occupavit gentes et regiones plurimas in Britannia et paene a mari usque ad mare tenebunt; et postea gens nostra surget et gentem Anglorum trans mare viriliter dejiciet...

2e des *Prophéties de Merlin* (= *Hist. reg. Brit.*, chap. 111) : «... egressi sunt dracones, quorum unus albus, alter erat rubeus. Cumque alter alteri appropinquasset, diram commiserunt pugnam. Praevalebat autem albus draco rubeumque usque ad lacus extremitatem fugabat. At ille, cum se expulsum doluisset, impetum fecit in album ipsumque retro ire coegit. Praecepit rex Ambrosio Merlino dicere quid draconum proelium portendebat. Mox ille in fletum erumpens spiritum hausit prophetiae, et ait : ... »

h) Jam dictus vates seriatim quae futura erant insulis septentrionis praedixit typicisque locutionibus memoriae litterarum tradidit. Deinde, postquam de germanico verme et decimatione Neustriae locutus est, quae in Alfredo, fratre Eduardi, filii Egelredi regis, et sodalibus ejus Guelbeford dicta est, sic de praesentis aevi volubilitate et rerum turbida variatione vaticinatus est :

h) Prophéties de Merlin (= *Hist. reg. Brit.*, chap. 112-113) : « Vae rubro draconi... sed decimatio Neustriae nocebit... »

i) « Populus in ligno,... etc. »

i) Ibid. : « Populus namque in ligno... etc. »

Orderic a usé à l'égard de ses modèles d'une libre indépendance ; et comme, attribuant la victoire au rouge, ainsi que ses modèles, il lui fait représenter, à leur différence, le parti saxon, il renverse le sens de la prophétie. Mais on voit nettement que, pour introduire le texte des prophéties et en expliquer l'origine, ce n'est pas à l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy qu'il a recouru.

La leçon *Eleutherii*, que j'ai soulignée dans le texte d'Orderic, est propre au groupe de manuscrits *CGLQ* de l'*Historia Britonum*. C'est donc, semble-t-il, d'un manuscrit de ce groupe qu'Orderic s'est servi.

1. Représenté par le manuscrit n° 568 de Bibliothèque de la ville de Berne. — Ce manuscrit a été signalé et étudié dès 1862 par Fr. Madden dans les *Acta societatis archaeologicae Britannicae*. Il devait être publié par Lewis Jones et par Mathews dans la *Cymmrodorion Record Series*. Mais l'édition n'a jamais paru.

fonticulo censeatur exortum, sed, sale Minervae tuae conditum, illius dicatur editio, cujus Henricus, illustris rex Anglorum, *avunculus extitit*, quem Philosophia liberalibus artibus erudivit, quem innata probitas in militia militibus praefecit, unde Britannia insula tibi, nunc temporibus nostris, ac si alterum Henricum adepta, interno congratulatur affectu.

Tu quoque, *Roberte*, consul *Claudiocestriae*, altera regni nostri columna, operam adhibeas tuam, ut, utriusque moderatione communicata, editio in medium producta pulchrius eluscescat. Te etenim ex *illo celeberrimo rege Henrico* progenitum mater Philosophia in gremio suo excepit scientiarumque suarum subtilitatem edocuit, ac deinde, ut in militaribus clareres exercitiis, ad castra regum direxit, ubi commilitones tuos audacter supergressus et terror hostium existere et protectio tuorum esse paternis auspiciis addidicisti. Fidelis itaque protectio tuorum existens, me tuum vatem codicemque ad oblectamentum tui editum sub tutela tua recipias, ut, sub tegmine tam patulae arboris recubans, calamum Musae meae coram invidis atque reprobis tuto modulamine resonare queam.

Tout le monde s'est trouvé d'accord jusqu'ici — et je n'y contredirai point — pour reconnaître que Geoffroy n'a pu associer ainsi dans son hommage les noms du roi Étienne et du duc Robert de Gloucester que durant le temps où ces deux hommes vécurent en bonne intelligence, c'est-à-dire entre le 26 décembre 1125, date où Étienne fut couronné, et le mois de juillet 1128, date où Robert rompit définitivement avec ce prince.

*
* *

Un autre texte de l'*Historia regum Britanniae*[1] porte les mêmes formules dédicatoires que le précédent; mais l'un des dédicataires n'est plus le même. Là où le premier texte portait *Stephane, rex Angliae* et *cujus Henricus... avunculus extitit*, le présent texte porte *Roberte, dux Claudiocestriae* et *quem Henricus... generavit*; et là où le premier texte portait *Roberte, consul Claudiocestriae* et *ex illo celeberrimo rege Henrico progenitum*, le présent texte porte *Galeranne, consul Mellenti* et *ex*

1. Représenté par les manuscrits suivants : Cambridge, Univ. Library, 1706; — Cambridge, Univ. Library, 1801; — Cambridge, Trinity College, 1125; — Oxford, Bodl. 514; — Oxford, Add. Mss. A 61; — Paris, Bibl. nat., lat 6040; — Rome, Vaticane, lat. 2005.



illius celeberrimi regis Karoli stirpe progenitum. Au reste, pour la clarté de l'exposé, voici cette autre rédaction :

Opusculo igitur meo, *Roberte, dux Claudiocestriae*, faveas, ut sic, te doctore, te monitore, corrigatur, quod non ex Galfridi Monemutensis fonticulo censeatur exortum, sed, sale Minervae tuae conditum, illius dicatur editio, *quem* Henricus illustris rex Anglorum *generavit*, quem Philosophia liberalibus artibus erudivit, quem innata probitas in militia militibus praefecit, unde Britannia insula tibi, nunc temporibus nostris, ac si alterum Henricum adepta, interno congratulatur affectu.

Tu quoque, *Galeranne*, consul *Claudiocestriae*, altera regni nostri columna, operam adhibeas tuam, ut, utriusque moderatione communicata, editio in medium producta pulchrius elucescat. Te etenim ex *illius celeberrimi regis Karoli stirpe* progenitum mater Philosophia in gremio suo excepit scientiarumque suarum subtilitatem edocuit, ac deinde, ut in militaribus clareres exercitiis, ad castra regum direxit, ubi commilitones tuos audacter supergressus et terror hostium existere et protectio tuorum esse paternis auspiciis addidicisti. Fidelis itaque protectio tuorum existens, me tuum vatem codicemque ad oblectamentum tui editum sub tutela tua recipias, ut, sub tegmine tam patulae arboris recubans, calamum Musae meae coram invidis atque reprobis tuto modulamine resonare queam.

Il est clair, ici encore, que les deux personnages associés dans le même éloge, Robert de Gloucester de Galeran de Meulan, n'ont pu l'être qu'autant que l'autorisait la nature de leurs relations. S'ils s'étaient trouvés en mauvais termes, leurs noms se seraient réciproquement exclus ; si leurs noms ont été réunis, c'est que rien, dans leurs sentiments mutuels, n'y faisait obstacle. Or Robert et Galeran, au cour de leur existence, furent tour à tour rapprochés et séparés par les événements : rapprochés, quand Henri Ier, père de Robert, partagea ses soins entre l'éducation de son fils naturel et celle de Galeran ; mais séparés, quand Henri, n'ayant pas obtenu de Galeran la fidélité qu'il croyait mériter, lui fit tenir prison de 1124 à 1129[1] ; — rapprochés de nouveau, quand Galeran fut rendu à la liberté et regagna la confiance d'Henri (c'est le temps où, de 1129 à 1131, on voit

1. Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*, XII, 39 ; Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, VII, 35.

leurs deux signatures juxtaposées figurer sur plusieurs pièces [1] ; c'est le temps où, en 1135, on les trouve tous deux présents au chevet d'Henri mourant, au château de Lions, près de Rouen [2]) ; mais séparés de nouveau et, semble-t-il, définitivement, quand, en juillet 1138, Robert rompit avec le roi Étienne et que Galeran, resté fidèle à son suzerain, attaqua, pour le roi et contre Robert, la ville de Caen [3]. Il résulte de là que le moment où Geoffroy a pu s'adresser simultanément à Robert et à Galeran doit être cherché entre l'année 1129 et le mois de juillet 1138.

D'autre part, une phrase de la dédicace mérite de retenir l'attention. C'est celle où l'auteur s'exprime en ces termes : « unde Britannia insula tibi, nunc temporibus nostris, ac si alterum Henricum adepta, interno congratulatur affectu. » Pour admettre que ces mots aient été écrits du vivant d'Henri Ier, il faudrait que l'expression *nunc temporibus nostris* pût signifier « dès aujourd'hui, dès maintenant ». Outre cette difficulté (car le sens n'est pas naturel), il est remarquable que les mêmes termes, également employés dans la dédicace au roi Étienne, n'y peuvent vouloir dire que ceci : « maintenant que le roi Henri est mort » ; et c'est une bonne raison de considérer que la pensée de Geoffroy était la même quand il appliquait sa phrase à Robert de Gloucester. Au moment donc où Geoffroy dédiait son livre simultanément à Robert et à Galeran, le roi Henri était mort.

Ainsi les deux textes respectivement dédiés l'un à Étienne et Robert, l'autre à Robert et Galeran se situent sensiblement entre les mêmes bornes chronologiques : décembre 1135-juillet 1138.

Par ailleurs, entre ces textes, approximativement contemporains, il est possible de reconnaître lequel des deux qui est antérieur à l'autre : c'est le texte dédié à Robert et Galeran.

1. W. Farrer, *An Outline Itinerary of King Henry the First* (*English Historical Review*, t. XXXIV, 1919, p. 126, 134, 138).
2. Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*, XIII, 19 ; Guillaume de Malmesbury, *Historia Novella*, I, 457.
3. Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*, XIII, 39 ; Guillaume de Malmesbury, *Historia novella*, I, 467.



L'idée a été déjà soutenue par M. A. Griscom [1], qui a invoqué comme raison que les termes de l'éloge appliqué d'une part à Robert, d'autre part à Galeran convenaient mieux à Galeran qu'à Robert. Et sans doute cet argument, à lui tout seul, peut ne pas paraître décisif : je vois qu'en fait il n'a pas persuadé M. E. K. Chambers, qui a maintenu l'opinion que la dédicace à Robert et Galeran pouvait être postérieure à 1141, date où Galeran abandonna à son tour le parti du roi Étienne [2]. Mais l'étude interne des manuscrits prouve de toute évidence que le texte dédié à Étienne et à Robert est un dérivé du texte dédié à Robert et à Galeran. La conclusion est donc sûre : l'ordre d'apparition des deux textes a été le suivant: : 1° texte dédié à Robert et à Galeran, 2° texte dédié à Étienne et à Robert.

*
* *

Un troisième texte de l'*Historia regum Britanniae* [3] porte une dédicace unique à Robert de Gloucester, et que voici :

Opusculo igitur meo, Roberte, dux Claudiocestriae, faveas, ut sic, te doctore, te monitore, corrigatur, quod non ex Galfridi Monemutensis fonticulo censeatur exortum, sed, sale Minervae tuae conditum, illius dicatur editio, quam Henricus illustris rex Anglorum generavit, quem Philosophia liberalibus artibus erudivit, quem innata probitas in militia praefecit, unde Britannia insula tibi, nunc temporibus nostris, ac si alterum Henricum adepta, interno congratulatur affectu.

Ce texte existait certainement dès la fin de l'année 1138. Car c'est de cette époque que peut être daté avec certitude l'un des manuscrits qui contient cette édition du texte : le manuscrit n° 20 de la Bibliothèque publique de Leyde. Et voici comment.

1. *The Date of composition of Geoffroy of Monmouth's « Historia »* (*Speculum*, t. I, 1926, p. 129 ss.).

2. *Arthur of Britain*, 1927, p. 43. Cette opinion de M. Chambers rejoint celle que j'ai moi-même exprimée dans un article de la *Romania*, paru en 1927, et à laquelle je renonce aujourd'hui. M. Chambers n'a d'ailleurs pas connu mon article, non plus qu'à cette date je ne connaissais son livre.

3. C'est celui que représente essentiellement le manuscrit n° 20 de la Bibliothèque de Leyde.

Henri de Huntingdon, se rendant à Rome en compagnie de Théobald, archevêque de Cantorbéry, passa, au début de l'année 1139, par l'abbaye du Bec, à laquelle l'archevêque avait jadis appartenu comme abbé. Pendant le séjour qu'il y fit, le moine Robert de Torigny, futur abbé du Mont Saint-Michel, lui montra, à sa grande surprise, un livre de la bibliothèque claustrale consacré aux rois bretons qui avaient tenu l'Angleterre avant les Anglais. Henri en prit un résumé, dont il adressa une copie à un certain Warin le Breton et qui a été conservé de deux façons : par Henri lui-même, qui inséra plus tard sa lettre à Warin dans son *Historia Anglorum*, et par Robert de Torigny, qui l'inséra dans sa *Chronique* [1]. On peut, grâce à cette double

1. Le texte de cette lettre ne figure pas dans les éditions imprimées de l'*Historia Anglorum*, dont il forme en certains manuscrits, avec deux autres lettres, les livres VIII et IX (Londres, British Museum, Arundel, 48; Paris, Bibl. nationale, lat. 6042). Il a été publié comme élément de la *Chronique* de Robert de Torigny par Léopold Delisle (*Société de l'Histoire de Normandie*, 1872), puis par Richard Howlett, parmi les *Chronicles of the reigns of Stephen, Henry II and Richard II* (Collection du Maître des Rôles).

Dans la *Chronique* de Robert (*Prologus*), la lettre est précédée des explications suivantes :

« Ego [Robertus] vero, quia his abundo, nomina et successiones et aliquando facta eminentiora eorum ducum et omnia nomina archiepiscoporum Rothomagensium et de episcopis ejusdem provinciae aliquantos, locis convenientibus usque ad MC^um annum Incarnationis dominicae cronicis ipsius [Sigisberti] interserens, similiter et de regibus Anglorum, de quibus nullam mentionem facit, me facturum non despero. Quod et de Britonum regibus proposueram facere, si tantummodo infra cronica Sigisberti competenter illos valerem comprehendere. Sed quia Brutus, pronepos Aeneae, a quo et insula Britannia vocata est, primus ibi regnavit, si vellem omnes reges sibi succedentes ordine congruo ponere, necesse esset mihi non solum per librum Sigisberti, verum etiam per totum corpus chronicorum Jeronimi, et per magnam partem chronographiae Eusebii, eadem nomina spargere. Verum quoniam indecens est scriptis virorum tantae auctoritatis, Eusebii et Jeronimi dico, aliquid extraneum addere, ut satisfaciam curiosis, huic prologo subjiciam unam epistolam Henrici archidiaconi, in qua breviter enumerat omnes reges Britonum, a Bruto usque ad Cadwallonem, qui fuit ultimus potentum regum Britonum, fuitque pater Cadwalladri, quem Beda Cedwallam vocat. Quam epistolam, sicut in ea reperitur, cum Romam idem Henricus pergeret, me ei praebente copiam exemplaris totius historiae Britonum, apud Beccum excerpsit. »

Le texte lui-même de la lettre présente une introduction assez différente selon qu'on le prend dans l'*Histoire* d'Henri de Huntingdon ou dans la *Chronique* de Robert de Torigny. Dans la transcription suivante, je mets entre crochets les parties propres au chroniqueur français.

« Quaeris a me, Warine Brito, vir comis et facete, cur, patriae nostrae gesta

copie, se rendre compte que le livre présenté à Henri par Robert n'était pas autre chose que l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth ; et d'ailleurs, Henri de Huntingdon a pris soin d'indiquer le nom de l'auteur du livre : Gaufridus Arturus.

La lettre d'Henri n'est pas sans provoquer quelque étonnement et elle donne, à première vue, l'impression d'un document suspect. On est surpris que le chroniqueur, protégé de l'évêque Alexandre de Lincoln, auquel il avait dédié en 1129 son *Historia Anglorum*, comme Geoffroy lui avait, vers 1134, dédié ses *Prophéties de Merlin*, ait eu besoin de venir en France pour y apprendre l'existence d'une œuvre importante de ce Geoffroy. On s'explique mal qu'il n'en ait pas entendu parler dans l'entourage de leur protecteur commun.

Cependant, après avoir exercé toute sa méfiance, on est obligé d'accepter la lettre d'Henri pour un document authentique et de bonne foi; et à mesure qu'on regarde les choses de plus près, l'étonnement du début se dissipe. Il n'est pas tellement étonnant, si l'on y réfléchit, que l'abbaye du Bec ait possédé de bonne heure une œuvre qui intéressait spécialement l'histoire d'Angleterre. Un courant intellectuel ininterrompu liait cette maison illustre à tous les centres importants d'Outre-Manche. Elle fournissait au royaume d'Angleterre les plus considérables de ses conseillers et de ses dignitaires ecclésiastiques et tenait

narrans, a temporibus Julii Caesaris inceperim et florentissima regna, quae a Bruto usque ad Julium fuerunt, omiserim. Respondeo igitur tibi quod nec voce nec scripto horum temporum saepissime notitiam quaerens invenire potui. Tanta pernicies oblivionis mortalium gloriam successu diuturnitatis obumbrat et extinguit! Hoc tamen anno [qui est ab Incarnatione Domini MCXXX nonus], cum Romam proficiscerer [cum Theobaldo Cantuariensi archiepiscopo], apud Beccum, [ubi idem archiepiscopus abbas fuerat], scripta rerum praedictarum stupens inveni. [Siquidem Robertum de Torinneio, ejusdem loci monachum, virum tam divinorum quam saecularium librorum inquisitorem et coacervatorem studiosissimum, ibidem conveni. Qui cum de ordine historiae de regibus Anglorum a me editae me interrogaret et id quod a me quaerebat libens audisset, obtulit mihi librum ad legendum de regibus Britonum, qui ante Anglos nostram insulam tenuerunt]. Quorum excerpta, ut in epistola decet, brevissime scilicet, tibi, dilectissime, mitto.

Aenas igitur..., etc. »

beaucoup de place dans les préoccupations de la maison de Normandie. Les petites choses comme les grandes ramenaient constamment l'attention sur elle et, par exemple, la comtesse Mathilde, femme de Geoffroy d'Anjou, quand la naissance de son second fils mit ses jours en péril (1134), n'eut rien de plus pressé que de prodiguer ses dons à l'abbaye [1]. Robert de Gloucester, de 1135 à la fin de 1137, séjourna à plusieurs reprises dans la région du Bec [2]; la ville de Caen lui appartenait : il est tout naturel que lui-même ou que quelqu'un de sa suite ait apporté au Bec un exemplaire de l'*Historia regum Britanniae* qui lui était dédié [3].

Ce qui est de nature à lever les derniers doutes sur la véracité de Robert de Torigny et sur l'authenticité de la lettre d'Henri de Huntingdon, c'est que l'on possède encore le manuscrit dont ces deux écrivains ont fait mention : c'est le manuscrit de Leyde n° 20. Déjà en 1869, J. Zacher, qui l'avait étudié pour son édition de l'*Epitome* de Julius Valerius, avait reconnu que le volume provenait du Bec. Léopold Delisle, en 1910, en a précisé l'histoire et a démontré que Robert de Torigny l'avait eu entre les mains [4]. Nous possédons, en effet, une liste dressée par Robert des livres de la bibliothèque du Bec (*Tituli librorum Beccensis almarii*), liste que Ravaisson a publiée en 1841 et où l'on trouve, pour chacun des volumes énumérés, la désignation des divers articles qu'il contenait. L'examen de certains manuscrits, qu'on sait par ailleurs venus du Bec, montre que cette désignation des articles a été faite par la transcription à peu près littérale de tables contenues dans les volumes décrits et qui figuraient au verso de l'un des premiers feuillets de garde. Or,

1. Robert de Torigny, *Chronique*, à l'année 1134.

2. Il était le 22 décembre 1135 à Rouen (Robert de Torigny, à l'année 1135); il y était en décembre 1137 (Orderic Vital. XIII, 32).

3. M. Griscom (*art. cité*, p. 139) a proposé d'expliquer la présence de cet exemplaire au Bec par le fait que Galeran était, comme l'indique une pièce de l'année 1131, patron de l'abbaye. Mais il est invraisemblable que Galeran ait introduit au Bec un exemplaire où ne figurait pas son nom et qui portait seulement une dédicace à Robert de Gloucester.

4. Article de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXXI, 1910, p. 481 ss. et 506 ss.

dans la liste en question, établie par Robert, on trouve, pour l'un des volumes, une désignation des articles qui correspond de tous points à celle qu'une main du XIIe siècle a écrite, dans le manuscrit de Leyde, sur le verso du premier feuillet. Voici les pièces :

Liste de Robert :	*Manuscrit de Leyde :*
In hoc volumine :	In hoc vol[umine conti]nentur :
Historia Normannorum libri *septem*, videlicet ab adventu Hastingi in regnum Francorum usque ad mortem primi Henrici, regis Anglorum et ducis Normannorum.	Historiae [Norman]orum libri *octo*, vide[licet] ab adventu Hastingi in regnum Francorum usque ad mortem primi Henrici, regis Anglorum et ducis Normannorum.
Item vita Caroli Magni, imperatoris Romanorum et regis Francorum.	Item vita Caroli Magni, imperatoris Romanorum et regis Francorum.
Item vita Alexandri Magni, regis Macedonum.	Item vita Alexandri Magni, regis Macedonum.
Item epistola ejusdem de situ Indiae ad Aristotilem magistrum suum.	Item epistola ejusdem de situ Indiae ad Aristotelem magistrum suum.
Item abreviatio regum Franciae gestorum ab egressione eorum a Sicambria usque ad principium regni Ludovici junioris, regis Francorum.	Item abbreviatio gestorum regum Franciae ab egressione eorum a Sicambria usque ad principium regis Ludovici junioris, regis Francorum *et ducis Aquitanorum*.
Item historiarum de regibus majoris Britanniae usque ad adventum Anglorum in insulam libri XII, in quorum septimo continentur prophetiae Melini, non Silvestris, sed alterius, id est Merlini Ambrosii.	Item hystoriarum de regibus majoris Britanniae usque ad adventum Anglorum in eamdem insulam libri XII, in quorum septimo continentur prophetiae Mellini, non Silvestris, sed alterius, id est Mellini Ambrosii.
Item exerptiones ex libro Gilde Sapientis, historiographi Britonum, quem composuit de vastatione gentis suae et de mirabilibus Britanniae.	Item exerptiones ex libro Gildae Sapientis, historiographi Britonum, quem composuit de vastatione suae gentis et de mirabilibus Britanniae.

L'identité des deux tables prouve suffisamment que le ma-

nuscrit décrit par Robert de Torigny est bien celui de Leyde [1] : manuscrit qui, d'ailleurs, ne lui était pas passé entre les mains comme un volume indifférent, mais qu'il avait pratiqué en familier, entouré de soins, enrichi de sa propre écriture ; et Léopold Delisle a soutenu, non sans apparence de raison, que la Chronique de Guillaume de Jumièges qui occupe les folios 2-32 du livre représentait une rédaction originale de Robert, peut-être autographe en partie [2].

Il n'y a donc pas de doute que ce soit là le manuscrit que Robert de Torigny avait communiqué à Henri de Huntingdon [3]

1. Elles ne diffèrent qu'en deux passages, que j'ai imprimés en italiques : L. Delisle a montré que ces différences tenaient à des changements opérés par Robert pour des raisons particulières.

2. *Mélanges de paléographie et de bibliographie*, p. 172 ss., et *recueil cité*, p. 513 ss.

3. Il est vrai que l'analyse d'Henri de Huntingdon ne s'applique pas parfaitement au texte du manuscrit de Leyde ; mais elle ne s'applique pas davantage au texte des autres manuscrits et, pour en expliquer les divergences avec l'original, il suffit d'admettre qu'Henri ne s'est pas interdit une certaine liberté ou que, parfois aussi, il a mal interprété.

Henri n'a pas soufflé mot des prophéties de Merlin : c'est peut-être qu'il a voulu s'en tenir aux faits proprement historiques. De même Wace, dans sa traduction de l'*Historia regum Britanniae*, a omis ces prophéties parce que, disait-il, il ne savait pas en découvrir le sens :

Dont dist Merlins les profésies
Que vous avés sovent oïes...
Ne voil son livre translater,
Quand jo nel sai entrepreter.

Dans les réponses des filles de Leir à leur père, les différences entre Henri et Geoffroy sont assez sensibles, ainsi que le montre cette comparaison des textes

Geoffroy :	Henri :
réponse de la première fille :	
« Gonorilla prius numina caeli testata est ipsum sibi majori dilectioni esse quam animam quae in corpore suo degebat. »	« Sub luna, quae determinat ab aeternis mutabilia, nihil inveniri poterit quod esse tanti mihi possit. »
réponse de la deuxième fille :	
« Jure jurando respondit se nullatenus aliter exprimere nisi quod illum super omnes creaturas diligeret. »	« Preciosior est cunctis opibus et omnia quae desiderantur huic non valent comparari. »

Il s'agit là d'inexactitudes concernant les propos attribués à un personnage et auxquelles l'auteur n'attachait pas d'importance. C'est ainsi que, pour la seule commodité de l'exposition, il a, plus loin (p. 100), prêté au messager qui annonce

et cette circonstance permet de le dater : il existait déjà au début de l'année 1138, quand Henri passa par le Bec ; et déjà donc existait une édition de l'*Historia regum Britanniae* où seule figurait la dédicace à Robert de Gloucester [1].

Le terminus *ante quem* est donc ferme : le *terminus a quo* l'est beaucoup moins. Le présent texte, qui, semblablement aux autres, fait mention du roi Henri comme d'un personnage défunt, est, pour la même raison qu'eux, postérieur au 1er décembre 1135. Mais est-il antérieur ou postérieur aux textes à dédicace double ? Il est difficile d'en décider. En faveur de l'antériorité, l'argument le plus précis, sinon le plus fort, a été allégué par M. E. K. Chambers, qui a fait remarquer qu'au moment d'aborder l'histoire de la trahison de Modred, Geoffroy s'adresse à un dédicataire unique, l'appelant *consul auguste* ; et ce serait là, dans les textes à dédicace double eux-mêmes, la preuve que la dédicace initiale s'adressait au seul Robert. Mais il n'est pas rare de trouver des ouvrages à dédicace double, où, en fait, l'auteur recherchait la protection d'un dédicataire unique. Quand Geoffroy de Vinsauf a dédié en termes solennels sa *Poetria nova* au pape Innocent III, il a complété son envoi par une adresse à l'évêque de Londres Guillaume de Sainte-Mère-

à Arthur la trahison de Modred un discours qui n'a pas de correspondant chez Geoffroy.

Il n'y a, par ailleurs, chez Henri que deux particularités un peu notables : d'après lui, les géants de Bretagne vont attendre les vaisseaux de Brutus en pleine mer et on les repousse à la baliste, tandis que Geoffroy place le combat sur terre ; d'après lui aussi, Brennius, après la prise de Rome, poursuit ses conquêtes en Grèce et en Orient, tandis que Geoffroy renvoie simplement, pour le reste de ses aventures, aux « Histoires romaines » (chap. 44). Pour le premier trait, il a fait une confusion avec ce que Geoffroy avait écrit des Sirènes; et quant au second, c'est le résultat d'une interprétation simplement un peu libre.

1. C'est une question embarrassante, mais qui se pose, de savoir si Geoffroy n'a pas eu d'attaches en Normandie. Les raisons données par Gaston Paris (*Romania*, t. XXII, 1893, p. 372) de penser qu'il avait écrit dans cette province ne me paraissent pas convaincantes. Mais, d'autre part, il est curieux que Geoffroy ait connu le rocher de Tombelaine. Robert de Torigny devait savoir de sa personne quelque chose de plus que ce qu'en fait connaître le texte de l'*Historia*. Il savait qu'il s'appelait Gaufridus Arturus : c'est de ce nom qu'il l'a nommé dans sa chronique, à l'endroit où il relate son élection au siège de Saint-Asaph ; et c'est sans doute par lui qu'Henri de Huntingdon a connu cette forme complète de son nom, que le texte de son manuscrit lui livrait seulement sous la forme Gaufridus Monemutensis.

Église, de qui il attendait beaucoup plus sûremeut que du souverain pontife des récompenses palpables : de même, il n'est pas impossible que, mettant pour la gloire en tête de son livre le nom du grand seigneur auquel Guillaume de Malmesbury avait dédié ses *Gesta regum Angliae*, Geoffroy de Monmouth ait visé plus particulièrement à obtenir les faveurs de Galeran[1]. Cependant, ce ne serait pas là un argument sérieux en faveur de la thèse qui veut que le texte dédié simultanément à Robert et à Galeran soit le plus ancien, et je ne vois pas qu'en ce sens on en ait invoqué aucun autre qui mérite qu'on s'y arrête. Pour ma part, j'inclinerais à croire que les deux textes — extrêmement voisins quand on en étudie les leçons — ont été écrits presque simultanément. Geoffroy aurait offert son livre à Robert au moment où il paraissait : c'était l'ouvrage naissant, « editio » (chap. 3). En même temps, il en aurait offert à Galeran un exemplaire, « codicem » (chap. 4).

*
* *

Un dernier texte de l'*Historia regum Britanniae*[2] a pour particularité de n'être muni d'aucune dédicace. Non seulement toute adresse initiale en a été supprimée, mais l'épître à l'évêque Alexandre qui, dans les autres textes, précède les Prophéties de Merlin a été remplacée par quelques lignes explicatives très brèves. Voici comment, sur ce dernier point, se présente la rédaction par rapport à celle qu'on trouve ailleurs :

Rédaction ordinaire :

Nondum autem ad hunc locum historiae perveneram, cum, de Merlino divulgato rumore, compellebant me undique contemporanei mei ipsius prophetias edere,

Rédaction du présent texte :

Nondum autem ad hunc locum historiae perveneram, cum, de Merlino divulgato rumore, compellebant me undique contemporanei mei ipsius prophetias

1. Je néglige le fait qu'au chapitre 177, Geoffroy s'est adressé à son patron en l'appelant *consul*, qui est précisément le titre qu'il donne à Galeran dans la dédicace, tandis qu'il a donné à Robert celui de *dux*. Ce serait attacher beaucoup d'importance à une faible indice.
2. Représenté par le manuscrit de la Bibliothèque nationale lat. 6233.

maxime autem Alexander, Lincolniensis episcopus, vir summae religionis et prudentiae. Non erat alter in clero sive in populo cui tot nobiles famularentur, quos mansueta pietas ipsius et benigna largitas in obsequium suum alliciebat.

Cui cum satisfacere praeelegissem, prophetias transtuli et eidem cum hujus modi litteris direxi :

« Cogit me, Alexander, Lincolliensis praesul, nobilitatis tuae dilectio prophetias Merlini de britannico in latinum transferre, antequam historiam perarassem, quam de gestis regum Britannicorum inceperam.

Proposueram enim illam prius perficere istudque opus subsequenter explicare, ne, dum uterque labor incumberet, sensus meus ad singula minor fieret.

Attamen, quoniam securus eram veniae, quam discretio subtilis ingenii tui donaret, agrestem calamum meum labellis apposui et plebeia modulatione ignotum tibi interpretatus sum sermonem. Admodum autem admiror quia id pauperi stylo dignatus eras committere, cum tot doctiores, tot ditiores virga potestatis tuae coerceat, qui sublimioris carminis delectamento aures Minervae tuae mulcerent. Et ut omnes philosophos totius Britanniae insulae praeteream, tu solus es, quod non erubesco fateri, qui prae cunctis audaci lyra caneres, nisi te culmen honoris ad alia

edere, maxime autem Alexander, Linconiensis episcopus, vir prudens et eruditus.

Quibus satisfacere volens, ejus prophetias, antequam historiam, quam de gestis Britonum inceperam, perarassem, de britanno in latinum transtuli.

Proposueram namque historiam prius perficere istudque opus subsequenter explicare, ne, dum uterque labor incumberet, sensus meus ad singula minus sufficeret.

negotia vocaret. Quoniam ergo placuit ut Gaufridus Monemutensis fistulam suam in hoc vaticinio sonaret, modulationibus suis favere non diffugias et, si quid inordinate sive vitiose protulerit, ferula Camoenarum tuarum in rectum advertas concentum.

Quum igitur sic illis placuit ut huic vaticinio fistulam meam imponam, si quid vitiose minusve ordinate sonuerit, venia danda,

quia libenter pareo et, pudibundus Brito, non doctus canere, quod in britannico Merlinus dulciter et metrice cecinit, utcumque potui, licet immoderate, tamen latine persono.

Il n'est pas besoin de longs raisonnements pour démontrer que ce texte est postérieur à ceux qui contiennent l'épître complète à Alexandre, c'est-à-dire à tous ceux que j'ai examinés jusqu'ici.

⁂

La conclusion de l'examen auquel je viens de procéder est, touchant la situation chronologique des différents textes de l'*Historia regum Britanniae* les uns par rapport aux autres, qu'ils se sont succédé dans l'ordre suivant :

I. Texte dédié à Robert de Gloucester (= I^a) et, simultanément, texte dédié à Robert de Gloucester et à Galeran de Meulan (= I^b) ;

II. Texte dédié au roi Étienne et à Robert de Gloucester ;

III. Texte dépourvu de dédicaces.

Reste à indiquer la date absolue où ces textes ont paru ; et, à la vérité, ce ne sont ici que de légers indices qui permettent de juger. Les textes I et II ont été rédigés, on l'a vu, entre décembre 1135 et juillet 1138. Mais la mention qui est faite en chacun d'eux du roi Henri Ier ne peut s'expliquer que dans la mesure où le souvenir de ce grand prince était encore présent à toutes les mémoires et où la pensée de sa mort s'imposait comme celle d'un événement tout récent. Aussi ne paraît-il pas douteux que les premiers textes de l'*Historia regum Britanniae*

aient vu le jour au début de l'année 1136. Robert, à ce moment-là, était peut-être absent d'Angleterre : car lorsqu'Étienne, à la mort d'Henri, passa dans l'île, sans perdre un jour, pour s'y faire couronner, Robert ne le suivit pas immédiatement et il ne semble pas qu'il ait traversé la mer avant Pâques de l'année 1136. Galeran au contraire se trouvait auprès d'Étienne dès le début de cette même année ; il se fiançait à la fille du nouveau roi « in cunabulis » [1]; son étoile s'annonçait heureuse. Tout en dédiant son ouvrage à Robert, fils de roi, duc de Gloucester, également vénérable au natif de Monmouth et au résident d'Oxford, on conçoit que Geoffroy ait pu s'empresser d'en offrir un exemplaire avec dédicace spéciale à Galeran, qui, par son goût des lettres et par l'éclat de sa situation, apparaissait aux yeux d'un écrivain comme un très enviable protecteur.

En ce qui concerne le texte II, M. Griscom a émis l'hypothèse qu'il aurait été offert par Geoffroy au roi Étienne au cours d'une visite que celui-ci fit à Oxford en avril 1136 [2]. Bien que rien ne prouve qu'il en ait été ainsi, c'est une possibilité : d'autant que Galeran, le Mécène espéré, n'était pas du voyage et qu'à ce moment-là il s'occupait de passer sur le continent [3].

Quant au texte III, il est probable qu'il n'a été confectionné qu'en 1148. Robert de Gloucester mourut le 31 octobre 1147 et Alexandre de Lincoln peu de temps après, en février 1148. Geoffroy, dès lors, n'avait plus de raisons de maintenir ni en tête de son *Historia* ni dans le corps de l'ouvrage les noms de deux personnages défunts, qui ne pouvaient que le gêner dans la recherche de nouvelles protections. Il n'est pas impossible, à la vérité, que la suppression des dédicaces ait été opérée à une époque plus ancienne : Geoffroy n'avait jamais eu à se féliciter de la libéralité d'Alexandre [4] et, dès l'année 1141, il était visible que la position du roi Étienne, dans sa lutte contre Mathilde et Robert, était meilleure que la leur : il était vain, dès cet instant,

1. Orderic Vital, XII, 22.
2. Henri de Huntingdon, VIII, 3.
3. Orderic Vital, XII, 22.
4. Voir ci-après, p. 29 et 31.

de compter ni sur Alexandre (d'ailleurs disgràcié par le roi à partir de 1139), ni sur Robert. Cependant, la rareté des exemplaires du nouveau texte semble prouver que ce texte n'a été ajusté que dans les dernières années de la vie de Geoffroy. Le rapprochement qui devait le ramener, lui, l'ancien partisan d'Alexandre et de Robert, dans le cercle de la faveur royale semble dater de 1150 environ et peut-être fût-il l'œuvre de Robert de Chesney. C'est vraisemblablement après l'accession de ce prélat au siège de Lincoln (1148), que Geoffroy biffa de l'*Historia* le nom de Robert et que, supprimant aussi la lettre dédicatoire à Alexandre, insérée précédemment dans le corps de l'ouvrage, il y substitua la simple phrase où, faisant la part de l'initiative et des mérites de ce prélat, il s'est appliqué surtout à en marquer les limites.

Il est donc vraisemblable que les dates d'apparition de nos différents textes ont été les suivantes :

Textes I^a et I^b : début de 1136;
Texte II : avril 1136 ;
Texte III : 1148 ou plus tard.

3. *La « Vita Merlini »*. — Vers cette année 1148, la préoccupation de Geoffroy de se rapprocher des puissants du jour se manifesta dans un nouvel ouvrage, un poème cette fois, la *Vita Merlini* [1].

Conservée dans un manuscrit unique de Londres, écrit au XIIIe siècle, la *Vita Merlini* est précédée d'une dédicace de 18 vers, dont voici les 12 premiers :

Fatidici vatis rabiem musamque jocosam
Merlini cantare paro. Tu, corrige carmen,
Gloria pontificum, calamos moderando, Roberte.
Scimus enim quia te perfudit nectare sacro
Philosophia suo fecitque per omnia doctum,

1. Publiée sous le titre *Galfridi de Monemuta Vita Merlini* par Francisque Michel et Thomas Wright, Paris, 1837, — puis par San-Marte, dans ses *Sagen von Merlin*, Halle, 1853, — puis par John J. Parry, sous le titre *The Vita Merlini* dans les *University of Illinois Studies in Language and Literature*, t. X, 1925, n° 3,

Ut documenta dares, dux et praeceptor, in orbe.
Ergo meis coeptis faveas vatemque tueri
Auspicio meliore velis quam fecit alter,
Cui modo succedis, merito promotus honori.
Sic etenim mores, sic vita probata genusque,
Utilitasque loci, clerus populusque petebant :
Unde modo felix Lincolnia fertur ad astra...

A la fin du poème se lisent les 5 vers suivants :

Duximus ad metam carmen. Vos ergo, Britanni,
Laurea serta date Gaufrido de Monemuta.
Est etenim vester; nam quondam proelia vestra
Vestrorumque ducum cecinit scripsitque libellum,
Quem nunc Gesta vocant Britonum, celebrata per orbem.
Explicit Vita Merlini Calidonii per Galfridum Monemutensem.

Il est naturel, à la simple lecture de ces textes, d'attribuer à Geoffroy de Monmouth, comme l'ont fait jadis Leland [1] et Leyser [2], l'œuvre d'où ils sont extraits : outre l'*explicit*, les 5 derniers vers contiennent une indication formelle; — la dédicace s'applique parfaitement à Robert de Chesney, évêque de Lincoln de 1148 à 1167; — enfin, le tour de l'expression rappelle tout à fait la manière et les habitudes de style de Geoffroy [3].

Si ces raisons n'ont pas convaincu tout le monde, si Wright [4] et San-Marte [5] ont cru trouver en d'autres passages de la *Vita*

1. *Collectanea*, éd. Hearne, t. III, p. 16 s., et *Commentarii*, éd. Hall, p. 42 ss.
2. *Historia poetarum et poematum medii aevi*, p. 434 s.
3. Comparer, par exemple, les tours suivants :

Vita Merlini :	*Historia regum Britanniae* :
v. 4 : te perfudit nectare sacro Philosophia suo	chap. 4 : te... mater Philosophia in gremio excepit.
v. 7 : Ergo meis coeptis faveas, vatemque tueri.. velis	chap. 3 : opusculo igitur meo... faveas. chap. 4 : me, tuum vatem,.. sub tutela tua recipias (cf. chap. 110 : modulationibus.. favere non diffugias).
v. 12 : Unde modo felix Lincolnia fertur ad astra.	chap. 3 : unde Britannia insula tibi nunc... interno congratulatur affectu.

4. *Foreign Quarterly Review*, n° 32, janv. 1836, p. 403 ss., et édition du poème, 1837, p. xcv ss.
5. *Die Sagen von Merlin*, 1853, p. 268 ss.

Merlini la preuve qu'elle n'aurait été composée qu'au XIIIe siècle par un auteur resté anonyme, c'est à tort.

Wright a fait valoir, à l'appui de son opinion, que la dédicace du poème convenait beaucoup mieux à Robert Grossetête, évêque de Lincoln de 1235 à 1253, qu'à Robert de Chesney, évêque du même siège de 1148 à 1167; — que l'auteur du poème se donnait pour un familier de la poésie, alors que Geoffroy n'avait jamais écrit qu'en vers; — qu'il serait invraisemblable, si l'œuvre était de Geoffroy, qu'elle eût été conservée dans un unique manuscrit et qu'on en trouvât si peu de traces dans la littérature; — que l'épilogue, enfin, n'était qu'une addition apocryphe.

En réalité, il est impossible de douter que le dédicataire de l'œuvre ait été Robert de Chesney. Alléguer que l'homme n'avait pas grande notoriété et qu'il ne méritait pas l'éloge qu'en fait notre auteur, c'est oublier que l'emphase est traditionnelle en cette sorte de documents et c'est aussi méconnaître l'histoire. Robert de Chesney était de meilleure naissance que Robert Grossetête, dont l'origine fut humble et qu'on eût été mal fondé à féliciter de son extraction, *genus* (vers 10). Les quelques jugements défavorables dont Robert de Chesney a été l'objet de la part des anciens auteurs sont, comme on l'a remarqué, tous postérieurs à sa mort : de son vivant, pas d'indice qu'on lui ait jamais manqué d'égards. Dans son *De contemptu mundi*, Henri de Huntingdon, ainsi que l'a justement relevé Ward, l'a nommé avec éloge, alors qu'il n'était encore qu'archidiacre de Leicester; il l'appelait « vir fama dignus »; et dans la quatrième édition de son *Historia Anglorum*, en 1148, il a fait de l'accueil qu'il reçut à Lincoln la description la plus flatteuse : témoignage d'autant plus précieux qu'Henri était lui-même de Lincoln. Au reste, Robert de Chesney, soit personnellement, soit par l'intermédiaire de son frère Guillaume, possédait auprès du roi Étienne un crédit qui pouvait contribuer beaucoup à lui attirer du respect [1]; et il n'est pas douteux, enfin, que Geoffroy

1. Voir Gilbert Foliot, Lettres XL (ad Robertum, Lincoln. episcopum), LIV (ad Willelmum de Chesneia), CCXXI (ad Rob. Lincoln. episcopum).



ait été en relations avec lui : c'est ce qu'atteste une charte émanée de l'évêque et signée, entre autres témoins, par « maître Gaufridus, élu de saint Asaph » (1151) [1].

L'épilogue de la *Vita Merlini* serait-il apocryphe et ne trouverait-on pas à la fin de l'ouvrage le nom de Geoffroy de Monmouth, que la dédicace suffirait à désigner celui-ci comme l'auteur du livre. Indépendamment des raisons du style, il est clair que les vers 7-9 sont une allusion directe au prédécesseur de Robert de Chesney, à l'évêque Alexandre, dont Geoffroy avait fait le dédicataire de ses *Prophéties de Merlin* et de qui il n'avait pas obtenu la récompense qu'il espérait.

Le reste des objections de Wright n'est que poussière. Si l'auteur de la *Vita Merlini* se donne le titre de *vates* (v. 7), s'il invoque des Muses familières (*consuetae mecum canere Camoenae*, v. 17), on peut constater qu'ailleurs, dans l'*Historia regum Britanniae* (chap. 110), Geoffroy a volontiers parlé de lui-même, s'agissant de prose, dans les termes qu'on réserve habituellement aux poètes. Et si l'ouvrage n'a été conservé complet qu'en un seul manuscrit, ce ne serait pas le premier exemple d'une œuvre d'écrivain illustre éclipsée par une œuvre plus importante [2].

Restent — mais également vains — les arguments que Wright et San-Marte ont tirés de certains événements historiques dont la *Vita Merlini* ferait mention.

Wright a prétendu que le poème contenait, aux vers 679-680, des allusions à la conquête de l'Irlande et au règne comparativement prospère d'Henri II, « plus fortes qu'on n'en trouve dans la Vie latine de Merlin en prose ». — Mais ces allusions « plus fortes » n'existent qu'en imagination : Paulin Paris en a déjà fait la remarque [3]. L'*Historia regum Britanniae* dit :

Sextus Hiberniae moenia subvertet et nemora in planitiem mutabit : diversas portiones in unum reducet et capite Leonis coronabi-

1. Voir ci-dessous, p. 37, n. 2.
2. D'ailleurs l'ouvrage a été aussi conservé sous forme de résumé dans le *Polychronicon* de Raoul Higden.
3. *Les romans de la Table Ronde*, t. I, 1878, p. 77 ss.

tur. Principium ipsius vago affectui subjacebit : sed finis ipsius ad superos convolabit. Renovabit namque beatorum sedes per patriam et pastores in congruis locis locabit.

Et la *Vita Merlini* :

Sextus Hibernensis et eorum moenia vertet;
Qui pius et prudens populos renovabit et urbes.

Des deux qui niera que le texte le plus précis soit celui de l'*Historia*? Et quant à des allusions « au règne comparativement prospère d'Henri II », on les cherche aussi vainement dans l'*Historia* que dans la *Vita*.

Plus fortes, en apparence, sont les raisons tirées par San-Marte des prophéties de Ganieda que contient le poème et où il serait possible, prétendait ce critique, de reconnaître certains événements du XIIe siècle. Voici le sens approximatif du passage :

J'aperçois la ville de Ridichen remplie de gens casqués, de saints personnages, de saintes tiares, mis dans les liens, par la volonté d'une jeunesse guerrière. Un pasteur tournera ses regards vers les hauteurs d'une tour et sera obligé d'en ouvrir les murailles à son détriment (?) [v. 1474-1478].

J'aperçois Kaerloyctoyc assiégée par une armée imposante ; deux hommes y sont enfermés, dont l'un se sépare de l'autre, pour revenir avec la nation farouche, avec le prince de la Vallée, et vaincre la redoutable cohorte après lui avoir pris son chef. Ah ! quel crime que deux astres, impossibles à réduire par la force des armes, s'emparent du soleil au-dessous duquel ils sont placés (v. 1479-1484) !

J'aperçois près de Kaerwent, dans l'air, deux lunes, et deux lions qui se démènent avec furie. Devant deux hommes un fait face, et un second devant le même nombre, et ils se préparent au combat. Les autres se dressent et attaquent terriblement le quatrième avec leurs armes, et aucun d'eux n'a le dessus. Il résiste, en effet, manœuvre son bouclier, et répond par ses traits. Il accable finalement ses trois adversaires, en chasse deux à travers les froids royaumes du nord, et accorde sa grâce au troisième, qui la demande. Tous les astres fuient de tous les côtés du champ de bataille. Le sanglier d'Armorique, protégé par le chêne ancestral, emmène la lune, faisant tourner son épée derrière son dos (v. 1485-1497).

Je vois deux astres livrer combat aux barbares, au pied de la colline d'Urgen, où se mesurèrent les Dejriens et les Gewisséens, sous le règne du grand Coël. O que de sueur sur les hommes, que de sang sur le sol, tandis qu'ils couvrent l'étranger de blessures! Un astre frappé par l'autre tombe dans l'obscurité et sa lueur s'éteint tandis qu'elle renaît (v. 1498-1504).

Ah! quelle terrible famine! Comme elle creuse les ventres et vide de leurs forces les membres des habitants! Elle commence par la Cambrie, s'étend dans le royaume et force les misérables gens à franchir la mer. Les veaux s'enfuient, habitués à se nourrir du lait des vaches de Scotie, qui meurent d'une épidémie effroyable. Retirez-vous, Neustriens! Cessez de porter les armes contre un royaume libre. Il n'y a plus là de quoi assouvir votre appétit : vous avez dévoré tout ce que la nature féconde y avait produit depuis longtemps. Christ, porte secours à ton peuple : arrête les lions, fais cesser la guerre et donne la paix au royaume (v. 1505-1517).

A en croire San-Marte, les vers 1477-1481 viseraient le soulèvement des barons anglais contre leurs rois qui suivit la bataille de Bouvines et aboutit à l'imposition de la Grande Charte (1215).

Les vers 1482-1487 se rapporteraient à la prise de Lincoln par le comte de Pembroke, alors que les royaux défendaient la citadelle contre les barons coalisés, maîtres de la ville, et que la ville avait été attaquée par le comte : les royaux dans la citadelle, les barons dans la ville, il y avait deux partis assiégés. Plus tard, quelques-uns des coalisés, venus de France, regagnèrent leur pays (*alter divellitur, ut redeat cum gente fera*), laissant prisonnier le comte de Perche (*rupto rectore*). C'est la rupture par les barons de leur hommage de fidélité au roi qui justifierait les vers 1486-1487. Et ces événements nous mettraient en 1213.

Les vers 1488-1498 feraient allusion à la cérémonie de Winchester, où Étienne Langton fut solennellement rétabli dans ses droits et prérogatives et où le roi fit acte de soumission au pape ainsi qu'aux anciennes lois du royaume (1213).

Les vers 1499-1500 seraient relatifs à Henri III.

Les vers 1501-1520, enfin, auraient rapport à l'expédition du roi Jean contre l'Écosse, alors gouvernée par Alexandre II, et



qui s'accompagna de violences et d'excès de toute espèce (1216).

L'interprétation des prophéties est assurément une entreprise délicate et où l'on n'est jamais sûr de ne pas s'égarer. Mais on ne peut contester que Ward ait discerné plus heureusement que San-Marte le véritable objet de quelques-unes des allusions contenues dans la *Vita Merlini.*

Il serait long et superflu d'entrer dans le détail des rapprochements opérés par San-Marte pour en montrer l'invraisemblance. Lui-même ne s'est pas dissimulé quelques-unes des difficultés auxquelles il s'exposait. Il a été le premier a remarquer qu'aux vers 1482-1487, l'événement visé par l'auteur, c'est-à-dire la prise de Lincoln, était antérieur de deux ans à la Grande Charte, dont parleraient les vers 1477-1481, qui précèdent, et par conséquent venait mal à sa place. Il a également remarqué avec quelque ingénuité qu'on ne voyait pas comment s'établissait le rapport des vers 1499-1500 à Henri III. Et plus d'une différence apparaît entre les faits qu'il s'est imaginé reconnaître et les données du texte.

Sans discuter, je m'en tiens à remarquer combien sont plus satisfaisants les rapprochements que voici.

Ce que visent les vers 1477-1481, c'est l'arrestation à Oxford, sur l'ordre du roi Étienne, le 24 juin 1139, des évêques Roger de Salisbury et Alexandre de Lincoln, tandis que Nigel, évêque d'Ely, se réfugiait dans le château de Devizes, qu'il fut ensuite obligé de rendre.

Ce qui visent les vers 1482-1488, c'est la bataille de Lincoln, livrée le 2 février 1141. Tandis qu'Étienne assiégeait dans la ville Guillaume de Roumare et son demi-frère Randolf de Chester, celui-ci, réussissant à traverser les lignes ennemies, avait ramené des forces galloises, Robert de Gloucester à leur tête, et une grande bataille s'était engagée, où le roi avait été fait prisonnier.

Ce qui visent les vers 1488-1500, c'est le combat livré le 14 septembre 1141 à Winchester, et où se heurtèrent les troupes des deux Mathildes, *binas lunas.* Dans le camp de l'im-

pératrice on voyait Robert de Gloucester et le roi d'Écosse (*duos leones*); dans celui de la reine, Guillaume d'Ypres, qui fut le vainqueur de la journée, mit en fuite vers le Nord le roi d'Écosse (et probablement Randolf de Chester), et fit prisonnier Robert de Gloucester. L'impératrice, sur le point d'être prise, s'enfuit jusqu'à Devizes, accompagnée et protégée par Brian, fils du comte de Bretagne Alan Fergan (*armoricus aper*) [1].

Ce que visent les vers 1501-1520 est plus difficile à définir dans le détail, notamment pour les vers 1501-1503 et 1505-1506, qui se rapportent certainement à des faits précis [2]. Mais il est certain que, dans l'ensemble, il s'agit encore ici de la lutte engagée entre les partisans d'Étienne et ceux de Mathilde. L'obscurité des allusions provient de ce que la composition des partis varia au cours des temps. L'étranger (*gentes externas*, v. 1502) a d'abord été le conquérant normand (*Neustrenses*, v. 1511), c'est-à-dire Étienne et les siens, tandis que les Gallois, les Écossais et les Saxons se ralliaient autour de Mathilde. Mais, à mesure que la lutte se prolongeait et que Mathilde, par son caractère hautain, s'aliénait les sympathies, les nationaux se rallièrent en partie à la cause d'Étienne, si bien qu'en 1142 les bourgeois de Londres expulsèrent la prétendante de leurs murs. L'étranger, ce fut alors le partisan de Mathilde, de l'épouse du comte d'Anjou, devenu duc de Normandie en 1143, et qui fournissait à l'ambition de sa femme l'appui de ses armes. Dans le texte des prophéties de Ganieda, les *Neustren-*

1. *Gesta Stephani*, p. 83, et *Histoire de Guillaume le Maréchal*, v. 228 ss. Je ne sais où Ward a pris qu'il s'agirait ici de Geoffroy Boterel, comte de Penthièvre, lequel, en effet, prit bien part à la bataille, mais sans que son rôle soit précisé.

2. J. J. Parry, *The Date of the Vita Merlini* (*Modern Philology*, XXII, 413), suppose qu'il s'agit de la bataille de Coleshill, où, en 1150, Madoc ab Mareddud et Randolf, comte de Chester, furent défaits par Owen et boutés hors du pays de Galles. L'hypothèse est douteuse. Ce n'est pas aux troupes de Madoc et de Randolf que pouvait s'appliquer le terme *externae gentes*. On penserait plutôt à la bataille de Wilton, où, en 1143, Robert de Gloucester, attaqué par le roi Étienne et par Henri, évêque de Winchester, les mit en fuite. Les *Gesta Stephani*, qui rapportent l'événement (éd. Howlett, parmi les Chroniques du règne d'Étienne, t. III, p. 94), décrivent aussitôt après, comme on le voit dans le texte de Geoffroy l'affreux massacre qui suivit et les ravages terribles causés, dès 1143, dans le pays, par la famine et par les excès des hommes de guerre étrangers.



ses sont, de toute probabilité, les guerriers amenés du continent par Mathilde. En tout cas, la famine dont il est ici question est celle qui désola le royaume sous le règne d'Étienne et qui fut le plus aiguë aux environs de l'année 1144 [1].

Ainsi, les événements auxquels ont trait les prophéties de Ganieda se situent entre les années 1139 et 1144. Et non seulement ces dates n'interdisent pas l'attribution de la *Vita Merlini* à Geoffroy de Monmouth, mais elles renforcent les raisons de l'admettre. De plus, elles fournissent une indication précieuse sur le moment à partir duquel l'ouvrage a pu paraître et qui se place aux environs de l'année 1145. A cette date, la dédicace ajoute une précision : elle montre que l'ouvrage doit être considéré comme postérieur à l'année 1148, où Robert de Chesney prit possession du siège de Lincoln; mais postérieur de peu : car les vers 9-10 ne sauraient s'adresser qu'à un dignitaire nouvellement promu [2].

3. — *Les dernières années de Geoffroy de Monmouth.*

Avec la *Vita Merlini* s'arrête ce que nous pouvons saisir de l'activité littéraire de Geoffroy de Monmouth [3]. Mais la carrière de l'auteur dans le monde ne s'acheva pas avec la publication de ce dernier ouvrage [4]. Peut-être grâce à la protection de

1. Voir la *Chronique Anglo-Saxonne*, les *Gesta Stephani*, le *Chronicon* de Thomas Wykes et le témoignage de plusieurs autres auteurs.

2. M. Ferdinand Lot, pour qui l'attribution de la *Vita Merlini* à Geoffroy n'est pas douteuse, a également placé la composition de l'œuvre en 1148-1149. Voir *Romania*, t. XXVII, 1898, p. 28, n. 3, et *Annales de Bretagne*, avril 1900.

3. Les autres écrits qu'on lui a parfois attribués ne sont pas de lui : telle une rédaction en vers de l'*Historia regum Britanniae*, telle une Vie de saint Teliau.

4. Était-il à ce moment-là pourvu de quelque charge dans l'église de Llandaf ? C'est ce qu'indique le *Gwentian Brut* (voir ci-dessus, p. 3). Le cartulaire du monastère de Gloucester (Collection du Maître des rôles), t. II, p. 55, fournit de son côté le document suivant, daté de 1146 : « M., Dei gratia Landavensis episcopus, omnibus parochianis.., benedictionem.... Testibus Abraham, capellano episcopi, Urbano sacerdote, Galfrido sacerdote, nepote episcopi, et magistro Johanne... apud Bassalech, et teste tota synodo apud Landaviam, anno ab Incarnatione Domini millesimo centesimo quadragesimo sexto ». Cette copie contient au moins une erreur : elle donne la lettre *M* comme l'initiale du nom de l'évêque de Llandaf, lequel, en 1146, était Uchtryd. Le témoin « Galfridus sacerdos, nepos



Robert de Chesney, il fut appelé, sur la fin de sa vie, à l'évêché de Saint-Asaph et l'événement a été consigné dans les registres de l'église cathédrale de Cantorbéry :

Anno ab Incarnatione Domini MCLI, Theobaldus, Cant. archiepiscopus et totius Angliae primas... VII Cal. Martii sacravit Galfridum, electum ecclesiae sancti Asaph, in episcopum, apud Lambretham, accepto prius per eumdem secundum consuetudinem scripto de subjectione et obedientia sibi exhibenda professione, praesentibus et comministrantibus sibi suffraganeis, Willelmo, Norwicensi episcopo, et Waltero Roffensi. Ordinavit autem ad presbyterum eumdem praecedenti sabbato, i. e. XV Cal. Martii, apud Westmonasterium [1].

Le document est sûr. Mais il n'en faut pas moins rectifier la date qu'il fournit. Ce n'est pas en 1151 que Geoffroy fut consacré, mais en 1152. Une charte de Robert de Chesney datée de 1151 et signée par Geoffroy avec le titre d'élu de Saint-Asaph prouve que l'année 1151 fut celle de l'élection [2]. La consécration, comme l'indique Robert de Torigny [3], eut lieu en 1152 [4].

episcopi » était-il Geoffroy de Monmouth ? On serait tenté de le croire, étant donné le témoignage du *Gwentian Brut*, qui fait de Geoffroy le neveu d'Uchtryd et qui le fait résider à Llandaf, comme archidiacre de Saint-Teliau. Mais Geoffroy, à cette date, ne devait pas avoir encore reçu l'ordination sacerdotale, puisque, d'après un document de Cantorbéry qu'on lira ci-dessus, en tête de page, cette cérémonie n'eut lieu que le 13 février 1152. Il ne parait pas impossible que le mot *sacerdote* soit ici une faute de transcription, attirée par le *sacerdote* précédent, qui était accolé au nom d'*Urbanus*.

1. Wharton, *De episcopis Assaviensibus*, p. 305.

2. Voir H. E. Salter, *article cité*, n° 7 : « Mag. Gaufridus, electus Sancti Asaphi, Hugo Leicestriae archidiaconus, Rob. Oxinefordie archidiaconus, Rob. de Cadomo, Ric. Dameri, Rob. de Monumuta, canonici. » — Dans une charte de la même année, et antérieure (n° 6 de Salter), Gaufridus a signé en qualité d'*episcopus*. Mais la charte n° 7 prouve qu'à cette date il n'était encore qu'*electus*.

3. *Chronique* : « Ann. 1152. Gaufridus Arturus, qui transtulerat historiam de regibus Britonum de britannico in latinum, fit episcopus Sancti Asaph in Norgualiis. » — Les *Annales de Waverley* (éd. H. R. Luard, dans la Collection du Maître des rôles) ne font ici que reproduire la Chronique de Robert. — Le *Gwentian Brut* (voir ci-dessus, p. 3) semble aussi rapporter à l'année 1152 l'élévation de Geoffroy à l'épiscopat.

4. Il n'y a pas à tenir compte du témoignage isolé de Gervais, qui place l'événement en 1160 (dans les *Historiae anglicanae scriptores*, p. p. Twysden, col. 1397) : « Anno 1150. Septimo Kal. Mart. sacravit Theobaldus Cantuariensis archiepiscopus apud Lambeth Galfridum, electum Sancti Asaph ». Le témoignage de Mathieu Paris, *Chronica majora* (éd. H. R. Luard, dans la Collection du Maître des Rôles), II, 188, est indécis : « Eodem anno [1151] Gaufridus Arthurus factus est episcopus Sancti Asaphi in Norwallia ».



Contre le témoignage du registre de Cantorbéry, de prime abord intimidant, Wharton [1] a dès longtemps fait valoir que le 7 des calendes de mars, dont parle ce texte, n'est pas tombé un dimanche en 1151, mais bien en 1152; et il lui a opposé une autorité irrécusable : le rôle des professions conservé dans les archives de l'église de Cantorbéry [2], au verso duquel on lit que Geoffroy a été ordonné prêtre par Théobald à Westminster le 15 des calendes de mars 1152 et consacré évêque à Lambeth le 7 des calendes de mars de la même année.

Selon le *Gwentian Brut*, Geoffroy n'aurait pas pris effectivement possession de son évêché : on ignore si le fait est exact et, à supposer qu'il le soit, de quelle façon il doit être expliqué.

En tout cas, Geoffroy figure comme témoin, avec son titre d'évêque, dans l'accord passé entre Étienne et le jeune Henri le 16 novembre 1153, et selon lequel le roi reconnaissait le duc pour son successeur [3].

Le *Brut y Tywysogion* dit qu'il mourut à Llandaf en 1154. Il aurait été enseveli dans l'église.

1. *Ouvrage cité*, p. 305.
2. C'est, actuellement, le ms. C 117.
3. Voir la charte dans le *Chronicon* de J. Bromton (*Historiae anglicanae scriptores* p. p. Twysden, col. 1037).

A. LES *PROPHÉTIES DE MERLIN*

Geoffroy de Monmouth a débuté dans la littérature par la publication des *Prophéties de Merlin* : qu'était-ce que cet ouvrage ?

Occupé à la composition de son *Historia regum Britanniae* et n'en étant pas encore arrivé à la moitié, Geoffroy (c'est lui-même qui l'a écrit) avait été amené à s'interrompre pour donner, toute affaire cessante, son livret des *Prophéties*. Il y avait été poussé par les personnes de son entourage et particulièrement par l'évêque Alexandre, dont la curiosité avait été piquée par le bruit qui se faisait autour du nom de Merlin.

Nondum autem ad hunc locum historiae [1] perveneram, cum, de Merlino divulgato rumore, compellebant me undique contemporanei [2] mei ipsius prophetias edere, maxime autem Alexander Lincolniensis episcopus.

De Merlino divulgato rumore, « le bruit qui se faisait autour du nom de Merlin » : on se demande quel était ce bruit. S'agissait-il de contes qui circulaient et dans l'invention desquels Geoffroy n'avait été pour rien ? S'agissait-il, au contraire, du dessein que Geoffroy aurait annoncé de publier certaines prophéties de Merlin et dont la nouvelle aurait commencé à courir ?

La première hypothèse semble, à première vue, la meilleure, si l'on se réfère à certaines déclarations de Geoffroy, qui a écrit, à plusieurs reprises, que son livret n'était qu'une traduction. « L'amour de votre Grandeur, disait-il à Alexandre dans son épître dédicatoire, me pousse à traduire les Prophéties de Merlin du breton en latin... J'ai traduit pour vous un lan-

1. Chap. 109.
2. Au sens de « compagnons ». Cf., à la fin de l'ouvrage, le chapitre 208.

gage qui vous était inconnu. » Un peu plus tard, incorporant ces prophéties à l'*Historia regum Britanniae*, il répétait, s'adressant à ses lecteurs : « J'ai traduit les Prophéties. » Et plus tard encore, alors que s'étaient écoulées quelque dix ou douze années, il a, dans une édition nouvelle de l'*Historia*, introduit cette indication, plus précise que les précédentes : « Je rends en latin ce que Merlin a chanté si agréablement en vers bretons. »

Témoignage formel. Faut-il ajouter : témoignage décisif?

*
* *

Une opinion largement accréditée veut que les affirmations de Geoffroy méritent créance et que les Prophéties de Merlin aient été réellement traduites du breton. Pourtant, c'est un fait que la littérature bretonne ne contient, antérieurement à 1135, aucun texte connu des Prophéties de Merlin ; et c'est également un fait qu'aucun auteur n'atteste l'existence, antérieurement à cette date, d'aucun ouvrage de ce genre. Ni Giraud de Cambrie, ni Guillaume de Newburg n'ont rien écrit à ce sujet qui ne se laisse ramener à la simple constatation de l'immense succès remporté par Geoffroy. Et si tel ou tel, un Jean de Cornouailles ou un Geoffroy de Viterbe, s'écartent parfois, en traitant les mêmes sujets que Geoffroy, de ce qu'on lit dans son texte, ce n'est nullement la preuve d'un recours à une tradition antérieure, recueillie indépendamment par Geoffroy et par eux : c'est seulement le signe que, dès 1170 ou 1180, le texte de Geoffroy avait déjà beaucoup couru et avait provoqué de nouveaux auteurs à de nouvelles inventions [1].

Point de Merlin prophète avant 1135 ; et Merlin prophète semble bien avoir été une invention de Geoffroy, qui en avait puisé l'idée première dans l'*Historia Britonum* anonyme. C'est dans cet ouvrage que Geoffroy avait rencontré le personnage

1. Guillaume de Newburg, *Historia regum anglicarum*; Giraud de Cambrie, *Itinerarium Cambriae*, I, 5 et II, 8; Godefroy de Viterbe, *Pantheon*, XVIII (*De Anglis et Saxonibus*); Jean de Cornouailles, traduction des prophéties d'Ambroise Merlin, dédiée à Robert de Warelvast, évêque d'Exeter, et publiée par C. Greith, *Spicilegium vaticanum*, p. 99 ss.

d'Ambrosius. qui savait non seulement expliquer les phénomènes les plus mystérieux, mais aussi les interpréter comme des présages de l'avenir, et qui, dans le combat des deux dragons découverts sous terre, avait reconnu l'image préfigurée des longues luttes du peuple breton et du peuple saxon. Et, tout de même que dans l'*Historia Britonum*, c'est, dans le livret de Geoffroy, l'épisode de la Tour de Guorthigirn qui a fourni à la prophétie d'Ambrosius son point de départ. Aussi faut-il tenir que, même sous leur forme la plus ancienne, même quand elles se présentaient encore sous la forme d'un ouvrage indépendant, les *Prophéties de Merlin*, amorcées par le prodige de la tour, étaient déjà inséparables de la légende de Guorthigirn : elles étaient d'avance partie intégrante de l'*Historia regum Britanniae* et en représentaient un épisode constitutif qui ne pouvait en être détaché que provisoirement, comme une espèce d'échantillon. Sans l'histoire des deux dragons symboliques interprétée, dans l'*Historia Britonum* anonyme, par Ambrosius, nous n'aurions point eu les Prophéties d'Ambrosius Merlinus, qui n'en sont que le couronnement et la fleur.

Il est vrai que l'*Historia Britonum* n'explique pas tout et qu'il ne suffit pas, non plus, pour expliquer ce qu'elle n'explique pas, d'invoquer la faculté imaginative de Geoffroy, si grande que celle-ci ait été en fait. Un point, en effet, attire l'attention et, à lui seul, crée tout un problème : c'est que Geoffroy, au lieu de s'en tenir au nom d'Ambrosius qui lui était offert par l'*Historia Britonum*, a complété ce nom par celui de Merlinus, en sorte que son devin est devenu Ambrosius Merlinus. Or, la simple fantaisie ne peut pas être considérée comme l'origine de cette addition. Si Geoffroy a parlé de Merlinus, c'est pour une raison qui ne saurait tenir à son seul caprice. Il faut que le nom lui soit venu du dehors.

Mais comment?

La thèse ordinaire est que le nom de Merlinus répondrait au nom gallois de Myrddin ; et l'on a ici beau jeu à invoquer les paroles mêmes de Geoffroy, qui a écrit que le lieu où les messagers de Vortegirn découvrirent le jeune Ambrosius Merlinus

s'appela, par la suite, Kaermerdin [1] (c'est-à-dire Carmarthen) et, cela va sans dire, à cause de Merlin. Quant à savoir pourquoi Geoffroy n'aurait pas latinisé le gallois Myrddin en la forme attendue Merdinus, ç'aurait été, — Gaston Paris l'a indiqué [2], — pour éviter une déplaisante homophonie. Merlinus n'en serait pas moins Myrddin, et Myrddin serait un barde du VIe siècle, dont la littérature a longtemps gardé le souvenir. Ainsi l'idée du personnage de Merlinus, de Merlin, sinon la forme même de son nom, proviendrait de la tradition galloise.

Mais cette explication ne vaut que dans la mesure où est assurée l'existence du barde Myrddin ou du moins l'existence, antérieurement à Geoffroy, de traditions relatives à ce barde. Or, pour prouver l'historicité du personnage ou l'ancienneté de sa légende, ce ne sont pas, je pense, ses prétendues œuvres qu'on alléguera. Déjà en 1883 Gaston Paris écrivait [3] : « On trouve dans divers manuscrits gallois, dont les plus anciens paraissent remonter à la fin du XIIe siècle, des œuvres de bardes qui sont censés avoir vécu au VIe, notamment de Taliesin, Aneurin, Llyward Hen, et Myrrdhin. On sait que depuis la première publication de ces œuvres une discussion s'est ouverte sur leur authenticité. Quand on a lu tout ce qui a été écrit là-dessus, notamment (sans parler de la *Vindication* de Sharon Turner, qu'on cite sans se lasser, et qui ne prouve rien) les dissertations de Stephens et de M. Skene, on est à peu près aussi avancé qu'avant : l'un retranche ceci, l'autre cela, mais tout le monde est d'accord aujourd'hui pour reconnaître que, s'il y a dans cet immense fatras quelque chose d'authentique, il y a une masse énorme d'interpolations et de falsifications. Je suis très porté, pour ma part, à croire qu'il n'y a rien d'authentique du tout... » [4] Ces lignes conservent aujourd'hui encore toute

1. *Historia regum Britanniae*, chap. 106.
2. *Romania*, t. XII, 1883, p. 376.
3. *Ibidem*, p. 375.
4. Les travaux auxquels G. Paris faisait ici allusion sont ceux de Sharon Turner, *A vindication of the genuineness of the ancient British Poems of Aneurin, Taliesin*, etc., 1803 ; Th. Stephens, *The Literature of the Kymry*, 1849 ; W. F. Skene, *The four ancient Books of Wales*, 1868 ; A. de La Borderie, *Les véritables*

leur force. Il n'y a pas la moindre preuve que nous possédions le moindre vers de Myrddin. M. Ferdinand Lot l'a bien montré [1] : le *Dialogue de Merlin et d'Yscolan*, dont le manuscrit le plus ancien ne donne même pas le nom de Myrddin, — les *Pommiers* (*Avallenau*), qui ne sauraient être antérieurs à 1150, — les *Pourceaux* (*Hoianau*), imitation des *Pommiers*, — les *Fouissements* (*Gorddodan*) et les *Bouleaux*, imitations des *Pommiers* et des *Pourceaux*, — le *Dialogue de Merlin et de sa sœur* (*Cyvoesi*), postérieur à l'année 1171, — les *Chants diffus de Merlin* (*Gwasgargerdd Yrddin*), écrits entre 1164 et 1188, sont autant de fabrications tardives, qui ont toutes exploité Geoffroy de Monmouth. Et certains peuvent bien encore maintenir que le *Dialogue de Myrddin et de Taliesin* est l'indice d'une tradition préexistante [2] : je m'en tiens, avec M. Ferdinand Lot, à la constatation que cet écrit, ni par la langue ni par la poétique, ne saurait être antérieur au XIIe siècle et qu'il n'y a pas de raison de le faire remonter plus haut que l'époque à laquelle appartient la partie ancienne du Livre de Carmarthen où il figure et qui a été crite entre 1148 et 1160.

Dira-t-on qu'à défaut de poèmes anciens, les rapports des écrits de Geoffroy, *Prophéties de Merlin* et *Vie de Merlin*, avec les poèmes merlinesques de la littérature galloise attestent l'existence d'une tradition antérieure aux uns et aux autres et qui en aurait été la source commune? Je réserve la question de la *Vita Merlini*, sur laquelle je reviendrai le moment venu. Pour les *Prophéties*, nulle nécessité ne commande de les rattacher à des œuvres préexistantes. Le seul argument d'apparence un peu solide qu'on puisse invoquer en faveur de cette thèse est que les poètes gallois fournissent du nom de Merlin une forme Myrddin, qui est peut-être la forme authentique et qu'ils n'auraient pas pu découvrir si leur unique informateur avait été Geoffroy. Mais qu'on regarde les choses de près :

prophéties de Merlin, 1883. Il dédaignait, naturellement, de parler des *Poèmes des bardes bretons du VIe siècle*, ouvrage publié en 1850 par Th. de la Villemarqué.

1. *Études sur Merlin*, III.

2. Voir J. D. Bruce, *The Evolution of Arthurian Romance*, I, 130.

l'équivalence des noms de Merlin et de Myrddin, n'était-ce pas Geoffroy qui l'enseignait, quand il écrivait que la ville de Kaermerdin, c'est-à-dire Kaermyrddin, s'était appelée ainsi du nom de Merlin ?

Point de Myrddin avant Geoffroy, c'est la conclusion qui s'impose, mais une conclusion qui ramène à la question initiale : d'où Geoffroy a-t-il tiré le nom de Merlin?

Le simple appel de la toponymie pourrait, à la rigueur, expliquer l'origine de cette désignation. Je montrerai bientôt comment Geoffroy, dans la première partie de son *Historia regum Britanniae*, s'est ingénié à extraire des noms de lieux les noms de certains personnages auxquels il a fabriqué toute une histoire : c'est ainsi que les noms de la Loegrie, de la Cambrie et de l'Albanie ont suscité les romans de Locrin, de Camber et d'Albanact; que les noms de l'Humber et de la Severn ont suscité ceux du roi Humber et de la princesse Habren; que les noms de Caerebrauc, de Caerleil et de Bath ont suscité ceux des rois Ebrauc, Leir et Bladud. D'autre part, l'*Historia Britonum* anonyme apprenait à Geoffroy que les messagers de Guorthigirn avaient découvert Ambroise dans le « campus Elleti », en Gleguissig, c'est-à-dire en Démétie. Ses goûts l'invitaient à recueillir cette indication et à faire apparaître dans la toponymie de la province un souvenir de la légende. Une ville connue s'offrait à son attention, celle de Kaermyrddin : il lui en coûtait peu d'y rattacher l'épisode de la découverte d'Ambroise et d'ajouter en conséquence au nom d'Ambroise le surnom de Merlin, latinisé approximativement, mais décemment, en Merlinus.

Cependant, je crois plus probable que l'utilisation des données toponymiques a été ici favorisée par l'existence du nom même de Merlin, connu de Geoffroy sous cette forme, et non point inventé, mais recueilli par lui dans une certaine tradition. Beaucoup ont cru, à tort, que l'exemple le plus ancien du nom de Merlin se trouvait dans le texte de Geoffroy. Au cours de recherches préparatoires à une édition de la *Storia di Merlino*

de Paolino Pieri [1], M. Ireneo Sanesi a découvert dans les archives communales de Pistoia, en Italie, un acte de donation daté de mai 1128, où apparaît le nom d'un certain Merlinus, époux défunt de l'une des trois personnes donatrices. Admettons que ce Merlin soit mort précisément en l'année 1128 et que cet homme marié n'ait pas vécu plus de 20 ans (ce qui est rajeunir les dates autant qu'il se peut) : il reste qu'il avait porté son nom, que son nom avait été porté dès les toutes premières années du XII[e] siècle. Qu'était-ce alors que ce nom? On en peut disputer. M. Sanesi voulait que ce fût déjà le Merlin de la légende bretonne : M. Pio Rajna lui a objecté qu'on pouvait avoir affaire à un diminutif de Merlo. Mais même en cette dernière hypothèse, qui est de beaucoup la plus vraisemblable, il est notable que, dès les environs de l'année 1100, l'onomastique italienne ait connu le nom de Merlin.

Je ne saurais affirmer qu'on en puisse dire autant de l'onomastique française. Mais l'affirmation contraire serait également aventurée. Un petit poème du XIII[e] siècle, le *Dit de Merlin Merlot*, représente Merlin comme une sorte de génie des bois. La pièce est relativement récente; mais le personnage qu'elle met en scène, cette espèce de silvain, si différent du type que peignent les romans français du cycle arthurien, répondait peut-être à quelque superstition ancienne, indépendante des traditions proprement bretonnes. Simple conjecture, assuré-

1. L'ouvrage a été publié dans la *Bibliotheca storica della letteratura italiana*, III. Le texte concernant Merlin provient des Archives communales de Pistoia, *Badia a Taona* : « In Christi nomine, anno ab Incarnatione ejus millesimo CXXVIII, in mense Madii, indictione VI. — Christo auctore, nos quidem in Dei nomine Tedaldus, filius quondam Marchesi, et Adalina jugalis, per consensum viri sui, et Gadia, uxor quondam Merlini, per consensum predicti Tebaldi, bono animo et bona voluntate placet atque convenit nobis ut per hanc cartam offertionis a presenti die offerimus tradimus pro remedio et in luminaria anime nostre et de quondam otimi Merlini defunti nostri in ecclesia et monasterio Sancti Salvatoris, qui est constructum in loco fontana Taoni, unde domnus Joannes abbas atque Tedericus prior rectores esse videntur, tandem ad abendum, tenendum, et in perpetuum ad jura propria possidendum, id est una petia de terra vineata, que est posita in loco portule prope colle cum introitu et exitu suo... »

J'ai reproduit le texte, à la ponctuation près, sous la forme même où l'a imprimé M. Sanesi. On remarquera que quelques corrections s'imposeraient.

ment, mais qui n'est pas dépourvue de tout appui, comme on va le voir.

Dans un passage très connu de son *Itinerarium Kambriae* [1], Giraud de Cambrie a fait, vers 1180, la remarque qu'il avait existé deux Merlins : l'un qui se nommait aussi Ambroise, qui avait prophétisé au temps de Guorthigirn et qui, né d'un incube, avait été découvert à Kaermerddyn ; l'autre, originaire d'Albanie, qui se surnommait soit Celidonius, parce qu'il avait prophétisé dans la forêt de Célidonie, soit Silvester, parce que, placé entre deux armées aux prises et apercevant un monstre horrible dans les airs, il s'était enfui dans les bois et y avait vécu jusqu'à sa mort : ce second Merlin avait vécu au temps d'Arthur et avait prophétisé beaucoup plus clairement que le précédent. — On peut se demander si, pour écrire ces lignes, Giraud ne s'est pas simplement appuyé sur l'existence de deux ouvrages distincts : le livre des Prophéties d'Ambroise Merlin, dont il n'ignorait pas que Geoffroy de Monmouth fût l'auteur, et la *Vita Merlini*, qu'il ne savait peut-être pas à qui attribuer. Bien que la *Vita Merlini* donne expressément Merlin, qualifié de Silvester, comme le même qu'Ambroise Merlin (puisqu'elle fait une allusion parfaitement claire aux prophéties antérieures du même personnage devant Vortegirn [2], il n'est pas impossible que Giraud, s'en tenant à une lecture superficielle, ne se soit pas aperçu de cette identité. Mais il n'est pas impossible, non plus, que sa distinction de deux Merlins ait répondu à certaines informations qu'il possédait par ailleurs et qu'il a utilisées à sa façon.

La première de ces deux suppositions revient à dire que Giraud aurait commis une méprise et que son renseignement n'aurait pas d'autre valeur que celle d'une interprétation toute personnelle, arbitraire et injustifiée. Cependant, il est très digne de remarque que, sensiblement avant lui, un autre auteur, qui écrivait sur le continent, avait établi la même distinction que lui entre deux Merlins. C'était Robert de Torigny, qui,

1. II, 8.
2. Vers 681.



dans son catalogue des livres de l'abbaye du Bec [1], avait rédigé cette note, relative à l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth :

Item historiarum de regibus Majoris Britanniae usque ad adventum Anglorum in insulam libri XII, in quorum septimo continentur prophetiae Mellini, non Silvestris, sed alterius, id est Merlini Ambrosii.

On ignore à quelle date au juste le catalogue de Robert a été dressé. Ce n'a pu être assurément plus tard que l'année 1154, date où Robert fut appelé à l'abbaye du Mont Saint-Michel. Mais il se peut que ç'ait été sensiblement plus tôt. La même notice qui figure dans le catalogue se rencontre également, rédigée dans les mêmes termes, en tête du manuscrit de Leyde, qui se trouvait au Bec en 1139, et d'où elle a été transcrite. Il est très admissible que le bibliothécaire Robert de Torigny, homme soigneux et diligent, ait rédigé les tables des manuscrits de l'abbaye à mesure que ceux-ci venaient en sa possession ; et en ce cas, sa notice relative aux prophéties de Merlin remonterait au moins à l'année 1139. Ainsi, dès 1139 peut-être, assurément avant 1154, Robert de Torigny connaissait un Merlin Silvestre qu'il distinguait de Merlin Ambroise. En l'impossibilité de décider si la remarque de Robert est antérieure ou postérieure à l'année 1148, date où parut la *Vita Merlini*, imaginera-t-on que sa distinction entre deux Merlins doive s'expliquer par la double existence du Livre des Prophéties de Merlin et de la *Vita Merlini* ? Ce serait supposer qu'il a commis la même distraction exactement que Giraud de Cambrie et qu'il ne s'est pas aperçu, lui non plus, que le Merlin des deux ouvrages était le même Merlin : rencontre étrange. D'autre part, il ne paraît pas que Robert ait connu la *Vita Merlini* et quand, dans sa *Chronique*, il a mentionné l'élection de Geoffroy au siège de Saint Asaph, il s'est borné à rappeler que le nouvel élu était l'auteur de l'*Historia regum Britanniae*, sans faire la moindre allusion à la *Vita Merlini*, qui en eût pourtant valu la peine.

1. Voir ci-dessus, p. 21.

L'hypothèse naît donc naturellement qu'une tradition existait, qui fournissait le nom de Merlin des Bois et qui n'était pas particulière aux Gallois. Peut-être était-elle d'origine continentale et l'on ne saurait s'étonner que Geoffroy ait pu la recueillir en Gaule, alors que d'autres légendes, comme celle de Tombelaine, localisées en cette même contrée, étaient parvenues à sa connaissance. Au reste, dès la première peinture qu'il en a faite, dès l'*Historia regum Britanniae*, Geoffroy semble avoir eu dans l'idée que son Merlin était un familier des bois ; et quand, dans cet ouvrage, le roi Aurèle envoie quérir Merlin par ses messagers, c'est dans un coin de forêt mystérieux que ceux-ci le découvrent, près de la fontaine de Galabes, où il avait coutume de fréquenter. On peut donc supposer que, si Geoffroy a complété le nom d'Ambroise par celui de Merlin, c'était en utilisant une donnée dont il n'était pas l'inventeur. Or, du nom de Merlin on passait assez commodément à celui de Kaermyrddin, que fournissait la toponymie de la Démétie ; et c'est ainsi que le Myrddin dont le nom semblait inclus dans celui d'une ville aurait été promu à la dignité de prophète.

On pensera, de tout cela, ce qu'on voudra. Mais, que Geoffroy soit parti de Myrddin pour aboutir à Merlin ou qu'il ait fait le chemin en sens inverse, il n'est pas douteux que le personnage de Myrddin est entré dans la légende parce que le nom de Myrddin existait dans la toponymie galloise et l'on peut tenir pour assuré que ce personnage a été lancé par Geoffroy [1]. En sorte que la tradition galloise non seulement n'a pas fourni à cet auteur de prophéties faites par Merlin, mais ne lui a même pas révélé le nom du personnage.

1. Ma conclusion rejoint ainsi celle d'Arbois de Jubainville qui a soutenu (*Revue historique*, t. V, 1868, p. 559 ss.) que le nom de Myrddhin n'avait pas été originairement un nom d'homme, mais bien un nom de ville.

On notera, du reste, qu'en assignant à son Ambroise un surnom, celui de Merlin, Geoffroy a été sans doute inspiré du désir de distinguer cet Ambroise de l'Ambroise Aurèle de Gildas, avec lequel, selon l'*Historia Britonum* anonyme, il ne faisait qu'un.

*
* *

Même en admettant que Geoffroy n'ait pas inventé le nom de Merlin, il n'en est pas moins vrai que les prophéties qu'il a rédigées, loin d'avoir été traduites dn gallois, procèdent en réalité de traditions toutes différentes, auxquelles avaient donné naissance à la fois la littérature biblique et les superstitions païennes relatives aux sibylles. Du double courant issu de cette double source s'étaient formés de bonne heure les fameux huit livres d'oracles sibyllins en vers grecs qui annonçaient l'établissement de la religion chrétienne [1]. Mais cet écrit fabriqué au IIe siècle et qui prophétisait le triomphe d'une cause presque victorieuse ne pouvait pas prétendre à un succès durable. Ce qui était de nature à passionner les curiosités, c'était l'avenir; et quand l'Occident se mit à l'école de l'Orient, ce qu'il lui demanda, ce fut moins le tableau d'une réalité déjà présente, que le mélange des promesses et des menaces de l'ordre futur auquel le monde devait finalement aboutir. Un point entre tous occupait les esprits : c'était la grande question du Jugement dernier, la question du temps où la venue de l'Antéchrist, annoncée par l'Apocalypse de Jean, marquerait les jours ultimes de l'univers créé. Chez les Latins, Lactance [2], au début du IVe siècle, avait traité ce sujet en s'appuyant sur les livres sibyllins. Saint Augustin, de son côté, lui avait consacré tout un livre de sa *Cité de Dieu* [3] et, dans un autre passage de la même œuvre, avait recueilli les méchants vers latins où un inconnu avait traduit les prophéties de la sibylle Érythrée concernant les signes précurseurs du Jugement [4]. Cette courte pièce de 27 vers — multiple où se retrouve la vertu du nombre élémentaire 3 — est celle qui commence par les mots

Judicii signum, tellus sudore madescet...

et a connu au moyen âge une immense célébrité : elle a été

1. Publiés par Alexandre, *Oracula Sibyllina*.
2. *Divinae institutiones*, VII, 20.
3. Le livre XX.
4. *De civitate Dei*, XVIII, 23.

copiée dans une foule de manuscrits [1] et c'est elle qui a servi de base aux divers petits traités des Quinze signes du Jugement qui ont commencé à se répandre à partir du XIe siècle [2].

Tandis que se manifestait ce souci des destinées communes du monde humain, certains intérêts plus particuliers et d'un ordre plus étroitement terrestre se sont également fait jour dans la littérature sibylline : je veux dire des intérêts politiques. La sibylle de Cumes, guidant Énée dans les enfers, lui avait révélé les destinées de l'empire romain. Plus tard, les empereurs byzantins se passionnèrent pour les prophéties qui avaient trait à leur domination et qui prenaient appui à la fois sur les apocalypses apocryphes de Daniel [3] et sur les écrits sibyllins. Liutprand [4], envoyé en ambassade à Constantinople en l'année 968, connut ces livres de prédictions, qui contenaient les années de règne de chaque empereur et les principaux événements de chaque règne, et qui disaient si l'on aurait la paix ou la guerre, si l'état des affaires des Sarrasins serait bon ou mauvais. Un évêque du nom d'Hippolyte avait composé un recueil de prédictions de cette sorte qui concernait en particulier le royaume lombard et qui devait intéresser directement Otton le Grand, au nom et pour le service duquel Liutprand s'était rendu à Constantinople auprès de l'empereur Phocas ; et l'empereur Léon le Sage (886-911) n'avait pas dédaigné de composer lui-même le texte de seize fameuses *Prédictions*.

Les seules prophéties politiques qui, en Occident et antérieurement à 1135, se présentent sous la forme d'une série con-

1. Rien qu'à la Bibliothèque nationale : mss. lat. 781 (fo 187), 7359 (fo 1), 8865 (fo 76), 8069 (fo 126), 8093 (fo 36), 13091 (fo 83), etc. — Il faut ajouter à ces textes les traductions en langue vulgaire et aussi certains renouvellements du genre de la pièce *Judicio tellus sudabit maesta propinquo* publiée par Moritz Haupt, *Opuscula*, t. I, p. 289, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de la ville de Leipzig (Rep. I, 74).

2. Voir G. Nölle, *Die Legende von den fünfzehn Zeichen von dem jüngsten Gerichte* (*Beiträge* de Paul et Braune, t. VI, 1879, p. 413. Cf., pour le XIIIe siècle, H. E. Sandison, *Quindecim signa ante judicium* (*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, t. CXXIV, 1910, p. 73).

3. Fréd. Macler, *Les apocalypses apocryphes de Daniel* (thèse de la Faculté de théologie protestante, 1895).

4. *Legatio*, 40.



tinue sont peut-être celles de Saint-Berchan, écrites, semble-t-il, en 1094-1097 relativement aux rois d'Irlande [1] et, plus certainement, les prophéties de la sibylle de Tibur, où les noms des princes annoncés sont indiqués par des initiales-devinettes et qui, développées au cours des temps en des rédactions diverses, ont été composées pour la première fois en Italie au temps de Conrad II († 1039) [2]. Mais les faits ne manquent pas qui montrent, dès l'époque mérovingienne, la curiosité des maîtres du siècle pour les prédictions qui prétendaient les renseigner sur leur avenir politique. Le pseudo-Frédégaire [3], s'inspirant de la vision de Daniel (chap. 7), raconte que, la première nuit de son mariage avec Basina, le roi Childéric, s'étant trois fois levé à la demande de son épouse, avait successivement aperçu dans les ténèbres, devant son palais, d'abord un lion, une licorne et un léopard, puis des ours et des loups, puis un chien et des bêtes de petite taille; et la reine avait expliqué au roi que cette vision était l'annonce de la descendance qu'ils devaient mettre au monde, à commencer par Chlodovée. En un autre endroit [4], le même auteur raconte encore que les meurtres dont la cruauté de Brunehilde ensanglanta le palais de Sigebert n'étaient que la réalisation de la prophétie sibylline qui disait : « Veniens Bruna de partibus Spaniae, ante cujus conspectum multae gentes peribunt ». Plus tard, dans la seconde moitié du xe siècle, Adson [5], dans son *Libellus de Antechristo*, mêle aux traditions bibliques et sibyllines un trait relatif aux rois Francs, en la personne desquels devait se maintenir la dignité de l'empire romain.

En Angleterre, le texte du *De excidio et conquestu Britanniae* de Gildas, conservé dans des manuscrits qui remontent au xie siècle, rapporte la prophétie répandue, paraît-il, parmi les Saxons et selon laquelle ce peuple devait pendant 300 ans occu-

1. Publiées par W. F. Skene, *Chronicles of the Picts*, etc., pièce n° IX (p. 79 ss. ; cf. p. xxxiv).
2. Publiées par Sackur, *Sibyllinische Texte und Forschungen*, p. 177 ss.
3. III, 12.
4. III, 59.
5. Publié par Sackur, *ouvrage cité*, p. 97 ss.

per tranquillement la Grande-Bretagne et pendant 150 ans la ravager. Le roi Édouard le Confesseur semble s'être abandonné volontiers à une certaine inspiration prophétique et, la veille de sa mort, il révéla aux siens, dans une grande exaltation d'esprit, la prédiction que lui avaient faite deux moines lorsqu'il était adolescent et selon laquelle une année et un jour après qu'il aurait quitté cette terre son royaume passerait à ses ennemis au milieu des plus affreux désordres. Il ajouta que la rémission des fautes qui auraient attiré ce châtiment ne viendrait que lorsque la cime d'un arbre abattu, après avoir été transportée à trois arpents de distance, se placerait d'elle-même sur le tronc amputé et y reverdirait [1]. Les Normands n'étaient pas moins curieux que les autres de tout ce qui avait trait à la connaissance de l'avenir. L'abbé Serlo n'avait provoqué qu'un grand éclat de rire du roi Guillaume le Roux, quand il avait cru bon de lui rapporter le songe d'un moine de Saint-Pierre de Gloucester, qui avait entendu le Christ répondre à une femme réclamant vengeance du roi : « Patience, tu auras bientôt satisfaction ! » [2]. Mais tous n'avaient pas l'insolent scepticisme de ce prince. La reine Mathilde, vers 1077-1078, avait envoyé tout exprès à un anachorète d'Allemagne pour connaître d'avance son destin ; et cet anachorète lui avait rapporté ce songe symbolique qu'il avait eu, d'un pré couvert de fleurs et d'un cheval qui y paissait, interdisant l'accès à tous les autres animaux, puis d'une vache qui remplaçait le cheval et de la ruée de toutes sortes d'autres bêtes qui venaient dévaster le pâturage : image de la Normandie, tenue d'abord par Guillaume le Conquérant, puis menacée par les Français et les Bretons, les Picards et les Angevins [3].

C'est sous l'influence de ces traditions et à l'invitation de ces dispositions superstitieuses que Geoffroy de Monmouth a développé le thème des prophéties d'Ambroise amorcé dans l'*Historia Britonum* et ses élucubrations procèdent à la fois des

1. *Vie d'Édouard le Confesseur*, écrite entre 1066 et 1074, édition Luard, p. 431.
2. Orderic Vital, XII, 4.
3. Idem, V, 10.



écrits bibliques, des livres sibyllins, du *De excidio Britanniae* de Gildas, ainsi que, peut-être, de certaines données de la littérature païenne.

La Bible, il la connaissait bien. Il avait lu Isaïe, Ézéchiel, Daniel et l'Apocalypse de Jean. Quand il a écrit : « Dabitur maxillis ejus frenum », c'était en souvenir de l'expression d'Ézéchiel : « Ponam frenum in maxillis tuis » [1]. Quand il a imaginé un cerf de douze cors, dont quatre porteraient des diadèmes, c'était en souvenir des dix cornes à dix diadèmes de la bête de l'Apocalypse [2]. Quand il a présagé que les hommes, s'abandonnant à l'ivresse du vin, oublieraient les choses célestes, que les astres s'éteindraient à leurs yeux, que les moissons se dessécheraient et que les sources tariraient, c'était en souvenir des traits identiques fournis par Isaïe [3]. La preuve qu'il connaissait la littérature sibylline est fournie par les passages où il a feint que les rois Hoël et Alain d'Armorique se référaient à ses oracles [4]. Ce qu'il a dit de la durée du règne des Saxons en Grande-Bretagne a été pris dans les manuscrits de Gildas. Enfin, s'il a inventé que les arbres du « Daneium nemus » se mettraient à parler avec une voix humaine, il n'est pas interdit de se demander s'il n'a pas pensé aux chênes de la forêt de Dodone.

Toutefois, il a usé des traditions qui s'offraient à lui avec une extrême liberté et les traductions de ses prédécesseurs n'ont été pour lui que le plateau d'où son imagination s'est élancée. De là cette verve prodigue en symboles qui caractérise sa fabrication, de là ces lions, ces cerfs, ces sangliers, ces serpents, ces loups, ces ours, ces renards, ces ânes, ces taureaux, ces boucs, ces poissons, ces dragons, ces oiseaux, et toutes ces fantastiques transfigurations et métamorphoses.

* * *

La longue prophétie qui est sortie de sa fantaisie se compose

1. 28, 3.
2. 13, 1.
3. 28, 7 (cf. 22, 13; 24, 9 ; 28, 1) ; 13, 10 ; 15, 6 ; etc.
4. Chap. 160 et 206.

de plusieurs parties, qu'il s'est bien gardé de distinguer lui-même, mais dont les différences sautent aux yeux du lecteur et révèlent les procédés de travail de l'auteur.

La première de ces parties est une vaticination selon l'ordre chronologique, qui va des débuts de l'invasion saxonne jusqu'au règne d'Henri Ier et où les événements de l'histoire se laissent facilement identifier. Le symbole initial est clair : le dragon rouge, c'est le peuple breton ; le dragon blanc, c'est le peuple saxon. Et si l'on veut s'orienter dans les prédictions qui se développent à partir de cet endroit, il n'y a qu'à prendre en mains le texte de l'*Historia regum Britanniae*.

Les montagnes rasées et amenées au niveau des vallées [1], les vallées ruisselantes de sang, la religion détruite, les églises renversées : c'est la première défaite du dragon rouge, quand, pour la première fois, les Saxons débarquent en Grande-Bretagne (chap. 112, l. 5-7).

Le pays qui résiste ensuite à la fureur des envahisseurs, le sanglier de Cornouailles qui foule l'étranger à ses pieds, qui soumet à sa domination les îles de l'océan et la terre de Gaule, qui répand la terreur jusqu'à Rome et dont les exploits courent sur les lèvres du peuple : c'est la revanche des Bretons sous le commandement du roi Arthur. Et les six successeurs du sanglier de Cornouailles, ce sont les deux Constantins [2], Aurèle Conan [3], Wortipoir [4], Malgo [5] et Caretic [6] (chap. 112, l. 8-15).

Le second triomphe du serpent germanique, l'aide que lui apporte le loup aquatique accompagné des forêts d'Afrique, la destruction de la religion, le déplacement des sièges épiscopaux, la dignité de Londres passant à Cantorbéry, le septième évêque d'York visitant l'Armorique, Menevie recevant le pallium de la Ville des Légions, l'apôtre de l'Hibernie frappé de

1. C'est là, dans la littérature ordinaire, l'un des signes du Jugement dernier.
2. Cf. chap. 179-180.
3. Cf. chap. 181.
4. Cf. chap. 182.
5. Cf. chap. 183.
6. Cf. chap. 184.

mutisme à cause d'un enfant encore dans le sein de sa mère : c'est l'invasion du roi africain Gormond [1], c'est la retraite au pays gallois des évêques de Grande-Bretagne [2], c'est le transfert à Cantorbéry de l'archevêché de Londres [3], c'est Samson quittant York pour Dol [4], c'est David quittant Llandaf pour Menevie [5], c'est Gildas qui, prêchant, perd la parole, parce que la mère du futur saint David, enceinte de ce fils, se trouve présente dans l'église [6] (chap. 112, l. 16-21).

La nouvelle période de revers qui s'ouvre pour les Saxons, les sept porte-sceptre qui se succèdent et dont l'un est sanctifié, l'effort des indigènes pour se rétablir sous la conduite d'un cavalier d'airain qui, pendant longtemps, sur son cheval, d'airain comme lui, gardera les portes de Londres, le dragon rouge qui se nuira à lui-même, les terres qui lui seront enlevées, l'abandon du sol natal, le saint roi préparant son voyage et rangé parmi les douze bienheureux : c'est la série des sept rois Blederic, Margadud, Cadvan, Cadvallo, Edwin, Osric et Oswald [7] ; c'est le roi Cadvallo, auquel, après sa mort, on élève une statue équestre en bronze sur l'une des portes de Londres [8] ; ce sont les querelles intestines dont s'épuise le peuple breton [9] : c'est l'exil sur la terre d'Armorique [10] ; c'est le départ de Cadvalladrus pour Rome, où il meurt en odeur de sainteté [11] (chap. 112, l. 25-37).

1. Cf. chap. 184, 186.
2. Cf. chap. 186.
3. Il n'y a jamais eu d'archevêché à Londres. Mais il entrait dans les desseins patriotiques de Geoffroy de feindre, comme il l'a fait dans l'*Historia regum Britanniae*, qu'il avait existé à Londres un archevêché breton antérieur à l'archevêché saxon de Cantorbéry. Il a ensuite imaginé, pour expliquer l'existence d'un archevêché à Cantorbéry, qu'il y avait été transféré de Londres.
4. Cf. chap. 157.
5. Cf. chap. 179.
6. Le trait n'a pas trouvé place dans l'*Historia regum Britanniae*. Mais il était connu et on le trouve rapporté, en particulier, dans la *Vie de Saint David* (édit. Rees, p. 119-121).
7. Cf. chap. 189-199.
8. Cf. chap. 201.
9. Cf. chap. 203.
10. Cf. chap. 204.
11. Cf. chap. 206.

Ici s'arrête l'aide que fournit le texte de l'*Historia regum Britanniae.* Mais, malgré la disparition de ce secours, la prophétie, pour un temps encore, présente un sens relativement clair.

La résurrection du dragon blanc, qui invite la fille de Germanie, l'occupation totale de la Bretagne, le roi d'airain mis à terre : c'est le triomphe final des Saxons (chap. 112, l. 39-42).

Le terme mis à la domination du monstre, 150 années de ravages, 300 années de règne assuré : c'est la prophétie rapportée par les manuscrits de Gildas au sujet de l'occupation saxonne (chap. 112, l. 43 et 113, l. 1-2).

Le vent du nord qui s'élève, la destruction des sanctuaires, les combats incessants : c'est la lutte avec les envahisseurs danois (chap. 113, l. 3-6).

La répression des Neustriens, le peuple qui survient dans du bois et dans des tuniques de fer pour châtier les Saxons, la restauration des anciens habitants, la ruine des étrangers, le dragon blanc supprimé, soumis à une servitude perpétuelle et réduit à blesser sa mère de la pointe de ses houes et de ses charrues : c'est la conquête normande, ce sont les Saxons déclarés traîtres, dépossédés par Guillaume I[er], cultivant désormais le sol comme hommes du roi et réduits, eux, les prétendus fils de la Terre, selon leurs traditions nationales, à vivre du labour (chap. 113, l. 7-13).

Les deux dragons qui se succèdent, dont l'un périt du javelot de la haine et l'autre ne redevient que l'ombre de son nom : c'est le roi Guillaume II le Roux, tué d'une flèche dans la Nouvelle-Forêt, et c'est Robert Courteheuse, qui, après avoir disputé la couronne à Henri I[er], finit ses jours en prison (chap. 113, l. 14-15).

Le lion de justice qui vient ensuite et dont le rugissement fait trembler les tours de la Gaule et les dragons de l'île ; l'or tiré du lis et de l'ortie, l'argent tiré du sabot des bêtes mugissantes ; les porteurs de coiffures vêtus de vêtements divers et manifestant par le dehors leurs sentiments intérieurs ; les pieds tranchés des bêtes aboyantes, la paix des bêtes féroces, les supplices infligés aux hommes ; les demi-pièces de monnaie

prenant la forme arrondie : c'est l'histoire du roi Henri Ier, redouté en France comme en Angleterre; ce sont ses mesures fiscales, pesant sur tous ses sujets, bons et mauvais; c'est l'impôt qu'il établit sur la vente des bœufs; c'est la réforme qu'il opéra du vêtement religieux ; c'est la peine de mort réédictée contre ceux qui chassaient dans la Forêt royale ; ce sont ses ordonnances monétaires (chap. 113, l. 16-22).

A partir de cet endroit, la prophétie entre subitement dans une épaisse obscurité et une nouvelle partie commence, où il devient impossible de se reconnaître.

Entraînés par le mouvement des prédictions antérieures, les commentateurs anciens de Geoffroy [1] se sont tous imaginé que les événements annoncés maintenant par Ambroise Merlin devaient faire chronologiquement suite aux précédents et se rapporter au règne d'Henri Ier. Mais c'était accorder un crédit ingénu au sens prophétique de Geoffroy et de son porte-parole, puisque la prédiction avait été mise sur le parchemin en 1135 au plus tard. Il faut reconnaître, en fait, que, si Geoffroy a continué, pendant quelque temps encore, à présenter les choses sous la forme d'une succession de règnes, il n'en a pas moins prophétisé désormais au petit bonheur.

Ces petits du lion transformés en poissons ; cet aigle qui niche sur le mont Aravius; la Vénédotie baignant dans le sang maternel ; la Cornouailles tuant six frères : ce sont peut-être des allusions au naufrage de la Blanche-Nef, au mariage d'Henri Ier avec Mathilde, fille de Malcolm, roi d'Écosse [2], à ses guerres contre les Gallois [3], à la mort des six fils du comte de Cornouailles Frevin [4] (chap. 113, l. 23-26). Mais tout ce qui suit est profondément obscur. Ces descendants qui essaieront de s'élever et la « faveur des nouveaux » qui triomphe; ce posses-

1. Alain, Gervais de Cantorbéry, Mathieu Paris, Jean Bromton, etc.
2. Sur cet événement, voir Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, V, 419 et V, 393.
3. Voir Guillaume de Malmesbury, *ibid.*, V, 401.
4. C'est l'interprétation d'Alain.



seur qui aura à souffrir de sa bonté jusqu'à ce qu'il « se revête de son père » et que, prenant les dents du sanglier, il se mette à parcourir les sommets et à se couvrir d'un casque ; cette révolte de l'Albanie et des contrées voisines ; ce frein qui lui sera imposé et qui sera fabriqué en Armorique ; cet « aigle de l'accord rompu » qui le détruira et qui se réjouira de sa troisième nichée ; ces petits du lion qui s'éveilleront et chasseront, non plus dans les bois, mais dans les villes ; ces langues qu'ils couperont aux taureaux et les chaînes dont ils les chargeront ; cette onction du sacre passant du premier au quatrième, du quatrième au troisième, du troisième au second ; ce sixième prince qui renversera les murailles de l'Irlande et en abattra les bois ; cette unité qu'il établira et cette tête de lion dont il se couronnera ; cette restauration des sanctuaires et les pasteurs qu'il établira ; ces deux villes qu'il dotera du pallium et ces monastères qu'il fondera pour des femmes ; ce rang qu'il prendra lui-même parmi les saints : tout cela apparaît comme historiquement inintelligible (chap. 114, l. 1-21).

Le seul point clair, c'est, à partir d'ici, que Geoffroy promet à ses compatriotes la fin de la domination normande et, grâce aux hommes d'Armorique, le rétablissement de l'indépendance bretonne. Le lynx à la vue perçante préparera la ruine de sa propre nation : par lui la Neustrie perdra la Bretagne et l'Irlande. Les Bretons reviendront chez eux : le blanc vieillard, sur son blanc cheval, détournera le cours du fleuve Periron et bâtira un moulin sur ses bords. Cadvalladrus appellera Conan et s'adjoindra l'Albanie. Les étrangers seront massacrés ; les fontaines d'Armorique jailliront et se couronneront du diadème de Brutus. La Cambrie exultera de joie ; les chênes de Cornouailles reverdiront ; l'île reprendra le nom de Bretagne. — De Conan sortira le sanglier de guerre qui bouleversera de ses défenses les bois de la Gaule, renversant les forts, protégeant les faibles. Il atteindra, dans sa course, jusqu'à l'Espagne ultérieure et se fera redouter des Arabes et des Africains. — Viendra alors le bouc du camp de Venus, aux cornes d'or, à la barbe d'argent, qui obscurcira de son souffle toute la surface de

l'île. Paix et prospérité; les femmes prendront une démarche de serpent et tout, dans leur attitude, respirera l'orgueil. Les flèches de Cupidon pleuvront. La fontaine d'Amne deviendra sang et deux rois combattront pour la lionne du Gué du Bâton[1]. La débauche s'emparera de tous. Et trois siècles verront s'écouler ces événements, jusqu'à ce que les rois ensevelis à Londres soient découverts. Alors la famine et la mortalité recommenceront à sévir. — Le sanglier du commerce surviendra, qui ramènera les troupeaux sur les pâturages désertés. Sa poitrine nourrira les affamés et de sa bouche sortiront des fleuves qui abreuveront les assoiffés. — Puis, sur la tour de Londres, naîtra un arbre à trois branches, qui couvrira l'île toute entière de son feuillage. Un vent de tempête arrachera la troisième des branches; des deux autres, une seule, étouffant la seconde par ses feuilles, subsistera, qui accueillera les oiseaux des contrées étrangères, écartant, par la crainte de son ombre nocive, les oiseaux du pays (chap. 115, l. 1-43).

Mais, même dans ce passage de la prophétie, tout n'est pas d'une intention parfaitement limpide. On aperçoit bien que Geoffroy, cédant à une inspiration messianique et conformément à une idée qui se manifestera encore à la fin de l'*Historia regum Britanniae*, annonce aux Bretons une délivrance qui leur viendra d'Armorique grâce à Cadvalladrus. Mais il semble ne pas s'en être tenu à l'annonce d'un retour de prospérité sans mélange ; et l'on ne saurait dire si le symbole de l'arbre à trois branches, rapporté aux événements d'un avenir lointain, ne procède pas du spectacle offert à Geoffroy par l'histoire de Guillaume Ier et de ses trois fils, dont le dernier survivant, Henri Ier, ne marquait pas à l'égard des Bretons indigènes une sympathie très vive.

C'est donc encore une atmosphère de ténèbres qui renaît et qui va s'épaissisir de plus en plus. Une nouvelle partie de la prophétie commence, dont le caractère est sensiblement différent des précédentes. Geoffroy avait épuisé les ressources que

1. Selon une glose, Stafforde.

lui offraient, pour prédire l'avenir, les événements passés et présents de l'histoire. Au lieu donc de continuer par séries chronologiques, par successions de règnes, il a pris son fil conducteur hors de l'histoire, dans la géographie, et son imagination, pour s'inspirer, s'est mise à vagabonder à travers la Bretagne, s'accrochant à des noms de villes, de provinces, de fleuves, de forêts, et bâtissant ses prédictions nouvelles à grand renfort de symboles animaux.

La Severn se jettera dans la mer par sept bras[1] et l'Usk bouillonnera pendant sept mois : les poissons mourront et deviendront serpents[2] (chap. 116, l. 2-4).

Les bains de Bath refroidiront et deviendront mortels (chap. 116, l. 5-6).

A Londres, 20.000 hommes mourront et la Tamise deviendra de sang[3]. — Les moines se marieront et leur clameur franchira les Alpes (chap. 116, l. 7-9).

A Winchester, trois sources sourdront, donnant naissance à trois ruisseaux : qui boira de l'un vivra longtemps et sans vieillir ; qui boira de l'autre, mourra de faim ; qui boira du troisième, mourra de mort subite et son corps ne pourra être enseveli. On s'efforcera d'enfouir le dernier ; mais tout ce qu'on jettera pour le recouvrir se transformera : la terre en pierres, les pierres en bois, le bois en cendre, la cendre en eau (chap. 116, l. 10-20).

De Shaftesbury[4] sortira une jeune fille qui arrêtera le fléau. Elle dessèchera de son souffle les sources nuisibles. Après s'être guérie elle-même au moyen d'une eau salutaire, elle portera de sa main droite le bois de Calidon, de sa gauche les murailles de Londres. Sur ses pas s'élèveront des vapeurs de souffre :

1. C'est un souvenir du Nil, dont le delta, selon les anciens, était formé de sept bras.

2. Traits suggéré par l'histoire du Nil tranformé en un fleuve de sang par la verge d'Aaron, de ses poissons tués, des sept jours qui s'écoulèrent ensuite et des grenouilles qui se mirent à infester le fleuve.

3. Comme le Nil.

4. C'est, en effet, cette ville que Geoffroy a sans doute appelée la Ville du bois de Canut, parce qu'on y voyait le tombeau de ce roi.



ces vapeurs irriteront les Rutènes [1] et détruiront la nourriture des poissons de la mer. Elle versera des larmes et remplira l'île d'une clameur affreuse. Elle sera tuée par un cerf de dix cors, dont quatre porteront des diadèmes et dont les six autres, devenant des cornes de bubales, rempliront de leur bruit les trois îles de Bretagne (chap. 116, l. 21-32).

A Winchester, le bois danéen (*Daneum nemus*), prenant parole humaine, proclamera : « Approche, Cambrie, et la Cornouailles avec toi, et annonce à Winchester : « La terre t'engloutira ; « transporte le siège de ton évêché là où abordent les vaisseaux ; « et que les fidèles suivent ton évêque. » Car le jour approche où les citoyens périront à cause de leur parjure. La blancheur et la teinte variée des laines leur aura fait tort. Malheur à la nation parjure ! car à cause d'elle la ville sera détruite. Les navires se réjouiront de cette augmentation et de deux choses il n'en restera plus qu'une seule. Mais le hérisson la rebâtira et les fruits qu'il amassera attireront les oiseaux des bois voisins. Il y ajoutera un château et des remparts avec 600 tours. Londres, jalouse, se renforcera d'une triple enceinte ; la Tamise l'entourera de toutes parts et le bruit en franchira les Alpes. Le hérisson y abritera ses fruits et y bâtira des souterrains [2] ». — En ce temps-là les pierres parleront ; la mer qui sépare la Bretagne et la Gaule se retrécira ; on s'entendra d'une rive à l'autre ; la surface de l'île s'élargira ; on découvrira le fond des mers, et la Gaule tremblera de peur [3] (chap. 116, l. 33-50).

Du bois de Calaterium viendra un héron, qui survolera l'île pendant deux ans. Il rassemblera une grande troupe d'autres oiseaux, qui dévoreront les moissons et amèneront la famine et la mortalité [4]. Puis il gagnera la vallée de Galabes et ni-

1. Ceux que Geoffroy désigne de ce nom sont les riverains gaulois du Pas-de-Calais.

2. Allusion aux trésors amassés et mis en lieux sûrs par plusieurs rois : par Canut, par Guillaume Ier, par Henri Ier.

3. Allusion à la rivalité qui, au temps de Geoffroy, opposait la France à la Grande-Bretagne.

4. Le héron est, selon Alain, un oiseau de mauvais augure. Le thème des oiseaux

chera sur un chêne qu'il aura planté sur une hauteur. Des trois œufs qu'il pondra sortiront un renard, un loup et un ours. Le renard dévorera sa mère, prendra une tête d'âne et, épouvantant ses frères, les mettra en fuite jusqu'en Neustrie. Mais ceux-ci, revenant sur des navires avec le sanglier, engageront la lutte contre le renard. Celui-ci feindra d'être mort. Le sanglier s'approchera du cadavre et soufflera dessus. Alors le renard, d'un coup de dents, lui arrachera le pied gauche, lui saisira l'oreille droite et la queue et se réfugiera dans les cavernes des montagnes. Le sanglier fera appel au loup et à l'ours, qui lui promettront de lui apporter deux pattes du renard, ses oreilles et sa queue. Le renard redescendra des montagnes, se tranformera en loup et, s'approchant du sanglier, le dévorera tout entier. Il se transformera ensuite en sanglier et, quand le loup et l'ours arriveront, il les tuera et se couronnera de la tête du lion (chap. 116, l. 52-80).

Un serpent naîtra, qui menacera les hommes, entourera Londres et dévorera les passants. Le bœuf de la montagne prendra la tête du loup et blanchira ses dents dans les eaux de la Severn. Il s'associera les troupeaux de l'Albanie et de la Cambrie, qui boiront la Tamise et la dessècheront. L'âne appellera le bouc à la longue barbe et prendra sa forme. Le bœuf de la montagne s'irritera ; appelant le loup, il deviendra contre eux taureau cornu ; puis, après les avoir dévorés, il sera brûlé sur le mont d'Urien. Les cendres du bûcher deviendront des cygnes, qui nageront sur une sorte de fleuve desséché. Ils dévoreront les poissons et les hommes. En vieillissant, ils deviendront des loups sous-marins et machineront des attaques sous l'eau. Ils couleront les vaisseaux en accumulant de l'argent. La Tamise retrouvera ses eaux et débordera de son lit (chap. 116, l. 81-98).

Un homme plein de ruse voudra prendre la fontaine de Galabes. Les Vénédotiens courront au combat. Les chênes de

pillards apparait parfois dans l'hagiographie : c'est un fléau dont il est question, en particulier, dans la *Vie de Gildas* du moine de Rhuys.



leurs bois se heurteront aux couteaux des Gewisséens. Le corbeau volera avec les milans et dévorera les corps des morts. Le hibou nichera sur les murs de Gloucester et il en naîtra un âne, que le serpent de Malvern [1] élèvera et formera à des ruses diverses. L'âne prendra le diadème et épouvantera les hommes du pays par son braiment. Les monts Pachaïi [2] chancelleront et perdront leurs forêts : car un reptile au souffle de feu embrasera leurs arbres. De ce reptile sortiront sept lions aux têtes de boucs, qui, de leur haleine fétide, souilleront les femmes et les rendront communes à tous, en sorte que le père ne saura plus qui est son fils (chap. 116, l. 99-113).

Surviendra le géant du mal, qui épouvantera tout le monde de son regard. Le dragon de Worcester se dressera contre lui et s'efforcera de l'anéantir. Le géant, nu, montera sur son dos. Le dragon l'emportera dans les airs et le frappera de sa queue. Mais le géant lui tranchera la gorge de son glaive ; puis, pris dans la queue du dragon, il périra de son venin (chap. 116, l. 114-121).

Surviendra le sanglier de Totnais [3], qui asservira le peuple. Il chassera de Gloucester le lion, qui l'inquiètera par divers combats. Le lion le foulera à ses pieds et le terrifiera de sa gueule ouverte. Il luttera avec le royaume et se dressera sur le dos des nobles. — Surviendra le taureau, qui frappera le lion de son sabot droit. Il le chassera à travers le royaume, mais ses cornes se briseront contre les murailles d'Exeter. Le renard de Kaerdubal vengera le lion et le dévorera de ses dents. La couleuvre de Lincoln s'enroulera autour du renard et par ses sifflements signalera sa présence à de nombreux dragons. Les dragons s'assembleront pour s'entredéchirer. Un dragon ailé vaincra un dragon sans ailes et plantera dans sa face ses ongles venimeux. Un troisième en tuera un quatrième. Un cinquième tuera les autres par divers stratagèmes. Il se dressera sur l'un avec un glaive et lui tranchera la tête. Se dépouil-

1. Aux confins des Galles et du Wessex.
2. J'ignore quels sont ces monts.
3. Sur la côte sud de Cornouailles.

lant de son vêtement, il se dressera sur un autre, qui battra de la queue à droite et à gauche. Il tourmentera les autres en se plaçant sur leur dos et les fera entrer dans la rondeur du royaume. — Surviendra un lion rugissant : il réduira quinze parties en une seule et possédera à lui seul tout le peuple. — Un géant couleur de neige resplendira et grandira pour le peuple blanc. — Les princes seront amollis par les délices et seront changés en bêtes sauvages. Un lion naîtra parmi eux, gorgé de sang humain. Un faucheur, occupé à moissonner, sera terrassé par lui (chap. 116, l. 122-146).

Le cocher d'York les domptera et, chassant son maître, s'emparera du char qu'il conduisait. Tirant son glaive, il menacera l'Orient et remplira de sang l'ornière de ses roues. Viendra ensuite un poisson de la mer, qui, au sifflement du serpent, s'unira à lui. De cette union naîtront trois taureaux fulgurants, qui, après avoir dévoré les pâturages, deviendront des arbres. Le premier portera un fouet de vipères et tournera le dos au second né. Celui-ci s'efforcera de prendre le fouet, mais il sera saisi par le dernier né. Ils détourneront la face l'un de l'autre jusqu'à ce qu'ils aient jeté un vase de venin (chap. 116, l. 147-155).

Viendra ensuite le paysan d'Albanie, qu'un serpent menacera par derrière. Il s'occupera de labourer pour que la terre se couvre de moissons. Le serpent jettera son venin pour détruire les moissons. Le peuple périra et les villes se videront. Le remède sera la ville de Gloucester, qui interposera la fille du flagellant. Elle portera la balance de la médecine et l'île se rétablira rapidement. — Deux prendront le sceptre, auxquels le dragon cornu fournira son ministère. Le premier viendra couvert de fer et chevauchera le serpent volant. Il sera assis, nu, sur son dos, et rejettera la droite de sa queue. Les mers seront soulevées par ses cris et il répandra la terreur. Le second s'associera au lion, mais se mettra ensuite à le combattre. Ils se feront réciproquement du mal, mais la bête l'emportera. Quelqu'un viendra, qui apaisera le lion avec un tympan et une cithare. Les nations seront apaisées et appelleront

le lion à peser. Il s'y emploiera, mais il étendra sa main vers l'Albanie. Les provinces du nord seront affligées et ouvriront les portes des temples. Le loup porte-enseigne conduira les bataillons et enveloppera la Cornouailles de sa queue. Un guerrier lui résistera et transformera le peuple en sanglier. Le sanglier ravagera les provinces, mais il plongera sa tête dans la Severn. — Un homme entourera le lion avec de l'or et l'éclat du métal sera aveuglant. L'argent blanchira en rond et mettra les pressoirs en mouvement. Les hommes s'enivreront de vin et oublieront le ciel pour la terre ; les astres se détourneront d'eux et brouilleront leur course. Les moissons se dessècheront et l'eau disparaîtra de la terre. Les racines et les rameaux changeront de rôle (ch. 116, l. 156-179 et 117, l. 1-5).

*
* *

Ainsi se répand en flots débordants l'imagination de Geoffroy et, progressivement, s'élève des prophéties intelligibles aux symboles les plus fantastiques, au délire le plus échevelé. Au terme de cette fureur vaticinatoire (d'ailleurs si consciente d'elle-même et si adroitement calculée), après avoir successivement épuisé toutes les ressources de l'histoire connue et accumulé les nébulosités d'un obscur avenir, l'auteur a clos son cycle par le tintamare traditionnel des désordres annonciateurs de la fin du monde et du Jugement dernier. La transition à ce thème ultime lui était fournie par les dernières envolées de sa fougue apocalyptique, inspirée d'Isaïe et des menaces célestes proférées contre Babylone et le royaume d'Israël. Mais Geoffroy, chaque fois qu'on est sur le point de saisir le secret de ses emprunts et de ses imitations, excelle à dépister la critique et à brouiller ses traces. A peine avait-il cueilli dans Isaïe quelques rameaux reconnaissables, qu'il y a mêlé une brassée d'éléments venus d'ailleurs. Isaïe disait : « Les étoiles des cieux et les astres ne feront point luire leur clarté ; le soleil s'obscurcira quand il se lèvera et la lune ne fera point resplendir sa lueur. » La sibylle Érythrée donnait le boulever-

sement des courses sidérales pour l'un des signes avant-coureurs de la ruine du monde :

> Eripitur solis jubar et chorus interit astris ;
> Volvetur caelum, lunaris splendor obibit.

Là-dessus, Geoffroy s'est abandonné à une inspiration nouvelle et, faisant appel au pittoresque de l'astrologie, il s'est mis à répandre d'une main prodigue les noms éblouissants des étoiles, des planètes et des signes du zodiaque. De là ce nouveau tableau : la lumière du soleil sera éclipsée par la lueur argentée de Mercure ; Stilbon d'Arcadie quittera son bouclier ; le casque de Mars appellera Vénus ; il projettera son ombre ; et la fureur de Mercure dépassera ses bornes. Orion tirera son glaive. Phébus, émergeant de l'eau, chassera les nuages. Jupiter et Vénus sortiront de leurs orbites. Saturne à la lueur blafarde détruira les humains de sa faux. Les douze demeures des planètes gémiront de se voir ainsi abandonnées de leurs habitants. Les Gémeaux ne s'embrasseront plus ; le fléau de la Balance fléchira, jusqu'à ce que le Bélier le soulève de ses cornes ; la queue du Scorpion lancera des éclairs et le Cancer entrera en conflit avec le Soleil ; la Vierge montera sur le dos du Sagittaire et laissera ternir ses fleurs; le char de la Lune troublera le Zodiaque, et les Pléiades fondront en larmes ; tout cessera ses fonctions, et Ariane s'enfermera derrière sa porte. Le choc du rayon soulèvera les eaux et la poussière des temps anciens reviendra. Les vents se heurteront et leur bruit ira se perdre dans les astres... (chap. 117, l. 5-22).

* * *

Voilà de quel travail d'esprit sont sorties les *Prophéties de Merlin*, œuvre curieuse, œuvre originale, qui ne doit qu'à elle-même son immense fortune. Ces prophéties se trouvent au confluent de traditions diverses. On y découvre les influences mêlées de Gildas, de l'*Historia Britonum* anonyme, de la littérature biblique et de ses dérivés, peut-être même de certaines superstitions recueillies dans l'antiquité païenne. Mais rien ne

donne à penser qu'elles reflètent une tradition galloise antérieurement existante et il n'est pas douteux qu'il faille les considérer comme la création, géniale à sa matière, de Geoffroy de Monmouth.

Pourvu d'un sens aigu de l'actualité et prompt à prendre le vent de la faveur, doué d'une imagination industrieuse et jouant de ses lectures avec l'art d'un prestidigitateur, Geoffroy est allé à un sujet qu'il savait répondre entre tous au goût de de ses contemporains pour le mystère et la merveille. L'apparition de son petit livre doit être considérée comme un grand événement littéraire, dont il a eu tout le mérite. Œuvre d'un imposteur, certes ; mais œuvre d'un habile homme et d'un habile écrivain. Un style un peu neutre, mais un sentiment certain de la forme, que suffit à manifester l'adoption d'un rythme particulier, d'une phrase courte et bipartite, qui veut ajouter son effet à celui de l'idée.

Littérairement, l'histoire de la formation des Prophéties est claire. Politiquement, l'œuvre répondait-elle à une intention particulière ? S'inspirait-elle d'intérêts déterminés ? Visait-elle à servir une cause ? C'est un point sur lequel il faudra revenir quand on aura recueilli dans l'*Historia regum Britanniae* les éléments d'information que cette œuvre contient à ce sujet.

B. — L'*HISTORIA REGUM BRITANNIAE*

I. La description de la Grande-Bretagne.

L'*Historia regum Britanniae* commence, comme il convient à un bon livre d'histoire, par une description géographique du pays où vont se dérouler les événements. C'est ainsi qu'avait débuté Gildas dans son *De excidio et conquestu Britanniae*; c'est ainsi qu'avait débuté Bède dans son *Historia ecclesiastica* : c'est ainsi qu'a débuté Geoffroy de Monmouth. Il l'a fait en prenant modèle sur Gildas, à qui il a emprunté la plupart des éléments de son tableau, et sur Bède, à qui il est également redevable de quelques traits. De son crû, à peu près rien ; et ce qu'il tient de son prédécesseur, ce ne sont pas seulement des faits et des idées : c'est aussi l'expression, reproduite souvent à la lettre.

Cependant, on ne saurait nier qu'il se soit paré de quelque originalité. Même en pillant, il s'est donné l'air d'un inventeur. L'ordre que présentait le développement de Gildas ne l'a pas satisfait : il ne lui a pas semblé logique de parler successivement, comme le faisait cet écrivain, de la situation de l'île, puis de ses mers, puis de ses fleuves, puis de ses villes, pour revenir ensuite aux campagnes, aux ruisseaux et aux lacs ; il a préféré un plan qui commençait par l'énumération des ressources du pays en métaux, en cultures, en bois, en pâturages, pour continuer par les lacs et les fleuves, et terminer par les œuvres des hommes, leurs habitations, leurs villes. Gildas, d'autre part, avait expédié sa description en une longue et unique phrase, industrieusement construite, mais dense, mais lourde, avec le retour monotone, à la fin de chaque membre, de la même terminaison participiale en guise de clausule et, à

l'intérieur des diverses propositions, de pénibles enchevêtrements, de complexes combinaisons, de fatigantes répétitions des mêmes consonnances terminales. Rejetant cette rhétorique massive, Geoffroy a distribué sa matière en phrases courtes et claires et, préférant l'exemple de Bède, il a adopté une cadence légère, d'un souffle plus court que la longue tirade de Gildas, mais d'où le mouvement n'est pas absent.

Son imitation, en fin de compte, peut bien comporter quelques maladresses : Geoffroy, par exemple, n'a pas été très heureux quand, reprenant une métaphore de Gildas, il a, sous l'espèce de trois fleuves, donné à la Bretagne trois bras, au lieu des deux que son modèle lui suggérait en conformité avec la nature des choses. Mais dans l'ensemble son tableau n'est pas dépourvu de grâce ni de fraîcheur. Son éloge de la Bretagne est un joli frontispice pour l'histoire, qui va commencer, de Brutus et de ses successeurs et rappelle un peu cet éloge de l'Italie auquel s'essayait dans les *Géorgiques* celui qui devait plus tard chanter les destinées de Rome et d'Énée.

II. L'histoire de Brutus.

L'histoire du peuplement de la Grande-Bretagne et de la première installation des Bretons dans l'île se confond avec l'histoire de Brutus, le héros éponyme des Bretons et leur guide, quand ils abordèrent aux rivages de leur future patrie. Le thème traité ici par Geoffroy n'était pas de son invention : il l'a puisé dans l'*Historia Britonum* anonyme : mais, dans l'exécution, il l'a orné de toutes les péripéties dont étaient capables son érudition et sa fantaisie.

* * *

Pour le récit des événements qui vont de la naissance de Brutus à son exil, il s'en est tenu à peu près exclusivement à son modèle et il a rapporté ceci :

Après la chute de Troie, Énée, accueilli par le roi Latinus et vainqueur de Turnus, épouse Lavinie. A sa mort, son fils Ascagne fonde

Albe. Un fils de ce prince, nommé Silvius, s'étant secrètement uni à une nièce de Lavinie, apprend qu'à son tour il sera bientôt père. Un devin lui révèle que l'enfant attendu serait un fils, que celui-ci tuerait son père et sa mère, qu'il serait exilé et qu'après de nombreux voyages il atteindrait à la plus haute gloire. Cette prédiction se réalise, malgré le châtiment capital infligé par Ascagne au devin : la mère de l'enfant rend l'âme en lui donnant le jour ; le père, quinze ans plus tard, est tué accidentellement à la chasse, par une flèche que son fils avait lancée contre une bande de cerfs ; et le meurtrier involontaire, chassé d'Italie, s'exile en Grèce. (Chap. 6)

Quelques traits seulement, dans ce récit, sont de l'invention de Geoffroy. Les deux principaux sont que Brutus naît des amours furtives de Silvius avec une nièce de Lavinie et qu'il tue son père à la chasse. Peut-être faut-il reconnaître là le souvenir plus ou moins conscient d'une lecture du pseudo-Dictys, qui racontait comment Telegonus, fils des amours secrètes d'Ulysse et de Circé, était, conformément à un oracle et malgré les précautions prises pour le conjurer, devenu par mégarde le meurtrier de son père et comment aussi, toujours par mégarde, Chaon avait été tué à la chasse par son frère Helenus [1]. Pour le reste, c'est-à-dire pour l'essentiel de l'histoire, Geoffroy s'en est tenu à l'*Historia Britonum*.

*
* *

Mais, à partir du moment où commence l'exil de Brutus, l'*Historia Britonum* devenait chiche de détails. Elle indiquait seulement que le meurtrier, chassé d'Italie, était passé dans les îles de la mer Tyrrhénienne, puis en Grèce, puis en Gaule, où il avait fondé la ville de Tours, et qu'il était enfin parvenu en Grande-Bretagne. C'est sur ce mince canevas que Geoffroy s'est mis à broder. Il y était invité par l'exemple de ces retours de Troie, thème illustre depuis Virgile dans tous les pays où s'était étendue la culture romaine et qui avait été repris à l'envi, sous une forme ou sous une autre, dans des écrits relativement nombreux, tels que les relations romanesques du

1. Il a précisé que Brutus avait tué son père quinze ans après la mort de sa mère, parce que quinze ans était, au XIIe siècle, l'âge où les jeunes gens étaient initiés aux occupations viriles, aux exercices de combat, à la chasse.

pseudo-Darès et du pseudo-Dictys, la chronique du pseudo-Frédégaire, le *Liber historiae Francorum.* Comme Énée, comme Francion, il fallait bien que Brutus, fondateur de l'empire breton, connût des navigations dignes de ses émules et qui le fissent participer autant qu'il se pouvait à la gloire troyenne.

Voici donc les combinaisons imaginées par Geoffroy.

Brutus, passé en Grèce, trouve là les descendants d'Helenus, fils de Priam, asservis aux Grecs et à leur roi Pandrasus depuis le temps de Pyrrhus. Pyrrhus, en effet, après la chute de Troie, pour venger sur eux la mort d'Achille, avait emmené Helenus et l'avait retenu prisonnier ainsi qu'un grand nombre d'autres Troyens. (Chap. 7)

Sauf le trait que Pyrrhus s'était proposé de traiter avec rigueur Helenus et les siens et sauf le nom de Pandrasus, qui est une invention, Geoffroy s'est ici inspiré de Virgile, qui racontait qu'Helenus, installé en Chaonie [1], où il avait bâti une Troie nouvelle [2], y avait plus tard reçu Énée, auquel il persuada de passer en Italie [3], tout de même que les descendants d'Helenus vont maintenant accueillir Brutus :

Brutus, en retrouvant sur le sol grec la race d'où il était sorti, décide de s'y fixer. Sa sagesse, sa vaillance, sa libéralité le signalent à l'affection de tous et bientôt les Troyens de Grèce, qui avaient cru jusqu'au nombre de 7.000 (sans compter les femmes et les enfants), le pressent de devenir leur chef. Il accepte et en même temps il reçoit le concours d'Assaracus, né d'une mère troyenne concubine, et à qui son frère, né d'une mère grecque légitime, prétendait enlever trois châteaux qui lui avaient été légués par son père. (Chap. 7)

Le nom d'Assaracus peut avoir été fourni à Geoffroy par Virgile, qui racontait cette prophétie de Jupiter à Vénus qu'un jour viendrait où la maison d'Assaracus asservirait Phtie, la superbe Mycènes et dominerait sur Argos vaincue [4]. Mais à par-

1. Par le bienfait de Pyrrhus, qui lui avait concédé une partie de son royaume (*Énéide*, III, 294-6 et 335).
2. *Énéide*, III, 336, 349.
3. *Énéide*, III, 362.
4. *Énéide*, I, 284-5.

tir de cet endroit l'indépendance de notre auteur se manifeste avec une fantaisie accrue :

Brutus, devenu chef des Troyens, s'empresse de fortifier les châteaux d'Assaracus, puis, avec Assaracus et toute la population troyenne, il se retire dans les bois et sur les hauteurs. De là le jeune héros adresse à Pandrasus un message solennel [1] :

« Brutus, chef des derniers Troyens, à Pandrasus, roi des Grecs. Comme il était indigne que la race issue de l'illustre Dardanus fût traitée dans ton royaume autrement que le réclamait l'éclat de sa réputation, elle s'est retirée dans le fond des bois. Elle aimait mieux vivre à la façon des bêtes, de chair et d'herbes, mais en liberté, que de jouir de toutes les délices, soumise au joug de ta domination. Que si elle cause du déplaisir à la Grandeur de ta Puissance, il ne faut pas le lui reprocher, mais le lui pardonner ; car c'est le désir commun de tous les captifs de revenir à leur dignité ancienne. Touché de pitié pour elle, daigne donc lui rendre sa liberté perdue et lui permettre d'habiter dans les bois, où elle s'est retirée pour fuir la servitude. Sinon, accorde-lui de s'en aller, avec ton aide, vers d'autres nations et d'autres régions. »

Irrité par l'audace de ce message, Pandrasus lève une armée et marche contre les rebelles. Mais, comme il passait près de la ville de Sparatinum, Brutus, qui s'y était enfermé à l'annonce de son approche, tombe sur lui à l'improviste avec 3.000 hommes, surprend ses soldats en désordre et sans armes et les rejette sur le fleuve Akalon, où ceux qui échappent au fer périssent par l'eau. Antigonus, frère de Pandrasus, multiplie vainement ses efforts pour rallier les fuyards : ses troupes sont défaites, anéanties, et lui-même reste prisonnier des Troyens, ainsi que son compagnon Anacletus. Le lendemain, Pandrasus, pensant que Brutus s'était enfermé dans la ville avec ses prisonniers, vient y mettre le siège avec une armée nouvelle, barre les issues, fait détourner le fleuve, attaque les murailles avec le bélier et, le soir venu, installe des postes de veille. Or Brutus, laissant seulement dans la place une garnison de 600 soldats, s'était retiré dans les bois. Tandis que les assiégés se défendent de leur mieux, lançant des traits, des torches enflammées et, quand

1. C'est ici la première de ces adresses de chef à chef, dont Geoffroy aimera, dans la suite, à agrémenter son récit et qui étaient, avant lui, l'un des traits caractéristiques du *Roman d'Alexandre*, tel que l'ont transmis, en particulier, Julius Valerius et l'archiprêtre Leo. Il y règne un ton sentencieux et aussi un mélange singulier du style poétique et du style de chancellerie, avec un souci de la cadence et du rythme qui fait penser au *cursus*.



l'ennemi formait la tortue pour approcher des murs, versant sur lui du feu grégeois et de l'eau bouillante, il s'occupe d'un stratagème qui lui permette de surprendre les assaillants à la faveur de la nuit. Faisant comparaître Anacletus et tenant son épée au poing : « Noble jeune homme, lui dit-il, la dernière heure est venue pour toi et pour Antigonus, si tu ne te conformes pas exactement aux ordres que je vais te donner. » Il ne lui dissimule pas qu'il compte sur lui pour l'aider à massacrer les Grecs : il devra, sur la deuxième heure de la nuit, se présenter à leur camp, se faire reconnaître, feindre qu'il ramène Antigonus avec lui, mais qu'il l'a laissé à la lisière des bois, empêché par ses liens, et, sous prétexte de libérer le captif, amener sur ce point les Grecs, que Brutus et les siens attendront en embuscade. Anacletus, terrorisé par le glaive qui le menace, promet sous la foi du serment tout ce qu'on exige de lui. A l'heure dite il se rend au camp des Grecs. Les sentinelles l'arrêtent, soupçonnent une trahison. Mais lui, affectant une grande allégresse, explique qu'il s'est échappé de la prison des Troyens, qu'Antigonus est retenu à l'orée des bois et, comme on hésite à le croire, un Grec qui survient le reconnaît et le fait connaître. Tous se rendent à la lisière de la forêt : Brutus s'y trouve et les massacre. Puis, formant sa troupe en trois corps, celui-ci fait occuper silencieusement le camp des Grecs, jusqu'à ce que lui-même, s'étant emparé de la tente royale, sonne de la trompette. Au signal convenu, les Troyens s'élancent et commencent un terrible massacre. Ils parcourent le camp en multipliant les coups mortels. Les Grecs, éveillés par les cris des mourants, restent figés, comme les brebis surprises par le loup : ils fuient dans la nuit, trébuchent sur les pierres, s'embarrassent dans les buissons et rendent, en mourant, leur âme et leur sang. Bon nombre se noient dans les eaux voisines. (Chap. 8-13)

Il n'est pas impossible que, dans le récit de ces événements, Geoffroy ait pensé, plus ou moins précisément, à tels épisodes des guerres d'Orient, popularisés par les historiens des croisades et où l'on voyait des prisonniers utilisés pour des œuvres de trahison : c'est ainsi qu'au siège d'Antioche Bohémond s'était assuré le concours d'un puissant chef turc, dont le fils était tombé entre ses mains [1]. Le massacre des Grecs par les Troyens, qui les poussent dans le fleuve Akalon, rappelle aussi

1. D'après la *Chanson d'Antioche* et Albert d'Aix. J.-J. Salverda de Grave (*Mélanges Wilmotte*, p. 606 ss.) a défendu l'opinion que cet épisode avait été connu et exploité par l'auteur du roman français de *Thèbes*.

celui des Turcs, défaits le 6 mars 1098 par les Croisés devant Antioche et précipités dans le fleuve qu'Étienne de Blois dénomme Moscholo [1] : et peut-être le nom d'Akalon, déformation volontaire et nécessaire du nom authentique fourni par les chroniqueurs, trahit-il par un reste de ressemblance avec celui de Moscholo, et aussi avec Askalon, le point de départ de l'invention de Geoffroy.

Cette hypothèse, à l'appui de laquelle viendrait assez bien la mention du feu grégeois, n'est cependant qu'une hypothèse, d'autant plus difficile à prouver que la règle du jeu voulait ici qu'on dissimulât l'imitation. Mais, malgré les précautions de l'auteur, une imitation d'un autre genre et portant sur d'autres modèles se manifeste avec évidence à l'endroit du récit où nous en sommes venus et où commence la conquête du camp grec par les Troyens. L'idée d'une attaque nocturne avait pu venir à Geoffroy de textes divers : par exemple, pour n'en citer qu'un, des *Gesta Langobardorum* de Paul Diacre, qu'il connaissait bien, et où l'on voit les Bulgares surprendre de nuit les Langobards, les blesser, les tuer en grand nombre et exercer de tels ravages dans leur camp qu'ils mettent à mort le roi Agelmund et emmènent sa fille unique [2]. Mais, d'où que lui soit venue l'idée initiale, et si bien qu'il l'ait dissimulée, Geoffroy n'a du moins pas pu s'empêcher de laisser paraître qu'il avait lu, dans Virgile, les exploits de Nisus et d'Euryale.

Assurément, le thème du carnage nocturne une fois posé, il était inévitable que des ressemblances se produisissent, même entre des récits indépendants. En fait, il existe dans notre texte des traits qui manquent dans celui de Virgile et la réciproque est également vraie. Aussi bien la situation n'est-elle pas tout

1. Étienne de Blois, *Epistulae et chartae ad historiam primi belli sacri spectantes*, éd. Hagenmayer, p. 166. Cf. l'*Histoire anonyme de la Première Croisade*, publiée par L. Bréhier (*Classiques de l'histoire de France au moyen âge*, IV), p. 93.

2. I, 16 : « Nocte denique, cum negligentia resoluti quiescerent cuncti, subito super eos Bulgares irruentes plures ex eis sauciant, multos prosternunt, et in tantum per eorum castra debacchati sunt, ut ipsum Agelmundum regem interficerent ejusque unicam filiam sorte captivitatis auferrent. »

à fait la même dans les deux cas : ici, une attaque d'abord silencieuse, puis soudainement brutale et tumultueuse, au signal de la trompette; là, le massacre silencieux jusqu'au bout d'un camp plongé dans le sommeil et où, jusqu'à la fin, deux guerriers, à eux seuls, mènent sans donner l'alerte leurs sombres exploits. Geoffroy avait à tenir compte de ces différences. Mais c'est alors, précisément, que les ressemblances restantes prennent toute leur signification.

Letiferos ictus ingeminant et, nullam pietatem habentes, castra in hunc modum deambulant...

dit Geoffroy ; et l'idée de cette marche dévastatrice à travers le camp lui a été suggérée par le poète :

IX, 323 Haec ego vasta dabo et lato te limite ducam.

— Les Grecs, éveillés par les cris des mourants restent figés, comme les brebis surprises par le loup :

Ad gemitus ergo morientium evigilant ceteri, visisque laniatoribus, velut oves ex improviso a lupis occupatae, stupefacti fiunt.

Le trait est dans Virgile :

339 Inpastus ceu plena leo per ovilia turbans,
Suadet enim vesana fames, manditque, trahitque
Molle pecus mutumque metu...

Et l'image des brebis assaillies est ici, malgré la substitution du loup au lion, un indice certain de parenté entre les textes, puisque la comparaison, traditionnellement employée ailleurs pour peindre une fuite éperdue, sert à exprimer le saisissement immobile et muet des victimes.

— Les Grecs, fuyant dans la nuit, trébuchent sur les pierres et s'empêtrent dans les buissons :

Qui semivivus evadebat, aviditate fugae festinans, scopulis vel fruticibus allidebatur... Qui, solo clypeo vel quolibet alio tegmine munitus, inter eosdem scopulos incidebat timore mortis, celer sub obscura nocte cadebat.

Ainsi Euryale, quand il fuyait dans la nuit devant les cavaliers rutules, était accroché par les branches des arbres et les broussailles :

381 *Silva fuit, late dumis atque ilice nigra*
Horrida, quam densi complerant undique sentes,
Rara per occultos lucebat semita callis.
Euryalum tenebrae ramorum onerosaque praeda
Impediunt, fallitque timor regione viarum.

— Les Grecs, en mourant, répandent en même temps leur sang et leur âme :

infelicem animam cum sanguine emittebat.

C'est la transposition de l'hémistiche Virgilien :

349 *Purpuream vomit ille animam...*

— Enfin, si les Grecs se noient dans des eaux voisines :

cui neutrum horum contingebat, inscius quo fugam faceret, in prope fluentibus fluviis submergebatur,

c'est que Nisus, en fuyant, avait rencontré sur sa route l'obstacle des lacs albains :

386 *Nisus abit, jamque imprudens evaserat hostes*
Atque lacus, qui post Albae de nomine dicti
Albani...

Brutus, à la tête de son détachement, exerce, pour sa part, de terribles ravages. Mais, s'étant emparé de Pandrasus, il lui laisse la vie sauve et le retient prisonnier. Après avoir permis à ses compagnons de se partager le butin, après s'être fait livrer les trésors royaux et avoir fortifié de nouveau la ville, il se retire dans les bois et y convoque le conseil de ses anciens. Il s'agissait de savoir ce qu'on demanderait à Pandrasus, et les uns penchaient pour lui demander de la terre dans le pays même, les autres pour lui demander la permission et les moyens de s'en aller, quand Mempricius, prenant la parole, fait prévaloir ce dernier avis : c'est le seul,

explique-t-il, qui mette les Troyens vainqueurs à l'abri des rancunes que ne manqueront pas d'exercer contre eux les descendants des Grecs vaincus. Il propose donc qu'on demande à Pandrasus sa fille comme épouse pour Brutus et, en outre, tout ce qu'il faut pour se mettre en route.

On s'accorde à ce conseil. Pandrasus est convoqué et, tout haut qu'on le place sur un trône d'où il domine l'assemblée, on le somme d'accepter les conditions qu'on lui propose. Avouant que rien n'est plus agréable que la vie, dont on menace de le priver, il ne fait pas difficulté à passer par toutes les exigences de ses ennemis : il donnera de l'or et de l'argent, du blé, des navires ; et s'il plaît aux Troyens de rester dans le pays, il les y installera, s'offrant de rester en otage jusqu'à ce qu'il ait réalisé ses promesses, — heureux, d'ailleurs, de confier sa fille Innogen à un homme tel que Brutus, qui avait pu tenir tête à tant de guerriers grecs et jeter leur roi dans les fers. On rassemble des navires au nombre de 314 ; on les charge. On célèbre le mariage de Brutus. Chacun selon son rang reçoit sa part de présents ; puis on met à la voile. Longtemps sur la poupe de son vaisseau, Innogen, les yeux en pleurs, considère le rivage qu'elle quitte, tandis que Brutus la tient embrassée (chap. 14-15).

*
* *

Pendant deux jours et une nuit on navigue par vent favorable et l'on aborde à une île nommée Leogecia, qui avait eté depuis longtemps ravagée et rendue déserte par les pirates. Brutus envoie 300 hommes en armes pour l'explorer. Ceux-ci, poursuivant des bêtes diverses, arrivent à une cité abandonnée où se trouvait un temple de Diane : la statue de la déesse y rendait des oracles. Revenus aux vaisseaux avec une riche venaison, ils indiquent à leurs compagnons le lieu du sanctuaire et conseillent à leur chef d'aller demander à la divinité en quel lieu ils trouveraient une résidence favorable.

Accompagné de l'augure Gérion, Brutus se rend au sanctuaire et, le front ceint de bandelettes, il établit trois bûchers pour Jupiter, pour Mercure et pour Diane, et y fait les libations rituelles. Puis, devant l'autel de la déesse, tenant de sa main droite un vase rempli de vin et du sang d'une biche blanche, il adresse sa prière :

« Déesse puissante des bois, épouvante des sangliers qui les hantent, toi qui visites les régions célestes et les demeures infernales, révèle-nous notre sort sur la terre ; dis-nous en quelle contrée tu désires que nous habitions ; fixe-nous un séjour où je t'adorerai désormais et où je te dédierai des temples avec des chœurs de vierges. »

Après avoir répété neuf fois ces paroles et fait quatre fois le tour de l'autel, il répand le vin qu'il portait, puis s'étend sur une peau de biche, s'offrant au sommeil Alors, vers la troisième heure de la nuit, la déesse lui apparaît et lui parle en ces termes :

« Brute, sub occasu solis, trans Gallica regna,
Insula in Oceano est undique clausa mari ;
Insula in Oceano est, habitata gigantibus olim,
Nunc deserta quidem, gentibus apta tuis.
Hanc pete : námque sedes vobis erit illa perennis ;
Hic fiet natis altera Troja tuis ;
Hic de prole tua reges nascentur et ipsis
Totius terrae subditus orbis erit. »

(Chap. 16)

L'épisode s'attendait. Énée, en quittant les rivages de Troie, avait sollicité au cours de sa route les oracles des dieux qui l'avaient acheminé vers la terre latine : il convenait que Brutus en fît autant. Énée, notamment, avait abordé à Délos et y avait salué la « ville » d'Apollon. Guidé par Anius, grand prêtre de Phébus, qui, le front ceint de bandelettes et d'une couronne de laurier, était venu le recevoir, il s'était rendu au temple du dieu et lui avait demandé à quel pays il le destinait :

Egressi veneramur Apollinis urbem.
III, *80* *Rex Anius, rex idem hominum Phoebique sacerdos,*
Vittis et sacra redimitus tempora lauro,
Occurrit...
84 *Templa dei saxo venerabar structa vetusto :*
« *Da propriam, Thymbraee, domum! Da moenia fessis,*
Et genus, et mansuram urbem! Serva altera Trojae
Pergama, reliquias Danaum atque immitis Achillis !
Quem sequimur? Quove ire jubes? Ubi ponere sedes?
Da, pater, augurium atque animis inlabere nostris. »

Et le dieu lui avait répondu :

94 « *Dardanidae duri, quae vos a stirpe parentum*
Prima tulit tellus, eadem vos ubere laeto
Adcipiet reduces. Antiquam exquirite matrem.
Hic domus Aeneae cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum, et qui nascentur ab illis. »

Geoffroy, qui prétendait écrire non pas une épopée, mais une histoire véridique, s'est bien gardé de suivre de trop près le texte du poète antique et de révéler, en même temps que son modèle, le caractère fantaisiste de son propre récit. Il a eu soin de ne pas envoyer Brutus à Apollon : c'est à la sœur de ce dieu, c'est à Diane, qu'il l'a adressé, et il s'est appliqué à donner à la scène la couleur d'une authentique antiquité. Il a feint que Brutus rencontrait une île, jadis ravagée par les pirates et peuplée seulement d'un abondant gibier : ses compagnons y découvrent une ville déserte, qui abrite un temple de Diane et une statue de cette déesse, qui rendait des oracles.

Cependant les précautions de l'auteur n'ont pas suffi pour masquer ses emprunts à Virgile. L'idée de l'arrivée dans une île, cette ville où s'abrite le sanctuaire d'une divinité, cette prière du héros et cette réponse de l'oracle qui se font pendant, cet immense empire promis à une descendance lointaine, ce mouvement de phrase *Hic de prole tua...*, ces expressions *sedes perennis, altera Troja*, c'est le poète romain qui en a été l'inspirateur.

De plus, le soin pris par Geoffroy pour dissimuler sa principale source l'a conduit à de nouveaux emprunts, qui eux aussi se dénoncent. Une fois Diane, déesse de la chasse, substituée à son frère Apollon, il n'était pas difficile d'imaginer que son île était peuplée d'animaux ni de lui faire offrir le sacrifice d'une biche. Mais, pour donner plus de précision typique à la cérémonie qu'il décrivait, Geoffroy a recouru à des textes particuliers qu'il est aisé de découvrir. J'ignore pourquoi il a donné pour compagnon à Brutus l' « augure » Gérion : savait-il, comme nous le savons nous-mêmes par Suétone [1], qu'il existait un oracle de Géryon à Padoue ? On peut en douter. A-t-il voulu faire assister son héros par un prêtre, comme Anius assistait Énée, et le nom célèbre de Géryon lui a-t-il été suggéré par celui de l'île de Gyaros, voisine de Délos, que Virgile mentionne précisément dans son récit de la consultation d'Énée [2] ? Une

1. *Tibère*, 14.
2. Vers 76.

fantaisie de ce genre, si surprenante qu'elle paraisse de prime abord, ne doit pas étonner, on le verra, de la part d'un homme comme Geoffroy. En tout cas, si le doute est permis sur ce point, il ne l'est pas pour les autres traits de la scène. Les chœurs de vierges que Brutus promet à Diane, c'est par Virgile que Geoffroy connaissait le plaisir de la déesse à les conduire :

En. I, 498 : Qualis in Eurotae ripis aut per juga Cynthi
Exercet Diana choros, quam mille secutae
Hinc atque hinc glomerandur Oreades...

Le procédé dont se sert Brutus pour interroger la déesse, en s'étendant sur des peaux de bêtes devant l'autel et en y attendant des songes oraculaires, c'est également Virgile, dans le passage où il décrit les oracles de Faunus, qui l'a enseigné à Geoffroy :

En. VII, 85 : Hinc Italae gentes omnisque Oenotria tellus
In dubiis responsa petunt. Huc dona sacerdos
Cum tulit et caesarum ovium sub nocte silenti
Pellibus incubuit stratis somnosque petivit,
Multa modis simulacra videt volitantia miris,
Et varias audit voces, fruiturque deorum
Conloquio, atque imis Acheronta adfatur Avernis.
Hic et tum pater ipse petens responsa Latinus
Centum lanigeras mactabat rite bidentes
Atque harum effultus tergo stratisque jacebat
Velleribus. Subita ex alto vox reddita luco est...

Quant aux autres traits qui caractérisent le culte de Diane et que connaissait Geoffroy, c'est ailleurs qu'il les a recueillis, chez un autre poète qui lui était familier, chez Stace, l'auteur de la *Thébaïde* [1]. Il avait lu la longue description du sacrifice de Tirésias à Hécate, déesse des enfers, qui parfois revient vers les régions supérieures sous le doux nom de Diane. Si l'île découverte par Brutus est déserte, c'est que le lieu choisi par Tirésias était une forêt sauvage et inviolée. Si Brutus présente un vase mêlé de vin et de sang, c'est que Tirésias avait répandu une

1. IV, 419-645.

coupe mêlée de vin, de lait, de sang et de miel. S'il répète neuf fois sa prière, c'est que ce nombre neuf était celui des fosses ouvertes par Tirésias. S'il élève trois bûchers (*focos*) à Jupiter, à Mercure et à Diane, c'est que Tirésias avait élevé de pareils bûchers (*focos*) trois à trois, en l'honneur d'Hécate et des trois filles de l'Achéron, en l'honneur de Pluton et en l'honneur de Cérès. S'il fait quatre fois le tour de l'autel de Diane, c'est que Manto, fille de Tirésias, avait fait par trois fois le tour des autels élevés aux divinités infernales.

*
* *

Une fois Brutus éclairé par l'oracle, il convenait de dire ses navigations vers les pays promis :

Quittant l'île de Diane, Brutus met à la voile vers l'Occident avec tous ses compagnons. Il atteint l'Afrique, visite successivement les *Arae Philistinorum*, le *Lacus Salinarum*, Russicada et les Monts Azarae, où les Troyens subissent un assaut de pirates et le repoussent, le fleuve Malva, la Mauritania, où le manque de vivres oblige les navigateurs à piller le pays, les colonnes d'Hercule, enfin, où apparaissent les Sirènes. De là les Troyens débouchent enfin dans la mer Tyrrhénienne et, sur les bords de cette mer, trouvent quatre générations de fugitifs troyens, venus là sous la conduite d'Anténor. (Chap. 17)

Cet itinéraire que Geoffroy donne comme celui de Brutus est purement et simplement celui que l'*Historia Britonum* anonyme attribuait aux premiers des Scots, quand ceux-ci s'étaient rendus d'Égypte en Espagne [1]. C'est à ce texte que Geoffroy l'a emprunté, sans se douter qu'il avait été confectionné, comme je l'ai montré, au moyen des *Historiae* d'Orose et sans corriger les inepties dont l'anonyme breton avait agrémenté la rédaction de l'auteur espagnol : c'est pourquoi Geoffroy, comme l'*Historia Britonum*, a écrit *Arae Philistinorum* au lieu d'*Arae Philaenorum* et, comme l'*Historia Britonum*, a cru que la mer Tyrrhénienne, c'est-à-dire en réalité la

1. Chap. 15.

Méditerranée, s'ouvrait au-delà et à l'ouest des Colonnes d'Hercule. A peine a-t-il introduit ici trois traits de son crû : il a imaginé que les Troyens avaient eu à se défendre contre les pirates près des Monts Azarae, qu'ils avaient été obligés de piller la Mauritanie, enfin qu'ils avaient rencontré des sirènes à proximité des Colonnes d'Hercule : traits fantaisistes, dont le dernier s'explique toutefois par une indication de la Chronique de saint Jérôme [1], qui semblait placer les sirènes dans la mer Tyrrhénienne, laquelle, selon Geoffroy, baignait les côtes d'Espagne, à l'ouest des Colonnes d'Hercule. Quant aux quatre générations de Troyens qui s'étaient succédé en Espagne, ce sont celles qui, selon la fiction admise par Geoffroy, correspondaient à Énée, Ascagne, Silvius et Brutus; et pour Anténor, il est à peine besoin de rappeler que tous les textes anciens l'amènent, non point, comme le fait ici Geoffroy, dans la péninsule ibérique, mais dans le golfe adriatique.

* * *

Le chef des Troyens issus d'Anténor était, à l'arrivée de Brutus, un certain Corineus, homme sage et réfléchi, de conseil excellent, prodigieux de force et de courage : entre ses mains, un géant ne comptait pas plus qu'un petit enfant.

De compagnie, Brutus et lui passent en Aquitaine et mouillent à l'embouchure de la Loire. Là régnait Goffarius Pictus. La Renommée annonce à ce Goffarius le débarquement de Brutus et un incident de chasse fait éclater les hostilités entre les indigènes et les nouveau venus. Les messagers de Goffarius, s'étant portés à la rencontre des Troyens pour reconnaître leurs intentions, trouvent Corineus en train de battre les bois avec 200 de ses compagnons. Ils lui demandent en vertu de quelle autorisation il viole ainsi la forêt royale : car il était établi de haute antiquité que nul ne pouvait chasser en cet endroit sans l'autorisation du roi. Corineus répond avec hauteur qu'il n'a besoin de la permission de personne et, comme un Aquitain nommé Imbert le menace d'une flèche, il lui brise son arc sur le crâne et l'assomme.

1. *Ab Abraham 841* : « Ea quae de Ulysse fabulae ferunt, quomodo trierem Tyrrhenorum Scyllam fugerit, spoliare hospites solitam, scribit Palaephatus in *Incredibilium* libro I, Sirenas quoque fuisse meretrices quae deciperent navigantes. »

Le coup de Corineus met en fuite le reste des messagers. Leur chef, le duc des Poitevins, convoque son armée. Brutus, de son côté, abrite les femmes et les enfants troyens sur ses vaisseaux et la guerre commence. Une bataille s'engage, longtemps disputée, jusqu'au moment où Corineus, attaquant par la droite, s'enfonce dans le plein des forces ennemies et met tous les Aquitains en fuite. Corineus avait perdu son épée : armé d'une hache qui lui était tombée sous la main, il exerce des ravages terribles, fendant en deux, du haut en bas, tous ceux qu'il atteignait et les poursuivant de ses sarcasmes : « Arrêtez ! Revenez ! Et mesurez-vous avec Corineus ! Si vous fuyez, ayez du moins cette consolation que c'est moi qui vous poursuis, moi qui si souvent ai mis en déroute les géants tyrrhéniens et les ai précipités dans le Tartare, trois par trois, quatre par quatre ! » A ce défi, un consul du nom de Suhard fait tête : de sa hache, Corineus le tranche en deux. Puis, se précipitant sur les autres et exécutant un terrible moulinet, il fait voler ici un bras, là une épaule, ici une tête, là une jambe. A lui seul il jette l'épouvante et la mort dans toute l'armée.

Un secours amené par Brutus à Corineus décide finalement de la victoire. Le roi Goffarius, mis en fuite avec ses Poitevins, se met à parcourir les provinces de la Gaule et y sollicite l'assistance des douze rois qui se partageaient alors le pays. Brutus, pendant ce temps, pille l'Aquitaine, détruit la population et charge ses vaisseaux de butin. Puis il se rend sur l'emplacement où, comme le rapporte Homère, il devait élever plus tard la ville de Tours, et s'y fortifie. Deux jours après, Goffarius se présente avec les alliés qu'il avait rassemblés. Ses troupes, haranguées, s'arment pour le combat et s'avancent en douze colonnes. La bataille s'engage. D'abord, Brutus prend l'avantage et tue 2.000 hommes à l'ennemi. Mais bientôt les Gaulois, trois fois plus nombreux, ramènent les Troyens et les assiègent dans leur camp. La nuit suivante, Corineus tient conseil avec Brutus. Il propose de sortir pendant la nuit, de se tapir dans les bois voisins avec 3.000 hommes et, le jour venu, tandis que Brutus offrira la bataille aux Gaulois, de prendre ceux-ci à revers. Son offre agréée, les choses se passent comme on en était convenu. Le lendemain, Brutus fait une sortie : son neveu Turnus, qui devait donner son nom à la future ville de Tours où il fut enseveli, succombe après avoir tué 600 ennemis ; mais Corineus, tombant sur les derrières des Gaulois, les disperse et rend la victoire aux Troyens.

Toutefois, inquiet de voir ses troupes fondre devant un ennemi dont le nombre va sans cesse croissant, Brutus décide de quitter le pays : il charge ses vaisseaux, met à la voile vers l'île promise et,

après une heureuse navigation, débarque sur le rivage de Totnais. (Chap. 17-20)

L'idée première de cet extraordinaire récit est venu à Geoffroy de l'*Historia Britonum* anonyme, qui fournissait le thème du passage de Brutus en Gaule et celui de la fondation de Tours. Mais c'était en quelques mots à peine : « Il passa en Gaule et fonda la cité des Tourangeaux, qui se nomme Turnis [1]. » Geoffroy, lui, a tiré de là tout un roman.

Il a d'abord inventé Corineus. Corynaeus, chez Virgile, compte parmi les compagnons d'Énée. Il remplit des fonctions sacerdotales, mais il se mêle aussi aux combats. Après que le corps de Misène a été incinéré, c'est lui qui recueille les cendres dans une urne et qui répand l'eau lustrale sur les assistants [2]. Quand les Rutules attaquent Laurente, ils le trouvent près des autels ; mais là, menacé par Ebusus, il se signale par une action hardie : d'une torche enflammée il met le feu à la grande barbe de son agresseur, puis il le saisit par la chevelure, le renverse et, le tenant terrassé sous son genou, lui enfonce une épée dans le flanc [3]. Toutefois, même ce dernier exploit ne suffisait pas à le désigner comme un héros d'une extraordinaire vertu. Mais il s'appelait Corynaeus ; et Geoffroy, qui, dans son livre, semble s'être intéressé particulièrement aux Bretons de Cornouailles (*Cornubia*), a conçu l'idée de leur donner Corynaeus pour ancêtre : il a donc imaginé que Corineus, descendant d'Anténor, s'était mis, avec les siens, à la suite de Brutus, tandis que celui-ci traversait l'Espagne, et qu'arrivé en Grande-Bretagne, il avait donné son nom aux Cornouaillais (*Cornubienses*) : on ne demandait pas, en ce temps-là, d'étymologie meilleure. Et c'est pourquoi, en outre, Geoffroy a imaginé que les Troyens avaient pris terre en Grande-Bretagne sur le littoral de la province de Totnais, c'est-à-dire en Cornouailles, à l'embouchure de la Dark.

1. Chap. 10.
2. *Énéide*, VI, 227, 231.
3. *Ibid.*, XII, 298 ss.

De même qu'il avait inventé Corineus, Geoffroy a aussi inventé Goffarius Pictus. Ce Goffarius, il est à peine besoin de dire qu'aucun document ne l'indiquait comme un personnage qui eût vécu quelque huit ou dix siècles avant Jésus-Christ. Mais Geoffroy connaissait un célèbre Aquitain du VIIIe siècle de notre ère, qui, pendant huit années, avait tenu tête au roi Pépin et avait laissé de vivants souvenirs dans l'histoire et dans la légende : c'était le Waiofarius dont parle longuement un continuateur du pseudo-Frédégaire [1], le fameux Gaifier de Bordeaux des chansons de geste françaises. Geoffroy a emprunté ce nom, mais en essayant de donner le change sur sa provenance véritable. Ce Gaifier d'Aquitaine, dont il considérait, conformément à l'état de choses du XIIe siècle, que la capitale était Poitiers, il s'est bien gardé de l'appeler Goffarius Pictaviensis, ou Pictavius, ou Pictonis (bien qu'il lui ait échappé une fois de l'intituler *dux Pictaviensium*) : il a archaïsé, il a évoqué un monde de populations anciennes et, songeant à ces Pictes, avec lesquels les Bretons avaient eu tant de démêlés au cours de leur histoire, il l'a appelé Gaifier le Picte, Goffarius Pictus.

Geoffroy a inventé enfin le personnage de Turnus, neveu de Brutus, qui aurait donné son nom à la ville de Tours, personnage dont d'ailleurs l'*Historia Britonum*, qui rappelait d'un mot, à propos du passage de Brutus en Gaule, l'histoire de Turnus le Rutule [2], peut bien lui avoir suggéré l'idée.

Voilà pour les noms. Quant aux caractères, Turnus se distingue par une extrême vaillance. Mais il le cède en originalité à Corineus. La manière de ce dernier héros le fait reconnaître entre tous : dans sa fougue irrésistible, il dédaigne les moyens ordinaires; il ne lui est pas besoin de tirer une flèche pour abattre un adversaire : il l'écrase du poids de son arc. Son arme, c'est une hache, un outil de paysan, comme on en voit

1. Édit. Krusch (*Monumenta Germaniae historica, Rerum merov. scriptores*, t. II), p. 186-192.
2. Chap. 10.

un, dans l'*Énéide* [1], entre les mains du berger Alsus. Ainsi convenait-il à cette sorte d'Hercule. Ses bravades, sa violence, ses formidables exploits font penser à Capanée devant les portes de Thèbes [2]; et de ses procédés inattendus résultent des effets à la fois héroïques et bouffons, comme ceux que l'épopée française a parfois recherchés, en racontant, par exemple, les prouesses d'un Rainoart au Tinel. Que Geoffroy ait pensé aux chansons de geste, ce n'est point impossible. Je viens de le supposer pour Corineus, je l'ai déjà indiqué pour Goffarius; et le fait paraît d'autant plus vraisemblable que les douze rois attribués à la Gaule par Geoffroy correspondent aux douze pairs de France rangés par nos poètes autour de Charlemagne.

Pour les situations, enfin, c'est en partie à Virgile, en partie au spectacle de son propre temps que Geoffroy a demandé des thèmes. C'est la Renommée qui annonce à Goffarius l'arrivée des Troyens, comme elle avait annoncé à Latinus le débarquement d'Énée [3]; c'est un incident de chasse qui marque le début des hostilités en Aquitaine, comme la chasse malheureuse d'Ascagne, mettant à mort le cerf apprivoisé de Tyrrhée, avait fait éclater la guerre entre les Troyens et les Latins. Mais cette dernière circonstance a rappelé à l'auteur un trait propre à son époque : l'institution fameuse de la Nouvelle-Forêt, créée en Grande-Bretagne par les conquérants normands, cette interdiction célèbre et détestée de chasser sur le territoire du Hampshire sans l'autorisation du roi, sous peine de mort.

Quant au témoignage d'Homère, invoqué par Geoffroy à propos de la fondation de Tours, on le recueillera comme un trait caractéristique des procédés de l'auteur.

∴

Au temps où Brutus y arrive, la Bretagne s'appelle Albion. Elle est uniquement habitée par quelques géants. Brutus, de son propre nom, la dénomme *Britannia* et dénomme ses compagnons *Britones*. La langue du nouveau peuple, primitivement appelée *Trojana*, ou

1. XII, 404 ss.
2. Stace, *Thébaïde*, X, 738 ss.
3. *Énéide*, VII, 104-106.

curvum Graecum, prend le nom de *britannica*. Quant à Corineus, sa province devient, du nom de l'occupant, la *Corineia*, dénomination transformée plus tard en *Cornubia*, soit par altération du nom primitif, soit par influence de l'expression *cornu Britanniae*.

Or la terre de Corineus abondait plus que les autres en géants et c'était pour lui un plaisir extrême de les combattre. L'un de ces monstres, détestable parmi tous les autres, se nommait Goemagog ; il mesurait douze coudées de hauteur et il arrachait un chêne comme on cueille une baguette de coudrier. Un jour, tandis que Brutus célébrait une fête dans le port où il avait pris terre, Goemagog survient avec vingt autres géants et maltraite cruellement les Bretons. Ceux-ci finissent par les mettre tous à mort, à l'exception de Goemagog, que Brutus laisse en vie pour le faire lutter avec Corineus, friand de ce genre de combat. Corineus dépose ses armes et le voilà aux prises avec le géant. La lutte est âpre : les adversaires se saisissent à bras le corps et font résonner l'air de leurs respirations haletantes. Goemagog brise trois côtes à Corineus. Mais Corineus, se ressaisissant, l'empoigne à son tour et, le chargeant sur ses épaules, court avec ce fardeau jusqu'au rivage voisin. Du haut d'une roche il le précipite dans la mer et le monstre, dans sa chute, se met en mille pièces sur les aspérités de la pierre, souillant l'onde d'un flot de sang. Depuis, l'endroit s'est appelé en latin Saltus Goemagog.

Après ces événements, la Bretagne étant conquise, Brutus fonde sur la Tamise une Troja Nova, qui, par corruption du nom, s'est appelée plus tard Trinovantum, jusqu'au jour où Lud, frère de Cassibellanus, après avoir paré la ville de nobles murailles et de tours, la dénomma Kaerlud, c'est-à-dire la Cité de Lud. Sur quoi une grande discussion devait s'élever entre Lud et son frère Nennius, qui s'indignait de voir abolir le nom de Troie : querelle que l'historiographe Gildas a racontée avec une suffisante ampleur et qu'il n'y a pas lieu de narrer à nouveau, au risque de ne pas égaler l'expression d'un si grand devancier. (Chap. 21-22)

Si Geoffroy avait pu lire dans Bède [1] que la Bretagne s'était anciennement appelée Albion, personne avant lui n'avait écrit qu'elle eût été habitée par des géants. Mais on voit bien comment il a été conduit à cette dernière idée. Terre déserte depuis la création, la Bretagne, comme le reste de la terre, avait dû porter des géants, conformément à ce que racontaient

1. *Historia ecclesiastica*, I, 1.

à la fois la Bible [1] et la mythologie païenne [2]. C'est pourquoi, en prévision de la rencontre que les Troyens devaient naturellement faire, à son sens, sur la terre bretonne, Geoffroy a composé le personnage de Corineus comme celui d'un guerrier assez bizarrement spécialisé dans la lutte contre les géants.

Au reste, les emprunts de Geoffroy aux écrits païens et bibliques se trahissent ici par quelques détails précis.

La lutte de Corineus et de Goemagog rappelle celle d'Hercule et d'Antée dans la *Pharsale* [3] : lutte à main nue d'un héros contre un géant ; — ressemblances d'expression, quand Geoffroy écrit

alter alterum vinculis brachiorum annectens, crebris afflatibus aera vexant,

là où Lucain, de son côté, avait frappé ces vers :

617 *Conseruere manus et multo brachia nexu...*

et

622 *Exhausitque virum, quod creber anhelitus illi*
Prodidit...;

— merveilleuse issue du combat, quand Corineus charge Goemagog sur ses épaules pour le précipiter dans la mer, de même qu'Hercule avait élevé Antée dans les airs et l'avait maintenu dans cette position jusqu'à ce qu'il rendît le souffle ; — enfin, dénomination topographique qui consacre le souvenir de cette victoire :

654 *Hinc aevi veteris custos, famosa vetustas,*
Miratrixque sui signavit nomine terras.

A ces traits de provenance classique on pourrait en ajouter d'autres, comme celui du géant pour qui un chêne ne compte

1. *Genèse*, 6, 4 : « Gigantes autem erant super terram in diebus illis. »
2. Ovide, *Métamorphoses*, I, 151 ss.
3. IV, 593-660.

pas plus qu'une baguette de noisetier et qui peut avoir été inspiré par la *Thébaïde*, où l'on voit figuré, sur le bouclier de Capanée, entre autres sujets héroïques et prodigieux, un géant dont l'arme est faite d'un cyprès ébranché :

IV, 179 *Prominet arce gigas atque uni missilis illi*
Cuspide praefixa stat frondibus orba cupressus.

Mais, plutôt que de s'attarder à ces détails, mieux vaut signaler les souvenirs bibliques qu'atteste ici la présence du nom de Goemagog. Certains critiques[1] ont considéré que Geoffroy avait trouvé ce nom et l'idée de l'épisode dans Ézéchiel, où il est écrit[2] :

Fili hominis, pone faciem tuam contra Gog, terram Magog, principem capitis Mosoch et Thubal, et vaticinare de eo.
Et dices ad eum : Haec didicit dominus Deus : Ecce ego ad te, Gog, principem capitis Mosoch et Thubal...
..In novissimis diebus eris et adducam te super terram meam, ut sciant gentes me, cum sanctificatus fuerò in te in oculis eorum, o Gog...
Super montes Israel cades tu, et omnia agmina tua, et populi tui, qui sunt tecum...
..Dabo Gog locum nominatum sepulcrum in Israel, Vallem Viatorum ad orientem maris, quae obstupescere faciet praetereuntes, et sepelient ibi Gog, et omnem multitudinem ejus, et vocabitur Vallis multitudinis Gog.

Le trait final, relatif à l'existence d'un site auquel était attaché le nom de Gog, enseveli avec les siens en cet endroit, pourrait apparaître comme la source où Geoffroy aurait puisé l'idée de son « Saltus Goemagog ». Cependant, la ressemblance des deux textes n'est pas telle qu'elle exclue, pour l'idée d'une dénomination topographique, la possibilité d'une autre origine, qui serait, comme je l'ai déjà indiqué, un passage de Lucain. De plus, le personnage mystérieux dont parle Ézéchiel est Gog, de la terre de Magog ; et Magog est, on le voit, non pas un nom d'homme, mais un nom de pays. C'est

1. P. Feuerherd, *Geoffrey of Monmouth und das Alte Testament*, p. 31 ss.
2. 38, 2-16, et 39, 4-11.

pourquoi il serait plus naturel de penser que Geoffroy s'est servi d'un texte, différent d'Ézéchiel, où Magog pouvait être pris pour un nom de personne associé à celui de Gog ; et ce texte serait l'Apocalypse de Jean, qui porte, en effet [1] :

et seducet gentes, quae sunt super quatuor angulos terrae, Gog et Magog, et congregabit eos in proelium...

Mais on remarque encore qu'à la différence de ce qui se passe chez Geoffroy, Gog et Magog, s'ils sont bien, dans l'Apocalypse, des personnages, y représentent du moins deux personnages distincts. Or, s'il n'est pas interdit *a priori* de supposer que la fusion des deux noms en un seul ait été le fait de Geoffroy, il faut toutefois noter qu'il a existé antérieurement à lui un texte où Gog et Magog semblent avoir été ramenés à un unique et même personnage : je veux dire les *Revelationes* du pseudo-Methodius, au passage où il est question des portes gigantesques bâties dans le Caucase par l'empereur Alexandre et derrière lesquelles furent enfermés les peuples et les rois maudits, au premier rang desquels Gog et Magog [2] :

Sunt autem ex filiis Japhet nepotes, quorum immunditiam videns exhorruit. Comedebant enim hi omnes cantharo speciem omnem coinquinabilem vel spurcibilem, id est mures, canes, serpentes... Haec vero universa contemplatus Alexander, ab eis immunditer et sceleriter fieri timens, ne quando eant exilientes in Terra sancta et illa contaminent a pollutis suis affectionibus, deprecatus est Deum impensius. Et praecipiens congregavit eos omnes mulieresque eorum et filios et omnia scilicet castra eorum, et eduxit eos de terra orientali, et conclusit minans eos, donec introissent in finibus aquilonis... Et praecepit Deus duobus montibus, quibus est vocabulum Ubera Aquilonis, et adjuncti proximaverunt invicem usque ad duodecim cubitorum. Et construxit portas aeneas, et superinduxit eas asincitum, ut, si voluerint eas patefacere in ferro, non possent... In novissimis vero temporibus secundum Ezechielis prophetiam, quae dicit : « In novissimo die consummationis mundi exiet Gog et Magog *in terra Israel »... Qui sunt*

1. 20, 7-8.
2. Chap. 8 de l'édition E. Sackur, *Sibyllinische Texte und Forschungen*, p. 72 ss.



gentes et reges quos retrusit Alexander in finibus Aquilonis: Gog et Magog, et Anog, et Ageg... Hi viginti duo reges consistunt reclusi...

Le singulier *exiet*, dans la citation d'Ézéchiel, semble indiquer ici que, pour l'auteur, Gog et Magog ne faisaient qu'un. D'autre part, on remarque que les deux montagnes qui devaient servir de piliers aux portes avaient été rapprochées à 12 coudées l'une de l'autre, ce qui est précisément la taille attribuée par Geoffroy à Goemagog. Enfin, le nombre des chefs emprisonnés avec Gog et Magog est approximativement — une vingtaine — celui des géants qui accompagnent Goemagog dans son attaque contre les Bretons. On peut donc se demander si Geoffroy, l'auteur des Prophéties de Merlin, n'a pas connu les *Revelationes* du pseudo-Methodius.

En ce qui concerne la fondation d'une ville par Brutus, l'intention de Geoffroy est claire : il a voulu que son héros fût le fondateur de la cité qui, de son temps, au XIIe siècle, était la capitale de l'Angleterre. Le mythe, ici encore, a été modelé sur celui d'Énée. Les dieux avaient promis au fils d'Anchise une Troie nouvelle; c'était une Troie nouvelle qu'il avait fondée en Italie : c'est de même une Troie nouvelle que Brutus fonde sur la Tamise. — Quant à l'histoire de la querelle qui se serait élevée entre Lud et Nennius, il n'en est nullement question dans Gildas. Mais Gildas était une bonne autorité à invoquer, une vénérable caution, comme Homère.

*
* *

Résumons. Geoffroy doit :

— à l'*Historia Britonum* anonyme, l'idée embryonnaire de l'histoire de Brutus, fondateur du royaume breton, et plusieurs autres traits ;

— à l'*Énéide* de Virgile, l'idée de faire rencontrer sur le sol grec Brutus et les descendants d'Helenus, l'idée de la consultation d'un oracle, l'idée de la chasse qui ouvre le conflit avec Goffarius, et beaucoup de détails : le nom de Corineus, la description de l'attaque nocturne du camp, etc. ;

— à la *Thébaïde* de Stace, plusieurs traits utilisés dans la description de l'oracle de Diane et peut-être certains côtés du caractère de Corineus, imaginé à la ressemblance de celui de Capanée;

— à la tradition biblique, et peut-être aussi aux *Revelationes* du pseudo-Methodius, certains éléments de l'histoire des géants en Grande-Bretagne;

— à la Chronique de s. Jérôme, des synchronismes;

— à l'*Historia ecclesiastica* de Bède, le souvenir du nom d'Albion;

— aux traditions françaises, le nom de Goffarius et la mention des douze rois de l'ancienne Gaule;

— à l'actualité de son temps, l'idée de la forêt réservée aux chasses royales.

Mais ces emprunts, relativement très nombreux, Geoffroy a pris grand soin de les dissimuler. Il ne se souciait pas qu'on reconnût ses larcins ni qu'on découvrît chez lui les traces des légendes dont l'immixtion à son récit ne pouvait que compromettre la réputation d'auteur véridique à laquelle il prétendait. Aussi, tout en empruntant, a-t-il systématiquement déformé, faisant, par exemple, de l'île de Gyaros un devin Gérion, ou de Gaifier d'Aquitaine un Goffarius Pictus. Toutefois, ses artifices n'ont pas suffi à cacher son jeu; s'il pille, on le prend souvent sur le fait : par exemple, quand il utilise pour Brutus l'itinéraire donné par l'*Historia Britonum* pour les Scots; s'il allègue des autorités, son imposture est souvent manifeste : par exemple, quand il invoque les témoignages d'Homère ou de Gildas. Et l'on a si vite fait de le connaître, que ses précisions affectées, ces nombres soigneusement déterminés, 600 hommes ici, 2.000 hommes là, n'ont pas d'autre résultat que de rendre plus apparents ses déguisements systématiques. Ne le jugeons point : il est superflu de qualifier ses procédés. Mais retenons sa façon de faire et tenons-nous pour avertis : nous saurons désormais la confiance que méritent ses affirmations, lorsqu'il en produit.

III. Les successeurs de Brutus jusqu'à l'arrivée de Jules César.

Après avoir raconté l'installation de Brutus et de Corineus en Grande-Bretagne, il s'agissait pour Geoffroy de montrer comment l'activité du nouveau peuple avait imprimé sa marque sur le pays. Il s'est donc préoccupé d'expliquer par les événements de l'histoire — de son histoire — l'origine des grandes divisions de l'île, celle des principales dénominations géographiques qui y étaient ou y avaient été en usage, celle des cités les plus célèbres qu'on y rencontrait : ainsi, dans une certaine mesure, avait fait Virgile pour l'Italie.

1. Locrin, Kamber et Albanact ; Guendoloena ; Maddan ; Mempricius ; Ebrauc ; Brutus au Vert Écu ; Leil ; Rud Hudibras ; Bladud.

On pouvait, au XIIe siècle, distinguer dans la Bretagne insulaire trois grandes régions, qui correspondaient approximativement aux divisions administratives créées par les empereurs romains, — Bretagne I et Flavia césarienne au sud, Bretagne II à l'ouest, Bretagne Valentia et Maxima césarienne au nord. C'étaient : l'Angleterre proprement dite, le pays de Galles et la Northumbrie. L'Angleterre proprement dite, délimitée au nord par l'Humber et à l'ouest par la Severn, était appelée par les Gallois Lloegr ou Lloegyr (en latin Loegria); le pays de Galles se dénommait aussi Cambrie ; et la Northumbrie, outre ce nom, portait encore ceux de Scotie et d'Albanie.

Se référant à cet état de choses, Geoffroy a imaginé d'abord la situation suivante :

A la mort de Brutus, survenue la vingt-quatrième année de son débarquement en Grande-Bretagne, les trois fils qu'il avait eus de son mariage avec Innogen l'ensevelissent à Trinovantum, puis se partagent son royaume : l'aîné, Locrin, occupe le pays qui, de son nom, s'est appelé Loegrie ; le second, Kamber, occupe le pays qui, de son nom, s'est appelé Cambrie ; le plus jeune, Albanact, occupe le pays qui, de son nom, s'est appelé Albanie. (Chap. 23)

On savait désormais de quelle façon les trois grandes contrées de la Bretagne avaient reçu les noms respectifs dont elles étaient désignées. Mais il fallait aussi rendre compte des noms portés par les deux cours d'eau, l'Humber et la Severn, qui les délimitaient entre elles ; et Geoffroy, en conséquence, a inventé pour chacun de ces fleuves un petit roman. D'abord pour l'Humber :

Tandis que les trois fils de Brutus règnent dans la paix et la concorde, Humber, roi des Huns, débarque en Albanie, livre bataille à Albanact, le tue, et force la population de son royaume à se réfugier auprès de Locrin. Celui-ci, faisant cause commune avec Kamber, marche à la rencontre du roi hun, qui, atteint sur les bords d'un fleuve, est mis en fuite et précipité dans le courant, où il se noie. Le fleuve, depuis, s'est appelé l'Humber. (Chap. 24)

On voit le procédé : de même qu'il avait rattaché les noms des provinces à des noms de héros, Geoffroy a rattaché le nom du fleuve Humber à celui du roi Humber. C'est ainsi que jadis Tiberinus, s'étant noyé dans l'Albula au cours d'une campagne contre les Étrusques, avait laissé à ce fleuve le nom de Tibre [1]. Mais quelle personnalité fallait-il donner à cet Humber? Sollicité par les souvenirs de l'histoire authentique, qui signalait le fleuve Humber comme une voie d'invasion fréquemment suivie — notamment en 866 et en 872 — par les barques danoises, Geoffroy a fait de son héros un conquérant étranger ; et comme la différence trop manifeste des temps interdisait de donner cet étranger pour un Danois, il s'est abandonné à la suggestion du nom, qui semblait parler de lui-même. Humber, Huni : Humber aspirait naturellement à la dignité de roi des Huns; il l'est donc devenu. Et peu importait que les Huns n'eussent jamais mis les pieds sur le littoral breton : leur his-

1. Tite-Live, I, 3 : « Tiberinus, qui, in trajectu Albulae amnis submersus, celebre ad posteros nomen flumini edidit. » — Diodore, VII, 3 (fragment de texte latin) : « Is (Tiberius Silvius), adversus Etruscos expeditione suscepta, dum Albam fluvium cum exercitu transmitteret, gurgite ejus mersus obiit : ex quo nomen fluvii deinceps fuit Tiberis ». — Cf. Paul Diacre, *Historia romana*, I (édit. Droysen, p. 7).



toire était assez lointaine pour qu'on pût en user librement avec elle.

Si l'Humber, fleuve masculin, demandait pour éponyme un homme, la Severn, fleuve féminin, demandait une femme ; et voici comment Geoffroy s'y est pris pour s'acquitter de cette convenance :

Locrin, après sa victoire sur Humber, garde pour lui comme butin, avec l'or et l'argent dont les vaisseaux ennemis étaient chargés, trois jeunes filles admirables de beauté, qui avaient été enlevées par Humber au cours de ses expéditions et dont l'une, nommée Estrildis, n'avait pas sa pareille. Locrin, enflammé d'amour, se dispose à l'épouser, quand Corineus, dont il avait déjà promis de prendre la fille pour femme, entre dans une violente indignation et, brandissant sa hache, se répand en reproches et en menaces. Il veut même frapper : on l'en empêche, on l'apaise et l'on presse en même temps Locrin de tenir sa parole. Celui-ci épouse donc la fille de Corineus, qui se nommait Guendoloena. Mais, toujours possédé par le même amour, il s'unit secrètement à Estrildis. Il fait bâtir pour elle un souterrain dans Trinovantum, où il lui assure un service plein d'égards ; et il la fréquente pendant sept ans à l'insu de tout le monde, sauf de ses intimes, feignant, quand il se rendait auprès d'elle, qu'il allait offrir un sacrifice à ses dieux. De cette union clandestine lui naît une fille nommée Habren, en même temps que Guendoloena lui donnait un fils nommé Maddan. Tant que Corineus reste en vie, Locrin, terrorisé par la hache du tombeur de géants, garde son secret; mais ensuite, Corineus mort, il répudie Guendoloena et installe Estrildis dans les honneurs de reine. Guendoloena se réfugie en Cornouailles, y lève une armée et livre sur la Stour une bataille où Locrin est tué. Alors, saisie par la fureur paternelle, elle fait jeter Estrildis et Habren dans un fleuve, dont elle décide, par édit publié dans tout le royaume, qu'en mémoire de la jeune fille engendrée par son époux elle prendrait désormais le nom d'Habren, devenu depuis, en langue étrangère, Sabrina. (Chap. 24-25)

Voilà comment la Severn, après l'Humber, reçut son nom, son vrai nom gallois de Habren [1].

Or, dans cette histoire, on remarquera que, comme pour

1. Giraud de Cambrie, *Cambriae descriptio*, 5 : « Sabrina britannice Hafren,.. unde et latine, mutatione aspirationis in *s*... »

l'Humber, si les appellations géographiques répondent à une réalité certaine, il n'en va pas de même des noms de personne. On sait ce qu'est la Habren, ou Severn ; on sait aussi, semble-t-il, ce qu'est la Stour, qui passe à Christchurch. Mais on ne sait pas ce que peut être historiquement le nom d'Estrildis, qui ressemble bien à des formes onomastiques d'une certaine célébrité, comme le nom de la dynastie danoise des Esthrites, ou comme le nom d'Estritha, fille de Canut le Grand, laquelle épousa le duc de Normandie Richard II, mais qui, malgré cette ressemblance, n'est exactement conforme à aucun nom connu : comme si Geoffroy s'était fait un jeu, pour désigner une princesse des pays du nord, d'inventer un nom à la danoise. Quant à décrire cette princesse et à bâtir son roman, l'imagination de Geoffroy a presque tout fait, non sans se reporter çà ou là à quelque tradition littéraire plus ou moins précise : si Geoffroy s'est plu à louer la blancheur du teint d'Estrildis, en disant qu'il ne le cédait en éclat ni à l'ivoire, ni aux lis, ni à la neige fraîchement tombée, c'est que les images en honneur dans la poésie de son temps lui étaient familières; et s'il a inventé l'histoire du souterrain de Trinovantum et des visites secrètes que Locrin y rendait à Estrildis sous prétexte de religion, c'est peut-être qu'il n'ignorait pas ce que les anciens [1] avaient raconté du roi Numa Pompilius et de la nymphe Égérie.

*
* *

Le règne de Locrin ayant duré 10 années, celui de Guendoloena en dure 15, après quoi la reine passe le pouvoir à son fils Maddan, qui avait atteint l'âge d'homme, et elle se contente, pour sa part, de la Cornouailles, qu'elle garde jusqu'à sa mort.

Synchronisme : le prophète Samuel régnait en Judée ; Silvius Eneas régnait encore en Italie ; et Homère florissait en Grèce. (Chap. 25)

La durée du règne de Guendoloena a été fixée à 15 ans, pour permettre à Maddan d'atteindre l'âge de la majorité, tel qu'il

1. Notamment Valère Maxime.

était fixé au XIIe siècle : c'est là un des cas où le récit de Geoffroy a été influencé par la considération des mœurs de son temps.

Quant au synchronisme, Geoffroy avait pris précédemment Silvius, fils d'Énée [1], pour Silvius Eneas ; et le retrouvant encore à l'année 908 de la Chronique de Jérôme, il a noté qu'on se trouvait alors « encore » sous le règne de ce Silvius Eneas.

***

Quitte de ses devoirs d'étymologiste en ce qui concernait les noms des provinces et des fleuves-frontières, Geoffroy est ensuite passé à l'histoire des fondations de villes. Il prétendait montrer comment les Bretons avaient recouvert de leurs établissements le sol entier de la Grande-Bretagne et comment les plus belles villes du royaume anglo-saxon, les plus réputées, les plus puissantes, avaient été créées de leurs mains. Il ne s'est pas servi de la liste des cités qui faisait suite à l'*Historia Britonum* anonyme, où trop de noms se montraient rebelles, de son temps déjà, à une identification satisfaisante et qui donnaient le sentiment d'une prospérité anéantie. Il a préféré choisir une dizaine de noms encore bien vivants dans l'esprit du public et auxquels celui-ci était disposé à porter intérêt. Il a dressé sa liste avec une certaine méthode, commençant par la région du nord, descendant ensuite vers le sud, où il a suivi la carte de l'est à l'ouest en retenant, dans l'ordre où je les énumère, les villes que voici : York (le second des sièges épiscopaux de la Grande-Bretagne), Dumbarton (c'est-à-dire l'ancienne Alclud, dont on sait par Bède qu'elle était encore de son temps une ville très forte, tenue par les Bretons [2], et qui passait pour la patrie de Gildas [3]), Edimbourg, Carlisle (promue à la dignité d'évêché en 1133 [4]), Cantorbéry (premier archevêché d'Angleterre), Winchester, Shaftesbury (célèbre, au temps de

1. Jérôme, *Chronique*, ab Abraham 880.
2. *Historia ecclesiastica*, I, 1 et I, 12.
3. *Vita Gildae*, par le moine de Rhuys, au début.
4. Voir l'édition de l'*Historia Anglorum* de Henri de Huntingdon donnée par Th. Arnold, Introduction, p. XI.

Geoffroy, par le monastère des femmes qu'y avait élevé le roi Alfred, dont la première abbesse avait été l'une des filles de ce prince, et qui possédait le tombeau du roi Édouard [1]), Bath, Leicester, Caerlion et Gloucester [2]. Mais c'est nous, critiques modernes, qui découvrons ces calculs de l'auteur. Geoffroy ne voulait pas que l'intention de son plan apparût. Il a évité une présentation systématique des choses et il a conservé à son récit la forme d'une histoire continue et naïve, comme il avait commencé, suivant l'ordre des règnes, un à un, et piquant à intervalles quelques synchronismes, à la façon des historiens rigoureux. Voici donc comment se poursuit sa narration :

Maddan règne 40 années et, à sa mort, ses fils se disputent son héritage. Mempricius, au cours d'une entrevue, assassine son frère Malim et se met à exercer le gouvernement avec une tyrannie sanguinaire, abattant toutes les têtes éminentes du royaume et tous ceux de ses sujets qu'il soupçonnait de vouloir lui succéder. Abandonnant sa femme, il se livre à la sodomie ; et finalement, au bout de 20 années de règne, il est misérablement mis en pièces à la chasse par une bande de loups.

Synchronismes : Saül régnait alors en Judée et Euristhée à Lacédémone.

A la mort de Mempricius, son fils Ebrauc le remplace et gouverne pendant 39 années. Il passe en Gaule, d'où il rapporte un riche butin d'or et d'argent. Il fonde, au-delà de l'Humber, la ville de Kaerebrauc [3]. Il fonde également, en Albanie, la ville d'Alclud [4]. Il fonde, enfin, la cité du mont Agned, qui s'est ensuite appelée [5] Château des Vierges et Mont Douloureux [6].

Synchronismes : David régnait alors en Judée, Silvius Latinus en Italie, et Gad, Nathan, Asaph prophétisaient en Israël.

En mourant, Ebrauc laisse vingt fils et trente filles, qu'il avait eus de vingt femmes. Les fils sont : Brutus au Vert Écu, Margadud,

1. Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, II, 184 s.

2. Toutes ces villes sont portées sur la carte de Mathieu Paris, publiée par John K. Wright, *The geographical Lore* (*American geographical Society*, XV), p. 343.

3. C'est-à-dire York.

4. C'est-à-dire Dumbarton.

5. Et s'appelait encore ainsi au temps de Geoffroy, si l'on s'en rapporte à son affirmation.

6. Il s'agit d'Edimbourg.

Sisillius, Regin, Morvid, Bladud, Jagon, Bodloan, Kincar, Spaden, Gaul, Dardan, Eldad, Ivor, Cangu, Hector, Kerin, Rud, Assarach, Buel. Les filles : Gloigin, Ignogin, Oudas, Guenlian, Gaurdid, Angarad, Guenlodoe, Tangustel, Gorgon, Medlan, Methiael, Ourar, Mailure, Kambreda, Ragan, Gael, Ecub, Nest, Chein, Stadud, Gladus, Ebrein, Blangan, Aballac, Angaes, Galaes (qui n'avait pas sa pareille en beauté par toute la Bretagne et par toute la Gaule), Edra, Anor, Stadiald, Egron. Les fils, sauf Brutus au Vert Écu, vont, sous la conduite d'Assarac, se tailler des royaumes en Germanie, où, avec l'aide de Silvius Alba, ils soumettent tout le pays. Les filles sont envoyées par leur père à ce même Silvius Alba, pour être mariées à de nobles Troyens, dont les femmes latines et sabines repoussaient l'hymen. Brutus au Vert Écu, resté seul avec son père, lui succède et règne pendant 12 ans. Son fils Leil lui succède à son tour et fonde dans le nord de la Bretagne une cité qui, de son nom, s'appelle Kaerleil [1].

Synchronismes : Salomon commençait alors à bâtir le temple de Jérusalem et la reine de Saba venait écouter sa sagesse; chez les Romains, Silvius Epitus avait succédé à son père Alba. (Chap. 26-28)

Il semble bien que quelques-uns des traits du personnage d'Ebrauc aient été fournis à Geoffroy par le souvenir du roi David. Comme David, d'ailleurs son contemporain, Ebrauc règne une quarantaine d'années [2]; et comme lui, avec une magnificence toute biblique, il possède une foule de femmes, qui lui donnent une foule d'enfants [3]. Ces enfants, Geoffroy prétend les connaître tous et savoir même que Galaes était d'une exquise beauté. Je n'oserais dire (mais il en était bien capable) qu'il ait pensé, à propos de cette princesse, à Galathée : quant aux autres enfants, il est aisé de voir qu'il a puisé leurs noms tantôt dans l'onomastique ancienne et dans la légende troyenne, tantôt dans certaines généalogies galloises du xe siècle qui nous ont été conservées. De l'antiquité et de la légende troyenne lui sont venus les noms de Brutus, de Dardan, d'Hector, d'Assarac, d'Ignogin, de Gorgon, d'Ecub. Des généalogies galloises [4] lui

1. C'est-à-dire Carlisle.
2. Bède, *Chronique*, n° 82 : « David primus ex tribu Juda rex an. XL. »
3. *Samuel*, II, v, 13-14 ; *Chroniques*, I, III, 1 ss.
4. Publiées par E. Phillimore (*Y Cymmrodor*, t. IX, 1888, p. 141). Cf. J. Loth, *Les Mabinogion*, t. II, p. 302, et ci-après, Troisième Partie, p. 50 ss.

sont venus ceux de Margadud [1], de Regin [2], de Morvid [3], de Kincar [4], de Cangu [5], d'Angarad [6], de Guenlodoe [7], de Tangustel [8], de Nest [9], d'Aballac [10]. Mais, comme tout le monde n'était pas à même de reconnaître la provenance de ces diverses appellations, comment aurait-on pu, devant de pareilles précisions, suspecter l'authenticité du récit de Geoffroy? D'ailleurs, cette troupe qu'il savait dénombrer, Geoffroy savait dire aussi ce qu'elle était devenue; et il faut admirer la dextérité avec laquelle il en a réglé le sort, en expédiant les garçons, d'une seule bande, en Germanie, et en profitant du souvenir des premiers temps de Rome, où les Romains, tenus en mépris par leurs voisins, avaient été réduits à enlever les Sabines, pour expédier à Silvius Alba, d'une seule bande également, toutes les filles d'Ebrauc [11].

*
* *

Après le règne de Leil, qui avait duré 25 années, son fils Rud Hudibras gouverne pendant 39 années. Il fonde Kaerreint, c'est-à-dire Kantuaria [12]; il fonde Kaergueint, c'est-à-dire Guintonia [13]; il fonde la forteresse du mont Paladur, qui s'est ensuite appelée Sephtonia [14]. Pendant qu'on élève les murailles de cette dernière ville, un aigle se met à parler et, dit Geoffroy, « j'aurais rapporté ses paroles, comme je rapporte le reste, si je les avais cru vraies ».

1. Liste II : *Margetiud.*
2. Liste II : *Regin.*
3. Liste XX : *Morud.*
4. Liste II : *Cincar.*
5. Liste III : *Cangan.*
6. Généalogies du manuscrit de Jesus College, publiées par J. G. Evans (*Y Cymmrodor*, t. VIII, 1887, p. 83 ss.), liste XX.
7. *Ibid.*, liste XX : Gwdoloea (nom d'homme, il est vrai).
8. Liste II du ms. harléien : *Tancoystl.*
9. Liste XX du ms. de Corpus Christi College.
10. Nom ordinairement porté par des hommes.
11. Il se peut que Geoffroy ait ici pensé, de plus, à la mauvaise réputation que les Troyens s'étaient attirée par le vice de Sodomie qu'on leur attribuait. Cf. *Roman d'Eneas*, v. 8577 et 9135 ss., et Giraud de Cambrie, *Itinerarium Kambriae*, II, 7.
12. Cantorbéry.
13. Winchester.
14. Et s'appelait encore ainsi du temps de Geoffroy, comme celui-ci l'indique. C'était Shaston, à savoir Shaftesbury.

Synchronismes : en ce temps-là régnait Capis, fils d'Epitus; et Aggeus, Amos, Jeu, Johel, Azarias prophétisaient. (Chap. 28-29)

Les prophéties de l'aigle dont il est ici question ont été mises par écrit plus tard, par un autre que Geoffroy [1]. Celui qui les a consignées sur le parchemin n'a pas fait autre chose que d'exploiter le thème indiqué ici même et, plus explicitement, vers la fin du livre [2]. Mais faudra-t-il admettre, du moins, qu'il a bien existé, comme l'affirme Geoffroy, et antérieurement à lui, une tradition relative à cet aigle-prophète? Ce serait faire beaucoup de confiance à la parole de notre auteur. San-Marte a depuis longtemps rappelé, à propos du texte qui nous occupe, le passage où Pline l'Ancien, dans son *Histoire naturelle* [3], raconte l'histoire d'un aigle qui, à Seston, avait été dressé par une jeune fille à chasser pour elle et qui, à la mort de sa maîtresse, s'était précipité sur son bûcher funèbre pour y être incinéré en même temps qu'elle :

Est percelebris apud Seston urbem aquilae gloria; educatam a virgine retulisse gratiam, aves primo, mox deinde venatus aggerentem; defuncta postremo, in rogum accensum ejus injecisse sese et simul conflagrasse.

Si le rapprochement est pertinent et si réellement Geoffroy a eu connaissance du texte de Pline, il convient de compléter la remarque de San-Marte et d'en dégager toutes les conséquences qu'elle comporte. Il faut d'abord noter, comme l'a justement indiqué M. Ferdinand Lot, que le Seston de Pline n'est pas une ville de Grande-Bretagne, mais une ville de l'Hellespont, qui faisait face à Abysos : Pline l'a lui-même

1. Voir le texte dans l'édition de Geoffroy donnée par San-Marte, p. 463 ss.
La preuve que ces prophéties sont postérieures à l'ouvrage de Geoffroy est fournie par la mention, qu'on y constate, d'événements historiques relatifs au règne d'Henri II. Cette première constatation une fois faite, il est clair que les nombreuses ressemblances offertes par ces prophéties de l'aigle, pour la nature des symboles et le tour de l'expression, avec les Prophéties de Merlin doivent être expliquées par une influence de ce dernier texte.

2. Chap. 206,

3. X, vi.

écrit en un autre endroit de son ouvrage [1]. Ainsi Geoffroy aurait transféré à Shaston en Dorset ce qu'il avait lu de Seston en Orient et ce serait bien là un jeu de sa manière. D'autre part, il existe entre l'aigle de Seston et celui de Shaston cette différence que Geoffroy a attribué au second une faculté prophétique que ne possédait pas le premier. C'est que l'imagination de notre auteur s'est employée à justifier la présence de l'oiseau-prodige à Shaston. Geoffroy venait de mentionner la fondation de cette ville. Que pouvait venir faire là un aigle? Naturellement, apporter un présage. L'ornithomancie — l'existence du nom suffit à prouver l'existence de la chose — a été pratiquée avec autant de faveur au moyen âge que dans l'antiquité. Ovide, racontant l'histoire de Térée et de Progné, avait imaginé que, la nuit de leurs noces fatales, le hibou avait fait entendre son cri autour de la chambre nuptiale. Le poète français Chrétien de Troyes, en traduisant le passage, a donné au hibou la compagnie de plusieurs autres oiseaux de funeste augure [2] :

... tote nuit a sa voiz roie
Chanta sus la chambre li dus
Et li huaz et li cucus
Et la fresaie et li corbiaus :
Cil signes ne fu mie biaus,
Ainz fu de duel et de pesance
Tote cele senefiance...

A la fondation de Shaston, Geoffroy a considéré que l'aigle apportait son présage et, l'esprit occupé par l'idée des prophéties qui lui avaient fourni le sujet de son premier ouvrage, il a prêté à l'oiseau, non pas seulement des cris, mais des paroles vaticinatoires. Nulle preuve qu'aucune tradition ait existé là-dessus avant lui : tout porte à croire que c'est lui qui a été l'inventeur de l'idée.

*
* *

Nouveau règne : celui de Bladud, auquel Geoffroy a consacré la notice suivante, que je traduis littéralement :

1. IV, XVIII, 11.
2. *Philomena*, édit. De Boer, v. 20 ss.

A Hudibras succéda son fils Bladud, qui gouverna le royaume pendant vingt années. Il construisit la ville de Kaerbadum, qui s'appelle maintenant Bado, et y installa des bains chauds pour la santé des hommes. Il plaça ses bains sous l'invocation de Minerve, dans le sanctuaire de laquelle il disposa des feux inextinguibles, qui ne tombaient jamais en cendre, mais qui, lorsqu'ils commençaient à décroître, se transformaient en blocs de pierre.

En ce temps-là, Hélias fit ses prières pour empêcher la pluie de tomber, et celle-ci s'arrêta pendant trois ans et six mois.

Ce roi était un homme plein d'industrie : il introduisit la magie en Grande-Bretagne et il ne cessa de multiplier ses prestiges jusqu'au jour où, s'étant fabriqué des ailes, il essaya de s'élever au haut des airs et retomba sur le temple d'Apollon, à Londres, où il se rompit les membres. (Chap. 30)

Voilà un merveilleux récit. A Bath, où Bladud installe des bains, nous sommes aux confins de l'ancienne Galles et de l'ancienne Cornouailles, en pleine terre de légende, en plein paradis de folk-lore : qui ne croirait d'abord reconnaître ici un fruit de cette imagination étrange par laquelle les peuples celtiques se sont distingués entre tous les autres, une de ces inventions mythiques où ils excellaient et qui transportent l'esprit dans un monde fabuleux? Bath était un lieu vénérable par son antiquité. Les Romains, qui connaissaient la station sous le nom d'Aquae Sulis, avaient utilisé les eaux chaudes qui y sourdaient et y avaient bâti des thermes dont les ruines subsistent encore. Une face à chevelure flamboyante, sculptée dans la pierre, et où l'on croit pouvoir reconnaître la figuration d'Apollon, semble indiquer que le nom d'*Aquae Sulis* a été, à un moment donné, considéré comme l'équivalent d'*Aquae Solis*. Mais est-ce à dire que les Romains aient été les premiers à apporter là l'idée d'une divinité? N'avaient-ils pas plutôt adopté et adapté une tradition locale? Geoffroy indique comme créateur des bains le roi Bladud : avec le révérend Sayce [1], qui n'a fait que reprendre sous une forme nouvelle des façons de voir à la mode depuis Camden, n'y a-t-il pas lieu d'admettre

1. *The Legend of King Bladud* (*Y Cymmrodor*, t. X, 1889, p. 207 ss.).

que le roi Bladud n'était pas autre chose, à l'origine, que la divinité celtique des jaillissements de Bath, une forme indigène de la divinité solaire?

Pourtant, quand on a laissé s'apaiser en soi l'enthousiasme constructeur des mythologues, on s'inquiète d'avoir franchi avec une rapidité excessive certaines étapes de l'induction. On se demande si l'on n'a pas mis quelque précipitation à diviniser Bladud et, reprenant en mains les modestes instruments de la philologie, on éprouve le besoin de s'assurer que Geoffroy n'a pas puisé à des sources beaucoup plus claires, beaucoup plus immédiates que je ne sais quelles mystérieuses et secrètes traditions.

Oui, Apollon a bien pu être figuré sur des pierres de Bath; oui, sur des pierres utilisées comme fondations par les bâtisseurs de l'abbaye on a bien pu retrouver les emblèmes de Minerve et de Diane. Mais l'abondance relative de ces représentations mythologiques proprement romaines ne serait-elle pas par elle-même le témoignage que les germes légendaires ont été, dans ce site, un apport purement romain? Si Geoffroy de Monmouth avait connu une tradition celtique relative à ces bains, il est peu croyable qu'il s'en fût tenu à recueillir le seul nom de Minerve, déesse étrangère, alors qu'il s'est tant appliqué, dans le reste de son œuvre, à revêtir ses contes d'une couleur nationale. Le soupçon naît que l'origine de son histoire des bains de Bath doit être cherchée plutôt du côté latin que du côté breton. Or, s'étant acheminé dans cette direction, on est vite payé de sa peine; car l'on découvre alors, non pas une tradition flottante dont Geoffroy se serait plus ou moins directement inspiré, mais un texte précis, un texte qu'il a exploité, un texte qu'il a en partie copié. Ce texte, c'est un alinéa de la *Polyhistoria* de Solin, consacré aux sources thermales de la Grande-Bretagne, et où l'on lit ceci [1] :

En cette contrée existent de grands et nombreux fleuves, des sources chaudes aménagées à grand luxe et utiles à la santé des hommes. A ces

1. *Polyhistoria*, 22 : « In quo spatio magna et multa flumina, fontes calidi opiparo exculti apparatu ad usus mortalium. Quibus fontibus praesul est

sources préside la divinité de Minerve, dans le sanctuaire de laquelle des feux inextinguibles ne blanchissent jamais en cendres, mais, dès qu'ils commencent à décroître, se transforment en blocs de pierre.

Voilà donc où s'est informé Geoffroy : voilà son modèle, au moins pour la description des merveilleux bains de Bath.

Il est vrai que sa notice ne se borne pas à cette seule indication : après avoir parlé de Bath, elle mentionne le miracle de la pluie arrêtée pendant trois ans et six mois par les prières d'Helias et le miracle de Bladud volant à travers les airs. Mais on ferait fausse route si l'on prétendait reconnaître autre chose, là encore, que la mise en œuvre de textes connus et d'une provenance qui n'est rien moins que celtique.

Dans toute la partie de son *Historia regum Britanniae* qui va du règne de Brutus à celui de Bladud, Geoffroy, désireux de donner à son lecteur l'illusion d'une histoire sérieuse, s'est soigneusement préoccupé de fournir des repères chronologiques. Il l'a fait à la manière des bons chroniqueurs, en notant des synchronismes et, tenant ouvert sur sa table un exemplaire du *De temporum ratione* de Bède, il a marqué de place en place, comme on l'a vu précédemment, les correspondances suivantes, empruntées à l'histoire biblique, à l'histoire grecque et à l'histoire romaine :

— au temps de Brutus, le prêtre Hély régnait en Judée et l'Arche était prisonnière des Philistins ; à Troie, après l'expulsion des descendants d'Anténor, régnaient les fils d'Hector; en Italie, régnait Silvius Eneas, fils d'Énée, oncle de Brutus, et troisième roi de Rome ;

— au temps de Guendoloena, Samuel prophétisait en Judée ; Silvius Eneas poursuivait son règne ; Homère s'illustrait comme rhéteur et comme poète ;

— au temps de Mempricius, Saül régnait en Judée, Euristhée à Lacédémone ;

— au temps d'Ebrauc, David régnait en Judée, Silvius

Minervae numen, in cujus aede perpetui ignes nunquam canescunt in favillas, sed, ubi ignis tabuit, vertit in globos saxeos. »

Latinus en Italie, et Gad, Nathan, Asaph prophétisaient en Israël ;

— au temps de Leil, Salomon commençait à bâtir le temple, la reine de Saba venait écouter sa sagesse, et Silvius Epitus succédait à son père Alba ;

— au temps d'Hudibras régnait Capys, fils d'Epitus, et Aggeus, Amos, Jeu, Johel, Azarias prophétisaient.

C'est en continuant d'appliquer ce procédé que Geoffroy a indiqué, pour le règne de Bladud, le synchronisme d'Helias arrêtant la pluie. Il a répété ici ce qu'avait écrit Bède [1] :

Helias Thesbites arrêta la pluie pendant trois ans et demi à cause des péchés d'Ahab et du peuple d'Israël.

Mais ce synchronisme l'a mis sur la voie d'une nouvelle invention. Généralement, ses indications chronologiques viennent prendre place à la fin des règnes qu'il raconte et, dans sa pensée, les choses, tout d'abord, auraient été calculées de la même façon pour le règne de Bladud. Toutefois, au moment même où il transcrivait le texte de Bède, il y a fait une découverte. Quelques lignes plus loin, Bède, dans sa chronique, ajoutait au sujet d'Helias cette information qui n'en était pas moins merveilleuse pour être d'origine biblique [2] :

Helias est enlevé sur un char de feu presque jusqu'au ciel.

Une pareille aventure ne pouvait laisser indifférent un homme comme Geoffroy, friand de curiosité. Elle a mis son esprit en mouvement et lui a rappelé aussitôt la légende fameuse de Simon le Magicien, qui, luttant avec saint Pierre devant Néron, s'était d'abord enlevé dans les airs, puis s'était abattu sur le sol et s'était rompu les jambes. Cette scène, rapportée bien des fois dans les textes depuis une époque ancienne, notamment dans le *De bello judaico* attribué à Hégésippe [3] et dans un ser-

1. § 98 : « Helias Thesbites tres semis annos pluviam continuit propter peccata Ahab et populi Israhel... »

2. § 104 : « Helias curru igneo rapitur quasi usque in caelum. »

3. III, 2 : « Diem statuit [Simo], pollicetur volatum, quo supernis sedibus inveheretur, cui, quando vellet, caelum pateret. Conscendit statuto die montem



mon rangé quelquefois parmi les œuvres de saint Augustin [1], a été aussi pour les arts figurés un thème de prédilection : on la voit représentée sur des mosaïques siciliennes du XIe ou du XIIe siècle dans la chapelle du château de Palerme et dans la cathédrale de Montreale; on la retrouve sur les vitraux de nombreuses églises de France, à Chartres, à Bourges, à Tours, à Reims, à Poitiers [2]. L'exemple de Simon avait même tourné certaines têtes et Guillaume de Malmesbury rapporte une anecdote curieuse à cet égard. La fameuse comète dont la mort précéda la mort d'Édouard le Confesseur et la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Bâtard venait de se montrer dans le ciel : un moine du monastère de Malmesbury, nommé Eilmer, énonça aussitôt, d'un ton inspiré, une prophétie qui devait bientôt se réaliser sur le bouleversement du royaume présagé par l'astre nouveau. Guillaume, après avoir rapporté la prophétie, ajoute [3] :

Cet Eilmer était, pour son temps, un homme très lettré. Il avait alors atteint un certain âge et il s'était risqué en sa prime jeunesse à une entreprise hardie. Il s'était, par je ne sais quel moyen, attaché des ailes aux mains et aux pieds, afin de voler à la manière de Dédale, dont il avait pris la légende pour de l'histoire. S'abandonnant du haut d'une tour aux souffles de l'air, il vola sur la longueur d'un stade et

Capitolinum ac, se de rupe dejiciens, volare coepit. Mirari potius et venerari plerique dicentes Dei esse potentiam, non hominis, qui cum corpore volitaret, nihil tale fecisse Christum. Tunc Petrus, in medio stans, ait : « Jesus Domine, ostende ei vanas artes suas esse, ne hac specie populus iste, qui crediturus est, decipiatur. Decidat, Domine, sic tamen, ut nihil se potuisse vivens recognoscat. Et statim in voce Petri, implicatis remigiis alarum, quas sumpserat, corruit, nec exanimatus est, sed fracto debilitatoque crure Ariciam concessit atque ibi mortuus est. »

1. Imprimé dans Migne, *Patrologie latine*, t. XXXIX, col. 2121-2 (sermon CCII).

2. É. Mâle, *L'art religieux du XIIIe siècle en France*, 1898, p. 381, note 3 (1910, p. 348, note 2).

3. *Gesta regum Angliae*, II, 225 : « Is [Eilmerus] erat litteris, quantum ad id temporis, bene imbutus, aevo maturus, immanem audaciam prima juventute conatus. Nam pennas manibus et pedibus haud scio qua innexuerat arte, ut Daedali more volaret, fabulam pro vero amplexus; collectaque e summo turris aura, spatio stadii et plus volavit. Sed venti et turbinis violentia, simul et temerarii facti conscientia, tremulus cecidit, perpetuo post haec debilis, et crura effractus. Ipse ferebat causam ruinae quod caudam in posteriore parte oblitus fuerit. »

plus [1]. *Mais la violence du vent et de ses tourbillons, et aussi le sentiment de sa témérité, le précipitèrent, pantelant. Il en resta infirme pour le reste de sa vie, s'étant brisé les jambes. Il expliquait sa chute en disant qu'il avait oublié de s'attacher une queue par derrière.*

Eilmer avait-il réellement fait la tentative que lui attribue Guillaume? Ou bien ne se plaisait-il pas à berner par quelque hâblerie facétieuse les jeunes moines de son couvent, y compris Guillaume? Je ne sais. Je remarque seulement qu'au témoignage de Guillaume, Eilmer était un homme qui avait de la lecture; et je pense qu'il connaissait, non seulement l'aventure de Dédale, mais aussi celle de Simon : comme Simon il s'était élancé d'un lieu élevé; comme Simon il avait survécu à son accident; comme Simon il s'était seulement cassé les jambes.

Il n'est pas surprenant que Geoffroy de Monmouth ait à son tour greffé sur l'histoire d'Helias emporté au ciel par un char de feu celle de Bladud magicien et aviateur. Mais il ne convenait pas qu'un roi de Bretagne fût représenté sous les noires couleurs d'un hérétique abominé. Par une pente naturelle, la pensée de Geoffroy a glissé de Simon le Magicien à Dédale et, familier comme il l'était de l'*Énéide* de Virgile, il s'est aussitôt rappelé les vers du livre VI qui racontent comment le Crétois, porté par ses ailes, était venu se poser sur les hauteurs de Cumes et y avait consacré un temple à Apollon [2]. Voilà pourquoi c'est sur un temple d'Apollon que Bladud est venu s'abattre, unissant en sa propre destinée les destinées combinées d'un grec ingénieux, d'un prophète d'Israël et d'un thaumaturge de Samarie.

En tout cela qu'y a-t-il de celtique? Le nom de Bladud. Mais ce nom, qui n'évoque aucune tradition nationale, qu'est-il de

1. C'est-à-dire 175 à 200 mètres.
2. *Énéide*, VI, 14 ss. :

Daedalus, ut fama est, fugiens Minoïa regna,
Praepetibus pennis ausus se credere caelo,
Insuetum per iter gelidas enavit ad Arctos,
Chacidicaque levis tandem super adstitit arce.
Redditus his primum terris, tibi, Phoebe, sacravit
Remigium alarum posuitque immania templa.

plus qu'un clou ou, pour parler plus noblement, qu'une patère, prise au hasard par Geoffroy de Monmouth dans l'onomastique galloise, comme il l'a fait si souvent ailleurs, pour y accrocher quelques défroques de la mythologie gréco-latine et de la légende judéo-chrétienne?

2. Le roi Leir.

A Bladud succède son fils Leir, qui devait régner 60 années. Ce Leir est le fondateur de la ville appelée Kaerleir en breton, Lerecestria en anglo-saxon [1], et qui se trouve située sur le fleuve Sora [2].

Leir avait trois filles, nommées Gonorilla, Regau et Cordeilla. Il veut partager son royaume entre elles et leur donner des époux dignes de leurs mérites; et pour décider à laquelle d'entre elles sera réservé le sort le meilleur, il les éprouve successivement et tâche de savoir laquelle des trois nourrit pour lui l'affection la plus forte. Il demande à chacune de lui dire combien elle l'aime. « Plus que mon âme », répond Gonorilla; et le roi : « Puisque ma vieillesse t'est plus chère que ta vie, je te marierai à celui que tu auras choisi et je te donnerai le tiers de mon royaume. ».. « Plus que toutes les autres créatures vivantes », jure Regau; et le roi lui fait la même promesse qu'à Gonorilla. Restait Cordeilla, pour laquelle le roi éprouvait une affection particulière : « Y a-t-il quelque part une fille, dit celle-ci, qui puisse prétendre aimer son père plus qu'un père? S'il y en a une, c'est qu'elle ment. Pour ma part, je t'ai toujours aimé comme mon père et je n'ai pas changé de sentiment. N'insiste pas : tu connais la mesure de mon affection. Je t'aime en proportion de ce que tu as et de ce que tu peux. » Cette réponse de Cordeilla, inspirée par le dépit de voir ses aînées farder leurs sentiments, déplaît au roi, qui n'en comprend pas l'intention : « Puisque, réplique-t-il, tu méprises ma vieillesse et que tu ne daignes pas me porter le même amour que tes sœurs, je te mépriserai moi aussi et tu n'auras point de part à mon royaume. Pourtant, puisque tu es ma fille, je te marierai à un étranger, s'il s'en présente un. Mais je ne t'assurerai pas les mêmes honneurs qu'à tes sœurs. » Sur ce, le roi Leir marie ses deux filles aînées aux ducs de Cornouailles et d'Albanie et leur donne à chacune la moitié de la Bretagne. Quant à Cordeilla, le roi

1. C'est Leicester.
2. C'est-à-dire la Soar.

des Francs Aganippe la lui ayant demandée en mariage, il la lui accorde, mais sans terre et sans dot.

Or, avec le temps, les forces de Leir avait décru. Ses deux gendres bretons se révoltent contre lui et le dépouillent de son royaume. Maglaun, duc d'Albanie et mari de Gonorilla, l'aînée de ses filles, consent cependant à le prendre auprès de lui, en lui accordant une garde de 40 soldats. Mais, deux ans après. Gonorilla, irritée des plaintes de ces soldats, qui étaient mal entretenus, les réduit à 20. Alors, quittant Maglaun et Gonorilla, Leir se rend auprès de Regau, sa seconde fille, et d'Hervin, son mari, duc de Cornouailles, où il reçoit d'abord bon accueil ; mais une année ne s'était pas écoulée, que ses gens s'étaient pris de querelle avec ceux d'Hervin, et Regau, irritée, réduit la suite de son père à 5 hommes. Leir retourne auprès de Gonorilla ; mais celle-ci, cette fois, réduit sa garde à un unique soldat. — Désespéré, le pauvre roi décide de passer la mer pour se réfugier auprès de Cordeilla, sa troisième fille. Sur le navire où il avait pris place, il est le dernier des passagers et il se livre à d'amères réflexions sur la cruauté de la Fortune, qui l'a précipité si bas, venu de si haut, sur la vérité des paroles par lesquelles Cordeilla avait répondu à ses questions, sur l'incertitude de l'accueil qui l'attend. En débarquant, il se dirige vers Karitia, où résidait sa fille, et, n'osant se présenter, il envoie vers elle pour l'avertir de sa présence et de son dénûment. Aussitôt, Cordeilla lui fait tenir de l'argent, lui conseille de se rendre dans une ville voisine, où il feindra d'être venu pour prendre les eaux, d'engager une escorte de 40 hommes bien équipés et d'annoncer officiellement sa venue. Il suit ce conseil et se présente, avec un train digne de son rang, à la cour d'Aganippe, où il vient, dit-il, demander aide contre les deux gendres qui l'avaient dépouillé. Aganippe lui fait l'accueil le plus respectueux, lui transmet provisoirement son propre royaume, puis, passant la mer avec lui, le réinstalle en Grande-Bretagne, après avoir vaincu les usurpateurs. Leir et Aganippe meurent deux ans plus tard. Cordeilla, devenue reine de Grande-Bretagne, fait ensevelir son père dans un souterrain, fondé en l'honneur de Janus Bifrons, qu'elle avait fait creuser sous la Sora, à Legecestria. (Chap. 31)

Rien, à ma connaissance, dans les textes conservés et antérieurs à Geoffroy, ne correspond exactement à ce qu'on vient de lire ni ne peut en être considéré comme le modèle certain ; et si les parallèles à cette histoire ne font pas tout-à-fait défaut dans la littérature, il est très difficile de dire dans quelle mesure Geoffroy a créé ou imité.

Une rédaction anglo-saxonne des *Gesta Romanorum* [1] contient un récit analogue, rapporté, avec d'importantes variantes, à l'empereur Théodose. Celui-ci avait trois filles et il leur demanda un jour combien elles l'aimaient. « Plus que moi-même », répond la première ; « Autant que moi-même », répond la seconde ; « Autant que vous le méritez », répond la troisième.

Il les marie, la première à un roi, la seconde à un duc, la troisième à un comte. Quelque temps après, chassé de son royaume par le roi d'Égypte, il demande du secours à sa fille aînée. Le mari de celle-ci était tout disposé à mettre une armée sur pied : elle trouve suffisant d'envoyer à son père 5 soldats. Théodose s'adresse alors à sa seconde fille : celle-ci se contente de lui envoyer des vivres et des vêtements. Il s'adresse enfin à la troisième, qui à son mari hésitant sur le parti à prendre déclare : « Envoyons une armée. » Théodose est rétabli dans son royaume.

La présence de ce récit dans une rédaction anglaise, alors qu'il fait défaut dans toutes les versions continentales, invite à penser qu'on a ici affaire à une imitation de l'histoire du roi Leir. Et de fait, Herolt, dans son *Promptuarium* [2], en rapportant un récit du même genre, indique comme la source une *Historia Britonum,* qui est évidemment l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy.

Toutefois Camden, dans ses *Remains concerning Britain* [3], a cité, en la rapportant à l'Anglo-Saxon Ines, une anecdode, où ce roi demande à chacune de ses trois filles si elles l'aiment plus que tous les autres hommes et si elles continueront toujours à l'aimer ainsi. Les deux premières l'assurent ; mais la troisième avoue qu'un jour viendra où elle lui en préfèrera un autre. Elle pensait à l'époux qu'elle aurait peut-être et pour lequel Dieu commande qu'on renonce au reste de sa famille.

1. *Old English Versions of the Gesta Romanorum*, éd. par Fr. Madden (Roxburghe Club), n° XV.

2. Éditions de 1480 et de 1518, à la lettre *M*, n° XXIX. L'ouvrage a été composé vers 1440. Cf. J. Th. Welter, *L'exemplum dans la littérature didactique et religieuse du moyen âge*, p. 399.

3. Réédités dans la *Library of old Authors*, p. 254-5.

C'est dans un texte anonyme, j'ignore lequel, que Camden a puisé cette histoire. Il se peut que ce ne soit qu'une déformation ou une adaptation de celle du roi Leir. Il se peut aussi que le thème ait existé, sous cette forme, antérieurement à Geoffroy. En tout cas, le tour du récit, tel qu'il se présente chez Geoffroy, ce thème de l'épreuve, cette division tripartite d'où se tire un effet littéraire particulier, cet enseignement moral que comporte le conte et la méditation à laquelle le roi Leir se livre sur son navire, sont autant de traits qui caractérisent la littérature narrative d'édification venue de l'Orient et qui a fleuri principalement dans la *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse, le *Roman des Sept Sages,* ou les œuvres du même genre. Il n'est donc pas impossible que Geoffroy ait recueilli un thème inventé par d'autres que lui et qu'il aura ajusté à ses besoins, selon son habitude. On notera que le nom d'Aganippe, roi des Francs, est de pure fantaisie et que, chez les auteurs anciens, ce nom est un nom géographique. On pourra également considérer comme une invention fantaisiste de Geoffroy le tombeau sub-aquatique bâti sous la Soar, dédié à Janus Bifrons, et qui révèle peut-être quelque souvenir de ces constructions mystérieuses dont les ruines, à Rome, fouettaient alors si vivement les imaginations [1]. Au reste, à quelque conclusion qu'on s'arrête touchant la provenance du récit, ce point est du moins certain qu'il n'y a rien ici qui appartienne proprement à la tradition bretonne.

3. *Les successeurs de Leir.*

Après la mort de Leir, Cordeilla règne paisiblement pendant 5 années. Mais ses neveux, Margan, fils de Maglaun, et Cunedag, fils d'Henvin, la dépossèdent de son royaume et la jettent dans une prison, où elle se donne la mort. Margan occupe la partie du pays située au-delà de l'Humber, vers le Caithness, Cunedag la partie située de l'autre côté du fleuve. Mais deux années plus tard Margan, poussé par ses conseillers, qui lui reprochent d'avoir

1. Geoffroy a situé ce tombeau à Legecestria : il faut entendre Lerecestria (cf. les premières lignes du récit). Legacaestir (Bède, *Historia ecclesiastica*, II, 2) est Kaerlegion, sur la Deva (la Die), c'est-à-dire Chester.



accepté le partage avec un cadet, part en guerre contre Cunedag. Il est tué dans un combat et c'est de son nom que les indigènes de Cambrie ont appelé depuis le canton de Margan, dans lequel il était tombé. Cunedag règne désormais seul pendant 33 années.

Synchronismes : en ce temps-là, Ysaias et Osea prophétisaient ; et Rome fut fondée par Romulus et Remus, le 11 des calendes de mai. (Chap. 32)

C'est ici le dernier des synchronismes indiqués par Geoffroy, à cette exception près que, sensiblement plus loin dans son livre, il a encore mentionné la naissance du Christ et l'arrivée de saint Paul à Rome : il semble que son zèle à bâtir une histoire en règle se soit refroidi quand il s'est rendu compte, à l'exécution, des soins laborieux auxquels il l'entraînait. Ce souci des dates l'astreignait à des calculs gênants pour sa narration et dans lesquels il n'avait pas été sans s'embarrasser : il s'en est délivré.

On saisit assez bien l'évolution de son sentiment.

D'abord, invité par l'exemple de l'*Historia Britonum* anonyme, il avait commencé par situer l'histoire de Brutus avec précision au milieu des événements contemporains. Il l'avait fait en s'aidant d'un exemplaire de la Chronique de Bède, dont il a complété les renseignements par des notes tirées sans doute de la Chronique d'Isidore, et il s'était promis de procéder de même pour l'histoire des rois suivants. Travail assez minutieux, dont le mécanisme apparaîtra dans le tableau que voici, où l'on trouvera d'une part les synchronismes qu'il a indiqués, d'autre part les indications correspondantes de Bède à ce sujet, enfin la succession des rois bretons et la durée de leurs règnes respectifs, telles que Geoffroy les a établies.

Synchronismes indiqués par Geoffroy	*Références à la chronique de Bède pour ces mêmes événements*	*Rois bretons selon Geoffroy*	*Durée de leurs règnes selon Geoffroy*
	IIDCCCXVIII-IIDCCCLVIII		
Tunc regnabat in Judea Hely sacerdos, et archa Testamenti capta erat a Philisteis [1].	§ 73	Brutus	24 années
Regnabant in Troja filii Hectoris, expulsis posteris Antenoris.	§ 74 } = 40 années (§ 73-75)		
Regnabat in Italia Silvius Eneas, Eneae filius, avunculus Bruti, Latinorum tertius.	§ 75		

1. La mention de l'arche prisonnière vient de l'*Historia Britonum* ; mais la mention des « Philistei » vien de Bède, § 70.

Tunc Samuel propheta regnabat in Judea, et Silvius Eneas adhuc vivebat, et Homerus clarus rhetor et poeta habebatur [1].	IIDCCCLVIII-IIDCCCLXX § 77 § 78 = 12 années	Locrinus Guendoloena	10 années 15 années
Tunc Saul regnabat in Judea, et Eurysteus in Lacedemonia.	IIDCCCLXX-IIDCCCXC § 79 § 80 = 20 années	Maddam Mempricius	40 années 20 années
Tunc David rex regnabat in Judea, et Silvius Latinus in Italia, et Gad, Nathan et Asaph prophetabant in Israel [2].	IIDCCCXC-IIDCCCCXXX § 82 § 83 = 40 années	Ebraucus	39 années
Tunc Salomon coepit aedificare templum Domini in Hierusalem, et regina Saba venit audire sapientiam ejus [3], et tunc Silvius Epitus patri Albae in regnum successit.	IIDCCCCXXX-IIDCCCCLXX § 86 § 88 = 40 années	Brutus Viride Scutum Leil	12 années 25 années
Tunc Capys, filius Epiti [4], regnabat, et Aggeus, Amos, Jeu, Johel, Azarias prophetabant [5].	IIDCCCCLXX-IIDCCCCLXXXVII-IIDCCCCXC-IIIXXXI § 95 = 61 années	Rud Hudibras	39 années
Tunc Helias oravit ne plueret super terram et non pluit annos tres et menses sex [6].	IIIXXXI-IIILVI § 98 = 25 années	Bladud	20 années
Tunc Ysaias et Osea prophetabant [7], et Roma condita est undecimo Kal. Maii a geminis fratribus Remo et Romulo.	IIICCVIII-IIICCXXIV § 125 = 168 années	Leir Cordeilla Marganus et Cunedagius Cunedagius	60 années 5 années 2 années 33 années

1. La mention d'Homère peut provenir de la *Chronique* d'Isidore, § 106 : « In Graecia Homerus poeta primus fuisse putatur. »
2. La mention de ces trois prophètes peut provenir de la *Chronique* d'Isidore, § 110 : « Prophetantibus in Iudaea Gad, Nathan et Asaph. »
3. La mention de la reine de Saba est un trait propre à la chronique de Bède.
4. Je dois faire remarquer que nulle part, dans aucune des chroniques que Geoffroy a pu, à notre connaissance, avoir sous les yeux, ne figure le nom d'Epitus, père de Capys. Et pourtant ce nom n'a pas été inventé par Geoffroy : il se trouve dans Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 612, et dans l'un des passages en latin de Diodore, VII, 3.
5. La mention de ces prophètes peut provenir de la *Chronique* d'Isidore, § 120 : « Prophetabant in Judaea Achias, Amos, Aggeus, Johel et Azarias. »
6. La mention de la prière d'Helyas est propre à Bède parmi les autres chroniqueurs.
7. La mention de ces prophètes peut provenir de la *Chronique* d'Isidore, § 149.

On le voit, chacun des groupes d'événements contemporains indiqués par Geoffroy correspond à l'une des tranches chronologiques successives que Bède a distinguées dans sa chronique et dont il a indiqué les limites en marge au moyen de chiffres romains. Dans les divers compartiments, dont l'ouvrage de Bède lui fournissait la série selon l'ordre des temps, Geoffroy s'est appliqué à faire entrer les événements de l'histoire bretonne dont il traitait et il a mesuré en conséquence la durée des règnes de Brutus et de ses successeurs. C'est ainsi que, depuis Brutus jusqu'à Bladud, il est arrivé à établir une correspondance à peu près exacte entre ses supputations et celles de Bède ; et si l'on totalise les années indiquées par Bède pour cette période, on obtient le nombre 238, qui est sensiblement égal au total des années indiquées par Geoffroy pour l'ensemble des règnes bretons de Brutus à Bladud, à savoir 245.

Mais, au bout d'un certain temps, Geoffroy a éprouvé que sa méthode lui imposait une contrainte tyrannique. Il lui fallait se livrer à un travail délicat et renouveler constamment une sorte de tour de force. S'il avait réussi jusqu'au règne de Bladud à maintenir à peu près l'équilibre de ses combinaisons, il s'est fatigué, à partir de ce moment, de ses calculs minutieux : de la prière d'Hely pour arrêter la pluie à la fondation de Rome s'étend, dans la chronique de Bède, une période de 168 années : dans le récit de Geoffroy, les règnes de Leir, de Cordeilla, de Margan et de Cunedag, placés dans cet intervalle, n'occupent un total que de 100 années. Ainsi se produisait un décalage important, qui semble témoigner de la lassitude de Geoffroy. Par la suite, l'auteur a renoncé à ces synchronismes gênants, compromettants aussi à certains égards, pour récupérer sa liberté de romancier et se mettre plus à l'aise dans l'invention.

*
* *

Cunedag mort, son fils Rivallo lui succéde, sous le règne duquel tombe une pluie de sang et se produit une invasion de mouches qui fait périr les hommes. A Rivallo succède son fils Gurgust ; à

Gurgust, Sisill; à Sisill, Iago, neveu de Gurgust; à Iago, Kinmarc, fils de Sisill; à Kinmarc, Gorbodugo. Celui-ci a deux fils, nommés Ferreux et Porrex, entre lesquels naît une discussion pour le partage de l'héritage paternel : Porrex, menacé, passe en Gaule, y obtient le secours de Suard, roi des Francs, et repasse en Bretagne. Vainqueur de son frère, il le met à mort. Mais sa mère, nommée Iudon, pénètre dans sa tente, le tue avec l'aide de ses servantes et le coupe en plusieurs morceaux. Après quoi commence une période d'anarchie, pendant laquelle cinq rois se disputent le pouvoir. Finalement un jeune homme de grande vertu, Dunvallo Molmut, fils de Cloten, roi de Cornouailles, attaque Pinner, roi de Loegrie, et le tue. Attaqué à son tour par Rudauc, roi de Cambrie, et Stater, roi d'Albanie, il leur livre bataille avec 30.000 hommes; et comme l'issue de la lutte demeurait douteuse, il fait revêtir à 600 de ses hommes les armes d'ennemis abattus, se met à leur tête, trompe ses adversaires, s'insinue dans leurs rangs et met à mort leurs deux chefs. Puis, quittant à temps ces armes trompeuses pour ne pas tomber victime des siens, il rejoint ses troupes et les lance, dans un assaut victorieux, contre les assaillants. Vainqueur, il prend une couronne d'or et ramène l'île à son unité primitive. C'est de lui que datent les Lois Molmutines, *Molmutinae leges*, pratiquées ensuite par les Anglais. Entre autres dispositions, consignées plus tard par saint Gildas, Dunvallo décide que les temples et les cités seront pourvus du privilège d'asile et que quiconque s'y sera réfugié sera soustrait à la poursuite de ses ennemis. Il décide aussi que les routes qui conduisent à ces endroits et les charrues des laboureurs bénéficieront du même droit. C'est pourquoi les violences cessent dans son royaume. Il meurt après 40 années de règne et on l'ensevelit à Londres, près du temple de la Concorde, qu'il avait élevé pour confirmer ses lois. (Chap. 33-34)

On remarque ici que Geoffroy, en même temps qu'il renonçait à poser des synchronismes, a pris aussi l'utile précaution de supprimer pour les règnes les indications de durée que, jusque-là, il s'était astreint à fournir. A partir du roi Cunedag cette durée n'est plus que rarement mentionnée, et seulement pour certains règnes notables, comme celui de Dunvallo : Geoffroy cédait à la difficulté de proportionner la longueur des règnes à l'importance des événements et, simultanément, d'obtenir en fin de série un total d'années qui s'accordât avec les grandes données de l'histoire générale.

En outre, à partir du même endroit, il a attaqué une veine nouvelle.

Cela n'empêche pas que, dans le récit qu'on vient de lire, il soit resté fidèle à la Bible et à Virgile. Cette pluie de sang qui tombe sous le règne de Rivallo, et comparable à celles dont parlent souvent les chroniques, l'a fait penser à la première des dix plaies de l'Égypte, qui était la transformation du Nil en un fleuve du sang ; et aussitôt, il a joint au premier trait celui de l'invasion des mouches, qui n'est pas autre chose que la troisième des plaies égyptiennes. De même, l'idée de faire combattre Dunvallo revêtu, par ruse, d'armes ennemies, lui est venue de Virgile : il l'avait trouvée au livre II de l'*Énéide,* où Corèbe et les Troyens de son parti revêtent les armes des soldats grecs d'Androgée qu'ils ont abattus et, sous ce déguisement, répandent le désordre dans les rangs de leurs ennemis. Toutefois les Troyens, trompés eux-mêmes par la ruse de Corèbe, l'avaient massacré, lui et ses compagnons : c'est pourquoi Dunvallo prend bien soin de rejeter à temps son équipement d'emprunt et sa précaution dénonce l'origine de l'épisode introduit par Geoffroy.

Mais, d'autre part, une obligation d'un nouveau genre allait s'imposer à l'auteur. Il avait à constituer, nom à nom, la série des rois qu'il attribuait à la Grande-Bretagne. Jusque-là, les noms des provinces, des fleuves et des villes, dont il prétendait fournir l'étymologie, avaient suffi pour lui suggérer les noms de ses héros : Locrin, Albanact, Kamber, Ebrauc, Leir, etc. Mais cette ressource allait s'épuiser : il fallait maintenant s'adresser ailleurs pour nourrir la liste amorcée des rois. C'est alors que Geoffroy a recouru aux généalogies de princes gallois que nous a conservées le manuscrit harléien 3859 comme partie intégrante de l'*Historia Britonum* anonyme [1]. Il n'y a pour s'en persuader qu'à reprendre les noms des rois qui figurent dans la partie du récit dont nous nous occupons et à inscrire en face de chacun d'eux les noms correspondants

1. Voir ci-après, Troisième Partie, p. 50 ss.

qu'offrent les listes généalogiques de Galles. Sur 9 noms, ces listes en fournissent 5 et la rencontre peut d'autant moins passer pour accidentelle que le même fait se reproduira pour la série des rois postérieurs. Pour notre passage, voici les concordances :

Cunedag :	Liste I (Cuneda [1])
Rivallo [2]	
Gurgust :	Liste VIII (Gurgust [3])
Sisill :	Liste XXVI (Seissill)
Iago [4]	
Kinmarc :	Liste VIII (Cinmarc)
Gorbodug :	Liste X (Garbaniaun [5])
Ferreux [6]	
Porrex	
Dunvallo Molmut :	Liste X (Dumngual Moilmut)

Même des quatre rois qui s'étaient, avant Dunvallo, partagé la Bretagne et que Geoffroy a pris la peine de nommer, deux au moins se retrouvent dans les généalogies galloises : ce sont Cloten [7] et Stater [8] ; et peut-être le nom de Rudauc a-t-il une provenance analogue [9].

Quant à l'histoire des neuf règnes qu'il a énumérés ici,

1. Le nom est l'équivalent de *Cunedach* ou *Cunedag* (en latin, *Cunedagius*). Voir *Historia Britonum*, chap. 62.

2. Rien de comparable dans les généalogies du manuscrit harléien. Mais le nom apparaît dans celles du manuscrit de Corpus Christi College (XIVe s.) publié par J. G. Evans (*Y Cymmodor*, t. VIII, 1887, p. 83), liste n° VIII.

3. Cf. listes IV et XVII du manuscrit de Corpus Christi College.

4. Rien de comparable dans les généalogies du manuscrit harléien. Mais le nom apparait dans les listes VI et XXII du manuscrit de Corpus Christi College.

5. La preuve qu'il s'agit du même personnage est fournie par la liste finale du manuscrit de Corpus Christi College, qui reproduit la liste des rois de Bretagne d'après Geoffroy de Monmouth et donne, au lieu de *Gorbodug*, la forme *Gorbanayaun*.

6. Rien d'identique dans le manuscrit harléien, mais seulement, dans la liste V, le nom de *Fer*.

7. Liste II du manuscrit harléien : Cloten.

8. *Ibidem* : Stater.

9. Liste II du manuscrit de Corpus Christi College : Reidoc. Il faut aussi remarquer que le nom du roi Bladud, dont il a été question précédemment, rappelle celui de Bleydiud, qui figure dans la liste XVII des généalogies du manuscrit harléien.



Geoffroy s'est montré très parcimonieux de renseignements. Il n'y en a qu'un seul pour lequel il ait fait exception : celui de Dunvallo Molmut, dont il a raconté des choses curieuses. Je passe, pour l'instant, sur ce qu'il en a dit : j'y devrai revenir à propos du règne ultérieur de Belin.

4. Belin et Brennius.

Du règne de Cunedag, contemporain de la fondation de Rome, à celui de Dunvallo Molmut, s'était écoulé un nombre d'années que Geoffroy n'a pas précisé, mais qui, occupé par les règnes d'une dizaine de rois, pouvait conduire approximativement jusqu'au moment où les histoires anciennes fournissaient enfin la mention d'un événement considérable qui intéressait les Celtes : la prise de Rome par les Gaulois Senons. C'était vers l'année 365 de la Ville. Conduits par Brennus, les Senons avaient battu les Romains à l'Allia. Marchant ensuite sur Rome, ils avaient incendié la cité; puis ils s'étaient retirés, sur paiement d'une lourde rançon. Ces événements nous sont aujourd'hui connus par des textes de Tite-Live, de Diodore, d'Appien, de Polybe, que nous considérons comme les meilleures sources de cette histoire, d'ailleurs mêlée de légende, et que Geoffroy ne connaissait pas. Mais Geoffroy avait du moins pu lire, sur ce sujet, les récits d'Orose [1] et de Landolf [2]. Or il lui a plu d'exploiter ce thème d'une conquête celtique en Italie et de faire profiter les Bretons de la gloire attachée au nom romain. Des Bretons conquérants de Rome : quel beau sujet! Geoffroy a fait à l'épisode la large place qu'il lui semblait mériter et il a jugé l'occasion bonne de lâcher les rênes à son imagination.

Mais, avant toute chose, il convenait de s'arranger pour que l'honneur du triomphe revînt bien à la Bretagne : Brennus, dans l'histoire, n'était pas breton. Geoffroy, sans autrement

1. II, 19.
2. I, *in fine*.

s'embarrasser, a eu vite fait d'imaginer que Dunvallo, en mourant, avait laissé deux fils, nommés Belin et Brennius. Le nom de Belin avait pu lui être suggéré par celui de Beli, qui reparaît fréquemment, désignant des personnages différents, dans les généalogies galloises [1] : la forme latinisée Belinus était celle que fournissait l'*Historia Britonum* [2]. Quant au nom de Brennius, ce n'est pas autre chose que celui de Brennus, mais modifié intentionnellement par Geoffroy, qui ne désirait pas établir de rapports trop manifestes entre son Brennius et le Brennus historique : car il ne lui était pas avantageux qu'on reconnût trop bien le nom, là où le personnage allait, sous sa plume, devenir méconnaissable. Et voici comment débutent les aventures des deux frères :

Belin et Brennius, dès la mort de leur père Dunvallo, entrent en rivalité pour la succession au trône. Leurs amis les mettent d'accord en faisant prévaloir le principe troyen des droits supérieurs de l'aîné. L'accord s'établit entre les contestants : Belin, l'aîné, reçoit le diadème de l'île, avec la Loegrie, la Cambrie et la Cornouailles ; Brennius, le cadet, reçoit la Northumbrie, de l'Humber au Caithness. Cinq années durant, la paix subsiste entre eux. Mais de mauvais conseillers reprochent à Brennius d'accepter une situation inférieure, lui qui avait si souvent écarté de ses rivages Cheulf, le chef des Morians. Ils l'engagent à demander la main de la fille d'Elsing, roi de Norvège, et de demander à celui-ci une aide qui lui permette de mettre la main sur la totalité de l'île. (Chap. 35)

Il va sans dire que le droit d'aînesse invoqué comme un principe troyen en faveur de Belin est une invention de Geoffroy et qu'il avait, du temps de cet auteur, tout juste autant d'ancienneté que les institutions féodales : seul ceci était peut-être exact pour l'époque dont il s'agissait, que le droit d'aînesse était inconnu de la législation bretonne.

Pour les Morians, dont le chef Cheulf insultait les rivages de Northumbrie, qui étaient-ils ? Le peuple dont parlent les histo-

1. Liste I : Beli, fils de Run ; — liste I et X : Beli Magnus, père d'Aballac ; — liste IV : Beli, fils d'Elfin.
2. Chap. 19.



riens anciens sous le nom de Morini occupait la région de Boulogne. Il faisait face à la Cantie, tandis que la Northumbrie avait devant elle les Bataves, les Frisons et les habitants de la Chersonèse cimbrique. Est-ce aux Morini que Geoffroy a pensé ? Il se peut, si l'on admet qu'il ait joué de la géographie avec la même liberté qu'il a apportée dans tout le reste. Mais il n'est pas non plus impossible qu'il ait pensé à ces Moringes scandinaves dont parle Paul Diacre dans son *Historia Langobardorum* et dont l'histoire est plus ou moins mêlée à celle des Goths. Le nom de Cheulf (peut-être Theulf) serait alors un nom forgé à la gothique, à la façon du nom qu'avait porté le célèbre Athaulf. De la même manière, le nom d'Elsing, qui ne se retrouve nulle part ailleurs, a été probablement forgé à la scandinave, avec utilisation de l'appellation ethnique d'*Helsingae,* nom porté par un peuple de la Baltique et qui entrait dans la composition d'un assez grand nombre de noms géographiques, tels que Helsingoer, Helsingborg, Helsingeland, etc.

Quant à l'idée de faire intervenir les peuples du Nord dans les affaires de la Bretagne, elle résultait naturellement des souvenirs d'une histoire plus récente qui, au début du IXe siècle, avait vu paraître les Norvégiens dans les parages de l'Écosse, dans les îles septentrionales et occidentales, — Shetland, Orcades, Hébrides, Irlande, — et qui, en 866 et en 872, avait vu deux irruptions mémorables des Danois par la voie de l'Humber.

* * *

Accueillant les conseils de son entourage, Brennius passe en Norvège, puis, averti que Belin, irrité de son départ, a confisqué sa province, il remet à la voile pour la Bretagne. Mais, en cours de route, il est assailli par Guichtlac, roi des Danois, qui, amoureux de la fille du roi de Norvège, que ramenait Brennius, réussit à s'emparer du navire qui la portait. Une tempête ayant bientôt dispersé les deux flottes adverses, Guichtlac est jeté sur la côte de Northumbrie, où les indigènes le font prisonnier et le conduisent à Belin. Quelques jours après, Brennius, à son tour, avec sa flotte ralliée, aborde en Albanie. Averti de ce qui s'est passé, il somme Belin

de lui rendre son royaume et sa fiancée. Belin refuse de s'incliner devant cette sommation et une grande bataille s'engage au bois de Calaterium [1], bataille sanglante où les hommes tombent comme les blés sous la faux des moissonneurs. Belin finit par tailler les Norvégiens en pièces, leur tue 15.000 hommes, et c'est à peine si un millier d'entre eux s'en tire avec la vie sauve. Brennius passe en Gaule. Belin tient conseil à York pour savoir ce qu'on fera de Guichtlac, qui propose de se soumettre avec toute la nation danoise et de payer annuellement tribut, pourvu qu'on l'autorise à rentrer dans son pays avec celle qu'il aime. On se met d'accord sur ces conditions, et Guichtlac retourne chez lui. (Chap. 36-38)

Ainsi s'achève cette première partie de l'histoire de Belin et de Brennius. Ces Norvégiens, ces Danois, qui devaient un jour devenir la terreur des Anglo-Saxons et leurs vainqueurs, les Bretons les avaient connus avant eux ; mais ils les avaient battus, écrasés, soumis à leur domination et contraints à payer tribut. Les fils d'Ebrauc s'étaient déjà taillé des royaumes en Germanie : Belin venait d'asseoir son autorité sur la Scandinavie et il allait faire mieux encore.

*
* *

A l'intérieur, maître de la totalité du royaume, Belin confirme les lois de son père Dunvallo Molmut, notamment en ce qui concerne la paix garantie aux cités et aux routes qui y conduisaient. Et comme il y avait doute sur les routes auxquelles s'appliquait l'édit, il fait construire à pierre et à chaux une route qui traverse l'île dans toute sa longueur, de la mer de Cornouailles au littoral de Caithness, et qui conduit directement aux villes qui s'y trouvent. Il en fait construire une autre qui traverse l'île dans toute sa largeur, de Menevie [1] à Port Hamon [2]. Il en fait enfin construire deux autres qui traversent l'île en oblique. Toute violence portée contre un homme sur ces routes devait relever directement de sa juridiction. Au reste, dit Geoffroy, si l'on veut connaître le détail de ses lois à ce sujet, il n'y a qu'à lire les *Molmutinae leges*, les Lois Molmutines, que l'historien Gildas a traduites du breton en latin et que le roi Alfred a ensuite traduites du latin en anglais. (Chap. 39)

1. Calatum est, dans l'Itinéraire d'Antonin, une ville du territoire des Briganes. Le bois Calaterium était sans doute dans son voisinage.
2. Saint-David.
3. Southampton.

C'est ici un chapitre digne d'attention et qu'il faut rattacher à ce qui a été raconté précédemment par Geoffroy des institutions juridiques de Dunvallo Molmut et de la fondation à Londres d'un temple de la Concorde destiné à consacrer ses lois.

Geoffroy venait de découvrir deux thèmes nouveaux.

Il s'était, jusque-là, employé à raconter les grandes fondations de villes dont il tenait à faire honneur aux rois bretons : il ne lui restait plus, pour épuiser ce sujet, qu'à parler de Carlion sur l'Usk et de Gloucester, dont il se réservait d'attribuer un peu plus tard la création à Belin et à Arviragus. Pour l'instant, son propos était à peu près réalisé et il s'était acquitté à peu près complètement de la tâche qu'il s'était assignée à l'instar d'Henri de Huntingdon, lequel, lui aussi, au début de son *Historia Anglorum* [1], donnant une idée générale de la Bretagne, avait énuméré ses principales cités. Mais, l'histoire des fondations de villes étant terminée, il restait à exploiter l'histoire des fondations d'édifices, auxquelles Geoffroy voulait aussi attacher le souvenir des anciens princes bretons. Ce sujet, il y avait déjà touché quand il avait raconté comment Cordeilla avait, à Leicester, construit un hypogée sous la Soar. A partir du règne de Dunvallo Molmut, il y est revenu avec assiduité et il s'est mis à mentionner fréquemment des édifices divers, notamment des sépultures de rois. C'est ainsi que, dans la suite de son récit, on le verra indiquer que Belin, que Gorbonian, que Lud, que Wortimer, de même que Dunvallo, avaient été ensevelis à Londres ; qu'Arthgallo l'avait été à Leicester ; que Cassibellan, que Sévère, que Constantin l'avaient été à York ; que Lucius l'avait été à Gloucester ; qu'Ambroise Aurèle et Uther Pendragon l'avaient été près de Salisbury. Pour commencer, c'est Londres qui l'a intéressé. Historiquement, le rôle important de cette ville comme capitale ne remontait pas au-delà de l'époque du roi Alfred. Mais Geoffroy, tenant surtout compte de ce qu'il voyait de son temps,

1. I, 3.

a voulu qu'elle fût une fondation de Brutus et par conséquent la capitale antique de la Grande-Bretagne. Il a voulu, de plus, que les rois Bretons y eussent, au cours des siècles, multiplié les traces de leur puissance. Sans doute l'avait-il visitée personnellement. Il avait pu y voir de ses propres yeux des monuments anciens, de vieilles fortifications. Il avait pu y voir la porte fameuse de Billingsgate, sur la Tamise, dont la tour dominait un port actif : les lois d'Ethelred [1] mentionnaient ces lieux, qu'on peut visiter aujourd'hui encore et où se sont conservées les dénominations d'autrefois. Geoffroy avait également vu la porte de Ludgate et il savait que de cet endroit, notamment du point qui porte encore de nos jours le nom de Ludgate Hill, on dominait l'église Saint-Martin, transformée depuis, mais qui se dresse encore, placée sous la même invocation, dans le même site. On verra le parti qu'il a tiré de cette information. Je note seulement, pour l'instant, qu'il a attribué à Dunvallo la fondation à Londres d'un temple de la Concorde.

Il y avait là un premier thème. Il y en avait un second dans l'idée que les rois bretons, grands fondateurs, avaient été aussi de grands législateurs.

Cette nouvelle idée a été suggérée à Geoffroy par Henri de Huntingdon, qui, en décrivant d'ensemble la Bretagne, avait accordé une mention aux grandes routes de l'île et à la législation qui les régissait [2] :

Tantae autem gratiae inhabitantibus fuit Britannia, quod quatuor in ea calles a fine in finem construxerunt regia sublimatos autoritate, ne aliquis in eis inimicum invadere auderet. Primus est ab oriente in occidentem et vocatur Ichenild ; secundus est ab austro in aquilonem et vocatur Erningestrete ; tertius est ex transverso a Dorobernia in Cestriam, scilicet ab Euro austro in Zephyrum septentrionalem et vocatur Watlingestrate ; quartus, major ceteris, incepit in Catenes et desinit in Totenes, scilicet a principio Cornugalliae in finem Scottiae, et hic callis vadit ex transverso a Zephiro australi in Eurum septem-

1. IV, 2 : *De telonio dando ad Bylyngesgate.*
2. *Historia Anglorum*, I, 7.



trionalem, et vocatur Fossa, tenditque per Lincolniam. Hi sunt quatuor principales calles Angliae, multum quidem spatiosi, sanciti edicti regum scriptisque verendis regum.

Mais il y a une grande différence entre la description d'Henri de Huntingdon et celle de Geoffroy de Monmouth. Tandis qu'Henri mentionnait, sans plus, la législation relative aux routes, Geoffroy en a indiqué l'origine, l'a fait remonter aux rois bretons et, selon son ordinaire, a attribué à l'initiative de ces rois tout ce qui, dans l'œuvre de civilisation visible en Angleterre au XII[e] siècle, pouvait passer pour beau et bon.

Or, il est manifeste que nulle réalité historique n'autorisait Geoffroy à faire ni de Dunvallo ni de l'imaginaire Belin les inventeurs de la législation relative aux routes. Il a feint que leurs lois avaient été traduites du breton en latin par Gildas et du latin en anglais par Alfred. En introduisant ici le nom de Gildas, il fournissait une précision qui devait, dans son esprit, authentiquer ses dires, mais qui, en réalité, en dénonce l'imposture : il est de science certaine que jamais Gildas n'a employé son stylet à traduire des lois bretonnes, et user ainsi de sa notoriété pour accréditer une fable, c'est, aujourd'hui du moins, ne tromper personne. Pour le roi Alfred, l'abus est aussi flagrant. On connaissait Alfred, non seulement par ses exploits de grand prince, mais aussi par son œuvre de lettré, par les traductions qu'il avait lui-même données de Grégoire, d'Orose et de Bède ; on le connaissait aussi pour l'auteur d'un *corpus* juridique [1] où, selon sa propre indication [2], il avait compilé les lois du roi Ine, son parent, d'Offa, roi de Mercie, et d'Aedelbirth. Mais Geoffroy a menti assurément en prétendant, à la faveur de la double réputation du roi comme législateur et comme traducteur, qu'il avait traduit des lois d'origine bretonne.

Gildas et Alfred sont donc ici hors de cause. Quant à Dun-

1. Publié par Liebermann, *Die Gesetze der Angelsachsen*, t. I, p. 16-124.
2. *Ouvrage cité*, p. 47.



vallo Molmut, il est non moins certain que Geoffroy a forgé son rôle de toutes pièces.

Il est vrai que ce personnage tient une certaine place dans les écrits d'origine galloise.

Si les généalogies du x[e] siècle se bornent à le nommer, sans rien apprendre de lui, sinon qu'il était fils de Garbaniaun [1], on possède, conservé dans un manuscrit de l'an 1372, un ouvrage intitulé *Eulogium Historiarum* [2] où un moine de Malmesbury a cru pouvoir fournir quelques détails sur sa personne et sur son œuvre. Il avait existé, raconte ce moine, un château de Bladon, nommé Ingelbourne par les Saxons, et qui avait été bâti, 642 années avant l'Incarnation, par un roi breton, le 18[e] depuis Brutus : Dunwallo Molmuncius. Autour de ce château, s'était élevée une cité entière, qui avait été détruite plus tard par les envahisseurs (les Saxons), et la résidence royale avait été alors transférée à Kairdureburgh, localité appelée depuis, dit l'auteur, Brukeburgh ou Brokenbern (aujourd'hui Brokenberh). Le château lui-même, solidement construit, avait subsisté longtemps après ; et c'est à ses pieds que l'ermite irlandais Meidulf éleva ce qui devait devenir par la suite l'abbaye de Malmesbury. Ailleurs, le même moine raconte encore que Dunwallo avait également bâti les châteaux de Laycok (Laycok sur l'Avon, probablement) et de Tetraonburgh (qu'on ne sait pas identifier).

D'autre part, le texte des Lois de Galles mentionne, lui aussi, le même personnage, sous le nom de Dumgual Moilmut. Le code du Nord-Galles, dont le manuscrit le plus ancien date des environs de l'an 1200, lui consacre un chapitre entier. On y lit [3] qu'avant que la couronne de Londres et la suprématie de l'île eussent passé aux Saxons, Dyvnwal Moel Mud (des manuscrits plus récents ajoutent qu'il était fils de Clydno) dominait sur la Bretagne entière. Il était fils d'un comte de Cernyw (Cor-

1. Et par conséquent différent de Dumngual Hen, fils de Cinuit (listes généalogiques V, VI et VII), avec lequel E. Guest, *Origines celticae*, t. II, p. 266 ss., a eu tort de vouloir l'identifier.

2. Édit. Fr. Scott Haydon (Collection du Maître des Rôles), t. I, chap. XCII.

3. Édition in-4° d'A. Owen, *Ancient Laws and Institutes of Wales*, p. 89.



nouailles) et d'une fille du roi de Lloegyr (Angleterre centrale) et, après extinction de la descendance mâle de ce dernier prince, il avait recueilli son héritage en qualité de petit-fils. C'était un homme de grande sagesse. Il fut le premier à établir de bonnes lois dans l'île et ces lois restèrent en vigueur jusqu'au temps d'Hywel Dha, fils de Cadell.

D'autres textes encore font mention de Dyvnwal Moel Mud. Ce sont deux séries de triades, qui lui sont attribuées et à la fin de chacune desquelles se trouve une notice qui le concerne. Ces triades ont été publiées par A. Owen, parmi les documents qu'il a appelés les Lois galloises, à la suite des Lois de Galles (Galles du Nord, Galles du Sud et Galles du Sud-Est). Le premier recueil de ces triades indique que les lois dont elles se composent sont l'œuvre de Dyvnwal Moel Mud, roi de Galles, qui se proposait de montrer où était le droit dans les « cantrevs » et les « cymwuds ». Il était le meilleur législateur qu'on eût connu et il avait établi des privilèges et garanties pour tout le monde, indigènes ou étrangers. Ses lois furent confirmées, après lui, par Hywel Dha, roi de toutes les Galles. — Quant au second recueil de triades, il indique seulement que Dyvnwal Moel Mud était le meilleur législateur de Galles.

Tels sont les textes qui, indépendamment de Geoffroy, nous parlent de Dunvallo.

Mais les renseignement qu'ils apportent sont d'une valeur historique très douteuse.

Le récit du moine de Malmesbury contenu dans l'*Eulogium Historiarum* est tardif et l'on sait le peu de foi que méritent, en général, les histoires de fondations. De plus, en ce qui concerne Dunvallo Molmut, l'orthographe même de son nom, le rang qui lui est assigné à partir du Brutus légendaire, la date où est situé son règne, prouvent surabondamment que l'auteur de l'*Eulogium* s'était informé auprès de Geoffroy et l'on ferait fausse route en s'imaginant que sa narration représente une tradition indépendante de l'*Historia regum Britanniae,* d'où, en réalité, elle est issue.

Le témoignage des Lois de Galles, solide en apparence, ne

vaut guère mieux dans le fond. Hywel Dha, personnage historique, était devenu roi du Sud-Galles et de Powys à la mort de son père Cadell, vers l'année 909 [1], et il avait ajouté le Nord-Galles à ses états quand était mort, à son tour, son cousin germain Idwal Voel, fils d'Anarawt. Il était mort lui-même en 950 [2]. Ses lois datent donc du xe siècle. Mais la rédaction de ces lois qui nous a été conservée dans un manuscrit de l'extrême fin du xiie siècle ne doit pas être considérée comme nécessairement authentique. Il est même assuré que le chapitre relatif à Dyvnwal Moel Mud ne pouvait pas faire partie de la rédaction originale et qu'elle a le caractère d'une glose. Cette glose a ceci de commun avec le récit de Geoffroy qu'elle fait de Dyvnwal Moel Mud le fils d'un duc de Cornouailles et qu'elle lui attribue l'acquisition de la Loegrie. Elle en diffère par la façon d'expliquer cette acquisition, due à un héritage, et non pas à la force. Mais la différence n'est pas suffisante pour admettre que le texte des Lois représente une tradition indépendante de celle de Geoffroy et à laquelle celui-ci aurait puisé. Je note que certains manuscrits des Lois donnent Dyvnwal pour le fils de Clydno, ce qui n'est pas d'accord avec les généalogies galloises du xe siècle, lesquelles en font un fils de Garbaniaun. Geoffroy, qui se servait de ces généalogies, mais qui ne désirait pas qu'on s'en aperçût, a donné pour père à son Dunvallo, non pas Garbaniaun, mais un duc de Cornouailles nommé Cloten : c'est peut-être ce Cloten que représente le Clydno des Lois. Ainsi s'affirme la faible autorité de ces Lois et leur dépendance probable par rapport au texte de Geoffroy.

Enfin, les récits des triades ne représentent pas des textes législatifs à proprement parler : ce sont des élucubrations historico-philosophiques dont la date est tardive et derrière lesquelles il est difficile de reconnaître une tradition certaine. Au reste, Dyvnwal Moel Mud n'y est plus représenté, ainsi que dans les lois de Galles, comme un roi qui domine sur toute la

1. *Annales Cambriae*, ad annum.
2. *Ibidem*, ad annum.

Bretagne, mais seulement sur les Galles. Peut-être cette façon d'entendre les choses est-elle plus juste. Mais on peut se demander si les triades n'ont pas été placées sous le nom de Dyvnwal comme sous celui d'un personnage mythique, qui ne devait sa célébrité de législateur qu'au caprice de Geoffroy [1].

Nulle preuve, par conséquent, qu'il ait existé, antérieurement à Geoffroy, aucune tradition qui parlât de l'activité législative de Dunvallo. Admettons pourtant que cette tradition ait existé : il reste du moins que Geoffroy, en définissant l'œuvre de son héros, a certainement faussé ou l'histoire ou la légende. Aucun texte gallois ne permet de considérer ni comme proprement galloise, ni comme l'institution du gallois Dunvallo, aucune des dispositions dont il a fait mérite à ce dernier. Sans doute les Lois de Galles parlent du droit d'asile dans les églises [2] ; mais elles en parlent plutôt pour le limiter que pour en établir le principe. Sans doute, elles parlent des routes royales [3] ; mais elles n'en spécifient pas le régime propre et n'en donnent pas d'autre définition que la largueur [4]. Sans doute, elles parlent de routes privilégiées qui se croisent, à raison de deux par province [5] ; mais elles ne parlent pas de routes qui traversent l'île dans toute sa longueur et dans toute sa largeur, et l'évidence est, ici, que la législation a une origine saxonne : le principe de la juridiction ne s'explique que lorsqu'on considère l'île dans sa totalité et par le fait que le sol livrait, toutes construites, les routes ouvertes par les Romains ; la base de la loi anglo-saxonne est la voie romaine ; la loi saxonne est fonction de la voie romaine ; tandis que rien, sinon l'imitation saxonne,

1. Je ne tiens naturellement pas compte des triades publiées dans la *Myvyrian Archeology of Wales* d'après le livre de Jehan Brechva et le livre de Caradoc de Nant Garvan (Llancarvan). Il est question à plusieurs reprises de Dyvnwal Moll-mut (400,4 ; 401, 11 ; 404, 36 ; 406, 58). Ces textes, tardifs, sont dépourvus d'autorité et reposent très souvent sur le livre de Geoffroy. Ils font de Dyvnwal un fils de Prydein.

2. Par exemple, Lois du Nord-Galles, p. 66-68 ; Lois Galloises, p. 442, 444, 488 489.

3. Lois de Galles Sud-Est, p. 373 ; Lois Galloises, p. 544 et p. 652.

4. Lois de Galles Sud-Est, p. 373 ; Lois Galloises, p. 525.

5. Lois Galloises, p. 525.

ne permet d'apercevoir, en Galles, l'origine de l'établissement d'une voie longitudinale et d'une voie transversale par province. Enfin, pour ce qui est de Dyvnwal Moel Mud, seules les Lois du Nord-Galles définissent son œuvre législative, ou prétendue telle, avec un peu de précision, et elles lui attribuent simplement, comme opérations personnelles, la mensuration de l'île et la détermination des mesures. Ainsi, tout ce que Geoffroy donne comme l'initiave de Dunvallo Molmut n'est que mensonge.

En fait, il est aisé d'apercevoir comment il a procédé, partant de réalités que lui offrait le spectacle de son époque et les déformant à sa convenance, afin de les faire concourir à son panégyrique des Bretons.

Il pouvait savoir que les églises jouissaient, depuis longtemps, du privilège d'assurer aux coupables un asile inviolable : ce droit, qui paraît attesté chez les Anglo-saxons dès l'époque de Bède [1], avait été reconnu dans la suite par tous les législateurs et se trouvait formellement inscrit dans les lois d'Édouard le Confesseur [2] ainsi que dans celles de Guillaume Ier [3].

Il pouvait savoir, au sujet des routes, quelque chose de plus que ce qu'en disait Henri de Huntingdon, notamment qu'à ces routes s'appliquait la Paix du Roi et que quiconque s'y rendait coupable d'une agression relevait directement de la justice royale [4].

1. Édit. Stevenson, 121, où l'on lit que l'évêque Cuthbert ne voulut pas être enseveli dans l'église « propter incursionem profugorum. »

2. Chap. 5 : « *De reis ad ecclesiam confugientibus*. Quicumque reus vel noxius ad ecclesiam pro praesidio confugerit, ex quo atrium ingressus fuerit, securus sit et a nemine insequente ullo modo apprehendatur nisi per pontificem loci illius vel per ministros ejus. »

Je cite les textes d'après l'édition F. Liebermann, *Die Gesetze der Angelsachsen*, t. I.

3. *Leis Willelme*, 1 : « De quel forfeit que hom fet oüst, e il poüst venir a seinte iglise, oüst pais de vie e de menbre. »

4. *Leges Edwardi Confessoris*, 5 : « Pax regis multiplex est : alia.. ; alia.. ; alia quam habent quatuor chimini, id est Watlingestrete, Fosse, Hilkenildestret, Ermingestret, quorum duo in longitudinem regni, alii vero in latitudinem disten-

Il pouvait savoir que la définition des voies royales avait varié au cours des années et que, si certains codes les déterminaient nominativement, les appelant, au nombre de quatre, Watligestrete, Ermingestrete, Fosse et Hilkenildstrete (comme font les lois d'Édouard le Confesseur et celles de Guillaume I[er] [1]) d'autres codes (comme les lois d'Henri I[er] [2]) ne les désignaient que par certains caractères techniques, tels que la largeur, la viabilité permanente ou la destination.

Il pouvait savoir qu'une certaine juridiction s'appliquait aux villes et que, si celles-ci étaient dites royales, les crimes qui s'y commettaient relevaient directement de la justice du roi [3].

Il pouvait savoir, enfin, que la juridiction normande, conformément à une tradition nationale très ancienne, accordait à la charrue une protection particulière et qu'elle la déclarait insaisissable comme gage aussi bien par le roi que par les seigneurs [4].

Voilà l'origine des mesures attribuées par Geoffroy à Dunvallo et à Belin : quelques dispositions réellement existantes dans les législations anglaise et normande, comme le droit

duntur ; alia quam habent aquae, quarum navigio de diversis partibus deferuntur victualia civitatibus vel burgis... »

12, 7 : « Pax autem quatuor chiminorum et aquarum praedictarum sub majori judicio quod superius diximus continetur : de assaltu... »

12, 9 : « Ceteri chimini de civitatibus ad civitates, de burgis ad burgos, per quos homines vadunt ad mercata vel alia negotia sua, sub lege comitatus sunt. »

Leis Willelme, 26 : « De quatre chemins, ceo est a saveir Watlingestrete, Ermingestrete, Fosse, Hykenild, ki en aucun de ces quatre chemins ocist aucun, ki seit errant par le païs, si enfreint la pais le rei. »

Leges Henrici, 80, 2 : « Si in via regia fiat assultus super aliquem, forestal est et C s. emendetur regi. »

1. Voir note précédente.

2. *Leges Henrici*, 80, 3 : « Tanta vero debet esse [via regia], ut inibi duo carri sibi possint ad invicem obviare, et bubulci de longo stumbli (stimuli) sui possint assimulare, et XVI milites possint equitare de latere, armati. Et via regia dicitur quae semper aperta est, quam nemo conclaudere potest vel avertere terminis suis, quae ducit in civitatem, vel burgum, vel castrum, vel portum (regium). »

3. *Leges Henrici*, 80, 1 : « *De homicidio in curia, exercitu, burgo, vel castello.* Si in domo, vel in curia, vel in burgo, vel in castello, vel exercitu, vel hostico regis faciat aliquis homicidium, sit in misericordia regis de pecunia vel membris. »

4. Voir là-dessus F. Liebermann, *ouvr. cité*, t. II, p. 606, au mot *Pflug*, 5.

d'asile dans les églises et l'assujettissement des routes royales à la juridiction royale ; et une série de pures inventions : un prétendu droit d'asile dans les villes (suggéré par le souvenir des privilèges de la justice royale dans les villes royales), un prétendu droit d'asile auprès des charrues (suggéré par la protection accordée à la charrue), une prétendue construction de routes visant à faciliter l'application de la paix du roi (suggérée par la diversité des définitions contenues dans les textes).

Quant à la désignation des routes royales, dont il attribué la construction à Belin au nombre de quatre, Geoffroy n'en a défini que deux : l'une qui allait de Cornouailles en Caithness, l'autre qui conduisait de Menevie (Saint-David) à Port Hamon (Southampton). Il est seul, parmi tous les autres auteurs, à avoir indiqué cette dernière route. Or, tout d'abord, on notera que cette voie ne saurait passer, comme il l'a prétendu, pour traverser l'île dans sa largueur. De plus, elle ne correspondait au tracé d'aucune voie romaine. L'itinéraire romain qui partait de Maridunum (c'est-à-dire de Carmathen seulement, et non de Menevie) et, longeant la côte du Sud-Galles, aboutissait à Glevum (Gloucester), ne pouvait être considéré comme une grande voie qu'à partir d'Isca (Caerlion) : à l'est de Glevum, cet itinéraire courait comme grande route par Corinium (Cirencester), Calleva Atrebatum (Silchester) et Londinium (Londres) ; une dérivation qui, amorcée à Calleva, gagnait le sud, ne desservait que Venta Belgarum (Winchester) et ne se continuait jusqu'à Clausentum (Hamtone) que sous la forme d'une route étroite. Si Geoffroy a donné tant d'importance à la route Saint-David-Southampton, c'est seulement en s'inspirant de faits contemporains qui le touchaient personnellement, lui et les Sud-Gallois : peut-être parce que la définition nouvelle de la route royale donnée par Henri Ier trouvait son application sur cet itinéraire ; assurément, parce que Saint-David était le siège métropolitain de l'Église galloise et que Hampton (Southampton) était, pour les gens de sa région, le port d'embarquement ordinaire, quand on se rendait en Gaule, c'est-dire vers l'Orient.

*
* *

Voilà pour l'œuvre intérieure de Belin. Et maintenant, l'œuvre extérieure :

Brennius, après son conflit malheureux avec Belin, s'est retiré en Gaule. Réduit à une escorte d'une douzaine de soldats, il visite successivement les divers chefs du pays. Finalement, il est accueilli avec faveur par Segin, duc des Allobroges, auquel il plaît par sa sagesse et sa vaillance, son élégante beauté et les talents de veneur et de fauconnier que lui avait donnés une bonne éducation. Il épouse la fille de Segin et, celui-ci étant mort moins d'une année après ce mariage, il hérite de son royaume. Alors il s'applique à se concilier l'affection de ses sujets : il leur distribue le trésor royal et, connaissant le faible des Allobroges, il leur prodigue à manger. (Chap. 40)

Le personnage de Brennius a été dessiné ici par Geoffroy selon le goût de son temps, où les romans montrent souvent un jeune homme qui se fait bien venir de quelque protecteur par sa beauté et son adresse à la chasse. Le nom de Segin — un Séguin, probablement — n'a, naturellement, aucune valeur historique : il a été pris au hasard parmi les noms du XIIe siècle de couleur française. Au hasard aussi le nom des Allobroges, dont d'ailleurs Geoffroy, ici et dans d'autres passages, ne paraît pas avoir bien su où les situer au juste. Quant à ce trait qu'il leur prête d'aimer à manger, il affecte par cette précision l'air d'un historien bien informé : en réalité, cet amour de la bonne chère, c'est aux Gaulois que la tradition l'attribuait ; ce sont eux qu'on voit plaisantés là-dessus dans les *Dialogues* de Sulpice Sévère [1] ; et le petit traité des caractéristiques des peuples qui va sous le nom d'Isidore porte, dans l'une de ses deux versions principales, cette notice laconique relative aux Gaulois : *Gula Gallorum* [2].

*
* *

Brennius, devenu roi, traite avec les Gaulois, afin qu'ils lui permettent de traverser leur territoire, et se rend en Grande-Bretagne.

1. I, 5 ; I, 8 ; I, 13.
2. Mommsen, *Chronica minora* (*Monumenta Germaniae historica*), t. II, p. 390

Il se met en route avec une forte armée, prépare une flotte sur les côtes de Neustrie[1] et aborde dans l'île. A cette nouvelle, Belin se porte à sa rencontre et s'apprête à lui livrer bataille. Mais, comme les troupes sont sur le point d'en venir aux mains, la mère des deux frères ennemis, nommée Conwen, se précipite au milieu des deux armées et se présente à Brennius. Elle lui remontre que Belin n'a pas été injuste à son égard, que d'ailleurs l'exil auquel il a été forcé lui a valu un royaume, qu'enfin les premiers torts ont été de son côté à lui, Brennius, qui était allé chercher le secours du roi de Norvège. Elle découvre sa poitrine, cette poitrine qui a nourri son enfant; elle parle de ses entrailles, qui l'ont porté; elle réussit à l'attendrir. Les deux frères se réconcilient. (Chap. 41)

Ainsi, jadis, Jocaste s'était rendue au camp de Polynice. On le lisait dans Stace, et les ressemblances du récit de Geoffroy avec celui du poète ancien, poussées jusque dans le détail de l'expression, prouvent qu'il y a eu ici exploitation consciente du souvenir[2].

*
* *

Réconciliés entre eux, Belin et Brennius se rendent à Trinovantum et décident une grande expédition contre la Gaule. Ils passent la mer, battent les roitelets francs et, le pays tout entier ayant été soumis en une année, les Allobroges et les Bretons, sous leur commandement, gagnent l'Italie, marchent sur Rome et répandent la dévastation sur leur passage. Les deux consuls Gabius et Porsenna, effrayés, offrent la paix et s'engagent à payer un tribut annuel. Belin et Brennius acceptent les conditions et, nantis d'otages, passent

1. C'était, au temps de Geoffroy, une façon archaïque de désigner la Normandie.

2. Stace, *Thébaïde*, VII, 481 :

...venit ante hostes et *pectore nudo*
Claustra adversa ferit, *tremulisque* ululatibus orat
Admitti : « Reserare viam rogat impia belli
Mater : in his aliquod jus execrabile castris
Huic utero est...
...Quanam inveniam, mihi dicite, natum
Sub *galea* ?... »
...Tumidas frangebant dicta cohortes
Nutantesque virum *galeas*, et sparsa videres
Fletibus arma piis.

Geoffroy de Monmouth :

Ut igitur *tremulis* gradibus locum quo ipse stabat nacta fuit, brachia collo ejus injecit... *Nudatis quoque uberibus*, illum in hunc modum affata est, sermonem impediente singultu : « Memento, fili, memento *uberum istorum*, quae suxisti, matrisque tuae *uteri*, quo te opifex rerum... creavit... »

Sedato animo obedivit et ultro, deposita *galea*, cum illa ad fratrem perrexit. »

en Germanie. Mais les Romains, honteux d'un si dur traité, viennent au secours des Germains. Alors Brennius, à la tête de ses troupes, se retourne contre Rome, tandis que Belin, à la tête des Bretons, attend en Germanie l'armée romaine. Les consuls, avertis du mouvement de Brennius, battent en retraite, mais non pas si vite que Belin, faisant force de marche, ne réussisse à les devancer et à leur couper la route. Celui-ci les attend dans un défilé par où ils devaient passer. Surpris, ils croient avoir affaire à Brennius et aux Gaulois Senons. Une bataille s'engage, où, marchant sans armes et en désordre, ils sont taillés en pièce. Belin rejoint Brennius qui avait déjà posé le siège devant Rome depuis trois jours. Il dresse en vue de la ville des fourches patibulaires, où il menace de pendre les otages. Les Romains ne cèdent pourtant pas et, supportant de voir exécuter 24 des leurs, ils se défendent énergiquement. Informés d'un secours que les consuls Gabius et Porsenna leur apportent, ils font une sortie, tandis que les consuls eux-mêmes attaquent les assiégeants par le dehors. Les Allobroges et les Bretons, d'abord surpris, se ressaisissent bientôt et restent vainqueurs : ils tuent Gabius, font Porsenna prisonnier, s'emparent de la ville et se partagent le butin. — Brennius, là-dessus, reste en Italie : « les Histoires Romaines racontent la suite de ses exploits et sa fin », dit Geoffroy, ajoutant que, pour sa part, il négligera ce sujet, étranger au sien, et déjà traité par d'autres. Quant à Belin, il rentre en Bretagne. (Chap. 41-44)

Les Histoires Romaines, c'était quelque chose comme la compilation de Landolf, où Geoffroy avait pu lire, d'après de vieux auteurs, comment les Gaulois de Brennus, se retirant de Rome chargés de leurs dépouilles, avaient été détruits par Camille. C'est ici que se dénonce clairement le souvenir des événements de l'histoire romaine dont tout l'épisode n'est qu'une adaptation. L'emprunt finit par éclater aux yeux. Geoffroy a eu beau déguiser Brennus en Brennius, en faire le duc des Allobroges, inventer toutes sortes de péripéties : il devient évident que c'est bien l'équipée du Brennus historique qu'il s'occupe à démarquer. Ces étranges consuls Gabius et Porsenna, qui n'ont jamais existé, doivent leur naissance jumelle au dédoublement fantaisiste du nom porté par le dictateur Gaius Fabius Dorsuo, lequel était mentionné par Landolf dans l'histoire de Brennus, et déformé sous l'influence d'un passage antérieur du même

auteur, où Geoffroy avait découvert le nom de l'étrusque Porsenna, comme il y avait découvert aussi l'idée de la surprise des Romains au sortir d'un défilé, surprise pareille à celle dont Flaminius avait essuyé la honte, au temps d'Annibal, au débouché de la route du lac Trasimène. Mais un trait est piquant entre tous : Geoffroy avait fait de Brennius le chef des Allobroges ; c'était, pour lui, l'une de ces petites ruses par lesquelles on égare utilement le lecteur ; mais, emporté par le feu de sa narration, il a oublié sa donnée initiale et l'on aura remarqué que le nom des Gaulois Senons lui a échappé au moment où il raconte l'étonnement des Romains qui rencontrent sur leur route de retraite un ennemi inattendu. L'imposture n'a pas autrement d'importance ; mais ici encore, où le contrôle est possible grâce à l'abondance relative des sources, il est bon d'en analyser l'esprit et le procédé et d'en tirer un avertissement pour le moment où il s'agira de déterminer les rapports du récit de Geoffroy avec l'histoire si mal connue des Bretons.

* * *

En Grande-Bretagne, Belin se livre à des travaux de paix. Il fonde, entre autres villes, celle qui s'est longtemps appelée Kaerosc, métropole de la Démétie (Sud-Galles), sur l'Usk, près du golfe de la Severn : c'est la ville que les Romains ont ensuite appelée la Ville des Légions, à cause des légions qui avaient accoutumé d'y prendre leurs quartiers d'hiver. A Trinovantum, Belin construit une porte magnifique sur les bords de la Tamise, qui, de son nom, s'est appelée Belinesgata. Cette porte était dominée par une haute tour et à ses pieds s'ouvrait un excellent port. Belin remet en vigueur les lois de son père et son royaume acquiert une prospérité qu'il n'avait jamais atteinte et qu'il ne devait plus égaler. A sa mort, son corps est incinéré et ses cendres, enfermées dans une urne d'or, sont placées au sommet de la tour de la Belinesgata. (Chap. 44)

J'ai déjà expliqué comment Geoffroy avait été amené à parler de la Billingsgate, le centre vivant de Londres à son époque. Pour l'urne où sont enfermées les cendres de Belin, au sommet de la tour, il est remarquable que ce soit le seul prince

dont Geoffroy dise qu'il ait été incinéré. C'est qu'à ce grand roi, le vainqueur de Rome, le conquérant de la Grande Ville, il a voulu donner une sépulture qui rivalisait avec celle du plus illustre des Romains. Une fois déjà, à propos de Trinovantum, capitale de la Bretagne, Geoffroy avait paru penser à Rome : il avait attribué à Dunvallo la fondation d'un temple de la Concorde, comme il y avait un temple de la Concorde au pied du Capitole [1]. A Belin, successeur de Dunvallo, il a attribué une sépulture à l'image de celle de Jules César, dont les cendres, enfermées dans une urne, étaient placées près de Saint-Pierre, au sommet d'un obélisque, d'où l'ancien maître du monde semblait encore le dominer [2].

5. *De Gurguint Barbtruc à Hely.*

Après Belin règnent successivement en Grande-Bretagne :

Gurguint Barbtruc [3]
Guithelin
Sisill (fils du précédent) [4]
Kimar (fils du précédent) [5]
Dan (frère du précédent, époux de Tangustela) [6]
Morvid (fils du précédent) [7]
Gorbonian (fils aîné du précédent) [8]
Arthgallo (frère du précédent) [9]
Elidur (frère du précédent) [10]
Arthgallo (pour la seconde fois)
Elidur (pour la seconde fois)
Iugen [11] et Peredurus [12] si-

1. *Mirabilia Romae*, édit. A. Jordan, *Topographie der Stadt Rom im Alterthum*, t. II, p. 635.
2. *Mirabilia Romae*, édit. citée, p. 625 : « juxta quod est memoria [= sepulchrum] Caesaris, id est agulia, ubi splendide cinis ejus in suo sarcophago requiescit : sicut eo vivente totus mundus ei subjectus fuit, ita eo mortuo usque in finem saeculi subjicitur. »
Les merveilles de Rome étaient célèbres par toute la chrétienté : Guillaume de Malmesbury leur a fait une large place dans ses *Gesta regum Anglorum*.
3. Liste généalogique galloise n° XVII, *Guurgint Barmb Truch*.
4. Liste XXVI, *Seissil*.
5. Liste VIII, *Cinmarc*.
6. Liste II, *Tancoystl*.
7. Liste XX, *Moriud*.
8. Liste X, *Garbaniaun*.
9. Liste V, *Arthgal*.
10. Liste XII : Peretur, fils d'Éleuther (= Elidur).
11. Listes I, III, V, *Eugein* ; liste XXIV, *Guitgen* ; listes XVI, XXIV, *Guidgen*.
12. Liste XII, *Peretur*.

multanément (frères du précédent).
Elidur (pour la troisième fois)
Regin (fils de Gorbonian) [1]
Margan (fils d'Arthgallo) [2]
Enniaun (fils du précédent) [3]
Idvallo (fils de Iugen) [4]
Runo (fils de Peredur) [5]
Geroncius (fils d'Elidur)
Catell (fils du précédent) [6]
Coill [7]
Porrex
Cherin
Fulgentius, Eldad [8], Andragius (fils de Cherin)
Urian (fils d'Andragius) [9]
Eliud [10]
Cledauc [11]
Cloten [12]
Gurgint [13]
Merian [14]
Bledudo
Cap
Oen
Sisill [15]
Blegabred
Arthinail (frère du précédent)
Eldol [16]
Redion
Rederch [17]
Samuil Penissel [18]
Pir
Capoir [19]
Cligueill (fils du précédent)
Heli [20].

(Chap. 45-53)

Telle est la liste des quarante rois que Geoffroy a énumérés, de Gurguint Barbtruc, successeur de Belin, jusqu'à Lud, qui vit l'arrivée de Jules César en Grande-Bretagne. Un très grand nombre de ces noms, sensiblement plus de la moitié, lui est

1. Liste II, XIII, XIV, *Regin*.
2. Liste XXV, *Morgen* (?).
3. Listes I, *Eniaun*, et III, *Enniaun*.
4. Liste I, *Iudguaul* (Généal. de Corpus Christi Coll. CCVIII, *Idwallaun*).
5. Listes I et IV, *Run*.
6. Listes I, XXII, XXIII, XXVII, *Catel*.
7. Liste VIII, *Coil Hen*. Cf. IX, X, XI, XII, XIX.
8. *Historia Britonum*, chap. 49 : *Eldadus*.
9. Liste VIII, *Urbgen*.
10. Liste XXVII, *Eliud*.
11. Liste X, *Coledauc* ; liste XXVI, *Clitauc*.
12. Liste II, *Cloten*.
13. Liste VIII, *Gurgust*.
14. Liste III, *Meriaun*. Cf. XVIII et XXXII.
15. Liste XXVI, *Seissil*.
16. Liste V, *Riderch*.
17. *Historia Britonum*, chap. 49 : Eldol.
18. Liste XIX, *Samuil Pennissel*.
19. Liste XXIII, *Camuir* (?)
20. Liste XXVII, *Eli*.

venu, comme déjà précédemment pour la liste des rois qui va de Cunedag à Belin, des listes généalogiques galloises du xᵉ siècle conservées par le manuscrit harléien 3859. La série des renvois qu'il a été possible d'établir ci-dessus suffit à le démontrer.

Sur l'histoire de la plupart de ces princes Geoffroy a vite passé. Visiblement, il déblayait : trop de grands événements qu'il avait encore à traiter sollicitaient ses soins et l'engageaient à se hâter. Il ne s'est un peu attardé qu'à Gurgiunt Barbtruc, à Guithelin, à Morvid, à Gorbonian, à Arthgallo et à Elidur.

***

Gurguint Barbtruc est un homme doux et sage, mais qui sait châtier exemplairement les rebelles. Le roi des Danois ayant refusé le tribut promis autrefois par son père, Gurguint va le trouver dans son pays, le met à mort et confisque son royaume. C'est au retour de cette expédition que, cinglant vers la Bretagne, il rencontre, dans les parages des Orcades, une trentaine de navires chargés d'hommes et de femmes et qui naviguent sous le commandement de Partholoim. Celui-ci, arraisonné, explique que ses compagnons et lui sont des « Basclenses » qui, chassés d'Espagne, errent depuis une année et demie sur les mers à la recherche d'une terre où se fixer. L'Hibernie était alors déserte : Gurguint la leur abandonne et c'est depuis ce temps-là que l'île s'est trouvée peuplée. — A sa mort, Gurguint est enseveli dans la Ville des Légions [1], qu'il avait embellie de ses constructions. (Chap. 45-46)

Cette histoire de Gurguint était amorcée en partie par celle de Belin, vainqueur de Guichtlac, le roi des Danois, et fondateur de Carlion. Pour le thème nouveau qu'elle introduit, c'est-à-dire le peuplement de l'Irlande par Partholoim, c'est un emprunt à l'*Historia Britonum*, qui raconte, en effet, comment Partholomus était venu d'Espagne en Hibernie. Mais Geoffroy, selon son habitude, a mêlé les choses : il a attribué à son Partholoim trente vaisseaux, tandis que ces trente vaisseaux l'*Historia Britonum* les attribuait au « Miles Hispaniae »

1. Carlion.

venu en Irlande après Partholomus; il a, de plus, fait remonter le peuplement de l'Irlande à Partholoim, tandis que l'*Historia Britonum* indiquait l'échec de cette première tentative, suivie d'une épidémie dévastatrice, et ne donnait pour véritable succès que celui du « Miles Hispaniae »; enfin, il a cru pouvoir écrire que Partholoim et ses compagnons étaient des « Basclenses », par une précision apparente et trompeuse, car l'on ne saurait discerner à quel peuple il a pensé [1].

*
* *

Guithelin, roi bienveillant et clément, a une femme nommée Marcia, savante en toutes choses et qui, entre autres inventions, avait imaginé la loi que les Bretons ont appelée *Lex Marciana* et que le roi Alfred a traduite en anglais sous le nom de Merchenelage. C'est à elle, tutrice d'un fils de sept ans, que Guithelin, en mourant, laisse son royaume. (Chap. 47)

L'invention est ici d'une audace encore plus grande que pour Dunvallo et Belin. Geoffroy savait que les lois anglaises présentaient des différences de région à région et les Lois d'Henri, par exemple, constatent expressément, au XII[e] siècle, qu'il existait une législation applicable au Wessex, une autre à la Mercie, une autre aux provinces danoises [2]. Alfred, dans son *corpus*, avait fait entrer les lois du temps du roi Offa [3]. Engagé dans le chapitre des lois et épuisant ce sujet, Geoffroy a fait mérite à Guithelin des Lois de Mercie. Mais le nom de Merchenelage, en latin *Mercianae leges*, a aussitôt parlé à son imagination. Au bon clerc qu'il était ce nom a rappelé celui de Marcia, l'illustre femme de Caton, célébrée par Lucain dans la *Pharsale*, et qui a symbolisé au moyen âge la femme sage et

1. Aux Baléarais ? Aux Barcelonais ?
2. 6 : « *De tripartitione regni Angliae in diversitate legum, comitatum vel provinciarum.* Regnum Angliae trifarie dividitur : in Westsexiam, et Mircenos, et Danorum provinciam... Legis etiam Anglicae trina est partitio ad superiorem modum : alia enim Westsexia, alia Mircena, alia Danelaga est... »
3. Voir ci-dessus, p. 125, note 2.

vaillante [1] : Geoffroy a fait d'une Marcia la digne épouse de Guithelin et lui a attribué l'invention de la Lex Marciana, la Loi de Marcia, la Loi de Mercie.

*
* *

Morvid, né de Dan et de sa concubine Tangustela, est un prodige de bravoure, trop porté seulement à la cruauté : au reste, beau et d'une grande libéralité. C'est de son temps que les Morians [2] abordent en Northumbrie : Morvid à lui seul en tue plus que tout le reste de son armée. Il ne fait de quartier à personne et, quand il s'est assuré la victoire, il ordonne qu'on lui amène les prisonniers un à un, les égorge de sa propre main, puis, quand il est épuisé de fatigue, les fait écorcher et jeter au feu. Son extraordinaire courage cause finalement sa perte : une bête monstrueuse, venue d'Irlande, ravageait les côtes de Bretagne; il marche à sa rencontre ; mais ses traits restent inefficaces contre le monstre formidable, qui l'engloutit sans en faire plus de cas que d'un petit poisson.

Son fils aîné, Gorbonian, lui succède, prince de haute religion et de grande justice [3]. Il relève les sanctuaires détruits et en bâtit de nouveaux. Les richesses, sous lui, affluent dans l'île. Il encourage l'agriculture en défendant le paysan contre le seigneur. Il comble les guerriers de présents, en sorte qu'ils n'ont aucune raison de nuire à autrui. A sa mort, il est enseveli à Trinovantum.

Arthgallo, successeur de Gorbonian, et différent de lui du tout au tout, s'acharne contre les nobles de son royaume et les dépouille. Ceux-ci finissent par le déposer et la couronne passe à son frère Elidur le Bon. Mais au bout de 5 années de règne, Elidur, chassant dans le bois de Calaterium, rencontre Arthgallo, qui, après avoir cherché vainement de l'aide à l'étranger, revenait en Bretagne accompagné seulement de dix soldats. Elidur se précipite, l'embrasse, le conduit à Alclud et le cache dans sa chambre. Puis, feignant d'être malade, il appelle auprès de lui, un à un, les nobles du royaume et les oblige, en les intimidant, à promettre qu'ils se replaceront de nouveau sous les ordres d'Arthgallo. Alors, ayant obtenu le serment de tous, il passe la couronne à son frère, qui, désormais

1. Mathieu de Vendôme, brossant un portrait-modèle de la femme vertueuse, a donné à son personnage le nom de Marcia (*Arts poétiques des* XII[e] *et* XIII[e] *siècles*, p. 128).

2. Le même peuple sans doute qu'avait combattu Brennius.

3. Le nom de Gorbonian, sur la liste X des généalogies galloises, voisinait avec celui de Dumngual Moilmut : il a donc été représenté, lui aussi, comme un bon prince.

plus sage, s'applique à maintenir les grands dans leurs honneurs. Il règne pendant 10 ans et, à sa mort, il est enseveli à Kaerleir [1]. — Pour la deuxième fois Elidur devient roi. Mais ses deux frères, Iugen et Peredur, s'emparent du pays, l'un au nord de l'Humber, l'autre au sud, et le jettent en prison. Au bout de 7 ans, Iugen étant mort, Peredur règne seul sur toute l'île et avec assez de bonheur pour que personne ne pense plus ni à ses autres frères, ni à Elidur. — Mais Peredur meurt à son tour et, pour la troisième fois, Elidur redevient roi. Il le reste jusqu'à sa mort. (Chap. 48-51)

L'histoire des rois suivants a été expédiée sommairement, avec un trait ici ou là pour caractériser l'un ou l'autre : par exemple, pour le roi Blegabred, qui surpassait tous les chanteurs qui avaient existé jusque là et qui excellait si bien à se servir de la voix et des instruments, qu'il avait l'air d'être le roi des jongleurs.

Et l'on arrive enfin au règne d'Heli, qui dure 40 années.

IV. La conquête romaine.

Après avoir énuméré les règnes de quelque 70 rois, qui, depuis la mort de Brutus, s'étaient succédé en Grande-Bretagne, Geoffroy pouvait estimer qu'il en était arrivé, dans l'ordre des temps, au point où il convenait d'aborder enfin l'un des plus grands événements de l'histoire bretonne : la conquête de l'île par les Romains.

Cette partie de sa tâche était particulièrement délicate : il existait ici une histoire authentique et dont la connaissance était beaucoup trop répandue pour que sa liberté ne s'en trouvât pas entravée. On ne traite pas avec la même indépendance l'histoire d'un Néron et celle d'un Bajazet, l'histoire d'un Porsenna et celle d'un César. Il fallait plus que jamais user de prudence et voici comment Geoffroy s'y est pris.

Ses contemporains se référaient communément, pour l'histoire romaine, à deux livres : l'*Historia miscella*, où le texte

1. C'est-à-dire à Leicester.



d'Eutrope avait servi de support aux additions successives de Paul Diacre et de Landolf, et les *Historiae* d'Orose : Geoffroy pouvait les connaître. Mais il connaissait aussi d'autres ouvrages, où était traitée en particulier l'histoire des Romains dans leurs rapports avec la Grande-Bretagne : c'étaient l'*Historia ecclesiastica* de Bède, qu'il a citée [1] et exploitée ; l'*Historia Britonum* anonyme, qu'il a exploitée sans la citer ; et enfin, un livre récemment paru alors qu'il écrivait, livre qu'il a cité dédaigneusement [2], mais qu'il ne s'est pas privé d'exploiter : l'*Historia Anglorum* d'Henri de Huntingdon.

Entre ce dernier ouvrage, paru en 1129 [3], et le sien, paru en 1136, existent des ressemblances générales, qui tiennent d'abord à l'organisation du sujet. L'histoire d'Henri commence par une large description géographique de la Bretagne, — situation, richesses naturelles, cités, fleuves, routes, populations, etc. — et se continue par l'étude de cinq grandes périodes, périodes d'épreuves, marquées par les attaques de cinq nations : Romains, Pictes et Scots, Anglais, Danois, Normands. C'est de façon analogue que Geoffroy, après un rapide coup d'œil sur l'aspect général de la Bretagne, s'est appliqué, comme on l'a vu, à rendre compte, par un récit d'allure historique, des diverses particularités de l'île : dénominations géographiques, villes, routes, législation, etc.

A vrai dire, ce plan était commandé par la nature même des choses. C'était, en gros, celui de Gildas ; c'était celui de Bède ; et l'on ne saurait affirmer que Geoffroy l'ait emprunté à Henri de Huntingdon, d'autant qu'Henri a passé sous silence toute la période de l'histoire bretonne antérieure à l'arrivée des Romains, sur laquelle Geoffroy s'est si largement étendu.

1. Dans le premier chapitre de son ouvrage.

2. Dans le dernier chapitre de son ouvrage.

3. L'éditeur moderne de l'*Historia Anglorum*, Thomas Arnold (Collection du Maître des rôles, 1879), a pu constater, en étudiant les manuscrits, qu'Henri avait donné de son ouvrage plusieurs éditions successives, parues respectivement en 1129, 1135, 1139 et 1145. Tous les éléments qui prêtent à comparaison avec l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy se trouvent déjà dans l'édition de 1129 (voir l'Introduction de Th. Arnold, p. LII).

Mais, si les analogies d'ensemble ne sont pas probantes, si de profondes différences se marquent ici ou là, il n'en reste pas moins que, sur certains points précis, les emprunts de Geoffroy à Henri sont manifestes. J'en ai déjà signalé un à propos de l'histoire des routes soumises à la Paix du Roi. Après l'histoire de la période primitive et des rois qui s'étaient succédé de Brutus à Héli, à partir du moment où, traitant de la conquête romaine, son sujet rejoignait celui d'Henri, qui commençait à cet événement, Geoffroy ne s'est pas privé d'utiliser, quoique prudemment, plusieurs données nouvelles de son prédécesseur.

Le germe initial de son développement a été la notice que lui offrait l'*Historia Britonum* anonyme [1] sur les empereurs romains venus en Bretagne. Parti de là, il a bâti un véritable roman en puisant dans l'*Historia ecclesiastica* de Bède, dans l'*Historia Anglorum* d'Henri et peut-être aussi, pour quelques détails, dans une édition annotée de l'*Historia miscella* de Landolf. Voilà ses auteurs : c'est sur leurs textes que son imagination a brodé, les ornant, les enflant, les forçant d'une plume allègre.

1. *Jules César.*

1. *Les chefs bretons à l'arrivée de César.* — La situation de la Bretagne, au temps où y arriva César, était, selon Geoffroy, la suivante :

Le roi Héli, en mourant, avait laissé trois fils, nommés Lud, Cassibellan et Nennius. Lud, l'aîné, succède à son père. Il restaure les murailles de Trinovantum, flanque la ville d'une quantité de tours et invite les habitants à se bâtir des demeures luxueuses. Il est bon guerrier, aime à recevoir à table et, bien qu'il dispose de nombreuses cités, ne se plaît nulle part comme à Trinovantum, où il réside la majeure partie de l'année. C'est pourquoi la ville prend alors le nom de Kaerlud, devenu plus tard *Kaerludein*, de quoi les étrangers conquérants ont fait ensuite *Lundene*, puis *Lundres*. Le

1. Chap. 19 ss.

corps de Lud est enseveli près de la porte nommée Parthlud par les Bretons et Ludesgata par les Saxons.

Les deux fils du roi, Androgée et Tenuant, étaient alors mineurs. Leur oncle Cassibellan assume donc la charge de la royauté; mais en même temps, par égard pour ses neveux, il confie à Androgée le gouvernement de Trinovantum avec le duché de Cantie, à Tenuant le gouvernement de la Cornouailles. (Chap 52-53)

Lud nous était déjà connu : Geoffroy avait déjà fait savoir, précédemment, qu'il avait donné son nom à la ville de Londres, et cette étymologie était provoquée non seulement par le nom de la ville, mais par l'existence dans cette ville d'une Ludesgata, connue de Geoffroy.

Il va sans dire que cette façon d'expliquer le nom de Londres est tout-à-fait fantaisiste. Le nom a toujours comporté une nasalisation de l'*o* ou de l'*u* de la première syllabe, qui interdit de le rattacher à celui de Lud. Tacite écrivait *Londinium*, Ammien *Lundinium*, et Eumène employait la forme adjective *Londiniensis*. La liste des cités de Bretagne qui fait suite à l'*Historia Britonum* anonyme, en quelque manuscrit qu'on la prenne, présente la même particularité et fournit en tout et pour tout les variantes suivantes : *Lundem*, *Lunden*, *Limden*, *Londen*, *Londene*, *Londein*. Si la traduction irlandaise de ce texte donne les formes *Ludain* et *Lugain* (à côté d'une forme *Lunaind*), c'est dans des manuscrits dont aucun n'est antérieur au XIV[e] siècle et soumis à l'influence des légendes lancées depuis longtemps déjà par Geoffroy de Monmouth.

Rien, d'ailleurs, ne prouve que cette étymologie fantaisiste ait eu cours avant Geoffroy, qui paraît bien en avoir été l'inventeur et s'être inspiré simplement des possibilités qu'offrait à son esprit constructeur le nom de Lud, découvert dans l'*Historia* d'Henri de Huntingdon. Aucun texte breton de caractère historique ne fait mention de ce Lud. Mais, au moment de raconter l'histoire des conquêtes de Jules César en Bretagne, Henri s'était trouvé en présence de plusieurs traditions relatives aux princes qui gouvernaient alors le pays.

Il se servait, d'une part, de l'*Historia Britonum* anonyme, comme on en a la preuve par plusieurs témoignages textuels : de cette source il avait appris qu'à l'arrivée de César le roi de Bretagne s'appelait Bellinus, fils de Minocannus, lequel « avait occupé toutes les îles de la mer Tyrrhénienne », et que ce roi avait pour « proconsul » Dolobellus. D'autre part, Henri savait qu'Orose, répété par Bède, présentait les choses de façon différente et qu'il ne parlait que d'un chef, *dux*, nommé Cassibellaunus, qui semblait tenir lieu de roi. Il s'agissait de concilier ces renseignements contradictoires. Des deux rois, Bellinus et Cassibellaunus, que lui offrait la concurrence des textes, Henri a trouvé expédient de faire deux frères, auxquels il a donné pour père commun un certain Liud ou Luid, qui, a-t-il précisé, « avait conquis un grand nombre d'îles dans la mer » et qui, par conséquent, s'identifiait pour lui avec le Minocannus de l'*Historia Britonum*.

C'est chez Henri de Huntingdon que Geoffroy a recueilli le nom de Liud ou Luid [1], pour le convertir en celui de Lud et le faire servir à ses jeux étymologiques. Mais il a, en même temps, arrangé à sa manière la généalogie du personnage. Chez lui, Lud n'a plus été le père de Belinus et de Cassibellaunus : il est devenu le frère de Cassibellaunus et d'un nouveau personnage nommé Nennius, tous trois étant les fils d'Héli. Quant à Belinus, sans doute parce qu'un large rôle avait été déjà taillé précédemment au Belinus frère de Brennius, Geoffroy l'a ramené à un rang secondaire et en a fait un simple chef de la milice, en même temps qu'il destituait de ce dernier emploi le Dolobellus de l'*Historia Britonum* pour transformer son nom en un nom de lieu. D'autre part, Lud a été

1. L'idée de Th. Arnold est que les éléments communs à Henri et à Geoffroy (il n'en a relevé que deux) proviennent de l'exploitation d'une même tradition. C'est improbable. Les points de ressemblance entre les deux auteurs sont plus nombreux que ne l'a marqué Arnold et plusieurs d'entre eux sont d'ordre littéraire, impliquant une parenté directe de texte à texte. En ce qui concerne le nom de Liud (ou Luid), il est résulté, chez Henri, non pas d'un emprunt à la tradition orale (Th. Arnold, p. LIX, a remarqué lui-même qu'Henri n'avait jamais recours à la tradition orale), mais sans doute d'une lecture défectueuse d'Orose et de l'*Historia Britonum*.

pourvu d'une descendance nouvelle et a reçu ponr fils Androgée et Tenuant, personnages dont on verra plus loin d'où Geoffroy les a tirés et comment il a été amené à composer leur rôle [1].

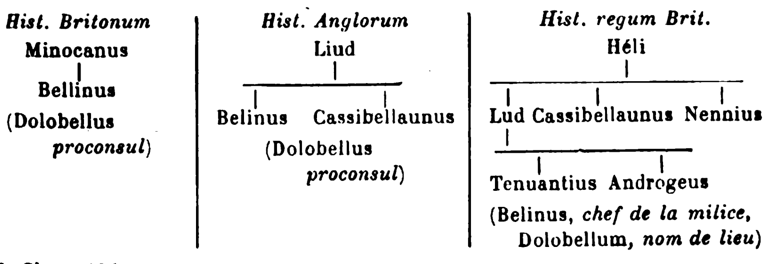
2. *Les campagnes de César*. — Pour le récit des événements qui commencent avec l'arrivée de Jules César en Grande-Bretagne, Geoffroy disposait de deux textes au moins : l'*Historia Britonum* anonyme et l'*Historia Anglorum* d'Henri de Huntingdon, dont la seconde répétait en partie la narration de Bède, laquelle répétait en partie celle d'Orose.

Or voici ce que racontait l'*Historia Britonum* [2] :

Les Romains, après avoir soumis la totalité du monde, envoyèrent des députés aux Bretons pour les sommer de leur livrer des otages et de leur payer tribut, comme faisaient toutes les autres nations et toutes les autres îles. Mais les Bretons, indépendants et fiers, ne tinrent aucun compte de cette ambassade. Alors Jules César, qui, le premier, venait d'accéder à la dignité impériale, entra en grand courroux. Il se rendit en Bretagne avec 60 vaisseaux et prit terre à l'embouchure de la Tamise, où ses navires subirent un grand naufrage, tandis que lui-même combattait contre Dolobellus, proconsul du roi de Bretagne, nommé Bellinus, dont le père, nommé Minocanus, avait occupé toutes les îles de la mer Tyrrhénienne. Jules César dut se retirer, battu, après avoir perdu beaucoup de soldats et de vaisseaux.

Trois années plus tard, il reparut avec une grande armée et 300 navires. Il débarqua à l'embouchure de la Tamise et là, ayant livré bataille, il subit de lourdes pertes en cavaliers et en fantassins, parce que le proconsul dont il a été question (Dolobellus) avait disposé

1. Voici un tableau comparé des généalogies de l'*Historia Britonum*, de l'*Historia Anglorum* et de l'*Historia regum Britanniae* :



2. Chap. 19.

au fond du gué des pieux ferrés et des chausses-trapes. Ces engins invisibles firent courir de grands dangers aux soldats romains, qui, cette fois, se retirèrent sans avoir imposé leur paix.

Une troisième bataille eut lieu près de l'endroit nommé Trinovantum. Jules César reçut la soumission du peuple breton 47 années avant l'Incarnation, l'an 5215 du commencement du monde.

Et voici ce que racontait Henri de Huntingdon [1] :

Jules César, le premier des Romains, fit la guerre à la Bretagne, 60 années avant l'Incarnation, l'an 693 de la fondation de Rome. Ayant occupé le consulat avec Lucius Bibulus, après avoir soumis les Germains et les Gaulois, qui n'étaient alors séparés entre eux que par le Rhin, il se rendit chez les Morins, d'où le passage en Bretagne est le plus court. Il fit équiper 80 vaisseaux de transport et de guerre et s'élança dans l'île avec ses légions. Toutefois, les choses ne se passèrent pas selon son espérance. En débarquant, il essuya une attaque des Bretons plus vive qu'il ne pouvait s'y attendre. [Le petit nombre des siens, la fermeté inattendue de l'adversaire l'obligèrent à se rembarquer]. C'est alors qu'assailli par la tempête, il perdit une grande partie de sa flotte, un nombre considérable de fantassins et presque toute sa cavalerie.

[Humilié] et revenu en Gaule, son ardeur s'accrut. Tandis que les légions hivernaient, il fit préparer 600 transports et croiseurs. Dès le début du printemps, il repassa en Bretagne [avec de nombreuses troupes]. Mais, tandis qu'il marchait à l'ennemi, ses navires à l'ancre furent surpris par la tempête, choqués les uns contre les autres, fracassés : 40 périrent et les autres furent radoubés à grand peine, [après beaucoup de temps]. [L'illustre général, toute retraite coupée, remonta le courage de ses soldats et, les exhortant, les mena au combat. On se battit, de part et d'autre, avec une énergie et une vaillance multipliée, les Romains n'ayant plus d'espoir de retraite et les Bretons comptant bien vaincre comme les autres fois. Tandis que le tribun des soldats Labienus engageait vigoureusement la bataille contre les troupes de Dolobellus, proconsul du roi de Bretagne, *les enfonçait, les massacrait, les poursuivait, l'armée royale pénétra entre les forces de César et celles de Labienus.* Le roi s'appelait Belinus, *frère du roi Cassibellaunus et était fils de Liud, le très vaillant roi,* qui avait conquis un grand nombre d'îles]. *Labienus et toute sa troupe furent*

1. I, 12-15. Je mets entre crochets les passages qui n'ont pas leur correspondant dans Bède et j'imprime en caractères romains les éléments qui proviennent de l'*Historia Britonum*.



entourés et aussitôt massacrés. [*A cette vue, Jules reconnut son malheur et, se disant qu'il valait mieux employer contre les Bretons l'adresse que la force, il se mit en retraite avant d'avoir subi de plus fortes pertes. Les Bretons poursuivirent les Romains, en tuèrent un grand nombre, puis se retirèrent dans les bois voisins*].

[Pour la troisième fois, *César attaque les Bretons et adresse aux siens une longue exhortation* [1]*... Il lève le bras. L'armée répond par une acclamation unanime; tous les soldats lèvent le bras et se précipitent furieusement sur l'ennemi. Là se manifesta la supériorité romaine, tandis que les troupes de ce parti combattaient mieux rangées, plus habiles, plus fermes que celles de l'adversaire. Les Bretons se lassèrent de leurs attaques, les soldats de César tinrent bon et, après un long combat, ceux-ci l'emportèrent*]. *Ainsi les Romains, non sans avoir subi de lourdes pertes, restèrent vainqueurs.*

Ensuite César gagna les bords de la Tamise. Sur la rive opposée, une nuée d'ennemis, commandés par Cassibellaunus, avait pris position et fortifié la berge, ainsi que presque tout le fond du fleuve, au moyen de pieux appointés : on voit encore aujourd'hui les restes de ces pieux, gros chacun comme une cuisse d'homme, et maintenus au fond de l'eau par une masse de plomb qui en encerclait la base. Mais les Romains reconnurent l'obstacle, réussirent à l'éviter et chargèrent les barbares. Ceux-ci ne purent supporter leur assaut et se retirèrent dans les bois, d'où ils faisaient de fréquentes et redoutables irruptions contre leurs ennemis. Cependant, la puissante cité des Trinovantes se rendit à César, avec Androgeus, son chef, et 70 otages : plusieurs autres cités suivirent cet exemple et traitèrent avec les Romains. Guidé par leurs habitants, César emporta après un dur combat la citadelle de Cassibellaunus, située entre deux marécages, couverte par des forêts et pourvue de toute sorte de ressources.

De retour en Gaule, il fit prendre aux légions leurs quartiers d'hiver. Menacé de toutes parts par l'insurrection, il envoya aux légions restées en Bretagne l'ordre de le rejoindre pour se rendre à Rome. C'est à ce sujet que Lucain a écrit ce vers [2] :

Solvuntur flavi longa statione Britanni.

Tels sont les textes dont s'est servi Geoffroy, et voici comment il a traité le thème qu'ils lui offraient :

César, après avoir soumis la Gaule, arrive, comme le rapportent les Histoires Romaines, sur le littoral des Rutènes. Inspectant

1. J'omets ici le discours qu'Henri a prêté à César.
2. *Pharsale*, I, 402. Le texte authentique, au lieu de *Britanni*, porte *Rutheni*.

l'océan et s'informant du peuple qui habitait l'île dessinée à l'horizon, le conquérant s'écrie : « Par Hercule, nous sommes, Romains et Bretons, issus de même sang, puisque nous descendons des Troyens. Énée, après la chute de Troie, a été notre premier père ; Brutus a été le leur, Brutus fils de Silvius, fils d'Ascagne, fils d'Énée. Mais il me paraît qu'ils ont bien dégénéré : placés au milieu de l'Océan, hors des limites du monde, ils ignorent l'art de la guerre. Ils seront aisément contraints à payer tribut et à se soumettre. Invitons-les pourtant, d'abord, à s'acquitter, sans que nous ayons à employer la force : nous éviterons une effusion de sang qui pourrait offenser notre aïeul Priam. » Sur quoi une députation s'en va signifier à Cassibellan les volontés de César.

A cette sommation Cassibellan répond par un message solennel, où, jugeant avec sévérité l'esprit de cupidité et de domination des Romains, aussi bien que leur manque d'égards pour une nation parente, il affirme sa résolution de défendre la liberté de son pays, si elle est menacée. (Chap. 54-55)

L'origine de cet épisode, c'est, on le voit, le texte de l'*Historia Britonum*, lequel parle de l'ambassade romaine et de la demande du tribut, mais complété par le thème, remis en œuvre, de l'origine troyenne des Bretons et par l'introduction du personnage de Cassibellan.

Quant aux détails, on remarquera que la mention des Rutènes, en réalité peuple de l'Aquitaine, est ici une absurdité : il fallait dire les Morins ; mais, entraîné par le vers de Lucain qu'avait cité Henri de Huntingdon, et où il a, d'ailleurs, substitué la bonne leçon *Ruteni* à la leçon fautive *Britanni*, Geoffroy a considéré que les Rutènes étaient une nation gauloise voisine de la Grande-Bretagne, puisque César hivernait chez eux.

*
* *

Geoffroy, recueillant l'indication commune de l'*Historia Britonum* et d'Henri de Huntingdon, qui distinguaient trois grandes rencontres de César avec les Bretons, a lui-même distingué trois phases dans la conquête du général romain, trois expéditions successives, dont la dernière seule devait réussir, et seulement par accident :

César, devant la résistance de Cassibellan, décide de passer aux actes et sa première attaque commence aussitôt. César arme ses navires et, par vent favorable, aborde à l'embouchure de la Tamise. Cassibellan marche à sa rencontre, s'arrête à Dorobellum et y tient conseil. Il avait là, avec lui, Belin, commandant de ses troupes, ses deux neveux, Androgée, duc de Trinovantum, et Tenuant, duc de Cornouailles, outre trois rois vassaux : Cridioc, roi d'Albanie, Gueithaet, roi de Vénédotie, et Brithael, roi de Démétie. On décide d'attaquer César avant qu'il se soit fortifié. Une terrible bataille s'engage, les traits pleuvent et le sang coule à flots, comme le flux d'une marée poussée par les vents d'ouest. Les troupes de Nennius (frère de Cassibellan) et celles d'Androgée, composées d'hommes du Kent et de Trinovantum, se heurtent au corps de bataille où se trouvait l'empereur, le bousculent et fournissent à Nennius l'occasion de se mesurer avec César en personne. Au cours du combat singulier qui s'engage, César enfonce son épée dans le bouclier de son adversaire et ne peut plus l'en retirer. Entraîné par la ruée des guerriers, il est obligé de l'abandonner. Nennius, aux mains duquel elle reste, s'en sert pour faire un affreux massacre de ses ennemis et met à mort, entre autres, le tribun Labienus. Finalement, les Romains battent en retraite et mettent la nuit à profit pour se rembarquer et reprendre la mer. Cassibellan célèbre son triomphe et distribue des récompenses. Mais Nennius qui, au début de l'action, avait été atteint par César, devait succomber à sa blessure une quinzaine de jours plus tard. On l'ensevelit à Trinovantum, près de la porte du Nord, et l'on place à son côté, dans son sarcophage, l'épée de César, qui se nommait Crocea Mors, parce que nul de ceux qu'elle avait frappée ne pouvait espérer de salut. (Chap. 56-57)

Les principaux traits de ce premier récit étaient en somme fournis à Geoffroy par l'*Historia Britonum* : c'étaient le débarquement à l'estuaire de la Tamise, le nom de Dorobellus, la mort de Labienus, la retraite des Romains vaincus. Mais Geoffroy y a changé beaucoup de choses. Dolobellus, nom d'homme, est devenu Dorobellum, nom de lieu. Cassibellanus apparaît comme roi, ayant Belin pour commandant de ses troupes. Il se trouve environné de plusieurs chefs, non seulement Androgée et Tenuant, mais trois rois, un roi d'Écosse et deux rois de Galles, afin qu'il soit bien évident qu'il dominait sur toute l'île et que la Bretagne tout entière avait

participé à sa victoire. Nulle mention du désastre subi par la flotte romaine : ce sont les armes des Bretons qui, à elles seules, ont tout fait. Enfin, le combat de César et de Nennius a permis à Geoffroy de se débarrasser, glorieusement pour sa nation, d'un personnage qu'il avait introduit dans le récit et dont il fallait expliquer la fin : je veux dire Nennius. Quant à l'épée de César, elle a été nommée Crocea Mors, la Mort Jaune, nom d'apparence mystérieuse, mais inventé tout simplement à l'imitation du nom de la terrible *Pestis flava*, la Peste Jaune, qui avait laissé de si terribles souvenirs dans les mémoires bretonnes et avait, pendant un temps, exercé dans le peuple d'effroyables ravages [1].

* * *

César, après son premier insuccès, comptait bien revenir en Bretagne. A son retour en Gaule, il avait trouvé les indigènes en effervescence, persuadés qu'il était très affaibli et excités à la révolte par la vue des navires de Cassibellan, qui poursuivaient les siens. Mais, évitant un conflit en armes, il avait corrompu les chefs à prix d'or et les avait ramenés individuellement à la conciliation. Quant au peuple, il lui avait promis la liberté et la restitution des biens dont il l'avait dépossédé : il avait même promis la liberté aux esclaves. Ainsi, celui qui montrait jadis la fureur d'un lion, qui fulminait, qui abattait sa main sur tout, était devenu maintenant doux comme un agneau, bêlant à petite voix, trop heureux de pouvoir rendre ce qu'il avait pris ; et il avait persévéré dans cette politique, jusqu'à ce qu'il eût recouvré toute sa puissance.

Mais il n'avait pas oublié son échec en Bretagne. Deux années plus tard, il s'apprête à repasser la mer. Cassibellan, averti, met le pays en état de défense : il fortifie les villes, relève les remparts abattus, poste ses troupes, dépose au fond de la Tamise, que César devait passer pour atteindre Trinovantum, des pieux ferrés et plombés de la grosseur d'une cuisse d'homme, afin d'éventrer les vaisseaux, et il attend lui-même l'ennemi sur la côte. Or, comme la flotte de César remonte la Tamise, ses navires donnent en effet sur les pieux et sombrent en grande quantité. Les soldats qui échappent à ce péril gagnent le rivage et Cassibellan lance

1. Voir *Vie de s. Teliau* dans le Livre de Llandaf, édit. J. Rhys, p. 107; *Annales de Tigernach*, an. 550 ; etc.

ses troupes contre eux. Les Romains font bonne contenance ; mais, ayant perdu beaucoup de monde dans le fleuve, ils ne sont qu'un petit nombre, tandis que la multitude des Bretons croît sans cesse. Ils faiblissent. César, avec quelques-uns d'entre eux, se rembarque et rallie le littoral des Morians. Il se réfugie dans une tour qu'il avait construite à Odnea, instruit par une première expérience qui lui avait appris à craindre la rébellion des Gaulois.

Cassibellan, de son côté, convoque à Trinovantum, pour célébrer son triomphe, les chefs bretons et leurs femmes. En remercîment aux dieux qui lui avaient conféré la victoire, il leur offre un somptueux sacrifice : 40.000 vaches, 100.000 brebis, des volatiles innombrables, et 30.000 bêtes sauvages, prises parmi toutes les espèces. Après le sacrifice, on se réunit en banquet et l'on se partage, selon l'usage, la chair des victimes. (Chap. 58-61)

Pour ce second épisode, c'est encore l'*Historia Britonum* qui a fourni le principal. Mais Geoffroy, comme précédemment, a corsé la donnée rudimentaire de son modèle en racontant l'accueil hostile des Gaulois à César, lors de son retour, et la façon dont celui-ci s'y était pris pour briser leur conjuration : il anticipait ainsi sur ce qu'Henri de Huntingdon, conformément à Orose et à Bède, rapportait plus loin du soulèvement gaulois, au moment où le général regagnait définitivement le continent [1]. L'histoire de la tour d'Odnea est un trait ajouté, qui provient sans doute de ce que Geoffroy connaissait près de Boulogne un édifice dit Tour de César et qui se dressait à l'endroit où Caligula, selon Suétone, fit allumer les feux d'un phare. Quant au sacrifice magnifique offert aux dieux par Cassibellan, il fait penser aux sacrifices de prospérité des rois bibliques [2], notamment à celui de Salomon, que décrit le livre des *Chroniques* et où, au cours d'une fête de 23 jours, parmi les trompettes, les musiques et le concours d'un peuple

1. Dans son *De bello gallico*, César raconte qu'il a trouvé les Morins et les Ménapes soulevés derrière lui après sa première expédition, et l'occasion du soulèvement aurait été l'erreur de route de deux vaisseaux romains, séparés du reste de la flotte, et forcés d'aborder isolément. — L'analogie de cette narration avec celle de Geoffroy n'est pas telle qu'elle impose de croire à la parenté des deux textes.

2. II *Samuel*, 6, 13, 18-19 (holocauste du roi David) ; I *Rois*, 8, 5 (sacrifice de Salomon).

immense, assemblé depuis Hamath jusqu'au Nil, on voit le puissant roi immoler sur les autels 22.000 bœufs et 120.000 brebis [1] : seulement Geoffroy a voulu que Cassibellan fît encore mieux.

*
* *

Cependant, après tant de succès glorieux imputés aux Bretons, il fallait bien se rendre à la vérité de l'histoire et reconnaître la victoire finale de César : la troisième expédition des Romains devait donc, enfin, réussir. Mais Geoffroy s'est arrangé pour que cette mauvaise fortune des Bretons apparût comme le résultat de circonstances contraires, d'une fatalité dont ils avaient été les victimes sans l'avoir mérité, sans avoir dégénéré de leur vaillance et de leur redoutable énergie. Le texte d'Orose, reproduit par Bède et par Henri de Huntingdon, mentionnait une capitulation d'Androgée à Trinovantum et n'en expliquait pas les détails. Il semblait seulement, à le lire, que cette reddition, survenue à un moment où les Bretons tenaient encore ferme, avait marqué pour eux le commencement de la débâcle. C'était une défection qui pouvait passer pour une trahison, surtout si l'on remarquait que les Bretons de Trinovantum avaient ensuite guidé César dans sa poursuite de Cassibellaun.

D'autre part, César lui-même, dans son *De bello gallico* [2], fournissait de l'attitude des Trinobantes une relation un peu plus circonstanciée. Il racontait que Mandubracios, jeune homme de leur cité, s'était attaché à César et était venu le trouver sur le continent; que son père avait régné sur ce peuple, mais qu'il avait été mis à mort par Cassivellaunos, et que le fils n'avait évité le même sort qu'en prenant la fuite. C'est pourquoi les Trinobantes avaient envoyé des députés à César, lui promettant de se soumettre, pourvu qu'il protégeât Mandubracios contre Cassivellaunos et qu'il le rétablît comme souverain dans leur cité. César avait demandé 40 otages, en

1. II *Chroniques*, 7, 4-10.
2. V, 20.

même temps que du blé, et avait envoyé Mandubracios en Grande-Bretagne.

Il est improbable que Geoffroy ait connu le *De bello gallico*. Le nom d'*Androgeus*, qu'il a employé et donné sous cette forme, est une altération de celui de *Mandubracios*, employé par César, et cette altération a son origine chez Orose (*Andragius*), d'où elle est passée dans le texte de Bède (*Androgius*), dans l'*Historia miscella* de Landolf (*Andragorius*) et dans l'*Historia Anglorum* d'Henri de Huntingdon (*Androgeus*). Mais, s'il n'a pas lu César lui-même, il n'est pas impossible que Geoffroy ait eu connaissance de certains éléments de son œuvre par un intermédiaire : un texte interpolé ou annoté soit d'Orose, soit de Bède, soit de Landolf. Un texte de Landolf plus probablement ; car, si aucune édition moderne de l'*Historia miscella* ne contient l'addition supposée au sujet d'Androgeus, le texte ordinaire de l'ouvrage présente du moins, relativement à l'expédition de César en Bretagne, une addition, réelle celle-là, qui concerne le personnage de Sceva, qui est propre à Landolf parmi tous les autres historiens du moyen âge et qui a été connue de Geoffroy.

Quoi qu'il en soit, Geoffroy a largement développé le rôle d'Androgée et il se peut qu'en le faisant il se soit inspiré, outre les textes historiques dont il disposait, du souvenir de certaines scènes de l'épopée française, où l'on voit une querelle de cour, née de l'étourderie de deux jeunes gens, engendrer une longue suite de malheurs publics et de péripéties tragiques. Le lendemain du jour où Charlemagne, au milieu de grandes fêtes, a adoubé les fils d'Aymon de Dordone, l'un d'eux, Renaud, jouant aux échecs, se prend de querelle avec Bertolai, neveu de l'empereur. Il est injurié, il est frappé par Bertolai ; il demande justice à Charlemagne. Mais celui-ci, à son tour, l'outrage et le frappe. Alors Renaud, d'un coup d'échiquier, assomme Bertolai et ainsi commencent les longues luttes soutenues par Renaud contre l'empereur, son seigneur. C'est le sujet de la chanson de *Renaud de Montauban*. — Charlot, fils de Charlemagne, jouant aux échecs, s'est

pris de querelle avec le fils d'Ogier et l'assomme d'un coup d'échiquier. Ogier demande justice à l'empereur, mais en vain. Alors il jure de mener contre lui une guerre sans merci, se réfugie auprès du roi des Lombards Désier et, unissant ses forces à celles de l'étranger, tourne ses armes contre sa patrie et contre son suzerain. C'est le sujet de la chanson d'*Ogier le Danois*.

Le récit de Geoffroy procède d'une inspiration analogue :

Pendant les fêtes où Cassibellan célèbre son triomphe, Hirelglas, neveu du roi, et Cuelin, neveu d'Androgée, se prennent de querelle à la palestre, prétendant chacun à la victoire. Après qu'ils se sont répandus en injures, Cuelin, d'un coup d'épée, tranche la tête d'Hirelglas. Cassibellan somme Androgée de lui livrer Cuelin, afin de le faire juger par le conseil de ses grands. Mais Androgée, suspectant les intentions du roi, répond par un refus et offre, en retour, de porter l'affaire devant sa propre cour, puisqu'aussi bien sa justice était souveraine dans la ville de Trinovantum. Devant cette résistance, Cassibellan s'irrite, menace Androgée et jure, s'il ne cède, de mettre sa province à feu et à sang. Il passe aux actes. Vainement, par l'entremise d'amis et de parents, Androgée tente d'apaiser sa fureur. De désespoir il se tourne vers César, lui adresse une lettre où il lui décrit sa situation et lui demande son assistance.

C'est ainsi que César est amené à entreprendre sa troisième expédition. Il demande d'abord des otages et Androgée lui envoie, outre trente jeunes nobles, son propre fils Sceva. César, alors, prend la mer et aborde à Rutupi Portus [1]. Cassibellan était alors occupé au siège de Trinovantum : il se porte à la rencontre de l'ennemi et l'aperçoit dans une plaine voisine de Dorobernia [2], en train d'établir son camp. Une grande bataille s'engage. Androgée, qui avait guidé César, s'embusque dans un bois voisin avec 5.000 hommes. Tandis que les deux armées sont aux prises et que les guerriers abattus jonchent le sol comme les feuilles des arbres à l'automne, il tombe sur les derrières de Cassibellan et détermine sa fuite. Les Bretons se retirent sur un escarpement rocheux et fourni de coudriers, d'où ils repoussent les assauts de l'ennemi.

« O, s'écrie alors Geoffroy, le peuple admirable qu'étaient en ce temps-là les Bretons, peuple qui, deux fois déjà, avait mis en échec

1. Rutupiae, aujourd'hui Richborough.
2. Sans doute Durovernum, c'est-à-dire Cantorbéry.



le vainqueur de la terre entière ! Celui à qui l'univers avait dû céder, les Bretons, même contraints à la fuite, lui résistaient encore, prêts à mourir pour la patrie et pour la liberté ! C'est à leur éloge que Lucain écrivait ce vers sur César [1] :

Territa quaesitis ostendit terga Britannis. »

Mais César avait cerné la position des Bretons. Deux jours s'étaient écoulés, pendant lesquels Cassibellan avait été privé de vivres. Pour ne pas être réduit par la famine à une capitulation sans conditions, il se résout à implorer Androgée et le prie de s'employer en sa faveur auprès de César. Surpris de tant d'humilité et plein de rancœur, Androgée médite sur cette démarche d'un roi naguère plein d'arrogance. Il se décide pourtant à se rendre auprès de l'empereur, lui demande la grâce de Cassibellan, lui fait valoir qu'il lui avait promis la possession de l'île, mais non point de réduire le roi à la dernière extrémité ; et il ajoute qu'au cas où César exigerait davantage, il se trouverait de nouveau, lui, Androgée, au travers de sa route. César, intimidé par ses propos, se borne à demander un tribut de 3.000 livres d'argent. Il se réconcilie avec Cassibellan, échange des présents avec lui, hiverne en Bretagne et, au printemps suivant, ramène toutes ses troupes sur le continent : il allait les conduire à Rome contre Pompée. (Chap. 61-63)

Ainsi s'achève le dernier épisode de la conquête de la Grande-Bretagne par César. L'idée centrale en a été fournie par la narration d'Orose, recueillie dans le récit d'Henri de Huntingdon, auquel elle avait été incorporée. Le rôle d'Henri comme intermédiaire apparaît ici à deux ou trois traits de détail : la forme même du nom d'Androgeus (*Andragius* dans Orose, *Androgius* dans Bède), — l'idée de citer un vers de la *Pharsale*, — et ce trait final que César, ramenant ses troupes de Bretagne, allait aussitôt marcher contre Rome. Mais il est probable que Geoffroy a recouru en outre à l'*Historia miscella* de Landolf. Celui-ci, puisant dans Valère Maxime [2], racontait les exploits par lesquels s'était illustré, au premier débarquement de César, l'un de ses soldats nommés Scaeva, promu par la suite centurion. Geoffroy a donné à un prétendu fils d'Andro-

1. *Pharsale*, II, 572.
2. III, II, 23.

gée ce nom même de Scaeva et, eu égard au rôle du personnage, il ne semble tout d'abord rien devoir à Landolf; mais c'est une circonstance significative que ce nom, si rare, soit venu sous sa plume juste au milieu d'événements auxquels Landolf l'avait mêlé et il ne paraît pas douteux que Geoffroy l'ait emprunté à ce dernier auteur. — Pour le reste, c'est l'imagination du romancier qui en a fait les frais et qui a tourné à la gloire des Bretons les péripéties qu'Henri de Huntingdon avait, pour sa part, racontées sans hostilité marquée contre eux, mais non sans laisser percer quelque admiration pour la supériorité romaine.

2. *Claudius.*

Le second des empereurs qui, selon l'*Historia Britonum* anonyme, étaient venus en Grande-Bretagne était Claude. Il fallait, pour atteindre à son époque, trouver quelques règnes de princes bretons dont la durée correspondît à peu près à celle des gouvernements impériaux de Jules César, d'Auguste, de Tibère et de Caligula. Geoffroy a donc imaginé de prolonger d'abord de quelques années le règne de Cassibellan. Un successeur était ensuite tout indiqué, non pas en Androgée, trop connu par des textes authentiques et qui n'était mentionné nulle part comme roi, mais en Tenuant, son frère, dont le nom figurait dans les généalogies galloises, notamment dans la liste XVI [1]. Cette dernière liste lui suggérait de donner Cimbelin pour fils à Tenuant; et comme le règne de Cimbelin pouvait correspondre à celui de Tibère, un synchronisme s'imposait avec le grand événement de l'Incarnation. De là ce récit de Geoffroy :

Le règne de Cassibellan se prolonge 7 années après le départ de César. A sa mort, le roi est enseveli à Eboracum [2] et le pouvoir passe à Tenuant, duc de Cornouailles. Car Androgée avait

1. XVI : Cinbelin, fils de Teuhant (écrit probablement *Teuuant*).
2. York.



accompagné César à Rome. A Tenuant succède son fils Cimbelin, qui avait été élevé à la cour d'Auguste et qui est tellement attaché à l'amitié romaine, qu'il paie le tribut sans qu'on le lui réclame. C'est sous son règne que naît le Christ. (Chap. 64)

*
* *

On pouvait maintenant en venir au règne de Claude. C'était un grand règne et qui avait marqué profondément dans l'histoire de la Grande-Bretagne. On lisait dans l'*Historia Britonum* que Claude, bien qu'au prix de grandes pertes, avait conquis l'île entière et même les Orcades [1]. Eutrope, répété par Landolf, mentionnait les victoires de son lieutenant Aelius Plautius [2]. Le même Eutrope indiquait que Vespasien, employé par Claude en Germanie et en Bretagne, avait livré 32 batailles, réuni à l'empire deux nations puissantes, conquis 20 cités, ainsi que l'île de Vectis [3]. Bède [4], Henri de Huntingdon [5] (et ce dernier à propos du règne de Claude) avaient répété le même texte d'Eutrope concernant Vespasien.

Mais ce vainqueur, l'empereur Claude, il fallait tâcher de ne pas le représenter comme un conquérant brutal et, tout en faisant leur part aux dissentiments et aux conflits armés, de l'associer plutôt aux Bretons dans une œuvre commune. Le fait, rapporté par les histoires, qu'il avait occupé Vectis, invitait à imaginer qu'il avait abordé en Bretagne dans le voisinage de cette île et que son activité s'était dépensée principalement dans la région environnante. C'était là une des provinces qui intéressait Geoffroy le plus vivement, province qui lui était familière, pays de ces Saxons de l'Ouest que les Bretons avaient appelés anciennement les Gewisséens [6], où se trouvait la ville de

1. Chap. 21.
2. Au chapitre *Claudius*.
3. Au chapitre *Vespasien*. L'île de Vectis est l'île de Wight.
4. *Chronica*, § 297.
5. I, 19.
6. Bède, *Historia ecclesiastica*, III, 7 : « gens Occidentalium Saxonum, qui antiquitus Gevissae vocabantur. » Cf. II, 5 ; IV, 15, 16 ; V, 19. Asser, *De rebus gestis Aelfredi*, I : « Geuuis, a quo Britones totam illam gentem Geguuis nominant. » Geoffroy emploie fréquemment le nom. Sur son origine voir W. H. Stevenson, dans son édition d'Asser, p. 161 s., et dans l'*English historical Review*, XIV, 36, note 15.

Southampton, port d'embarquement pour la Gaule, aux confins duquel se dressait Gloucester, la cité ducale de Robert. Il avait recueilli quelque part une explication suggestive du nom de Gloucester par le nom de Claude, que Guillaume de Malmesbury avait enregistrée déjà dans ses *Gesta pontificum Anglorum* [1]. Expliquer de la même façon le nom de Southampton et celui des Gewissci, c'était une idée tout indiquée : il s'en est emparé et il a commencé par imaginer deux expéditions successives ordonnées par Claude, l'une sous le commandement de Lelius Hamo (Aelius Plautius ainsi rebaptisé pour la circonstance), l'autre sous le commandement de Vespasien : et Lelius Hamo a donné son nom à Port Hamon. Puis il a inventé que les Bretons avaient alors eu pour rois deux fils de Cimbelin : il a nommé l'un Guider; et quant à l'autre, l'exemple d'Henri de Huntingdon, qui avait cité à propos de Claude un vers de Juvénal [2], lui a donné l'idée de recourir à ce même auteur : il a trouvé chez lui [3] le nom d'Arviragus, roi de Bretagne (au temps de Domitien, il est vrai, mais peu lui importait). à qui il a fait épouser une fille de Claude nommé Gewissa : et Gewissa a donné son nom aux Gewisséens.

Voici le résultat de ces combinaisons :

Cimbelin, après un règne de 10 années, laisse deux fils, Guider et Arviragus, dont le premier devient son successeur et commence par refuser le tribut aux Romains. L'empereur Claude, amenant avec lui le chef de sa milice, nommé Lelius Hamo, passe en Bretagne, débarque près de Porcestria [4] et investit la ville. A cette nouvelle, Guider arrive, attaque Claude et l'aurait aussitôt défait, si Hamo, s'avisant d'une ruse, n'avait revêtu des armes bretonnes et, se glissant dans les rangs de l'ennemi qu'il encourageait à la poursuite — car c'était un ancien otage, passé aux Romains, et

1. IV, 153 : « Gloecester... putaturque a Claudio nominata, qui secundus Romanorum imperatorum post Julium Caesarem Britanniam adiit. Denique britannice vocatur Cairclau (var. Cairclovi). Meminit quoque Seneca in libello de morte Claudii « barbaros in Britannia eum pro deo colere et in honore ipsius civitatem aedificare. »

2. *Satires*, VI, 124.

3. *Ibid.*, IV, 127.

4. Porchester.



qui parlait parfaitement le breton —, il n'avait réussi à se glisser près du roi et à le tuer [1]. Toutefois, cachant ce malheur aux troupes, Arviragus revêt à son tour les armes de son frère et continue à animer les soldats comme s'il avait été Guider en personne. La victoire demeure aux Bretons Les Romains s'enfuient, les uns, avec Claude, vers les navires, les autres, avec Hamo, vers les bois. Arviragus poursuit Hamo et le refoule jusqu'à un point du littoral où s'ouvrait un port excellent : c'est là qu'il l'atteint et le met à mort. Du nom d'Hamon. le port s'est appelé depuis Port Hamon, qui est Hamton.

Claude, cependant, s'était ressaisi et assiégeait la ville alors appelée Kaerperis et, depuis, Porcestria. Il s'en empare et marche contre Arviragus, qui s'était retiré à Guintonia [2]. Celui-ci s'apprête à livrer bataille. quand Claude, préférant un accord immédiat à un combat incertain, lui offre la paix et la main de sa fille, à la seule condition qu'il reconnaisse l'autorité romaine. Sur l'avis de ses conseillers, qui lui persuadent qu'un tel accord avec ceux qui étaient déjà les maîtres du monde n'avait rien d'humiliant, Arviragus accepte; et tout aussitôt il s'associe à l'empereur pour entreprendre la conquête des Orcades et des îles avoisinantes.

Après cette conquête, Arviragus épouse la fille de Claude, qu'on était allé chercher à Rome : elle se nomme Gewissa; et voulant commémorer un événement qui l'avait rempli de joie, il persuade à l'empereur de fonder une ville à l'endroit où avaient été célébrées ses noces. De là, du nom de Claude, la ville de Kaerglou, appelée depuis Gloucestria, aux confins de la Démétie et de la Loegrie, sur les rives de la Severn. Il est vrai que, selon d'autres, la ville aurait dû son nom au duc Gloius, que Claude y avait engendré et auquel il laissa le duché de Démétie, après Arviragus [3]. Claude, confiant le gouvernement des îles à Arviragus, rentre à Rome.

C'était le temps où l'apôtre Pierre fondait l'Église d'Antioche, puis venait à Rome et envoyait saint Marc évangéliser l'Égypte [4].

Cependant, Claude une fois parti, Arviragus, pris d'orgueil,

1. C'est là un thème, venu de Virgile, que Geoffroy a déjà exploité pour l'histoire de Dunvallo (chap 34).

2. Winchester.

3. C'est ici une précaution qu'a prise Geoffroy à l'égard de ceux qui auraient trouvé l'étymologie *Claudius* > *Gloucester* un peu insuffisante phonétiquement.

4. Henri de Huntingdon indiquait pour le règne de Claude un autre synchronisme : l'accession de saint Pierre au siège pontifical de Rome. Geoffroy s'est gardé d'un emprunt trop manifeste. Il a retenu l'idée : mais il s'est reporté à la Chronique de Bède et y a puisé une information qui a l'apparence de l'originalité.

rejette l'autorité du sénat romain. Vespasien est envoyé contre lui. Après avoir vainement essayé de débarquer à Rutupi Portus [1], dont Arviragus lui défend l'entrée, il réussit à prendre terre en Totonesia [2] et assiège Kaerpenhuelgoit, c'est-à-dire Exonia [3]. Sept jours plus tard, Arviragus l'y rejoint et une bataille violente s'engage, qui reste incertaine. Alors la reine Gewissa réconcilie les combattants. Les troupes prennent leurs quartiers d'hiver. Au printemps, Vespasien regagne Rome.

A partir de ce moment, Arviragus, assagi, se distingue par l'excellence de son gouvernement et sa renommée s'étend au loin ainsi qu'en témoignent ces vers de Juvénal :

> Regem aliquem capies aut de temone britanno
> Decidet Arviragus...

A sa mort, il est enseveli à Gloucester. (Chap. 65-71)

3. *Lucius.*

Le texte de l'*Historia Britonum* anonyme, entre les noms de Claude et de Sévère, second et troisième des empereurs romains venus en Grande-Bretagne, insérait celui d'un roi breton, nommé Lucius [4], dont parlait également Bède dans son *Historia Ecclesiastica* [5] et dans sa *Chronica* [6] et qui, ayant demandé au pape Éleuthère à devenir chrétien, l'était devenu en effet avec tout son peuple.

***

Geoffroy, à son tour, a conté l'événement. Toutefois, il convenait d'abord d'occuper l'espace de temps qui séparait le règne d'Arviragus, contemporain de Claude, de celui de Lucius, postérieur de quelque cinquante années. On en trouvait un moyen aisé dans le fait que, peu de temps après, sous le gouvernement de Sévère, un peuple nouveau, celui des Pictes, allait

1. Richborough.
2. Le pays de Totnais.
3. Exeter.
4. Chap. 22.
5. I, 4.
6. § 331.

faire son entrée dans l'histoire. Le thème des peuplements, traité dans l'*Historia Britonum* anonyme et aussi dans l'*Historia ecclesiastica* de Bède, avait été recueilli par Geoffroy, qui, précédemment déjà, avait raconté comment, sous les auspices de Belin, s'étaient installés en Hibernie Partoloim et ses compagnons, ancêtres des Irlandais. L'occasion se présentait à lui de raconter maintenant le peuplement de l'Écosse.

Sur ce sujet, Bède [1] lui fournissait quelques renseignements : il lui apprenait notamment que les Pictes se prétendaient originaires de « Scythie » [2], qu'ils avaient reçu leurs premières femmes des Scots d'Irlande, et que, les Bretons occupant le sud de la Bretagne, tandis que les Pictes en occupaient le nord, une migration avait conduit les Scots d'Irlande à l'embouchure de la Clyde, où ceux-ci s'étaient installés et avaient donné naissance au peuple écossais.

Mais l'Écosse, au temps de Geoffroy, s'étendait jusqu'au Solway Firth. La ville de Carlisle était aux marches du royaume d'Angleterre et le roi d'Écosse David, s'étant emparé de la place en 1136 [3], la garda définitivement. C'était une raison pour situer dans ces parages les conflits, même anciens, des occupants du Nord avec ceux du Sud. Or, sur Carlisle, les *Gesta Pontificum* de Guillaume de Malmesbury, écrits en 1125, contenaient une notice curieuse, qui parlait d'un édifice de pierres, composé de pièces voûtées, et où se lisait l'inscription *Marii victoriae*. Voici le texte [4] :

Est in Lugubalia civitate triclinium lapideum fornicibus concameratum, quod nulla unquam tempestatum contumelia, quin etiam appositis ex industria lignis et succensis, valuit labefactari. Cumberland vocatur regio et Cumbri vocantur homines ; scripturaque legitur in fronte triclinii : « *Marii victoriae* ».

Après quoi, Guillaume confessait qu'il ne savait comment expliquer le fait, les gens de Northumbrie parlant un langage

1. *Historia ecclesiastica*, I, 1.
2. C'est-à-dire de Scandinavie.
3. Henri de Huntingdon, VIII, 4.
4. III, Prologue.

presque inintelligible pour lui, et il avançait cette supposition que peut-être Marius, le grand Marius, avait poursuivi jusque-là les débris des Cimbres : la province, en effet, s'appelait en latin Cumbria et elle était contiguë au Westmorland, en latin Westmoria, en sorte qu'il était assez naturel de penser tout à la fois aux Cimbres et à Marius, leur vainqueur.

De tout cela Geoffroy de Monmouth a tiré le récit suivant :

Marius, fils d'Arviragus, lui succède comme roi. Sous son règne, un roi des Pictes, venu de Scythie et nommé Rodric [1], aborde en Albanie et ravage la contrée. Marius l'attaque et le bat. Puis, en témoignage de son triomphe, il élève une pierre dans la province qui par la suite s'est, de son nom, appelée Westmaria et où une inscription conservait encore son souvenir au temps de Geoffroy. Toutefois, après la mort de Rodric, Marius abandonne aux restes du peuple amené par le chef étranger la partie de l'Albanie qui se dénomme Catenesie [2] et qui était alors déserte. Les nouveaux habitants, n'ayant point de femmes, en demandent aux Bretons, qui dédaignent leur requête ; mais ils obtiennent meilleur accueil auprès des Irlandais; et des Pictes unis aux Irlandaises naît le peuple écossais. Quant à Marius, très attaché aux Romains, il leur paie régulièrement le tribut.

A sa mort, il est remplacé par son fils Coill, qui avait été élevé à Rome et qui devait rester, lui aussi, l'ami paisible des Romains en même temps que leur exact débiteur. (Chap. 70-71)

*
* *

Ces règnes écoulés, Geoffroy pouvait en venir enfin à Lucius et voici ce qu'il a raconté de lui :

Lucius, prince de caractère généreux, succède à son père Coill. Éclairé par les miracles qu'il avait vu s'accomplir en diverses nations, il écrit au pape Éleuthère pour lui demander de le faire chrétien. Il l'obtient. Le souverain pontife lui envoie deux très saints docteurs, Fagan et Duvian, pour lui enseigner les vérités de la foi

1. La variante *Sodric*, donnée par le mss. *E*, rappelle le nom de Sidroc, qui a été porté en fait par des princes danois : voir la *Chronique anglo-saxonne*. Henri de Huntingdon, V, 17, nomme à l'année 921 un certain Sidric.

2. Le Caithness.



et lui administrer le baptême. Ses peuples, à l'envi, suivent son exemple et la Bretagne tout entière devient chrétienne

Alors Fagan et Duvian retirent aux dieux du paganisme les temples qui leur étaient consacrés, les dédient au Dieu unique et y installent des collèges de prêtres. Il existait alors en Bretagne 28 flamines et 3 archiflamines, auxquels appartenait tout le pouvoir spirituel : là où étaient des flamines, s'installent des évêques ; là où étaient des archiflamines, s'installent des archevêques. Les sièges des archiflamines se trouvaient à Londres, à York et dans la Ville des Légions[1], sur l'Usk, dans le Glamorgan, où d'anciennes murailles et d'anciens édifices marquaient encore au temps de Geoffroy son emplacement. A ces trois sièges, purgés de la superstition, sont subordonnés les 28 évêchés, et à ceux-ci diverses paroisses. D'York dépend la Deire et l'Albanie, séparés de la Loegrie par l'Humber ; de Londres dépend la Loegrie et la Cornouailles ; de la Ville des Légions dépend la Cambrie, séparée du diocèse précédent par la Severn.

Après l'accomplissement de cette œuvre, Fagan et Duvian rentrent à Rome, rendent compte au pape de leur mission, obtiennent confirmation de leurs actes et reviennent en Bretagne avec plusieurs compagnons. Leurs noms et leurs faits sont consignés dans le livre composé par saint Gildas sur la victoire d'Aurèle Ambroise.

Lucius remet aux églises les biens et les territoires qui appartenaient précédemment aux temples païens et les accroît de constructions, de domaines nouveaux. A sa mort, survenue à Gloucester, il est enseveli dans l'église du premier siège[2]. On était alors en l'année 156 de l'Incarnation. (Chap. 72-73)

La preuve est facile à faire que, pour la rédaction de ce chapitre, Geoffroy a eu sous les yeux l'*Historia ecclesiastica* de Bède. C'était en l'année 167 que Bède plaçait la christianisation de la Bretagne : c'est cette date qu'il a indiquée dans le sommaire récapitulatif qui clôt l'*Historia ecclesiastica* ; c'est cette date qu'il a indiquée dans sa *Chronica*. Mais, dans le texte même de l'*Historia ecclesiastica*, il s'est borné à donner la date où avait commencé le gouvernement de Marcus Antoninus Verus et de son frère Aurelius Commodus, c'est-à-dire l'année 156, et

1. Caerlion.
2. C'est-à-dire à Londres.

à noter, sans plus de précision, que c'était de leurs temps que s'était produite la conversion de Lucius[1] :

Anno ab Incarnatione Domini centesimo quinquagesimo sexto Marcus Antoninus Verus, decimus quartus ab Augusto, regnum cum Aurelio Commodo fratre suscepit. Quorum temporibus, cum Eleutherius, vir sanctus, pontificatui Romanae Ecclesiae praesset, misit ad eum Lucius... etc.

Or, trompé par cette manière de marquer la date, Geoffroy a compris que la conversion même de Lucius devait être placée en 156 : c'est cette date qu'il a adoptée et ainsi se traduit sa dépendance par rapport à Bède.

*
* *

Cependant, tout ce que Geoffroy a raconté ici ne se trouve pas chez Bède.

Il a raconté d'abord qu'en réponse à la demande du roi Lucius le pape Éleuthère avait envoyé en Grande-Bretagne deux missionnaires, nommés Fagan et Duvian, qui devaient instruire le néophyte, le baptiser et donner à l'île une nouvelle organisation religieuse : de ces deux personnages, de leurs noms et de leur rôle, pas un mot ni dans l'*Historia Britonum* anonyme, ni dans l'*Historia ecclesiastica* de Bède.

C'est une question de savoir comment Geoffroy a connu l'histoire des deux légats, ou plutôt, pour n'éliminer d'abord aucune possibilité, de savoir comment les nom de ces légats sont venus prendre place dans son histoire, recueillis ailleurs ou inventés par lui. Or, s'ils ne figurent ni dans l'*Historia Britonum* anonyme, ni dans l'*Historia ecclesiastica*, on remarque, du moins, que Fagan et Duvian apparaissent dans d'autres textes, où ils tiennent le même rôle et portent, à peu de chose près, les mêmes noms que chez notre auteur. Parmi ces textes, relativement nombreux, deux seulement méritent d'être pris en considération, parce qu'ils sont les seuls auxquels

1. I, 5.

on attribue, d'accord courant, une ancienneté suffisante pour intéresser l'histoire de la tradition antérieurement à Geoffroy. Ce sont :

1° La *Charte de saint Patrice* insérée dans le *De antiquitate ecclesiae Glastoniensis* de Guillaume de Malmesbury ;

2° Le texte lui-même du *De antiquitate ecclesiae Glastoniensis.*

Dans ces deux textes, comme dans celui de Geoffroy, le pape Éleuthère envoie en Grande-Bretagne deux missionnaires, nommés l'un Deruvian (Duvian, chez Geoffroy), l'autre Fagan.

L'on admet habituellement que le *De antiquitate ecclesiae Glastoniensis* a été composé postérieurement à l'année 1129, mais antérieurement à l'année 1139, dans l'intervalle qui sépare les première et deuxième éditions des *Gesta regum Anglorum* du même écrivain. Même en reconnaissant que la *Charte de saint Patrice* est, comme l'a fort bien démontré M. Ferdinand Lot, un faux fabriqué à Glastonbury pour les besoins de l'abbaye, même en reconnaissant que la notice de Guillaume de Malmesbury relative à Deruvian et Fagan repose sur cette charte apocryphe, il paraît possible, à première vue, que l'on tienne ici un témoignage antérieur à celui de Geoffroy, dont l'ouvrage date de 1136 : il suffit de supposer que le *De antiquitate ecclesiae Glastoniensis* n'est pas postérieur à cette date ou que la fausse *Charte de saint Patrice* n'était pas tout fraîchement fabriquée quand Guillaume l'a recueillie, ou encore que cette charte elle-même avait utilisé une tradition plus ancienne.

Mais tous les efforts qu'on peut tenter pour atteindre ainsi, par des hypothèses, un passé plus éloigné apparaissent comme vains aussitôt qu'on soumet les textes à une critique plus minutieuse. Je montrerai plus loin [1] que, dans le *De antiquitate ecclesiae Glastoniensis*, la notice relative à Fagan et Deruvian, aussi bien que la charte de saint Patrice, sont des interpolations. De quelle date? Je ne saurais le dire au juste : peut-être d'une date relativement récente, peut-être

1. Dans le dernier chapitre de ce volume.

de la fin du XII[e] siècle ; mais en tout cas des interpolations qui, au minimum, ne peuvent pas être antérieures à l'année 1135. En effet, à partir de la seconde édition de ses *Gesta regum Anglorum*, postérieure à 1135, Guillaume de Malmesbury a introduit dans ce livre une bonne partie de la matière qu'il avait recueillie à Glastonbury depuis la première édition et qui lui avait servi pour le *De antiquitate ecclesiae Glastoniensis*. Or, dans le passage des *Gesta* où il transcrivait le passage du *De antiquitate* relatif au roi Lucius, non seulement il n'a pas parlé de Deruvian ni de Fagan, mais il a écrit expressément que les noms des apôtres venus alors en Grande-Bretagne pour l'évangéliser s'étaient à tout jamais perdus. Ainsi, en 1135 — et peut-être plus tard que 1135, puisque les *Gesta regum Anglorum*, postérieurs à cette date, peuvent l'être d'un assez bon nombre d'années, — et peut-être même encore à sa mort (postérieure à 1142), puisqu'aucune édition des *Gesta* n'a corrigé l'affirmation de la première — Guillaume de Malmesbury ignorait Fagan et Deruvian. Les eût-il ignorés s'il avait connu la *Charte de saint Patrice*? Eût-il ignoré cette charte si les moines de Glastonbury, qui l'avaient si soigneusement informé par ailleurs, l'avaient connue? Évidemment non ; et la conclusion s'impose que la *Charte de saint Patrice* n'existait pas encore en 1135.

A défaut de la *Charte de saint Patrice* et du *De antiquitate ecclesiae Glastoniensis*, reconnus inutilisables, existe-t il quelque autre raison de penser que l'association des noms de Lucius, de Fagan et de Duvian se soit produite quelque part avant la rédaction de l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy?

Je n'en connais aucun exemple dans les documents écrits. Toutefois, il convient d'accorder ici quelque attention à un passage du *Livre de Llandaf*, lequel a été rédigé aux environs de l'année 1150. Un chapitre de ce recueil, qui y précède la *Vie de s. Dubrice*, est consacré à la fondation de l'église de Llandaf par ce saint et débute par une rapide histoire de la

conversion de la Grande-Bretagne au catholicisme [1]. On y lit qu'en l'année 156 le roi des Bretons Lucius envoya au pape Éleuthère, douzième évêque de Rome, deux ambassadeurs, nommés Eluan et Medwin, pour lui exprimer son désir de devenir chrétien. Le pape, après avoir consulté son conseil, baptisa les envoyés, les instruisit dans la foi chrétienne et conféra à Eluan le titre d'évêque, à Medwin celui de docteur. Puis, utilisant leur éloquence et leur connaissance des Écritures, il les envoya en Bretagne. C'est par leur ministère que Lucius et les Bretons reçurent le baptême. Conformément aux instructions du pape, le roi organisa ensuite l'Église bretonne et lui donna ses évêques.

Or, c'est une utile remarque de Rice Rees [2], reprise par M. Ferdinand Lot [3], que la topographie présente, voisines de Llandaf, quatre églises respectivement placées sous l'invocation de Lleurwg, de Dyfan, de Ffagan et de Medwy. Le nom de Lleurwg semble être celui de Lucius, l'ancien gallois *leuer*, « splendeur », correspondant au latin *lux*, « lumière », qui fournit la racine du nom de *Lucius* [4]; les noms de Dyfan et de Ffagan sont ceux de Duvian et de Fagan, donnés par

1. Édit. J. G. Evans et J. Rhys, p. 68 : « *De primo statu Landaviensis ecclesiae*... Anno ab Incarnatione Domini CLVI, Lucius, Britannorum rex, ad Eleutherium, duodecimum apostolicae sedis papam, legatos suos, scilicet Eluanum et Meduuinum misit, implorans ut, juxta ejus ammonitionem, christianus fieret. Quod ab eo impetravit. Nam gratias agens Deo suo, quod illa gens [quae] a primo regionis inhabitatore Bruto gentilis fuerat, tam ardenter ad fidem Christi festinabat, consilio seniorum urbis Romae placuit eosdem legatos baptizari et, catholica fide suscepta, ordinari Eluanum in episcopum, Meduuinum autem in doctorem. Et propter eloquentiam et scientiam quam in sacris habebant scripturis, praedicatores ad Lucium in Britanniam reversi sunt, quorum sancta praedicatione Lucius et totius Britanniae primates baptismum susceperunt. Et secundum jussum beati Eleutherii papae ecclesiasticum ordinem constituit, episcopos ordinavit. »

J'ai, dans le texte de l'édition, corrigé *implorant* en *implorans* et suppléé le relatif *quae* qui se trouve entre crochets.

2. *An Essay on the Welsh Saints*, 1836, p. 86.

3. *Nouvelles études sur la provenance du cycle arthurien*, I : *Glastonbury et Avalon*, p. 540.

4. La constatation de cette équivalence est ancienne. Elle se trouve dans une glose marginale du ms. *C* de l'*Historia Britonum*, passée ensuite dans le texte du ms. *L* (*C* et *L* sont tous deux du XIII[e] siècle) : « Lucius agnomine Leuer Mawr, id est magni splendoris, propter fidem, quae in ejus tempore venit. »

Geoffroy de Monmouth ; le nom de Medwy est celui de Medwin, donné par le *Livre de Llandaf* : on est donc amené à se demander quel est le rapport des textes, texte de Geoffroy de Monmouth, texte du *Livre de Llandaf*, avec la toponymie de la région de Llandaf.

L'opinion de M. Lot est que les quatre personnages de Lucius, de Duvian, de Fagan et de Medwin, auraient dû leur existence au désir d'expliquer le nom de quatre localités.

Mais, si fondée que puisse être par ailleurs la tendance de M. Lot à expliquer l'apparition des légendes par des accidents topographiques, elle n'en rencontre pas moins ici quelques difficultés. Lucius, d'abord, est un personnage dont l'invention ne saurait être attribuée aux Gallois : son nom est entré dans l'histoire religieuse de la Grande-Bretagne par le *Liber pontificalis*, ouvrage connu de Bède, ouvrage connu à Llandaf [1]. D'autre part, l'existence des églises de Lleurwg, de Dyfan et de Medwy, fondées à une date indéterminée, ne paraît pas remonter, du moins, à une époque très ancienne et, en tout cas, ne saurait être admise comme un fait certain dès l'année 1150. Le *Livre de Llandaf*, écrit vers ce temps-là, et qui peut passer pour fournir l'énumération complète des fondations du diocèse, n'en fait nulle part mention. — C'est plus tard seulement qu'apparaît en liaison avec Llandaf le nom de Lucius ou de son équivalent Lleurwg. Tout ce qu'on lit à ce sujet dans le *Livre de Llandaf* se trouve dans un appendice en langue française [2], que les éditeurs modernes du texte ont attribué à une main du XIVe siècle [3] et où il est dit que l'église de Llandaf fut fondée à l'époque du roi Lucius et du roi Meuric : seul ce dernier nom répondait à la tradition ancienne, laquelle se trouve exprimée dans la notice *De primo statu Landaviensis ecclesiae* [4] que j'ai déjà citée. L'indication, recueillie dans le

1. A preuve, pour le *Livre de Llandaf*, les notices des pages 26 et 289 de l'édition, qui sont directement transcrites du *Liber pontificalis*.
2. P. 313.
3. P. XXIX.
4. P. 69.

même ouvrage, que Lucius, lui-même et lui seul, avait fondé l'église de Llandaf, n'est fournie que par une note marginale [1] :

Nota hic de Lucio, primo totius Magnae Britaniae christiano rege ac Landavensis ecclesiae fundator.

C'est là un état nouveau et tardif de la tradition. Il faut, pour en retrouver une autre mention, se reporter aux triades, également tardives, qui, les premières [2], avec deux manuscrits du XIIIe siècle de l'*Historia Britonum* [3], indiquent l'équivalence *Lucius* = *Lleurwg*. — Pour Saint-Dyfan et Saint-Medwin, nulle preuve que ces localités remontent, elles non plus, à une plus lointaine antiquité. — Pour Saint-Fagan, il est bien vrai que le *Livre de Llandaf* en parle, et à deux reprises, mais seulement dans des tables de redevances [4] copiées d'une main du XIVe siècle [5]. — Quant à Eluan, enfin, on ne trouve nulle part l'indication que son nom ait été attaché à une fondation particulière.

Ainsi, d'une part, l'attribution au roi Lucius de la fondation de Llandaf est un fait relativement récent ; et d'autre part, les textes où figurent les noms de Duvian, de Fagan et de Medwin comme délégués du pape Éleuthère sont sensiblement plus anciens que ceux qui mentionnent les églises de Saint-Dyfan, de Saint-Ffagan et de Saint-Medwy. Il est, dans ces conditions, très aventuré de donner la topographie pour base à la légende ; et l'imprudence serait moindre à soutenir que les fondations de sanctuaires ont été postérieures à la formation des thèmes hagiographiques. Pourtant je ne défendrai pas cette dernière thèse : l'absence de témoignage n'est pas une preuve de non-existence ; mais je dirai que j'ignore et

1. P. 344.

2. Voir J. Loth, *Les Mabinogion*, t. II, p. 284 : « Le second fut Lleirwg, fils de Coel ab Cyllin le Saint, qu'on appelle Lleuver mawr, et qui bâtit, à Llandav, la première église de Prydein... » Cf. p. 294 : « Le premier [archevêché de l'île de Prydein] est celui de Llandav, par le bienfait de Lleurwg, fils de Coel ab Cyllin.. »

3. Voir ci-dessus, p. 169, note 4.

4. P. 319 et 323.

5. Édit., p. XXIX.

qu'on ignore si les noms de Duvian et de Fagan, indiqués par Geoffroy, sont issus de la toponymie de Llandaf ou si, au contraire, ils l'ont déterminée.

Le doute subsistant sur ce point, une seconde question se pose, qui est celle des rapports du récit de Geoffroy avec celui du *De statu Landaviensis ecclesiae*, qu'on lit dans le *Livre de Llandaf*.

Ces deux récits ont entre eux deux traits de ressemblance au moins : ils placent l'un et l'autre la conversion du roi Lucius en l'année 156 ; et ils parlent l'un et l'autre de l'organisation religieuse de la Grande-Bretagne qui suivit cette conversion. Mais ils présentent aussi de notables différences : là où Geoffroy donne les noms de Duvian et de Fagan, le *Livre de Llandaf* donne ceux d'Eluan et de Medwin; là où Geoffroy donne ces personnages comme de simples missionnaires du pape Éleuthère, le *Livre de Llandaf* raconte qu'il s'agissait d'envoyés du roi Lucius, renvoyés ensuite par le pape en Angleterre.

De ces ressemblances et de ces différences quelle explication donner? Où se trouve le récit original? Le problème est, il faut l'avouer, très embarrassant.

Le *Livre de Llandaf* paraît avoir été rédigé après la publication du livre de Geoffroy; il donne, pour la conversion de Lucius, la date de 156, dont j'ai montré comment elle s'était introduite chez Geoffroy, c'est-à-dire sous l'influence de l'*Historia ecclesiastica* de Bède, que Geoffroy exploitait. Ne serait-ce donc pas l'indice que le rédacteur du *Livre de Llandaf* a connu l'ouvrage de Geoffroy? Et la mention que ce rédacteur a faite de Brutus comme premier habitant de la Bretagne conduirait dans le même sens. — Cependant, ce rédacteur a su dire qu'Éleuthère était le douzième des papes : l'indication vient de la *Chronique* de Bède; elle manque chez Geoffroy; et c'est le signe que la date de 156 peut, dans le *Livre de Llandaf*, être venue directement de Bède.

Geoffroy dit que Duvian et Fagan venaient de Rome; le *Livre de Llandaf* dit qu'Eluan et Medwin étaient origi-



naires de Grande-Bretagne : et cette dernière version, qui rend compte de la forme bretonne de leurs noms, paraît plus satisfaisante que la première. — Mais faut-il considérer cette disposition comme propre à un récit original que Geoffroy aurait déformé, ou bien comme une amélioration du récit de Geoffroy, jugé défectueux ?

Je ne saurais donc dire, jusqu'ici, si Geoffroy a utilisé des traditions qu'il aurait recueillies à Llandaf, ou si le clergé de Llandaf a mis à profit une invention de Geoffroy qui lui paraissait bonne à exploiter.

*
* *

Une autre addition de Geoffroy au texte de Bède est d'avoir décrit la prétendue organisation religieuse que Fagan et Duvian auraient donnée à la Grande-Bretagne. Ici, l'invention est flagrante. Ces divisions chrétiennes calquées sur les divisions païennes, ces évêchés et archevêchés remplaçant des flamines et des archiflamines, ce sont pures rêveries. C'est Geoffroy qui a tout forgé. L'histoire lui enseignait que les grandes missions apostoliques qui avaient eu la Grande-Bretagne pour théâtre avaient été ordonnées par des papes connus et exécutées par des missionnaires connus. Le pape Célestin avait envoyé saint Germain pour extirper l'hérésie pélagienne [1]; le pape Grégoire avait envoyé saint Augustin pour évangéliser les Anglais [2]. C'est pourquoi Geoffroy a jugé à propos de donner les noms des premiers apôtres de la Bretagne — inventés ou non par lui — à savoir Fagan et Duvian. Mais les historiens de l'Église saxonne expliquaient aussi comment l'Angleterre, après la prédication de saint Augustin, avait reçu du pape son organisation religieuse. Bède, dans son *Historia ecclesiastica* [3], avait reproduit tout au long le texte de la lettre adressée par Grégoire à saint Augustin, lettre où il lui annonçait qu'il lui conférait le pallium en qualité d'archevêque de

1. Chronique de Prosper, à l'année d'Abraham 2447.
2. Bède, *Historia ecclesiastica*, II, 1 ss.
3. II, 29.

Londres, métropolitain de 12 évêques qu'il le chargeait de désigner ; lettre où il lui exposait aussi son intention d'installer à York un second archevêque, à désigner également par saint Augustin, et auquel seraient subordonnés, lorsque l'évangélisation aurait conquis suffisamment de terrain, 12 nouveaux évêques suffragants. Geoffroy a repris l'idée de cette division administrative. Mais, au lieu des 24 évêques créés ou prévus par Grégoire, il a imaginé que Fagan et Duvian avaient fondé, non pas 24 évêchés, mais 28, nombre qui correspondait à celui des 28 cités de l'ancienne Grande-Bretagne mentionnées par Gildas dans son *De excidio et conquestu Britanniae* [1], à celui des 28 cités dénombrées dans la liste qui faisait suite à l'*Historia Britonum* anonyme. Quant aux archevêchés, il a retenu les noms de Londres et d'York, les donnant pour des fondations bretonnes ; mais, tenant compte des ambitions plus particulières des Gallois de son temps, il a mentionné un troisième archevêché, celui de la ville des Légions, de Caerlion. Or, d'archevêché à Caerlion, il y a toute apparence qu'il n'en a jamais existé. Mais il existait, à l'époque de Geoffroy, un évêché de Glamorgan, avec résidence à Llandaf, ville voisine de l'ancienne cité de Caerlion, et où Geoffroy avait peut-être passé une partie de sa vie. Une vieille rivalité divisait Llandaf et Saint-David, chacun de ces deux évêchés prétendant à la prééminence. Le pape, un instant, avait accordé le pallium à l'évêque de Saint-David, qui ne l'avait gardé que très peu de temps [2]. Llandaf prétendait toujours au même honneur : le fameux livre qui y a été composé vers 1150 devait, un peu plus tard, reprendre cette revendication et l'on y trouve les noms de saint Dubrice, de saint Teliau, de saint Oudoucée, premiers occupants du siège, soigneusement accompagnés du titre d'archevêque. Le voisinage de la très vieille ville de Caerlion, déchue, mais fière de ses ruines imposantes, fière du souvenir

1. Chap. 3 : « bis denis bisque quaternis civitatibus... »

2. Henri de Huntingdon, I, 5 : « Tempore autem nostro recepit episcopus Sancti David pallium a papa, quod scilicet fuerat olim apud Kairlegion, sed statim tamen amisit. »



de saint Julius et de saint Aaron, était un argument en faveur de Llandaf. C'est sans doute pour cette raison que Geoffroy a nommé Caerlion comme l'un des trois sièges métropolitains de la Bretagne ancienne [1].

Quant à la référence finale de Geoffroy à un livre de Gildas sur la victoire d'Aurèle Ambroise, c'est évidemment une imposture : elle prouve seulement que le *De excidio et conquestu Britanniae* n'a pas été étranger à l'invention des 28 flamines remplacés par les 28 évêques et, peut-être, à la mention de la Ville des Légions comme archevêché.

*
* *

La conclusion de ces remarques diverses est que la place de Geoffroy dans l'histoire des traditions de Llandaf est assez difficile à déterminer. Il s'est certainement intéressé à cette église : diverses circonstances de son récit, dont plusieurs apparaîtront par la suite, tendent, plus ou moins directement, à en rehausser le prestige. Mais il n'est pas aisé de décider s'il n'a fait ici que reprendre une tradition établie à Llandaf ou si c'est sa fertile imagination qui a fourni à l'évêque de Glamorgan et aux avocats de sa cause des instruments nouveaux pour la défense de leurs revendications. Cette dernière hypothèse n'est pas dépourvue de vraisemblance.

4. *Sévère.*

Aussitôt après le règne de Lucius, dont la conversion s'était produite en 167, Bède nommait l'empereur Sévère, en indi-

1. Est-il l'inventeur de cette désignation tendancieuse? Non, si le texte d'Henri de Huntingdon cité dans la note précédente est bien celui de l'édition de 1129. Mais je ne saurais garantir que l'édition Arnold reproduise fidèlement cette première édition et que les mots *quod scilicet fuerat olim apud Kairlegion* figurent réellement dans les manuscrits de la rédaction la plus ancienne. Au cas contraire, nul texte n'interdirait de penser que Geoffroy a ici introduit de son chef le nom de la Ville des Légions.

La rivalité de Llandaf et de Saint-David devait se prolonger longtemps encore. Voir le *De jure et statu Meneviensis ecclesiae* de Giraud de Cambrie. Elle fut close par la décision d'Innocent III, prise en 1207, de subordonner tous les évêchés gallois à Cantorbéry.

quant que son gouvernement avait commencé en 189. Il disait que cet empereur, appelé en Bretagne par la défection de presque tous ses alliés, avait, après de rudes et nombreux combats, reconquis une partie de l'île ; qu'il avait, au moyen d'un *vallum* dressé de la mer à la mer, séparé la partie reconquise de celle qu'occupaient les populations irréductibles; qu'enfin il était mort de maladie à York [1]. Un peu plus loin [2], Bède expliquait que les populations établies au-delà du *vallum* étaient celles des Scots et des Pictes, populations dites transmarines, non point parce qu'elles se trouvaient en dehors de l'île, mais parce qu'elles étaient séparées de la région centrale par deux bras de mer [3]. On pouvait donc entendre, semblait-il, que Sévère avait eu contre lui, vers le nord, des Bretons proprement dits, *indomitae gentes*; mais il était, en outre, naturel de supposer que ces Bretons avaient fait cause commune avec les Pictes, ces Pictes qui étaient les ancêtres des Écossais et dont Geoffroy avait raconté précédemment l'installation en Caithness, ces Pictes d'outre-mer, c'est-à-dire d'au-delà des golfes, qui occupaient la Scithie, c'est-à-dire la Scotie, l'Écosse.

Pour sa part, l'*Historia Britonum* anonyme, contrairement à Bède, indiquait [4] que Sévère était mort de mort violente, tombé sous les coups des Bretons.

De là ce récit de Geoffroy, où est simplement venu s'ajouter le nom de Fulgence :

Le roi Lucius étant mort sans postérité, des désordres éclatent en Bretagne, qui provoquent l'envoi du sénateur Sévère par les Romains. Sévère soumet une partie de la population et refoule l'autre vers le nord, vers l'Albanie. De cette position, les Bretons, sous la conduite de Fulgence, opposent une vive résistance et réagissent énergiquement contre leurs compatriotes du sud et contre les Romains.

1. *Historia ecclesiastica*, I, 5 : « In Brittanias defectu paene omnium sociorum trahitur, ubi, magnis gravibusque proeliis saepe gestis, receptam partem insulae a ceteris indomitis gentibus, non muro, ut quidam aestimant, sed vallo distinguendam putavit... Ibique apud Eboracum oppidum morbo obiit. »

2. *Ibid.*, I, 12.

3. Apparemment le Firth of Forth et le Solway Firth.

4. Chap. 24.

Alors Sévère fait construire, entre la Deire et l'Albanie, un *vallum* destiné à arrêter leurs incursions. Fulgence, à bout de forces, passe la mer, se rend en Scithie pour demander secours aux Pictes. Avec de puissants renforts et à la tête d'une grande flotte, il repasse en Bretagne et vient mettre le siège devant York. A cette nouvelle, les défections se produisent en grand nombre autour de Sévère, sans toutefois le décourager. Soutenu par un reste de Bretons fidèles, il attaque Fulgence. Mais, au cours de la bataille, les deux chefs ennemis succombent Sévère est enseveli à York, que ses légions avaient délivrée. (Chap. 73-74)

5. *Bassien, Carausius, Allectus, Asclepiodote.*

Le quatrième des empereurs romains venus en Bretagne était, selon l'*Historia Britonum* [1], Karitius, c'est-à-dire Carausius, qui, pour venger la mort de Sévère et des chefs romains tombés en même temps que lui, avait frappé durement tous les princes bretons, puis avait revêtu la dignité impériale.

De son côté, aussitôt après sa notice sur Sévère, Bède [2], résumant Orose et ne conservant de son récit que ce qui intéressait la Grande-Bretagne, notait d'abord que l'empereur défunt laissait deux fils, dont l'un, Geta, déclaré ennemi public, rencontra aussitôt la mort, et l'autre, Bassien, devint empereur avec le surnom d'Antonin. Puis il en venait au règne de Dioclétien, commencé en 286, Maximien Herculius étant

1. Chap. 24.

2. *Historia ecclesiastica*, I, 5 : « Reliquit [Severus] duos filios, Bassianum et Getam : quorum Geta hostis publicus judicatus interiit; Bassianus, Antonini cognomine adsumpto, regno potitus est.

[6] Anno Incarnationis ducentesimo octogesimo sexto, Diocletianus... annis viginti fuit, Maximianumque cognomento Herculium socium creavit imperii. Quorum tempore Carausius quidam, genere quidem infimus, sed consilio et manu promptus, cum ad observanda Oceani litora, quae tunc Franci et Saxones infestabant, positus, plus in perniciem quam ad provectum reipublicae ageret, ereptam praedonibus praedam nulla ex parte restituendo dominis, sed sibi soli vindicando, accendens suspicionem, quia ipsos quoque hostes in incursandos fines artifici negligentia permitteret, quamobrem a Maximiano jussus occidi, purpuram sumpsit ac Brittanias occupavit; quibus sibi per septem annos fortissime vindicatis ac retentis, tandem fraude Alecti socii sui interfectus est. Alectus postea ereptam Carausio insulam per triennium tenuit, quem Asclepiodotus, praefectus praetorio, oppressit, Brittaniamque post decem annos recepit.

Interea Diocletianus in Oriente, Maximianus Herculius in Occidente, vastari ecclesias... praeceperunt... »

associé à l'empire. Il racontait qu'alors un certain Carausius, de basse extraction, mais audacieux, avait été préposé à la surveillance des côtes de l'Océan, infestées par les Francs et les Saxons ; qu'il s'était acquitté de cette mission plutôt au détriment qu'à l'avantage de la république, car il gardait pour lui le butin reconquis sur l'ennemi et favorisait même les incursions des pirates; que, pour cette raison, Maximien avait décidé de le mettre à mort; mais qu'il s'était alors déclaré empereur, qu'il avait occupé les Bretagnes et s'y était maintenu pendant sept années. Un de ses compagnons, nommé Alectus, l'avait assassiné et, à son tour, avait gouverné l'île pendant trois années, jusqu'au moment où Asclepiodote, préfet du prétoire, la ramena sous la domination romaine.

C'était alors qu'avait sévi la persécution de Dioclétien, décrite en ces termes par Gildas [1] :

1. *De excidio et conquestu Britanniae*, chap. 9 : « Quae [praecepta Christi], licet ab incolis tepide suscepta sunt, apud quosdam tamen integre et alios minus usque ad persecutionem Diocletiani tyranni novennem, in qua subversae per totum mundum sunt ecclesiae, et cunctae sacrae scripturae quae inveniri potuerunt in plateis exustae, et electi sacerdotes gregis Domini cum innocentibus ovibus trucidati, ita ut ne vestigium quidem, si fieri potuisset, in nonnullis provinciis Christianae religionis appareret, permansere. Tunc quantae fugae, quantae strages, diversarum mortium poenae, quantae apostatarum ruinae, quantae gloriosorum martyrum coronae, quanti persecutorum rabidi furores, quantae e contrario sanctorum patientiae fuere, ecclesiastica historia narrat, ita ut agmine denso certatim, relictis post terga mundialibus tenebris, ad amoena caelorum regna quasi ad propriam sedem tota festinaret ecclesia.

[10] Magnificavit igitur misericordiam suam nobiscum Deus, volens omnes homines salvos fieri et vocans non minus peccatores quam eos qui se putant justos. Qui gratuito munere, supra dicto ut conjicimus persecutionis tempore, ne penitus crasso atrae noctis caligine Britannia obfuscaretur, clarissimos lampades sanctorum martyrum nobis accendit, quorum nunc corporum sepulturae et passionum loca, si non lugubri divortio barbarorum quam plurima ob scelera nostra civibus adimerentur, non minimum intuentium mentibus ardorem divinae caritatis incuterent: sanctum Albanum Verolamiensem, Aaron et Julium, Legionum Urbis cives, ceterosque utriusque sexus diversis in locis summa magnimitate in acie Christi perstantes dico.

[11] Quorum prior, postquam caritatis gratia confessorem persecutoribus insectatum et jamjamque comprehendendum, imitans in hoc Christum animam pro ovibus ponentem, domo primum ac mutatis dein mutuo vestibus occuluit, et se discrimini in fratris supra dicti vestimentis libenter persequendum dedit... Ceteri vero sic diversis cruciatibus torti sunt et inaudita membrorum discerptione lacerati, ut absque cunctamine gloriosi in egregiis Jerusalem veluti portis martyrii sui trophaea defigerent.



Les préceptes du Christ, bien qu'accueillis par quelque froideur par les habitants de l'île, et plus ou moins observés, se maintinrent jusqu'à la persécution du tyran Dioclétien, qui dura 9 années. A ce moment-là les églises furent renversées par toute la terre; toutes les saintes Écritures qu'on peut trouver furent jetées au feu sur les places publiques; et l'élite des prêtres, pasteurs des troupeaux du Seigneur, furent égorgés avec leurs innocentes brebis, en sorte que, dans plusieurs provinces, toute trace de la religion chrétienne eût été effacée, s'il s'était pu. Alors, que de fuites, que de massacres, que de supplices, que d'apostasies, que de couronnes méritées par des martyrs glorieux, que de fureurs persécutrices, que d'épreuves saintement supportées, tous actes racontés par l'histoire ecclésiastique! L'Église tout entière, à rangs serrés, laissant derrière elle les ténèbres de ce bas monde, se hâtait vers le paradis céleste, comme vers sa véritable demeure.

Dieu fit apparaître parmi nous sa miséricorde, voulant que tous les hommes fussent saufs et appelant les pécheurs aussi bien que ceux qui se croient justes. Par un bienfait gratuit, au temps de la persécution dont je parle, il a empêché que la Bretagne fût complètement ensevelie dans les ombres épaisses de la nuit, et il a allumé pour nous les torches éclatantes des saints martyrs, dont les sépultures et les lieux de passion, s'ils n'avaient pas été soustraits à nos compatriotes par la violence des barbares qu'ont attirées leurs fautes, inspireraient à ceux qui les verraient une immense ardeur de foi : je veux parler de saint Alban de Verolamium, d'Aaron et de Julius, habitants de la Ville des Légions, et des autres saints des deux sexes qui, en divers lieux, figurent avec toute leur haute majesté dans l'armée du Christ.

Le premier de ceux-ci, voyant son confesseur poursuivi à cause de sa religion et sur le point d'être pris, imita le Christ, qui a donné son âme pour sauver ses brebis : il le cacha dans sa maison, changea ses vêtements contre les siens, et s'offrit lui-même, à sa place, aux coups des persécuteurs ..

Les autres souffrirent des supplices divers, le corps affreusement déchiré, et, empressés, couverts de gloire, semblaient accrocher aux portes de la Jérusalem céleste les trophées de leur martyre.

De ces textes Geoffroy a tiré d'abord le récit suivant :

Sévère laisse deux fils, Bassien et Geta, le premier né d'une mère bretonne, le second d'une mère romaine. Les Romains, pour cette raison choisissent le second comme empereur. Les Bretons, pour la même raison, choisissent le premier. Une lutte s'étant ouverte entre les deux frères, Geta est tué et Bassien règne seul. (Chap. 73)

Cette situation une fois posée, négligeant que, du règne de Bassien (lequel fut l'empereur Caracalla, mort en 217) au règne de Dioclétien (empereur à partir de 284), s'étendait un espace de 67 années, abusé sans doute par le texte de Bède, qu'il avait superficiellement interprété, Geoffroy a ramené à la même époque des événements passablement distants les uns des autres et a pris pour des contemporains tout le groupe de personnages formé par Bassien, Carausius, Alectus, Asclepiodote, Dioclétien et Maximien Herculius. C'est pourquoi son récit s'est poursuivi de la manière que voici :

En ce temps-là, un Breton nommé Carausius, de petite naissance, mais hardi, se rend à Rome et demande au sénat la permission de protéger les côtes de Bretagne avec une flotte contre les incursions des barbares. Il convainc le sénat, revient en Bretagne avec une commission en bonne et due forme, réunit des vaisseaux, les arme et parcourt tout le littoral. Il débarque dans les îles avoisinantes, les met à sac et, par l'appât du butin, assemble autour de lui une puissante armée. Fort de ces succès, il se fait élire roi par les Bretons et attaque Bassien. Pendant le combat, Bassien est abandonné par les Pictes qui, amenés en Bretagne par Fulgence, son oncle du côté maternel, lui servaient d'auxiliaires : il en résulte pour lui une défaite, où il perd la vie. Carausius, pour récompenser les Pictes, les installe en Albanie, où, par la suite, ils devaient rester mêlés aux Bretons.

A cette nouvelle, le sénat envoie Allectus en Bretagne, à la tête de trois légions. Allectus tue Carausius, prend sa place et traite durement les Bretons, coupables de défection à l'égard du peuple romain. Les Bretons, irrités, lui opposent Asclepiodote, duc de Cornouailles, qu'ils nomment roi. Allectus était à Londres, offrant un sacrifice à ses dieux, quand il apprend l'arrivée d'Asclepiodote. Quittant tout autre soin, il marche à sa rencontre, lui livre bataille, est battu et mis à mort. Son collègue Livius Gallus s'enferme dans Londres et organise la résistance. Asclepiodote l'assiège et appelle à lui les Bretons de Démétie, de Vénédotie, de Deire, d'Albanie, de toutes les provinces. Il force les murailles de la ville ; et Gallus, réduit à une seule légion, pressé par les siens, offre de se rendre Asclepiodote accepte ; mais les Bretons de Vénédotie tranchent la tête à toute la garnison, sur les bords du torrent qui, depuis, du nom de Gallus, s'est appelé en breton Nantgallim, en saxon Galabroc.

Asclepiodote gouverne ensuite le royaume avec sagesse. C'est

de son temps que la persécution de Dioclétien fit presque disparaître de l'île le christianisme, demeuré sans atteinte depuis le règne du roi Lucius. Par l'ordre de Maximien Herculius, prince de la milice de Dioclétien, « toutes les églises furent renversées ; toutes les saintes Écritures qu'on put trouver furent jetées au feu sur les places publiques ; l'élite des prêtres fut égorgée avec les fidèles placés sous leur direction ; en sorte qu'à rangs serrés ils se hâtaient vers le paradis céleste, comme vers leur véritable demeure. Dieu fit apparaître parmi nous sa miséricorde, qui, par un bienfait gratuit, au temps de la persécution, empêcha que le peuple breton ne fût complètement enveli dans les ombres épaisses de la nuit et alluma pour nous les torches éclatantes des saints martyrs, dont les sépultures et les lieux de passion inspireraient à ceux qui les verraient une immense ardeur de foi, s'ils n'avaient été soustraits à nos compatriotes par la violence des barbares. Entre tous ceux de l'un et l'autre sexe qui figurent de toute leur haute majesté dans l'armée du Christ, comptent les martyrs Alban de Verolamium, Julius et Aaron, habitants de la Ville des Légions. Alban, plein de foi, voyant son confesseur Amphibalus poursuivi et sur le point d'être pris, le cacha dans sa maison, changea de vêtements avec lui, puis s'offrit à la mort, imitant ainsi le Christ, qui a donné son âme pour ses brebis. Les deux autres, le corps affreusement déchiré, s'envolèrent avec élan vers la porte de la Jérusalem céleste avec les trophées des martyrs [1] ». (Chap. 75-77)

Il apparaît au premier coup d'œil que Geoffroy, en toute cette histoire, ayant conservé Bède comme guide principal, a cependant emprunté à Gildas la description de la persécution de Dioclétien et qu'il a reproduit à la lettre le texte de cet auteur, se bornant à opérer quelques suppressions et à modifier l'ordre de quelques propositions.

Toutefois, on observe de sa part quelques additions plus ou moins fantaisistes.

Quoique Landolf, dans son *Historia miscella*, indique que Bassien était né à Lyon et qu'il devait son nom à son aïeul du côté maternel, il ne paraît pas nécessaire de supposer que

1. J'ai placé entre guillemets la partie du récit de Geoffroy que j'ai traduite littéralement afin d'en faciliter la comparaison avec le texte correspondant de Gildas.

Geoffroy ait tiré de là l'idée de donner à ce personnage une mère bretonne et de faire de cette mère la sœur de Fulgence, qui, avec l'appui des Pictes, avait résisté à Sévère. Tout ce que Geoffroy a raconté à ce sujet, récit d'ailleurs invraisemblable (car on ne voit pas que Fulgence, opposé du premier jour à Sévère et resté jusqu'au bout son ennemi irréconciliable, ait jamais pu devenir son beau-frère) est le fruit de sa pure imagination.

J'en dirai autant des concessions accordées par Carausius aux Pictes en Albanie. Geoffroy a simplement poursuivi le développement du thème de l'occupation picte, précédemment amorcé. Les Pictes avaient été installés d'abord à l'extrémité nord de l'île, en Caithness, par Marius : Geoffroy les a montrés gagnant maintenant vers le sud, en Albanie, par la faute de Carausius. La conquête s'est élargie par un jeu de circonstances dont les Bretons ont pâti, mais sans qu'on puisse l'imputer à leur infériorité militaire.

Pour ce qui est de Livius Gallus, il n'en existe nulle trace dans l'histoire. Ce personnage imaginaire a dû sa naissance à l'un des procédés d'invention les plus fréquents chez Geoffroy, procédé qui consiste à faire jaillir d'un nom de lieu le nom d'un héros et à y attacher toute une légende. Il s'agissait pour l'auteur de débarrasser le sol breton d'Allectus et des trois légions qu'il y avait amenées. On ne détruit pas trois légions d'un souffle : après la défaite du chef, tué dans une bataille, Geoffroy a feint que les débris de l'armée avaient été encore en état de faire retraite dans la ville de Londres ; et là s'offrait à lui un nom de lieu qu'on pouvait utilement exploiter pour nourrir le récit et lui donner une apparence d'authenticité : c'était celui d'un ruisseau rapide, le Galabroc [1], qui traversait Londres, et dont le nom, au temps et au dire de Camden [2], était passé, sous la forme de Walbroke, à une place de la ville, sous laquelle courait un égout collecteur. Ce nom, de signification

1. Formé de l'élément *gala*, dont le sens n'est pas clair, et de l'anglo-saxon *broc*, auquel correspond l'anglais moderne *brook*, « petit torrent ».
2. Camden, *Britannia*, p. 304.



déjà oubliée lorsqu'il écrivait et pour lequel il a donné l'équivalent breton *Nantgallim* (forgé probablement par lui, car *gallim* répond beaucoup mieux à *Gallus* qu'à *gala*), Geoffroy a cru pouvoir y retrouver le nom de Gallus, qu'il a complété, pour faire selon l'usage latin, du prénom de Livius. Ainsi des eaux londonniennes est né Livius Gallus.

Enfin, bien que docilement appliqué à transcrire mot pour mot le texte de Gildas, Geoffroy a indiqué, contrairement à Gildas, le nom du confesseur d'Alban de Verolamium, qui se serait appelé Amphibalus. L'invention est plaisante. Est-elle de Geoffroy? Est-elle de plus ancien que lui? Le fait est que le nom d'Amphibalus, introduit dans l'histoire de saint Alban, est le résultat d'une méprise grossière. Bède, dans le passage où il parlait de saint Alban donnait au vêtement que portait son confesseur le nom de *caracalla* [1].

se [*Albanus*]... *pro hospite ac magistro suo, ipsius habitu, id est caracalla, qua vestiebatur, indutus, militibus exhibuit.*

Il est probable que ce mot de *caracalla,* peu connu, a été glosé dans un manuscrit par celui d'*amphibalus,* qui était un vêtement ecclésiastique [2]. Un lecteur négligent — Geoffroy ou un autre, mais Geoffroy est le plus ancien exemple repéré de la confusion — aura cru que la glose fournissait le nom du protégé d'Alban; et c'est ainsi qu'aura surgi saint Amphibalus, martyr, auquel aurait été dédié, si l'on en croit Geoffroy [3], un sanctuaire de Winchester, dont la littérature hagiographique s'est emparé comme d'un sujet fécond et dont l'église de Durham s'enorgueillissait de posséder une poignée de cendres [4].

6. *Constance et Constantin.*

On lisait dans l'*Historia Britonum* anonyme [5] :

1. *Historia ecclesiastica*, I, 7.
2. Employé par Gildas lui-même, *De excidio et conquestu Britanniae*, chap. 28.
3. Chap. 93 et 180.
4. Voir dans Migne, *Patrologie latine*, t. XCV, col. 357, l'inventaire des reliques de l'église de Durham, réimprimé d'après Smith.
5. Chap. 25.

Le cinquième des empereurs romains en Bretagne fut Constantin, fils de Constantin le Grand, qui mourut dans l'île et dont le tombeau se montrait près de la ville de Cair Segeint, avec une inscription. Il avait semé sur le sol de cette cité de l'or, de l'argent et du bronze, afin que personne ne fût pauvre. La ville s'appelait aussi Minmanton.

Bède, de son côté, avait écrit [1] :

En ce temps-là, Constantin qui, du vivant de Dioclétien, gouvernait la Gaule et l'Espagne, personnage d'une bonté et d'une douceur extrêmes, mourut en Bretagne. Il laissa son fils Constantin, qu'il avait eu de sa concubine Hélène, empereur des Gaules. Toutefois Eutrope écrit que Constantin, élu empereur en Bretagne, succéda à son père dans son gouvernement

Et Henri de Huntingdon [2] :

Constance qui, sous les empereurs précédents [Dioclétien et Maximin], avait régné sur la Gaule, la Bretagne et l'Espagne pendant 15 années, exerça l'empire en Occident pendant une année après leur déposition, tandis que Maximin l'exerçait en Orient [3].

1. *Historia ecclesiastica*, I, 8 : « His temporibus, Constantinus, qui, vivente Diocletiano, Galliam Hispaniamque regebat, vir summae mansuetudinis et civilitatis, in Brittania morte obiit. Hic Constantinum filium, ex concubina Helena creatum, imperatorem Galliarum reliquit. Scribit autem Eutropius quod Constantinus in Brittania creatus imperator patri in regnum successerit. »

2. I, 37 : « Constantius, qui, sub praedictis imperatoribus, regnaverat super Galliam et Britanniam et Hispaniam XV annis, uno anno post depositionem eorum imperavit in occidentalibus partibus, Maximino imperante in orientalibus. Condidit autem Constantiam in ea parte Galliae quae nunc vocatur Normannia [cf. Orderic Vital, V, 8] ; accepitque filiam regis Brittannici de Colecestre, cui nomen erat Coel, scilicet Helenam, quam sanctam dicimus ; et genuit ex ea Constantinum magnum. Obiit autem Constantius... Eboraci...

[38] Constantinus, flos Brittanniae, regnavit XXX annis et X mensibus. Hic igitur Brittannicus genere et patria : ante quem nec post similis est egressus de Brittannia. Duxit exercitum a Brittannia et Gallia in Italiam. Maximianus enim Maxentium, filium suum, Romae Augustum constituerat. Contra quem Constantinus, adhuc infidelis, tendens, vidit angelum Dei ostendentem sibi signum Crucis et hortantem se ut crederet. Credidit ille statim Maxentiumque Deus flumine submersit. Constantinus igitur, potitus imperio, Maximinum bis lege belli superavit solusque regnum mundi tenuit...

Helena vero, Brittanniae nobilis alumna, Londoniam muro, quod adhuc superest, cinxisse fertur, et Colecestriam moenibus adornasse... »

3. C'est ce qu'enseigne, en effet, l'histoire, telle qu'on peut la recueillir dans les chroniques, notamment dans celle de Prosper. Constance, César de 292 à 305, a été Auguste de 305 à 306 ; Maximin [Zada] a été César en Orient de 305 à 308. Voir Mommsen, *Chronica minora*, t. III, p. 481.

Il fonda Coutances dans cette partie de la Gaule qui s'appelle aujourd'hui la Normandie. Il épousa la fille du roi breton de Colchester, nommé Coel, c'est-à-dire Hélène, celle que nous appelons sainte Hélène. Il en eut comme fils Constantin le Grand. Il mourut à York...

Constantin, fleur de la Bretagne, régna 30 ans et 10 mois. Il était breton par le sang et par le lieu de sa naissance. Ni avant ni après lui, la Bretagne ne produisit son pareil. Il conduisit une armée de Bretagne et de Gaule en Italie. Maximien, en effet, avait installé à Rome, comme Auguste, son fils Maxence. Constantin, encore païen, marchait contre celui-ci, quand lui apparut l'ange de Dieu qui lui montrait le signe de la Croix et l'exhortait à croire. Il crut aussitôt, et Dieu noya Maxence dans le fleuve. Constantin, maître de l'empire, fut deux fois vainqueur de Maximin et resta seul à la tête du monde...

Hélène, noble fille de la Bretagne, entoura Londres, dit-on, d'une muraille qui subsiste encore et bâtit les remparts de Colchester.

Avec l'aide de ces textes, Geoffroy a construit le récit suivant :

Coel, duc de Kaercolun, c'est-à dire de Colocestria [1], s'insurge contre Asclepiodote et s'empare du royaume. Cette nouvelle réjouit le sénat, à cause du tort qu'Asclepiodote avait causé à la puissance romaine. Le sénateur Constance, qui avait soumis l'Espagne, est dépêché en Grande-Bretagne. Coel, n'osant espérer le succès contre un ennemi aussi redoutable, lui offre de payer le tribut aux Romains à condition d'obtenir la royauté de l'île. Constance accepte ; mais, un mois plus tard, Coel étant mort d'une maladie qui l'avait enlevé en 8 jours, Constance recueille la royauté et épouse la fille de Coel, Hélène, qui l'emportait sur toutes les femmes du pays par sa beauté, ses talents de musicienne et sa culture. Son père, qui n'avait pas d'enfant mâle, l'avait élevée pour qu'elle pût, après lui, gouverner le royaume. Constance en a un fils nommé Constantin, qu'il eut pour successeur lorsque, onze ans après, il mourut et fut enseveli à York.

Le gouvernement de Constantin est celui d'un chef éminent. C'est auprès de lui que se réfugient tous ceux que la fureur de Maxence obligeait alors à quitter Rome. Ils le pressent de marcher contre le tyran : « Jusque à quand, lui répètent-ils, souffriras-tu, Constan-

1. Colchester. Le nom de Kaercolun figure dans la liste des cités de Bretagne qui fait suite à l'*Historia Britonum* anonyme. C'est le n° 6 (n° 23 dans les mss. *MN*).



tin, notre malheur et notre exil? Pourquoi tarder à nous rétablir dans notre patrie? Tu es le seul de notre époque qui sois capable de chasser Maxence et de nous rendre ce que nous avons perdu... » Cédant à leurs instances, Constantin se rend à Rome et devient le maître de l'empire.

Il avait emmené avec lui trois oncles d'Hélène, nommés Joelin, Trahern et Marius, qu'il avait faits sénateurs. Octavius, duc des Gewisséens, s'étant insurgé contre les proconsuls établis par les Romains en Bretagne et les ayant massacrés pour devenir roi de l'île, Constantin envoie Trahern avec trois légions. Trahern débarque à Kaerperis [1] et emporte la ville en deux jours. Octavius lui offre la bataille près de Guintonia [2], dans la plaine qui s'appelle en breton Maisurian, et remporte la victoire. Trahern se rembarque, gagne l'Albanie, et ravage le pays. De nouveau Octavius marche contre lui et l'attaque dans la province de Westmarialanda [3], mais cette fois il est battu. Il franchit la mer pour aller demander secours au roi de Norvège Gombert. En son absence, un de ses partisans fervents, le comte de l'Oppidum Municipii [4], tend une embuscade à Trahern, qui rentrait à Londres. Il l'attend au coin d'un bois avec 100 soldats et le tue. Revenu en Bretagne, Octavius disperse les Romains et reste seul roi jusqu'au temps de Gratien et de Valentinien. (Chap. 78-80)

Il est visible que cette histoire procède uniquement d'Henri de Huntingdon ; et Geoffroy a bien fait, historiquement, d'adopter la version de cet écrivain plutôt que celle de l'*Historia Britonum*, toute pleine d'erreurs. Il lui doit d'avoir distingué, comme il convenait, Constance et Constantin; et il lui doit aussi, sans doute, d'avoir connu Coel comme duc de Colchester et père d'Hélène. On peut s'étonner, à la vérité, que ce soit un Anglais qui ait communiqué cette tradition à un Breton et le dernier éditeur d'Henri de Huntingdon, Thomas Arnold, obligé de reconnaître l'antériorité chronologique du texte d'Henri par rapport à celui de Geoffroy, a du moins es-

1. Porchester.
2. Winchester.
3. Le Westmorland.
4. Verolamium, c'est-à-dire Saint-Alban. C'est le Cair Mincip des *Civitates Britanniae* (var. *Minchip*, *muncip*, *mencest*, *mencipit*). On sait par Tacite que Verolamium était organisé en municipe.



timé qu'ils devaient remonter tous deux à une tradition locale commune plutôt que dépendre l'un de l'autre [1]. Cette opinion trouve un certain appui dans une Histoire de la fondation de Saint-Jean de Colchester, composée par un certain Marianus à une date d'ailleurs incertaine et où il est écrit qu'Hélène était née dans cette ville, qu'elle y avait été élevée et que Constance, ayant vainement assiégé la place pendant trois années, n'y était entré que comme époux d'Hélène [2]. Il faut aussi noter que la deuxième des généalogies galloises du xe siècle, composée pour la gloire d'Owein, fils d'Elen et d'Higuel, fait remonter ce prince à Constance et à Helen Luitdauc, l'inventrice de la Sainte Croix [3], et que le surnom de Luitdauc a été interprété par la critique moderne comme signifiant « conductrice d'armées » [4]. — Mais aucun de ces arguments ne prouve que Geoffroy, quelque suprise qu'on en éprouve de prime abord, n'ait pas exploité ici les renseignements d'Henri de Huntingdon. Qu'Hélène ait été célèbre en Galles, il se peut, et peu importe. Le fait est qu'aucun des récits de ce pays ne lui donne Coel pour père ni ne lui assigne Colchester pour résidence. C'est pourtant à Colchester que la légende semble localisée et sur le blason de la ville a été inscrite, en souvenir d'Hélène, une croix entourée de quatre couronnes [5]. Colchester était une vieille ville, une ville importante, la troisième de l'Angleterre, bien digne de prêter ses murailles à de nobles légendes. La légende de l'Invention de la Croix par Hélène, mère de Constantin le Grand, avait acquis dès le viiie siècle une immense popularité. Elle était née depuis longtemps : le *Liber pontificalis*, le décret pseudo-gélasien *De recipiendis et non recipiendis libris*, l'*His-*

1. Introduction, p. LIII s.

2. Dugdale, *Monasticon*, IV, 607 : « Traditur Helenam, quondam imperii matrem, ex hac civitate natam et educatam ; quae quanti fuerit vel eo conjicitur, quod Constantius, Constantini magni genitor, triennio dicitur hanc obsedisse, nec obtinuisse, nisi tandem per Helenae nuptias. »

L'épisode est inséré dans une histoire de la fondation de l'abbaye de Colchester qui se trouve dans le manuscrit de la Cottonienne Nero D VIII, f° 345.

3. Généalogie II.

4. J. Loth, *Les Mabinogion*, t. I, p. 168.

5. Voir *Acta Sanctorum*, Août, t. III, p. 548 (Introduction à la *Vita s. Helenae*).

toria Francorum de Grégoire de Tours en faisaient déjà mention [1]. Or, un clerc, en lisant l'*Historia ecclesiastica* de Bède, pouvait noter que, dans ce texte, Hélène était donnée, d'ailleurs d'après Orose, comme la concubine de Constance, lequel était mort en Grande-Bretagne. De là à penser et à publier qu'Hélène (promue naturellement du rang de concubine à la dignité d'épouse) était une gloire de la Bretagne, la route était courte. Il est vraisemblable qu'un clerc de Colchester, poussant plus loin, a revendiqué Hélène pour une citoyenne de sa cité et que l'idée aura paru bonne à exploiter. S'étonnera-t-on que des Anglais aient pu s'intéresser ainsi à une sainte qui ne pouvait être que bretonne ? Il suffit de remarquer que l'œuvre en langue vulgaire où la légende d'Hélène s'est le plus anciennement exprimée est le poème anglo-saxon que lui a consacré Cynewulf, dès le VIIIe siècle. Je dirai plus : il n'y a pas à s'émerveiller que les Anglais de Colchester eux-mêmes aient inventé le roi Coel, père d'Hélène, et qu'ils aient délibérément puisé, pour le baptiser, dans l'onomastique bretonne (car, étant donné les dates, Hélène ne pouvait être anglaise qu'*ex patria*, non *ex genere*), afin de mieux établir que la sainte était de Colchester, de Coel-chester [2]. — Une telle légende, localisée à Colchester, était facilement accessible à Henri de Huntingdon, dont la vie presque toute entière s'est passée aux confins de l'ancienne Est-Anglie, et il n'est pas surprenant que ce soit par lui que Geoffroy ait connu Coel, père d'Hélène. On notera, d'ailleurs, que, sur la légende d'Hélène, Henri en savait un peu plus long

1. Voir l'édition du *Liber Pontificalis* donnée par L. Duchesne (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 2e série), t. I, Introduction, p. CVII-IX. Par la suite, ces textes se multiplient. Voir la *Bibliotheca hagiographica latina* des Bollandistes, nos 4170-4177. Y ajouter Honorius d'Augsbourg, *Speculum Ecclesiae, De inventione Crucis*. Voir aussi les Ordinaires de la messe, qui prescrivent, pour le 4 mai, où était commémorée l'Invention de la Croix, des lectures relatives à l'histoire de l'événement (par exemple l'Ordinaire de Reims, p. p. U. Chevalier, dans la *Bibliothèque liturgique*, t. VII, p. 182, avec renvoi du texte au récit d'un manuscrit aujourd'hui conservé à la Bibliothèque de Reims sous le no 1403 [K. 781], fo 55).

2. Noter que l'étymologie ne répond pas à la forme bretonne du nom, qui est, selon Geoffroy, *Kaercolun*. Cf. la liste des *Civitates Britanniae*, no 6 : *Cair Colun* (var. *colon*, *collon*, *colim*).

que Geoffroy : il savait qu'Hélène passait pour avoir fondé Coutances en Normandie ; et il savait qu'au dire de certains, elle avait élevé les murailles de Colchester ainsi que certaines murailles nouvelles ajoutées aux murailles anciennes de Londres. Le véritable sujet d'étonnement, s'il y en a un, c'est que Geoffroy se soit si peu étendu sur cette illustre sainte. Tout ce qu'il en a dit, c'est seulement (on se demande s'il n'aurait pensé avec quelque audace sacrilège à la Mycénienne) qu'elle surpassait toutes les autres femmes en beauté et qu'elle excellait dans la musique et tous les arts libéraux. Peut-être ne s'est-il pas soucié d'augmenter l'éclat d'une gloire que les Anglais s'étaient appropriée [1].

Ce que Geoffroy a ajouté aux indications d'Henri de Huntingdon a été de sa part pure invention.

Il a inventé, pour commencer, les circonstances dans lesquelles Coel s'était rendu à Constance ; et sur ce point ses combinaisons n'ont pas été extrêmement heureuses. Il a expliqué comment le royaume du prince breton était passé aux mains romaines sans qu'il se fût produit de conquête violente, par le simple effet d'accords amiables et par l'accident de la mort de Coel. En disposant ainsi les choses, il voulait ménager la dignité du père d'Hélène et ne point répandre de sang entre le futur beau-père et le futur gendre. Mais cette précaution l'a fait verser dans l'invraisemblance. Coel, dans son récit, meurt au lendemain de son traité avec Constance : le fils qu'Hélène devait donner à ce dernier prince, Constantin, ne pouvait donc avoir, au bout des onze années que dura le règne de son père, que dix ans au plus : or c'est lui, c'est Constantin qui, aussitôt devenu roi, se signale par des vertus exceptionnelles et qui, presque sans délai, est appelé à l'empire. La construction est faible.

Geoffroy, il va de soi, a également inventé les prières adressées à Constantin par les réfugiés romains pour le décider à

1. Plus tard, aux conciles de Constance (1415) et de Bâle (1431-1443), l'Angleterre fera valoir, comme titre à la primauté, qu'elle était la patrie d'Hélène.

intervenir contre Maxence, ainsi que le mouvement cicéronien de leur supplique, qui fait penser à l'exorde de la première Catilinaire.

Geoffroy, enfin, a inventé les personnages de Joelin, de Trahern, de Marius et toute l'histoire des guerres d'Octavius et de Trahern. Octavius est venu tenir ici un rôle nécessaire. Entre Constantin et Maximien, dont Bède parlait consécutivement, il y avait une place à remplir, l'espace d'environ 65 années, depuis l'année 310 environ, où Constance avait quitté la Bretagne pour Rome, jusqu'à l'année 375 environ, où Gratien, sous lequel se déclara Maximien, devint empereur. C'est cet intervalle que Geoffroy a fait occuper par Octavius, sans d'ailleurs se rendre compte ou sans tenir compte que faire durer son règne aussi longtemps que ceux de sept empereurs romains[1], c'était lui attribuer une excessive longévité. Pour ce qui est du nom même d'Octavius, je ne saurais dire d'où il a été tiré. On notera toutefois que Geoffroy a fait de ce personnage un duc des Gewisséens, lesquels étaient les Saxons de l'Ouest, ainsi que l'indique Bède, mais dont notre auteur, comme on l'a vu précédemment[2], a fait des Bretons. Cette identification l'a conduit à situer la première bataille entre Octavius et Trahern près de Winchester, principale ville de la province, à Maisurian, c'est-à-dire dans la Plaine d'Urian. Winchester était située au carrefour des grandes routes qui, depuis les Romains, conduisaient de Gloucester (l'ancien Glevum) et de Silchester (l'ancienne Calleva Atrebatum) à Southampton (l'ancien Clausentum). Ce fut, plus tard, une étape normale du voyage d'Oxford à ce dernier port. Geoffroy connaissait la région : on l'a déjà vu à propos des expéditions de Claude et de Vespasien. Il l'avait peut-être parcourue pour se rendre à Southampton et il est possible qu'il ait visité, parmi les nombreux champs de bataille voisins de la ville où les Bretons

1. Suite historique des empereurs de Constance à Gratien : Constance (305-306), Constantin I (306-337), Constantin II (335-340), Constans (335-350), Constance II (335-361), Julien l'Apostat (361-363), Jovien (363-364), Valentinien I (364-375), Valens (364-378), Gratien (375-383).

2. Ci-dessus, p. 159-160.

s'étaient heurtés aux premiers Saxons du Wessex, un emplacement du nom de Maisurian : de ce site, auquel était peut-être attaché le souvenir d'une lutte armée, il aura fait le théâtre de la rencontre entre Octavius et Trahern. — Quant à la suite de la guerre, c'est l'enfilade des thèmes ordinaires pratiqués par Geoffroy : le thème de l'appel aux nations du dehors (ici l'appel aux Norvégiens de l'imaginaire Gombert) et le thème de l'assassinat du chef ennemi (ici l'assassinat de Trahern près de Londres par le comte de Verolamium).

7. *Maximien et Gratien.*

L'*Historia Britonum* anonyme [1] donnait comme les sixième et septième des empereurs romains de Bretagne deux personnages, nommés Maximinus et Maximianus, qui, en réalité, dans l'histoire, n'en faisaient qu'un et représentaient à eux deux le seul et unique tyran Maxime.

De ce Maxime, Gildas, dans son *De excidio Britanniae*, avait écrit [2] :

La Bretagne envoie alors en Gaule, accompagné d'un grand nombre de soldats, Maxime, revêtu de la dignité impériale, qui ne lui revenait

1. Chap. 26 et 27.

2. *De excidio et conquestu Britanniae*, 13 : « ..ad Gallias, magna comitante satellitum caterva, insuper etiam imperatoris insignibus, quae nec decenter usquam gessit, non legitime, sed ritu tyrannico et tumultuante initiatum milite, Maximum mittit [insula]. Qui callida primum arte potius quam virtute finitimos quoque pagos vel provincias contra Romanum statum per retia perjurii mendaciique sui facinoroso regno adnectens, et unam alarum ad Hispaniam, alteram ad Italiam extendens, et thronum iniquissimi imperii apud Treveros statuens, tanta insania in dominos debacchatus est, ut duos imperatores legitimos, unum Roma, alium religiosissima vita pelleret. Nec mora, tam feralibus vallatus audaciis apud Aquileiam urbem capite nefando caeditur, qui decorata totius orbis capita regni quodammodo dejecerat.

[14] Exin Britannia, omni armato milite, militaribus copiis, rectoribus licet immanibus, ingenti juventute spoliata, quae comitata vestigiis supra dicti tyranni domum nusquam ultra rediit, et omnis belli usus ignara penitus, duabus primum gentibus transmarinis vehementer saevis, Scotorum a circione, Pictorum ab aquilone calcabilis, multos stupet gemitque annos.

[15] ..vulgo irrationabili...

[16] ...illi priores inimici [Scotti et Picti], ac si ambrones lupi profunda fame rabidi, siccis faucibus ovile transilientes... »

pas légitimement, mais qu'il s'était appropriée en tyran, à l'initiative des troupes. Plutôt par l'habileté que par la force, Maxime annexe à son gouvernement usurpé les cités et les provinces voisines, les enlevant à l'État romain par l'artifice du parjure et du mensonge; puis, étendant l'une de ses ailes vers l'Espagne, l'autre vers l'Italie, il installe chez les Trévères le siège de son injuste empire et se livre à une telle fureur à l'égard des empereurs légitimes, qu'il chasse l'un de Rome et l'autre de la vie. Bientôt, enserré par des forces fatales, il perd à Aquilée cette tête détestable, qui avait fait tomber les têtes couronnées de toute la terre.

Par la suite, la Bretagne, démunie de tous ses soldats, de toutes ses ressources militaires, de toute son abondante jeunesse, qui, partie sur les traces du tyran, ne revint jamais chez elle, la Bretagne, complètement inapte à faire la guerre et foulée d'abord par deux nations d'outre-mer, les Scots au nord-ouest, les Pictes au nord, pâtit et gémit pendant de nombreuses années.

Et l'auteur décrivait ensuite la misère de ce peuple « stupide », livré à des loups furieux.

De son côté, l'*Historia Britonum* racontait que Maximien, parti de Bretagne avec tous les hommes du pays, ne les avait jamais laissé revenir chez eux, livrant ainsi l'île aux coups des étrangers, et qu'il les avait installés en Bretagne, où ils étaient devenus la souche des Bretons armoricains.

Enfin, Bède [1] expliquait qu'au temps de Gratien et de Valentinien, Maxime, homme vaillant et droit, fort digne du titre d'Auguste s'il ne s'était élevé à la tyrannie contre la foi

1. *Historia ecclesiastica*, I, 9 : « Anno ab Incarnatione Domini trecentesimo septuagesimo septimo, Gratianus, sex annis imperium tenuit, quamvis jamdudum antea cum patruo Valente et cum Valentiniano fratre regnaret...

Qua tempestate Maximus, vir quidem strenuus et probus, atque Augusto dignus nisi contra sacramenti fidem per tyrannidem emersisset, in Brittania invitus propemodum ab exercitu imperator creatus, in Galliam transiit. Ibi Gratianum Augustum, subita incursione perterritum atque in Italiam transire meditantem, dolis circumventum interfecit, fratremque ejus Valentinianum Augustum Italia expulit. Valentinianus in Orientem refugiens, a Theodosio paterna pietate susceptus, mox etiam imperio restitutus est, clauso videlicet intra muros Aquileiae, capto atque occiso ab eis Maximo tyranno...

I, 11 : Anno ab Incarnatione Domini quadringentesimo septimo, tenente imperium Honorio Augusto, .. ante biennium Romanae irruptionis, quae per Alaricum, regem Gothorum, facta est, cum gentes Alanorum, Suevarum, Vandalorum, multaeque cum his aliae, protritis Francis, transito Rheno, totas per Gallias saevirent, apud Brittanias Gratianus municeps tyrannus creatur et occiditur.. »

de son serment, avait été élu empereur de Bretagne par les troupes, presque malgré lui, et qu'il était passé en Gaule. Là, comme l'Auguste Gratien, épouvanté par son arrivée, s'apprêtait à gagner l'Italie, il s'était emparé de sa personne par surprise et l'avait mis à mort; puis il avait chassé d'Italie le frère de Gratien, l'Auguste Valentinien. Valentinien, réfugié en Orient et accueilli par Théodose avec une bonté paternelle, avait bientôt repris sa place à la tête de l'empire, après avoir réussi à enfermer Maxime dans Aquilée, à le faire prisonnier et à le mettre à mort.

*
* *

De ces éléments sommaires Geoffroy a tiré la longue histoire que voici :

Le roi Octavius, devenu vieux, s'inquiétait de sa succession : il n'avait point de fils, il n'avait qu'une fille. Les uns lui conseillent de laisser son royaume à son neveu Conan Meriadoc et de marier sa fille à quelque noble en la dotant seulement d'argent; les autres, parmi lesquels Caradoc, duc de Cornouailles, l'engagent à donner en même temps sa fille et son royaume à Maximien, sénateur romain, romain par sa mère, mais breton par son père Joelin, frère d'Hélène. Ce dernier avis met Conan dans une grande fureur, qu'il laisse éclater dans le conseil du prince. Caradoc, ne quittant pas son idée, n'en dépêche pas moins à Rome son fils Mauric, pour mettre Maximien au courant des faits.

Maximien était alors en conflit avec les deux frères Gratien et Valentinien, auxquels il réclamait le tiers de l'empire. Mauric, bel ambassadeur, accueilli avec les honneurs auxquels il avait droit, le presse de saisir l'occasion qui s'offre à lui de venir puiser en Bretagne des ressources qui lui permettront de satisfaire ensuite ses ambitions à Rome : ainsi avaient procédé Constantin et plusieurs autres.

Convaincu par cet argument, Maximien se met en route pour la Bretagne avec Mauric, subjugue au passage quelques villes franques et débarque à Port Hamon [1]. Octavius, effrayé par cette arrivée inattendue, envoie contre lui une armée commandée par Conan. Maximien, inquiet du petit nombre des siens, hésite à livrer bataille et consulte son conseil. Conformément à l'avis de

1. Southampton.

Mauric, il affecte de n'être pas venu avec des intentions belliqueuses, mais seulement pour porter un message au roi de la part des empereurs. A la tête d'une ambassade de douze délégués chenus, portant dans leur main droite des rameaux d'olivier, Mauric se rend auprès de Conan. Les Bretons, à cette vue, laissent le chemin libre ; les députés sont introduits; ils saluent Conan au nom des empereurs et du sénat, lui expliquent que Maximien apporte au roi Octavius les instructions de Gratien et de Valentinien. Conan ne peut contenir ses sentiments de défiance : « Ce n'est pas là, dit-il, le train d'un ambassadeur : vous avez plutôt l'air d'ennemis qui méditent un mauvais coup. » Mais Mauric lui répond qu'un homme comme Maximien ne peut, tant pour sa dignité que pour sa sécurité, voyager sans une suite imposante et que, d'ailleurs, depuis son débarquement, il vit en payant sa dépense, sans causer aucun préjudice aux habitants. Caradoc pèse, de son côté, sur l'esprit de Conan, qui aurait préféré en venir aux mains et qui, finalement, fait conduire Maximien à Londres, auprès du roi.

Là, prenant Octavius à l'écart, Caradoc lui montre quelle faveur Dieu lui marquait en lui offrant la possibilité de prendre pour successeur un homme qui, romain d'une part, était de l'autre le descendant du roi Coel par sa mère Hélène. Et le roi, convaincu, adopte Maximien pour gendre et pour héritier.

De fureur, Conan Meriadoc se retire en Albanie, résolu à tenir Maximien en échec. Maximien marche contre lui, le bat et, après plusieurs retours offensifs de Conan, après plusieurs victoires nouvelles de Maximien, les deux adversaires finissent par se réconcilier.

Cinq ans plus tard, travaillé d'ambition, Maximien décide de s'étendre en Gaule et attaque d'abord la province d'Armorique. Les Gaulois prétendent résister : il leur tue 15.000 hommes et leur chef Inbalt. Ce succès l'enivre de joie : il espère se rendre bientôt maître du reste de la Gaule et il promet à Conan qui l'accompagne le royaume qu'il vient de conquérir, cette terre belle et fertile, où il installera ses compatriotes et fondera une seconde Bretagne. Conan lui jure une fidélité inaltérable. Quant à lui, poussant son avantage, il marche sur Rennes et s'en empare. Il répand la terreur sur son passage, massacrant toute la population mâle et immobilisant d'épouvante tous les autres peuples de la Gaule. Définitivement maître de la nouvelle Bretagne, il y fonde des places fortes et des citadelles. Il ordonne que 100.000 hommes du peuple y soient amenés de Grande-Bretagne pour l'habiter ainsi que 30.000 guerriers pour la défendre ; puis il confie le royaume ainsi créé à Conan Meriadoc.

Se répandant ensuite à travers la Gaule, il la subjugue tout entière



et fait de même de la Germanie. Il établit le siège de son empire chez les Trévères et se livre à une telle fureur, qu'attaquant les deux empereurs Gratien et Valentinien, il met le premier à mort et expulse le second de Rome.

Pendant ce temps, les Gaulois et les Aquitains harcelaient et menaçaient sans cesse les Bretons d'Armorique. Conan leur tenait victorieusement tête. Mais, afin d'assurer au pays des défenseurs pour l'avenir, il s'occupe de marier ses soldats. Ne voulant pas mêler leur sang à celui des Gaulois, il s'adresse à Dionotus, roi de Cornouailles et successeur de son frère Caradoc, à qui Maximien avait confié le gouvernement de l'île pendant son absence et qui avait lui-même une fille de grande beauté, nommée Ursule, désirée depuis longtemps par Conan. Dionotus fait quérir par tout le royaume 11.000 filles de nobles et 60.000 filles du peuple et les rassemble à Londres : beaucoup d'entre elles se montrent heureuses de cette aventure ; mais la plupart s'affligent, les unes par affection pour leurs parents et leur patrie, les autres préférant la mort au mariage et à la richesse par attachement au célibat. Or la flotte qui transportait ces vierges en Armorique, après avoir descendu la Tamise et s'être engagée en haute mer, est dispersée par les vents, coulée en partie, en partie rejetée sur les côtes d'îles barbares, où les naufragées bretonnes sont massacrées ou réduites en esclavage. Elles étaient en effet tombées au milieu de l'armée de Guanius et de Melga, l'un roi des Huns, l'autre roi des Pictes, qui, par l'ordre de Gratien, ravageaient les littoraux des nations maritimes et de la Germanie, afin de faire pièce à Maximien. Rencontrant les jeunes filles bretonnes naufragées parmi les îles, ils veulent en faire leur caprice et, comme elles résistent, ils les mettent pour la plupart à mort.

Guanius et Melga, qui servaient la cause de Gratien et de Valentinien, apprennent alors que les levées d'hommes ordonnées par Maximien ont laissé l'île de Bretagne sans défense : ils débarquent en Albanie et tombent sur une population stupide comme sur une bergerie. Maximien envoie bien contre eux le « municeps » Gratien avec trois légions, qui les rejette en Hibernie [1]. Mais il est tué à Rome par des partisans de Gratien, ainsi que tous les Bretons qu'il avait amenés avec lui, dont quelques survivants seuls rallient l'Armorique, qu'on appelait déjà la Nouvelle-Bretagne [2].

Gratien le « municeps », à la mort de Maximien, s'empare du gouvernement de la Bretagne ; mais il l'exerce avec une telle tyrannie qu'il est bientôt mis à mort. (Chap. 81-89)

1. En Irlande.
2. « Altera Britannia ».

Au fond de ce récit se découvrent deux thèmes principaux : le thème de l'occupation armoricaine par les soldats de Maximien et le thème de l'épuisement breton, après que Maximien a draîné sur le continent toute la jeunesse guerrière de l'île.

C'étaient là des thèmes anciens. L'idée que la Bretagne avait été vidée d'hommes par les levées de Maximien, c'était une invention de Gildas, reprise plus tard par l'auteur de l'*Historia Britonum* anonyme et par Bède. L'idée que les Bretons d'Armorique descendaient des soldats de Maxime, c'était une invention de l'*Historia Britonum*, suscitée, sinon justifiée, par le texte de Gildas.

Ces sources diverses, Geoffroy les connaissait et les a exploitées toutes trois dans son récit. Il a utilisé Gildas : à preuve cette phrase sur Maxime :

Thronum autem imperii sui apud Treveros statuens, ita debacchatus est in duos imperatores, Gratianum et Valentinianum, quod, uno interempto, alterum ex Roma fugavit...

qui est une transcription à peu près littérale du *De excidio* [1]; à preuve aussi plusieurs expressions, comme celle de *vulgus irrationabile* (chap. 88, l. 35), appliquée au peuple breton, ou comme celle d'*ambrones* (chap 88, l. 28), appliquée aux conquérants du Nord, qui proviennent directement du même texte [2]. — Geoffroy a aussi utilisé l'*Historia Britonum* : à preuve la forme du nom de Maximien ; à preuve le thème du peuplement

1. Voir ci-dessus, p. 191, note 2, chap. 13.

2. Voir ci-dessus, *ibidem*, chap. 15 et 16.

Le nom d'*ambrones* se retrouve également dans l'*Historia Britonum*, chap. 57 et 63, désignant toujours les envahisseurs du nord, les Saxons de Northumbrie. Thurneysen (*Zeitschrift für deutsche Philologie*, t. XXVIII, 1896, p. 83, n. 2 et p. 99) a émis l'opinion que ce nom devait s'expliquer par une méprise : il aurait été la mauvaise transcription d'un passage de l'*Historia ecclesiastica* (IV, 17), où Bède appelle Ecgfrid « rex Hymbronensium ». Le terme *Hymbronenses* aurait été rendu, dans l'*Historia Britonum*, par *Ambrones*. Hypothèse ingénieuse, mais dont la séduction même doit mettre en garde contre toutes ses pareilles : car, on vient de le voir, le nom d'*ambrones* est antérieur, dans l'emploi qu'en font les écrivains bretons, au texte de Bède et se trouve déjà chez Gildas (voir ci-dessus, p. 191, n. 2, c. 16). De plus, chez Gildas, le nom n'est pas un nom propre, mais un nom commun, d'intention péjorative et dont on a, par ailleurs, plus d'un exemple.

de l'Armorique, qui vient certainement de là. — Geoffroy, enfin, a utilisé Bède : à preuve la mention de Gratien le « municeps » et le récit de son usurpation [1].

Mais la matière que lui offraient ces auteurs était trop belle pour qu'il n'essayât pas d'en tirer un large effet. Pour la première fois dans l'histoire, le nom de l'Armorique s'offrait à lui. Il ne pouvait que solliciter puissamment son imagination. Les Bretons de Bretagne étaient tombés, de son temps, dans une profonde déchéance : la fragile indépendance que les derniers d'entre eux défendaient dans le massif montagneux de Galles était plus menacée de jour en jour et ce peuple, jadis un grand peuple, entrait politiquement en agonie. Mais il y avait hors de la Bretagne insulaire une terre où la race s'était recréé un fief : c'était l'Armorique. La force militaire qu'elle y avait reconquise et qui y garantissait sa liberté était, pour les Bretons insulaires, une consolation et un sujet d'orgueil. Une population sœur vivait là, qui affirmait librement ses droits parmi d'autres peuples et qui continuait de tenir en échec, dans un certaine mesure, les ambitions redoutables des princes normands. Le duc de Normandie Richard II n'avait dédaigné ni de donner en mariage sa sœur Héloïse au duc de Bretagne Geoffroy I[er] (992-1009), ni de recevoir en mariage Judith, sœur du même duc [2]. La maison de Normandie, pour appuyer ses revendications sur la terre armoricaine, avait eu beau imaginer des faux et faire écrire par Dudon de Saint-Quentin que Charles le Simple, au traité de Saint-Clair-sur-Epte, avait concédé aux Normands la Bretagne entière [3] : les Bretons restaient maîtres chez eux. Guillaume le Conquérant n'avait pas pu venir à bout de leur résistance. Son expédition de 1065 s'était terminée par une retraite forcée [4]. Le duc Conan II (1040-1066), prenant à son tour l'offensive, avait eu l'audace

1. Voir ci-dessus, p. 192, n 1, ch. 1, 11.
2. Guillaume de Jumièges, V, 5 et V, 13.
3. Dudon, édit. Lair, p. 169.
4. C'est ce que dissimule péniblement Guillaume de Poitiers dans ses *Gesta Guillelmi* (Bouquet, XI, p. 88-89).

de lui réclamer la Normandie et c'est seulement le poison qui avait arrêté les entreprises de ce hardi seigneur au moment où il se disposait à défendre ses prétentions les armes à la main [1]. Plus tard, alors que Guillaume était devenu roi d'Angleterre, le duc Alain Fergent (1084-1112) avait refusé de reconnaître sa suzeraineté : il avait soutenu, en 1086, un siège victorieux dans la citadelle de Dol, avait contraint les Normands à la retraite et, dès l'année suivante, Guillaume, jugeant prudent de se faire un allié d'un ennemi redoutable, lui avait donné en mariage sa fille Constance [2]. Enfin, au début du XII[e] siècle, le duc Conan le Gros (1112-1148) avait épousé Mathilde, fille naturelle du roi d'Angleterre Henri I[er].

L'ensemble de ces événements, dont le détail était plus ou moins connu de Geoffroy, était de nature à faire impression sur son esprit. C'est sous leur influence que, dans la suite de son récit, il a ménagé un rôle important à la Bretagne armoricaine et à ses princes; c'est sous leur influence, songeant à son contemporain le duc Conan le Gros, troisième du nom, qu'il a peut-être fait de Conan Meriadoc le premier roi de la Bretagne péninsulaire [3] et qu'il a tenu, débordant les données de l'*Historia Britonum* anonyme, à raconter que Maximien avait conquis la ville de Rennes, capitale du duché de Bretagne depuis Conan I[er] le Tort.

Mais les divers épisodes qui composent le récit de Geoffroy s'ornent encore de bien d'autres inventions.

Le premier de ces épisodes a trait à la façon dont Maximien s'était fait reconnaître roi de Grande-Bretagne. L'attitude

1. Guillaume de Jumièges, VII, 23.

2. Orderic Vital, IV, 17. Sur la date véritable de ces événements, qu'Orderic place à tort en 1076-1077, voir D. Morice, *Histoire de Bretagne,* I, 985-986, et La Borderie, *Histoire de Bretagne*, III, 31, note 1.

3. Il n'est pas inutile de préciser que nulle mention de Conan Meriadoc ne se trouve nulle part antérieurement à l'*Histoire* de Geoffroy. Arthur de la Borderie a cru pouvoir écrire (*Histoire de Bretagne*, t. II, p. 443) que le texte le plus ancien où paraissait ce nom était de l'an 1019 et que c'était la Vie de saint Goëznou, écrite par Guillaume. L'erreur est certaine. Voir ci-dessus, Première partie, p. 253.



sentimentale de Geoffroy à l'égard de ce personnage ne pouvait pas être très nettement définie du premier coup. Gildas était sévère à l'usurpateur, accusait l'illégalité de son gouvernement et considérait sa politique comme inspirée par la folie ; Bède lui était plus favorable. Pour sa part, Geoffroy, en reprenant le texte de Gildas et en le transcrivant presque littéralement par endroits, semble témoigner pour Maximien une certaine hostilité : la manière dont il l'a fait accéder au trône de Bretagne ne se recommande pas par une irréprochable loyauté et c'est bien à lui qu'il impute d'avoir, par ses expéditions épuisantes sur le continent, laissé l'île exposée sans défense aux coups des barbares. Cependant, Geoffroy n'était pas insensible au fait que Maximien avait été, en somme, le fondateur de ce royaume armoricain, qui était une cause d'orgueil pour les Bretons du XII[e] siècle. Il ne l'a donc pas peint, finalement, de couleurs sombres et il a même tenu à le présenter comme un breton d'origine : il a feint qu'il appartenait par son père Joelin, à la famille d'Hélène. Le trait est évidemment de son invention.

De son invention aussi le rôle de Conan Meriadoc, et aussi celui de Caradoc, et aussi celui de Mauric. Le rôle, et non pas les noms. Les noms sont des noms bretons qui ont été portés par des personnages historiques : celui de Conan, par plusieurs rois d'Armorique ; celui de Caradoc, par des princes gallois [1] ; celui de Mauric, de même [2]. Mais les actes attribués aux héros, leurs ambitions, leurs intrigues, sont de pure imagination. L'invraisemblance du récit suffit à le prouver : car comment admettre que Mauric ait pu tromper Conan Meriadoc comme il le fait? Il faudrait supposer qu'il lui était inconnu : et quelle apparence qu'il en ait pu être

1. Généalogies galloises du X[e] siècle, III, XVI, XVII : *Caratauc*. Le nom est le même que celui de Caradoc, forme qu'il avait prise à l'époque de Geoffroy ou que du moins Geoffroy, le trouvant en usage de son temps, a assimilé avec le Caratauc des généalogies anciennes.

2. Généalogies galloises du X[e] siècle, XXVI : *Mouric*. C'est le même dont les *Annales Cambriae* placent la mort en 849. D'après le livre de Llandaf (p. 69), saint Dubrice aurait fondé l'église de Llandaf au V[e] siècle, alors que régnait sur le pays le roi Mouric.

ainsi ? En fait, Geoffroy s'est abandonné à sa verve romanesque, laissant percer çà et là une réminiscence littéraire : par exemple, quand il dépeint Mauric se rendant au camp de Conan à la tête d'une ambassade de douze vieillards porteurs de rameaux d'oliviers, qui rappellent à la fois les cent ambassadeurs envoyés par Énée à Latinus dans l'*Énéide* [1] et les dix ambassadeurs envoyés par Marsile à Charlemagne dans la *Chanson de Roland* [2].

Un second épisode est celui qui raconte la fondation du royaume de Nouvelle-Bretagne. La fantaisie de Geoffroy s'y est également exercée avec une grande liberté. Sans doute, on le voit bien ici mettre à profit le texte de Gildas ; mais il ne se prive ni de le modifier, ni de l'enrichir. Cet Inbalt gaulois qui s'oppose d'abord au débarquement de Maximien en Armorique, cette conquête de la péninsule étendue jusqu'à Rennes, ces secours que le tyran envoie à la Bretagne insulaire quand elle est menacée, sa fin dans la ville de Rome : tous ces traits ont été imaginés par Geoffroy. Mais il en est un remarquable entre tous : c'est l'histoire des femmes envoyées par le régent de Bretagne Dionotus aux Bretons d'Armorique et qui périssent victimes de Guanius et de Melga.

La façon dont l'auteur a procédé dans la confection de ce récit est des plus divertissantes et bien propre à faire comprendre sa manière. L'histoire — ou ce qu'il croyait l'histoire — lui enseignait seulement, par le canal de l'*Historia Britonum* anonyme, que Maximien, vidant la Grande-Bretagne de ses hommes, avait installé ceux-ci en Armorique. Mais ce grand exode, funeste pour la mère-patrie, en rappelait un autre, non moins funeste, lié à l'histoire de sainte Ursule. Une ancienne *lectio* relative à cette sainte et destinée à être produite devant les fidèles au jour de sa fête remontait au VIIIe siècle [3]. Geoffroy

1. VII, 152 ss.
2. Vers 69 ss.
3. Elle a été publiée par les Bollandistes dans les *Acta sanctorum*, Octobre, t. IX, p. 154. — Sur l'histoire de la légende, voir W. Levison, *Das Werden der Ursula-Legende*, 1928.



ne semble pas l'avoir connue ou, du moins, il ne l'a pas utilisée. En revanche, il connaissait et il a utilisé une Passion des Onze mille vierges, dont on ne peut pas dire exactement à quelle date elle a été composée, mais qui se trouvait fixée par l'écriture antérieurement à l'année 1100 [1]. Il y avait lu qu'un roi de Bretagne, roi de haute religion, avait eu jadis une fille nommée Ursule, fille unique qui s'était promise au Christ. Mais la renommée de la princesse, belle entre toutes, avait franchi les frontières du royaume et le fils d'un roi étranger avait sollicité sa main, appuyant sa requête du double argument des promesses et de la menace. Le père, craignant pour la paix de son royaume et souffrant à l'idée que sa fille pût rompre son vœu de virginité pour s'unir à un païen, était déchiré par des sentiments contradictoires et ne savait à quoi se résoudre. Mais une vision nocturne était venue éclairer la jeune fille : il lui avait été enjoint de demander d'abord au prétendant de devenir chrétien, puis, après un délai de trois ans de se rendre dans le royaume étranger, accompagnée de dix autres vierges, chacune d'elles ayant une suite de 1.000 autres vierges, et toutes étant résolues, quoi qu'il arrivât, à garder leur virginité. Les choses s'étaient passées comme l'avait disposé la volonté divine. Le jour du départ, les 11.000 vierges s'étaient embarquées sur une flotte qu'elles conduisaient elles-mêmes, Ursule à leur tête. Le vent les avait poussées vers les bouches du Rhin, qu'elles avaient ensuite remonté jusqu'à Cologne. Là elles avaient été massacrées en masse par les Huns, venus pour assiéger la ville. Cependant, à la vue d'Ursule, le chef des barbares, frappé par sa beauté, l'avait épargnée à la condition qu'elle l'épousât. Elle avait obstinément refusé et il l'avait percée d'une flèche.

Voilà l'histoire qu'a recueillie Geoffroy [2]. Elle venait, dans

1. Elle a été publiée par les Bollandistes dans le volume cité ci-dessus, p. 157 ss. Cf., pour la date, la notice préliminaire, p. 79-80.

2. La dépendance de Geoffroy par rapport à ce texte apparait non seulement aux éléments constitutifs du récit qu'il lui a empruntés, mais aussi à une bévue plaisante qui lui a fait prendre pour un nom propre l'expression *Deo notus* ap-

son esprit, compléter d'autant plus naturellement celle de l'occupation armoricaine, que l'appel des conquérants à des épouses était un thème déjà connu de lui. Il avait raconté précédemment, en suivant Bède, que les premiers Pictes installés dans le nord de la Bretagne avaient demandé des femmes aux Irlandais et en avaient obtenu. Il a repris le thème pour les Bretons d'Armorique; mais il a voulu que ceux-ci eussent éprouvé le désir de n'épouser que des femmes bretonnes. Sans doute lui aurait-il plu que l'Armorique devînt ainsi un fief doublement et purement breton : toutefois, la légende, quoique légende, limitait sa liberté. Les 11.000 vierges avaient péri et il fallait bien aussi que les 60.000 filles du peuple qu'il leur avait adjointes de surcroît eussent également péri. C'est pourquoi il a pris la précaution d'indiquer que Maximien, en passant au fil de l'épée toute la population mâle d'Armorique, avait épargné les femmes : une postérité était ainsi assurée aux Bretons de la Petite-Bretagne [1].

Au reste, Geoffroy s'est appliqué à revêtir la légende religieuse d'une couleur historique un peu plus marquée, du

pliquée par son modèle au père d'Ursule, en sorte qu'il a lui-même appelé ce personnage *Dionotus*.

1. Le thème du mariage des soldats de Maximien est totalement absent des manuscrits anciens de l'*Historia Britonum*. Mais les additions marginales du ms. *C* (XIIIe s.), incorporées au texte dans le ms. *L* (XIIIe s.), fournissent à ce sujet un petit développement, où il est raconté que les Bretons d'Armorique, ayant été obligés d'épouser des femmes indigènes, leur avaient coupé la langue et supprimé l'usage de la parole, afin que leurs enfants ne pussent pas apprendre par elles la langue du pays et fussent mis en situation de ne connaître que le pur breton parlé par leurs pères. C'est pourquoi, d'ailleurs, ces enfants ne parlèrent ensuite que de façon confuse et les Bretons insulaires les appelèrent pour cette raison les Letewicion, c'est-à-dire les Demi-muets. — Cette notice absurde a pour origine le désir d'expliquer le nom de Letavia, porté anciennement par la Bretagne armoricaine. Il semblerait d'après ce qu'on lit ici que le nom ait été encore vivant au XIIIe siècle, à plus forte raison au XIIe. Cependant Geoffroy écrira plus loin (chap. 92) : « in Minorem Britanniam quae tunc Armorica sive Letavia dicebatur ». On lit de même dans la Vie de Gildas écrite par le moine de Rhuys au XIe siècle (édit. Mommsen, p. 96) : « in Armoricam, quamdam Galliae regionem : tunc autem a Britannis, a quibus possidebatur, Letavia dicebatur. » Et p. 101 : « Britannia, quae olim Letavia dicta fuit. » Il résulterait de là que le nom de Letavia (Littau) était, au temps de Geoffroy, tombé en désuétude. Comp. le texte de la *Vie de saint Cadoc* (Cott., Vesp. A 14 f° 32) : « Provincia quondam Armorica, deinde Littau, nunc Britannia minor vocatur. »

moins à son sens. Les bourreaux des jeunes filles bretonnes n'ont pas été seulement, selon lui, des Huns, mais aussi des Pictes, ennemis naturels de la Bretagne. Il a, de plus, donné des noms aux chefs de ces pirates : il les a appelés Guanius et Melga, noms qu'on est bien empêché d'identifier, et pour cause. Et afin d'augmenter l'apparente véracité du récit, il a rattaché leurs sombres exploits au souvenir de Valens, admettant les Goths dans l'empire comme fédérés : il a imaginé que Guanius et Melga agissaient contre Maximien pour le compte de Gratien.

V. Les Barbares.

1. *Constantin et Constant : les Scots et les Pictes.*

Après avoir mentionné le règne éphémère de Gratien le « municeps », Bède racontait brièvement [1] que cet usurpateur avait été remplacé par Constantin, sorti des derniers rangs de l'armée, et qui avait été élu sur les seules espérances que faisait naître son nom, sans qu'il possédât de talents réels. Aussitôt déclaré empereur, Constantin était passé en Gaule et, déçu dans ses alliances avec les barbares, il avait causé de grands dommages à la république. C'est pourquoi, sur l'ordre d'Honorius (393-423), Constance s'était mis en route contre lui et, l'ayant atteint près d'Arles, l'avait battu et mis à mort. En même temps, Constant, son fils, qu'il avait tiré d'un monastère pour le faire César, avait été assassiné par son lieutenant, le comte Geronce.

Bède en venait ensuite au récit des assauts donnés par les

1. *Historia ecclesiastica,* I, 11 : « Hujus loco [Gratiani municipis tyranni] Constantinus ex infima militia, propter solam spem nominis, sine merito virtutis, eligitur. Qui, continuo ut invasit imperium, in Gallias transiit. Ibi, saepe a barbaris incertis foederibus inlusus, detrimento magis reipublicae fuit.

Unde mox, jubente Honorio, Constantius comes, in Galliam cum exercitu profectus, apud Arelatem civitatem eum clausit, cepit, occidit; Constantemque, filium ejus, quem ex monacho Caesarem fecerat, Gerontius comes suus apud Viennam interfecit... ».

Pictes et les Scots contre les Bretons et qu'il racontait d'après Gildas.

Or, en se reportant à Gildas, comme Bède l'avait fait, on lisait que les Pictes et les Scots s'étaient livrés à trois grandes incursions[1].

Au moment de la première, la Bretagne, meurtrie par les méfaits et les violences de l'envahisseur, avait envoyé à Rome des députés porteurs de lettres, sollicitant en termes éplorés son assistance militaire et promettant de se soumettre du fond du cœur à la domination romaine, si l'ennemi était repoussé. On lui avait aussitôt envoyé une légion qui avait perdu le souvenir des malheureux événements d'autrefois et qui était bien pourvue d'armes. Celle-ci, amenée par mer, avait attaqué le redoutable ennemi et lui avait tué beaucoup de monde, le chassant au-delà des frontières et sauvant les citoyens, exposés à ses terribles ravages, de l'asservissement qui les menaçait. Puis les Romains avaient ordonné aux Bretons de construire de la mer à la mer, par le travers de l'île, une muraille qui tiendrait les ennemis en respect et serait une protection pour les citoyens. Mais ce mur n'était qu'un mur de terre.

Une deuxième incursion s'était produite alors que la légion, triomphante et joyeuse, regagnait ses foyers : les Pictes et les Scots avaient de nouveau violé les frontières et répandu la

1. *De excidio Britanniae*, 14 : « Exin Britannia... duabus primum gentibus transmarinis vehementer saevis, Scotorum a circione, Pictorum ab aquilone, calcabilis, multos stupet gemitque annos. Ob quarum infestationem ac dirissimam depressionem legatos Romam cum epistolis mittit, militarem manum ad se vindicandam lacrimosis postulationibus poscens et subjectionem sui Romano imperio continue tota animi virtute, si hostis longius arceretur, vovens. Cui mox destinatur legio praeteriti mali immemor, sufficienter armis instructa, quae ratibus trans oceanum in patriam advecta et cominus cum gravibus hostibus congressa magnamque ex eis multitudinem sternens et omnes e finibus depulit et subjectos cives tam atroci dilacerationi ex imminenti captivitate liberavit. Quos jussit construere inter duo maria trans insulam murum, ut esset arcendis hostibus turba instructus terrori civibusque tutamini...

[16] Illa domum cum triumpho magno et gaudio repedante, illi priores inimici... terminos rumpunt caeduntque omnia...

[17] Itemque mittuntur queruli legati, scissis, ut dicitur, vestibus, opertisque



dévastation. — Alors, de nouveau, des députés éplorés s'étaient mis en route, les vêtements en lambeaux, les cheveux couverts de cendre, pour demander secours aux Romains. Ceux-ci, émus autant qu'on peut l'être par de tels malheurs, étaient alors revenus, enfonçant leurs formidables épées dans le crâne des ennemis et abattant ceux-ci en aussi grand nombre que les feuilles des arbres tombent à l'automne.

sablone capitibus, impetrantes a Romanis auxilia... At illi, quantum humanae naturae possibile est, commoti tantae historia tragoediae, ...tandem terribiles inimicorum cervicibus infigunt mucronum ungues casibusque foliorum tempore certo adsimilandam hisdem peragunt stragem...

[18] Igitur Romani, patriae denuntiantes nequaquam se tam laboriosis expeditionibus posse frequentius vexari et, ob imbelles erraticosque latrunculos Romana stigmata, tantum talemque exercitum, terra ac mari fatigari, sed ut potius sola consuescendo armis ac viriliter dimicando terram, substantiolam, conjuges, liberos et, quod his majus est, libertatem vitamque totis viribus vindicaret, et gentibus nequaquam sibi fortioribus, nisi segnitia et torpore dissolveretur, inermes vinculis vinciendas nullo modo, sed instructas peltis, ensibus, hastis et ad caedem promptas protenderet manus, suadentes, quia et hoc putabant aliquid derelinquendo populo commodi adcrescere, murum, non ut alterum, sumptu publico privatoque, adjunctis secum miserabilibus indigenis, solito structurae more, tramite a mari usque ad mare inter urbes, quae ibidem forte ob metum hostium collocatae fuerant, directo librant; fortia formidoloso populo monita tradunt, exemplaria instituendorum armorum relinquunt. In litore quoque oceani, ad meridianam plagam, quo naves eorum habebantur, quia et inde barbaricae ferae bestiae timebantur, turres per intervalla ad prospectum maris collocant, et valedicunt tanquam ultra non reversuri.

[19] Itaque, illis ad sua remeantibus, emergunt certatim de curucis, quibus sunt trans Tithicam vallem evecti... tetri Scottorum Pictorumque greges, moribus ex parte dissidentes, sed una eademque sanguinis fundendi aviditate concordes furciferosque magis vultus pilis quam corporum pudenda pudendisque proxima vestibus tegentes, cognitaque condebitorum reversione et reditus denegatione, solito confidentiores omnem aquilonalem extremamque terrae partem pro indigenis muro tenus capessunt. Statuitur ad haec in edito arcis acies, segnis ad pugnam, inhabilis ad fugam, trementibus praecordiis inepta, quae diebus ac noctibus stupido sedili marcebat. Interea non cessant uncinata nudorum tela, quibus miserrimi cives de muris tracti solo allidebantur. Hoc scilicet eis proficiebat immaturae mortis supplicium, qui tali funere rapiebantur, quo fratrum pignorumque suorum miserandas imminentes poenas cito exitu devitabant. Quid plura? Relictis civitatibus muroque celso, iterum civibus fugae, iterum dispersiones solito desperabiliores, iterum ab hoste insectationes, iterum strages accelerantur crudeliores; et sicut agni a lanionibus, ita deflendi cives ab inimicis discerpuntur, ut commoratio eorum ferarum assimilaretur agrestium.

[20] Igitur rursum miserae mittentes epistolas reliquiae ad Agitium, Romanae potestatis virum, hoc modo loquentes : « Agitio ter consuli gemitus Britannorum », et post pauca querentes : « Repellunt barbari ad mare, repellit mare ad « barbaros ; inter haec duo genera funerum aut jugulamur aut mergimur. » Nec pro eis quicquam adjutorii habent... »

Une troisième incursion ne s'en était pas moins produite quelque temps après. Les Romains avaient annoncé qu'ils ne pourraient plus assumer, à l'avenir, la charge de si lourdes expéditions et, pour des bandes de brigands vagabonds, fatiguer sur terre et sur mer les enseignes romaines. Ils avaient engagé les Bretons à s'habituer eux-mêmes à la guerre, à combattre courageusement, à assurer la protection de leurs terres, de leurs biens, de leurs femmes, de leurs enfants et, ce qui est plus, de leur liberté et de leur vie. Qu'à des nations qui ne valaient mieux qu'eux qu'à cause de leur pusillanimité et de leur inertie ils tendissent des poings, non pas tout prêts à se laisser enchaîner, mais armés de boucliers, d'épées, de lances et menaçant de tuer! Et pour leur rendre service, les Romains avaient construit, à frais publics et privés, en se faisant aider par les malheureux indigènes, un second mur, qui allait en ligne droite de la mer à la mer et reliait entre elles les cités qui se trouvaient là. Ils avaient donné à ce peuple craintif des conseils d'énergie, lui avaient laissé des instructeurs d'armes et, sur le rivage de la mer, vers le midi, là où mouillaient leurs navires et où l'on craignait les attaques des barbares, ils avaient élevé des tours de place en place pour observer l'océan. Après quoi ils avaient pris congé, avec l'intention de ne plus jamais revenir. — Aussitôt les hordes des Pictes et des Scots étaient sorties de leurs repaires. Informées de la retraite des Romains, qui étaient partis sans esprit de retour, elles s'étaient enhardies plus que jamais et avaient occupé toute la terre du nord, jusqu'à la muraille. Les soldats bretons avaient garni le haut du rempart, lâches à l'attaque, n'osant pas fuir non plus, le cœur étreint d'angoisse, passant jours et nuits sur place dans une inaction stupide. Les traits à crocs de l'ennemi ne cessaient d'arracher de leurs postes et de précipiter à terre ces malheureux citoyens. Encore cette mort hâtive leur valait-elle mieux que d'assister au massacre lamentable qui se préparait de leurs frères et de leurs enfants. Finalement, ils avaient lâché villes et rempart; et alors avait recommencé une fuite éperdue, la dispersion dans tous les sens, la pour-

suite de l'ennemi, les massacres plus sauvages que jamais : les misérables citoyens tombaient, mis en pièces par les barbares comme les agneaux par le boucher, et ils en étaient réduits à gîter comme des bêtes sauvages. Les survivants avaient adressé un message à Agitius, qui représentait alors l'autorité romaine. Ils lui avaient écrit : « A Agitius, consul pour la troisième fois, la plainte éplorée des Bretons. » Et après avoir exprimé leur désolation, ils ajoutaient : « Les barbares nous rejettent à la mer, la mer nous rejette aux barbares. Placés entre ces deux périls, il faut que nous soyons ou égorgés ou noyés. » Mais cette fois leur prière était restée sans réponse.

*
* *

Geoffroy a recueilli dans Bède les noms de Constantin et de Constant, ainsi que l'histoire de ce Constant, tiré d'un couvent pour devenir César, puis massacré par son lieutenant, le comte Geronce. Mais il n'a pas fait tout de suite usage de ces éléments et il a commencé par traiter de l'histoire des grandes invasions venues du nord. Pour cette première partie de son récit, c'est Gildas qui lui a fourni la substance nécessaire, et non seulement la substance, mais souvent aussi des phrases, des développements entiers, textuellement empruntés.

Cependant, même en pillant Gildas, Geoffroy a arrangé les choses conformément à son instinct de romancier.

D'abord, comme il avait déjà parlé d'une première incursion des Pictes et des Huns repoussée, au temps de l'empereur Maximien, par les deux légions de Gratien le « municeps », il a fondu en une seule les deux premières incursions dont parlait Gildas et voici le récit qu'il en a confectionné :

Après la mort de Gratien le *municeps*, les ennemis venus précédemment d'Albanie, et avec eux les Scots, les Norvégiens, les Danois, mettent l'île tout entière à feu et à sang. « Meurtris par les méfaits et les violences de l'envahisseur, les Bretons envoient à Rome des députés porteurs de lettres, sollicitant en termes éplorés son assistance militaire, et promettant de se soumettre à la domination romaine si l'ennemi était repoussé. On leur envoie aussitôt une légion, qui avait perdu le souvenir des malheureux événements

d'autrefois. Celle-ci, amenée par mer, attaque le redoutable ennemi, lui tue beaucoup de monde, le chasse au-delà des frontières et sauve la plèbe opprimée du massacre qui la menaçait. Puis les Romains ordonnent aux Bretons de construire de la mer à la mer, entre l'Albanie et la Deire, une muraille qui devait tenir l'ennemi en respect et serait une protection pour les citoyens ». L'Albanie était alors fréquemment visitée par les barbares et leur offrait un asile propice. « A frais publics et privés », les indigènes se mettent à l'œuvre et achèvent le mur [1]. (Chap. 89)

Ce récit, conforme dans l'ensemble à celui de Gildas (à la réserve déjà faite que deux épisodes ont été fondus en un seul), comporte, dans le détail, une ou deux particularités originales. Non point seulement parce que Geoffroy, selon son goût personnel d'écrivain, a brisé les longues périodes de Gildas et les a morcelées en phrases plus courtes, d'un dessin moins chargé ; non point, non plus, parce que, çà et là, il a allégé une expression ou ramené à plus de simplicité un terme recherché : ces différences ne marquent que certaines préférences littéraires et, somme toute, secondaires. Mais il en existe plusieurs autres qui dénotent une préoccupation du plus haut intérêt : elles révèlent l'intention de sauvegarder, au milieu des malheurs d'une destinée funeste, la dignité du peuple breton. Tout ce qui, dans son modèle, était de nature à offenser son sentiment national, Geoffroy l'a retranché et il a diligemment corrigé tout ce qu'il trouvait chez Gildas de sévérité méprisante à l'égard de ses compatriotes. C'est ainsi qu'il a réduit, autant qu'il le pouvait, l'importance du secours romain aux Bretons et qu'il s'est dispensé de faire écho à cette admiration exaltée de la force impériale qu'avait marquée son prédécesseur. Dans son récit, ce ne sont pas les Romains qui bâtissent le grand rempart : ce sont les Bretons eux-mêmes, sur le seul conseil des Romains. Et certes, il a bien fallu que Geoffroy reproduisît certaines phrases où Gildas peignait avec une pitié dédaigneuse l'inaptitude guerrière des défenseurs de la Bretagne. Mais une modification minime en apparence lui a permis de le faire sans que

1. Voir ci-dessus, p. 181, note 1.

l'honneur breton eût à en souffrir : il a fait retomber la faute de cette inaptitude sur la basse population, sauvant ainsi implicitement la réputation des meilleurs. Ces *cives*, ces citoyens, dont parlait Gildas, Maximien les avait emmenés avec lui; les véritables guerriers, la fleur du pays, avaient disparu : que restait-il en Grande-Bretagne? La plèbe, *plebs*. C'est sur cette plèbe, réduite à ses seules forces et à son incapacité, que retombait l'humiliation.

La même attitude de l'écrivain s'est manifestée dans l'histoire de la troisième incursion des peuples du nord; et là, le sens que Geoffroy voulait donner à son récit l'a conduit à inventer un personnage dont aucun de ses devanciers n'avait fait mention. Plus de Romains : ils avaient résolu de se retirer. Plus de guerriers bretons : ils avaient suivi Maximien. Restait le peuple : mais qui lui donner comme guide? Ce guide, Geoffroy l'a trouvé en la personne d'un ecclésiastique, d'un archevêque, le métropolitain de la première métropole : Guetelin de Londres, un personnage imaginaire, il va sans dire [1].

De Guetelin, ainsi inventé, Geoffroy a fait l'organisateur de la résistance bretonne au moment de la retraite romaine : ne lisait-on pas dans Bède [2] que saint Germain devait aussi, plus tard, conduire les Bretons à une éclatante victoire sur les Saxons et sur les Pictes, remportée au seul cri d'*alleluia*? Guetelin donc, selon la combinaison de Geoffroy, tente d'abord d'inspirer à la plèbe de son pays des résolutions guerrières. Il reprend à son compte les exhortations que Gildas prêtait aux Romains : « Pourquoi ne pas vous défendre vous-mêmes ? » Il les appuie sur cette théorie que les ordres sociaux ne sont pas séparés par des barrières infranchissables, que le chevalier peut redevenir paysan ou maquignon, comme le paysan ou le maquignon peuvent devenir chevalier. Et voici la forme qu'a prise, sous la plume de Geoffroy, le récit de Gildas [3] :

1. L'évêché de Londres n'a été fondé qu'en 604 et aucun des prélats qui l'a occupé ne s'est jamais appelé Guetelin.

2. *Historia ecclesiastica*, I, 20.

3. Voir ci-dessus, p. 181, note 1.

« Les Romains annoncent qu'ils ne pourront plus assurer, à l'avenir, la charge de si lourdes expéditions et, pour des brigands errants, fatiguer sur terre et sur mer les enseignes romaines. Que plutôt les Bretons, s'habituant à la guerre et combattant courageusement, assurent la protection de leur terre, de leurs biens, de leurs femmes, de leurs enfants et, ce qui est plus, de leur liberté et de leur vie! » Pour adresser cette admonition aux Bretons, les Romains les convoquent tous à Londres et chargent Guetelin, évêque de cette ville, de porter leur parole. Celui-ci commence par exprimer sa grande pitié. Vous êtes, dit-il à ses auditeurs, tout ce qui reste de la Bretagne depuis que Maximien a dépouillé le pays de tous ses guerriers : plèbe ignorante des armes et faite seulement pour les travaux des champs et le commerce. Quand sont survenus les ennemis du dehors, ils vous ont forcés à quitter vos bergeries, comme des moutons sans pasteurs, jusqu'à ce que les Romains vous aient rétablis dans vos possessions. Dépendrez-vous donc toujours de la protection d'autrui? « Ne munirez-vous pas vos poings de boucliers, d'épées, de lances, contre des brigands qui ne valent mieux que vous qu'à cause de votre pusillanimité et de votre inertie? » Les Romains sont las de se battre pour vous. Ils préfèrent renoncer au tribut que de peiner ainsi sur terre et sur mer. Parce qu'au temps de vos chevaliers vous étiez le peuple, considérez-vous que toute humanité a disparu de chez vous? Ne voit-on pas les hommes naître pour un ordre aussi bien que pour un autre, le paysan devenir chevalier, le chevalier devenir paysan? Du maquignon vient le chevalier et du chevalier le maquignon. Conduisez-vous donc comme des hommes et défendez votre liberté... Ces paroles sont accueillies par le peuple avec un grand frémissement, comme si une audace subite s'était emparée de l'auditoire. « Les Romains donnent à ces gens craintifs des conseils d'énergie et leur laissent des instructeurs d'armes. De plus, sur le rivage de la mer, vers le midi, là où mouillaient leurs navires, ils élèvent des tours de place en place pour observer l'océan ».

Mais on fait plus facilement un faucon d'un milan qu'un chevalier d'un paysan et vouloir instruire ces gens-là, c'est répandre des perles devant des porcs. Aussitôt que les Romains « ont pris congé, avec l'intention de ne plus jamais revenir », Guanius et Melga surgissent des navires qui les avaient emmenés en Hibernie et, avec leurs Pictes et leurs Scots, avec des Norvégiens et des Danois, ils réoccupent l'Albanie jusqu'au grand rempart. « Informés de la retraite des Romains, qui étaient partis sans esprit de retour, ils s'enhardissent plus que jamais » et préparent la destruction de l'île. Les timides paysans « garnissent le haut du rempart, lâches à l'attaque, rendus incapables de fuir par l'angoisse qui étreint leur cœur, passant jours

et nuits sur place dans une inaction stupide. Les traits à crocs de l'ennemi ne cessent d'arracher de leur poste et de précipiter à terre » cette misérable foule. « Encore cette mort hâtive leur valait-elle mieux que d'assister au massacre lamentable qui se préparait de leurs frères et de leurs descendants ». Oh! châtiment divin des fautes passées, de la folie de Maximien, qui avait entraîné tant de vaillants soldats! Si ses soldats avaient été là, l'ennemi ne serait pas venu; la Bretagne aurait, comme auparavant, continué de vivre en paix et de soumettre des nations lointaines. « Finalement, les Bretons lâchent villes et remparts; et alors recommencent la fuite et des courses en tous sens encore plus éperdues, les poursuites de l'ennemi et des massacres plus sauvages que jamais ». La pauvre plèbe « est déchirée par les barbares comme les agneaux par les loups. Alors, les malheureux survivants adressent un message à Agitius, représentant de l'autorité romaine. Ils lui écrivent : *A Agitius, consul pour la troisième fois, la plainte éplorée des Bretons!* Et après avoir exprimé leur désolation, ils ajoutent : *Les barbares nous rejettent à la mer; la mer nous rejette aux barbares. Placés entre ces deux périls, il faut que nous soyons ou égorgés ou noyés.* Mais leur prière reste sans réponse ». (Chap. 90-91)

Dans ce passage se manifeste le même esprit que précédemment. A ne pas tenir compte de quelques retouches sans portée (par exemple, la substitution de l'image d'un loup à celle d'un boucher), on voit Geoffroy s'appliquer à orienter favorablement pour les Bretons le développement de Gildas qui leur était si dur. Il a remplacé le thème du Breton chargé d'opprobre par celui de la lâcheté paysanne. Au lieu des crimes du peuple breton punis par Dieu (et Gildas [1] visait ici la corruption morale de ses compatriotes) il a accusé les fautes du téméraire Maximien. Enfin, sur le tableau de tant de désastres qu'il avait à peindre, il s'est plu à laisser encore planer le souvenir de la prospérité et des conquêtes bretonnes.

Toujours dans le même sens, une nouvelle invention allait jaillir de son esprit. Le rôle de l'évêque Guetelin n'était pas épuisé. Si la Bretagne insulaire était accablée, le meilleur de la nation continuait à vivre fièrement en Armorique. C'est

1. Chap. 24.

là que résidaient les hommes de guerre dont l'île avait été privée ; c'est là que Guetelin, après le refus d'Agitius de venir à son aide, décidera d'adresser son appel. De l'histoire ancienne de la Petite-Bretagne Geoffroy, aussi bien et plus que nous, ignorait tout ; mais il n'a pas été embarrassé d'inventer que le pays était alors régi par Aldroen, quatrième roi depuis Conan. Guetelin irait trouver ce roi ; il ramènerait son frère Constantin, qui serait ce même Constantin dont Bède fournissait simplement le nom comme l'un des successeurs de Maximien ; et Constantin deviendrait la tête de lignée de plusieurs rois de Bretagne, prince par qui devaient briller de nouveaux jours de gloire et qui serait le grand-père du grand Arthur. De là le récit que voici :

Au refus d'Agitius, Guetelin se rend en Petite-Bretagne, pays qui s'appelait alors Armorica ou Letavia, pour demander aide à ses compatriotes. C'était, en ce temps-là, le roi Aldroen qui y régnait, quatrième prince depuis Conan. Il lui adresse un discours solennel. Il lui expose la détresse de l'île [1], laissée sans défenseurs par Maximien et abandonnée par les Romains. Il fait appel à sa miséricorde et, lui rappelant qu'il est de souche royale, il lui offre le diadème de Grande-Bretagne. Aldroen ne se laisse pas tenter : c'était autrefois qu'il eût ambitionné cet honneur [2]. Mais la Bretagne, plongée dans l'infortune, n'inspire plus à personne le désir d'y revenir. La domination romaine lui a été funeste ; les gouvernements n'y peuvent plus avoir de stabilité [3] ; et pour sa part, il préfère son bon royaume de Petite-Bretagne, qu'il tient avec honneur et en toute indépendance. Toutefois, il accepte l'offre de Guetelin pour son frère Constantin, qu'il enverra avec 2.000 soldats, ne pouvant en donner davantage à cause des menaces venues du côté gaulois. On appelle Constantin, et Guetelin le salue de ces paroles : « Le Christ vainc, le Christ règne, le Christ domine. Voici le roi de la Bretagne

1. Il le fait en reprenant çà et là des expressions de Gildas qui ont paru heureuses à Geoffroy. Voir notamment *De excidio Britanniae,* 19 : « augebantur externae clades domesticis motibus, quod hujuscemodi tam crebris direptionibus vacuaretur omnis regio totius cibi baculo, excepto venatoriae artis solacio. »

2. Allusion à son désir de recueillir l'héritage d'Octavius, dont il avait été frustré par Maximien.

3. Cette idée de l'instabilité des gouvernements de Bretagne vient de Gildas, chap. 26.

désertée ! Que le Christ nous assiste : voici notre défense, voici notre espérance et notre joie ! »

Guetelin et Constantin s'embarquent et prennent terre au port de Totnais. Ils rassemblent la jeunesse guerrière de l'île [1]. Ils dispersent l'ennemi. Les Bretons se réunissent à Silcester. Ils proclament Constantin roi. Ils lui donnent pour femme une Romaine de haut lignage, qui avait été élevée par Guetelin et de qui lui naissent trois fils : Constant, l'aîné, qui devient moine dans l'église d'Amphibalus à Winchester, Aurèle Ambroise et Uther Pendragon, dont Guetelin assure l'éducation.

Constantin règne 10 années : au bout de ce temps, un Picte l'assassine traîtreusement dans un bosquet. (Chap. 92 93)

*
* *

Après le nom de Constantin, Bède fournissait encore, on l'a vu, celui de Constant, son fils, devenu César après avoir été moine, et tombé sous le poignard d'un des siens, le comte du palais Geronce. C'était là un beau thème, que Geoffroy n'a pas laissé perdre. Lui donnant l'ampleur qui convenait, il en a fait une sorte de prélude au règne funeste du traître Vortegirn, dont ses auteurs allaient bientôt parler.

Constant, donc, chez Geoffroy comme chez Bède, sera d'abord moine ; comme chez Bède, il quittera le monastère pour le trône ; comme chez Bède, il tombera victime du personnage le plus important de sa suite. Et voici comment Geoffroy a raconté son histoire :

Constantin étant mort, les grands du royaume ne peuvent tomber d'accord au sujet de sa succession, les uns voulant pousser Aurèle Ambroise, les autres Uther Pendragon ; et Vortegirn, chef des Gewisséens, en profite pour aller trouver Constant. Il lui propose de le tirer de son monastère et de le faire proclamer roi, pourvu qu'il s'engage à élargir les possessions de son bienfaiteur. Constant promet tout. Vortegirn l'amène à Londres et, sans plus de façon, presque malgré le peuple, lui remet la royauté. L'archevêque Guetelin était mort ; personne ne se souciait de couronner,

1. Elle subsistait donc ? C'est une de ces contradictions auxquelles Geoffroy était exposé par l'invraisemblance même de son sujet.



contre la règle, un roi échappé du couvent : Vortegirn saisit le diadème et le pose lui-même sur la tête du nouveau prince

Dès ce moment, Constant tombe en la discrétion de Vortegirn Faible, sans expérience du pouvoir, dépourvu de talent, il confie à son partisan tout le soin du gouvernement. Vortegirn conçoit alors l'ambition de le remplacer sur le trône. Un roi sans énergie ; ses deux frères, Aurèle Ambroise et Uther Pendragon, encore au berceau ; plus de seigneurs qui disposent d'aucune autorité dans le royaume ; partout des jeunes gens novices : l'occasion était bonne pour un usurpateur. Vortegirn commence par mettre la main sur les trésors du roi et, sous prétexte de faire face à de prochaines attaques venues du dehors, il fait occuper les villes royales par ses propres créatures. Puis, s'adressant à Constant, il lui persuade qu'il doit, par précaution, augmenter sa suite et il lui conseille de faire venir, dans cette intention, une centaine de Pictes, par lesquels il sera toujours averti à temps des complots de cette nation. Le roi consent à tout. Vortegirn mande de Scotie 100 Pictes, qui entrent dans la garde royale. Il s'occupe de leur faire un sort heureux, les comble de dons, leur assure une large table et, de leur côté, ils le considèrent bientôt comme le véritable roi. Ils s'en vont célébrant ses louanges par les rues : « Constant ne mérite pas le royaume ; c'est à Vortegirn que le pouvoir devrait revenir. » Et Vortegirn de multiplier les récompenses. Or, un beau jour, comme il avait enivré ses partisans, il leur annonce qu'il va être obligé de les quitter pour tâcher d'élargir ailleurs ses possessions, car ses biens sont à peine suffisants pour entretenir 50 soldats. Puis il se retire chez lui. L'effet de ses paroles ne se fait pas attendre. Les Pictes, dans la salle où ils sont en train de boire, apprennent avec stupeur cette nouvelle, qu'ils croient vraie : « Qu'attendons-nous, se disent-ils, pour nous débarrasser de ce moine et mettre Vortegirn à sa place ? » Sur le champ, ils se rendent au palais royal, mettent Constant à mort et apportent sa tête à Vortegirn. Lui, dissimulant sa joie, feint un grand chagrin, crie à la trahison, publie dans tout Londres, où le crime avait eu lieu, qu'on se saisisse des coupables et qu'on les décapite. On le soupçonne cependant d'avoir préparé le coup : ceux qui avaient charge d'élever Aurèle Ambroise et Uther Pendragon jugent prudent de les faire passer en Petite-Bretagne, où leurs pupilles sont accueillis avec honneur par le roi Budic [1].

Pendant ce temps-là, Vortegirn se déclare roi. (Chap. 94-97)

1. Les textes hagiographiques de Llandaf font mention d'un roi d'Armorique nommé Budic. Ce Budic, selon la *Vita Oudoucei*, était père de saint Oudoucée : originaire de Cornouailles et chassé de sa patrie, il était venu en Démétie au



2. *Vortigern : les Saxons.*

C'est alors que commence un règne sombre entre tous, pour l'histoire duquel Geoffroy trouvait des éléments abondants chez ses prédécesseurs : règne d'un fourbe, règne d'un traître cynique, qui devait attirer sur l'île le plus terrible des fléaux, l'invasion saxonne.

La principale source de Geoffroy dans cette partie de son récit a été l'*Historia Britonum* anonyme, qui offrait l'abrégé d'un roman pathétique. Il y trouvait, dans l'ordre suivant, la série des épisodes que voici :

1° Une troupe de Saxons, venus de Germanie sous le commandement d'Hengist et d'Hors, débarquait en Bretagne et y recevait bon accueil du roi Guorthigirn, qui les utilisait contre les Pictes et les Scots (ch. 36) ;

2° Guorthigirn, s'étant épris de la fille d'Hengist, l'épousait, toute païenne qu'elle était, et devenait ainsi l'instrument des barbares (ch. 37) ;

3° Hengist, avec l'autorisation de Guorthigirn, mandait de Germanie son fils Octha et son neveu Ebissa, lesquels occupaient les Orcades et le nord de la Bretagne, tandis que lui-même occupait la cité de Kent (Cantorbéry) [ch. 38] ;

4° Guorthigirn, multipliant ses audaces, épousait sa propre

temps où Aircol Lauhir régnait sur ce pays et il y avait épousé Anauwed, fille d'Ensic ; il avait ensuite occupé le gouvernement de l'Armorique (*Livre de Llandaf*, p. 130). C'est le même Budic évidemment, qui, roi d'Armorique, insista, selon la *Vita Teliavi*, auprès de saint Teliau pour qu'il restât dans la péninsule et qui reçut du saint à son départ un cheval de haut prix avec le privilège que les Bretons seraient les meilleurs des cavaliers (*Livre de Llandaf*, p. 110-113).

La question est de savoir si ces textes — la *Vita Oudoucei* et la *Vita Teliavi* — sont antérieurs ou postérieurs à celui de Geoffroy.

La *Vita Oudoucei* est postérieure à la *Vita Teliavi*. Elle fait d'Oudoucée le neveu de Teilau et répond à une tradition, consignée dans une note marginale du *Livre de Llandaf* (p. 339), qui faisait d'Anauwed la sœur de Teliau : Budic aurait donc été le beau-frère de Teliau. Or la *Vita Teliavi* paraît ignorer cette parenté.

L'état ancien de la légende hagiographique semble représenté par la *Vita Teliavi*, dont il est loin d'être certain qu'elle soit indépendante de l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy.

fille, en avait un fils et les envoyait tous deux, mère et enfant, à saint Germain : sur quoi, le synode présidé par saint Germain prononçait sa malédiction contre le roi (ch. 39);

5° Guorthigirn, fuyant saint Germain, s'occupait de se bâtir une tour et recevait les révélations d'Ambroise sur les causes qui empêchaient l'établissement de cet édifice (ch. 40-42);

6° Pendant que Guorthigirn s'enfuyait vers le Nord, son fils Guorthemir menait une lutte énergique contre les Saxons et les battait à plusieurs reprises (ch. 43-44);

7° Malheureusement, à la mort de Guorthemir, les Saxons s'emparaient à nouveau de l'esprit de Guorthigirn et, au cours d'une réunion où ils devaient traiter avec lui, massacraient tous les chefs bretons, à la seule exception de leur roi, désormais le jouet des barbares (ch. 45-46).

Geoffroy de Monmouth n'a pas retenu tous les épisodes de ce récit. Il n'a pas jugé à propos de mettre sur la conscience de son Vortegirn l'inceste que lui imputait l'*Historia Britonum* et il a supprimé l'histoire du mariage du roi avec sa fille. Il n'a pas maintenu, non plus, le rôle de saint Germain comme censeur des mœurs de Vortegirn et il a ainsi modifié profondément l'esprit de l'*Historia Britonum*. Dans ce dernier ouvrage, l'histoire de Guorthigirn était une dépendance de celle de saint Germain; la préoccupation religieuse y primait nettement la préoccupation nationale; et le récit des forfaits de Guorthigirn n'était qu'une occasion fournie au saint de faire éclater, au cours de sa carrière apostolique, la puissance de la religion et de sa parole. Pour Geoffroy, les crimes de Vortegirn n'ont plus été des crimes contre la loi religieuse ou contre la loi morale, mais des crimes contre le pays. Vortegirn n'a plus été l'apostat, le profanateur, l'impie : il est devenu le traître. Son rôle ainsi interprété, l'intervention de saint Germain n'avait plus de raison d'être ou en avait beaucoup moins. Geoffroy n'en a pas parlé : il a simplement noté que saint Germain se trouvait en Bretagne au temps où Vortegirn commettait la faute d'accueillir les Saxons.

Pour les autres éléments du récit, Geoffroy les a conservés,

mais il en a modifié l'ordre afin d'obtenir un enchaînement plus satisfaisant. Il a rejeté tout à la fin l'épisode de la tour de Vortegirn et des révélations d'Ambroise, qui devait lui fournir une transition naturelle aux événements postérieurs, la chute de Vortegirn, le retour d'Aurèle; et son plan s'est établi de la manière suivante :

1° La première arrivée des Saxons (*Historia Britonum*, ch. 36, ci-dessus 1°);

2° Le mariage de Vortegirn (*Historia Britonum*, ch. 37, ci-dessus 2°);

3° L'installation d'Octa et d'Ebissa dans le nord de l'île (*Historia Britonum*, ch. 38, ci-dessus 3°);

4° Les exploits de Vortimer dans le sud (*Historia Britonum*, ch. 43-44, ci-dessus 6°);

5° Le massacre des calendes de mai (*Historia Britonum*, ch. 45-46, ci-dessus 7°);

6° La construction de la tour et les révélations d'Ambroise (*Historia Britonum*, ch. 40-42, ci-dessus 5°).

Reste à examiner la façon dont Geoffroy a traité chacun de ces chapitres.

1. *La première arrivée des Saxons.* — Fondée sur le texte de Gildas, qu'elle interprétait assez librement, l'*Historia Britonum* racontait l'arrivée des Saxons en Bretagne de la manière suivante : Guorthigirn, devenu roi, était tourmenté par la crainte des Pictes, des Scots, des Romains, et aussi d'Ambroise, quand survenaient trois « ciules », montées par des Germains qui avaient été obligés de quitter leur patrie et commandées par deux frères, Hors et Hengist [1], fils de Woden, fils de Frealaf, fils de Fredulf, fils de Finn, fils de Fodepald, fils de Geta, fils de Dieu, — non pas le Dieu des Armées, mais une idole païenne. Guorthegirn les accueillait avec bienveillance, leur abandonnait l'île de Tanet, leur promettait des vivres et des vêtements :

1. Je donne aux noms propres, dans cette analyse, les formes du manuscrit harléien. Dans le manuscrit *Q* (Cott. Nero D. VIII, XIIIe s.) les formes sont les suivantes : *Vortegirnus*, *Horsus*, *Hengistus* : il semble que ce soit un manuscrit de ce type qu'ait suivi Geoffroy.

moyennant quoi ils s'engageaient à le défendre contre ses ennemis. Mais les barbares devenaient de plus en plus nombreux ; les Bretons ne pouvaient plus suffire à les entretenir et ils le leur déclarent. Alors Hengist, voyant qu'il fallait user de la ruse, s'adressant au roi, lui demandait l'autorisation de faire venir des renforts de Germanie sous prétexte de le mieux protéger et l'obtenait.

Plusieurs points de ce récit trouvent à sa suite une expression dans l'*Historia Brittonum*. Ils n'ont aucun développement. Par exemple, on pourrait souhaiter de savoir par quelles raisons les Saxons d'Hengist et d'Horsa avaient été amenés à s'exiler de leur patrie. Là-dessus, il suffisait à Geoffroy de consulter les *Gesta regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury : l'explication désirée s'y trouvait. Elle provenait des *Gesta Langobardorum* de Paul Diacre ; où Guillaume de Malmesbury l'avait puisée pour rendre compte des premières incursions entreprises par les Germains en Grande-Bretagne. Guillaume, fondé sur cette autorité, exposait que la Germanie, surpeuplée, était obligée, à intervalles, d'expulser certains de ses enfants, afin de permettre aux autres de subsister. Pour ne pas créer de jalousie, la désignation de ceux qui devaient partir se faisait par tirage au sort. Voilà pourquoi cette race, appelée par la

1. I, 1 : « Multae quoque ex ea [Germania], pro eo quod tantos mortalium germinat quantos alere vix sufficit, saepe gentes egressae sunt, quae nihilominus et partes Asiae, sed maxime sibi contiguam Europam afflixerunt... Gothi siquidem, Wandalique, Rugi, Heruli atque Turcilingi, nec non etiam aliae feroces et barbarae nationes e Germania prodierunt.

2. Pari etiam modo et Winilorum, hoc est Langobardorum, gens, quae postea in Italia feliciter regnavit... ab insula quae Scandinavia dicitur adventavit... Intra hanc ergo constituti populi, dum in tantam multitudinem pullulassent, ut jam simul habitare non valerent, in tres, ut fertur, omnem catervam partes dividentes, quae ex illis pars patriam relinquere novasque deberet sedes exquirere, sorte perquirit. »

C'est dans ces conditions que Ibor et Ayo, premiers chefs des Lombards, quittent la Scandinavie (I, 3).

I, 9 : « Wodan sane, quem adjecta littera Gwodan dixerunt, ipse est qui apud Romanos Mercurius dicitur et ab universis Germaniae gentibus ut deus adoratur. »

W. Stubbs, l'éditeur de Guillaume de Malmesbury, ne s'est pas aperçu que son auteur s'était ici servi de Paul Diacre.

force des choses à vivre de conquêtes, excellait aux armes. Ainsi s'expliquaient les migrations des Vandales en Afrique, des Goths en Espagne, des Lombards en Italie, des Normands en Normandie. Ainsi s'expliquait l'arrivée en Bretagne d'Hengist et d'Hors, issus de Woden, d'où son sorties presque toutes les nations barbares, que les Anglais considéraient comme un dieu et auquel ils ont consacré le 4e jour de la semaine, comme ils ont consacré le 6e à son épouse Frea [1].

D'autre part, l'idée que les Saxons avaient promis à Guorthigirn le concours de leurs armes amenait naturellement à sa suite le thème de ce qu'ils avaient réellement accompli. Guillaume de Malmesbury, utilisant une indication de Bède [2], racontait que les Scots, qui pensaient tomber sur les seuls Bretons, s'étaient plusieurs fois heurtés aux Saxons et avaient vite appris à les redouter. C'est même à cette époque de l'histoire des Saxons qu'Henri de Huntingdon pensait pouvoir placer leur victoire de Stanford sur les Pictes et les Scots [3].

Enfin, la prise de possession par les Saxons de terres livrées par Guorthigirn suscitait le souvenir de situations analogues, où des étrangers avaient été accueillis sur un territoire et y avaient fondé, en rusant avec les indigènes, des villes puissantes. Des légendes danoises ont raconté, pour plusieurs villes, en Angleterre même, comment les premiers fondateurs, s'étant fait concéder de terre ce qu'ils réussiraient à en entourer d'une peau d'animal, peau de bœuf ou peau de cheval, avaient découpé cette peau en lanières et réussi à ceindre une vaste surface : ainsi avaient été fondées et Londres et York. Mais il n'est pas nécessaire de supposer que Geoffroy ait connu ces légendes, dont rien ne prouve d'ailleurs qu'elles existaient déjà de son temps : il suffit qu'il ait pu lire dans l'*Énéide*, son livre de chevet, comment Didon, ayant abordé aux lieux où devait s'élever Carthage, y avait acheté autant d'espace que peut en

1. *Gesta regum Anglorum*, I, 5.
2. *Historia ecclesiastica*, I, 15 : « Inito ergo certamine cum hostibus qui ab aquilone ad aciem venerant, victoriam sumpsere Saxones. »
3. *Historia Anglorum*, II, 1.

contenir la peau d'un taureau et y avait bâti la citadelle qui tira de là son nom de Byssa [1].

De ces données diverses, reportées sur le canevas de l'*Historia Britonum*, Geoffroy a tiré le récit suivant :

Vortegirn, dès qu'il est devenu roi, se trouve en proie à l'inquiétude : il redoute les Pictes, qui veulent venger l'injuste châtiment infligé à la garde de Constant ; il redoute aussi Aurèle Ambroise et Uther Pendragon, réfugiés en Armorique, et dont on lui a dit que, grandis, ils préparent une expédition contre lui. C'est alors que trois navires abordent en Cantie, montés par des hommes de guerre et conduits par deux frères, Hors et Hengist. Vortegirn se trouvait alors à Cantorbéry : à la nouvelle que des étrangers de haute taille [2] viennent d'arriver, il se les fait présenter. Hengist, l'aîné et le plus sage des deux chefs, prend la parole. Ils sont, explique-t-il, lui et les siens, originaires de la Saxe, province de la Germanie. Ils viennent offrir leurs services militaires. L'usage de leur pays les a obligés à s'expatrier. La population étant devenue trop nombreuse, la jeunesse en état de porter les armes a été convoquée, conformément à la tradition, devant les princes assemblés, et l'on a tiré au sort les noms de ceux qui quitteraient la patrie pour aller chercher fortune ailleurs. Ce sont Hengist et Hors qui, cette fois, ont été désignés, avec la troupe qu'ils commandent. Ils se sont embarqués et Mercure les a conduits au port. A ce nom de Mercure, le roi les questionne sur leur religion : « Nous adorons, répondent-ils, Saturne, Jupiter [3] et les autres divinités qui gouvernent le monde, notamment Mercure, qu'en notre langue nous appelons Woden. Nous lui avons consacré le quatrième jour de la semaine, le Wodenesdei, comme nous avons consacré à la plus puissante des déesses, à Frea, le sixième jour, le Fridei. » Le roi, tout en déplorant de les savoir païens, se réjouit de l'aide qu'ils peuvent lui apporter : ils le défendront contre ses ennemis de toute espèce et il

1. *Énéide*, I, 365 :

Devenere locos, ubi nunc ingentia cernes
Moenia surgentemque novae Carthaginis arcem ;
Mercatique solum, facti de nomine Byrsam,
Taurino quantum possent circumdare tergo.

2. Isidore de Séville, *Etymologiae*, IX, 97 : « Germaniae gentes dictae, quod sint immania corpora. »

3. Les noms de Saturne et de Jupiter ont été cités au hasard, comme ceux de divinités païennes quelconques. Sur Mercure, voir H. Wahl, *Geschichte der Teutschen Merkur* (*Palaestra*, 127).

les récompensera par des présents et des terres. Ils acceptent. Justement les Pictes, venant d'Albanie, font irruption et commencent à exercer leurs ravages : les Saxons marchent contre eux et cette fois l'ennemi, qui était habitué à vaincre, est aussitôt mis en fuite.

En reconnaissance, Vortegirn concède à Hengist de nombreuses terres dans la région de Londres. Mais Hengist désire davantage. Il commence par demander, et il obtient, la permission de faire venir de son pays des renforts saxons : le roi a trop d'ennemis au dehors, trop peu d'amis chez lui ; il lui faut une garde solide. Ensuite, Hengist se plaint que, pourvu de terres, il n'ait cependant reçu aucune cité, aucune place forte, ainsi qu'il eût convenu à un personnage de sa qualité, extrait de noble race : il voudrait être pourvu. C'est à quoi Vortegirn ne peut consentir, s'agissant d'un étranger et d'un païen ; mais comme Hengist, rabattant de ses prétentions, demande seulement, pour y édifier un refuge, ce qu'il pourra ceindre de terre avec une courroie, le roi l'accorde. Alors le Saxon prend une peau de taureau, la découpe en une unique et longue lanière, choisit un roc favorable, l'entoure de la lanière et y érige un château fort qui, depuis, s'est appelé en breton Kaer Correi, en saxon Thanecastre, en latin Castrum Corrigiae [1]. (Chap. 97-99)

2. *Le mariage de Vortegirn.* — L'*Historia Britonum* anonyme racontait que les secours mandés en Germanie par Hengist avec l'agrément de Guorthigirn étaient venus sur seize navires, qui avaient amené en même temps une jeune fille de grande beauté, la propre fille d'Hengist. A leur arrivée, Hengist avait offert un banquet au roi, à ses chevaliers et à son interprète, nommé Ceretic. Il avait fait servir le vin et la bière par sa fille ; et pendant l'ivresse qui avait suivi, le diable s'était glissé dans le cœur de Guorthigirn, qui avait demandé la main de la jeune fille, offrant en retour tout ce qu'on voudrait. Hengist, après avoir consulté son conseil, avait profité du désir de son hôte pour se faire donner le pays de Kent, qui lui avait été livré en effet, tout païen qu'il était, en même temps que le gouverneur de la province, nommé Guoyrancgon, lequel ignorait tout ce qui s'était passé.

1. Ce qui fait penser que l'imitation a ici porté sur le texte de Virgile, c'est qu'il s'agit d'une peau de taureau, comme dans Virgile, et que les circonstances particulières de la fondation ont laissé leur trace dans le nom de la localité, comme dans Virgile.

En reprenant ce récit, Geoffroy s'est efforcé, selon son habitude, d'y introduire les précisions qui font croire à l'exactitude. Il ne s'est pas contenté de recueillir le nom de Guoyrancgon, gouverneur du Kent ; il a ajouté à son nom les noms d'autres personnages encore : ceux de Vortimer, de Katigern, de Pascent, les trois fils de Vortegirn dont il était question un peu plus loin dans l'*Historia Britonum* [1] et qu'il a présentés comme les enfants d'un premier mariage, scandalisés par la conduite de leur père ; il y a ajouté, en outre, le nom de Ronwen, fille d'Hengist, un nom que nul autre texte que le sien n'a conservé, ni comme nom de la fille d'Hengist, ni comme nom d'aucune autre femme saxonne.

Mais surtout, il y avait dans le récit du rédacteur anonyme une scène de caractère particulièrement romanesque, dont l'intérêt n'a pas échappé à Geoffroy : c'était celle du festin, de la beuverie, où le roi Guorthigirn avait perdu le sens. Geoffroy s'est plu à en rehausser le pittoresque en y mêlant quelque chose des mœurs barbares. Les Anglais de son temps, réputés pour leur goût de la boisson [2], observaient dans l'orgie les règles d'un cérémonial en quelque sorte rituel, où se perpétuait, dans un acte devenu tout profane, l'antique tradition septentrionale de la libation sacrée. Ils pratiquaient, en buvant, des formules attentivement respectées, dont les auteurs font fréquemment mention. « Wesheil ! », disait celui qui présentait la coupe ; « Drinkheil ! », répondait celui qui l'avait reçue [3]. Geoffroy a coloré son récit en se référant à cet

1. Chap. 48.
2. Geoffroy de Vinsauf, *Poetria nova*, v. 1003 : « Potatrix Anglia ».
3. Wace, *Rou*, (il s'agit de la façon dont les Anglais emploient leur nuit avant la bataille d'Hastings) :

Tote nuit mangierent e burent,
Unkes la nuit el lit ne jurent.
Mult les veïssiez demener,
Treper e saillir e chanter,
Lublie crient, e *weisseil*,
E *luticame*, e *drincheheil*,
Drinc hindrewart e *drintome*,
Drinc helf e *drinctome*.

usage et, toujours afin de donner à son récit un air de plus grande vérité, il a inventé que les paroles consacrées pour le boire tiraient leur origine de la scène d'ivresse où la raison de Vortegirn avait sombré sous le regard de Ronwen. De là cette narration :

Les envoyés d'Hengist ramènent de Germanie dix-huit nefs chargées de soldats choisis en même temps que la fille d'Hengist, jeune fille de grande beauté, nommée Ronwen. Hengist invite Vortegirn à venir le voir, lui montre sa nouvelle demeure, ses nouveaux auxiliaires et le retient à un festin. Puis, quand on a mangé, Ronwen entre dans la salle, portant une coupe d'or pleine de vin. Elle s'approche du roi et, le genou fléchi, lui dit : « Lauerd King, wasseil ! » Le roi, en l'apercevant, l'admire et s'enflamme. Il demande à son interprète ce qu'elle lui a dit et ce qu'il doit répondre. « Elle t'a appelé *seigneur roi*, explique l'interprète, et elle t'a salué. Tu dois lui répondre *Drincheil !* » Le roi répond *Drincheil !* Il fait boire la jeune fille, reçoit la coupe de ses mains, la baise et boit à son tour. De là l'usage, qui s'est maintenu depuis en Grande-Bretagne dans les festins, que le premier qui boit dit *Wasseil !* en passant la coupe et que celui qui la reçoit répond *Drincheil !* Pour Vortegirn, le diable étant entré dans son cœur (car, chrétien, il n'aurait jamais dû désirer une païenne), il demande à Hengist la main de sa fille. Hengist consulte son conseil : tous sont d'avis qu'il faut accorder à Vortegirn ce qu'il demande, à cette seule condition qu'il abandonnera la province de Kent. C'est ce qu'on fait. Le Kent passe aux Saxons, à l'insu même du comte Gorangon, qui le gouvernait. Vortegirn épouse donc Ronwen et ce mariage lui attire l'inimitié des grands aussi bien que celle des trois fils qu'il avait eus d'un premier lit : Vortimer, Katigern et Pascent.

En ce temps-là, saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troyes, viennent prêcher les Bretons, dont le christianisme avait été corrompu à la fois par l'arrivée des païens et par l'hérésie pélagienne. Ils rétablissent la foi dans sa pureté en accomplissant de nombreux miracles, que Gildas a racontés en son style brillant[1]. (Chap. 100)

Jean de Hanville, *Architrenius*, l. III :

Ergo vagante scypho distincto gutture *wesheil*,
Ingeminant *wesheil*.

Voir à ce sujet les anecdotes rapportées par Giraud de Cambrie, *Speculum ecclesiae*, III, 13.

1. Le renvoi à Gildas comme à l'auteur d'un récit des miracles de s. Germain est une tromperie : jamais Gildas n'a consacré une seule ligne à s. Germain. En

3-4. *L'installation d'Octa et d'Ebissa dans le Nord et les exploits de Vortimer dans le Sud.* — L'*Historia Britonum* racontait qu'Hengist, s'adressant à Guorthigirn, lui avait déclaré : « Je suis ton père ; écoute mes conseils ; tu n'auras rien à craindre de tes ennemis. Je vais faire venir mon fils et son cousin germain, qui te défendront contre les Scots : donne-leur le pays qui est au nord du Guaul. » Le roi ayant accepté, Octha et Ebyssa étaient arrivés sur quarante vaisseaux et, combattant les Pictes, avaient occupé les Orcades ainsi que le nord de la Grande-Bretagne. Hengist, par ailleurs, faisant venir d'autres renforts, occupait finalement la cité du Kent.

Plus loin, la même *Historia Britonum*, sans lier le fait au précédent, racontait que Guortemir, combattant les Saxons, les avait repoussés jusqu'à l'île de Tanet, où il ne cessait de les inquiéter. Eux, appelant des renforts de leur pays, tantôt réussissaient à élargir leur position, tantôt, au contraire, étaient ramenés sur une étroite surface. Guortemir leur avait livré quatre batailles : la première sur le fleuve Derguentid, — la seconde au gué d'Episford ou de Rithergabail, où étaient tombés simultanément Hors et un fils de Guorthigirn nommé Categirn, — la troisième au « Lapis Tituli », où les Saxons vaincus avaient péri noyés en grand nombre, tandis qu'ils s'enfuyaient lâchement vers leurs vaisseaux, — la quatrième en un endroit que le texte ne nommait pas. Mais Guortemir ne devait pas tarder à mourir. Il avait bien recommandé qu'on l'enterrât au port d'où les barbares étaient partis : même s'ils devaient tenir ailleurs, là du moins ils ne prendraient jamais pied. Malheureusement ses ordres n'avaient pas été exécutés et on l'avait enseveli en un autre endroit que celui qu'il avait indiqué.

réalité, Geoffroy pensait aux récits de miracles contenus dans l'*Historia Britonum* anonyme et dans l'*Historia ecclesiastica* de Bède ; mais il s'est bien gardé de le dire

Ceux qui ont imprudemment fait confiance à Geoffroy admettent ici qu'il a voulu, en nommant Gildas, désigner l'auteur de l'*Historia Britonum*, laquelle, dans certains manuscrits, et notamment ceux du groupe que connaissait Geoffroy, va en effet sous le nom de Gildas. C'est être dupe. Geoffroy qui avait un certain sens littéraire n'aurait pas qualifié le style de l'*Historia Britonum* de style brillant, *luculentus sermo*. La vérité est qu'il a abusé une fois de plus du nom de Gildas.

Geoffroy a d'abord reproduit le premier de ces épisodes, en le transcrivant littéralement, pour une bonne part, de l'*Historia Britonum* :

Hengist, devenu beau-père de Vortegirn, lui dit : « Je suis ton père ; écoute mes conseils ; et tu n'auras rien à craindre de tes ennemis. Faisons venir mon fils Octa et son cousin Ebissa : ce sont de bons guerriers. Installe-les au nord du mur qui sépare la Deire de la Scotie. Ils contiendront les barbares et tu vivras en paix de ce côté-ci de l'Humber. » Le roi accepte. Octa et Ebissa arrivent, accompagnés de Cherdich, sur 300 navires ; et Hengist, d'autre part, continue de faire venir des troupes de plus en plus nombreuses. (Chap. 101)

A deux traits près — l'addition du nom de Cherdich et le nombre des vaisseaux, porté de 40 à 300 — c'est là le texte même de l'*Historia Britonum*. Mais Geoffroy a greffé directement sur ce récit celui des exploits de Vortimer. Il a imaginé que les complaisances de Vortegirn pour les étrangers avaient déplu à ses sujets, qui, ne pouvant lui faire entendre raison, devaient finir par le déposer et lui donner son fils pour successeur.

Les Bretons, voyant le nombre des Saxons s'accroître sans cesse, s'inquiètent. Ils remontrent au roi que la loi chrétienne interdit d'accueillir des païens ; que ceux-ci deviennent un danger ; qu'ils épousent les filles des indigènes et qu'il se crée ainsi une confusion pleine de périls. Le roi refuse de les entendre. Alors ils le déclarent déchu et installent son fils Vortimer à sa place. (Chap. 101)

Il n'y avait plus qu'à narrer les exploits du nouveau prince. Geoffroy s'est acquitté de cette tâche en suivant de très près les indications de l'*Historia Britonum* et en se bornant à modifier l'ordre des faits : les batailles livrées aux Saxons précédent leur retraite dans l'île de Tanet, où il ne leur reste plus d'autre ressource que de s'embarquer :

Vortimer livre aux Saxons quatre batailles : la première sur le fleuve Derwent ; la seconde au gué d'Episford, où Hors et Catigern, le fils cadet de Vortegirn, tombent l'un et l'autre sous leurs coups réciproques ; la troisième sur le bord de la mer, et les

Saxons, s'embarquant lâchement sur leurs vaisseaux, n'ont plus qu'à se retirer dans l'île de Tanet. Là, Vortimer leur livre des assauts presque quotidiens, qui les désespèrent et les décident à demander à leur ennemi par l'entremise de Vortegirn la permission de se retirer en Germanie ; et tandis que le père et le fils ont une entrevue à ce sujet, ils s'embarquent secrètement en abandonnant leurs femmes et leurs enfants.

Victorieux, Vortimer s'occupe de rétablir ses compatriotes dans leurs biens et, selon le conseil de saint Germain, de restaurer les églises. Mais sa marâtre, Ronwen, lui fait verser par l'un de ses familiers un poison infaillible. Il le boit et, sentant venir la mort, il distribue ses trésors, console ses amis éplorés, leur rappelle qu'il subit le sort de toutes choses corporelles. Il recommande aux guerriers de défendre vaillamment le pays contre l'étranger et, animé par sa grande confiance, il prescrit qu'on élève une pyramide de bronze sur le port où les Saxons avaient accoutumé d'aborder et qu'on y ensevelisse son corps, comptant que la seule vue de cette sépulture ferait tourner voile à l'ennemi. Mais les Bretons disposent autrement qu'il avait ordonné : après sa mort, ils l'ensevelissent à Londres. (Chap. 101-102)

Geoffroy, on le voit, a suivi de si près le texte de l'*Historia Britonum*, qu'ayant annoncé, comme ce texte, quatre victoires de Vortimer sur les Saxons, il n'a parlé ensuite, comme ce texte, que des trois premières. Toutefois, quelques modifications, d'apparence insignifiante, valent qu'on les note. Geoffroy a négligé d'indiquer le nom de la troisième bataille, pourtant fourni par l'*Historia Britonum* : sans doute ignorait-il ce qu'était le « Lapis Tituli » dont parlait son modèle et que nous identifions avec Stonar. D'autre part, on remarque la tendance de Geoffroy à souligner tout à la fois l'éclat des succès bretons et la lâcheté des procédés par lesquels ils ont été vaincus : Vortimer avait mis les Saxons en passe d'être écrasés et c'est l'intervention de Vortegirn en leur faveur qui leur avait fourni le moyen de fuir ; Vortimer était pour son pays une protection redoutée et c'est le poison de Ronwen qui avait mis fin à ses jours[1].

1. Je passe sur le trait que, dans la deuxième bataille, Hors et Catigern succombent en luttant l'un contre l'autre. Cette circonstance particulière que les deux personnages auraient combattu entre eux fait défaut dans l'*Historia Britonum*.



5. *Le massacre des Calendes de Mai.* — L'*Historia Britonum* racontait qu'après la mort de Guorthemir, Hengist était revenu en Grande-Bretagne et avait demandé à Guorthigirn de traiter avec lui. On avait décidé qu'on se réunirait entre Bretons et Saxons et qu'on se présenterait à l'assemblée sans armes. Mais Hengist avait recommandé aux siens de placer un couteau entre la semelle de leur chaussure et leur pied, leur disant : « Quand je commanderai *En Saxones eniminit saxas !*, tirez vos couteaux et précipitez-vous sur les Bretons. N'épargnez personne que le roi, qui a épousé ma fille et qu'il vaut mieux garder entre nos mains. » L'assemblée s'était tenue, chacun des Saxons prenant place auprès d'un Breton. Au commandement d'Hengist, les 300 conseillers de Guorthigirn avaient été égorgés et seul le roi avait été épargné, qui avait été contraint, pour sa rançon, d'abandonner plusieurs provinces, l'Essex et le Sussex.

Voici ce que ce récit est devenu chez Geoffroy :

A la mort de Vortimer, son père Vortegirn est rétabli sur le trône. Sur les instances de sa femme, il invite Hengist à revenir de Germanie, mais avec peu de gens, afin d'éviter un conflit entre indigènes et étrangers. Hengist n'en arme pas moins 300 000 hommes et débarque en Grande-Bretagne. A cette nouvelle, Vortegirn et les siens, inquiets de voir s'établir une telle multitude, se disposent à les chasser de la côte. C'est alors qu'Hengist, informé par sa fille des sentiments du roi, réfléchit aux moyens de les adoucir. Il dépêche un messager à Vortegirn, lui expose qu'il n'est venu avec une si grande armée que pour combattre Vortimer, mais que, Vortimer étant mort, il se met au service du roi, qui retiendra de soldats ce qui lui plaira et qui pourra renvoyer le reste en Germanie. D'ailleurs, il n'y a qu'à fixer une entrevue, où l'on se mettra d'accord.

Ces explications satisfont le roi. Il prescrit qu'on se réunira, pour les calendes prochaines, auprès du monastère d'Ambrius. Mais Hengist, méditant une trahison, ordonne aux siens de dissimuler un long couteau dans leurs chaussures et dispose qu'au cri de *Nimed oure saxes*, qu'il poussera, ils devront tomber chacun sur le Breton le plus voisin et l'égorger. La réunion se tient au lieu et au jour dits. A l'instant propice, Hengist donne son signal. Tandis que

lui-même retient Vortegirn par son manteau, les chefs bretons, au nombre de quelque 460, sont égorgés. Ce sont ceux auxquels plus tard saint Eldad devait donner une sépulture chrétienne, non loin de Kaercaradoc, qui s'appelle maintenant Salesberia [1], dans le cimetière voisin du monastère fondé jadis par l'abbé Ambrius. Ils étaient venus sans armes et c'est pourquoi les autres avaient pu les tuer à coup sûr. Les Saxons, toutefois, ne sont pas sans éprouver quelque dommage. Ramassant des bâtons et des pierres, les Bretons se défendent avec vaillance. Le comte de Gloucester, nommé Eldol, saisissant un pieu, dépêche les Saxons en foule dans le Tartare. Il répand la terreur ; il rompt à celui-ci le crâne, à cet autre les bras, à cet autre les épaules, à cet autre les jambes ; finalement, il ne met pas moins de 70 ennemis à mal. Sur quoi il réussit à regagner sa ville. Mais les autres Bretons ont succombé.

Vortegirn est retenu prisonnier. Le menaçant de mort, on lui demande ses cités et ses châteaux et, quand il a tout cédé, on desserre ses liens. C'est ainsi que les Saxons occupent successivement Londres, York, Lincoln, Winchester, et dévastent le pays (Chap. 103-105)

On reconnaît ici les dispositions habituelles de Geoffroy, son soin de tourner toutes choses à l'éloge des Bretons. L'*Historia Britonum* lui paraissait un peu faible sur le chapitre de la gloire nationale : il l'a corsée. Pour venir à bout de la résistance bretonne, il n'a pas trouvé que ce fût trop de donner 300.000 hommes à Hengist. Encore n'eût-ce pas été suffisant si la femme de Vortegirn, fille d'Hengist, ne s'était pas employée dans l'intérêt de son père : après la mort de Vortimer, qu'elle a empoisonné, c'est elle qui pousse Vortegirn à rappeler Hengist ; c'est elle qui, prévenant Hengist à temps des dispositions hostiles du peuple, le met à même d'ourdir ses sinistres complots. Le rôle du comte Eldol répond à la même intention. C'était une trop grande pitié de voir les Bretons massacrés comme à l'abattoir, sans un geste de défense : Geoffroy a imaginé que, malgré l'infériorité où les avait mis la trahison des Saxons, malgré l'absence de toute arme, ils avaient fait vaillamment tête. Il a fait revivre en Eldol les vertus de Corineus

1. Salisbury.

et c'est plaisir de voir ce brave champion choquer les Saxons de son gourdin et les réduire en capilotade.

Mais il y a, dans ce récit, un trait qui mérite particulièrement de retenir l'attention. Tandis que l'*Historia Britonum* ne soufflait mot du lieu où s'était déroulée la scène, Geoffroy a jugé à propos de l'indiquer et il l'a situé auprès du monastère fondé, a-t-il dit, par l'abbé Ambrius, non loin de Salisbury. Ce monastère, c'est certainement celui d'Ambresbury ; et cette indication géographique, précise et formelle, fait naturellement naître l'hypothèse qu'on se trouverait ici en présence d'une tradition locale que Geoffroy aurait pu recueillir sur place. Cependant, il y aurait précipitation à s'en tenir là. Si la scène du massacre a été localisée près d'Ambresbury, c'est parce qu'en ce même endroit, à l'invitation des pierres dressées de Stonehenge, avait été localisée la sépulture des chefs bretons massacrés par les Saxons. Or, cette façon d'interpréter la destination des pierres dressées de Stonehenge peut très bien, on le verra plus loin, n'avoir été qu'une fantaisie de Geoffroy.

Quant aux personnages du comte Eldol et de saint Eldad, dont il est ici question, les biographes et bibliographes modernes leur ont fait dans leurs livres une place que ne méritaient guère ces êtres imaginaires. Pits [1] a consacré toute une notice à Eldad, évêque de Gloucester, et lui a attribué la composition d'*Orationes invectivas in Saxones*. Fabricius [2] a cru devoir mentionner cet auteur, dont Pits citait un ouvrage apparemment important. En réalité, Pits s'était simplement référé à ce que Geoffroy avait écrit du personnage ; et Geoffroy, de son côté, s'il n'a pas inventé les noms d'Eldol et d'Eldad, qu'il a pris dans l'*Historia Britonum* [3], a, selon toute vraisem-

1. *Relationes historicae de rebus anglicis*, p. 90 : *De Eldado*.

2. *Bibliotheca latina mediae et infimae latinitatis*, au nom *Eldadus*.

3. Au chapitre 49. La preuve que les noms d'Eldol et d'Eldad ont été tirés de ce texte est fournie par cette circonstance que Geoffroy les a maintenus associés à plusieurs reprises dans son ouvrage (chap. 104-105, 125, etc.) de même qu'ils étaient associés dans l'*Historia Britonum* : *filii Eldat*, *filii Eldoc* (où l'on voit, au surplus, que Geoffroy a utilisé un manuscrit du type *Q*, lequel donne la leçon *Eldad* : car pour *Eldol*, substitué à *Eldoc*, c'est une erreur de lecture facile à commettre.

blance, inventé leur histoire de bout en bout. En tout cas, comme pour Fagan et pour Duvian, les deux apôtres envoyés par le pape Lucius, comme pour Amphibalus, le saint martyr, — tous personnages dont il sera couramment question après Geoffroy, mais sans qu'avant lui on trouve le moindre mot à leur sujet en aucun écrit, en aucun monument, — on peut constater qu'après Geoffroy, il sera souvent question d'Eldad et d'Eldol comme de champions qui s'étaient illustrés au temps des luttes pour l'indépendance soutenues par les Bretons contre les Saxons, mais sans qu'avant lui aucun écrit, aucun monument fasse la moindre mention ni de ce prétendu saint, ni de ce prétendu comte.

6. *La tour de Vortegirn et les révélations d'Ambroise Merlin.* — Voyant les ravages exercés dans son royaume par les Saxons et ne sachant que faire pour se protéger contre eux, Vortegirn finit par s'enfuir en Cambrie. Il reçoit de ses mages le conseil de se bâtir une tour, qui, à défaut de toutes les autres citadelles qu'il avait perdues, lui servirait de refuge. C'est le mont Erir qu'après de nombreuses pérégrinations il choisit pour l'élever. Mais comme l'ouvrage de chaque jour disparaissait régulièrement dans la terre le jour suivant, Vortegirn se conforme de nouveau à l'avis de ses mages, qui lui prescrivent d'arroser les pierres et le mortier avec le sang d'un enfant qui n'aurait point de père. Des messagers, partis à la recherche d'un enfant qui remplisse cette condition, parcourent les provinces du royaume et finalement arrivent à la ville appelée plus tard Kaermerdin. Là, fatigués de leur route et s'asseyant pour se reposer, ils assistent aux jeux de plusieurs enfants, dont l'un, nommé Dinabut, se prend de querelle avec un autre, nommé Merlin, et lui reproche d'être de vile naissance, puisqu'il n'avait point de père. Intéressés par ces paroles, ils prennent auprès des assistants des renseignements sur ce Merlin. On leur dit qu'on ne lui connaissait pas de père, mais que sa mère était fille du roi de Démétie et vivait retirée, comme religieuse, dans l'église de Saint-Pierre.

Aussitôt requis par les messagers d'exécuter les ordres dont ils sont porteurs, le préfet de la ville fait conduire l'enfant et sa mère auprès du roi, qui les accueille avec empressement. La mère expose à Vortegirn comment elle a conçu son fils. Elle n'a point connu d'homme. Seulement, dans la chambre où elle reposait parmi ses compagnes, l'apparition d'un beau jeune



homme la prenait dans ses bras et souvent aussi, sans se montrer, venait l'entretenir, tandis qu'elle se tenait seule à l'écart. Maugantius, consulté par le roi sur ce prodige, répond : « J'ai lu dans les livres de nos philosophes et dans de nombreuses histoires que beaucoup d'hommes ont été conçus de la sorte. Ainsi que le soutient Apulée à propos du dieu de Socrate, il habite entre la lune et la terre certains esprits que nous appelons des incubes. Ceux-ci participent à la fois de la nature des hommes et de celle des anges et, quand il leur plaît, ils prennent figure humaine pour approcher les femmes. Peut-être est-ce ainsi que cet enfant est né. »

Conduit devant le roi, Merlin lui demande pourquoi il les a fait amener, lui et sa mère, et, l'ayant appris, il ordonne : « Fais venir tes mages, que je les confonde. » Le roi fait venir les mages, les fait asseoir devant Merlin. L'enfant les interroge sur ce qui se trouve sous la surface du sol où l'on prétend bâtir cette tour qui s'écroule sans cesse. Ils ne savent que répondre. Et Merlin — qui s'appelait aussi Ambroise — de se tourner vers le roi, lui disant : « Seigneur roi, appelle tes ouvriers, fais creuser la terre, et tu trouveras un étang, qui empêche la tour de se tenir debout. » La révélation est reconnue exacte. Ambroise Merlin demande ensuite aux mages ce qui se trouve dans l'étang. Ils ne savent que répondre. Et Merlin de s'adresser au roi : « Fais vider l'étang en creusant des canaux et dans le fond tu trouveras deux pierres creusées, où dorment deux dragons. » La révélation, une fois de plus, est reconnue exacte.

Alors, devant le roi, de l'étang desséché sortent deux dragons dont l'un est blanc et l'autre rouge. Ils s'approchent l'un de l'autre et se mettent à se battre, jetant une haleine mêlée de feu. D'abord, le dragon blanc l'emporte et rejette le dragon rouge à l'extrémité du lac. Mais le rouge opère un retour offensif qui force le blanc à rétrograder. Comme on invite Ambroise Merlin à expliquer ce que signifie ce spectacle, il s'abandonne, fondant en larmes, à l'esprit prophétique et commence ses révélations. (Chap. 106-111)

C'est après ce récit que, dans l'*Historia regum Britanniae*, prennent place les prophéties de Merlin, dont Geoffroy avait déjà donné une édition séparée et que j'ai étudiées précédemment.

L'épisode qui a ainsi servi à les introduire a été emprunté à l'*Historia Britonum* anonyme. Seules quelques divergences peuvent être relevées entre le modèle de Geoffroy et l'imitation qu'il en a faite, divergences d'inégal intérêt, mais dont plusieurs sont dignes d'attention.

Geoffroy a supprimé dans les paroles des mages, lorsqu'ils conseillent à Vortegirn de se bâtir une tour, la prophétie que les Saxons le tueraient par trahison et qu'après sa mort ils occuperaient toutes les terres qui avaient fait son bonheur : cette prédiction n'était pas conforme au tableau que l'auteur se proposait de donner des événements ultérieurs, puisque Vortegirn ne périrait pas de la main des Saxons et que les Saxons, même après sa mort, seraient loin d'être victorieux.

Il est peu remarquable que le lieu où Vortegirn essaie de bâtir sa tour ait été choisi par lui-même et non pas, comme dans l'*Historia Britonum*, par ses mages. En revanche, il convient de noter tout spécialement que, là où l'*Historia Britonum* attribuait comme lieu de résidence à Ambroise un « campus Elleti » situé dans le Gleguissing (c'est-à-dire dans le comté de Monmouth, entre Usk et Rumney), Geoffroy, tout en conservant à l'épisode le cadre de la Démétie, a déplacé vers l'ouest le point où les messagers rencontrent Ambroise et l'a fixé à Kaermerdin, c'est-à-dire à Carmathen. J'ai déjà tenté d'expliquer les raisons de ce changement [1].

Il convient aussi de noter comme un trait important, sinon le nom de Dinabut, donné au compagnon de jeu du jeune Merlin, du moins le nom de Merlin lui-même, qui complète celui d'Ambroise et, en fait, s'y substitue. J'ai également insisté sur ce point [2].

Enfin, Geoffroy a développé considérablement le rôle joué dans l'épisode par la mère de Merlin. C'était une occasion pour lui d'utiliser ces connaissances cosmologiques et philosophiques dont l'avaient pourvu ses études. Le détail intéressant n'est pas qu'il ait fait de cette femme une nonne du monastère de Saint-Pierre à Carmathen (on remarquera seulement à ce propos que le monastère de Saint-Pierre n'est pas connu par ailleurs et qu'il est probablement de l'invention de Geoffroy) : le curieux, c'est une théorie des incubes prêtée à Maugantius et qui manquait dans l'*Historia Britonum* anonyme. Ce Mau-

1. Ci-dessus, p. 44.
2. Ci-dessus, p. 40 ss.



gantius, introduit ici comme une sorte de maître ès sciences occultes, allègue comme autorité le livre où Apulée a traité du dieu de Socrate. Il n'y a pas lieu de penser que Geoffroy ait pratiqué directement Apulée ; et sans doute ne connaissait-il le *De Deo Socratis* que par l'intermédiaire de la *Cité de Dieu*. Les pages où saint Augustin a discuté les idées du philosophe de Madaure étaient fort connues et ont été utilisées à plusieurs reprises par les auteurs du moyen âge, surtout à partir de Bède. L'intérêt de l'addition au récit de l'*Historia Britonum* anonyme que ce livre a suggérée à Geoffroy est de montrer dans le romancier un esprit curieux des phénomènes surnaturels et qui, comme on en a d'autres preuves par ailleurs, avait recueilli à ce sujet dans des lectures diverses les éléments dont il a parsemé son livre.

Toutefois, le même Geoffroy, quand il empruntait un thème, aimait aussi à en comprendre le sens. Et c'est pourquoi, dans l'interrogatoire que Merlin fait subir aux mages, il a supprimé, comme inintelligible sans doute pour lui, le détail de la tente pliée au fond de l'étang dans deux récipients de pierre et où se trouvaient blottis les deux dragons.

VI. Les grands jours de l'histoire bretonne.

1. *Aurèle Ambroise et Uther Pendragon.*

1. *Aurèle Ambroise.* — Toujours en suivant l'*Historia ecclesiastica* de Bède [1], Geoffroy trouvait, après l'histoire du règne de Vortegirn, le nom d'Ambrosius Aurelianus, personnage d'origine romaine, qui avait seul survécu entre tous les Romains de Grande-Bretagne et dont la famille avait été de rang royal. Sous la conduite de ce nouveau chef, les Bretons, précédemment accablés par les Saxons, s'étaient ressaisis, avaient repris les hostilités et, grâce à Dieu, avaient remporté la victoire.

1. I, 15.

Ce rôle d'Ambroise, rapidement indiqué par Bède d'après le *De excidio et conquestu Britanniae* de Gildas, était trop avantageux pour que Geoffroy ne fût pas tenté de le convertir en l'histoire d'un grand et beau règne. Toujours possédé du souci de rendre les choses le plus glorieuses possible pour les Bretons et aussi, depuis l'équipée de l'empereur Maxime, d'ériger l'Armorique en providence de la Bretagne insulaire, notre auteur a commencé par apporter quelques adroites corrections à la tradition livrée par ses prédécesseurs. Gildas et Bède avaient écrit qu'Ambroise Aurélien était d'origine romaine : c'était, de la part de Gildas (le plus ancien garant des faits), une façon de mortifier les Bretons, qu'il malmenait si volontiers, en attribuant au représentant du peuple romain, considéré comme le peuple-roi, l'honneur des quelques années de gloire qui avaient encore lui sur l'île après l'invasion saxonne. Sans oser l'effacer complètement, Geoffroy a corrigé ce trait. Il a feint (on l'a vu précédemment [1]) que le roi de Bretagne Constantin II avait épousé une femme romaine de naissance, de laquelle il avait eu trois fils : Constant, Aurèle Ambroise et Uther Pendragon. Grâce à cet arrangement se trouvaient établis tout à la fois les droits d'Aurèle Ambroise à la succession royale et sa qualité de Breton véritable, puisque son père Constantin II était frère du roi d'Armorique Aldroen [2].

Les choses ainsi composées, restait à imaginer le caractère du personnage et à inventer les actes de son règne. Geoffroy, invité par le texte de ses prédécesseurs, qui inclinaient à le présenter comme un homme de haute bravoure et agréable à Dieu, l'a dépeint comme le vengeur de la cause bretonne contre Vortegirn et les Saxons et comme le restaurateur de la religion. De là trois développements : la lutte d'Ambroise contre Vortegirn, ses combats contre les Saxons, et les différentes initiatives de sa piété.

Le théâtre de la lutte contre Vortegirn a été naturellement situé par Geoffroy dans le Sud-Galles, ainsi que l'indiquait

1. Chap. 93.
2. Chap. 92.



l'*Historia Britonum* anonyme : c'est à Genoreu, sur la Wye, non loin de Monmouth, qu'Ambroise atteint le roi maudit ; et l'aide que le grand vengeur rencontre en cette occasion est celle d'Eldol, duc de Gloucester[1]. Mais, à la différence de l'*Historia Britonum*, ce n'est pas sous la malédiction de saint Germain que s'effondre Vortegirn : c'est sous les coups victorieux d'Ambroise Aurèle. Et voici le résumé du récit de Geoffroy :

Conformément à la prédiction particulière qu'en a faite Merlin en terminant sa prophétie générale sur les destinées de la Grande-Bretagne, Aurèle débarque dans l'île, revenant d'Armorique. A cette nouvelle, les Bretons, pleins de joie, se rallient, tandis que le clergé sacre le prince et se range sous ses ordres. Aurèle, négligeant pour un temps les Saxons, commence par marcher contre Vortegirn, qu'il veut châtier de la trahison par laquelle il a fait périr son père Constantin. Il dirige ses forces vers la Cambrie et gagne la ville de Genoreu, où s'était réfugié l'homme détesté : c'était dans le pays d'Hergin, sur la Wye, au sommet du mont Cloartius. Là, s'adressant à Eldol, duc de Gloucester, le nouveau roi se répand en imprécations contre Vortegirn, dont il rappelle les crimes à l'égard de Constantin, à l'égard de la nation bretonne, à l'égard de l'Église. Puis il fait attaquer les murailles et, comme celles-ci résistent aux machines, il allume un incendie qui détruit la forteresse et où périt Vortegirn. (Chap. 119)

***

Le tour des Saxons était venu d'expier leurs méfaits ; et ici, pour rendre plus éclatants les succès d'Aurèle, Geoffroy a modifié comme il convenait l'histoire racontée par ses prédécesseurs. L'*Historia Britonum* anonyme enseignait[2] qu'Octha et Ebissa, respectivement fils et neveu d'Hengist, d'abord débarqués dans les régions septentrionales de la Grande-Bretagne, avaient ensuite gagné le sud, s'étaient installés dans le Kent, et nul auteur ne disait que jamais, depuis, les Saxons eussent quitté la province. Geoffroy, pour sa part, a imaginé

1. Sur la provenance de ce nom, voir ci-dessus, p. 229, n. 3.
2. Chap. 38.

que la valeur d'Aurèle avait inspiré une crainte si générale que tous, Hengist et les siens, s'étaient mis en retraite vers le nord ; et c'est dans la région de l'Humber, le sud de la Bretagne devenant libre, que vont se dérouler les nouveaux événements.

En apprenant les avantages obtenus par Aurèle, Hengist et les Saxons sont saisis d'épouvante. Aurèle s'était acquis sur le continent la réputation d'un champion invincible, qui mettait toujours son adversaire à bas de son cheval, à moins qu'il ne rompît sa propre lance, héros généreux, plein de religion, modeste en toutes choses, ennemi du mensonge, bon fantassin, meilleur cavalier, expert conducteur d'armées. A la nouvelle de sa venue, les Saxons cherchent refuge au-delà de l'Humber, où des places fortes s'offraient à eux, voisines de la Scotie, pays déserté par les Bretons, réceptacle de tous les pillards du dehors, Pictes, Danois, Norvégiens, Scots, qui, favorisés par la nature des lieux, s'y étaient installés et menaçaient toujours la Bretagne de leurs incursions. Ce voisinage paraît favorable aux Saxons, parce qu'il leur promet un asile éventuel. Mais Aurèle vient les chercher jusque là, traversant les régions désolées qu'ils ont couvertes de ruines et où ils ont en particulier renversé toutes les églises.

Hengist fait tête, exhorte les siens, leur démontre qu'Aurèle n'a pas avec lui plus de 10.000 Armoricains [1], que les Bretons insulaires ne comptent pour rien et qu'eux-mêmes sont forts de quelque 200.000 hommes. Il marche à la rencontre d'Aurèle et l'attend, dans l'espoir de le surprendre, au Champ de Beli (Maisbeli) [2], par où il devait passer. Mais Aurèle, qui s'attendait à l'attaque, poursuit sa route et, à la vue de l'ennemi, dispose ses bataillons. Formant une réserve de 3000 cavaliers armoricains [3], il établit les

1. On remarquera ici encore le souci ordinaire de Geoffroy de présenter les Armoricains comme les sauveurs de la Grande-Bretagne.

2. Le lieu est inconnu. Il devait être voisin, comme semble l'indiquer le contexte, de Coningbourg.

3. Geoffroy a fait ici état de la réputation ancienne des Armoricains comme cavaliers. M. Joseph Loth (*Annales de Bretagne*, t. IX, p. 85) a fait remarquer que c'était à cheval que les Bretons avaient remporté la victoire de Ballon sur Charles le Chauve. On lit, d'autre part, dans la *Vie de s. Teliau*, que le saint, en quittant l'Armorique, où il avait résidé pendant sept années, avait demandé à Dieu pour les habitants de ce pays le privilège d'être les meilleurs cavaliers dans les batailles : « Et illud privilegium quod s. Teliavus impetravit a Domino usque hodie [milieu du XIIe siècle] permanet : sunt enim Armorici amplius

Démétiens sur les hauteurs et les Vénédotiens près des bois, pour en interdire l'accès aux Saxons.

Eldol, seul échappé jadis au massacre organisé par les Saxons et où avaient péri 460 chefs bretons [1], voudrait combattre personnellement avec Hengist et exprime à Aurèle le grand désir qu'il en aurait. Aurèle harangue ses troupes et les exhorte à mettre leur confiance dans le fils de Dieu, à combattre vaillamment pour la patrie. Hengist prépare également les siennes. La bataille s'engage entre chrétiens et païens ; et Eldol recherche avidemment l'occasion d'atteindre Hengist : mais vainement, car le Saxon se met en retraite sur Kaerconan [2], appelée au temps de Geoffroy Cuningeburi [3]. Poursuivi, et jugeant imprudent de s'enfermer dans les villes, Hengist accepte sous les murs de cette ville une nouvelle bataille, où les Bretons auraient succombé, si l'intervention des cavaliers armoricains n'avait rétabli leur avantage. Aurèle se prodigue et Eldol, qui se dépense également, finit, comme il le désirait tant, par joindre Hengist. Un long duel commence entre les deux hommes, longtemps incertain. Mais l'arrivée de Gorlois, duc de Cornouailles, inspire une vaillance nouvelle à Eldol, qui saisit Hengist par le nasal de son casque et l'entraîne dans les rangs des Bretons. Les Saxons se dispersent : Octa, fils d'Hengist, s'enfuit à York et son parent Eosa à Alclud [4].

Aurèle s'empare de Kaerconan et y demeure trois jours. Il ensevelit les morts, soigne les blessés, refait ses troupes par le repos et tient conseil pour décider du sort d'Hengist. Eldad [5], évêque de Gloucester, frère d'Eldol, prend la parole : « Même, s'écrie-t-il, si tout le monde s'accordait pour le libérer, moi je le taillerais en pièces. Je suivrais la parole de Samuel [6], qui, lorsqu'Agad, roi

victoriosi in equitando septies quam ut essent pedites. » En 1106, à la bataille de Tinchebrai, seuls les Bretons combattirent à cheval (Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, VII, 25).

1. Voir ci-dessus, p. 227.

2. Cette prétendue dénomination bretonne a tout l'air d'une invention de Geoffroy, qui paraît avoir voulu introduire ici, à la faveur d'un à-peu-près, le nom de Conan.

3. C'est Coningesburg ou Coniborough, dans le Yorkshire, sur la rivière de Doncaster. Là se trouvait l'ancienne station romaine de Templeborough, sur le chemin le plus court qui conduisit de Gloucester à York.

4. On reconnaît ici Octha et Ebissa, fils et neveu d'Hengist, dont parle l'*Historia Britonum*, chap. 38.

5. Sur l'origine du nom et du personnage, voir ci-dessus p. 229, n. 3. On notera qu'il n'a pas existé d'évêché à Gloucester avant Henri VIII, mais seulement un grand monastère, fondé au temps d'Ethelred et placé sous l'invocation de saint Pierre.

6. I, 15, 33.

d'Amalech, fut pris, le mit à mort en disant : *De même que tu as privé les mères de leurs enfants, de même aujourd'hui je priverai ta mère de ses enfants entre les femmes.* Faites de même d'Hengist, nouvel Agad. » A ces mots, Eldol saisit son glaive et, conduisant Hengist hors de la ville, le met à mort [1]. Aurèle, homme de caractère modéré, le fait ensevelir et ordonne qu'on élève sur son corps un tumulus, selon l'usage païen. Il marche ensuite sur York, pour réduire Octa et celui-ci se présente spontanément, avec les chefs de son armée, une chaîne à la main, de la cendre dans les cheveux, reconnaissant la défaite de ses dieux. Cette fois, l'évêque Eldad, prenant de nouveau la parole, invoque l'exemple des Gabaonites [2], qui, s'étant présentés aux fils d'Israël, avaient obtenu leur grâce, et conseille d'épargner les vaincus. Eosa suit l'exemple d'Octa Et Aurèle les envoie tous les deux s'établir dans les régions voisines de la Scotie. (Chap. 119-126)

*
* *

Alors commence le développement du thème des œuvres pieuses d'Aurèle ; et c'est là que Geoffroy, selon l'un de ses procédés familiers, qui consiste à faire jaillir le roman de la topographie, a inventé la légende des pierres de Stonehenge. Ces pierres gigantesques, dressées en un quadruple cercle, à 15 kilomètres nord-nord-ouest de Salisbury, à 3 kilomètres ouest-nord-ouest d'Amesbury, sont encore pour nous un sujet d'étonnement et ont provoqué la curiosité de nombreux savants [3]. Le mystère de leur érection n'est pas encore complètement éclairci. Mais tout le monde sait qu'il s'agit de monuments préhistoriques, remontant sans doute à l'âge mésolithique, et dont les pierres bleues, selon l'avis du Dr H. Thomas, ont été amenées là des Prescelly Mountains du Pembrokeshire. Dès le temps de Geoffroy le lieu frappait les esprits et les remplissait de surprise. Naturellement, pour rendre compte d'un pareil prodige, les explications les meilleures tendaient à être les plus merveilleuses. Geoffroy, peut-être en utilisant certaines

1. La mort d'Hengist n'est racontée nulle part ailleurs et Geoffroy en a inventé les circonstances de manière à la faire apparaître comme une sorte de châtiment divin.

2. *Josué*, 9.

3. Parmi les travaux les plus récents spécialement consacrés à la question, voir E. H. Stone, *The stones of Stonehenge*, 1924.



traditions locales, mais très certainement en y ajoutant beaucoup du sien, a développé l'histoire de ces vestiges étranges en une ample narration :

Victorieux, Aurèle convoque à York un grand conseil et ordonne de restaurer les églises, lui-même se chargeant de rétablir l'archevêché de la ville et les divers évêchés de la région. Au bout de quinze jours, après avoir mis les ouvriers à l'ouvrage, il se rend dans la ville de Londres, qui avait également souffert des fureurs de l'ennemi. Il y ramène les citoyens expulsés et s'occupe de la reconstruire. Il y installe le siège de son gouvernement, remet les lois en vigueur et rétablit dans leurs biens ceux qui en avaient été dépouillés. Puis il se rend à Winchester avec l'intention de reconstruire également cette cité.

Après quoi, à l'invitation de l'évêque Eldad, il visite le monastère voisin de Kaercaradoc, appelé du temps de Geoffroy Salesberia [1], où gisaient les princes bretons traîtreusement massacrés par Hengist. Là se trouvait un couvent de 300 moines, situé sur le mont d'Ambrius [2], qui, dit-on, l'avait fondé. Et pour perpétuer dignement la mémoire de ceux qui avaient succombé, il se propose d'élever un monument. Il convoque de toutes parts des ouvriers en bois et des ouvriers en pierre et les invite à lui proposer quelque construction inédite. C'est alors que, tous restant court devant un tel projet, Tremorin, archevêque de la Ville des Légions, lui dit : « S'il existe quelqu'un qui puisse s'acquitter d'une pareille tâche, c'est Merlin, le devin de Vortegirn. Nul ne le vaut, ni pour lire dans le futur, ni pour accomplir de grandes œuvres. » Aurèle envoie en tous sens des messagers, qui finissent par trouver Merlin dans le pays des Gewisséens, auprès de la fontaine de Galabes [3], qu'il avait l'habitude de fréquenter. Le roi, tout joyeux de le recevoir, commence par lui demander de lui révéler l'avenir ; mais Merlin se dérobe, alléguant que, s'il était consulté par plaisanterie ou à propos de bagatelles, l'esprit qui l'inspirait se tairait aux moments sérieux. Alors le roi se borne à lui parler de son projet et Merlin lui répond : « Si tu veux honorer tes morts d'une sépulture éternelle, envoie au Cercle des Géants, qui se trouve sur la montagne de Killara, en Hibernie. » Puis, comme Aurèle se met à rire à l'idée d'aller chercher si loin de si grandes pierres : « Ne ris point,

1. C'est Salisbury.
2. C'est Amesbury, à 12 kilomètres nord de Salisbury.
3. Voir ci-dessus, p. 48.

ajoute-t-il. Ces pierres sont des pierres mystiques, qui possèdent des vertus curatives. Les Géants les ont apportées autrefois du fin fond de l'Afrique. Ils les plaçaient dans leurs bains et guérissaient ainsi leurs maladies. Ils les mélangeaient aussi à des herbes pour panser leurs blessures. Les Bretons obéissent à ce conseil et 15.000 hommes, commandés par Uther Pendragon, frère du roi, partent en expédition pour l'Irlande, emmenant Merlin avec eux.

Le roi d'Hibernie, Gillomanius, raillant l'entreprise des Bretons, ces brutes, ces sots [1], essaie de leur résister par les armes ; mais il est vaincu et Merlin, s'étant rendu au Mont Killara avec ses compagnons, leur dit : « Mettez-vous à l'œuvre, vaillants guerriers, et apprenez, en essayant de descendre ces pierres, si c'est la force qui l'emporte sur l'esprit, ou l'esprit sur la force. » De fait, comme avec toutes leurs cordes, leurs leviers, leurs échelles, ils restent impuissants, Merlin éclate de rire et, à son tour, dispose ses engins : le plus aisément du monde, il descend les pierres, les embarque et l'on rentre en Bretagne.

A l'appel d'Aurèle, prélats et abbés affluent de toutes parts au monastère d'Ambrius, suivis d'un peuple nombreux. En leur présence, Aurèle prend le diadème et célèbre royalement la fête de la Pentecôte. Cette fête dure quatre jours. Il distribue en récompense à ceux de son entourage les honneurs vacants ; et comme deux sièges métropolitains se trouvaient libres, celui d'York et celui de la Ville des Légions, il nomme au premier Samson, au second Dubrice. Puis Merlin met en place les pierres apportées d'Hibernie. (Chap. 127-130)

Ce qu'on vient de lire touchant la restauration générale des églises dans le royaume ainsi que des grandes villes d'York, de Londres et de Winchester, est pure invention de Geoffroy. En ce qui concerne les pierres de Stonehenge, on pourrait se demander si plutôt que d'inventer, il n'aurait pas hérité d'une tradition antérieure. L'hypothèse n'est pas, à première vue, dépourvue de vraisemblance. L'idée de faire venir des pierres du mont Killara paraît impliquer une connaissance des choses d'Irlande que Geoffroy ne possédait pas directement. Giraud de Cambrie a raconté, lui aussi [2], qu'il avait existé autre-

1. Cf. Isidore de Séville, *Etymologiae*, IX, 102 : « Britones quidam latine nominatos suspicantur eo quod bruti sint. »

2. *Topographia hibernica*, II, 18.



fois en Irlande un Cercle des Géants, ainsi nommé parce que les Géants en avaient apporté les pierres du fond de l'Afrique et qui se trouvait dans la plaine de Kildare, non loin de Naas :

Fuit antiquis temporibus in Hybernia lapidum congeries admiranda, quae et Chorea Gigantum dicta fuit, quia Gigantes eam ab ultimis Africae partibus in Hiberniam attulerant et in Kyldarensi planitie, non procul a castro Nasensi, tam ingenii quam virium ope mirabiliter erexerunt.

On pourrait donc penser qu'une tradition a eu cours, indépendante du récit de Geoffroy, et que Giraud a recueillie pour sa part. Mais le témoignage de Giraud n'a pas la valeur d'un renseignement de première main. Sa notice, ici comme souvent ailleurs, a été influencée par le texte même de Geoffroy de Monmouth et l'on en a pour preuve la nature des expressions qu'il emploie : *ab ultimis Africae partibus* (répondant à ces mots de Geoffroy : *ex ultimis finibus Africae*) et *tam ingenii quam virium ope* (répondant aux paroles de Merlin : *ut sciatis utrum ingenium virtuti an virtus ingenio cedat*). Sans doute savait-il que Kildare était dans une plaine, renseignement plus exact que celui de Geoffroy, qui parle d'un *mons Killaraus*. Mais comment assurer que ce soit bien à Kildare que Geoffroy ait pensé? La forme même de l'adjectif *killaraus*, qu'il a employée, invite à croire qu'il a eu plutôt dans l'esprit l'idée d'un cercle de pierres analogue à celui de Stonehenge, dont il aurait entendu parler comme voisin de la montagne de Killala, dans le Nord-ouest de l'Irlande, où se trouve en effet le fameux Dear Park, non loin de la localité actuelle de Sligo. Il n'est pas impossible que Giraud se soit mépris en croyant reconnaître dans le *mons Killaraus* de Geoffroy un point géographique de l'Irlande orientale. En tout cas, que Giraud se soit abusé ou non, qu'il ait eu tort ou raison d'identifier *Killara* et *Kildare*, il est certain que la légende raocntée par Geoffroy n'avait, que nous sachions, aucune célébrité hors de son œuvre.

En faveur de l'hypothèse que Geoffroy aurait trouvé la légende

toute faite, on pourrait aussi invoquer, mais sans plus de raison, le nom même d'Amesbury. Ce nom, à en croire certains auteurs, cacherait celui d'Ambrosius. Leland [1] l'a enregistré sous les formes diverses d'*Amesbury*, *Ambrosebury*, *Ambrosia*, *Ambrii coenobium*, qui paraissent indiquer qu'on l'interprétait tantôt comme « monastère d'Ambrius », tantôt comme « monastère d'Ambrosius ». Mais il y a tout lieu de penser qu'on n'a commencé à faire état du nom d'Ambrosius qu'à une époque assez tardive et, en tout cas, postérieurement à la publication de l'*Historia regum Britanniae*. On lit dans la Chronique de Mailros [2] que le monastère d'Ambresbiri fut bâti en 979 en même temps que celui de Warewelle par la reine Ailtritha, meurtrière du roi saint Édouard, en manière d'expiation. Guillaume de Malmesbury [3] a de même écrit expressément qu'on ne savait rien, en son temps, du monastère d'Ambresberi, sinon qu'il avait été construit, comme offrande expiatoire, par Helfrida, meurtrière de saint Édouard. Les circonstances de la fondation, faite de mains anglaises, paraissent exclure l'hypothèse qu'il y ait eu à l'origine de l'appellation d'Ambresbury le nom d'Emreys, traduction bretonne du latin Ambrosius. D'ailleurs, s'il en avait été historiquement ainsi, il faut bien admettre que cette étymologie n'eût pas échappé à Geoffroy et qu'il se fut empressé d'en tirer parti, puisqu'elle servait si bien son intention de faire valoir le rôle d'Aurèle Ambroise comme fondateur : or il n'en a rien été; Geoffroy ne s'est pas aperçu que le nom d'Ambresbury pouvait se dériver de celui d'Emreys; et s'il ne s'en est pas aperçu, c'est bien la preuve que la tradition ne fournissait rien à ce sujet.

Nul indice par conséquent qu'à Ambresbury, fondation

1. *Collectanea*, édit. de 1770, III, 29, 32, 34.

2. Texte dans Gale, *Rerum anglicarum scriptores*, I, 151 : « Anno DCCCCLXXIX, Ailtritha quondam regina, sancti Edwardi regis interfectrix, duo monasteria, id est Warewelle et Ambresbiri, causa poenitentiae construxit. »

3. *De gestis pontificum*, II, 87 : « De Ambresberiensi [coenobio] nihil aliud ad nostram notitiam attigit, nisi quod ab Helfrida, sancti Edwardi interfectrice, et illud et Warwellense facta sunt causa poenitentiae. »

Le *Domesday Book* (1086) donne la forme *Ambresberie*.



anglaise, ait vécu une légende d'inspiration bretonne qui eût fait intervenir un Ambroise du VIe siècle. En fait, le monastère datait du Xe siècle et n'intéressait que les Anglo-Saxons. En sorte que, s'il faut désigner celui qui le premier a attaché aux pierres de Stonehenge le nom d'Aurèle Ambroise, qui le premier y a attaché le nom de Merlin, c'est à Geoffroy de Monmouth qu'il est le plus naturel de penser.

Son invention, d'ailleurs, a abouti à d'assez plaisants résultats. J'ai montré, en effet, précédemment, que Geoffroy avait créé le personnage et le rôle de son Merlin en développant les données de l'*Historia Britonum* annonyme relatives à l'Ambroise qui avait expliqué au roi Guorthigirn le mystère de la tour. Cet Ambroise, dans l'*Historia Britonum*, n'était pas autre chose que l'Ambroise Aurélien de *De excidio et conquestu Britanniae* de Gildas. Geoffroy ne s'est pas aperçu de cette identité et, choqué par la tradition qui, dans l'*Historia Britonum*, faisait d'Ambroise à la fois un roi et un devin, deux états qui ne vont généralement pas ensemble, il a opéré une distinction entre Ambroise Aurélien le roi et Ambroise le devin, auquel il a donné comme nom distinctif celui de Merlin. De là sont nés, dans son roman, deux personnages différents : le roi Aurèle et le devin Merlin. Or, en étant ainsi, on voit l'étrangeté de la situation quand, devant les pierres de Stonehenge, Merlin est mis en présence du roi Aurèle, de même qu'il avait été mis précédemment en présence du roi Vortegirn. Car, en fait, comme il n'a pris naissance que par dédoublement du personnage d'Ambroise, mentionné par Gildas d'abord, par l'auteur de l'*Historia Britonum* ensuite, c'est, en fin d'analyse, face à face avec lui-même que, dans le roman de Geoffroy, l'historique Ambroise a fini par se trouver placé.

Au reste, l'opinion que la légende des pierres de Stonehenge est bien une invention de Geoffroy reçoit sa confirmation de plusieurs détails du récit. Si Geoffroy a écrit qu'Aurèle, aux fêtes de son couronnement, avait confié à Dubrice le siège archiépiscopal de la Ville des Légions, c'est dans une certaine mesure en conformité avec la tradition ecclésiastique, telle

qu on peut la recueillir dans le Livre de Llandaf, qui, lui aussi, donne Dubrice pour archevêque de 'la Ville des Légions à la même époque. Mais divers autres traits ne se retrouvent nulle part ailleurs que chez Geoffroy. Par exemple, non seulement personne n'a jamais écrit avant lui que Samson eût été archevêque d'York, mais les circonstances qu'il a prêtées à l'élection de ce prélat sont en contradiction formelle avec ce qu'enseignent les auteurs les plus anciens [1]. De même ce Gillomanius, roi d'Irlande, que Geoffroy a opposé à Uther Pendragon, quand celui-ci va quérir les grandes pierres du mont Killara, est un personnage qui n'a jamais existé et dont il a simplement inventé le nom à l'irlandaise, en se servant de la racine appellative *Gillo-*, considérée comme caractéristique de l'irlandais, selon le même procédé qu'il a employé ailleurs en appelant d'autres personnages d'Irlande des noms de Gillamuir [2], ou de Gillopatric, ou de Gillamor, ou de Gillasel, ou de Gillarnus [3]. Enfin, l'idée que les géants d'Irlande se servaient des grandes pierres du mont Killara pour les dissoudre dans leurs bains ou les broyer avec des herbes dans des philtres médicinaux est un arrangement fantaisiste, mis à la taille des géants, de ces traditions magiques venues de l'Orient dont Geoffroy paraît avoir été friand et qui attribuaient aux pierres toutes sortes de vertus curatives [4].

*
* *

Pour raconter la fin du règne d'Aurèle, Geoffroy est revenu au thème de la lutte contre les traîtres du dedans et les ennemis du dehors. L'*Historia Britonum* anonyme disait [5] que l'un des fils de Guorthigirn, nommé Pascent, avait, après la mort de son père, régné sur les provinces de Buelt et de Guorthigirniaun, avec le consentement d'Ambroise, qui était roi entre

1. Et notamment les auteurs des diverses Vies du saint.
2. Chap. 156.
3. Chap. 178.
4. Voir L. Thorndike, *History of Magic and experimental Science*, t. I, p. 566-615. Cf. Ch.-V. Langlois, *La connaissance de la nature et du monde*, 1927, p. 11-12 et 28 ss.
5. Chap. 48.

les rois. Geoffroy a retenu le nom du personnage; mais il a transformé complètement son rôle pour en faire un adversaire d'Aurèle, et voici le conte qu'il a imaginé :

Pascent, fils de Vortegirn, s'était réfugié en Germanie. Il y lève des troupes contre Aurèle Ambroise et aborde en Bretagne septentrionale. Mais il est battu et forcé de s'enfuir. N'osant plus repasser en Germanie, il se rend en Irlande auprès de Gillomanius, qui, plein de rancœur contre Uther Pendragon, son vainqueur, lui promet son aide et débarque avec lui à Menevie. A cette nouvelle, Uther Pendragon marche contre lui, tandis que son frère, le roi Aurèle, est retenu par la maladie à Winchester. Or, un Saxon du nom d'Eopa [1], se présente à Pascent et lui offre de le débarrasser d'Aurèle. « Si quelqu'un réussit dans ce projet, s'écrie Pascent, je le ferai mon ami pour toute ma vie et je le nommerai centurion. » Alors Eopa : « Je sais le breton, je connais les Bretons et je suis versé dans la médecine. Je me présenterai comme chrétien et breton et je proposerai de guérir le roi. Pour l'approcher plus aisément, je feindrai d'être moine. » Pascent fait serment de le récompenser. Eopa rase sa barbe, tond sa tête, prend le vêtement des religieux et, portant ses médicaments, se présente à Winchester. Il pénètre dans la ville, se fait accueillir à la cour du roi. Introduit auprès du malade, il promet de lui rendre la santé s'il boit de ses potions. Le roi avale un breuvage où le faux médecin avait broyé du poison et, selon la recommandation du traître, qui voulait ainsi favoriser l'action de son funeste médicament, il se tient immobile dans son lit. Le poison se répand dans son corps : il s'endort, il meurt. Et pendant ce temps-là Eopa disparaît. (Chap. 131-132)

2. *Uther Pendragon.* — Le successeur que Geoffroy a donné à Aurèle sur le trône de Grande-Bretagne est Uther Pendragon, troisième fils de Constantin II ; et ce personnage, d'apparence mystérieuse, a fort intrigué la critique.

Un manuscrit du XIIIe siècle [2] nous a conservé, en marge de l'*Historia Britonum*, l'annotation suivante, qui se rapporte à Arthur :

et in omnibus victor extitit. Mab uter britannice, filius horribilis

1. Eobba est, dans l'*Historia Britonum* anonyme, le nom du père du premier roi de Bernicie, Ida.

2. Cambridge, Corpus Christi 139.

latine, quoniam a pueritia sua crudelis fuit. Artur latine translatum sonat ursum horribilem vel malleum ferreum, quo confringuntur mole leonum.

La plupart des érudits modernes, comme les y invitait le rôle attribué à Uther par beaucoup d'auteurs à partir de Geoffroy de Monmouth, ont pris dans cette note le mot d'*uter* pour un nom propre et ont considéré qu'il s'agissait du père d'Arthur. Puis, entendant que l'annotateur avait voulu parler d'un Uther le Terrible, d'un Uther le Cruel, plusieurs d'entre eux ont émis l'hypothèse, reprise sous des formes multiples depuis John Rhys [1] jusqu'à Roger S. Loomis [2], qu'Uther était la représentation d'une divinité celtique. — Mais il est trop évident, d'abord, que l'interprétation littérale de la note commande de prendre *uter* pour un simple épithète d'Arthur, et non pas pour le nom de son père. Et dès lors on voit ce qui peut advenir des inférences fondées sur ce texte par les mythologues.

D'autres critiques, moins aventureux, ont entendu, comme il convenait, que le mot *uter* était un adjectif, appliqué à Arthur. Seulement, d'après eux, Geoffroy de Monmouth, en lisant le passage en question, aurait commis le contre-sens de prendre *uter* pour un nom propre ; et, au lieu d'interpréter correctement que les Bretons avaient appelé Arthur *mab uter*, c'est-à-dire en latin « filius horribilis », a cause des instincts violents qu'il avait témoignés dès son enfance, il aurait compris qu'Arthur était fils d'Uter, sans trop bien se demander, apparemment, le sens que pouvait donner alors le reste de la note [3]. — Mais il saute aux yeux qu'adopter cette explication c'est reconnaître à la glose du manuscrit de Cambridge une antiquité et une autorité dont elle est entièrement dépourvue. Le manuscrit est du XIIIe siècle ; et de plus, quand on étudie l'ensemble des annotations marginales qu'il contient, on

1. *Studies in the Arthurian Legend*, p. 161 s., 256 ss.
2. *Celtic Myth and Arthurian Romance*, p. 352.
3. Voir J. Loth, *Les Mabinogion*, p. 186, note 2, et *Revue celtique*, t. XLII, 1925, p. 309.



s'aperçoit que celui qui les a rédigées était une sorte de maniaque de l'étymologie, qui ne mérite pas plus d'être pris au sérieux quand il rend *mab uter* par *filius horribilis* que lorsqu'il écrit [1] : *insulam Gueid vel Gueith, quod latine « divorcium » dici potest,* — on encore [2] : *Lucius agnomine Leuer Mawr, id est « magni splendoris », propter fidem, quae in ejus tempore venit,* — ou encore [3] : *Guarenniaun nomen accepit, quod latine sonat « calumpnia juste retorta », quoniam, cum episcopum vituperare putaverat, semetipsum vituperio affecit.* Et quant à savoir d'où cet annotateur fantaisiste à tiré le mot d'*uter*, la réponse est aisée : c'est de l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy.

Mais à Geoffroy lui-même, qui est-ce qui avait enseigné que le père d'Arthur s'appelait Uther ? J'ai déjà indiqué à quelles sources le narrateur avait puisé pour confectionner sa liste des rois de Grande-Bretagne. On peut dire en gros qu'il a emprunté les noms de ces rois, d'abord, de Brutus à Leir, à la toponymie bretonne; puis, de Cunedag à Hely, aux généalogies galloises du xe siècle ; puis, de Cassibellaun à Aurèle, à l'*Historia ecclesiastica* de Bède et subsidiairement à l'*Historia Britonum*. C'est à ce point de la série qu'il a inséré le nom d'Uther, après lequel il a inscrit celui d'Arthur, indiqué par l'*Historia Britonum*, puis les noms de cinq rois, empruntés au *De excidio et conquestu Britanniae* de Gildas, enfin les noms de quelques autres rois encore, fournis par Bède. Dans cette liste, où la fantaisie tient une large place, mais dont beaucoup d'éléments ont été tirés de textes antérieurs, il est naturel de se demander si le nom d'Uther, qui paraît aberrant à première vue, n'est pas, lui aussi, provenu d'un texte. On se rappelle en particulier, que Geoffroy, si habile à recueillir dans les livres tout ce qui pouvait intéresser son sujet, a pratiqué en familier les listes généalogiques galloises du xe siècle, d'où il a extrait non seulement, on l'a vu [4], les

1. *Historia Britonum*, chap. 8.
2. *Ibid.*, chap. 22.
3. *Ibid.*, chap. 44.
4. Ci-dessus, p. 137.

noms de quelque 25 prétendus rois de Grande-Bretagne, mais aussi, on le verra [1], les noms d'une vingtaine de princes dont il a fait les auxiliaires d'Arthur. Or l'une de ces listes, celle que les éditions désignent par le numéro II et qui lui a fourni les noms des quatre rois Regin, Cloten, Cincar et Stater, — une liste qu'il connaissait par conséquent, — contenait précisément le nom d'Arthur et donnait ce prince comme fils de Petr. Il est permis de supposer que le nom d'Uter est provenu initialement d'une mauvaise lecture, paléographiquement très explicable [2], de la leçon *Petr*.

***

Le personnage ainsi fourni à Geoffroy venait d'autant mieux à propos pour lui, qu'il avait besoin de remplir par une bourre d'événements suffisante l'espace de temps qui s'était écoulé depuis l'arrivée des Saxons jusqu'aux débuts d'Arthur : la durée des trois règnes de Vortegirn, d'Aurèle et d'Uther n'était pas trop pour cet usage.

Une fois le roi trouvé, Geoffroy avait à fabriquer son histoire et il a conçue celle-ci comme le prélude de l'histoire d'Arthur. Arthur était, dans son esprit, le héros dont la gloire devait rejaillir sur toute la Bretagne et sur tous ses rois, le sommet vers lequel devait tendre tout l'effort de son imagination. C'est en fonction de ce héros prédestiné que Geoffroy, toujours soucieux d'amorcer dans son récit les événements à venir, a inventé les épisodes du règne d'Uther.

Entre tous les princes qu'il mettait en scène, il n'y en avait pas un seul qui, mieux qu'Arthur, évoquât le symbole du dragon de guerre dont Gildas s'était déjà servi pour qualifier

1. Ci-après, p. 276.

2. Je pense que Geoffroy a trouvé dans le manuscrit qu'il utilisait le nom de *Petr* écrit avec un *P* dont la boucle, mal fermée par le haut, descendait jusqu'au pied d· la haste et qui présentait ainsi beaucoup de ressemblance avec un *u* initial à base aiguë. Lisant *Uetr*, forme de mot insolite, il a corrigé en *uter*, par analogie avec les noms *Stater* et *Pincr Messer* de la même liste généalogique. Les exemples de confusion de ce genre, rares pour les noms communs, où le sens guide le transcripteur, sont plus naturels quand il s'agit de noms propres. C'est par une confusion analogue que, dans le *Livre de Llandaf* (édit. Evans et Rhys, p. 120, l. 9 et 6), on trouve aussi la substitution d'un *b* à un *p* initial.

le plus puissant des rois de Bretagne à son époque, celui dont la domination s'était établie sur tous les autres, le véritable maître de la grande île : Maglocunus, *insularis draco* [1]. Mais, dans l'imagination d'un lettré, l'idée d'un dragon de guerre soulevait à sa suite une foule d'autres notions. Elle faisait penser à la vision de Mardochée, qui avait assisté en songe au combat de deux dragons, un dragon qui le représentait lui-même et un dragon qui représentait son rival Aman [2]. Elle faisait penser à l'enseigne militaire de la légion romaine, tête d'argent à gueule ouverte, avec une manche d'étoffe flottant et se gonflant au vent [3]. Elle faisait penser au dragon céleste, qui déroulait au firmament ses orbes stellaires et mettait l'imagination sur la voie des spéculations astrologiques. Dans l'antiquité, l'apparition d'une comète avait accompagné le meurtre de Jules César. Plus récemment, au cours d'une histoire dont les souvenirs étaient encore tout proches, plus d'une autre comète avait également frappé les esprits d'étonnement. Bède [4] avait noté qu'au mois de janvier 721 deux de ces mé-

1. *De excidio...*, chap. 33.
2. Voir ci-dessus, Première partie, p. 118.
3. Voir Végèce et surtout Prudence, *Cathemerinon*, V, 53 :

> Densatur cuneis turba pedestribus,
> Currus pars et equos et volucres rotas
> Conscendunt celeres signaque bellica
> Praetendunt tumidis clara draconibus.

Contra Symmachum, II, 713 :

> prima hasta dracones
> Praecurrit, quae Christi apicem sublimior effert.

Peristephanon, I, 34 :

> Caesaris vexilla linquunt, eligunt signum crucis
> Proque ventosis draconum, quos gerebant, palliis
> Praeferunt insigne lignum, quod draconem subdidit.

Le dragon était un emblème que les Saxons avaient, eux aussi, porté dans les combats. Dans celui qui mit aux prises en 752 les gens du Wessex et ceux de Mercie, Edelhun, seigneur de Wessex, chargea l'ennemi en tenant un dragon d'or, insigne de l'autorité royale (Henri de Huntingdon, *Hist. Anglorum*, IV, 19). En l'année 1016, à la bataille d'Assandune, Edmond, qui se tenait au poste royal, entre le dragon et l'Etendard, s'élança, pour charger les Danois, vers les premières lignes (« loco regio relicto, quod erat ex more inter draconem et insigne quod vocatur Standard... ») [*ibid.*, VI, 13].

4. *Historia ecclesiastica*, V, 23.

téores, brillant dans le ciel, l'un au début du jour, l'autre au début de la nuit, avaient semblé darder leur menace vers le nord : c'était le temps, observait-il, où les Sarrasins désolaient l'Espagne et la Gaule, et c'est cette même année que moururent, le jour de Pâques saint Ecgberct et le 7 des Ides de Mai le roi de Northumbrie Osric. Surtout, chacun se rappelait encore, au moment où Geoffroy écrivait, la comète de 1066. L'apparition en avait été interprétée par les contemporains de façon diverses [1], mais tous, unanimement, l'avaient considérée comme le présage des plus grands événements. Guillaume de Malmesbury [2] a mentionné la superstition qui faisait de ce phénomène le signe ordinaire d'un prochain bouleversement des règnes et il a raconté comment, en apercevant le prodige de 1066, un moine de son couvent, nommé Eilmer, s'était, sous l'influence de la terreur, répandu en ces paroles inspirées : « Tu es venue, tu es venue, toi qui feras pleurer tant de mères ! Il y a longtemps que je t'ai vue, mais maintenant tu m'apparais beaucoup plus terrible, apportant la ruine dans ce pays ! »

C'est en utilisant ces données diverses que Geoffroy de Monmouth a imaginé de faire annoncer la mort d'Aurèle à Uther par l'apparition d'une comète, tout de même qu'une comète avait présagé et la mort de César et la mort d'Édouard le Confesseur ; de décrire les traînées de feu de l'astre comme le corps d'un dragon, fulgurant de rayons mystiques et prophétiques ; enfin, de donner désormais un dragon pour emblème de guerre à Uther d'abord et, plus tard, à son fils Arthur [3].

1. Voir Baudri de Bourgueil, *Carmina* CXCXI, v. 243 ss., et surtout, dans ce passage, les vers 257-258 :

> Quid res portendat, — tamen et portendere dicunt, —
> Ignorant : multis fingere multa licet.

Sur la façon dont on accueillait en général cette sorte d'apparition, voir A. Schultz, *Das hofische Leben*, 2e édit., t. I, p. 127-140, et Thorndike, *A History of Magic and Experimental Science*, t. I. p. 673 ss.

2. *Gesta regum Anglorum*, II, 225.

3. Je ne crois pas qu'il y ait lieu, comme il a paru à M. A. G. van Hamel (*Koning Arthur's Vader*, dans *Neophilologus*, 1926, p. 34 ss.), de faire intervenir ici la littérature des mabinogion. Le conte de Pwyll, prince de Dyvet, n'éclaire

De là cette première partie du récit, où le thème de la comète et du dragon s'est mêlé à celui de la lutte engagée par Uther contre les ennemis du dehors :

Tandis qu'Aurèle meurt à Winchester, une étoile prodigieuse par la taille et par l'éclat se met à briller dans le ciel. Elle ne jette qu'un rayon unique. Mais à ce rayon est attaché une masse de feu en forme de dragon et de la bouche de ce dragon sortent deux rayons, dont l'un s'étend au-delà de la région des Gaules et l'autre, dirigé vers l'Hibernie, se termine par sept rayons plus petits. A cette apparition, tout le monde est frappé de stupeur et Uther, alors en campagne contre Gillomanius, aussi ému que les autres, s'adresse à tous les sages capables de lui révéler le sens de ce prodige. Merlin, qui accompagnait l'armée, est interrogé à son tour : il se répand en larmes, puis, se ressaisissant, il s'écrie : « O malheur irréparable ! O peuple endeuillé de la Bretagne ! O perte du plus noble des rois ! Aurèle Ambroise est mort. Hâte-toi, Uther, et livre bataille à l'ennemi. Tu seras vainqueur et tu deviendras roi. Cet astre, ce dragon de feu, c'est toi qu'il représente. Le rayon qui s'étend vers la Gaule annonce le fils puissant qui te naîtra. L'autre rayon représente ta fille, dont les enfants et les petits-enfants gouverneront successivement la Bretagne. » Uther se trouvait alors à une demi-

d'aucune façon le récit de Geoffroy. Il ne faut jamais perdre de vue que la tradition manuscrite des mabinogion ne remonte pas au-delà du XIVe siècle ; et quand on s'avise de donner à tel ou tel d'entre eux une origine ancienne, on doit user de beaucoup de circonspection. Le conte de Pwyll, en particulier, qu'on considère comme l'un des plus archaïques, sous prétexte que le nom d'Arthur n'y figure pas, est plein de traits qui appartiennent à la civilisation féodale décrite par les romans français des XIIe et XIIIe siècles et s'inspire directement, en plusieurs de ses parties, de traditions qui avaient une large vogue dans l'Europe continentale. L'épisode d'Arawn cédant pour un temps son royaume et sa femme à Pwyll n'est pas autre chose qu'une refaçon de la légende d'Ami et Amile : plusieurs détails le prouvent, qui ont été incorporés artificiellement au conte gallois (par exemple, la réserve, que rien ne commande ici, de Pwyll auprès de la femme d'Arawn, ou encore la place inattendue que prend le sentiment de l'amitié dans une intrigue où il n'a aucun rôle à jouer, etc.). L'épisode de l'épouse injustement accusée de la mort de son fils n'est qu'un arrangement des histoires I et VII du *Dolopathos*, intitulées respectivement *Canis* et *Cygni*. On ne s'est pas suffisamment aperçu de ces emprunts. — Quant à dire, comme l'a fait M. van Hamel, que dans le surnom d'Uther, à savoir Pendragon, *dragon* est un pluriel, l'observation est grammaticalement juste. Pourtant Geoffroy a bel et bien écrit que *Pendragon* signifiait « caput draconis » et, s'il était capable de cette interprétation incorrecte, c'est évidemment la preuve qu'il était aussi bien capable de forger le nom lui-même, à l'instar des nombreux appellatifs gallois commençant par *pen*.

journée de Menevie, où l'ennemi avait débarqué et d'où, en apprenant son approche, celui-ci sort à sa rencontre. Gillomanius et Pascent sont tués; leurs troupes s'enfuient et se rembarquent. Uther vainqueur retourne à Winchester et ensevelit Aurèle, selon la volonté du défunt, au Cercle des Géants, qu'il avait fait construire, près du monastère d'Ambrius. Puis il prend le diadème et, se souvenant de la prophétie de Merlin, il fait fabriquer deux dragons d'or à la ressemblance de celui de l'étoile, dont il dépose l'un dans la cathédrale de Winchester et dont il réserve l'autre pour le porter avec lui dans les combats. De ce jour-là, on l'appelle Uther Pendragon, c'est-à-dire, en latin, « Caput Draconis ». Ce nom lui était venu de ce que Merlin lui avait prédit par le dragon son accession à la royauté.

Là-dessus, Octa, fils d'Hengist, et Eosa, son parent, rompant le traité qu'ils avaient conclu avec Aurèle, rallient les Saxons qui avaient été appelés par Pascent et en font venir d'autres de Germanie. Ils s'emparent de tout le pays depuis l'Albanie jusqu'à York. Uther, marchant contre eux, est d'abord battu et obligé de faire retraite sur le mont Damen, hérissé de roches et de buissons. Pendant la nuit, Uther convoque son conseil et, conformément à l'avis de Gorlois, duc de Cornouailles, homme sage et d'âge mûr, les Bretons, profitant des ténèbres, attaquent les Saxons, les mettent en déroute et font prisonnier leurs deux chefs, Octa et Eosa. (Chap. 133-136)

*
* *

Une fois épuisé le récit de ces événements de guerre, où revenaient une fois de plus les thèmes habituels de la lutte contre les envahisseurs saxons, Geoffroy a passé à l'histoire de la naissance d'Arthur; et comme il s'agissait d'un héros dont la tradition faisait le plus fort des guerriers, d'un héros dont il comptait faire le plus puissant des rois, il lui est arrivé naturellement de songer à celui qui avait été, dans l'antiquité, l'incarnation même de la force, à Hercule. Du même coup s'offrait à lui, comme matière à séduisante transposition, la légende de la naissance merveilleuse de ce demi-dieu. Et tout de même que Jupiter avait approché Alcmène, la future mère d'Hercule, en prenant, grâce au pouvoir discrétionnaire de sa divinité, les traits d'Amphitryon, époux d'Alcmène, tandis que Mercure prenait ceux de Sosie, valet

d'Amphitryon, — tout de même Geoffroy a imaginé qu'Uther avait approché Ingern, la future mère d'Arthur, en prenant, grâce au pouvoir magique de Merlin, les traits de Gorlois, époux d'Igern, tandis qu'Ulfin de Ridcaradoch prenait ceux de Jordan de Tintagol, familier de Gorlois, et Merlin ceux de Brithael [1].

Mais ce renouvellement de la légende antique a été placé par Geoffroy dans le cadre de civilisation dont sa propre époque lui fournissait les éléments, en même temps qu'il aménageait son récit, peut-être sous l'influence de certaines tradition locales [2], de manière à placer la naissance d'Arthur en Cornouailles. De là l'histoire suivante :

Après sa victoire, Uther se rend à Alclud, dompte les populations de la Scotie et fait sentir partout le poids de son autorité. Puis il gagne Londres, où il fait tenir en prison Octa et Eosa ; et à Pâques, il célèbre les fêtes de son couronnement. Il convoque tous les princes du royaume et l'on se rend en foule à son appel : la joie règne partout. Or, parmi les seigneurs accourus avec leurs femmes et leurs filles se trouve le duc de Cornouailles Gorlois, accompagné de son épouse Ingern, belle entre les plus belles de la Bretagne. Le roi la distingue, s'enflamme et n'a plus d'attention que pour elle ;

1. Il n'y aucunement besoin de supposer que le récit de Geoffroy doive quelque chose à l'histoire de Conairé, telle qu'elle est racontée dans la *Togail Bruidne Dá Derga* irlandaise. Gertrude Shoepperle, dans l'article où elle a émis cette idée (*Arthur in Avalon and the Banshee*, dans *Vassar Mediaeval Studies*, 1923, p. 6 ss.), n'a pu indiquer entre la légende de ce héros et celle de la naissance d'Arthur que des rapports très superficiels.

2. C'est l'hypothèse qu'on est tenté de former si l'on considère comme valable pour une date antérieure à 1135 le témoignages des *Miracles de sainte Marie de Laon* dont il a été question précédemment (voir ci-dessus, tome premier, p. 225 ss.) et qui indique une certaine localisation de la légende arthurienne aux environs de Bodmin. Toutefois, l'autorité de ce texte est, on l'a vu, fort contestable. D'autre part, Giraud de Cambrie (*Itinerarium Cambriae*, I, 2) rapporte qu'on montrait une « chaire d'Arthur » dans le Brecknockshire, en Galles, c'est-à-dire dans une région où se montraient aussi — et assez anciennement, puisque les *Mirabilia Britanniae*, contenus dans un manuscrit du XI[e] siècle, en font mention — plusieurs autres curiosités auxquelles était attaché le nom d'Arthur : en sorte que les localisations indiquées dans les *Miracles de sainte Marie de Laon* pourraient bien être une contrefaçon de celles de Galles. En ce cas, rien n'empêcherait de considérer que Geoffroy a obéi simplement à sa fantaisie personnelle en élargissant le cadre géographique de son histoire et en situant dans le paysage de la Cornouailles quelques-uns des épisodes qu'il a imaginés.

c'est vers elle qu'il fait porter constamment et les plats et les coupes de vin; c'est à elle qu'il prodigue les sourires et les propos aimables. Sur quoi le mari, courroucé, quitte la cour sans prendre congé du roi. Non moins courroucé, le roi le somme de revenir à la cour et de réparer son outrage. Mais Gorlois ne répond pas à ses injonctions et Uther jure de tirer vengeance de lui. Il convoque son armée et se met à incendier la Cornouailles. Ne se sentant pas en force pour engager le combat, Gorlois fortifie ses citadelles, en attendant les secours de l'Hibernie, et, craignant davantage pour son épouse que pour lui-même, il l'abrite dans Tintagel, au bord de la mer, comme dans le lieu le plus sûr, tandis que, de sa personne, il s'enferme dans Dimilioc, afin de diviser les risques. Le roi marche sur Dimilioc et l'assiège. Mais, au bout d'une semaine, repris par le souvenir d'Ingern, il appelle son compagnon Ulfin de Ridcaradoc, lui confie la passion dont il souffre et lui demande de l'aider à la satisfaire. Ulfin lui représente que Tintagel, sur son rocher presque entièrement environné d'eau, est à peu près imprenable et il conseille de recourir à Merlin. Celui-ci, mandé, consent à s'employer en faveur du roi. Par des philtres magiques il donne à Uther l'apparence de Gorlois, à Ulfin celle de Jordan de Tintagel, familier de Gorlois, et il prend lui-même la forme de Brithael. Les trois hommes, à la faveur de cette transfiguration, se font ouvrir les portes de la ville. Uther approche d'Ingern, passe la nuit auprès d'elle, la trompant par son aspect et par ses propos : et cette nuit-là Ingern conçoit celui qui devait être Arthur, si célèbre par sa prodigieuse vaillance.

Cependant, en l'absence d'Uther, ses troupes donnent l'assaut à Dimilioc. La ville est livrée au pillage, Gorlois est tué. Des messagers apportent la nouvelle à Ingern; mais, en apercevant Uther assis auprès d'Ingern sous les traits de Gorlois, ils demeurent tout confus. Le roi, s'adressant à la comtesse : « Je ne suis point tué, lui dit-il, tu le vois. Mais je regrette la chute de la ville et le massacre des miens. Je marche à la rencontre du roi pour l'empêcher de nous attaquer ici et faire ma paix avec lui. » Il quitte la citadelle et reprend sa véritable physionomie. Il va s'informer sur place, puis revient à Tintagel, dont il s'empare. Heureux qu'Ingern soit désormais libre, il l'épouse. Il en a deux enfants : un fils, nommé Arthur, et une fille, nommée Anna.

Ainsi prend fin cette histoire d'un goût douteux. Dans un récit de caractère héroïque, après l'épisode de la terrible comète qui enflamme le ciel de ses coruscations, voici que s'insère

une aventure de ton léger et presque bouffon : l'épopée a tourné au vaudeville ; Merlin le prophète est descendu au rôle de sorcier vulgaire ; et le familier des destins, des grands secrets de la nature, s'est abaissé à rendre au roi Uther les services d'un entremetteur ; quant au roi Uther, il s'abandonne à une sorte de libertinage cynique. Cependant, il ne paraît pas que ce soit volontairement que Geoffroy ait donné à son conte cette allure de farce : si l'effet produit par l'épisode n'est pas heureux, c'est problement la maladresse de l'auteur qu'il faut accuser. La légende des amours de Jupiter et d'Alcmène n'était peut-être pas un très bon modèle à prendre pour conserver au récit le ton élevé de l'épopée.

*
* *

Pour achever l'histoire du règne d'Uther, Geoffroy a recouru, une fois encore, au thème inépuisable de la lutte contre les Saxons et de la perfidie de cette race.

Le roi Uther, vieillissant, est pris par la maladie. Octa et Eosa, prisonniers à Londres, s'enfuient avec leurs gardiens et, ramenant de grandes forces de Germanie, ravagent l'Albanie. L'armée bretonne est confiée à Lot de Lodonesie, duc de Leil [1], gendre d'Uther, dont il avait épousé la fille Anna Mais Lot, mal obéi des Bretons, toujours pleins d'une orgueilleuse indépendance, n'arrive pas, malgré des succès assez nombreux, à débarrasser le pays de l'ennemi. Uther rassemble les seigneurs du royaume, leur reproche leur esprit d'indiscipline et leur mollesse et, décidant de se placer lui-même à leur tête, les somme de se tenir prêts à combattre. Il se fait fabriquer une litière et se fait transporter à Verolamium [2], où sévissaient les Saxons. Ceux-ci, sous le commandement d'Octa et d'Eosa, dédaignent d'abord de se défendre contre un ennemi porté en litière et qu'ils considèrent comme demi-mort. Mais, quand Uther assiège la ville où il se sont retirés et donne l'assaut, une longue lutte s'engage. Le lendemain, au petit jour, Octa et Eosa tentent une sortie : il sont vaincus et tués. Uther en recouvre aussitôt la santé et quitte sa litière, se répandant en joyeux propos.

Les Saxons, cependant, n'en continuent pas moins leurs méfaits

1. Carlisle.
2. Saint-Alban.

en Albanie. Ils avisent un moyen de se débarrasser du roi et, fidèles à leurs habitudes de trahison, ils envoient des émissaires qui, sous le déguisement de pauvres gens, espionnent la cour royale de Verolamium et empoisonnent la source dont le roi buvait l'eau. Le roi meurt et 100 de ses hommes meurent en même temps que lui[1]. Il est enseveli près du monastère d'Ambrius, au Cercle des Géants, à côté d'Aurèle. (Chap. 138-142)

2. *Le roi Arthur.*

Il n'y a pas de héros dont l'histoire tienne, dans l'*Historia regum Britanniae*, une place comparable à celle du roi Arthur. C'est le règne de ce roi qui prépare les règnes de tous les autres rois ; c'est pendant le règne de ce roi que le peuple breton atteint à l'apogée de sa gloire. Dans les exemplaires où l'ouvrage a été divisé en livres, c'est plus de deux livres sur douze qu'occupe le récit de ses exploits. Toutes les ressources dont disposait la fertile imagination de Geoffroy ont été mises en œuvre pour peindre dignement cette grande figure et le lecteur se trouve en présence d'une épopée aux proportions majestueuses, ample et savamment contruite, et où se déroulent successivement cinq vastes épisodes : 1. la conquête de la Grande-Bretagne par le nouveau roi ; — 2. La conquête des îles avoisinantes et de la Gaule ; — 3. Les fêtes du couronnement ; — 4. La guerre contre les Romains ; — 5. La trahison de Modred et la retraite d'Arthur.

1. *La conquête de la Grande-Bretagne.*

Après la mort d'Uther Pendragon, les nobles du royaume, assemblés à Silchester, élisent Arthur roi à l'instigation de Dubrice, archevêque de la Ville des Légions, qui, en présence des autres évêques, lui place la couronne sur la tête. Arthur était alors un jeune homme

1. On mourait beaucoup par le poison en ce temps-là. Conan II de Bretagne avait ainsi péri en 1066, non sans soupçon que Guillaume le Bâtard eût été pour quelque chose dans sa mort (Guillaume de Jumièges, VII, 32) : on avait empoisonné ses gants et il avait suffi qu'il portât ensuite ses mains à sa bouche. Henri Ier, roi de France, avait également bu du poison en 1060 et en était mort (Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, II, 225).

de quinze ans, d'une vaillance et d'une libéralité inouïes, et qui attirait tous les cœurs. Le nouveau prince prodigue les présents, à en épuiser toutes ses ressources; mais, quand une générosité native s'allie à la bravoure, la gêne n'a qu'un temps. Les Saxons, incités par la mort d'Uther, accrus de renforts venus de Germanie, avaient occupé le pays depuis le nord jusqu'à l'Humber sous le commandement de Colgrim : Arthur, par besoin de refaire sa fortune et par désir de reconstituer un empire qui lui appartenait de droit héréditaire, marche contre eux. Il bat Colgrim près du fleuve Duglas, qui était sur le chemin d'York, et l'assiège dans cette ville. Baldulf, frère de Colgrim, attendait alors sur le littoral l'arrivée de Cheldric, qui devait amener des troupes de Germanie : il accourt au siège et, parvenu à une dizaine de milles de la cité, il tente par une marche de nuit de surprendre Arthur. Mais celui-ci, averti à temps, le fait attaquer cette même nuit par Cador, duc de Cornouailles, avec 600 cavaliers et 3000 fantassins. Baldulf défait s'ingénie à rejoindre son frère pour se concerter au moins avec lui : rasant ses cheveux et se munissant d'une cithare, il se donne pour jongleur, parcourt le camp des assiégeants en jouant de son instrument et sans éveiller de soupçons, finalement s'approche des murailles, se fait reconnaître et se fait hisser au moyen d'une corde. Il rejoint Colgrim, et tous deux désespéraient de forcer les lignes ennemies quand on apprend que Cheldric vient d'amener 600 navires en Albanie : sur l'avis de ses conseillers, Arthur, pour ne pas être surpris, lève le siège ; il se retire sur Londres et demande des secours à Hoël, roi d'Armorique, fils de sa sœur et du roi Budic.

Hoël, répondant aussitôt à l'appel de son oncle, réunit 15.000 hommes et débarque à Port Hamon. Appuyé de ce renfort, Arthur marche sur Kaerliudcoit, assiégé par les païens, — Kaerliudcoit, également appelé Lincoln, assis sur une hauteur, entre deux cours d'eau. Les Saxons, ayant accepté la bataille, perdent 6.000 hommes et se retirent, poursuivis par Arthur, dans le bois de Calidon. Forts de l'obstacle des arbres, ils résistent vaillamment aux Bretons. Mais Arthur fait abattre les arbres de la périphérie pour en constituer une barrière et bloque toutes les issues. Au bout de trois jours, les ennemis, pressés par la faim, se rendent en y mettant seulement cette condition qu'on les laissera regagner la Germanie. Arthur y consent, se tenant pour payé de l'or qu'ils lui versent et du tribut qu'ils lui promettent.

Mais à peine embarqués, les Saxons sont saisis de regrets. Ils rebroussent chemin, se dirigent vers les côtes de Totness et désolent le pays jusqu'à la Severn. Puis ils mettent le siège devant la ville de Badon. Arthur, indigné de ce parjure, renonce aux opérations qu'il

avait entreprises contre les Scots et les Pictes et, laissant à Alclud son neveu Hoël, immobilisé par la maladie, il se rend dans le Somerset, devant la ville assiégée. Il exhorte ses soldats à bien combattre, leur promettant la victoire avec l'aide du Christ. Dubrice, archevêque de la Ville des Légions, était présent, posté sur une éminence. Il proclame à haute voix : « Soldats qui marchez parés des sentiments chrétiens, pensez à vos concitoyens, qui, réduits à la dernière extrémité par la trahison des païens, vous seront un éternel sujet d'opprobre si vous ne les défendez. Combattez donc pour la patrie et acceptez la mort, s'il le faut : car la mort est une victoire et la délivrance de l'âme. Quiconque meurt pour ses frères s'offre à Dieu comme une vivante hostie et prend exemple sur le Christ, qui a consenti à donner sa vie pour les autres. Si quelqu'un de vous succombe en ce combat, sa mort rachètera tous ses péchés et en sera l'absolution. » Soutenus par cette bénédiction, tous s'arment avec enthousiasme. Arthur, vêtu de la cuirasse qui convenait à un si grand roi, se coiffe d'un casque avec dragon, accroche à son épaule son bouclier Pridwen, où était représentée l'image de sainte Marie mère de Dieu, afin qu'il en eût le souvenir mieux présent à la mémoire, se ceint de son épée Caliburn, qui avait été fabriquée dans l'île d'Avallon, et prend dans son poing droit sa lance Ron, lance longue et large. Il attaque les Saxons, rangés en coin, leur ordre habituel de bataille, et vers la fin du jour l'ennemi se retire sur une hauteur voisine, pour s'en faire une citadelle. Le lendemain, Arthur donne l'assaut ; les Bretons, perdant beaucoup de monde, luttent péniblement au sommet de la hauteur. Alors leur chef, tirant Caliburn et invoquant le nom de sainte Marie, charge en personne : à lui seul il tue 470 ennemis et la victoire lui échoit. Colgrim et Baldulf sont tués ; mais Cheldric réussit à s'échapper.

Ce succès acquis, Arthur, informé que les Scots et les Pictes menacent Hoël dans Alclud, se porte au secours de son neveu et laisse à Cador, duc de Cornouailles, le soin de poursuivre les Saxons. Cador s'empare d'abord des vaisseaux de l'ennemi et, après avoir ainsi privé celui-ci de ses moyens de retraite, le bouscule. Les Saxons n'ont d'autre ressource que de se retirer dans l'île de Tanet et, Cheldric ayant été tué, de se rendre à merci.

Dans le nord, Arthur a dégagé Alclud. Il reçoit l'appui de Cador, qui le rallie à Mureif, où, après avoir battu trois fois en cours de route les Scots et les Pictes, il les tenait bloqués. L'ennemi se réfugie dans l'étang de Lumond, où se jettent 60 fleuves, tandis qu'il n'y existe qu'un seul déversoir sur la mer, et où se trouvent 60 îles, avec les nids de 60 aigles, qui, chaque année, se réunissent pour annoncer ce qui se passera dans le royaume. Enfermés dans ces îles pen-

dant quinze jours et décimés par la faim, les Pictes et les Scots meurent par milliers. Vainement Gillamaur, roi d'Hibernie, survenant avec ses navires, tente une diversion en leur faveur : Arthur le force à se rembarquer, puis se retourne vers son premier ennemi. Il ne cesse de massacrer ses adversaires jusqu'au moment où tout le clergé du pays, reliques en mains et pieds nus, vient fléchir le genou devant lui et implorer sa clémence. Il laisse alors aux survivants la petite portion de terre qu'ils occupaient encore.

Hoël, examinant le pays, admirait le lac et ses merveilles. Arthur lui enseigne alors qu'il en existe d'autres, plus curieux encore, dans son royaume : l'un se trouve dans la même région, mesurant vingt pieds de long et de large sur quinze de profondeur, avec, en chacun de ses quatre angles, quatre espèces de poissons qui ne se mêlent jamais ; un autre lac, le Linligwan, se trouve en Galles, près de la Severn : quand la mer le remplit, il reçoit tout le flot sans déborder ; quand la mer se retire, il déborde ; si on lui fait face, on est happé par le tourbillon ; si on lui tourne le dos, on ne risque plus rien.

Arthur après ses succès, se rend à York pour y célébrer la fête de Noël et réorganise la région. A la place de l'archevêque Samson, qui avait été chassé de son siège par l'ennemi, il installe son chapelain Pirame et s'occupe de relever les églises et les monastères. Il rétablit dans leur autorité les trois frères qui gouvernaient les Saxons: Angusel sur les Scots, Urian sur les « Murefenses », Lot, qui avait épousé la sœur d'Arthur et en avait eu pour fils Gaugain et Modred, sur la Lodonesie. Lui-même épouse Guennevere [1], jeune fille d'origine romaine, qui avait été élevée à la cour du duc Cador. (Chap. 143 152)

En composant ce récit, Geoffroy n'a pas tout inventé. Les noms des trois batailles qu'il a indiquées comme des victoires d'Arthur sur les Saxons — bataille du Duglas, bataille du bois de Calidon, bataille du mont Badon — lui sont venus de l'*Historia Britonum* anonyme [2] ; et c'est ce même texte qui lui a suggéré plusieurs des détails relatifs à la dernière de ces batailles : le nombre de 470 ennemis abattus par le seul bras d'Arthur (nombre qui n'est pas strictement conforme à celui de l'*Historia Britonum* — 960, 940 ou 440, selon les manuscrits

1. Il n'est pas possible de dire d'après les manuscrits dont je me suis servi qu'elle est la forme exacte que Geoffroy a donnée à ce nom.
2. Chap. 56.

— mais qui répond à la même pensée de peindre par des chiffres la valeur exceptionnelle du héros), et aussi l'image de sainte Marie, mère de Dieu, représentée sur le bouclier Pridwen (correspondant à cette statue de la Vierge que, selon l'*Historia Britonum*, Arthur aurait portée sur ses épaules à la bataille de Château-Guinnion, par une idée bizarre, que Geoffroy a essayé de rendre plus naturelle).

Mais on voit que, tout en imitant, Geoffroy n'a pas suivi servilement son modèle. Outre les modifications que je viens de marquer au moment même où je signalais ses emprunts, on remarque que, sur les douze batailles énumérées par l'*Historia Britonum*, il n'en a pas supprimé moins de neuf. Peut-être était-ce que, déjà vers 1135, l'on se trouvait presque aussi embarrassé que nous le sommes aujourdhui pour identifier les noms de ces batailles. Geoffroy pouvait ignorer ce qu'étaient le Glein, le Bassas, Château-Guinnion, le Tribruit ; il n'est pas impossible qu'il n'ait pas mieux su ce qu'était le Dubglas, probablement cours d'eau du Lancashire [1], et l'indice en est qu'il a placé ce fleuve sur la route d'Arthur au moment où celui-ci marchait de Silchester sur Lincoln, c'est-à-dire selon un axe qui passe très en dehors du Lancashire ; mais, comme l'*Historia Britonum* n'indiquait pas moins de quatre batailles livrées par Arthur sur le Duglas, Geoffroy s'est probablement cru obligé de retenir le nom, quitte à s'abandonner au hasard pour placer le fleuve sur la carte. — Pour la bataille du bois de Calidon, Geoffroy a de même usé de sa source avec beaucoup de liberté. L'*Historia Britonum* portait : « Septimum fuit bellum in silva Celidonis, id est Cat Coit Celidon. » Il est probable que les mots *Cat Coit*, lus à la cavalière, ont éveillé dans l'esprit de Geoffroy le souvenir du nom de *Cair Luit Coit*, qui est le 28e dans la série des noms de cités annexée à l'*Historia Britonum*. En *Luit Coit*, qu'il a peut-être lu comme *Lint Coit* [2], il a

1. Voir ci-dessus, Première partie, p. 141.

2. Il n'y a pas à opposer que le texte de la *Vita Merlini*, tel qu'il nous est parvenu, donne la forme *Kaerloycloyc* (v. 1479) : il n'est pas dit que ce soit-là la forme employée par Geoffroy plutôt que la transcription personnelle du scribe auquel on doit le manuscrit et dont les bévues sont, par ailleurs, innombrables.



cru, entraîné par une vague homophonie, reconnaître Lincoln, bien qu'en réalité le nom, comme on semble l'avoir démontré depuis [1], fût celui de Lichfield. De là cette bataille dont Geoffroy a placé la première phase sous les murs de Lincoln et la seconde dans le bois de Calidon. Comme, selon toute apparence, Geoffroy avait visité personnellement Lincoln, résidence de l'évêque Alexandre, le dédicataire des *Prophéties de Merlin*, il a su indiquer dans son récit que la ville était située sur une éminence (faisant probablement allusion au château bâti par Guillaume Ier) et entre deux cours d'eau (c'est-à-dire la Witham et le petit affluent de gauche que cette rivière reçoit près de la cité). Quant au bois de Celidon, dont parlait l'*Historia Britonum*, c'était pour Geoffroy une désignation aussi mystérieuse que pour nous ; mais il connaissait le nom de Caledonia, employé autrefois par les Romains pour désigner l'Écosse : il a donc remplacé la forme *Celidon* par celle de *Calidon* [2] et il a situé le bois vers le nord de la Grande-Bretagne. — Enfin, pour la bataille du mont Badon, Geoffroy n'a pas hésité à lui donner comme théâtre les environs de la ville de Bado, c'est-à-dire de Bath.

Par ailleurs, l'*Historia Britonum* a fourni à Geoffroy l'idée que les Saxons, après chacune des défaites que leur infligeait Arthur, appelaient de Germanie de nouveaux renforts et de nouveaux rois. Mais ce thème, à peine indiqué par l'anonyme, il l'a largement développé. Ces rois, que personne ne connaissait, il leur a trouvé des noms : Colgrim, Baldulf, frère de Colgrim, Cheldric ; et ces noms, une fois trouvés, sont de-

1. Bradley, dans *The Academy*, t. XXX, 1886, p. 294. — M. J. Loth (*Mabinogion*, t. II, p. 253, n. 1) a fait remarquer que, d'après un passage des généalogies du xe siècle (liste xxv), on pourrait supposer que Lwytcoet était Glastonbury. Le texte porte, en effet : «... map Glast, unum sunt Glastenic qui venerunt que vocatur Loyt Coyt. » Et comme il est manifestement altéré, M. Loth a corrigé de la manière suivante : « unus est [eorum] qui venerunt Glastenic, que vocatur Loytcoyt. » Mais la véritable correction n'est pas celle-là ; c'est celle-ci : «...map Glast, *unde* sunt Glastenic, qui venerunt [ea civitate] que vocatur Loyt Coyt ». Et Luit Coit n'est plus Glastonbury.

2. C'est probablement là la forme qu'il faut reconnaître sous les leçons divergentes des manuscrits.

venus, sous sa plume, aliments à péripéties, récits de batailles, épisodes divers, comme l'aventure de Baldulf rejoignant son frère dans l'accoutrement d'un jongleur, un peu selon l'exemple du roi Alfred, qui avait, d'après une légende célèbre [1], visité le camp de ses ennemis danois la harpe au cou.

*
* *

Au terme du récit qui racontait l'effort d'Arthur contre les Saxons, on avait vu, en somme, comment le roi avait nettoyé d'ennemis les trois régions de la Grande-Bretagne qu'on se rappelait encore, au temps de Geoffroy, comme les trois principaux centres de l'occupation germanique : la Mercie (batailles de la Duglas et de Lincoln-bois de Calidon), le Wessex (bataille du mont Badon), le Kent-Essex (blocus de Tanet [2]). Mais Geoffroy voulait montrer mieux encore : ce qu'Arthur avait soumis, ce n'était pas seulement la Bretagne ; c'était l'Écosse. De là le récit des combats du roi contre les Pictes et les Scots. Et pour donner un cadre pittoresque à ces événements, le cadre qui leur convenait, Geoffroy a tout simplement puisé dans le chapitre des Merveilles de la Grande-Bretagne annexé à l'*Historia Britonum* : c'est dans ce texte qu'ont été prises la description du Lac Lumond [3], où Arthur anéantit ses ennemis, celle du petit lac où l'on pêche quatre sortes de poissons [4] et celle du Linligwan (description rattachée, d'ailleurs, assez gauchement à l'action [5]). Mais en ce qui concerne le Lac Lumond, Geoffroy a encore ajouté au prodige ; et là où l'*Historia Britonum* par-

1. Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Angliae*, II, 121.

2. Ce dernier épisode a été inspiré par un passage de l'*Historia Britonum* qui attribuait le succès, non pas à Arthur, ni à son lieutenant Cador, mais à Guortemir, fils de Guorthigirn, qui vivait à une époque très antérieure.

3. *Historia Britonum*, chap. 67.

4. *Ibid.*, chap. 70.

5. *Ibid.*, chap. 69. — On remarquera, en passant, que la merveille du Linligwan ressemble beaucoup, par l'un de ses traits au moins, à celle qu'on voyait, selon Servius (*Ad En.*, III, 293), auprès de Buthrote en Épire : « Haec autem civitas est in Epiro, cujus pars est Chaonia, quae ante Molossia dicta est. Posita est autem in saxo, quod mari cingitur, in quo fons hujus naturae esse perhibetur ut, cum mare quietum fuerit, crescat, cum vero fluctibus attollitur, decrescat. »

lait seulement de nids d'aigles placés un à un sur chacune des soixante îles du lac, il a imaginé en outre que ces oiseaux s'assemblaient annuellement pour prophétiser sur le royaume : c'était un retour à ce qu'il avait raconté précédemment de l'aigle de Sheston.

De cette Écosse merveilleuse, Arthur s'était rendu maître comme du reste de l'île : c'était bien le moins qu'il commençât par régner sur la Grande-Bretagne tout entière. Mais il était trop notoire que les Écossais n'avaient pas été rayés de l'histoire par Arthur et la preuve en était que les rois anglo-normands étaient encore obligés, au XII[e] siècle, de compter avec eux. C'est pourquoi Geoffroy a imaginé qu'Arthur, tout vainqueur qu'il était, avait épargné les misérables restes de ce peuple par égard pour le clergé, qui avait intercédé en faveur des vaincus. Il avait laissé derrière lui, après les avoir rétablis dans leurs honneurs, les anciens chefs du pays. Et ces chefs, Geoffroy en a inventé les noms en les adaptant approximativement aux régions qu'il leur attribuait pour fiefs : Anguselus, chef de ce qui formait aux XI[e] et XII[e] siècles le Scotland proprement dit (ou Albanie), en bordure de la Mer du Nord, au nord du Firth of Forth, et dont la partie centrale formait le comté d'Angus ; — Urian, chef du Moray, au nord-ouest de la province précédente, à cheval sur le Glenmore ; — Lot, chef de la Lodonesie, c'est-à-dire du Lothian, sur la Mer du Nord, au sud du Firth of Forth. En même temps, Geoffroy a établi certaines parentés et certaines alliances d'Arthur : comme Guillaume de Malmesbury avait indiqué, conformément à une tradition galloise, que Gaugain était le neveu d'Arthur[1], il a précisé que Lot était le beau-frère d'Arthur et le père de Gaugain ainsi que de Modred ; et d'autre part il a, dès cet endroit, mentionné le mariage d'Arthur avec Guennevere. Ainsi s'établissaient les bases romanesques sur lesquelles le récit allait ensuite se développer[2]. — Quant à Gillamaur, son inter-

1. Voir ci-dessus, Première partie, p. 247 ss.

2. Si peu coutumier qu'il soit de ce genre d'étourderie, Geoffroy semble s'être un peu embrouillé dans l'histoire de ces relations de famille et, n'ayant pourtant

vention est un épisode qu'a appelé le souvenir des rapports ethniques qui unissaient les Irlandais et les Écossais ; et son nom, qui n'a rien d'historique, a été forgé au moyen d'un radical que Geoffroy considérait comme un trait typique de l'onomastique irlandaise [1].

*
* *

Tout en organisant ainsi le récit d'une conquête qui couvrait Arthur de gloire, Geoffroy poursuivait la réalisation de quelques autres idées de son plan, qui lui étaient chères.

D'abord, il associait, pour la reprise de l'île aux barbares, le double effort des Bretons insulaires et des Bretons d'Armorique ; et tout de même que précédemment la Grande-Bretagne avait dû son salut au roi Constantin, ramené de Petite-Bretagne par Guethelin, de même on voit Arthur, dès le début de ses campagnes, obligé de faire appel à son neveu Hoël, fils du roi Budic, ce même Budic qui avait assuré en des temps difficiles l'éducation d'Aurèle Ambroise et d'Uther Pendragon [2]. — D'autre part, Geoffroy se plaisait à montrer dans les grands princes de la Bretagne à la fois les protégés et les protecteurs de l'Église. Tout comme Constantin avait été patronné par l'évêque Guethelin et couronné à Silchester sous ses auspices, c'est à Silchester, dans la même ville que son grand-père, qu'Arthur reçoit le diadème, et des mains de l'archevêque Dubrice. Tout comme son oncle Aurèle s'était distingué par son zèle à restaurer les églises d'York, de Londres, de Winchester et à pourvoir sagement les sièges du royaume, Arthur, à son tour, rétablit les sanctuaires d'York, encore une fois dévastés par les Saxons, et prend soin de donner pour successeur à Samson sur le siège archiépiscopal son chapelain Pirame. Enfin, quand on en vient à la bataille capitale du mont Badon, c'est l'ar-

jamais parlé que d'une seule sœur d'Arthur (chap. 138), il a fait de cette sœur à la fois la femme de Lot, mère de Gaugain et de Modred (c'est ce qu'on voit ici) et la femme du roi d'Armorique Budic, mère d'Hoël (chap. 144).

1. Voir également chap. 178.

2. L'histoire de ces relations est naturellement fantaisiste, comme je l'ai déjà indiqué. Voir ci-dessus, p. 214 et note 1.

chevêque Dubrice, présent à l'affaire, qui harangue les troupes, comme Turpin à Roncevaux, et l'idée qu'il exprime rencontre étonnamment celle que le poète français a prêtée à Turpin et qui fait le fond de la *Chanson de Roland* : « Combattez pour la chrétienté : quiconque mourra sur le champ de bataille obtiendra la palme du martyre. »

1128 « *Pur nostre rei devum nus ben murir.*
Chrestientet aidez a sustenir !...
Clamez voz culpes, si preiez Deu mercit ;
Asoldrai vos pur voz annes guarir.
Se vos murez, esterez seinz martirs,
Sieges avrez el greignor pareïs. »
Franceis descendent, a tere se sunt mis,
Et l'arcevesque de Deu les beneïst :
Par penitence les cumandet a ferir.

Sans doute la tradition de cette littérature d'outre-Manche que représentaient les chansons de geste n'était-elle pas inconnue à Geoffroy : il y en a des preuves ailleurs ; et c'est peut-être en s'en inspirant qu'il a imaginé de décrire comme il l'a fait les armes d'Arthur. Si Caliburn a été forgée dans l'île d'Avallon, on peut y reconnaître le souvenir d'un thème des épopées antiques, par exemple de ce qu'on lit dans l'*Énéide* [1] des épées d'Énée ou de Daunus, forgées par Vulcain dans son île de Lipari. Mais les noms dont sont décorées les diverses pièces de l'armement du roi ont une autre origine : l'épée d'Arthur s'est appellée Caliburn sans doute parce que, selon une mode dont la littérature contemporaine de Geoffroy entretetenait le souvenir, les épées célèbres portaient aussi des noms : Joyeuse, Durandal, Hauteclere, Almace, etc. ; et de même que l'épée d'Arthur s'était appelée Caliburn, le bouclier du roi a reçu un nom, celui de Pridwen, et sa lance en a reçu un autre, celui de Ron, — noms mystérieux, sauf le dernier, où l'on reconnaît le nom celtique de la lance, noms inexpliqués, comme ceux de Durandal ou d'Almace : on ne sait ce que si-

1. VIII, 416 ss., 619 ss.; XII, 90 ss.

gnifient ni *Pridwen*, ni *Caliburn*, à moins que, dans cette dernière appellation (tout est possible de la part de Geoffroy), il n'y ait quelque étrange adaptation du latin *chalybs*, l' « acier », mot que Virgile a employé à propos des armes d'Énée — *vulnificumque calybs* [1] — et aussi Ovide, ainsi que quelques autres poètes encore.

Au reste, si Arthur fait penser aux héros de geste français, il rappelle également Alexandre par sa magnifique libéralité ; et l'éloge que Geoffroy en a fait sous ce rapport n'est pas sans éclairer curieusement les sentiments intimes de l'auteur : on ne loue point ainsi un héros sans inviter du même coup à l'imiter.

2. *La conquête des îles comprovinciales et de la Gaule.*

Après avoir reconquis l'île de Bretagne, Arthur passe sans plus tarder en Hibernie, fait prisonnier le roi Gillamaur, et soumet le pays. Il en fait autant de l'Islande ; et à la nouvelle de ses irrésistibles succès, il reçoit la soumission spontanée de Doldave, roi du Gothland, et de Gunvaise, roi des Orcades.

La réputation d'Arthur était alors immense. Sa suite devenait de plus en plus nombreuse et sa courtoisie servait de modèle aux nations les plus éloignées. Les plus nobles personnages se seraient crus deshonorés de ne pas imiter ses chevaliers dans leur façon de se vêtir et de s'armer. Les rois du dehors, inquiets de voir sa libéralité et sa bravoure, s'organisaient pour lui résister. En l'apprenant, Arthur, qui avait cultivé la paix pendant douze années, décide de conquérir l'Europe. Il commence par cingler vers la Norvège pour y installer Lot, son beau-frère, père de Gaugain (lequel avait alors douze ans et avait été confié par son oncle au pape Sulpice, qui lui remit ses armes) : Lot était d'ailleurs neveu de Sichelin, dernier roi défunt de Norvège. Les Norvégiens ayant vainement opposé à Arthur un certain Riculf, qui est tué au cours de la lutte, le Breton assied son empire sur la Norvège et sur la Dacie.

Laissant alors Lot à la tête du royaume de Norvège, Arthur passe en Gaule. La Gaule, province romaine, était gouvernée, au nom de l'empereur Leo, par le tribun Flollo, qui tente de résister. Mais la nombreuse armée d'Arthur, augmentée de la fleur des chevaliers de Gaule, qu'il s'était attachée par ses largesses, est irrésistible : l'ennemi en est réduit à s'enfermer dans Paris. Assiégé, menacé par la famine, Flollo, qui se fiait à sa haute taille et à sa

1. *Énéide*, VIII, 446.

grande bravoure, propose de décider de l'issue de la guerre par un combat singulier. Arthur accepte. On choisit pour lieu de la rencontre une île qui se trouvait en dehors de la ville. Au jour dit, les deux adversaires mis en présence, chargent à cheval, lance au poing. Arthur atteint Flollo en haut de la poitrine et le précipite à terre ; mais Flollo atteint le cheval d'Arthur, l'abat avec son cavalier, et les Bretons ont peine à s'empêcher de porter secours à leur roi. Le combat cependant se poursuit à l'épée. Flollo frappe Arthur au front d'un coup qui eût été mortel s'il n'avait été amorti par le casque. A son tour, Arthur, excité par la vue de son propre sang, assène un coup de Caliburn et fend en deux le crâne de Flollo, qui tombe inanimé, foulant le sol de ses talons.

Vainqueur, Arthur fait son entrée dans Paris. Puis, divisant son armée en deux parties, il en confie une au duc Hoël, qui soumet Guitard, duc des Poitevins, et conquiert l'Aquitaine et la Gascogne ; avec l'autre partie, il conquiert lui-même le reste de la Gaule et, neuf années plus tard, tout le pays lui appartient. Il revient à Paris, y organise le gouvernement de la Gaule et, distribuant les provinces entre ceux qui l'avaient servi, il donne notamment la Neustrie, c'est-à-dire la Normandie, à Beduer, son échanson, et l'Anjou à Kai, son sénéchal. (Chap. 153-155)

Ce récit des conquêtes d'Arthur hors du royaume paternel est d'une hardiesse singulière, puisqu'il consiste, en somme, à raconter qu'Arthur avait soumis toute une série de peuples qui, bien loin loin d'avoir été assujettis aux Bretons, n'avaient au contraire cessé, tout au cours de l'histoire, de les harceler victorieusement. Aussi est-ce peine perdue de chercher à identifier les noms que Geoffroy a jetés ici dans sa narration : comme dans le chapitre précédent, et selon le même principe, c'est lui qui les a inventés. Par une opération pleinement consciente, il s'est appliqué à fournir aux Bretons une revanche sur toutes les nations qui, de l'accord unanime des auteurs, les avait écrasés : Pictes, Irlandais et Scots, Saxons, Norvégiens, Danois, tous ceux pour qui la Grande-Bretagne avait été une terre élue d'invasion et dont les attaques, si on les représente sur une carte par des flèches, criblent l'île d'une grêle de pointes menaçantes. Il lui était recommandé, dans ces conditions, de ne point introduire dans son récit des noms em-

pruntés à l'histoire et qui lui eussent attiré d'embarrassants démentis. Aussi a-t-il usé d'appellations fabuleuses, parlant d'un Gillamaur, roi d'Irlande [1], d'un Doldave, roi de Gothland, d'un Gunvaise, roi des Orcades, d'un Sichelin, roi de Norvège, d'un Riculf, prétendant à la couronne de ce pays : tous noms fabriqués de façon à présenter quelque air d'historicité, mais qui ne répondent exactement à aucune réalité. — La preuve éclate aux yeux quand il s'agit des noms du pape Sulpice et de l'empereur Leo : l'histoire, pour l'époque dont il s'agit, ne connaît aucun empereur qui se soit appelé Leo, Leo I[er] ayant régné de 457 à 474 et Leo II de 695 à 698 ; et l'histoire ne connaît pas davantage de pape Sulpice : elle enseigne seulement que le trône pontifical fut occupé par Silverius de 536 à 537, lequel, dans certains textes, est nommé Severus, et l'on se demande si Geoffroy n'aurait pas été conduit à trouver le nom de Sulpice par l'association des deux noms de Sulpicius et de Severus, dont la réunion désignait un auteur qui, on l'a vu, ne lui était pas inconnu. — Imaginaires enfin sont les noms de Guitard, duc de Poitou, et de Flollo, tribun romain [2]. — Seuls trois noms ont été, semble-t-il, empruntés par Geoffroy à la tradition : celui de Gaugain, dont on trouve antérieurement mention dans les *Gesta regum Angliae* de Guillaume de Malmesbury comme neveu d'Arthur (Guillaume s'est ici borné à donner son âge et à dire quelques mots de son éducation) et ceux de Beduer et de Kai, que la légende galloise paraît avoir connus déjà à cette époque, si toutefois la *Vie de saint Cadoc* a bien été composée dès les environs de l'an 1100 [3]. Toutefois, pour ces deux derniers noms, il faut considérer tout au moins comme l'invention personnelle de Geoffroy d'avoir fait de Beduer l'échanson d'Arthur, de Kai son sénéchal, et d'avoir imaginé, à la suite d'une vague combinaison étymologique, qu'Ar-

1. Déjà nommé précédemment, chap. 149.

2. On a peine à supposer qu'il se soit souvenu de Hrolf ou Rollo, le fameux duc normand, qui était, lui aussi, remarquable par sa taille et sa bravoure.

3. Voir ci-dessus, tome I, p. 236 ss.

thur avait donné à Beduer l'Anjou, à Kai la Normandie, pour pouvoir dire plus tard qu'ils avaient été ensevelis l'un à Bayeux, l'autre à Caen [1], deux villes qui l'intéressaient comme elles intéressaient les rois d'Angleterre et sur lesquelles Henri Ier avait pris soin de mettre la main en 1105 pour asseoir son influence sur le continent [2].

En ce qui concerne les provinces, Geoffroy a naturellement transféré au VIe siècle l'organisation territoriale de son temps : on voit le duc Hoël conquérir en une seule opération le Poitou, l'Aquitaine et la Gascogne, parce que depuis 990 le comte Aldebert de Poitou avait ajouté à son titre celui de duc d'Aquitaine, qu'à partir de 1052 le duché de Gascogne avait été réuni à l'Aquitaine, et qu'en 1135, date où écrivait Geoffroy, les trois provinces ne formaient qu'un seul bloc.

La même tendance à projeter le présent dans le passé se manifeste également dans le combat entre Arthur et Flollo. Sans doute, le thème du duel par lequel on convient de mettre fin à la guerre qui divise deux peuples n'est pas proprement médiéval : c'est déjà l'histoire de T. Manlius Torquatus se mesurant avec le champion gaulois ; et comme ici, c'est à un géant que Manlius s'attaque. De plus, si l'histoire et l'épopée fournissent, au moyen âge, une foule d'exemples de combats singuliers, notamment au cours de sièges ; si ces combats sont souvent représentés comme la rencontre d'un preux et d'un géant [3] ; si l'on voit parfois, comme ici, ces combats se livrer dans une île (tel, dans *Girard de Viane* [4], le combat de Roland et d'Olivier) : ces engagements, simples prouesses, ne sont pas ordinairement un moyen convenu de mettre fin à une guerre,

1. Caen n'est d'ailleurs pas en Anjou, mais en Normandie.

2. Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, VII, 25. Guillaume Ier avait bâti à Caen l'Abbaye aux hommes et l'Abbaye aux femmes : il eut son tombeau dans la première, la reine Mathilde eut le sien dans la seconde. Le donjon de la ville fut rebâti en 1135 par Henri Ier.

3. On trouvera quelques textes à ce sujet dans l'article de Ph. Lauer, *Le siège de Paris dans l'épopée médiévale* (*Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XLIX, 1926).

4. Oeuvre qui, il est vrai, ne date sans doute, sous la forme où nous la possédons, que de la fin du XIIe siècle.

— bien que le roi de France Louis VI ait un jour proposé à Henri Ier d'Angleterre de régler leurs différends par un duel, qui aurait eu lieu en présence des deux armées anglaise et française, sur le pont de l'Epte, à la frontière de la France et de la Normandie[1]. C'est pourquoi il semble qu'à la tradition médiévale Geoffroy ait mêlé la tradition antique. Mais ce qui est proprement médiéval, c'est la forme du combat qui s'engage entre Arthur et Flollo, combat à la mode du XIIe siècle, à cheval, avec la lance, puis, quand les cavaliers sont démontés, à pied, avec l'épée, dont la lourde lame fend les crânes en deux[2].

3. *Les fêtes du couronnement.*

Rentré en Grande-Bretagne et maître d'un empire immense, Arthur décide de réunir une grande cour pour célébrer son couronnement. Il choisit comme date la Pentecôte et comme lieu de réunion la Ville des Légions, dans le Glamorgan, sur l'Usk, non loin de l'estuaire de la Severn, cette voie tout indiquée pour amener les princes d'outremer. La cité était riche, ceinte de bois et de prairies, ornée de palais, dont les toitures dorées faisaient penser à Rome. Une église, dédiée à Julien le Martyr, abritait une cour virginale de jeunes filles consacrées à Dieu ; une autre, placée sous l'invocation d'Aaron, compagnon de Julius, et entretenue par des chanoines, représentait le troisième siège métropolitain de la Grande-Bretagne. En outre, un gymnase de 200 philosophes, versés dans l'astronomie et les autres arts libéraux, observaient les astres et prédisaient à Arthur les événements à venir.

Les invités affluent de toutes part. Ce sont d'abord des rois : Angusel, roi d'Albanie ; Urian, roi de Moray ; Cadwallo Lauirh, roi de Vénédotie, c'est-à-dire de Nord-Galles ; Stater, roi de Démétie, c'est-à-dire de Sud-Galles ; Cador, roi de Cornouailles. Ce sont, ensuite, les archevêques de Londres et d'York et l'archevêque de la Ville des Légions, Dubrice, primat de Bretagne et légat du siège apostolique, si plein de religion que sa seule prière rendait la santé

1. Voir aussi dans Paul Diacre, pour une période plus ancienne, le combat singulier de l'esclave lombard contre le géant ussipète, dont l'enjeu est le libre passage sur le territoire de la nation à laquelle appartenait ce dernier champion (*De gestis Langobardorum*, I, 12).

2. Je reviendrai plus loin (p. 314) sur les faits concernant l'histoire ecclésiastique.

aux malades. Ce sont les gouverneurs de villes : Morvid de Gloucester, Mauron de Worcester, Anaraut de Salisbury, Arthgall de Cargueit, c'est-à-dire de Warwick, Jugein de Chester, Cursalem de Caicester, Kimmarc de Canterbury, Galluc de Salisbury, Urbgen de Bath, Jonathal de Dorchester, Boso d'Oxford. Ce sont aussi d'autres héros non moins glorieux : Donaut map Papo, Cheneu map Coil, Peredur map Eridur, Grifuz map Nogoid, Regin map Claud, Eddelein map Cledauc, Kincar map Bangan, Kimmarc, Gorbonian map Goit, Clofaut, Run map Neton, Kimbelin map Trunat, Cathleu map Catel, Kinlith map Neton, et d'autres encore. Ce sont aussi les princes des îles avoisinantes : Gillamuir, roi d'Hibernie ; Malvasius, roi d'Islande ; Doldav, roi de Gothland ; Gunvasius, roi des Orcades ; Loth, roi de Norvège ; Aschill, roi de Dacie. Ce sont, enfin, venus d'outre-mer : Holdin, duc des Ruthènes ; Leodegarius, consul de Boulogne ; l'échanson Beduer, duc de Normandie ; Borel, duc du Mans ; le sénéchal Kai, duc d'Anjou ; Guitard, duc de Poitou ; les douze pairs de France, sous la conduite de Gérin de Chartres ; Hoël, duc d'Armorique, avec les seigneurs de sa suite, qui s'avançaient en un si brillant équipage qu'on ne saurait le décrire.

Le jour de la cérémonie, les archevêques se rendent au palais et Dubrice, dans le diocèse duquel se passait l'événement, place la couronne sur la tête du roi. Celui-ci se rend ensuite solennellement à l'église métropolitaine : à sa droite et à sa gauche, un archevêque ; devant lui, conformément à leur prérogative, quatre rois, — ceux d'Albanie, de Cornouailles, de Démétie et de Vénédotie, — portant quatre glaives d'or et, avec eux, une foule de clercs chantant. D'un autre côté, des prélats et des prêtres conduisent la reine à l'église des femmes : quatre reines, épouses des quatre rois déjà nommés, la précèdent, portant quatre colombes blanches. La procession finie, musique et chants. Après quoi, déposant leurs couronnes et dans un costume plus simple, le roi et la reine se rendent pour le repas, l'un à un palais, avec les hommes, l'autre à un autre palais, avec les femmes : car selon l'usage troyen, hommes et femmes célébraient les fêtes séparément. Le sénéchal Kai, vêtu d'hermine, sert les plats, secondé par mille jeunes gens, également vêtus d'hermine. L'échanson Beduer, disposant d'un même nombre de jeunes gens vêtus de vair, sert à boire. Le service, au palais de la reine, est assuré avec le même éclat. La Bretagne était alors à la tête de toutes les nations pour la richesse, le luxe et l'élégance. Un chevalier de mérite n'y portait de vêtements et d'armes que d'une seule couleur. Les femmes ne daignaient accorder leur amour qu'à celui qui avait été trois fois vainqueur pour le moins. Ainsi les femmes étaient chastes et leur amour rendait les chevaliers meilleurs.

Après le repas les jeux commencent : les chevaliers, en dehors de la ville, organisent des tournois. Les femmes, du haut des murailles, les regardent et, se passionnant pour le jeu, se passionnent aussi pour les combattants. Le reste de la journée se passe aux exercices du javelot, de la lance, du jet de pierres, au jeu de tables et à divers autres divertissements. Arthur récompense les vainqueurs et trois jours sont employés à ces distractions Au quatrième, le roi rassemble tous ceux qui sont placés sous son autorité à cause des honneurs qu'ils tiennent et les comble de présents : cités, châteaux, archiépiscopats, évêchés, abbayes.

Dubrice, en ce temps-là, quitte son siège pour mener la vie érémitique. Il a pour successeur David, oncle du roi. A la place de Samson, archevêque de Dol, est installé Teliau, prêtre célèbre de Llandaf, avec l'assentiment d'Hoël, roi d'Armorique. L'évêché de Silcester est confié à Maugan, celui de Winchester à Duvian, celui d'Alclud à Eleden. (Chap. 156-157)

Le cadre que Geoffroy a choisi pour y placer cette cérémonie du couronnement d'Arthur est celui de Carlion. Carlion était une ancienne station romaine, qui devait son nom — Urbs Legionum en latin [1], Cairlegeion en breton [2] — à la Legio secunda Augusta, qui y tenait quartier. Ce qui en subsiste aujourd'hui se réduit à peu de choses : ce sont les ruines d'un amphithéâtre et des pans de remparts, ainsi que de menus objets, conservés dans un petit musée : fragments d'autels, lampes, poteries, pièces de monnaie, etc. Au XII[e] siècle, il semble que les traces de l'activité romaine aient été beaucoup plus apparentes et qu'elles aient donné une plus haute idée de l'importance première de la ville. Giraud de Barri, dans son *Itinerarium Kambriae* [3], rapporte qu'on y voyait les restes impo-

1. C'est la forme employée par Gildas, *De excidio et conquestu Britanniae*, chap. 10.

2. C'est la forme enregistrée dans la liste des cités qui fait suite à l'*Historia Britonum* (var. *Cair Ligion*, *Cair Legion*, *Cair Lion*).

3. I, 5 : « Erat autem haec urbs antiqua et authentica et a Romanis olim coctilibus muris egregie constructa. Videas hic multa pristinae nobilitatis adhuc vestigia : palatia immensa, *aureis olim tectorum fastigiis romanos fastus imitantia*, eo quod a Romanis principibus primo constructa et aedificiis egregiis illustrata fuissent ; turrim giganteam, thermas insignes, templorum reliquias et loca theatralia, egregiis muris partim adhuc extantibus omnia clausa. Reperies ubique, tam intra murorum ambitum quam extra, aedificia subterranea, aquarum

sants de palais immenses, d'une tour géante, de thermes, de temples, de théâtres, de remparts; partout des hypogées, des aqueducs, des cheminements souterrains; et surtout, en de nombreux endroits, des étuves où d'étroits canaux, placés sur les côtés, amenaient un air chaud. Ces ruines, voisines de Llandaf, ont parlé à l'imagination de Geoffroy et j'ai déjà montré [1] qu'elles l'avaient incité à y placer le troisième siège métropolitain de la Grande-Bretagne. A cette indication, il en a ajouté ici quelques autres concernant les toits dorés dont se couronnaient les palais, les deux églises de Saint-Aaron et de Saint-Julius, et le collège des 200 philosophes-astrologues. Le dernier ce ces traits, relatif au collège, a été pris au sérieux par Samuel Lewis, l'auteur du *Topographical Dictionary of Wales*, qui, dans son article sur Caer Leon, a donné comme renseignement certain qu'au temps de l'invasion saxonne un collège installé dans la ville ne contenait pas moins de 200 savants, adonnés, entre autres sortes d'études, à la géographie et à l'astronomie. L'invention est évidemment de Geoffroy, toujours féru d'astrologie et qui, mêlant ce qu'il avait lu probablement dans Cicéron [2] et dans la Bible [3], a trouvé ingénieux de placer auprès d'Arthur un corps de devins, comme il y avait eu à Rome un collège d'augures, comme il y avait eu en Carie une ville de Telmesse où florissait particulièrement la science des aruspices, comme Nabuchodonosor avait eu ses Chaldéens : une sorte de bureau comme celui que plus tard Merlin tiendra, d'après la *Vita Merlini*, avec une armée de secrétaires, dans

ductus, hypogeosque meatus. Et, quod inter alia notabile censui, stuphas undique videas miro artificio consertas, lateralibus quibusdam et praeangustiis spiraculi viis occulte calorem exhalantibus.

Jacent hic duo nobiles, et post Albanum et Amphibalum praecipui Britanniae Majoris protomartyres et ibidem martyrio coronati, Julius scilicet et Aaron, quorum uterque ecclesiam in urbe insignem habebat, suo nomine decoratam. Tres enim egregiae in hac urbe antiquis temporibus fuerunt ecclesiae : una Julii martyris, *virgineo Deo dicatarum choro* venustata; altera vero, *beati Aaron, socii ejusdem, nomine fundata* et canonicorum ordine praeclaro nobilitata; tertia vero, metropolitana sede Kambriae totius insignita. »

1. Ci-dessus, p. 174.
2. *De divinatione*, I, 41.
3. Daniel, I, 2.

son observatoire à 70 fenêtres. Lewis a eu tort de croire Geoffroy sur ce point ; mais il a eu également tort quand il a écrit que Caer Leon possédait trois églises : deux en l'honneur des martyrs Julius et Aaron, auxquelles étaient attachés respectivement un monastère de femmes et un prieuré de moines cisterciens; une troisième, devenue plus tard le siège métropolitain des Galles, avec Dubrice comme premier occupant. Ici Lewis a suivi, non pas le texte de Geoffroy (sauf pour ce qu'il a écrit de Dubrice), mais celui de Giraud de Cambrie, qui, dans sa notice sur la Ville des Légions, avait complété les renseignements que j'ai rapportés par les suivants :

C'est là que gisent deux martyrs illustres, les principaux de la Grande-Bretagne après Alban et Amphibalus, et qui avaient souffert là leur passion, à savoir Julius et Aaron, dont chacun des deux noms était attaché à une église de la ville, qui leur était dédiée. Il exista, en effet, jadis, dans cette ville, trois églises remarquables : celle de Julius le Martyr, orné d'un chœur virginal de jeunes filles consacrées à Dieu; une seconde, placée sous l'invocation de saint Aaron, compagnon de Julius, et dont un chapitre de chanoines relevait l'éclat; une troisième, qui s'honorait d'être le siège métropolitain de toute la Cambrie.

Mais il saute aux yeux que le témoignage de Giraud de Cambrie est dénué de valeur : il n'est manifestement que la reproduction de celui de Geoffroy. Quand l'auteur parle des ruines romaines qu'on voyait de son temps à Carlion, on peut le croire : il avait vu. Mais, ainsi qu'il lui est arrivé très souvent ailleurs, il a ici mêlé à ses observations personnelles ce qu'il avait trouvé dans des livres, à savoir, présentement, dans l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy. Or, le départ de ses constatations propres et de ses emprunts est facile à faire : tout ce qui, dans sa description, est énoncé au temps présent peut être tenu pour un témoignage valable; mais il n'en va plus de même dans les passages où il a employé le temps passé. Là où il a raconté que les palais de Carlion « imitaient jadis par leurs toitures dorées le faste romain », il a dépassé ce qu'il a vu, il a recouru à l'information d'autrui et l'on constate, en effet, que son expression reproduit littéralement celle de Geoffroy. Il en

est de même pour ce qui concerne les églises de la ville. Giraud en parle au temps passé : c'est qu'il n'a pas vu ces églises ; il ne dit même pas qu'il en ait vu les ruines ; et de nouveau l'identité frappante de l'expression dénonce son emprunt à Geoffroy [1], bien que, comptant trois églises au lieu de deux, il ait usé de son modèle avec quelque légèreté. Ainsi, il apparaît qu'il n'y a aucun compte à tenir ici des affirmations de Giraud de Cambrie : tout se ramène au texte de Geoffroy de Monmouth et l'on ne peut s'empêcher de penser que la description faite par cet auteur des splendeurs anciennes de Carlion et des institutions qui y florissaient précédemment n'est que pure invention, — une invention qui n'était d'ailleurs pas sans répondre à des calculs secrets : en exaltant Carlion, ville en ruines, mais vieille ville authentique et assez noble de lignes pour prétendre justement à la dignité de métropole ecclésiastique, Geoffroy servait l'ambition de Llandaf, qui, prétendant précisément à cette même dignité, contestée par Saint-David, pouvait soutenir avec quelque apparence de vérité qu'elle l'avait héritée de l'antique cité romaine, sa toute proche voisine.

* * *

Le dénombrement des invités qui se rendent a la cour d'Arthur tient, dans le récit de Geoffroy, une large place : une adroite accumulation de noms propres est bien faite pour attraper l'air de l'histoire véritable. Mais Geoffroy n'a pas usé d'une prudence suffisante pour dissimuler l'artifice de son procédé.

Parmi les rois nationaux ou étrangers qu'il a énumérés, il y en a plusieurs qui sont déjà connus par ce qu'il en a dit précédemment et dont il a inventé les noms selon une méthode que j'ai déjà définie : ce sont ceux d'Angusel, roi d'Albanie ; d'Urian, roi de Moray ; de Cador, roi de Cornouailles ; de Gillamuir, roi d'Irlande ; de Doldav, roi de Gothland ; de Gunvasius, roi des Orcades ; de Loth, roi de Norvège. A cette série il a ajouté quelques unités nouvelles : les noms de Mal-

1. En reproduisant le texte de Giraud (p. 272, note), j'ai imprimé en italiques les passages où l'expression coïncide exactement avec celle de Geoffroy.

vasius, roi d'Islande, et d'Aschill, roi de Dacie, dont j'ignore la provenance, et les noms de Cadwallo Lauirh, roi du Nord-Galles, ainsi que de Stater, roi du Sud-Galles, venus respectivement des listes I et II des généalogies galloises du xᵉ siècle.

C'est à la même source, dans ces généalogies galloises, que Geoffroy a puisé la plupart des noms des gouverneurs de villes et de ceux qu'il a qualifiés de « héros ». Il suffit, pour le faire apparaître, du parallèle suivant :

Historia regum Britanniae :	*Généalogies galloises* :
Morvid (de Gloucester).	*Morvid (liste XX).*
Mauron (de Worcester).	*Mor (liste XX).*
Anaraut (de Salisbury).	*Ararawt (liste IV).*
Arthgall (de Warwick).	*Arthgall (liste V).*
Jugein (de Leicester).	*= Eugein ? (listes I et V).*
Cursalem (de Kaicester).	*Cursalem (liste V).*
Kinmarc (de Cantorbéry).	*Cinmarc (liste VIII).*
Galluc (de Salisbury).	*Guallauc (liste IX).*
Urbgen (de Bath).	*Urbgen (liste VIII).*
Jonathal (de Dorchester).	*= Jumethel ? (liste X).*
Boso (d'Oxford) [1].	
Danaut map Papo.	*Dunaut map Pappau (liste XI).*
Cheneu map Coil.	*Keneu map Coil (listes VIII, IX, XI, XII).*
Peredur map Eridur.	*Peredur map Eleuther (liste XII).*
Grifuz map Nogoid.	*Gripiud filius Nougoy (liste XV).*
Regin map Claut.	*Regin (liste XIII) ?*
Eddelein map Cledauc.	*Eudelen map Aballach) [liste IX]? Clitauc (liste XXVI) ?*
Kincar map Bangan.	*Cincar (listes II, X) ?*
Kimmarc.	*Cinmarc (liste VIII) ?*
Gorbonian map Goit Clofaut.	*Garbaniaun map Coil Hen Guotepauc (liste X).*
Run map Neton.	*Run map Neithon (listes IV et XVI).*
Kimbelin map Trunat.	*Cinbelin map Teuhant (liste XVI).*
Cathleu map Catel.	*Catleu map Catel (liste XVI).*
Kinlith map Neton.	

1. Il peut se faire que la signification du nom géographique, où Geoffroy reconnaissait la racine « bœuf » (cf. chap. 166, « Boso de Vado Boum »), lui ait

Quant aux seigneurs venus de la région gauloise, il y en a trois qui avaient déjà paru dans le récit : Beduer de Normandie, Kai d'Anjou et Hoel d'Armorique. Les autres ont reçu des noms qui paraissent avoir été mis en rapport avec leur lieu d'origine : Holdin est duc des Ruthènes (c'est-à-dire d'une population que, par erreur [1], Geoffroy a cru riveraine de la Manche) ; Borel, duc du Mans, porte un nom qui, au XII[e] siècle, commençait à se répandre dans le nord de la France ; le nom de Guitard, duc de Poitiers, est une fabrication qui fait penser à Guichard. Mais, au milieu de ces appellations plus ou moins fantaisistes, Geoffroy en a piqué deux qui, dans sa pensée, devaient augmenter l'apparence d'authenticité du dénombrement : d'abord, celui de Leodegarius, duc de Boulogne, qui, selon toute vraisemblance, représente un souvenir de l'histoire de saint Léger, le puissant conseiller de la cour de Neustrie, qui avait été décapité en 678 dans une forêt d'Artois et dont le culte a de très bonne heure imprimé sa marque à l'onomastique française ; ensuite le nom de Gérin de Chartres, chef des douze pairs de France, qui représente un emprunt évident aux légendes épiques de la France, sans que toutefois la source de Geoffroy puisse être déterminée avec précision, puisque, dans les chansons de geste, le pair de France Gérin [2] est un personnage distinct de Garin de Chartres [3].

*
* *

La cérémonie même du couronnement a été décrite par Geoffroy selon le modèle que lui offraient les usages de son temps, en s'inspirant de ce qu'il avait pu connaître d'événements relativement récents, soit pour en avoir été le témoin, soit pour en avoir entendu parler : tels, en Angleterre, le couronnement du roi Henri I[er], célébré le 5 août 1100 à

suggéré le nom de Boso, lequel n'est pas breton, mais était porté depuis longtemps sur le continent (Voir *Chronique de Frédégaire*, édit. Krush, à la Table).

1. Voir ci-dessus, p. 150.
2. Nommé déjà dans la *Chanson de Roland* et dans le *Pèlerinage de Jérusalem*.
3. Nommé seulement, semble-t-il, dans la chanson de *Gaidon*, v. 178.

Saint-Paul de Londres, et plus tard, à Pâques de l'année 1121, toujours à Londres, la nouvelle prise de couronne du même roi, lorsqu'il épousa Adélaïde de Louvain [1]; tels, en France, le couronnement de Louis VI, célébré à Reims le 3 août 1108, et celui de Louis VII, célébré le 25 (ou le 27) octobre 1131 dans la même ville. Les actes de la cérémonie qui se déroule à Carlion sont ceux qu'on voyait, dans le même ordre, se dérouler au XIIe siècle : conduite du roi à l'église, entre deux hauts dignitaires ecclésiastiques et au milieu d'un cortège solennel, — office à l'église, — festin. Mais quelques traits peuvent être tenus pour des enjolivements imaginés par Geoffroy : ainsi le détail des quatre glaives d'or portés par quatre rois devant le roi et celui des quatre colombes portées par quatre reines devant la reine [2]. Quant à la séparation des deux couronnements, couronnement du roi, couronnement de la reine, c'est un usage que Geoffroy a imputé à la tradition troyenne et qui semble, en réalité, répondre à ce qui était l'usage de France, où le roi était couronné à Reims et la reine à Saint-Denis. Toutefois, à la différence de ce qu'on peut constater en France d'après l'acte officiel du couronnement de Philippe Ier [3], Geoffroy a, dans une certaine mesure, donné le pas aux laïques sur les ecclésiastiques : tandis que, dans la pièce de 1059, tous les témoins ecclésiastiques ont apposé leurs signatures les premiers, Geoffroy, dans son énumération des invités, a commencé par les rois : ses principes protocolaires s'accordaient ainsi avec les théories de l'auteur anonyme d'York qui, servant les vues d'Henri Ier, avait établi quelques années auparavant dans son traité *De consecratione pontificum et regum* [4] la thèse de la prééminence du roi sur les princes de l'Église.

La date où est couronné Arthur est la Pentecôte : c'est aussi

1. Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, VII, 33.

2. Les quatre rois dont cet honneur était le privilège sont précisément ceux des contrées de l'île où subsistaient, du temps de Geoffroy, les principaux restes de la population bretonne : la Cornouailles, les deux Galles et la région de l'ancien Strathclyde.

3. Voir le texte dans Bouquet, *Historiens des Gaules*, t. XI, p. 32-33.

4. Publié dans les *Monumenta Germaniae historica*, *Libelli de lite*, t. III.



à la Pentecôte (27 mai 1059) qu'avait eu lieu le couronnement du roi de France Philippe Ier; mais la Pentecôte était aussi l'un des temps de l'année où les princes tenaient volontiers leurs grandes cours. Les divertissements, en ces occasions, duraient trois jours comme ici. On remarquera cependant que Geoffroy a fait commencer les tournois dès le jour du couronnement, c'est-à-dire un dimanche : or, dans la plupart des textes du XIIe siècle, on voit que les joutes ne commençaient que le lundi [1].

Enfin, il ne paraît pas douteux qu'en peignant la splendeur et le rayonnement de la cour de Bretagne, Geoffroy se soit inspiré des tableaux que lui offrait la culture de son temps et spécialement celle des cours françaises. Le luxe des vêtements et des armes que les compagnons d'Arthur avaient mis à la mode au VIe siècle, c'était celui dont les Français du Midi et du Nord

1. Voir la Lettre 576 de saint Bernard (à Suger); l'*Histoire de Guillaume le Maréchal*, v. 5974 ss. (le tournoi a lieu en l'année 1183, le vingtième jour de Noël, qui était cette année-là un lundi) et v. 3683 ss. (il n'y a que les jeunes gens qui commencent les joutes l'après-midi du dimanche) ; *Guillaume de Dôle*, v. 1639, 2212, 2411. Cf., dans ce dernier roman, les vers 2212 ss., où est indiquée la raison de cet usage :

...tels i a qui ont fet veus
Qu'il ne voelent armes porter
Por le diemanche honorer.

C'est peut-être par cet usage que doit s'expliquer un passage du *Lai de l'Ombre*, composé par le même auteur que *Guillaume de Dôle*, Jean Renart :

Quant il avoit l'elme en son chief,
Bien sot un renc de chief en chief
Cerchier por une jouste fere.
A ce ot torné son afere
Li chevaliers dont je vous di
Qu'il vousist que chascun *lundi*
Qu'il estoit qu'il en fussent deus.

« Il eût voulu que les lundis fussent doubles » ; le lundi, c'est-à-dire le jour des cembels, des défis. De même encore plus tard, dans les *Tournois de Chauvenci* (v. 2641 et 3065), une rencontre qui a lieu le jeudi (1285) n'est que la suite d'un premier tournoi qui avait commencé le lundi et continué le mardi (v. 198, 205, 396). Tous les textes que je viens d'énumérer sont d'ailleurs postérieurs à celui de Geoffroy de Monmouth. Au XIIIe siècle, il semble que les tournois aient parfois commencé le mardi (*Roman de Ham*, édit. Francisque Michel, p. 272). Du Cange, *Dissert. VIII*, a cité un ancien *Cérémonial* (qui ne paraît pas, au reste, antérieur au XIVe siècle), où l'on voit les chevaliers « faire fenestre » le lundi et ne « tournoyer » que le mardi, le jeudi étant « fin de la semaine ».

éblouissaient leurs contemporains au début du XII[e] siècle et qui piquait d'émulation tous ceux qui les connaissaient. La cour d'Angleterre rivalisait alors en toutes choses avec la cour de France, non seulement pour les manifestations extérieures de la magnificence, mais aussi pour ce qu'il y avait de plus subtil et de plus raffiné dans le goût et dans les mœurs. La reine Mathilde était une femme d'esprit, chez qui la vertu s'alliait à une grande culture. Elle accueillait avec faveur les étrangers, qu'elle comblait de ses libéralités, spécialement les gens d'étude et les poètes, qui s'empressaient pour venir lui réciter ou lui chanter leurs vers [1]. Qui étaient ces poètes? Sans doute, entre d'autres, des poètes de France, des poètes nourris des doctrines de l'amour courtois et qui publiaient que le culte de la dame avait cette vertu suprême de rendre les chevaliers meilleurs.

***

Parmi les honneurs dont Arthur, le jour de la fête, investit ceux qui l'ont bien servi, se trouvent non seulement des fiefs laïques, mais aussi des charges ecclésiastiques. C'est ainsi qu'Henri I[er], tout au cours de son règne, et bien qu'il eût été obligé de renoncer à l'investiture par la crosse et par l'anneau, avait distribué, certains jours de grandes fêtes, les sièges de son royaume, donnant par exemple, en 1123, à l'occasion de la Purification, l'archevêché de Cantorbéry à Guillaume de Curbuil et, la même année, à l'occasion de Pâques, l'évêché de Lincoln à Alexandre, ainsi que celui de Bath à Godefroy [2].

4. *La guerre contre les Romains.*

a) *Le défi des Romains et la réponse des Bretons.* — Tandis qu'Arthur s'occupe à répandre ses libéralités, voilà que douze hommes,

1. Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, V, 418 : « Inde, liberalitate ipsius per orbem sata, turmatim huc advertebant scholastici tum cantibus tum versibus famosi; felicemque se putabat qui carminis novitate aures mulceret dominae. »

2. Voir Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*. Je reviendrai plus loin sur les noms qu'a donnés Geoffroy aux bénéficiaires des diverses investitures conférées par Arthur.

d'âge mur, d'aspect vénérable, se présentent porteurs de rameaux d'oliviers et présentent au roi une lettre de Lucius Hiberius, procurateur de la République, qui somme Arthur de comparaître à Rome avant le mois d'août, lui reprochant de ne plus payer le tribut et de s'être emparé de provinces romaines.

Le roi, ayant pris connaissance de la lettre, se retire dans la grande tour pour délibérer avec ses rois et ses ducs. Et tandis qu'on gravit les degrés, Cador, duc de Cornouailles, se met à plaisanter : « Je craignais, dit-il, que les Bretons, amollis par la paix, ne perdissent leurs aptitudes guerrières. Le jeu, les femmes, les plaisirs, cela gâte le sentiment de l'honneur, de l'audace, de la gloire. Voilà près de cinq ans que nous avons posé les armes : c'est Dieu qui a chargé les Romains de nous rétablir dans nos vertus. »

Quand les conseillers ont pris place, Arthur prononce un grand discours, où, rappelant l'exemple de Belin et de Brennius, qui avaient conquis Rome, l'exemple de Constantin, fils d'Hélène, et celui de Maximien, qui, rois de Bretagne, étaient devenus empereurs, il propose de répondre à la prétention des Romains en leur réclamant à son tour le tribut. — Hoel, roi d'Armorique, qui parle après Arthur, approuve le projet : il faut marcher sur Rome. Les oracles sibyllins l'ont prédit : un troisième empereur romain doit sortir de Bretagne. Les deux premiers étaient Belin et Constantin : nul doute que le troisième ne soit Arthur. Et Hoel s'engage à l'accompagner avec 10.000 hommes. — A son tour Angusel, roi d'Albanie, applaudit au conseil. Il exulte à la pensée de faire couler le sang romain. Et il promet de venir avec 2.000 cavaliers, sans compter les fantassins.

Quand tous ont ainsi fait connaître leur sentiment, Arthur peut compter sur 60.000 soldats venant de la seule Grande-Bretagne. Les princes étrangers promettent pour leur part : ceux des îles (Irlande, Islande, Gothland, Orcades, Norvège, Dacie), 120.000 hommes; — ceux des duchés de Gaule (Rutènes, Portiviens, Estrusiens, Cénomans, Angevins, Poitevins), 80.000 hommes; — ceux des douze comtés, sous la conduite de Gérin de Chartres, 1.200 hommes : au total 183.200 soldats, plus les fantassins.

Arthur renvoie ses gens et, leur ordonnant de faire leurs préparatifs, il les convoque pour les calendes d'août au port de Barfleur, d'où ils marcheront par le territoire des Allobroges à la rencontre des Romains. Il renvoie également les ambassadeurs, les chargeant d'aller dire aux empereurs que, s'ils le voient arriver à Rome, ce ne sera pas pour payer le tribut, mais pour le réclamer.

En recevant cette réponse, Lucius, selon l'ordre du sénat, convoque les rois d'Orient pour marcher avec lui contre la Bretagne. A

son appel accourent : Epistrophus, roi des Grecs ; Mustensar, roi des Africains ; Aliphatima, roi d'Espagne : Hirtacius, roi des Parthes ; Boccus, roi des Mèdes ; Sertorius, roi de Lybie ; Xerxès, roi des Ituréens ; Pandrasus, roi d'Égypte ; Micipsa, roi de Babylonie ; Polythetes, duc de Bythinie ; Teucer, duc de Phrygie ; Evander de Syrie ; Echyon de Béotie ; Hippolyte de Lybie. Et leur troupe est doublée de celle des personnages consulaires : Lucius Catellus, Marius Lepidus, Gaius Metellus Cotta, Quintus Milvius Catulus, Quintus Carucius, qui conduisent un total d'environ 40.160 hommes. (Chap. 158-163)

Le long récit qui commence avec cet épisode, cette histoire de la guerre d'Arthur contre les Romains, avec la grande victoire qui en résultera, marque l'apogée des exploits du roi et le plus beau commencement qu'on puisse imaginer de ses conquêtes. C'était beaucoup d'avoir soumis presque tous les peuples de l'Europe : la gloire suprême, c'était de mettre l'empire breton au-dessus de l'empire romain ; et Geoffroy n'a pas reculé devant l'idée de donner cette rêverie pour une réalité.

En cette partie, brillante entre toutes, de son sujet, Geoffroy, comme dans la description des fêtes du couronnement, s'est donné large carrière et, mettant en œuvre les ressources que lui offrait la technique traditionnelle des poètes épiques, il a successivement exploité les trois thèmes de l'ambassade, de la délibération en conseil et du dénombrement des forces militaires. Ses devanciers étaient nombreux à lui enseigner la vertu de ces secrets littéraires. S'il a imaginé que les douze ambassadeurs de Lucius Hiberius s'étaient présentés à Arthur portant des rameaux d'olivier dans les mains, ce pouvait être à l'exemple ou des cent messagers envoyés par Énée à Latinus, ou de Tydée envoyé par Polynice à Étéocle, ou des dix barons envoyés par Marsilie à Charlemagne, ou de bien d'autres. S'il a imaginé de décrire la scène du conseil où Arthur consulte ses vassaux, ce pouvait être à l'exemple de tant de scènes analogues de l'*Énéide*, de la *Pharsale*, de la *Thébaïde*, des divers poèmes épiques qui, depuis le IXe siècle, avaient pris ces chefs-d'œuvre pour modèle, des chansons de geste, aussi. S'il a imaginé de dénombrer en détail les forces ennemies en présence,

ce pouvait être également à l'exemple de toutes ces mêmes compositions, où le dénombrement était, de longue tradition, une pièce de style.

Soumis à ces influences, Geoffroy n'en a pas moins manifesté une intéressante originalité, principalement dans sa peinture de la scène du conseil et dans l'effort qu'il a tenté pour diversifier les caractères des personnages en scène et les faire parler en conséquence. Cador plaisante joyeusement tandis qu'on se rend à la salle des délibérations; Arthur, quand il ouvre le débat, agrémente sa gravité d'une ironie dédaigneuse; Hoel, le fidèle d'Arthur, s'exprime avec l'autorité réfléchie d'un homme auquel est dévolu, comme traditionnellement à tous les rois d'Armorique, le privilège de connaître le secret des destinées bretonnes; Angusel, roi d'Albanie, parle avec une impétuosité farouche, presque sanguinaire. Mais quel que soit le tour d'esprit de chacun de ces héros, Geoffroy a évidemment visé à un effet littéraire particulier en soignant la forme de leurs discours. Le beau style oratoire dont on avait trouvé quelques échantillons au début de l'ouvrage, dans la lettre de Brutus à Pandrase, dans le discours de Pandrase à ses vainqueurs et, plus loin, dans ceux de Guethelin et d'Aldroen, réapparaît ici, encore plus travaillé. L'élévation du ton, la majesté des phrases, la noble abstraction des termes, un cliquetis savant de mots : c'est la recherche évidente du grand genre. Arthur, Hoel, Angusel, dans leurs discours, comme Lucius Hiberius dans sa lettre, usent de calcul, balancent leurs périodes, puisent dans le répertoire des figures de pensées et de mots avec l'habileté de rhéteurs consommés. Et si l'on doutait que ces beaux parleurs eussent pleinement conscience de leur art, il suffirait d'écouter Hoel, quand il félicite Arthur sur son éloquence « toute empreinte, dit-il, du charme cicéronien ».

Pour le dénombrement des alliés d'Arthur, les éléments nécessaires étaient fournis à Geoffroy par ce qu'il avait déjà écrit de la cour réunie à Carlion. Il n'avait plus qu'à présenter les troupes dans l'ordre où le voulait la hiérarchie des chefs qui les commandaient et en les évaluant : troupes bretonnes d'Armo-

rique et de Grande-Bretagne, troupes des six îles (la Norvège et le Danemark comptant pour des îles), troupes de Gaule, comprenant celles de six duchés et de douze comtés [1]. — Pour le dénombrement des forces romaines, il fallait se mettre en frais d'invention et d'abord donner des noms aux divers rois de l'Orient. Deux noms, forgés à l'arabe, ont paru convenir pour les rois d'Afrique et d'Espagne : ce sont ceux de Mustensar et d'Aliphantima. Les autres ont été puisés dans la tradition antique : ceux d'Epistrophus, de Polythetes, d'Echyon, d'Hippolyte, empruntés à la Grèce, ou fabriqués à la grecque, pour désigner les rois de Grèce, de Bithynie [2], de Béotie et de Crète ; — ceux d'Hirtacius et d'Evander, venus de l'*Énéide* [3], pour désigner les rois des Parthes et de Syrie ; — ceux de Teucer et de Xerxès, noms bien connus, appliqués aux rois de Phrygie (naturellement) et des Ituréens ; — celui de Pandrasus, revenu du début de l'ouvrage pour désigner cette fois non plus un roi grec, mais un roi d'Égypte ; — enfin, ceux de Boccus, de Sertorius et de Micipsa, tirés directement de l'histoire romaine, non pour désigner des rois de Numidie, mais des rois de Médie, de Lybie et de Babylonie. Ainsi, le récit prenait une apparence d'historicité grâce à l'introduction de noms d'aspect authentique et dont plusieurs avaient été portés en fait par des personnages connus, mais avec de tels ajustements dans les localisations et l'attribution des royaumes qu'on ne pouvait reconnaître dans aucun des personnages nommés un personnage de l'histoire ni par conséquent saisir le narrateur en flagrant délit d'erreur ou d'imposture. C'est le même procédé, d'ailleurs, qui a joué pour les consulaires romains : Lucius Catellus, Marius Lepidus, Gaius Metellus, etc.

b) *La guerre ; Arthur au Mont Saint-Michel.* — La date du départ venue, Arthur confie la régence de la Grande-Bretagne à son neveu Modred et à sa femme Guanhumare et se rend à Port Hamon pour

1. Il est à noter que le total de 183,200 hommes indiqué par Geoffroy n'est pas la somme exacte de ses évaluations pour les divers contingents, laquelle serait de 261.200.
2. Province que Geoffroy prenait peut-être pour une terre grecque.
3. Evander, VIII, 52, et *passim*; Hyrtacus, IX, 406.



s'y embarquer. Or, tandis qu'il navigue, un songe lui vient, qui lui représente un ours, volant dans les airs, aux prises avec un dragon, venu de l'Occident, qui finalement terrasse l'ours. Dans l'entourage du roi on interprète ce songe comme le signe de sa prochaine rencontre avec un géant ; mais lui-même croit y voir le symbole de la guerre qu'il engage avec l'empereur. Il débarque à Bàrfleur et y attend l'arrivée de ses lieutenants.

Entre temps, on lui annonce qu'un géant, venu d'Espagne, a ravi Hélène, nièce du duc Hoel, et l'a emportée sur le sommet du Mont Saint-Michel. Ni par terre ni par mer aucune attaque n'a pu venir à bout de lui. La nuit suivante, sur la deuxième heure, Arthur se met secrètement en route avec Kai et Beduer. En approchant il aperçoit deux bûchers, l'un sur le mont, l'autre sur un mont plus petit. Beduer, envoyé en avant pour reconnaître la résidence du géant, se dirige vers le plus petit des deux monts et, ne pouvant l'atteindre à pied sec, y passe au moyen d'une nacelle. Il y découvre un bûcher, un tumulus récemment élevé et, auprès, une vieille femme en sanglots. C'est la nourrice d'Hélène. Elle presse Beduer de s'enfuir. Le terrible géant va venir. Il a déjà étouffé de ses détestables embrassements la jeune fille qui gît maintenant sous le tertre et, cette victime lui ayant échappé, il a retourné son désir monstrueux vers la vieille femme, qu'il a pris l'habitude de visiter. Beduer rend compte à Arthur de ce qu'il a appris. Arthur se rend seul au grand mont. Le géant se trouvait auprès du feu, la bouche souillée par le sang des animaux à moitié dévorés dont il avait avalé une partie et dont il rôtissait l'autre sur des broches. En apercevant Arthur, il saisit sa massue, que deux hommes vigoureux auraient eu peine à soulever de terre. Il en heurte le bouclier du héros d'un coup si violent que tout le rivage en retentit. De son épée, Arthur le frappe au front, mais sans le tuer, et le géant, tout aveuglé qu'il est par le sang, saisit son adversaire à bras le corps et lui fait fléchir le genou, jusqu'au moment où il reçoit enfin un coup d'épée qui lui fend la tête en deux. Il pousse un cri et, comme un chêne arraché par le vent, il s'écroule avec un fracas terrible. Arthur ordonne à Beduer de lui trancher la tête et de la porter au camp. Il disait qu'il n'avait pas rencontré pareille force depuis qu'il avait abattu le géant Rithon sur le mont Aravius, ce Rithon qui se faisait des fourrures de la barbe des rois vaincus et qui avait réclamé la sienne à Arthur. Hoel, en mémoire de sa nièce, ordonne d'élever une basilique sur le mont où elle était ensevelie et qui, depuis, s'appelle la Tombe d'Hélène. (Chap. 163-165)

Le songe par lequel commence cet épisode est un lieu commun de l'épopée, que, depuis l'antiquité jusqu'au temps des

chansons de geste françaises, tous les poètes ont exploité. Mais l'épisode lui-même de la lutte soutenue par Arthur contre le géant n'a pas le caractère élevé des autres parties de l'histoire : il se rattache moins au thème de la majesté royale, dont Geoffroy semble avoir fait son véritable sujet en traitant d'Arthur, qu'à celui du champion prodigieusement fort de ses bras, dont la tradition était livrée par l'*Historia Britonum* anonyme.

Il est manifeste qu'en le développant Geoffroy s'est ressouvenu de certains modèles classiques et tout particulièrement du récit d'Achéménide racontant à Énée de quelle façon il était tombé entre les mains du cyclope [1]. La description du monstre occupé dans sa caverne à dévorer les malheureux compagnons d'Ulysse était certainement connue de Geoffroy, comme en fournit la preuve un détail particulier de sa peinture : ce sang des victimes qui dégoutte de la bouche immonde du géant. *Tabus*, c'est le mot dont s'est servi Geoffroy; mais c'est aussi celui dont s'était servi Virgile :

622 *Visceribus miserorum et sanguine vescitur atro.*
Vidi egomet duo de numero cum corpora nostro
Pressa manu magna, medio resupinus in antro,
Frangeret ad saxum sanieque aspersa natarent
Limina ; vidi atro cum membra fluentia tabo
Manderet et tepidi tremerent sub dentibus artus.

La massue du géant, ces cris qu'il pousse, cette comparaison, quand il tombe frappé à mort, avec un chêne abattu, ce sont autant de traits que suggéraient les vers où Énée raconte à Didon comment il avait quitté la terre des cyclopes, prison d'Achéménide : un pin dépouillé de ses rameaux guidait la main et assurait les pas de Polyphème [2]; un cri immense, jailli de sa poitrine, faisait frémir et la terre et la mer [3]; et les autres cyclopes, descendus des hauteurs vers le rivage, formaient une troupe horrible, comme on voit, sur la cîme des

1. *Énéide*, III, 613 ss.
2. *Ibid.*, v. 659.
3. *Ibid.*, v. 672-673.

monts, se dresser les chênes, les cyprès, les hautes forêts de Jupiter, les bois sacrés de Diane [1]. Il n'y a pas jusqu'à l'avertissement par lequel la vieille femme met Beduer en garde contre le géant : « Fuge, dilecte mi, fuge... », qui ne rappelle celui d'Achéménide aux compagnons d'Énée :

630 « *Sed fugite, o miseri, fugite....* »

L'imitation, en ce qui concerne la mise en forme et les détails du développement, ne fait donc pas de doute [2]. En ce qui concerne le fond même de l'histoire, il est extrêmement probable que Geoffroy l'a également emprunté. Dès le milieu du xiie siècle, la légende du rocher d'Hélène était connue sur le continent, puisque Guillaume de Saint-Pair, qui écrivait au temps où Robert de Torigny était abbé du Mont-Saint-Michel (1154-1186), y a fait allusion [3] :

457 *Molt pres d'iluec* [4] *est Tumbelaine,*
Qui por cen ad le non d'Eleine
Que Eleine morte iluec fut
Quant li jaiant ovec lei jut
(Fille Hoel esteit le conte) :
En porjesant l'oscist a honte.
Auquanz dient que niece esteit
Le rei Artur, quin prist grant dreit.

Cette légende était-elle une légende locale ou bien a-t-elle été adoptée par les conteurs indigènes, qui l'auraient trouvée dans Geoffroy de Monmouth? A première vue, il ne paraît pas invraisemblable que l'inventeur ait été Geoffroy, étant donné que Robert de Torigny, abbé du Mont depuis 1154, connaissait parfaitement l'*Historia regum Britanniae*, dont il avait eu

1. *Énéide*, v. 679-681.

2. Le même rapprochement ne saurait s'établir avec le passage des *Métamorphoses* (XIV, 134 ss.) où Ovide a traité le même sujet : les ressemblances du style font défaut. S'il y a ici quelque chose qui fasse penser à Ovide, ce sont seulement le rôle et les propos singuliers de la vieille nourrice.

3. *Le roman du Mont-Saint-Michel*, publié par Fr. Michel (*Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*).

4. Du Mont Saint-Michel.

un exemplaire entre les mains au Bec dès avant l'année 1139 [1]. S'il est vrai que le récit, tel qu'on le trouve dans Geoffroy, est exactement adapté à la topographie, s'il est nécessaire d'admettre que le fondateur de la tradition savait que le Mont Saint-Michel était alternativement accessible par terre et par mer selon l'état de la marée, qu'il savait aussi que le rocher de Tombelaine était uniquement accessible par eau, bref qu'il connaissait les lieux, il n'est pas moins possible d'admettre que Geoffroy, ayant visité le sanctuaire du Mont, fameux dès son époque, et sachant, pour l'avoir vu de ses yeux, qu'il existait un rocher de Tombelaine, ait bâti à cette occasion une légende étymologique : le procédé est assez de sa manière. Cependant, la forme même sous laquelle Geoffroy a présenté les choses est, à y bien regarder, moins ancienne que la version de Guillaume de Saint-Pair. Il a expliqué le nom de l'endroit comme signifiant « la tombe d'Hélène ». Guillaume, pour sa part, s'est contenté d'écrire que le rocher s'était appelé Tumbelaine parce qu'Hélène y était morte et n'a pas soufflé mot de sa tombe. C'est qu'en effet, dans le pays, le mot de « tombe », appliqué au roc, n'avait pas le sens de « sépulcre » : il signifiait seulement « hauteur, éminence » et, comme nous l'apprend Guillaume, les indigènes l'appliquaient également au Mont Saint-Michel lui-même :

426 *Tumbe l'apelent el païs.*

La forme originale de la légende, c'est donc celle qui interprétait *Tumbelaine* comme « rocher d'Hélène », et non pas comme « tombe d'Hélène » ; et c'est peut-être là la preuve que Geoffroy n'en a pas inventé la donnée première, mais l'a recueillie des lèvres ou du livre d'un autre.

Toutefois, ici comme ailleurs, Geoffroy, tout en imitant, s'est donné des aises et ne s'est pas privé de modifier la tradition, ainsi que le prouve le texte de Guillaume. Guillaume, en effet, en introduisant dans son récit le nom d'Arthur, a pris soin

1. Voir ci-dessus, p. 18 ss.

de marquer qu'il s'agissait là d'une addition, d'une variante à la légende, laquelle ne comportait initialement ni qu'Hélène fût mère d'Arthur, ni qu'Arthur eût châtié le géant. Ces traits supplémentaires, ce sont « certains » qui les ont ajoutés : « Auquanz dient que... » ; et Guillaume fait sans doute allusion à une version influencée par le livre de Geoffroy, déjà connu dans le pays. La légende indigène, toute pure et nue, comportait seulement l'histoire du viol d'une jeune fille par un géant et donnait les deux noms d'Hélène, la jeune fille, et d'Hoel, son père. Le reste a été surajouté par Geoffroy. Et s'il est arrivé (ce qui n'est pas impossible) que Geoffroy ait tiré de cette tradition normande le nom même d'Hoel, dont il a élargi tellement le rôle qu'il en a fait le principal pilier de la puissance d'Arthur, il faut admirer comme le triste destin de sa fille a pu élever un père aux sommets de la gloire, en faire le sauveur d'un peuple, le gardien hiératique des prophéties nationales et le plus noble tuteur du plus noble des rois.

c) *La marche sur Autun et la grande bataille de la Siesia.* — Aussitôt que ses forces ont été rassemblées, Arthur marche sur Autun et, informé de l'approche de l'empereur, il pose son camp auprès des rives de l'Alba. Il adresse à Lucius Hiberius, pour le sommer de se retirer ou de combattre le lendemain, trois ambassadeurs, qui sont Boso d'Oxford, Gérin de Chartres et Gaugain, son propre neveu. Le message signifié, Gauvain entend dire par Quintillianus, neveu d'Hiberius, que les Bretons étaient plus forts par les paroles que par les actes : indigné, il le tue d'un coup d'épée et tous les députés, sautant à cheval, prennent la fuite. — Les Romains les poursuivent ; mais Gérin se retourne et, d'un coup de lance, transperce un ennemi, — et Boso, d'un autre coup de lance, en transperce un autre, — et Gauvain, imitant leur exemple, fend la tête à Marcellus Mutius, ami de Quintillianus, le chargeant d'aller dire en enfer à ce dernier que les Bretons étaient plus forts par les paroles que par les actes ; -- puis, simultanément, les trois compagnons se retournent encore une fois, chargent et abattent chacun un nouvel ennemi. — Poursuivis après qu'ils ont tourné bride, ils arrivent devant un bois, d'où surgissent 6000 Bretons, accourus pour les soutenir. Les Romains, mis en fuite à leur tour, sont renversés, capturés, tués, jusqu'au moment où ils reçoivent le renfort du sénateur Petreius et de 12.000 hommes. Les Bretons, rejetés d'abord dans les bois,

d'où ils étaient sortis, reçoivent bien, eux aussi, le renfort d'Hider, avec 5.000 hommes : malgré tout, grâce à l'habileté de Petreius, l'avantage reste aux Romains. Mais Boso et quelques autres chargent dans la direction du chef ennemi, réussissent à le ramener dans leurs rangs et les Romains abandonnent une foule de prisonniers.

Ces prisonniers, Arthur les fait conduire à Paris par Cador, Beduer, Borel et Richer. Mais, avec 15.000 hommes, Vulteius Catellus, Quintus Carucius, Evander et Sertorius tendent une embuscade sur le passage du convoi. Les Bretons se divisent en deux corps : l'un, sous le commandement de Richer et de Beduer, garde les prisonniers, tandis que l'autre, commandé par Cador et Borel, mène le combat. Au reste, ils étaient en très mauvais point, quand survient Guitard avec 3.000 Poitevins. Ils perdent dans le combat le duc Borel, tué par Evander, et quatre comtes : Hirelglas de Perirum, Maurice de Cardorcan, Aliduc de Tintagel et Ker, fils d'Hider; mais ils tuent, d'autre part, Vulteius Catellus et Evander et réussissent à mettre leurs prisonniers en sûreté dans Paris.

Lucius Hiberius, décidant de se retirer à Autun pour y attendre les renforts de l'empereur Leo, entre d'abord dans Langres. Arthur, laissant cette dernière ville sur sa gauche, va lui couper la route dans la vallée de la Siesia. Il laisse en réserve une légion commandée par Morvid de Gloucester et du reste de ses troupes il forme 7 corps, composés chacun de 5555 hommes, une partie à pied pour attaquer de front, une partie à cheval pour attaquer de flanc, et disposés chacun en carré, selon l'usage breton. Une première ligne comprend les corps de Cador et Angusel, de Gérin et Boso, d'Aschill et Loth, d'Hoel et Gaugain ; une deuxième ligne, les corps de Kai et Beduer, d'Holdin et Guitard, de Jugen, Jonathal et Cursalem, et d'Urbgen. Une légion, commandée par Arthur en personne, avec un dragon d'or comme vexillum, comprend 6666 hommes. Puis Arthur harangue ses troupes. — De son côté, Lucius Hiberius harangue les siennes, leur rappelant l'exemple des ancêtres, et les fait sortir de la ville. — Il les divise en 12 corps, formés en coins, chacun de 6666 hommes, et formant trois lignes composées : la première, des corps de Lucius Catellus et Aliphatima, d'Hirtacius et Marius Lepidus, de Boccus et Gaius Metellus, de Sertorius et Quintus Milvius ; la seconde, des corps de Xerxès, de Pandrasus, de Polythetès et de Teucer ; la troisième, des corps de Quintus Carucius, de Lellius Hostiensis, de Sulpicius Subuculus et de Mauricius Silvanus. L'empereur anime ses troupes en circulant dans les rangs et place au milieu d'elles un aigle d'or.

La bataille s'engage. Le roi d'Espagne et Lucius Catellus attaquent



les rois de Scotie et de Cornouailles, Gérin et Boso attaquent le roi d'Espagne et Catellus et, à travers eux, atteignent le roi des Parthes, qui chargeait contre Aschill. Les Bretons perdent Beduer, tué, et Kai, blessé, qui chargeaient Boccus et les Mèdes. Kai, en se retirant, est attaqué par le roi de Libye et doit se réfugier auprès du dragon. Hirelglas, neveu de Beduer, charge encore les Mèdes et leur tue leur roi. Les Romains ont alors perdu Aliphatima, Micipsa, Quintus Milvius et Marius Lepidus ; les Bretons ont perdu Holdin, Lodegarius, Cursalem, Guallauc et Urbgen.

Les Bretons font retraite sur le corps armoricain d'Hoel et de Gaugain, qui, ralliant tout le monde, attaque le corps de l'empereur. Ils perdent encore Chimmarcoc, consul de Trigeria [1], Ricomarc, Bloccovius et Lagvius de Bodloan. Mais, atteignant les troupes de l'empereur, Gaugain et Hoel font rage. Gaugain se mesure avec Lucius en personne, puis est séparé de lui par les remous de la bataille. Arthur survient, maniant son épée Caliburn ; il exerce de terribles ravages, pareil à un lion affamé, tombé parmi les moutons, et il met notamment à mort Sertorius et Polythetès. L'arrivée de Morvid avec la légion de réserve assure la victoire définitive aux Bretons : Lucius est tué et les Romains prennent la fuite.

Beduer est enseveli à Bayeux, dans un cimetière qui se trouve au sud de la ville, le long de la muraille : c'était la ville qu'il avait construite. Kai est transporté à Caen, qu'il avait bâtie : il y meurt peu après et on l'ensevelit non loin de là, dans le cimetière des ermites. Le corps d'Holdin, duc des Rutènes, est enseveli dans les Flandres, à Thérouanne. (Chap. 166-176)

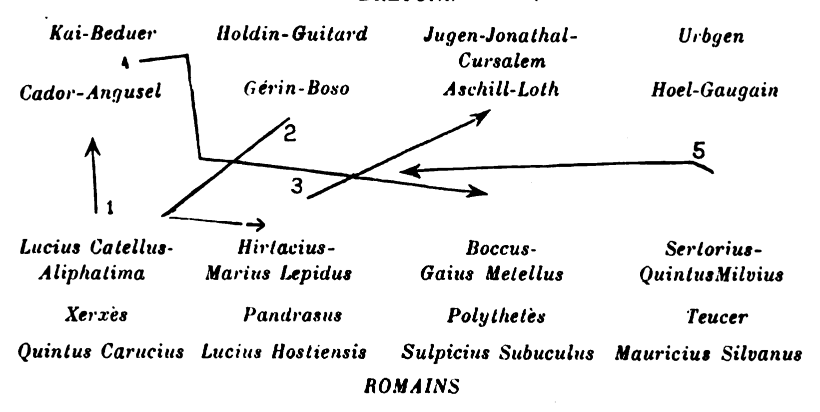
En plaçant la victoire d'Arthur sur les Romains dans la plaine de la Siesia, entre Langres et Autun, Geoffroy a-t-il voulu, au profit des Bretons, donner un pendant aux succès célèbres que Jules César avait jadis obtenus dans la même région, quand il avait battu les Gaulois à Bibracte, à Gergovie et à Alesia ? Il se peut ; mais il est difficile de dire comment il avait pu connaître les campagnes du général romain. Il avait beau savoir assez bien comment la légion romaine se formait pour le combat, ce n'est pas suffisant pour supposer qu'il avait lu les *Commentaires de la guerre des Gaules* ; et d'ailleurs, les noms géo-

1. Tréguier.

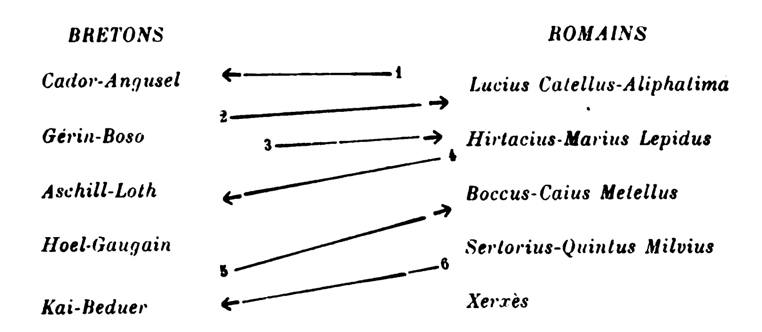
graphiques dont il s'est servi, *Alba*, *Augustodunum* , *Lengriae*, *Siesia*, ne se trouvent pas dans cet ouvrage. Beaucoup d'hypothèses sont permises quant à la nature de ses sources, et même celle-ci qu'il aurait pu puiser une partie de ses renseignements dans la tradition orale. Aussi bien que la merveille de Saint-Michel-du-Péril, il pouvait avoir visité la région de Langres et d'Autun. Les moines de Vézelay et de Pothières, si diligents à s'enquérir sur l'histoire de la contrée qu'ils habitaient, n'étaient pas sans savoir et n'étaient peut-être pas sans raconter aux pèlerins qui fréquentaient en foule leurs sanctuaires, que les plus grandes victoires de César dans les Gaules s'étaient remportées dans le voisinage. Geoffroy, comme beaucoup d'autres, a pu être informé par eux ou, indirectement, par quelque visiteur des lieux.

Mais il est certain qu'on serait déçu si l'on voulait trouver ici une correspondance rigoureuse entre le récit et le terrain. Traverser l'Aube, comme on voit faire Arthur, quand on vient de Barfleur et qu'on marche sur Autun, ce n'est pas un itinéraire indiqué. Passer par Langres, comme on voit faire Lucius Hiberius, quand, des rives de l'Aube, semble-t-il, on fait retraite sur Autun, ce n'est pas non plus une route normale. Et que peut être cette plaine de la Siesia, où, entre Langres et Autun, se rencontrent les armées ? Même en faisant la part de notre ignorance en ce qui concerne ce dernier nom, il faut reconnaître que la géographie de Geoffroy est assez indécise.

La même indécision, d'ailleurs, se retrouve dans le récit de la grande bataille, malgré la rigueur apparente de la description. Le dispositif initial des troupes en présence doit être, en effet, d'après le texte, figuré de la manière suivante :



Outre que l'armée bretonne comprend 8 corps de bataille au lieu de 7 qu'avait d'abord annoncés Geoffroy, il est impossible, avec une pareille distribution des forces, d'expliquer les différentes péripéties du combat et la succession des attaques que, dans l'ordre où Geoffroy les a indiquées, j'ai représentées par des flèches numérotées. Comment imaginer, en particulier, que le corps Kai-Beduer, quittant la seconde ligne, aille attaquer le corps Boccus, qui, de surcroît, n'est pas dans son axe? ou que le corps Gérin-Boso atteigne le corps Hirtacius- Marius Lepidus en traversant le corps Lucius Catellus- Aliphatima? C'est qu'en fait Geoffroy n'a pas pris la peine de tracer un plan sur ses tablettes et que, selon toute vraisemblance, son travail préliminaire s'est borné à ranger en deux colonnes parallèles les corps de bataille bretons et romains qu'il avait distingués. Ses notes se présentaiant à ses yeux de la manière suivante :



Holdin-Guitard	*Pandrasus*
Cursalem-Jonathal- Jugen	*Polythetès*
Urbgen	*Teucer*
	Quintus Carucius
	Lucius Hostiensis
	Sulpicius Subuculus
	Marius Silvanus

Partant de cette double liste, Geoffroy a successivement mis aux prises chacun des corps figurant dans une colonne avec le corps correspondant de la colonne voisine, en se permettant ou en s'imposant parfois, pour introduire un élément de variété, le décalage d'une ligne dans le choix des corps à opposer entre eux : c'était sa manière de tenir compte du jeu habituel des attaques de front et de flanc. Une fois seulement il s'est départi de cette façon de procéder : c'est à propos du corps Hoel-Gaugain. Il n'a opposé ce corps ni au corps de Sertorius, ni aux corps immédiatement voisins de Boccus ou de Xerxès. L'explication en est qu'il le réservait pour la grande action finale, menée par les Bretons contre Lucius Hiberius personnellement : car à qui attribuer la plus belle part dans le succès sinon au roi des Armoricains et au neveu d'Arthur ? C'est pourquoi, prenant successivement dans la liste des Bretons les différents corps à engager, il a sauté celui d'Hoel-Gaugain et a passé directement du corps Aschill-Loth au corps Kai-Beduer. Mais, dans la liste des corps romains, il a continué de prendre à la suite, sans en sauter aucun ; et il s'est ainsi produit que le corps de Kai-Beduer, au cours de sa première action, s'est trouvé lancé contre le corps Boccus-Metellus, lequel figurait, non point en face de lui, ni même une ligne plus haut, mais deux lignes plus haut.

Quant aux corps de bataille qui venaient en fin de liste, Geoffroy n'en a rien dit. La description des rencontres qui s'étaient produites entre les premiers avait assez duré : le moment était venu de passer à la mêlée finale, où tous les Bretons, ralliés autour du corps armoricain, allaient charger ensemble et où devaient se distinguer les véritables héros de la journée : Gaugain et Arthur. Les corps des fins de liste ont

simplement servi à fournir les noms de quelques chefs tués dans la bataille : Holdin, Cursalem, Urbgen, Polythetès.

Au reste, la plupart des personnages qui figurent dans l'épisode avaient été déjà présentés dans la partie antérieure du récit : seuls quelques nouveau-venus sont venus prendre part à l'action. Ce sont des Cornouaillais : Hirelglas, Maurice, Aliduc de Tintagel, Her fils d'Hider, et aussi quatre chefs armoricains : Chimmarcoc de Tréguier, Ricomarc, Bloccovius, et Lagvius de Bodloan [1].

5. *La trahison de Modred.*

Au moment où Arthur vainqueur s'apprête à marcher sur Rome, il apprend la trahison de son neveu Modred, qui s'est emparé de sa couronne et a épousé la reine Guanhumare. Les guerres qu'Arthur eut alors à soutenir en Bretagne contre le traître, Geoffroy les dira également, d'après le livre en langue bretonne que lui a communiqué Gautier d'Oxford. Arthur donc, différant d'inquiéter l'empereur Léon, laisse Hoel en Gaule avec l'armée qu'avait fournie ce pays et repasse dans l'île. Modred avait envoyé Cheldric en Germanie pour y chercher des troupes, lui promettant la terre entre l'Humber et la Scotie ainsi que la portion de la Kantie jadis possédée par Hors et Hengist : Chelric était revenu avec 800 navires et, tant en Saxons qu'en Scots, Pictes et Irlandais, Modred disposait de 80.000 hommes. Il attaque Arthur au moment où celui-ci débarque à Rutupi Portus : c'est là que tombent Angusel, le roi d'Albanie (aussitôt remplacé par Iwen, fils de son frère Urian), et Gaugain. Mais le traître, mis en fuite, se retire à Winchester, tandisque la reine, avertie de son échec, quitte York et se rend à la Ville des Légions, où elle entre au monastère de Julius le Martyr. — Trois jours plus tard, Arthur se présente devant Winchester, d'où Modred, battu dans une nouvelle bataille, s'enfuit en Cornouailles. — Rejoint encore par Arthur, le traître accepte une troisième bataille sur les bords du Kamblan [2]. Il forme ses troupes, composées de 60.000 hommes, en 3 corps de 6666 hommes chacun et conserve le reste comme garde. Arthur distribue ses soldats en 2 corps carrés. La lutte est sanglante. Chargeant avec ses troupes personnelles, formées de 6666 hommes, Arthur

1. Je n'ai pas à faire remarquer qu'en ce qui concerne les sépultures de Beduer et de Kai, les précisions fournies par Geoffroy sont de pure fantaisie.

2. Le Camel.

parvient au groupe où se tenait Modred et le traître est tué. De chaque part les pertes sont lourdes. Du côté des rebelles on compte parmi les morts les Saxons Chelric, Elaf, Ecgbrict, Brunig, les Irlandais Gillopatric, Gillamor, Gillasel, Gillarn, ainsi que beaucoup de Scots et de Pictes; du côté du roi, Obrict, roi de Norvège, Aschill, roi de Dacie, Cador Limenic et Cassibelan. Arthur lui-même tombe mortellement blessé et on le transporte dans l'île d'Avallon pour y soigner ses blessures. C'était l'année 542 du Christ. (Chap. 176-178)

Du faîte éminent où s'était élevée la fortune nationale des Bretons, le récit de Geoffroy commence maintenant à s'abaisser vers les tristes jours de la déchéance. L'auteur, quoiqu'au prix d'invraisemblances criardes, avait cru pouvoir imaginer une grande victoire d'Arthur en Bourgogne : c'était le plus qu'il se sentît permis. Il n'a pas cru assez prudent de conduire Arthur jusqu'à Rome : les moins informés des choses de l'histoire ne l'auraient plus suivi. Le moment était arrivé de revenir au récit des revers : la reconquête de la Northumbrie et de la Kantie par les Saxons, provinces d'où Geoffroy avait bien pu feindre pour un temps que les Bretons avaient expulsé l'envahisseur, mais qu'il fallait maintenant, pour rejoindre une réalité connue de tous, rendre à l'étranger. Et au moment où cette pente de la défaite commençait à se marquer, Arthur ne pouvait, pour sa dignité, que disparaître.

La mort du héros, selon Geoffroy, fut l'effet de la trahison; et c'est par le félon Modred que les mauvais jours furent ramenés sur la Bretagne. D'où ce personnage de Modred venait-il et d'où Geoffroy l'a-t-il tiré?

Un texte existe, daté du x[e] siècle, — c'est un passage des *Annales Cambriae*, — qui porte mention de la « bataille de Camlan, où tombèrent Arthur et Medraut. » Medraut est évidemment notre Modred : et ne tiendrait-on pas de ce fait la preuve que Geoffroy de Monmouth n'aurait fait ici qu'exploiter une tradition ancienne et populaire, à laquelle il aurait simplement prêté la forme de son style?

La conclusion est loin de s'imposer. Geoffroy, en abordant l'épisode de la trahison de Modred et de la mort d'Arthur, a

bien invoqué, une fois de plus, comme autorité, le livre breton que Gautier d'Oxford lui aurait communiqué. Mais, étant donné que rien, en aucun autre endroit de son ouvrage, ne fournit la moindre raison de croire à l'existence d'un pareil livre, il n'y a pas lieu d'ajouter plus de foi ici qu'ailleurs à son dire. En fait, il est bien possible qu'il ait puisé dans un livre quelque indication élémentaire, comme celle des noms de Camlan et de Modred. Mais ce livre, ne serait-il pas tout simplement les *Annales Cambriae* ? La preuve a été faite, et surabondamment, que Geoffroy a exploité les généalogies galloises du x[e] siècle : il est naturel de penser qu'il a également pu connaître ces *Annales Cambriae*, qui, comme les généalogies galloises, ont été incorporées, dans le manuscrit harléien 3859, à l'*Historia Britonum* anonyme. La supposition est d'autant mieux fondée que les dates fournies par Geoffroy en cette partie de son histoire s'accordent exactement avec celles que donnent les *Annales Cambriae*. Geoffroy a indiqué avec précision la durée des diverses périodes de l'activité d'Arthur depuis la bataille du Mont Badon jusqu'à sa mort : un an pour la conquête des îles, 12 années de paix, 9 années pour la conquête de la Gaule : au total, 22 années. Or, ces 22 années sont précisément l'écart que marquent les *Annales Cambriae* entre la bataille du Mont Badon et celle de Camlan. Et sans doute observe-t-on que les dates absolues indiquées par ce dernier texte sont celles de 516 et de 537, tandis que Geoffroy a placé la mort d'Arthur en 542 et par conséquent la bataille du Mont Badon en 520. Mais il faut remarquer aussi que les *Annales Cambriae* ne donnent point expressément les dates de 516 et de 537 : l'origine de la numérotation y étant l'année 444 du Christ, elles indiquent pour la bataille du Mont Badon l'année 72 et pour celle de Camlan l'année 98. Il est fort possible qu'en transposant ces dernières dates et en les rapportant à la naissance du Christ Geoffroy ait commis une erreur de 5 années sans moins rester pour celà le tributaire des Annales [1].

1. Il n'est d'ailleurs pas impossible que Geoffroy ait ici tenu compte d'indications qu'il se croyait autorisé à tirer de la *Chronica* de Bède. Dans cette *Chronica*

S'il en est bien ainsi et si c'est bien dans les *Annales Cambriae* que Geoffroy a trouvé le nom de la bataille de Camlan ainsi que l'indication qu'elle fut fatale à la fois à Arthur et à Medraut, il est évident que tout ce que son récit a ajouté à la donnée sèche et brute de ce texte ne peut être considéré que comme son invention personnelle. Tout de même que le thème de l'appel des rebelles au secours étranger, qui fait ici une nouvelle entrée, il est permis, il est presque imposé d'attribuer à la fantaisie romanesque de Geoffroy l'histoire même de la révolte de Modred contre Arthur, l'idée de la parenté qui unissait les deux personnages et le thème de la reine adultère, qui se retire ensuite au couvent de Julius le Martyr [1]. Bref, à deux noms près, ceux de Camlan et de Modred, et réserve faite de cette donnée qu'Arthur avait péri en même temps que Modred à Camlan, tout le reste, c'est-à-dire le fond même de la légende, a été très vraisemblablement imaginé par Geoffroy. C'est lui qui, d'un germe presque imperceptible, a fait sortir les grands et larges thèmes qui devaient s'épanouir si brillamment, en tant de romans, à partir de la fin du XII[e] siècle.

(§ 504), le succès d'Ambroise (c'est-à-dire, comme il résulte de l'*Historia ecclesiastica*, I, 16, la bataille du Mont Badon) ont été mentionnés à l'extrême fin du règne de Zénon, juste avant le groupe des paragraphes 505-508, qui porte, en marge, à son début, la date de l'année 4472 du monde. La date qu'il convient de placer en face de l'événement, c'est celle qui figure plus haut dans la marge, en tête du groupe des paragraphes 498-504, à savoir l'année 4444 du monde, laquelle, dans le système de Bède, est l'année 492 du Christ ; et c'est en effet à cette date de 492 que Bède, dans son *Historia ecclesiastica*, I, 26, a placé la bataille du Mont Badon. Mais, dans la *Chronica* du même Bède, le dispositif qui consiste à placer en marge, au début d'un groupe de paragraphes, la date qui correspond au dernier de ces paragraphes prête à confusion : le premier mouvement du lecteur, quand il n'est pas averti, est de prendre la date inscrite comme celle du premier événement de la série et c'est ainsi que les succès bretons mentionnés au paragraphe 504, immédiatement avant la date marginale qui commande le groupe des paragraphes 505-508, à savoir la date 4472, ont pu être considérés par Geoffroy comme datant de ces années-là : or l'année 4472 du monde, c'est l'année 520 du Christ.

1. Parmi les Saxons, Chelric, le pourvoyeur en renforts germaniques, paraît être une réincarnation romanesque du Cheldric déjà représenté précédemment dans ce rôle au profit de Colgrim et de Badulf et qu'Arthur avait tué. — La forme des noms irlandais des Gillopatric, des Gillamor, des Gillasel, des Gillarn sent la fabrication.

Avant lui, rien n'existait sans doute, au sujet de la mort d'Arthur, que la note insignifiante des *Annales Cambriae*, une note dont on ne saurait dire à quelle tradition elle répondaitt, même en sa contexture la plus rudimentaire, ni si elle n'est pas imputable à quelque fantaisie toute personnelle de l'annaliste.

*
* *

Un trait qui, dans cette partie du livre, retient particulièrement l'attention, est la mention de l'Ile d'Avallo, où Arthur, blessé mortellement, est emmené, pour y être soigné.

Qu'était-ce que l'Ile d'Avallo?

Le premier renseignement que l'on possède là-dessus se trouve dans l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, composée en 1135-1136, et qui fournit deux indications sommaires : on y lit qu'après sa blessure, le roi Arthur fut emmené, pour y être soigné, dans l'Ile d'Avallon [1]; et on y lit aussi que c'était dans cette île qu'avait été fabriquée son épée Caliburn [2].

Un fait matériel, solide, indiscutable, est que le nom d'Avallo apparaît pour la première fois chez Geoffroy et que ce nom n'est pas proprement un nom géographique, mais un nom de personne : l'Ile d'Avallo est l'île du personnage nommé Avallo. Si les auteurs de langue française, Wace, Chrétien de Troyes, Marie de France, se sont mépris sur la valeur de l'appellation, le traducteur gallois de Geoffroy a deux fois rendu *insula Avallonis* par *ynis Avallach* [3], — l'adaptateur en vers latins du même Geoffroy, probablement Guillaume de Rennes [4], a écrit expressément qu'Arthur blessé s'était rendu à la cour du roi Avallo, — et les moines de Glastonbury qui ont interpolé le

1. Chap. 178 : « inclytus ille rex Arturus letaliter vulneratus est, qui illinc ad sananda vulnera sua in insulam Avallonis evectus... etc. »
2. Chap. 147 : « Accinctus etiam Caliburno gladio optimo et in insula Avallonis fabricato ».
3. *Brut Tysilio*, IX, 4 et XI, 2.
4. Édité en 1862 par Fr. Michel, pour la Cambrian Archæological Association.

De antiquitate Glastoniensis ecclesiae de Guillaume de Malmesbury ont interprété de même. Or, qui était cet Avallo? Le traducteur gallois de Geoffroy a écrit son nom *Avallach*, les moines de Glastonbury l'ont écrit *Avalloc*. Se résoudra-t-on à croire, comme il a été proposé [1], que le gallois *Avallach* soit « la déformation, ou la traduction, d'une épithète donnée par les Irlandais au dieu des morts »? qu' « à l'exemple de *Boadach* (victorieux), devenu un nom propre, un adjectif comme *aballach* (?) ou *ebhallach* (?) aurait donné naissance au dieu Avallach »? Reconnaîtra-t-on en Avallo (c'est une autre hypothèse) l'ancêtre mythique Aballac (ou Aballach, ou Abellach), fils de Beli et d'Anna, auquel deux généalogies galloises du xe siècle font remonter deux séries de rois [2] et d'où, selon la *Vie de saint Cadoc*, ce saint lui-même serait issu [3]? On hésitera à accepter ces explications pour peu qu'on remarque que le nom d'*Avallo*, fourni par Geoffroy, n'est ni *Avallach*, ni *Aballac*, ni *Aballach*, ni *Abellach*. Serait-ce, comme on l'a soutenu pour rendre compte de la différence qui tient à la présence ou à l'absence de la gutturale finale [4], que des récits arthuriens en langue française auraient popularisé la prononciation *Avallo* (comme *Carado*, au lieu de *Caradoc*) avant l'époque où Geoffroy de Monmouth composait son *Historia regum Britanniae* et que cet auteur aurait écrit *Avallo* sous l'influence de ces récits, comme il a écrit *Walwain*, au lieu de *Gualc Moei*, par imitation du français *Gauvain*? Mais Guillaume de Malmesbury, dès 1125, écrivait, lui aussi, *Walwen*; et d'autre part, la preuve reste à faire que des récits arthuriens de langue française auraient existé antérieurement à l'*Historia regum Britanniae*. Non, *Avallo* n'est pas *Avalloc*; et quand Giraud de Cambrie, empruntant son information au *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*, a reproduit dans son *Speculum Ecclesiae* ce qu'il lisait dans son guide au sujet d'Avalloc, il a pris soin de

1. Ferd. Lot, *Nouvelles études sur la provenance du cycle arthurien*, I (*Romania*, t. XXVII, 1898, p. 562).
2. Listes I et X.
3. Edit. Rees, p. 82.
4. Ferd. Lot, *article cité*, p. 556.

rétablir, au lieu de la leçon *Avalloc*, la forme *Avallo* [1]. Le nom d'*Avallo*, avec son air breton, et qui ressemble, par sa consonnance, aux noms de la série *Rivallo*, *Idwallo, Cadwallo*, etc., employés ailleurs par Geoffroy, ne se laisse pourtant pas expliquer de façon satisfaisante par le breton et les contemporains eux-mêmes s'en sont trouvés embarrassés.

C'est que, les uns naïvement, les autres par calcul, ils attribuaient à Geoffroy de Monmouth une autorité que rien ne permet de lui reconnaître et que tout incite à lui dénier. Nous commençons à connaître aujourd'hui ce grand imposteur; nous avons appris à nous méfier de lui; et nous saurons ne pas nous laisser abuser par un Avallo, sorti peut-être tout neuf de son imagination et baptisé de ce nom par sa seule et discrétionnaire fantaisie. Certes, il convient, dans les combinaisons de Geoffroy, d'assurer une certaine place à l'idée de ces pays d'outre-mer, de ces îles lointaines, dont l'esprit des peuples celtiques du moyen âge était hanté, tout comme les peuples méditerranéens de l'antiquité, et que leur christianisme avait adoptée pour l'embellir de ses fleurs mystiques. Mais cette vague notion d'un paradis mystérieux, d'une terre d'asile pour les âmes, rien n'indique qu'elle ait eu, au moment où Geoffroy écrivait, le moindre rapport avec la légende d'Arthur; rien n'indique que personne avant lui ait parlé d'une Ile d'Avallo; et tout porte à croire qu'ayant imaginé de mettre Arthur en sommeil dans une île élyséenne, il a simplement voulu, en plaçant cette île sous le vocable d'Avallo, introduire dans sa fable une de ces précisions chimériques dont il est coutumier et qu'il jugeait propres à mettre les légendes en crédit [2].

Dans son *Historia regum Britanniae*, Geoffroy s'en est tenu à ces quelques traits rapides sur Avallo. Mais, quelques années plus tard, vers 1148, dans sa *Vita Merlini*, le thème de l'île

1. II, 9. — En réalité le manuscrit de Giraud porte la leçon *vel a Vallone quodam*, déformation par haplographie de la bonne leçon *vel ab Avallone quodam*. En tout cas, la terminaison du mot exclut bien la gutturale finale.

2. Il n'y a naturellement pas à faire état ici du nom de la ville gauloise d'Avallon (Aballo, Abalium).

mystérieuse s'est de nouveau présenté à son esprit et c'est alors qu'il a donné cette longue description d'une île qu'il n'a pas nommée l'Ile d'Avallo, mais qui n'en est pas moins reconnaissable comme l'Ile d'Avallo, puisqu'elle est donnée pour le lieu de retraite d'Arthur [1] :

L'île des Fruits, qu'on appelle l'Ile Fortunée, doit son nom au privilège de tout produire spontanément. Elle n'a point besoin que ses habitants la cultivent : la nature se charge de tout. D'elle-même elle porte ses riches moissons, ses raisins et, dans les forêts, s'offrant à la main, ses fruits. La terre s'y couvre de récoltes, comme si c'était de l'herbe. Les hommes y vivent cent ans et plus. Neuf sœurs y gouvernent de leur douce loi ceux qui s'y rendent venant de nos contrées. L'aînée se distingue par son art de guérir et l'emporte en beauté sur ses sœurs. Elle se nomme Morgen et a étudié les vertus médicinales de toutes les plantes. Elle connaît aussi l'art de la métamorphose et elle sait, comme Dédale, voler à travers les airs. Quand elle veut, elle est à Brest, ou à Chartres, ou à Pavie ; quand elle veut, elle se pose sur nos régions. Elle a, dit-on, enseigné la divination à ses sœurs : Moronoe, Mazoe, Gliten, Glitonea, Gliton, Tyronoe, Thiten et Thiton, qui excelle à la cithare. C'est là qu'après la bataille de Camblan, nous avons conduit Arthur blessé, prenant pour guide Barinthus, qui connaît les mers et les astres. Pilotés par lui, nous sommes arrivés là avec le roi. Morgen nous a reçus avec les honneurs qui convenaient et a fait étendre le roi dans sa chambre, sur un lit d'or. D'une main prudente elle a découvert sa blessure et l'a longuement examinée. Finalement, elle a déclaré que la santé pourrait revenir au blessé, s'il restait assez longtemps auprès d'elle et s'il consentait à se laisser soigner. Joyeux, nous lui avons confié le roi et nous sommes revenus avec les vents favorables.

Il n'y a pas à chercher longtemps pour découvrir l'origine de la plupart des éléments dont cette description a été composée : ils ont été empruntés à des notices consacrées par des auteurs anciens à certaines îles célèbres.

Ce qu'on lit ici de la fécondité de l'Ile d'Avallo provient du tableau qu'Isidore de Séville a fait des Iles Canaries, d'après Solin, sous le nom d'Iles Fortunées :

1. V. 908 ss. Voir le texte ci-après, tome III, p. 334.



Les Iles Fortunées doivent leur nom à l'abondance des biens qu'elles produisent, riches et heureuses de la fécondité de leur sol. Spontanément les fruits y naissent en de magnifiques forêts; des vignes, venues toutes seules, y couvrent les flancs des coteaux; les moissons et les légumes y poussent en guise d'herbe. De là l'erreur des gentils et des poètes profanes qui, à cause de leur climat luxuriant, les ont prises pour le paradis. Elles sont situées dans l'Océan, à gauche de la Mauritanie, proches du couchant, et séparées entre elles par des bras de mer [1] :

Ce qu'on lit de la longévité des habitants provient de la description par Solin de l'Ile de Taprobane [2] :

Ceux des habitants de l'île qui meurent tôt vivent pourtant cent ans; les autres vivent beaucoup plus et dépassent les bornes qui semblent assignées à la fragilité humaine.

Ce qu'on lit des neuf vierges qui régnent dans l'île, de leur art de guérir, de leurs dons de métamorphose et de prophétie, provient de la description par Pomponius Mela de l'Ile de Sein [3] :

L'île de Sein, dans l'océan britannique, en face du littoral des Occismiens, est célèbre par l'oracle d'une divinité gauloise. Les prêtresses, vouées à la virginité, y sont, dit-on, au nombre de neuf. On les appelle Gallicenae et elles passent pour avoir des talents extraor-

1. *Etymologiae*, XIV, 6, 8 : « Fortunatarum insulae vocabulo suo significant omnia ferre bona, quasi felices et beatae fructuum ubertate. Sua enim aptae natura pretiosarum poma silvarum parturiunt; fortuitis vitibus juga collium vestiuntur; ad herbarum vicem messis et olus vulgo est. Unde gentilium error et saecularium carmina poetarum propter caeli foecunditatem easdem esse Paradisum putaverunt. Sitae sunt in Oceano, contra laevam Mauretaniae, Occiduo proximae, et inter se interjecto mari discretae. »

2. *Collectanea rerum memorabilium*, LIV, 11 : « Quibus immatura mors, in annos centum aevum trahunt ; aliis omnibus annosa aetas et paene ultra humanam extensa fragilitatem. »

3. *De situ orbis*, III, 16 : « Sena in Britannico mari, Ocismicis adversa litoribus, Gallici numinis oraculo insignis est. Cujus antistites, perpetua virginitate sanctae, numero novem esse traduntur : Gallicenas vocant, putantque ingeniis singularibus praeditas, maria ac ventos concitare carminibus, seque in quae velint animalia vertere, sanare quae apud alios insanabilia sunt, scire ventura et praedicare, sed nonnisi deditas navigantibus, et in id tantum, ut se consulerent profectis. »

dinaires ; elles savent exciter par leurs chants les mers et les vents, prendre la forme des animaux qu'il leur plaît, guérir les maladies qu'on ne guérit par ailleurs, connaître et prédire l'avenir : faveur qu'elles réservent toutefois à ceux qui sont venus dans leur île tout exprès pour les consulter.

Ce qu'on lit, enfin, du pilote qui conduit les compagnons d'Arthur provient d'un texte latin du XIe siècle, la *Navigatio sancti Brendani*, où Barinthus révèle à saint Brendan l'existence de l'Ile des Délices et de l'Ile de la Repromission des saints, qu'il avait lui-même visitées [1].

Ces sources une fois déterminées et la question du nom d'Avallo une fois réglée, ce qui reste dans la description de Geoffroy de Monmouth qu'on ne retrouve pas dans les textes latins antérieurs se réduit a ceci : le nom de Morgen et les noms de ses huit sœurs. Peu de chose, en somme ; quelque chose cependant. Va-t-on donc, en fin d'analyse, se trouver en présence d'un résidu irréductible ? Va-t-il falloir, pour expliquer ces noms, supposer quelque mystérieuse tradition celtique où Geoffroy aurait puisé ?

Les noms des huit sœurs de Morgen [2] ont laissés court les chercheurs les plus intrépides et l'on en est venu à cette hypothèse raisonnable que Geoffroy pouvait ne les devoir à personne et les avoir lui-même forgés [3]. Pour le nom de Morgen, de subtils arguments linguistiques ont induit certains critiques à penser qu'il était d'origine irlandaise et qu'il était passé en terre de Galles associé à la croyance en un royaume élyséen. Le conte irlandais de la *Destruction d'Eocho Mac Mairedo* (ou de l'*Inondation du lac Neagh*) explique comment Liban (fille, selon l'épopée irlandaise, d'Aed Abrat, sorte de roi infernal) échappa à l'inondation d'une fontaine magique, vécut pendant

1. Texte publié par A. Jubinal, *La légende latine de saint Brandaines*.

2. En réalité, le texte du manuscrit ne nomme que sept sœurs, mais probablement parce que, comme on le verra plus loin, le nom de Thiten, répété deux fois, cache les deux noms différents de Thiten et de Thiton.

3. Ferd. Lot, *Nouvelles études sur le cycle arthurien*, I (*Romania*, t. XLV, 1918-1919, p. 15, note 4).

une année dans une chambre placée sous le lac Neagh et fut baptisée, trois cents ans plus tard, par Comgall, qui l'appela Muirgen, c'est-à-dire « enfant de la mer », ou Muirheilt, c'est-à-dire « folle de la mer ». Mais, même en supposant que le conte soit ancien, que l'on ne se trompe pas en faisant remonter le contenu de la légende au xe siècle, que l'on ne se trompe pas non plus en datant de la fin du xie siècle le *Leabhair na Uidre*, qui contient le texte, de quels artifices d'expression ne faut-il pas se payer pour établir un rapport entre cette Muirgen ou Muirgeilt, baptisée par Comgall, et la Morgen de Geoffroy de Monmouth? Entre les rôles de l'une et de l'autre nulle analogie qu'un caractère surnaturel exprimé de part et d'autre par des traits profondéments différents. — On allègue que le nom de Morgen, équivalent à *Muri-gena*, signifie « née de la mer » et crée un lien précis entre la fée de Geoffroy et celle de la légende irlandaise. Mais quel besoin que Geoffroy, employant le nom de Morgen, ait eu égard à sa valeur étymologique, et quel rapport ce sens a-t-il à son conte? — On allègue encore que le nom de Morgen ne pouvait plus se rencontrer, au xiie siècle, sur les territoires de langue brittonique; qu'à cette époque, « on avait cessé non seulement (depuis cinq ou six cents ans) de prononcer, mais d'écrire ainsi » [1]; qu'on disait et qu'on écrivait *Morien*; et qu'il faut bien par conséquent que Geoffroy, chez qui la forme *Morgen* serait un archaïsme inexplicable, l'ait reçue, directement ou non, de l'irlandais, où le *g* après *r* n'était pas devenu *yod* comme dans le groupe brittonique. Mais alors pourquoi Geoffroy n'aurait-il pas conservé intégralement la forme irlandaise *Murigen*? Et de sa part était-ce, comme on le prétend, un archaïsme de cinq ou six siècles d'écrire *Morgen*, alors que cette forme se rencontre encore dans des généalogies galloises du xe siècle [2], alors qu'on la rencontre dans le Livre de Llandaf à deux reprises au xiie siècle [3], alors que Geoffroy

1. Ferd. Lot, *Nouvelles études sur la provenance du cycle arthurien*, III (*Romania*, t. XXVIII, 1890, p. 324).
2. Liste XXV.
3. Édit. Evans, p. 170 et 265. Cf. Lot, p. 324, note 3.

lui-même, dans son *Historia regum Britanniae* [1] et dans sa *Vita Merlini* [2], use de formes du type *Urbgennius* et *Urgenius*?

Tant qu'on ne produira pas de meilleurs arguments que ceux qu'on peut tirer de l'analyse linguistique du nom de Morgen, la dépendance de Geoffroy de Monmouth par rapport aux traditions irlandaises ne sera, sur ce point, aucunement démontrée. En fait, une constatation s'impose : ce nom de *Morgen* ressemble à tout et ne ressemble à rien; il fait penser au *Muirgen* gaëlique, il fait penser au *Morgen* gallois, mais il n'est pas exactement l'irlandais *Muirgen*, et il n'est pas non plus le gallois *Morgen*, qui est un nom d'homme, et non pas de femme. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il a toute l'apparence d'un nom simplement fabriqué à la bretonne? Aux traditions qu'il avait recueillies dans les auteurs anciens pour la description de son île, Geoffroy a mêlé un peu du sien; il fallait leur imprimer une marque nationale : il a cédé à cette convenance littéraire en donnant certains noms aux neufs sœurs qu'il mettait en scène; et la façon dont il a procédé trahit aussitôt l'artifice : il a distribué ces sœurs en trois groupes de trois, caractérisés chacun par l'identité de la syllabe initiale des trois noms et par celle des syllabes finales :

Morgen, Moronoe, Mazoe,
Gliten, Glitonea, Gliton,
Thiten, Tyronoe, Thiten.

Et la symétrie est encore plus complète si, introduisant dans le manuscrit unique et fautif qui nous a conservé le texte quelques corrections légitimes, on lit :

1. Chap. 156.

2. V. 1499. — On objectera peut-être que *Urgennius* (Urgen) n'a rien à voir avec le nom d'*Urien*, que Geoffroy emploie ailleurs sous la forme, normale en son temps, d'*Urianus* (*Historia regum Britanniae*, chap. 52, 116, 156). On aura raison : il est probable que, pour Geoffroy, les noms d'*Urgenius* et d'*Urianus*, malgré l'identité de leur aspect pour les linguistes modernes, représentaient deux noms distincts (la preuve en est que les deux noms figurent dans le même chapitre 156, désignant deux personnages différents). Mais il faut pousser plus loin : ce qui est vrai d'*Urgen* l'est aussi de *Morgen*, et il n'y a pas de motif de penser que, pour Geoffroy, ce nom de *Morgen* ait été le même que celui de *Morien*.



Morgen, Moronoe, Moron [1],
Gliten, Glitonea, Gliton,
Thiten, Thitonoe [2], Thiton [3],

texte où seule la forme *Glitonea* introduit une finale aberrante, à la commande de la métrique.

Même si l'on se refuse à accepter ces corrections, la recherche d'un effet de symétrie dans l'arrangement des noms est manifeste et il apparaît clairement que le nom de Morgen fait partie d'un système d'où il est impossible de l'abstraire. Son nom a dû être inventé par Geoffroy en même temps que ceux de ses huit sœurs et l'on voit bien par quel processus. A la suggestion du texte de Pomponius Mela, Geoffroy a installé dans l'Ile d'Avallon un chœur de neuf sœurs. Qui étaient ces neuf sœurs? Des prêtresses, disait Pomponius. Des nymphes, a dit Geoffroy; et quand, dans la *Vita Merlini*, Merlin répond au barde Taliesin qui vient de décrire l'île, c'est ce terme qu'il emploie :

1123 tecumque per aequora vectus,
Ut praedixisti, *nympharum* venit ad aulam.

Appelons-les d'un autre nom : les neuf sœurs, les poètes anciens nous ont appris que c'étaient les Muses. Geoffroy le savait ; il savait aussi qu'elles répondaient chacune à un nom : et voilà pourquoi il a conduit à leur tour au baptême les neuf sœurs que lui avait indiquées Pomponius Mela. Il s'est institué leur parrain, pour qu'elles fussent véritablement fées de Bretagne [4].

Le nom de l'Ile d'Avallo, le nom de la fée Morgen, est-ce donc Geoffroy qui les aurait inventés? Je n'oserais l'affirmer; mais l'hypothèse, quand on connaît la manière habituelle de

1. *Moron* au lieu de *Mazoe* est la plus hardie des trois corrections proposées.
2. Au lieu de *Tyronoe*.
3. Au lieu de *Thiten*, qui serait répété deux fois et dont la finale est brève.
4. Les textes qui indiquent qu'Avallo était roi de l'île et père des neuf sœurs sont postérieurs à celui de Geoffroy et n'ont pas à entrer ici en ligne de compte.

l'auteur, est tentante. En tout cas, ce que Geoffroy a conté de cette île, ce qu'il a conté de cette fée ne saurait d'aucune façon passer pour une tradition galloise qu'il aurait recueillie parmi ses contemporains : c'est, en tout et pour tout, la combinaison fantaisiste de notices empruntées à quelques polygraphes anciens, auxquelles il a mêlé tout juste un trait nouveau, tiré de la légende érudite de saint Brendan, qu'avaient inventée des clercs d'Irlande.

VII. La chute : les successeurs d'Arthur.

1. De Constantin à Blederic, Margadud et Cadvan.

Arthur, en se retirant à Avallon, passe la couronne de Bretagne à son parent Constantin, fils du duc de Cornouailles Cador. Les fils de Modred, ayant essayé de résister au nouveau roi avec le concours des Saxons, sont obligés de s'enfuir, l'un à Winchester, l'autre à Londres, qu'ils occupent.

Mort de Daniel de Bangor. Theon, évêque de Gloucester, est élu à l'archevêché de Londres. David, archevêque de la Ville des Légions, meurt à Menevie, dans son abbaye, qu'il chérissait entre toutes les églises de son diocèse, parce qu'elle avait été fondée par Patrice, qui avait prédit sa naissance : il est enseveli dans ce sanctuaire par l'ordre de Malgon, roi de Vénédotie. On lui donne pour successeur à l'archevêché Kinoc, précédemment évêque de Lampatern.

Constantin vainc les Saxons, met en fuite les fils de Modred et fait périr l'un d'eux à Winchester, devant l'autel de saint Amphibalus où il s'était réfugié, et l'autre, également devant l'autel, dans un couvent de Londres. Frappé lui-même quatre ans plus tard, il est enseveli à côté d'Uther Pendragon, au Stanhenge, près de Salisbury.

Il a pour successeur Aurèle Conan, son neveu, jeune homme plein de bravoure, mais passionné de guerres civiles et qui, pour régner, met en prison son oncle, successeur désigné de Constantin, ainsi que les deux fils de ce rival. Il meurt trois années après.

Vortiporius lui succède, qui, vainqueur des Saxons, règne pendant quatre années.

Vient ensuite Malgo, prince vaillant et puissant mais corrompu par la sodomie. Maître de l'île entière, il soumet les six îles comprovinciales, à savoir Irlande, Islande, Gothland, Orcades, Norvège et Dacie.

Après lui règne Caretic, détesté de Dieu et des Bretons. En voyant son inconsistance, les Saxons font alliance avec Gormond, roi Africain, qui avait conquis l'Irlande et qui, avec 160.000 soldats, passe en Grande-Bretagne. Gormond chasse Caretic jusque dans Cirecester et, tandis qu'il l'assiège, il est rejoint par Isembard, neveu du roi de France, qui consent à abjurer sa religion, pourvu qu'il obtienne le concours du barbare contre son oncle, qui l'avait injustement exilé. La ville prise et brûlée, Caretic s'enfuit en Galles, au-delà de la Severn, et l'Angleterre est soumise par le nouveau conquérant à d'effroyables ravages.

« Ah ! nation détestable, s'écrie Geoffroy, écrasée par le poids de tes crimes, pourquoi, assoiffée de guerres civiles, t'épuiser en querelles intestines ? Tu avais conquis autrefois les royaumes les plus éloignés et maintenant, comme une vigne dégénérée qui porte des fruits amers, tu ne peux plus protéger ta terre, tes femmes ni tes enfants contre l'ennemi. Allons, livre-toi aux déchirements civils, sans tenir compte de la parole de l'évangile : « Tout royaume divisé tombera dans la désolation et la maison s'écroulera sur la maison. » Parce que ton royaume s'est trouvé divisé, parce que la fureur des discordes intérieures et les fumées de l'envie ont obscurci ton esprit, parce que ton orgueil ne t'a pas permis d'obéir à un roi unique, tu vois les païens ravager ton pays, tes maisons s'effondrer les unes sur les autres et un long deuil se préparer pour ta postérité. Tes descendants verront les petits de la lionne barbare maîtres de tes forteresses, de tes cités, de tous tes biens : exclus de cet héritage, ils ne le reconquerront jamais, ou peu s'en faut. »

Le roi Gormond livre la Loegrie aux Saxons. Les Bretons se retirent en Cornouailles et en Galles. Theon, archevêque de Londres, et Thadiocée, archevêque d'York, se réfugient en Galles avec leur clergé et les reliques des saints. Beaucoup d'ecclésiastiques passent même en Armorique et la Loegrie ainsi que la Northumbrie restent vides de tous les religieux qui les peuplaient. « Mais j'en reparlerai ailleurs, dit Geoffroy, quand je traduirai le Livre de l'Exil. »

Ainsi les Bretons perdent pour longtemps la domination de l'île ; et, même, la partie du pays qui leur restait est partagée entre trois rois, sans cesse guerroyant entre eux. Les Saxons, d'ailleurs, ne deviennent pas, pour autant, aussitôt maîtres de l'île : ils sont également partagés entre trois rois, qui tantôt combattent les Bretons et tantôt se combattent les uns les autres.

En ce temps-là, Augustin est envoyé en Bretagne par le pape Grégoire pour convertir les Anglais, qui avaient anéanti le christianisme dans l'île. Les Bretons n'avaient pas cessé, depuis le pape Éleuthère, d'être chrétiens : Augustin trouve chez eux un arche-

vêché, sept évêchés et de nombreuses abbayes ; à Bangor en particulier existait un monastère divisé en 7 parties, chacune avec 300 moines et un prieur, tous vivant du travail de leurs mains, sous la direction de l'abbé Dinoot. Comme Augustin réclamait l'obédience des évêques bretons et voulait se les associer pour évangéliser les Anglais, Dinoot lui répond que ces évêques ne lui devaient aucune soumission et qu'ils refusaient de prêcher leurs ennemis, aussi bien qu'ils le feraient pour des chiens. Édelbert, roi de Cantie, en voyant ce dédain des Bretons à l'égard des Anglais, invite Édilfrid, roi de Northumbrie, ainsi que les autres princes de sa nation, à châtier Bangor et son abbé. Les Anglais marchent sur Legecestria, où le duc Brocmail attend leur attaque avec de nombreux moines, venus de partout, et surtout de Bangor. Les Bretons, moins nombreux, sont battus, non toutefois sans avoir infligé de grosses pertes à l'ennemi. La ville prise, Édilfrid fait mettre 1200 moines à mort. Poussant ensuite vers Bangor, il se heurte aux trois chefs bretons Blederic, duc de Cornouailles, Margadud, roi de Démétie, et Cadvan, roi de Vénédotie : cette fois il est mis en fuite; mais les Bretons perdent 10.067 hommes et le duc Blederic lui-même. (Chap. 179-189)

Obligé par la force de l'histoire à raconter enfin le déclin du prétendu empire breton, Geoffroy a passé rapidement sur la défection de toutes les provinces qu'Arthur aurait conquises hors de Grande-Bretagne. Il s'est préoccupé à peu près exclusivement de présenter le fait essentiel : l'occupation de l'île elle-même par les Saxons; et il a marqué deux étapes de cette action : la première, qui aurait été l'abandon de la Northumbrie et de la Cantie aux Saxons par le traître Modred ; la seconde, qui aurait été la remise aux Saxons par le roi Gormond de tout le pays situé au sud de l'Humber et à l'est de la Severn. Mais, selon l'histoire véritable, les Saxons n'avaient pas aussitôt réalisé leur unité politique : ils avaient été d'abord soumis au régime de l'heptarchie, c'est-à-dire qu'ils s'étaient trouvés divisés en sept états souvent rivaux, dont les trois plus importants, et qui devaient obtenir successivement l'hégémonie du VIIe au IXe siècle, étaient la Northumbrie, la Mercie et le Wessex. Geoffroy le savait et c'est pourquoi il a indiqué que les Saxons obéissaient, à l'époque dont il parle, à trois rois différents.

*
* *

En ce qui concerne les Bretons, il a, pour réunir les éléments de son récit, procédé de la manière suivante. La narration de l'*Historia Britonum* anonyme s'arrêtait avec les exploits d'Arthur : il ne fallait plus compter sur l'appui de ce texte. En revanche, un auteur s'offrait, auquel on pouvait utilement recourir : c'était Gildas ; et c'est, en effet, à Gildas que Geoffroy a emprunté les noms des quatre successeurs immédiats d'Arthur, Constantin, Aurèle Conan, Vortipore, Malgo, — et non seulement leurs noms, mais aussi certaines caractéristiques de leurs personnages.

Constantin met à mort les deux fils de Modred sur les autels où ils s'étaient réfugiés à Winchester et à Londres, parce que Gildas a accusé du même crime le roi de Domnonée Constantin [1]. La différence est que les princes indiqués par Gildas comme les victimes de Constantin étaient de tout jeunes enfants, et non pas des jeunes gens en état de porter les armes, et non pas non plus les fils de Modred.

Aurèle Conan est passionné de guerres civiles et met à mort deux de ses cousins, ses rivaux, parce que Gildas a accusé Aurelius Caninus de détester la paix de sa patrie et de s'être souillé par les mêmes parricides que Constantin [2].

Vortipore, représenté comme vainqueur des Saxons, ne ressemble point au Vortiporius, roi de Démétie, dont parle Gildas [3], mais il en porte du moins le nom.

Malgo, enfin, le vainqueur des rois, le puissant guerrier, le prince le plus largement généreux, mais atteint toutefois du vice de sodomie, est qualifié des termes mêmes dont s'est servi

1. *De excidio et conquestu Britanniae*, ch. 28 : «... immundae leaenae Damnoniae tyrannus catulus Constantinus. Hoc anno ... in duarum venerandis matrum sinibus, ecclesiae carnalisque, sub sancti abbatis amphibalo, latera regiorum tenerrima puerorum vel praecordia crudeliter... inter ipsa, ut dixi, sacrosancta altaria nefando ense hastaque pro dentibus laceravit... ».

2. *Ibid.*, ch. 30 : « Quid tu..., Aureli Canine, agis ? Nonne eodem quo supradictus, si non execrabiliore parricidiorum... caeno, velut quibusdam marinis... voraris undis ? »

3. *Ibid.*, ch. 31.

Gildas à son égard, latinisant son nom en Maglocunus; et comme Gildas semblait lui attribuer un large empire dans l'île de Bretagne, Geoffroy a étendu son influence encore un peu plus loin en lui faisant reconquérir les îles comprovinciales [1].

Ainsi, c'est Gildas qui a fourni à Geoffroy cette série de quatre rois. Mais, tout en empruntant à son auteur des noms et des traits de caractère, Geoffroy s'est arrangé pour laisser soigneusement de côté tout ce qui était trop défavorable à ses héros. Gildas n'avait nommé les cinq rois bretons ses contemporains [2] que pour prononcer contre eux la diatribe la plus violente : Geoffroy n'a pas voulu les peindre sous un jour trop sombre. Il a bien admis que Constantin mît à mort deux jeunes gens réfugiés auprès des autels; mais c'étaient deux ennemis, les fils du traître Modred. Il a bien admis qu'Aurèle Conan aimât trop les guerres civiles; mais ce n'était qu'une tache légère sur le caractère de cet homme plein de bravoure. Il a bien admis que Malgo fût adonné à la sodomie; mais c'était le seul reproche qu'on pût adresser à ce prince puissant et libéral.

Il fallait cependant, pour expliquer les succès croissants des Bretons, que des défaillances se fussent produites quelque part. Il a suffi à Geoffroy de poser que Caretic avait été un prince inconsistant : le reste, dans la préparation de la catastrophe, était imputable à l'attitude criminelle des Saxons, qui avaient fait appel à une nouvelle sorte de barbares, les Africains du roi Gormond. L'auteur, tout au cours de son roman, s'est appliqué à recueillir, sans en omettre aucun, tous les épisodes historiques ou légendaires qui montraient la Grande-Bretagne en butte aux assauts furieux des ennemis du dehors. Après les Pictes, les Scots, les Danois, les Norvégiens, les Saxons, voici

1. *De excidio*, ch. 33 : « Quid tu enim, insularis draco, multorum tyrannorum depulsor,... largior in dando,... robuste armis,... in tam vetusto scelerum atramento, veluti madidus vino de Sodomitana vite expresso, stolide volutaris? »

2. Cinq rois, dont Geoffroy n'a retenu que quatre, omettant Cuneglasus, qu'il a peut-être considéré comme trop sordide.



qu'un nouveau texte lui fournissait l'histoire du roi Gormond. Ce texte, c'était la chanson de geste française de *Gormond et Isembard*; et, sans se soucier de ce que l'action de cette épopée se déroulait, non pas au VIe siècle, mais au IXe, c'est là qu'il a puisé l'idée de faire intervenir en Bretagne un roi d'Afrique, de lui faire assiéger Cirecester et de le mettre en relations avec le rénégat Isembard, neveu d'un roi de France. Quant à savoir pourquoi Geoffroy a placé l'événement sous le règne de Caretic, l'explication en est peut-être dans le nom même du héros. Ce nom, qui présente quelque analogie avec celui de Ceretic, personnage dont la tradition anglo-saxonne faisait le fondateur du Wessex et dont la tradition anglo-saxonne faisait un courtisan de Vortegirn [1], amenait avec lui, pour un Breton, un cortège d'idées funestes. D'autre part, conformément à une habitude qui poussait Geoffroy à mettre en relations les noms de ses personnages et ceux de la géographie, le nom de Caretic a pu attirer dans son esprit celui de Cirecestre, lequel à son tour évoquait le souvenir du siège de la ville par Gormond. A moins, d'ailleurs, que l'association de ces idées se soit faite en sens inverse et que ce soit l'histoire de Gormond, introduite ici à la convenance de Geoffroy, qui ait amené, par l'intermédiaire du nom de Cirecester, l'invention du nom de Caretic.

Après Caretic, la Loegrie tout entière étant passée aux Saxons, il ne restait plus comme refuge aux Bretons que les Galles et la Cornouailles : c'étaient les seuls provinces où, du temps de Geoffroy, la race se maintenait encore, d'ailleurs asservie. Conformément à ce qu'enseignait l'histoire de ces contrées, et en exploitant le thème, indiqué par Gildas, que la ruine des Bretons avait tenu en grande partie à leurs querelles intestines, Geoffroy a noté que dès lors le pouvoir s'était trouvé partagé entre trois chefs : le duc de Cornouailles, le roi de Sud-Galles et le roi de Nord-Galles. Quant aux noms dont il a bap-

1. Voir *Historia Britonum*, chap. 37. Geoffroy connaissait certainement le passage et c'est peut-être sous l'influence de cette lecture qu'il a arrêté son choix, pour en faire un mauvais roi, sur Ceretic Guletic, dont il avait trouvé le nom dans les généalogies galloises (liste V).

tisé chacun d'eux, on ne saurait dire d'où vient celui de Bledericet tout ce qu'on sait est que ce nom a été porté en pays breton, notamment au x[e] siècle, par un évêque de Llandaf [1]. Le nom de Margadud, roi de Démétie, a été puisé dans les généalogies galloises du x[e] siècle [2]. Les mêmes généalogies [3] ont fourni le nom de Cadvan et le choix de Geoffroy s'explique ici par le fait que Cadvan figurait, dans le texte gallois, comme père de Catguolaun, c'est à-dire d'un personnage auquel notre auteur, à l'imitation de Bède, allait être amené bientôt à tailler un large rôle sous le nom de Cadvallo.

*
* *

Geoffroy devait à Bède la connaissancc de l'histoire de Cadvallo : et en effet, à partir de l'endroit où nous en sommes, le principal de ses informateurs, son véritable guide, a été l'historien anglais. Par là s'explique qu'il lui échappe maintenant d'appeler les envahisseurs de la Bretagne, non plus des Saxons, mais des Anglais.

Dans la partie du récit qui m'occupe pour l'instant, les renseignements livrés par Bède à Geoffroy étaient surtout relatifs à l'histoire religieuse et c'est pour la première fois que Geoffroy, usant de cet informateur, s'est un peu rapproché des événements authentiques.

Jusque là, comme on a pu le voir à propos de sa façon de décrire l'évangélisation de la Bretagne sous le roi Lucius [4] et l'organisation administrative qui en aurait résulté, presque tout ce qu'il avait raconté de l'église bretonne n'était que fable. On est confirmé dans cette opinion quand on recueille ses prétendues informations sur la distribution et l'occupation des archevêchés et évêchés au cours des temps. Et voici, en effet, comment se composent ses différentes indications :

1. *Livre de Llandaf*, p. 517-518.
2. Liste II.
3. Liste I.
4. Ci-dessus, p. 164 ss.

SIÈGE DE DOL :
Sanson (chap. 157)
Teliau (chap. 157)

ARCHEVÊCHÉS INSULAIRES :

LONDRES :	*YORK :*	*CARLION :*
Guethelin (chap. 90 ss.)	*Samson (chap. 130, 151)*	*Tremorin (chap. 128)*
Théon (précédemment évêque de Gloucester) [chap. 179, 186]	*Pyrame (chap. 151)*	*Dubricius (chap. 156)*
	Thadiocée (chap. 158)	*David (chap. 157, 179)*
		Kinoc (précédemment évêque de Lampatern) [chap. 179]

EVÊCHÉS :

ALCLUD :	*GLOUCESTER :*
Eleden (chap. 157)	*Eldad (chap. 125 ss.)*
	Theon (chap. 179)
SILCESTER :	*WINCHESTER :*
Maugan (chap. 157)	*Duvian (chap. 157)*

Si quelques-unes des assertions impliquées par ce tableau sont exactes, le plus grand nombre est manifestement contraire à la vérité. Ni Londres, ni York n'ont jamais été des villes archiépiscopales avant la conversion des Anglais au catholicisme. — Gloucester, malgré son abbaye de Saint-Pierre, n'est devenue ville épiscopale que sous le gouvernement d'Henri VIII. — Samson, comme il résulte des diverses histoires de sa vie anciennement écrites, n'a jamais occupé le siège d'York et, quand un synode tenu à Saint-Germain en Cornouailles l'arracha à la vie érémitique pour l'élever à l'épiscopat, il passa la mer et alla fonder en Armorique le siège de Dol. — Le nom de Thadiocée, prétendu successeur de Pyrame à York, semble bien n'être qu'une déformation de celui d'Oudoucée, qui ne vécut qu'à Llandaf. — La succession des archevêques de Carlion, telle que l'a établie Geoffroy (Tremonin-Dubrice-David-Kinoc), est contraire à la tradition de Llandaf, qui donne la série suivante : Dubrice (fondateur du siège) -Teilau-Oudoucée; et que cette tradition ait pris commencement avant ou après Geoffroy, indépendamment de lui ou d'après ce qu'il avait écrit, le témoignage de Geoffroy n'en a pas plus de valeur : si Geoffroy a écrit postérieurement à la date où s'est formée la tradition de Llandaf, il est manifeste qu'il a altéré cette tradition ; et s'il a écrit antérieurement, il faut croire que les clercs

de Llandaf, qui ont adopté une présentation des choses si différente de la sienne, ne se considéraient pas comme obligés de tenir sa version pour authentique ni, par conséquent, de la maintenir. — Sur quelques points seulement les affirmations de Geoffroy se rencontrent avec celles des autres auteurs : ainsi quand il donne Samson et Teliau comme évêques de Dol et quand il rapporte que Dubrice, s'étant démis de son archevêché, s'était voué à la vie érémitique. Mais pour le reste, nul indice d'authenticité. La fantaisie de Geoffroy éclate à propos de saint David ; et là, il semble qu'il y ait eu de sa part une intention de servir non seulement les intérêts des Bretons contre les Saxons, mais aussi ceux de Llandaf contre les prétentions rivales de Mynyw. David, l'un des saints les plus populaires des Galles, a été réclamé comme patron par des sanctuaires divers. Il était la gloire de Mynyw, où Patrice avait annoncé sa venue, où il avait fleuri, où il était mort ; mais Glastonbury n'en devait pas moins prétendre, au XIIIe siècle, qu'elle possédait sa sépulture. Geoffroy, pour sa part, semble avoir imaginé une histoire particulière : David, selon lui, avait succédé à Dubrice, oncle d'Arthur ; il conférait au roi quelque chose de son propre renom et, par une réciprocité ordinaire entre princes laïques et prélats ecclésiastiques, il se trouvait confirmé par le roi, aux yeux de la postérité, dans la possession de l'archevêché de Glamorgan ; il pouvait bien, après celà, aller mourir à Mynyw, dans une abbaye qui, de l'aveu de Geoffroy, lui tenait spécialement à cœur : il n'en appartenait pas moins à Llandaf.

Cette histoire des archevêchés et des évêchés bretons racontée par Geoffroy n'a donc même pas la valeur d'une tradition nationale ou locale : c'est une invention de son crû ; et il en est de même de l'histoire des diverses églises nommées dans son livre : églises de Saint-Julius et de Saint-Aaron à Carlion, église de Saint-Amphibalus à Winchester. J'ai dit que ni Saint-Julius ni Saint-Aaron n'avaient jamais existé : en ce qui concerne Saint-Amphibalus, j'ai également expliqué [1] que

1. Ci-dessus, p. 183.

l'existence du prétendu saint avait dû prendre naissance à l'occasion d'une note au texte de l'*Historia ecclesiastica* où le nom d'*amphibalus* glosait celui de *caracalla*. Ce qui donne à penser que la confusion qui s'est alors produite (*amphibalus* ayant été pris pour le nom du confesseur d'Alban) a bien pu provenir de Geoffroy, c'est que, dans le passage de l'*Historia regum Britanniae* relatif à Constantin, on voit qu'effectivement l'écrivain a lu les mots *sub sancti abbatis amphibalo*, « sous le manteau du saint abbé », comme si *amphibalus* avait été le nom de l'abbé et qu'il a entendu comme s'il y avait eu « le monastère de saint Amphibalus ». Au reste, que ce texte vienne, dans son ouvrage, après l'histoire du martyre d'Alban, ce n'est pas la preuve que Geoffroy n'ait pas connu, dès le moment où il racontait ce martyre, le passage où Gildas parlait de Constantin et de son crime : c'est seulement l'indice qu'il prenait ses notes d'avance et qu'il n'écrivait pas sans savoir à quelle fin il en viendrait.

*
* *

Ainsi, tout ce qu'a écrit Geoffroy concernant l'histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne est controuvé jusqu'au moment où l'*Historia ecclesiastica* de Bède, qu'il n'avait encore utilisée qu'accessoirement, en tant que double de certaines autres autorités, s'est ouverte à lui comme la seule source d'information dont il pût disposer désormais. C'est de là [1] qu'il a tiré toute

1. *Historia ecclesiastica*, II, 2 : « ..Quod [le refus à opposer aux prétentions d'Augustin] cum esset statutum, venerunt, ut perhibent, septem Brittonum episcopi et plures viri doctissimi, maxime de nobilissimo eorum monasterio, quod vocatur lingua Anglorum Bancornaburg, cui tempore illo Dinoot abbas praefuisse narratur.. .

Quibus vir Domini Augustinus fertur minitans praedixisse quia, si pacem cum fratribus accipere nollent, bellum ab hostibus forent accepturi et, si nationi Anglorum noluissent viam vitae praedicare, per horum manus ultionem essent mortis passuri. Quod ita ut praedixerat divino agente judicio patratum est.

Siquidem post haec ipse, de quo diximus, rex Anglorum fortissimus Aedilfrid, collecto grandi exercitu, ad civitatem Legionum, quae a gente Anglorum Legacaestir, a Brittonibus autem rectius Carlegion appellatur, maximam gentis perfidae stragem dedit [an. 613]. Cumque bellum acturus videret sacerdotes eorum, qui ad exorandum Deum pro milite bellum agente convenerant, seorsum in tutiore loco consistere, sciscitabatur qui essent hi, quidve acturi illo convenis-

son histoire de la mission d'Augustin en Grande-Bretagne, de l'état de l'église bretonne à cette époque, des dissentiments du missionnaire avec le clergé indigène, de l'organisation du monastère de Bangor, de la destruction des moines par Édilfrid.

Mais en même temps. Geoffroy a pris bien soin d'interpréter les indications de son auteur d'une manière favorable aux Bretons. Pour rendre plus imposante l'organisation ecclésiastique qu'Augustin avait trouvée chez ces derniers, il n'a pas manqué d'ajouter à la mention des sept évêchés dont parlait Bède celle d'un archevêché. Par ailleurs, il s'est soigneusement gardé de présenter la victoire d'Édilfrid à Chester, ainsi que le faisait Bède, comme un châtiment divin appelé par la colère d'Augustin : il a préféré raconter que l'action militaire d'Édilfrid avait été provoquée par une intervention d'Éthelbert, protecteur tout laïque d'Augustin. Il n'a pas voulu, non plus, que les Bretons eussent cédé aux seules forces d'Édilfrid : c'est à une coalition de tous les Saxons de l'île qu'il a attribué leur défaite. Il n'a pas voulu davantage que Brocmail eût abandonné dès la première attaque des Anglais les religieux qu'il avait mission de protéger : il n'a accepté de le voir fuir qu'après qu'il avait infligé des pertes sévères à l'ennemi. Il n'a pas voulu, enfin, qu'Édilfrid restât, après sa victoire, maître de Chester : il a imaginé une victoire des trois chefs de Cornouailles, de Démétie et de Vénédotie, qui, bien que coûteuse, avait sauvé Bangor et obligé le Northumbrien à se retirer très loin vers le septentrion.

sent. Erant autem plurimi eorum de monasterio Bancor, in quo tantus fertur fuisse numerus monachorum, ut, cum in septem portiones esset cum praepositis sibi rectoribus monasterium divisum, nulla harum portio minus quam trecentos homines haberet, qui omnes de labore manuum suarum vivere solebant. Horum ergo plurimi ad memoratam aciem, peracto jejunio triduano, cum aliis orandi causa convenerant, habentes defensorem nomine Brocmailum, qui eos intentos precibus a barbarorum gladiis protegeret. Quorum causam adventus cum intellexisset rex Aedilfrid, ait : « Ergo, si adversum nos ad Deum suum clamant, profecto et ipsi, quamvis arma non ferant, contra nos pugnant, qui adversarios nos imprecationibus persequuntur. » Itaque in hos primum arma verti jubet et sic ceteras nefandae militiae copias non sine magno exercitus sui damno delevit. Extinctos in ea pugna ferunt, de his qui ad orandum venerant, viros circiter mille ducentos, et solum quinquaginta fuga esse lapsos. Brocmail ad primum hostium adventum cum suis terga vertens, eos quos defendere debuerat, inermes ac nudos ferientibus gladiis reliquit. »

*
* *

Pourtant, au moment où Geoffroy en venait à cet âge de l'histoire dont traitait particulièrement Bède, c'était chose faite de la puissance des anciens occupants de l'île : à la date où Augustin prenait le premier contact avec la cour du Kent, les Anglo-Saxons étaient maîtres de tout le pays jusqu'à la Severn et jusqu'aux confins de la Cornouailles : des établissements religieux d'autrefois il ne restait plus rien. Geoffroy était bien obligé de le reconnaître et il était arrivé au terme où toute la fantaisie mensongère qu'il avait déployée apparaissait comme dépensée en pure perte. La grande épopée qu'il avait bâtie disparaissait dans les vaines ombres du passé ; la place restait aux conquérants du dehors ; et l'enthousiasme dont il s'était sans doute laissé gagner en tâchant de l'inspirer à ses lecteurs retombait de tout le poids des illusions brisées. Tant de vaillantes actions, tant de constance dans la lutte contre les envahisseurs, tant de hardies équipées au-delà des frontières n'avaient pas empêché Arthur de voir son œuvre s'écrouler, sapée par la trahison. Guanhumare expiait au couvent son infidélité, Gormond portait le dernier coup à l'indépendance bretonne et toutes les péripéties du roman, toutes également sublimes, conduisaient au spectacle d'une gloire irrémédiablement effondrée. Mais quelque chose de plus s'était également écroulé : c'était le rêve lui-même. Il fallait revenir à la réalité, à la conscience que cette histoire n'était que fable et que le retour de ce peuple sur ses destinées était d'autant moins propre à lui faire présager un avenir meilleur, que l'appel à ses vertus d'autrefois était un cri dans le néant. C'est cet ensemble de sentiments que résume le couplet lyrique de Geoffroy sur ces tares du peuple breton auxquelles il a imputé les malheurs de la nation. De même qu'il avait été saisi précédemment [1] d'une joyeuse admiration pour l'héroïque défense opposée par Cassibellan à Jules César, il se sentait maintenant accablé par la défaite. Il était envahi d'une tristesse mêlée de dépit, comme l'avait été Gildas,

1. Chap. 62.

six siècles plus tôt, et, venu à son tour au même état d'esprit, il a tout naturellement repris les arguments du réquisitoire auquel s'était livré son prédécesseur, flétrissant la dégénérescence de ses compatriotes et leur inclination criminelle pour la guerre civile : dure réprimande, mais qui, avec ses airs méprisants, partait d'un cœur ami.

2. Cadvan et Cadvallo.

La partie de l'*Historia ecclesiastica* de Bède qui va du règne d'Ethelfrid à celui d'Oswi comprenait, outre les renseignements relatifs à la bataille de Chester, un certain nombre de traits qui concernaient plus ou moins directement les Bretons et que voici :

Aedilfrid, roi de Northumbrie, prince puissant et grand ennemi des Bretons, comparable à Saül sauf en ce qu'il était païen, persécute Aedwin et, cherchant par tous les moyens à le tuer, l'oblige à vivre pendant longtemps dans l'exil [1].

Aedilfrid est tué dans une bataille que lui livre sur l'Idla le roi anglais Redvald, auprès duquel Aedwin s'était réfugié. Aedwin, devenu roi, règne simultanément sur les Anglais et sur les Bretons et soumet même à son autorité les îles d'Anglesey et de Man [2].

Mais la 17e année de son règne, Caedwalla, roi des Bretons, se soulève contre lui, soutenu par Penda, qui, en ce temps-là, se trouva placé

1. I, 34 : « His temporibus, regno Nordanhymbrorum praefuit rex fortissimus et gloriae cupidissimus Aedilfrid, qui plus omnibus Anglorum primatibus gentem vastavit Brittonum... »

II, 12 : « Cum, persequente illum [Aedwinum] Aedilfrido, qui ante eum regnavit, per diversa occultus loca vel regna multo annorum tempore profugus vagaretur, tandem venit ad Redvaldum.... »

2. II, 12 : « ..exercitum ad debellandum Aedilfridum collegit [Redvald] copiosum, eumque sibi occurrentem cum exercitu multum impari... occidit in finibus gentis Merciorum, ad orientalem plagam amnis qui vocatur Idlae... Ac sic Aedwinus, juxta oraculum quod acceperat, non tantum regis sibi infesti insidias vitavit, verum etiam eidem perempto in regni gloriam successit. »

II, 9 : « cui videlicet regi [Aedwino], in auspicium suscipiendae fidei et regni caelestis, potestas etiam terreni creverat imperii : ita ut, quod nemo Anglorum ante eum, omnes Brittanniae fines, qua vel ipsorum vel Brittonum provinciae habitant, sub ditione acceperit. Quin et Mevanias insulas, sicut et supra docuimus [II, 5], imperio subjugavit Anglorum... »

pendant 22 années à la tête du royaume de Mercie avec des chances diverses. Une bataille s'engage, le 4 des ides d'octobre de 623, à Haethfelth, où Aedwin est tué à l'âge de 48 ans, ainsi que son fils Osfrid. Et c'est un sombre tableau que celui de la Northumbrie pendant cette période, où simultanément le païen Penda et le chrétien Caedwalla, monstre de cruauté, exercent leurs ravages sur le pays [1].

Après la mort d'Aedwin, Osric, fils d'Aelfric, et Eanfred, fils d'Aedilfrid, qui, se partageant la Northumbrie, avaient pris l'un la Deire, l'autre la Bernicie, périssent également sous les coups de Caedwalla [2].

Oswald, frère d'Eanfrid, accédant au trône à son tour, est vainqueur de Caedwalla, qui périt dans une bataille livrée sur les bords du Denisesburn, à Hefenfelth (Caelestis Campus), près d'un tertre où, avant la rencontre, il avait fait dresser la croix du Christ et l'avait tenue de ses propres mains tandis qu'on la fixait en terre. Mais après 9 années de règne, il est lui-même tué par Peanda au combat de Maserfelth [3].

1. II, 20 : « At vero Aedwin cum decem et septem annis genti Anglorum simul et Brittonum gloriosissime praeesset,.. rebellavit adversus eum Caedvalla, rex Brittonum, auxilium praebente illi Penda, viro strenuissimo de regio genere Merciorum, qui et ipse, eo tempore, gentis ejusdem regno annis viginti et duobus varia sorte praefuit ; et conserto gravi proelio in campo qui vocatur Haethfelth, occisus est Aedwin die quarta iduum octobris, anno dominicae incarnationis sexcentesimo tricesimo tertio, cum esset annorum quadraginta et octo; ejusque totus vel interemptus vel dispersus est exercitus. In quo etiam bello, ante illum unus filius ejus, Osfrid, juvenis bellicosus, cecidit...

Quo tempore maxima facta est strages in ecclesia vel gente Nordanhymbrorum, maxime quod unus ex ducibus a quibus acta est paganus, alter quia barbarus erat pagano saevior. Siquidem Penda cum omni Merciorum gente idolis deditus et christiani erat nominis ignarus : at vero Caedvalla, quamvis nomen et professionem haberet christiani, adeo tamen erat animo ac moribus barbarus, ut ne sexui quidem muliebri vel innocuae parvulorum parceret aetati, quin universos atrocitate ferina morti per tormenta contraheret, multo tempore totas eorum provincias debacchando pervagatus, ac totum genus Anglorum Brittaniae finibus erasurum se esse deliberans. »

2. III, 1 : « At, interfecto in pugna Aedwino, suscepit pro illo regnum Derorum, de qua provincia ille generis prosapiam et primordia regni habuerat, filius patrui ejus Aelfrici, vocabulo Osric... Porro regnum Berniciorum (nam in has duas provincias gens Nordanhymbrorum antiquitus divisa erat) suscepit filius Aedilfridi, qui de illa provincia generis et regni originem duxerat, nomine Eanfrid... Qui uterque rex, ut terreni regni infulas sortitus est, sacramenta regni caelestis, quibus initiatus erat, anathematizando prodidit, ac se priscis idolatriae sordibus polluendum perdendumque restituit. Nec mora, utrumque rex Brittonum Caedvalla impia manu, sed justa ultione peremit. »

3. III, 1 : « ..quo [Osvaldo], post occisionem fratris Eanfridi, superveniente cum parvo exercitu, sed fide Christi munito, infandus Brittonum dux cum immensis illis copiis, quibus nihil posse resistere jactabat, interemptus est, in loco qui lingua Anglorum Denisesburna, id est Rivus Denisi, vocatur. »

III, 2 : « Ostenditur autem usque hodie... locus ille, ubi, venturus ad hanc

Oswius succède à son frère Oswald et règne pendant 28 années. Il est attaqué par Penda, et aussi par son fils Alchfrid et son neveu Oidilvald. En 655, le 17 des calendes de décembre, comme Penda ne cessait de le harceler, il lui offre toutes sortes de présents et d'avantages pour l'amener à composition ; mais en vain. Se décidant alors à recourir aux armes, il lui livre bataille sur les bords du Winnaed et, quoique avec des forces trois fois moindres, il bat son adversaire, qui périt [1]. Oswius devient alors roi de Mercie pendant 3 ans, laissant à Penda la Mercie de l'ouest. Trois années après, Penda ayant été tué, quelques chefs de Mercie, Immin, Eaba et Eadberct se soulèvent contre Oswius et prennent pour roi Wlfhere, fils de Penda, qui avait été élevé secrètement : le royaume demeure alors indépendant [2].

pugnam, Osvald signum sanctae crucis erexit... Denique fertur quia, facta citato opere cruce, ac forea preparata in qua statui deberet, ipse fide fervens hanc arripuerit, ac foreae imposuerit, atque utraque manu erectam tenuerit, donec adgesto a militibus pulvere, terrae figeretur, et hoc facto elata in altum voce cuncto exercitui proclamaverit : « Flectamus omnes genua et Dominum omnipotentem, vivum ac verum, in communi deprecemur, ut hos ab hoste superbo ac feroce sua miseratione defendat : scit enim ipse quia juxta pro salute gentis nostrae bella suscepimus. » Fecerunt omnes ut jusserat : sic incipiente diluculo in hostem progressi, juxta meritum suae fidei, victoria potiti sunt...

Vocatur locus ille lingua Anglorum Hefenfelth, quod dici potest latine Caelestis Campus... »

1. III, 14 : « Translato ergo ad caelestia regna Osvaldo, suscepit regni terrestris sedem pro eo frater ejus Osviu, juvenis triginta circiter annorum, et per annos viginti octo laboriosissime tenuit. Impugnatus videlicet et ab ea quae fratrem ejus occiderat pagana gente Merciorum et a filio quoque suo Alchfrido, necnon et a fratruo, id est fratris qui ante eum regnavit filio, Oidilvaldo... »

III, 24 : « His temporibus, rex Osviu cum acerbas atque intolerabiles pateretur irruptiones saepe dicti regis Merciorum, qui fratrem ejus occiderat, ad ultimum, necessitate cogente, promisit se ei innumera et majora quam credi potest ornamenta regia vel donaria in pretium pacis largiturum, dummodo ille domum rediret et provincias regni ejus usque ad internecionem vastare desineret. Cumque rex perfidus nullatenus precibus illius assensum praeberet, qui totam ejus gentem a parvo usque ad magnum delere atque exterminare decreverat, respexit ille ad divinae auxilium pietatis... Denique fertur quia tricies majorem pagani habuerint exercitum... Inito ergo certamine, fugati sunt et caesi pagani...; et quia prope fluvium Vinvaed pugnatum est..., contigit ut multo plures aqua fugientes quam bellantes perderet ensis...

Hoc autem bellum rex Osviu in regione Loidis, tertio decimo regni suo anno, decimo septimo die kalendarum decembrium cum magna utriusque populi utilitate confecit. »

2. III, 24 : « Idem autem rex Osviu tribus annis post occisionem Pendan regis Merciorum genti, necnon et caeteris australium provinciarum populis, praefuit... Quo tempore donavit praefato Peada, filio regis Pendan, eo quod esset cognatus suus, regnum Australium Merciorum... Sed idem Peada proximo vere multum nefarie peremptus est... Completis autem tribus annis post interfectionem Pendan

Ces éléments ont servi à Geoffroy pour composer le récit suivant :

Les Bretons, après l'alerte de la bataille de Chester et la retraite d'Édelfrid, s'assemblent à Chester et s'y donnent Cadvan pour roi unique. Menacé au-delà de l'Humber, Édelfrid concentre ses troupes : mais, avant d'en venir aux mains, on traite et l'on convient que le fleuve formera désormais la limite des deux royaumes. Édelfrid se lie ensuite de bonne amitié avec Cadvan ; et quand il répudie sa femme enceinte, celle-ci se réfugie naturellement auprès de Cadvan, chez qui elle met au monde un fils nommé Edwin, qui est élevé de compagnie avec Cadvallo, le propre fils de Cadvan, sensiblement du même âge, et envoyé plus tard avec lui auprès de Salomon d'Armorique pour y apprendre le métier des armes.

A la mort de leurs parents, Edwin et Cadvallo rentrent en Grande-Bretagne et, tout d'abord, règnent en bon accord chacun d'un côté de l'Humber. Mais au bout de 2 ans, Edwin demande à Cadvallo l'autorisation de prendre la couronne de roi et de célébrer cet événement en Northumbrie comme Cadvallo était en droit de le faire au sud de l'Humber. On se réunit pour en discuter auprès du fleuve Duglas. Or, tandis que les plus sages travaillent à établir une entente, Cadvallo prête l'oreille aux discours de son neveu Brian, qui, versant force larmes, lui rappelle tous les maux de l'invasion saxonne et les tristes destins de Vortegirn, d'Aurèle Ambroise, d'Arthur, de Caretic : quel surcroît d'orgueil l'étranger ne prendra-t-il pas s'il est autorisé maintenant à user du titre de roi ? Remué par ces paroles, Cadvallo repousse la demande d'Edwin et lui fait savoir qu'il est contraire à la tradition que l'île de Bretagne compte deux rois couronnés ; et comme Edwin annonce son intention de se passer de permission, il l'avertit que, s'il enfreint sa défense, il ira lui trancher la tête sous son diadème.

Mais la guerre n'est pas favorable à Cadvallo. Vaincu par Edwin, qui envahit la Bretagne, il passe en Albanie, puis en Irlande, d'où il tente vainement de repasser dans son pays : car chaque fois, Edwin, averti par un devin d'Espagne, nommé Pellitus, qui prédisait les événements à venir d'après le vol des oiseaux et le cours des étoiles, se trouve à l'endroit où se prépare le débarquement. — Cadvallo va demander conseil et aide à Salomon d'Armorique. Mais, séparé par la tempête des vaisseaux qui l'accompagnaient, il aborde

regis, rebellarunt adversus regem Osviu duces gentis Merciorum Immin, et Eaba, et Eadberct, levato in regem Wlfhere, filio ejusdem Pendan adolescente, quem occultum servaverant... »

avec Brian dans l'île de Guernesey. Refusant, de douleur, toute nourriture pendant trois jours, il demande ensuite de la chair de venaison ; et Brian, n'ayant rien pu découvrir dans la forêt, taille un morceau de sa propre cuisse et le fait manger à son oncle, qui le trouve suave. Se rembarquant, Cadvallo aborde enfin à Kidaleta [1] et se rend à la cour du roi Salomon.

Salomon déplore, devant lui, les malheurs de la Bretagne, que ses chefs n'ont pas su défendre comme l'Armorique a été défendue par les siens. Un peu humilié, Cadvallo le remercie de sa compassion et, à son tour, accuse longuement la profonde corruption de ceux qui, après le départ de Maximien, étaient restés en Grande-Bretagne. Cependant, il rappelle à Salomon que l'honneur de sa race lui commande de tenter un effort pour rétablir les Bretons insulaires dans leur dignité : car ils sont, lui et Salomon, unis d'étroite parenté, comptant pour aïeul commun Malgo, le grand roi, quatrième après Arthur, qui avait eu deux fils, dont l'un, nommé Ennian, avait eu pour descendants Beli, puis Jagon, puis Cadvan, père de Cadvallo, et dont l'autre, nommé Run, était venu en Armorique, avait donné sa fille pour femme au duc Hoel, fils du grand Hoel, mariage d'où étaient issus Alain, puis Hoel, père de Salomon.

On emploie l'hiver à se concerter et l'on décide que Brian s'efforcera de tuer le mage Edwin. Brian passe en Grande-Bretagne, débarque à Port-Hamon, et se rend à York, résidence d'Edwin. Muni d'un bâton ferré, il se mêle aux pauvres qui attendent l'aumône devant le palais. Tandis qu'il se tient là, il voit passer sa sœur, captive d'Edwin, qui l'avait prise à Winchester après la fuite de Cadvallo, et qui allait, avec un bassin, chercher de l'eau pour le service de la reine. Elle le reconnaît à son tour. Réprimant toute manifestation imprudente, elle désigne le mage à son frère et promet à ce dernier de le rejoindre la nuit suivante hors de la ville, près d'un vieux temple. Brian s'approche du mage, lui plante son bourdon dans la poitrine, disparaît dans la foule et court au rendez-vous convenu. Mais sa sœur avait été empêchée d'y venir par les gardes qu'Edwin, effrayé du meurtre de Pellitus, avait postés.

Brian se retire à Exonia, fait connaître son exploit aux Bretons, les soulève et prévient Cadvallo. Peanda, roi de Mercie, l'assiège dans la ville. Mais Cadvallo ne tarde pas à survenir avec 10.000 hommes que lui avait fournis Salomon et, vainqueur de Peanda, il le compte désormais comme son fidèle allié. Il rassemble tous ses moyens, marche contre la Northumbrie et livre à Edwin la bataille

1. Saint-Malo.



d'Hedfeld, où le roi saxon est battu et tué en même temps que son fils Offrid et que Gobold, roi des Orcades.

Cadvallo exerce sa fureur à travers toutes les provinces anglaises et, ayant livré bataille à Osric, successeur d'Edwin, il le tue ainsi que ses deux neveux et Eadan, roi des Scots.

S'attaquant ensuite à Oswald, successeur d'Osric, il le met en fuite jusqu'à la muraille que l'empereur Sévère avait jadis construite entre la Bretagne et l'Écosse. Il envoie Peanda à sa poursuite. Mais Oswald, attaqué pendant la nuit au lieu nommé Hevenfeld (en latin Caelestis Campus), lève la croix du Seigneur et invite tous ses soldats à crier : « Fléchissons tous le genou et prions ensemble le Dieu tout puissant, vivant et vrai, pour qu'il nous protège contre l'armée orgueilleuse du roi breton et de son détestable chef Peanda : il sait, en effet, que nous avons entrepris cette guerre pour le salut de notre race. » Tous font comme il l'a ordonné et, au petit jour, il aborde l'ennemi, sur lequel il remporte la victoire. A cette nouvelle, Cadvallo rassemble toutes ses forces et, dans un nouveau combat livré à Burne, Peanda tue Oswald.

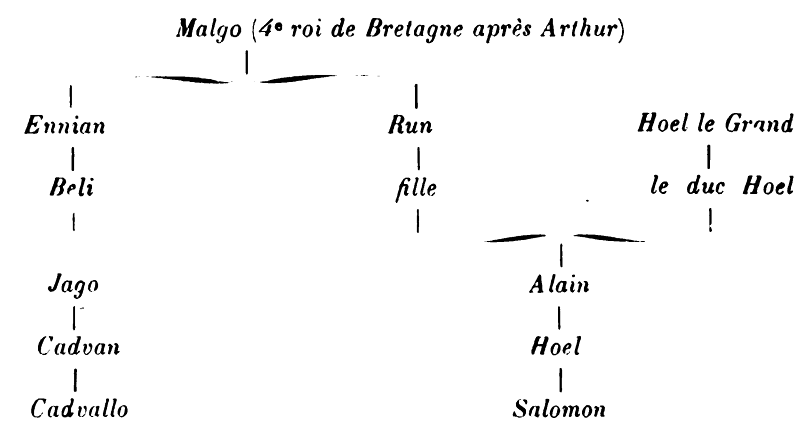
Quand Oswi succède à son frère Oswald, il achète la paix de Cadvallo à prix de présents. Mais son fils Alfrid et son neveu Ordwald se soulèvent contre lui. Mis en infériorité, ceux-ci se réfugient auprès de Peanda, qui n'ose enfreindre aussitôt, en les aidant contre Oswi, la paix établie par Cadvallo et qui médite un moyen d'animer son roi contre le Northumbrien. Un jour de Pentecôte, comme Cadvallo tenait cour royale à Londres, seul de tous les princes de l'île Oswi se dispense de paraître. Cadvallo met cette absence sur le compte de la santé ; mais Peanda accuse Oswi de nourrir des intentions perfides et demande l'autorisation d'aller le châtier aussitôt. On tient conseil. Margadud, roi des Démètes, appuie la proposition de Peanda et conseille d'entretenir la discorde parmi les Saxons en soutenant contre Oswi son fils et son neveu : cette nation sans foi avait si souvent manqué à sa parole qu'on n'était tenu envers elle à aucun égard. Sans plus différer, Peanda attaque la Northumbrie. Oswi, pressé par la nécessité, lui fait toutes sortes de concessions pourvu qu'il évacue son territoire. Mais comme ses offres sont repoussées, il se confie à la protection divine et livre près du fleuve Winved une bataille où il est vainqueur et où Peanda est tué.

Wilfrid succède à Peanda avec l'agrément de Cadvallo. Aidé d'Eba et d'Edbert, ducs de Mercie, il se soulève contre Oswi ; mais Cadvallo lui impose le respect de la paix.

Après 48 années de règne, Cadvallo meurt, très vieux, le 15 des calendes de décembre. Son corps est enfermé dans une statue

équestre en bronze, placée sur la porte occidentale de Londres, au pied de laquelle on bâtit l'église Saint-Martin pour y célébrer ses offices. (Chap. 190-201)

Ainsi, du texte de Gildas, qui lui avait fourni une série de quatre rois, Geoffroy est passé à celui de Bède, qui lui fournissait le nom de Caedwalla. C'était, chronologiquement, sauter des environs de l'année 550, date approximative de la mort de Malgo, aux environs de l'année 615, date approximative de la bataille de Chester. Une lacune se produisait donc, que Geoffroy a comblée, non pas par le moyen d'un récit continu, mais par celui d'une mention accidentelle, au moment où Cadvallo rappelle au roi Salomon les liens généalogiques qui unissent les maisons d'Armorique et de Grande-Bretagne. Les filiations imaginées alors par Geoffroy se résument dans le tableau suivant :



La partie droite de ce tableau, qui contient les noms des rois armoricains, est de pure fantaisie et contredit ce que la critique moderne a pu déterminer de certain touchant l'histoire réelle de la péninsule. La partie gauche, relative aux rois de Grande-Bretagne est également imaginaire : les éléments de la liste qu'elle présente ont été empruntés aux généalogies galloises du xe siècle [1], qui donnent la série : Mailcun — Run — Beli —

1. Liste I.

Jacob — Catman — Catguallaun. On remarque seulement que le nom de Run a été porté à tort par Geoffroy dans la colonne de droite et remplacé dans celle de gauche par le nom d'Ennian.

*
* *

L'histoire du règne de Cadvan, qu'on lit au début du récit, est sommaire : le personnage n'a été introduit ici que pour préparer l'entrée en scène de son fils Cadvallo. Le prince saxon dont il était naturel de faire son contemporain était Ethelfrid, roi de Northumbrie, le vainqueur de Chester. C'est Bède qui l'enseignait et Geoffroy a suivi Bède. Mais, tout en le suivant, il s'est permis quelques écarts dans le champ de l'invention. D'Ethelfrid, le terrible ennemi des Bretons, il a fait finalement leur ami et il a arrangé à sa façon l'histoire des relations de ce roi avec Edwin. Bède n'avait pas dit qu'Edwin fût parent d'Ethelfrid, bien qu'il l'eût présenté comme son successeur, et il n'avait pas indiqué les raisons de la haine dont le roi le poursuivait. Ces raisons, à la vérité, apparaissent assez clairement sans qu'on les énonce : Ethelfrid, qui était Bernicien d'origine et avait étendu sa domination à la totalité de la Northumbrie, c'est-à-dire à la fois à la Bernicie et à la Deire, avait chassé Edwin, parce que celui-ci, Deirien d'origine, devait faire opposition à sa double royauté, revendiquer pour lui le gouvernement de la Deire et peut-être même aspirer à celui de toute la Northumbrie. Geoffroy n'a pas compris le mécanisme de ces intérêts rivaux ; et comme il voyait d'une part qu'Ethelfrid avait porté à son tour le même titre, il lui a paru tout naturel de faire d'Edwin le fils d'Ethelfrid, quitte à expliquer pourquoi le père poursuivait le fils de sa colère. De là l'histoire de la femme d'Ethelfrid, chassée par son mari et réfugiée, tandis qu'elle était enceinte, à la cour de Cadvan.

*
* *

Tous les éléments de l'histoire de Cadvallo qui ont quelque rapport avec la réalité ont été empruntés par Geoffroy à l'*His-*

toria ecclesiastica, d'où il a transcrit littéralement plusieurs passages [1]. Ç'a été là sa seule source d'information et les additions ou modifications qu'il lui a fait subir ne sont pas autre chose que le résultat de sa propre initiative. Ailleurs, quand on le voit s'écarter de tel auteur dont il se servait et qui nous est connu, on n'a pas toujours en main la preuve formelle qu'il n'a pas été influencé par une tradition secondaire, quelque récit populaire, quelque légende galloise. Ici, au contraire, le fait est assuré qu'aucune tradition nationale ne pouvait l'inciter à abandonner le texte de Bède : Anglais et Bretons étaient d'accord sur ce qu'ils racontaient de leur passé et il est loisible de constater que les chapitres 57-65 de l'*Historia Britonum* anonyme sont le plus généralement conformes aux indications de l'*Historia ecclesiastica.* Dans les quelques passages où se manifeste une divergence entre les deux traditions, ce n'est jamais au texte d'origine galloise que Geoffroy s'est rallié, c'est au texte de l'historien anglais : si dans l'*Historia Britonum* on lit [2] qu'à la bataille de Meicen le roi Edguin tomba avec ses deux fils sous les coups de Catguollaun, Geoffroy s'en est tenu avec Bède à ne donner qu'un seul fils d'Edwin comme tué sur le terrain ; et toujours avec Bède il a désigné la bataille, non pas du nom de Meicen, comme le récit gallois, mais de celui d'Hedfeld. Quand, contrairement à Bède, Geoffroy a raconté qu'Oswald, vainqueur à Hefenfeld, avait été ensuite battu et tué à Burne, tandis que Cadvallo restait toujours en vie, ce n'est pas parce qu'il se serait reporté au texte de l'*Historia Britonum*, lequel portait [3], en parfaite conformité avec Bède, qu'Oswald avait tué Catgublaun à la bataille de Catscaul, qui est le nom breton de la bataille d'Hevenfeld. Ainsi

1. C'est de Bède que viennent même, en dernière analyse, certains traits qui paraissent y manquer. Gobold, roi des Orcades, tué à Hefeld, est inconnu de Bède ; mais Geoffroy l'a inventé parce que, selon Bède (II, 5 et II, 9), Edwin avait étendu ses conquêtes à des îles avoisinantes de la Grande-Bretagne. Eadan, roi des Scots, tué en même temps qu'Osric, est inconnu de Bède ; mais Geoffroy l'a inventé parce que, selon Bède (III, 1), Osric avait passé toute sa jeunesse parmi les Pictes.

2. Chap. 61.

3. Chap. 64.

Geoffroy n'a pas exploité ici d'autre informateur que Bède et tout ce qui se trouve chez lui sans se trouver dans Bède doit être considéré comme de son invention.

Plusieurs des développements qu'il a imaginés de la sorte avaient pour objet d'étoffer la narration et d'y introduire un peu de romanesque. C'est le cas de l'épisode du mage espagnol Pellitus, où sont venus se combiner des éléments divers : peut-être, en ce qui concerne son art de découvrir les points où Cadvallo allait tenter de débarquer, un souvenir de ce Nectanebus, qu'on voit, au début du *Roman d'Alexandre*, suivre dans un bassin magique les mouvements auxquels se livrent sur la mer les flottes ennemies ; peut-être, en ce qui concerne son origine, un souvenir de cette Tolède, foyer des sciences occultes, qui attachait au titre d'Espagnol l'idée de pouvoirs mystérieux ; peut-être, en ce qui concerne sa mort et le rôle prêté à Brian et à sa sœur, un souvenir de la légende d'Électre et Oreste se rencontrant aux portes d'Argos et se concertant pour une œuvre de mort. C'est aussi pour relever le récit et lui donner du piquant qu'a été imaginé l'épisode de Guernesey, où Brian sert en rôti à Cadvallo un morceau de sa cuisse, par un de ces sacrifices avec lequel ne rivalisaient que les plus célèbres dévouements de l'amitié, par exemple celui d'Amile versant, pour guérir la lèpre d'Ami, le sang de ses enfants.

Mais ce n'est pas seulement au divertissement du lecteur que songeait Geoffroy : c'était aussi à son édification. Il avait le souci de faire prévaloir certaines idées et sa principale intention, ici comme ailleurs, était de rehausser le plus possible le rôle des Bretons en présentant les événements de l'histoire sous le jour le plus favorable à leur réputation.

Il est vrai que, dans ce passage, il a montré à l'égard de ses compatriotes une sévérité qui, d'abord, surprend. Sa façon de présenter l'Armorique comme la terre de providence des Bretons insulaires avait pour ces derniers quelque chose d'humiliant. De même que l'Armorique, à la demande de Guethelin, avait fourni à la Grande-Bretagne le roi Constantin, duquel devait sortir la lignée la plus glorieuse ; de même que

l'Armorique, après avoir offert asile à Aurèle Ambroise et à Uther Pendragon, avait assuré par sa cavalerie la victoire de Kaerconan ; de même que l'Armorique avait fourni à Arthur le concours grâce auquel il avait reconquis son royaume : de même, c'est en Armorique, auprès du roi Salomon, qu'Edwin et Cadvallo avaient fait leurs premières armes et c'est grâce à l'aide du roi Salomon que Cadvallo était rentré en possession du royaume de ses pères. La sorte de diminution que subissait ainsi le prestige des Bretons insulaires était encore accrue, outre l'éloquence des faits, par les discours des personnages : on voit le roi Salomon, constatant la déchéance des Bretons de Grande-Bretagne, opposer à leur dégradation la fière prospérité de son propre royaume ; et Cadvallo, convenant de ce douloureux abaissement, se borne à fournir l'explication d'un triste état de choses qu'il ne conteste pas.

Pourtant, cette sévérité qui s'exprime par les propos de Salomon et de Cadvallo n'a pas la signification qu'on serait d'abord tenté de lui attribuer. Si elle entraîne l'adhésion de Geoffroy, elle n'est point de sa part le signe de l'hostilité, mais seulement du dépit. Après l'enthousiasme des beaux jours de l'histoire, au moment où il lui devenait impossible de nier la chute du royaume breton, il s'est abandonné aux réflexions que commandait la situation. Les imprécations de Gildas à l'adresse d'un peuple qui semblait s'appliquer de tous ses vices à préparer sa propre perte lui sont naturellement revenus à l'esprit et la preuve en est que les paroles de Cadvallo ne font le plus souvent que reproduire littéralement le texte du *De excidio et conquestu Britanniae*.

Ce souvenir, ces citations de l'œuvre d'autrui ôtent beaucoup de leur importance aux jugements que contient cette partie de l'*Historia regum Britanniae* : d'autant que, malgré certaines duretés de style, héritées du vieil auteur, Geoffroy a singulièrement atténué, dans l'ensemble, la virulence agressive des idées et des mots. Mais ce qui montre, mieux que tout le reste, la bénignité des critiques de Geoffroy, c'est son application à faire profiter l'honneur breton des événements rapportés par Bède.

S'il a, en effet, suivi l'historien anglais, il s'est arrangé pour que ses compatriotes y puissent trouver leur compte. Certains épisodes, sous la forme même où les racontait Bède, leur étaient avantageux : défaite et mort d'Edwin à la bataille d'Hedfeld, gagnée par Caedwalla ; défaite et mort d'Osric, tué par Caedwalla ; défaite et mort d'Oswald, à la bataille de Maserfeld, gagnée par Penda. Mais ces succès authentiques ont été complétés et embellis par les adroites retouches de Geoffroy. — Bède avait représenté Caedwalla comme un monstre : Geoffroy, tout en affectant de reproduire les termes mêmes dont s'était servi son prédécesseur, l'a peint comme un héros. Le portrait que Bède avait tracé de ce chef en s'abandonnant à l'indignation d'une âme pleine d'amertume n'était pas pour déplaire à un Breton : la rancune de l'ennemi est un breuvage délectable. Que Caedwalla eût sévi contre les Anglais avec une fureur tellement dévastatrice, c'était une douce pensée pour Geoffroy et, en racontant ses exploits, il a repris les expressions anathématiques dont Bède avait voulu le flétrir. Mais qu'on ne s'y trompe pas : ces paroles de l'Anglais, c'était, répétées par Geoffroy, un hommage rendu au puissant Cadvallo. — Caedwalla, au témoignage de Bède, avait été tué à la bataille d'Hefenfelth et la défaite d'Oswald à Maserfelth avait été infligée à ce roi par Penda. Geoffroy n'a pas pu se résigner à admettre ni que la bataille d'Hefenfelth eût été fatale à son Cadvallo, ni que la victoire de Maserfelth eût été l'œuvre d'un autre que ce Breton. Il a donc imaginé que la bataille d'Hevenfeld avait été livrée à Oswald sur l'ordre de Cadvallo, mais par Penda, qui, Cadvallo restant en vie, devenait ainsi le véritable vaincu ; et dès lors Geoffroy pouvait, sans inconvénient ni pour Cadvallo ni pour les Bretons, reprendre, comme il l'a fait, pour peindre cette célèbre bataille, les termes mêmes dont s'était servi Bède et la représenter comme une victoire du christianisme. Sur le païen Penda, peu importait. Cadvallo, l'honneur et la vie saufs, était de la sorte en état de se mesurer une fois de plus avec Oswald à Burna, le vaincre et le tuer : à Burna, c'est-à-dire à Maserfelth ; mais

comme Geoffroy retirait le mérite de cette victoire à Penda pour en parer Cadvallo, et cela contre le témoignage formel de Bède, il a craint que son abus apparaisse trop clairement et, prudent, il a substitué au nom de Maserfelth celui de Burna, manifestement tiré du nom de Denisesburna, qui était l'une des appellations dont on désignait la bataille antérieure d'Hevenfelth. — Et non seulement Cadvallo se couronnait ainsi de nouveaux lauriers; mais Geoffroy a encore prolongé sa vie, de façon à la rendre aussi longue que celle d'Oswi. Or Oswi, selon Bède, avait vaincu et tué Peanda à la bataille de la Winved ; et Geoffroy a accepté cette tradition, mais en prenant soin que cette bataille, à laquelle Cadvallo n'avait pas participé, fût l'œuvre funeste de Peanda, qui avait poussé Cadvallo à la guerre malgré lui et qui périssait victime de son aveuglement. Les choses ainsi disposées, Geoffroy était libre de reprendre une fois de plus les termes de Bède et de présenter cette victoire comme voulue de Dieu, sans qu'il en résultât de dommage moral pour les Bretons. Il pouvait aussi, à son aise, prolongeant encore la vie de Cadvallo, le poser en grand pacificateur de la Bretagne et lui faire tenir le rôle d'un arbitre entre la Mercie et la Northumbrie.

Modifier ainsi les données de l'histoire, peindre le roi Edwin, qui, selon Bède, avait été favorisé de visions divines, comme informé en réalité par les opérations magiques du devin Pellitus, réduire les succès d'Oswald et d'Oswi, en tant que victoires chrétiennes, à des avantages remportés sur le Mercien Penda, embellir le personnage de Cadvallo jusqu'à placer ses restes sur les murailles de Londres dans une statue équestre en or, avec une église à ses pieds, -- un honneur à la Justinien — : ce sont là des initiatives qui dénoncent un ami agissant de la cause bretonne.

3. *Cadvalladr*, *Ivor et Ini.*

Bède était le seul auteur où, à partir de l'arrivée d'Augustin chez les Anglo-saxons, il fût possible de trouver des rensei-

gnements sur la Bretagne ; et c'est à lui, on l'a vu, que Geoffroy a recouru pour la partie de son récit qui commence à cette date. Mais Bède, tout en indiquant les derniers efforts des Bretons pour l'indépendance, était pauvre en détails : il l'était tellement et il nommait si peu de personnages, que Geoffroy, trop heureux d'avoir trouvé chez lui le nom de Caedwalla, a gonflé démesurément le rôle de ce personnage et prolongé indéfiniment sa vie. Caedwalla mort — car enfin il fallait bien qu'il mourût — on ne rencontrait plus dans l'*Historia ecclesiastica* le nom d'aucun Breton qu'on pût lui donner pour successeur ; mais on pouvait du moins recueillir dans cet ouvrage les renseignements suivants :

Vers l'année 685, alors qu'une épidémie redoutable avait dévasté de nombreuses provinces de la Bretagne, un jeune homme hardi, Caedwalla, Gewisséen de famille royale, avait quitté son pays, tué Aedilnach, roi des Saxons du Nord, et soumis le pays occupé par cette nation à une cruelle dévastation. Deux seigneurs, vassaux du roi défunt, Berchthun et Andhun, avaient réussi à le repousser et pris le gouvernement de la province. Mais plus tard, Caedwalla, devenu roi des Gewisséens, avait tué Berchthun et affligé les Saxons du Nord d'une servitude encore plus rigoureuse. Ini, son successeur, en fit autant pendant de nombreuses années.

Vainqueur des Saxons du Nord, Caedwalla conquiert aussi l'île de Vecta, où il manifeste la même violence impitoyable. Mais, après avoir exercé énergiquement pendant trois années le gouvernement des Gewisséens, renonçant à la royauté, il se rend à Rome, n'ambitionnant d'autre gloire que de recevoir le baptême au seuil de l'église des saints apôtres et aspirant au salut éternel. Il reçoit le baptême des mains du pape Sergius, le samedi de Pâques de l'année 689 et, tombé malade alors qu'il était encore revêtu des vêtements blancs des catéchumènes, il meurt le 12 des calendes de mai. Il avait alors quelque 30 ans.

A son départ de Bretagne, il avait eu pour successeur Ini, personnage d'extraction royale. Ini, après 37 ans de gouvernement, quitte, lui aussi, le pouvoir, pour se rendre à Rome et y mourir. Le pape était alors Grégoire [1].

1. *Historia ecclesiastica*, IV, 14 : « Eodem fere tempore quo ipsa provincia [Australiun Saxonum] nomen Christi susceperat [678-685] multas Brittaniae provincias mortalitas saeva corripiebat... »

IV, 15 : « Interea [comme venait de mourir Vilfrid, évêque des Saxons de

Armé de cette information, Geoffroy a confectionné le récit suivant :

Cadvalladr succède à son père Cadvallo, qui avait épousé une demi-sœur de Peanda, issue d'une noble famille de la province des Gewisséens : c'est lui que Bède appelle Caedwalla le jeune. Au bout de 12 années d'un règne ferme, il tombe malade et la discorde se met parmi les Bretons. Par surcroît de malheur la famine s'abat sur le pays et les malheureux habitants n'ont plus d'autre ressource que la chasse. La peste vient à son tour, si meurtrière que les vivants n'arrivent pas à ensevelir les morts. Les restes de la population passent la mer, chantant, à grands cris, aux pieds de leurs voiles : « Seigneur, tu nous a livrés comme du bétail et tu nous a dispersés parmi les nations. » Cadvalladr se rend lui aussi en Armorique, gémissant sur les fautes dont son peuple s'est rendu coupable et sur la vengeance que Dieu en tire. Il ajoute : « Revenez

l'Ouest, c'est-à-dire en 685 ; cf. IV, 12] superveniens cum exercitu Caedvalla, juvenis strenuissimus de regio genere Gevissorum, cum exularet a patria sua interfecit regem Aediluałch ac provinciam illam saeva caede ac depopulatione attrivit. Sed mox expulsus est a ducibus regis. Bercthuno et Andhuno, qui deinceps regnum provinciae tenuerunt : quorum prior postea ab eodem Caedvalla, cum esset rex Gevissorum, occisus est et provincia graviore servitio subacta. Sed et Ini, qui post Caedvallam regnavit, simili provinciam illam afflictione plurimo annorum tempore mancipavit... »

IV, 16 : « Postquam ergo Caedvalla regno potitus est Gevissorum, cepit et insulam Vectam, quae eatenus erat tota idolatriae dedita. Tragica caede omnes indigenas exterminare ac suæ provinciae homines pro his substituere contendit, voto se obligans, quamvis nondum regeneratus, ut ferunt, in Christo, quia, si cepisset insulam, quartam partem ejus, simul et praedae, Domino daret... »

V, 7 : « Anno autem regni Aldfridi tertio [688], Caedvalla, rex Occidentalium Saxonum, cum genti suae duobus annis strenuissime praeesset, relicto imperio, propter Dominum regnumque perpetuum venit Romam, hoc sibi gloriae singularis desiderans adipisci, ut ad limina beatorum apostolorum fonte baptismatis ablueretur..., simul etiam sperans quia, mox baptizatus, carne solutus, ad aeterna gaudia jam mundus transiret. Quod.., ut mente disposuerat, Domino juvante, completum est. Etenim illo perveniens, pontificatum agente Sergio, baptizatus est die sancto Sabbati Paschalis, anno ab Incarnatione Domini sexcentesimo octogesimo nono, et in albis adhuc positus, languore correptus, duodecimo kal. maiarum die solutus a carne et beatorum est regno sociatus in caelis... Qui vixit annos plus minus triginta...

Abeunte autem Romam Caedvalla, successit in regnum Ini, de stirpe regia. Qui, cum triginta et septem annis imperium tenuisset gentis illius, et ipse, relicto regno ac junenioribus commendato, ad limina beatorum apostolorum, Gregorio pontificatum tenente, profectus est, cupiens in vicinia sanctorum locorum ad tempus peregrinari in terris, quo familiarius a sanctis recipi mereretur in caelis. »

donc, Romains! Revenez, Scots et Pictes! Revenez, Ambrons et Saxons! La Bretagne vous est ouverte, dépeuplée par Dieu, mais non par vous. Ce n'est pas votre vaillance qui nous chasse, mais la volonté du roi suprême, que nous n'avons cessé d'offenser. »

Il se rend auprès du roi Alain, neveu de Salomon. Onze années durant, la Bretagne, sauf les Galles, est vidée de ses habitants; mais les rares Saxons qui avaient échappé à la mort commune font ensuite venir des hommes et des femmes de Germanie et occupent l'île depuis la Northumbrie jusqu'à la Cornouailles. Personne n'était plus là pour leur résister : de ce jour la puissance bretonne a cessé et la domination anglaise a commencé.

Au bout de quelque temps, le fléau de la peste s'étant atténué, Cadvalladr songe à reconquérir son royaume et demande à Alain un secours qu'il obtient. Mais une voix divine le détourne de ce projet : elle défend que les Bretons retournent en Bretagne avant le temps prédit par Merlin à Arthur et elle lui ordonne de se rendre à Rome, auprès du pape Serge, pour y faire pénitence et prendre place parmi les saints : les Bretons reviendraient un jour dans leur patrie, mais pas avant d'avoir rapporté ses reliques de Rome. C'est alors que, retrouvant les autres reliques, enfouies par les envahisseurs, ils reconquerraient leur prospérité. Cadvalladr fait part de cette révélation à Alain, qui consulte en divers livres les prophéties de l'aigle de Sheston, celles de la Sibylle, celles de Merlin, et constate qu'elles ne contredisent point les ordres de la voix céleste. Cadwalladr, laissant, pour veiller sur la Grande-Bretagne, son fils Ivor et son neveu Ini, se rend donc à Rome, où il est confirmé par le pape Serge, puis, pris par la maladie, meurt le jour des calendes de mai, en l'année 689.

Ivor et Ini, traversant la mer, ne cessent pendant 49 années de harceler les Saxons, mais sans grand succès. Les Bretons étaient réduits à presque rien. On ne les appelait même plus des Bretons, mais des Gallois, nom venu de leur roi Gualo, ou peut-être de leur reine Galaes, ou peut-être de leur barbarie. Les Saxons, établissant la concorde entre eux, cultivant le sol, relevant les villes, étaient déjà maîtres de la Loegrie et Athelstan, leur premier roi, prend la couronne de l'île. De ce jour les Gallois n'ont plus compté, se bornant à des révoltes qui les poussaient tantôt contre les Saxons, tantôt contre eux-mêmes, et qui les épuisaient. (Chap. 202-207)

Il est facile de voir par quelle série d'opérations Geoffroy, partant de Bède, est arrivé à bâtir cette fable.

Pour faire durer l'histoire des rois de Bretagne aussi long-

temps que le récit de l'historien anglais, il était maintenant dépourvu de tout secours : Cadvallo était mort et Bède ne donnait plus le nom d'aucun roi breton. C'est alors qu'il a arraché de force à son guide ce que celui-ci lui refusait. Outre le Caedwalla, roi des Bretons, auquel Edwin et Oswald avaient eu affaire, Bède parlait d'un autre Caedwalla, roi des Gewisséens. Ce second Caedwalla n'était pas un Breton : les Gewisséens étaient simplement les Saxons de l'Ouest [1]. Mais il était tentant de le convertir en Breton. Le nom de Gewisséens, qui désignait les Saxons, était, semble-t-il, considéré par Geoffroy comme une appellation qui avait convenu jadis à la population indigène du sud de la Grande-Bretagne et, déjà en parlant d'Octavius, à une époque où il ne pouvait être encore question de l'invasion saxonne, il l'a intitulé duc des Gewisséens [2]. D'autre part, la liste I des généalogies galloises du xe siècle, où il avait déjà puisé l'idée de la série Mailcun-Run-Beli-Jago-Cadvan-Catguollaun, lui enseignait aussi que Catguollaun (son Cadvallo) avait eu pour fils Catgualart (ou Cadwalladr). Du second Caedwalla de Bède, celui que, dit-il, l'auteur anglais avait appelé Caedwalla le jeune [3], Geoffroy a donc fait Cadvalladr ou, en latinisant, Cadvalladrus, c'est-à-dire un Breton ; et pour expliquer tout à la fois qu'il fût gewisséen, comme le disait Bède, et qu'il eût succédé à Cadvallo, comme il l'enseignait lui-même, il a imaginé cette fable que Cadwalladr était fils de Cadvallo, lequel aurait épousé une demi-sœur de Peanda, gewisséenne par sa mère. Dès lors, comme Bède, par ailleurs, indiquait aussi le successeur de Caedwalla II, Geoffroy a pu allonger sa liste dynastique en y insérant, après le nom de Cadvalladr, le nom d'Ini, fourni par Bède, auquel il a ajouté celui d'Ivor, imaginé par lui.

Cette façon de procéder explique les évaluations numériques

1. *Historia ecclesiastica*, IV, 15 : « ..Gewisseorum, id est Occidentalium Saxonum, qui essent in Venta civitate. »
2. Chap. 80. Cf. ci-dessus, p 186 ss.
3. Bède, en effet, a écrit (voir ci-dessus, p. 334, note) : « Caedwalla, juvenis strenuissimus... ». Mais il est visible que Geoffroy a faussé le sens du mot *juvenis* et fait dire au texte ce qu'il ne disait point.



auxquelles Geoffroy s'est livré pour la durée des règnes. Il avait dressé la liste des rois de Northumbrie depuis Edwin jusqu'à Ecgfrid et y avait ajouté le nom de Caedwalla II : il avait ainsi obtenu, en totalisant les durées indiquées par Bède, une somme de 72 années, qui prenait fin en 689. En face de cette liste, il a dressé celle des rois bretons (où Cadwalladr représentait en fait Caedwalla II), s'arrangeant pour que le total des durées de leurs divers règnes à partir de 616, date où Cadvallo et Edwin avaient accédé simultanément à la royauté, fût égal à la durée totale des divers règnes saxons. C'est ce qu'on peut exprimer par le tableau suivant :

Edwin	*17*	*années*	*(616-633)*	*Cadvallo*	*49*	*années*	*(616-665)*
Oswald	*9*	—	*(633-642)*				
Oswi	*28*	—	*(642-670)*	*Cadvalladr*	*24*	— [1]	*(665-689)*
Ecgfrid	*15*	—	*(670-685)*				
Caedwalla II	*4*	—	*(685-689)*				
TOTAL	*73*		*(616-689)* =	TOTAL	*73*		*(616-689)*

*
* *

Cadvallo avait encore tenu sous sa domination la totalité de la Bretagne : Geoffroy a placé au temps du gouvernement de Cadvalladr les derniers soubressauts de la nation expirante. Mais, même en cette ultime conjoncture, il n'a pas voulu que les Bretons périssent par la bravoure des Saxons. Juste avant de prononcer le nom de Caedwalla, roi des Gewisséens, Bède avait parlé d'une épidémie violente dont avaient pâti de nombreuses provinces de la Bretagne. Les quelques lignes où il en était question et qu'il avait lues ont rappelé à Geoffroy les passages où Gildas avait décrit en termes tragiques une famine, puis une peste, dont les Bretons avaient eu cruellement à souffrir. C'était, d'ailleurs, à une époque toute différente : la famine, au temps de la troisième

1. C'est-à-dire 12 années de règne effectif (chap. 202) + 11 années de séjour en Armorique pendant la peste (chap. 204) + l'année du voyage de Rome.

invasion des Scots et des Pictes; la peste, un peu plus tard, au moment d'une quatrième menace de ces mêmes peuples [1]. Mais n'importe : Geoffroy a repris la description de Gildas, dans les mêmes termes que lui et, présentant la famine et la peste comme deux événements immédiatement consécutifs, il en a fait la cause principale de la catastrophe finale. Puis, continuant toujours de puiser dans Gildas, reproduisant les mêmes détails et les mêmes expressions, il a montré les derniers survivants bretons passant en Armorique [2], — tableau encore une fois anachronique, puisqu'il le situait au VIIe siècle, alors que la peinture de Gildas concernait l'exode consécutif à la première invasion des Saxons : mais là non plus, il ne s'en est guère soucié.

Cette manière d'expliquer l'effondrement définitif s'est accompagnée, dans le développement de Geoffroy, du thème qui s'y associait naturellement dans l'esprit de quiconque avait lu Gildas : celui de la malédiction divine pesant sur un peuple criminel. C'est pourquoi Cadvalladr, dans le malheur de sa patrie, accuse les fautes de ses compatriotes.

Mais l'idée que les Bretons périssaient ainsi, victimes de la force hostile des choses et frappés d'un châtiment céleste, amenait avec elle un réconfort : elle réservait l'espoir qu'un jour viendrait où le courroux de Dieu fléchirait et où, après avoir vidé la coupe de l'expiation, le peuple condamné retrouverait sa prospérité première. Il est curieux de voir avec quelle subtilité Geoffroy, en cette circonstance, a combiné les éléments de son récit, de manière à ne point choquer ses lecteurs, s'il s'en trouvait parmi les Normands, et à présenter

1. *De excidio et conquestu Britanniae*, 19 : « ..et augebantur externae clades domesticis motibus, quod... vacuaretur omnis regio totius cibi baculo, excepto venatoriae artis solacio. »

[22] : « pestifera namque lues feraliter insipienti populo incumbit, quae in brevi tantam ejus multitudinem remoto mucrone sternit, quantam ne possint vivi humare. »

2. *Ibid.*, ch. 25 : « Itaque nonnuli miserarum reliquiarum... transmarinas petebant regiones cum ulutatu magno ...sub velorum sinibus cantantes : « Dedisti nos tanquam oves escarum et in gentibus dispersisti nos » [Psalm. 43, 12].

cependant ses compatriotes de façon avantageuse. Assuré ment, il a décrit sans aucune indulgence la triste situation des Gallois, Bretons dégénérés, usés par la discorde autant que par la résistance aux ennemis du dehors : et cette constatation pessimiste, exempte de toute illusion, était une sorte d'aveu soumis, d'hommage docile, déposé aux pieds des conquérants. Mais en même temps, Geoffroy continuait à combattre, en multipliant les insinuations ingénieuses, l'idée qu'il refusait d'accepter, d'une infériorité des Bretons par rapport aux Anglo-Saxons. Les Anglo-Saxons avaient vaincu? Ce n'était pas par la force des armes, mais par l'astuce, mais par la perfidie, mais — comme Cadvalladr le répète ici — parce qu'ils avaient eu pour alliées la famine et la peste et parce que Dieu avait résolu de venger sur les Bretons ses commandements violés. Les Bretons avaient été vaincus? Mais leur descendance, encore et toujours redoutable, peuplait une belle province ; et si les Gallois ne formaient plus qu'un troupeau barbare, l'Armorique florissait, où couvaient de mystérieux espoirs, où les pages de certains livres recélaient de consolantes prophéties et d'où partirait quelque jour un grand mouvement de renaissance. Les Anglo-Saxons se vantaient d'avoir été les véritables implantateurs du christianisme en Bretagne? A cette prétention, à la conception de ces *Gesta Dei per Anglos*, qui dominait l'*Historia ecclesiastica* de Bède et qui imposait dans une certaine mesure aux Normands, Geoffroy a opposé non seulement le tableau d'une organisation ecclésiastique de l'île antérieure à l'arrivée des Saxons, œuvre des Bretons, mais aussi, adroitement, ce messianisme de caractère religieux, substitué à la croyance populaire dans le retour d'Arthur, qui consistait à dire que le moment de la résurrection nationale serait marqué par le retour en Bretagne des reliques d'un saint, un saint dont précisément Bède se montrait si fier parce qu'il était le premier prince saxon venu à Rome en pénitent, mais que Geoffroy a confisqué aux Saxons d'un tourne-main en l'élisant roi breton : je veux dire Cadwalladr. Ainsi les Saxons ne pouvaient plus

se flatter ni d'une puissance politique qu'ils avaient perdue à leur tour, tout comme les Bretons, ni d'une supériorité religieuse que Geoffroy leur retirait au nom du souvenir qu'ils avaient laissé autrefois comme destructeurs d'églises et au nom des grâces que Dieu réservait pour plus tard aux premiers possesseurs de l'île.

C. — LA *VITA MERLINI*

Comme si le sort constant avait voulu que le passage au siège épiscopal de Lincoln inspirât à ceux qui l'occupaient une curiosité particulière pour Merlin, Geoffroy de Monmouth, qui avait, vers 1135, dédié ses *Prophéties de Merlin* à l'évêque Alexandre, dédia, vers 1148, sa *Vie de Merlin* à l'évêque Robert. Ce nouvel ouvrage n'était, à plusieurs égards, qu'une deuxième mouture du précédent et reprenait plusieurs des thèmes que l'auteur avait déjà traités. Mais il contenait aussi certains éléments inédits et, s'il mettait en œuvre des matériaux en partie connus, c'était dans un cadre neuf. Il s'agissait toujours, au fond, de prophéties, mais de prophéties amenées par d'autres circonstances que les premières, mêlées à l'histoire d'acteurs qu'on n'avait pas encore rencontrés et revêtant, cette fois, la forme versifiée.

Depuis le moment où Geoffroy en avait conçu la première idée, le personnage de Merlin, qui devait rester le protagoniste de ce second livret, avait pris dans l'imagination de l'auteur de plus en plus d'étoffe. Dans l'*Historia Britonum* anonyme, qui en avait fourni la figure initiale, deux ou trois lignes à peine indiquaient comment Ambroise avait interprété le combat du dragon rouge et du dragon blanc et y avait reconnu la figuration des luttes qui devaient mettre aux prises le peuple breton et le peuple saxon. De ce germe était issu le petit ouvrage des *Prophéties de Merlin*, composé par Geoffroy vers 1135. Très peu de temps après, en bâtissant son *Historia regum Britanniae*, Geoffroy avait en outre imaginé de mêler Merlin à l'histoire des successeurs du roi Vortegirn et, tout comme Vortegirn avait reçu la leçon de Merlin au sujet de la tour qu'il voulait construire, Aurèle, selon le conseil de l'évêque Tre-

morin, envoyait chercher le même Merlin afin d'établir le plan du monument dont il se proposait d'honorer la mémoire des Bretons tombés victimes des Saxons auprès du monastère d'Ambrius. Merlin, il est vrai, en cette nouvelle occasion, se refusait à prophétiser, alléguant qu'il ne faut pas prendre les choses sérieuses pour un amusement. Mais, par sa bouche, Geoffroy, tout en se dispensant de revenir tout de suite au thème des prédictions, s'autorisait ou s'invitait à inventer, pour en parer son héros, de nouvelles et miraculeuses aptitudes : il a transformé son prophète en un magicien, riche de toutes sortes de secrets et tout plein d'industrie. Merlin, en ce nouvel état, révèle sa science et ses talents à propos des pierres de Killara, dont il connaît l'existence et dont il est seul capable d'assurer le transport ; plus tard, accompagnant Uther aux armées, il se montre aussi bon astrologue qu'un Chaldéen et c'est lui qui révèle la signification de la comète à queue de dragon ; plus tard encore, quand Uther s'enflamme pour Ingern, il se montre aussi bon enchanteur que Circé et c'est lui qui, pour franchir les murailles de Tintagel, donne à ses amis et se donne à lui-même des ressemblances dont les mieux informés sont dupes. Ainsi s'enrichissait le personnage de Merlin, devenant capable par là même d'enrichissements nouveaux, comme le prouve la *Vita Merlini*.

La matière de ce petit roman est la suivante :

Une bataille met aux prises Peredur de Vénédotie et Guennolous de Scotie. Aux côtés de Peredur sont rangés Rodarch de Cumbrie et Merlin de Démétie. Trois frères de Peredur [1] tombent frappés à mort et Merlin en éprouve une immense douleur. Même quand finalement les Bretons ont pris l'avantage et mis l'ennemi en fuite, Merlin, malgré les consolations de Peredur, n'en reste pas moins terrassé par l'affliction. Devenu fou, il s'enfuit dans les bois et y mène la vie des bêtes sauvages, se lamentant sur son dénuement et les duretés de l'hiver (v. 1-112).

Un passant le découvre dans sa retraite, qui était la forêt de Cali-

1. Le texte ne permet pas d'assurer qu'il s'agit bien de trois frères de Peredur, et non pas de trois autres frères.



don, et en avertit quelqu'un de la suite de Ganieda, sœur de Merlin et femme du roi Rodarch. Merlin était assis auprès d'une fontaine, gémissant encore sur la rigueur de la saison hivernale, qui lui rendait la vie si cruelle. Muni d'une cithare, le serviteur de Ganieda, dans l'espérance d'apaiser le fou, chante le désespoir de Guendoloena, femme de Merlin, puis celui de Ganieda, sa sœur ; et en effet, Merlin, adouci, oublie sa folie : il demande que le messager reprenne encore ses chants ; il demande enfin à être conduit à la cour de Rodarch (v. 113-212).

Tous, à son arrivée, lui font accueil. Mais à la vue de tant de monde, il est repris par sa fureur et veut regagner les bois. Rodarch le fait garder, lui fait jouer de la cithare, multiplie ses supplications, lui offre les présents à profusion : en vain ; Merlin refuse tout; et pour l'empêcher de s'enfuir, Rodarch est obligé de le faire enchaîner (v. 213-253).

Un jour, la reine s'approche du roi, qui la reçoit du visage le plus aimable et, avec sollicitude, enlève de ses cheveux une feuille qui s'y trouvait accrochée. Merlin, à cette vue, éclate de rire et le roi le presse de lui en dire la raison. Mais ni les prières, ni les offres de présents ne peuvent rien sur Merlin : il refuse de répondre et ce n'est que lorsqu'on lui promet la liberté qu'il consent enfin à parler. Alors il explique que le roi avait commis tout à la fois une faute et une bonne action en ôtant la feuille de la chevelure d'une adultère, qui revenait d'un bocage, où elle s'était rencontrée avec son amant (v. 254-293).

Comme cette révélation attriste le roi, la reine s'empresse de tout mettre sur le compte de la folie de Merlin et propose d'éprouver la sagesse du devin. Elle lui présente un enfant sous trois déguisements successifs et trois fois lui demande, comme s'il s'agissait de trois personnes différentes, de quelle mort l'enfant mourrait. Merlin, les trois fois, fait trois réponses différentes : la première, « Il mourra en tombant d'un rocher », dit-il ; la seconde, « Il mourra dans un arbre » ; la troisième, « Il mourra dans un fleuve. » Devant ces réponses contradictoires, l'inquiétude du roi tombe et il se reproche d'avoir douté de sa femme (v. 294-344).

Malgré les instances de la reine, qui voudrait le retenir, malgré les prières de sa femme Guendoloena, qui joint ses supplications à celles de Ganieda, Merlin s'obstine à vouloir regagner les bois. Il consent même a ce que Guendoloena se remarie, invitant toutefois le nouvel époux à prendre garde que le jour de ses noces il ne survienne, lui, Merlin, pour lui offrir des cadeaux d'étrange sorte. Et il part (v. 345-386).

Cependant, la prédiction qu'il avait faite au sujet de l'enfant se

réalise : devenu grand, l'enfant, poursuivant un cerf, tombe dans un précipice, est submergé dans l'eau d'un fleuve et reste suspendu par un pied à une branche d'arbre (v. 387-415).

Merlin, vivant de nouveau au milieu des bois, lit dans les astres que le roi Conan va succéder au roi Constantin et que sa propre femme est sur le point de se remarier. Le lendemain, monté sur un cerf et poussant devant lui un grand troupeau de cerfs et de daims, il se présente devant la maison des noces. Il appelle Guendoloena, qui s'amuse du spectacle. Le fiancé en fait autant, paraissant à une fenêtre. Mais Merlin, arrachant alors les cornes du cerf qu'il montait les lance contre son rival et lui brise le crâne. Puis il s'enfuit, toujours monté sur son cerf. Cependant, au passage d'un torrent, le cavalier perd l'équilibre, tombe dans l'eau, est capturé par les serviteurs qui le poursuivent et livré à sa sœur (v. 416-480).

De nouveau prisonnier et toujours hanté par l'idée de revenir aux bois, Merlin perd la joie, le boire et le manger. Pour le distraire, Rodarch le fait promener par la ville. Apercevant devant la porte du palais un pauvre qui mendiait, le fou éclate de rire. Il éclate de rire un peu plus loin en voyant un jeune homme qui achetait des souliers et, en même temps, des pièces pour les raccommoder quand ils seraient usés. De retour au palais, il explique au roi, qui lui a promis de nouveau la liberté en échange, qu'il a ri les deux fois parce que le mendiant ignorait qu'il fût assis sur un trésor et parce que le jeune homme ignorait qu'il devait mourir quelques instants après. Et, vérification faite, on s'aperçoit qu'il avait raison (v. 481-532).

Merlin s'apprête à retourner dans les bois, mais il consent, cette fois, que sa sœur apporte quelques adoucissements à son existence de solitaire. Elle fera bâtir dans le bois un groupe de maisons, où elle pourra vivre avec des serviteurs, et, à l'écart, une autre maison, percée de 70 portes et de 70 fenêtres, d'où Merlin pourra se livrer à des observations astronomiques. A la belle saison, il vivra au milieu des forêts ; à la mauvaise, il se réfugiera dans son observatoire. Et 70 scribes recueilleront les prophéties qu'il fera sur le sort à venir de la Grande-Bretagne. Ainsi se passent les choses : l'été, il vit dans les bois, l'hiver dans son pavillon, où il trouve sa subsistance ; et, réconforté par sa sœur, il chante les destins futurs (v. 533-579).

C'est alors qu'il prophétise sur la Bretagne depuis la mort d'Arthur jusqu'au même terme qu'il avait fixé à ses révélations, quand il les avait proférées devant Vortegirn. Puis il annonce à sa sœur la mort du roi Rodarch. Ganieda, sur son ordre, va pleurer le roi défunt et quérir Thelgesin, revenu récemment d'Armorique, où il avait étudié la sagesse sous Gildas. En arrivant à la cour, elle constate l'exactitude des prédictions de son frère : elle trouve le roi mort et Thelge-

sin de retour. Elle prononce sur son époux une longue complainte funèbre, grave une épitaphe sur sa tombe et décide de se retirer définitivement auprès de Merlin (v. 570-731).

Thelgesin, de son côté, rejoint Merlin. Il avait été envoyé par celui-ci en Armorique pour y étudier les phénomènes du vent et des nuages et il s'engage maintenant dans une longue dissertation sur la création, traitant successivement du ciel, de l'air, de la mer, de ses poissons et de ses îles (v. 732-940).

Comme Thelgesin, en terminant, raconte de quelle façon il avait transporté dans l'Ile d'Avallon Arthur blessé, Merlin se met à déplorer le sort cruel de la Bretagne depuis la disparition du grand héros. Alors Thelgesin propose d'envoyer vers Arthur, de voir s'il est guéri et s'il est possible de le ramener. Mais Merlin lui répond que les temps ne seront pas si promptement révolus. Les Saxons se rendront d'abord maîtres de l'île. Trois rois bretons leur résisteront, mais en vain. C'est seulement plus tard que Conan d'Armorique et le vénérable Cadvalladr de Cambrie réuniront en un empire unique les Scots, les Cambriens, les Cornouaillais et les Armoricains. Personne, à ce moment-là, ne survivra de ceux qui vivent encore. Et Merlin fait un retour sur toute la partie de l'histoire de Bretagne à laquelle il a assisté au cours de sa longue vie, depuis Vortegirn jusqu'à Conan, encore vivant au moment où il parle (v. 931-1135).

On annonce à Merlin le jaillissement d'une source nouvelle : il goûte de son eau et recouvre la raison. Il rend grâces de sa guérison à Dieu le créateur et demande à Thelgesin de lui expliquer comment cette source a pu sourdre et d'où vient sa vertu. Thelgesin lui répond par un long discours sur les sources (v. 1136-1253).

La nouvelle de la guérison de Merlin se répand et on invite l'ancien roi à reprendre possession de ses états. Mais celui-ci refuse, alléguant qu'il est maintenant trop vieux et il décide de continuer à vivre dans la forêt de Calidon (v. 1254-1291).

A ce moment, un vol de grues traverse le ciel et l'on demande à Merlin comment il se fait que ces oiseaux volent habituellement en si bel ordre : Merlin répond par une longue dissertation sur les oiseaux (v. 1292-1386).

Et comme il achève son discours, un fou furieux se présente à lui. Merlin le reconnaît : c'était autrefois un beau jeune homme, avec lequel il avait l'habitude de chasser. Un jour, en Galles, dans les montagnes d'Arwylli, comme ils venaient de se désaltérer à l'eau d'une fontaine, ils avaient aperçu dans le ruisseau qui s'en écoulait des fruits odorants, que Merlin avait distribués entre ses compagnons. Il n'en était plus resté pour lui et les autres, ayant mangé les leurs tout en le plaisantant sur sa générosité, étaient aussitôt



devenus fous comme des loups enragés. Alors Merlin s'était aperçu que les fruits malfaisants avaient été placés en cet endroit par une femme qu'il avait aimée, puis quittée, et qui avait voulu se venger de lui. C'est par miracle qu'il avait échappé. On fait boire au fou de l'eau de la fontaine nouvellement découverte et il retrouve la raison. Merlin le garde dorénavant près de lui : il se nommait Maëldin. Thelgesin également annonce qu'ayant suffisamment disserté sur le thème de l'univers, il restera, lui aussi, auprès de Merlin (v. 1387-1463).

Tous les autres s'en retournent aux occupations de la ville. Merlin, Maëldin, Thelgesin rentrent dans les bois. Ganieda les accompagne, qui, à son tour, est saisie parfois par l'esprit prophétique. Un jour, en particulier, elle se répand en une longue prédiction, qui concerne le règne d'Étienne (v. 1464-1517)

Et désormais Merlin décide de se taire, s'effaçant devant le don nouveau de sa sœur, qui dépasse celui qui lui avait été accordé à lui-même (v. 1518-1524).

*
* *

Telle est, en une analyse sèche, mais exacte, je l'espère, le contenu de la *Vita Merlini*; et il apparaît au premier coup d'œil que ce récit présente des côtés assez étranges. Les épisodes s'y succèdent sans toujours s'enchaîner et divers personnages, Ganieda, Telgesin, Maëldin, y viennent tenir des rôles que n'appelait pas le sujet. Le personnage même de Merlin y est renouvelé d'une façon imprévue : prophète et magicien dans l'*Historia regum Britanniae*, mais d'une condition sociale qui n'est pas définie, voici que l'homme est présenté comme un ancien roi de Démétie, — donnée qui s'accorde, il est vrai, dans une certaine mesure, avec l'*Historia Britonum* anonyme, où Ambroise, le prototype de Merlin, est fils de consulaires romains et qualifié d' « Embreis Guletic », « le roi Ambroise », mais conformément à une tradition que Geoffroy avait précédemment abandonnée pour donner à son héros un caractère tout nouveau. — Autre singularité : voici que Merlin roi est pourvu d'un état-civil, pourvu de parentés ; il est l'époux de Guendoloena, le frère de Ganieda, le beau-frère de Rodarch ; et l'on voit mal l'origine de ces arrangements. — Autre singularité : Merlin devient fou ; mais qu'était-il besoin d'imaginer

cette circonstance pour expliquer son inspiration prophétique? D'autant que ce fou, quand il révèle les secrets de l'existence des individus, tombe juste ; d'autant que ce fou, par sa connaissance des choses de la nature, est un savant. — Autre singularité : quand Merlin découvre à Rodarch l'inconduite de sa femme, comment se fait-il que le roi, une fois reconnue vraie la prophétie de la triple mort prédite à l'enfant, ne s'inquiète pas autrement de la révélation concernant la reine adultère? Par quels sentiments Merlin est-il poussé à dénoncer sa propre sœur? Comment se fait-il que sa sœur ne lui en tienne pas rigueur et qu'elle lui témoigne au contraire tant d'affection? Par quelles circonstances enfin est-elle amenée à prophétiser comme lui?

Ces nouveautés inexpliquées et ces inconséquences donnent l'impression qu'on ne se trouve pas en présence d'une création homogène, imaginée par un même esprit, mais d'une combinaison d'éléments disparates, hérités de traditions antérieures et assez gauchement associés. Même en faisant la part de la gêne imposée à Geoffroy par l'emploi du vers, qu'il maniait visiblement avec moins d'aisance que la prose, son œuvre n'en apparaît pas moins comme un arrangement artificiel et forcé.

*
* *

Existe-t-il donc des récits connus dont l'on pourrait penser que Geoffroy a tiré parti et dont l'utilisation expliquerait certaines étrangetés de son récit? C'est une opinion qui a été soutenue et plusieurs textes s'offrent, en effet, qui, antérieurs, semble-t-il, à celui de Geoffroy, présentent avec lui d'incontestables ressemblances.

Le premier est le roman irlandais de *Buile Suibne,* « La Folie de Suibne » [1]. Suibne, roi de Dal Araidhe, a été maudit par saint Roman, abbé de Drumiskin, qu'il a empêché d'élever une église sur ses terres et dont il a jeté le psautier dans un lac. A la bataille de Magh Rath [2], il devient fou et, désormais,

1. Publié par J. G. O' Keeffe (*Irish Texte Society*, XII, 1913).
2. Livrée en 637.

volant comme un oiseau, il saute d'arbre en arbre, nu, fuyan l'approche des hommes. Il erre de pays en pays, à Glen Bolcain, à Cluan Cille, à Cluan Boirenn, à Cell Derfile, chantant ses privations et les souffrances que lui fait endurer le froid ; et tandis qu'il mène cette vie douloureuse, sa femme Orann se remarie avec la fille du roi. Un jour, son ami Loingseachan, qui a réussi à l'aborder, essaie de l'apprivoiser par la pitié, en lui contant les malheurs imaginaires des siens, et pendant longtemps rien ne réussit à l'émouvoir; mais à la nouvelle que son fils est mort, Suibne descend de son arbre. Alors Loingseachan lui avoue que son récit n'était qu'une feinte et que tous ceux de sa famille sont sains et saufs. Ramené pour un temps à la ville, Suibne retombe dans sa folie, s'enfuit de chez Loingseachan et regagne les bois, où il rencontre un autre fou, nommé Ealadhan, l'homme des bois. Finalement, il est tué par un porcher de saint Moling, qui avait cru l'apercevoir en compagnie coupable avec sa femme, alors que celle-ci lui faisait seulement l'aumône d'un peu de lait.

Deux autres textes — deux récits latins — appellent également la comparaison avec la *Vita Merlini* et ont été composés selon toute apparence dans le Strathclyde.

Le premier (je l'appellerai *Lailoken et Kentigern*) [1] raconte qu'au temps où saint Kentigern était ermite dans le désert, un homme sauvage, un fou, se présenta à lui, qui se nommait Lailoken. L'ayant interrogé, Kentigern apprit de lui qu'il expiait dans la solitude et le dénuement les fautes dont il s'était rendu coupable. Tenu pour responsable du sang versé à une bataille qui s'était livrée entre le Lidel et le Carwannok [2], il avait vu le ciel s'ouvrir sur sa tête et, au milieu d'un immense fracas, il avait entendu une voix qui lui criait qu'il serait châtié, qu'il serait livré aux anges de Satan jusqu'à sa mort et qu'il vivrait, en attendant sa fin, parmi les bêtes des bois. Ainsi en était-il advenu. Et sa confession faite, Lailoken disparaît dans

1. Publié par H. Ward, *Lailoken or Merlin Silvester* (*Romania*, t. XXII, 1893, p. 514).
2. Ce sont deux petites rivières qui coulent au nord de Carlisle.



les bois. — Kentigern prie pour ce frère, qui n'avait rien, pour vivre au milieu des forêts, de ce qui protège les animaux contre la faim et le froid. — Par la suite, le sauvage réapparaît assez fréquemment, venant s'asseoir sur une roche qui domine le torrent de Mellodonor [1], presque en vue de Glasgow, au nord de l'église de cette ville. Il pousse de grands cris et profère de nombreuses prédictions. Mais, comme il ne disait jamais la même chose et que ses propos étaient fort obscurs, on n'en tenait guère compte, bien que l'on notât quelques-unes de ses prophéties par manière de jeu. — Or, le jour de sa mort, pendant que Kentigern célébrait la messe, Lailoken vient à son rocher et, à grands cris, réclame la communion. Kentigern, indigné de l'inconvenance de ce bruit, envoie un clerc pour le faire taire. Mais lui, adoucissant sa voix, se met à demander humblement le viatique. Kentigern ne juge pas à propos de le lui accorder et, d'abord, lui demande quel jour il mourra : « Je mourrai aujourd'hui de coups de pierres et de bâtons », répond Lailoken. Afin de l'éprouver, Kentigern envoie de nouveau vers lui pour l'interroger encore : « Je serai transpercé d'une broche de bois », répond Lailoken. Une troisième fois, pour mieux faire paraître la folie de l'égaré, Kentigern fait renouveler sa question : « Je périrai par l'eau », répond Lailoken. Alors le clerc qui lui avait été dépêché lui reproche d'abuser ainsi de la patience d'un saint homme et de lui demander une faveur réservée aux fidèles et aux justes. Et Lailoken se lamente de n'être pas cru quand il ne dit pas autre chose que ce ce que Dieu lui a inspiré. — Cependant, à la prière de ses clercs, Kentigern finit par venir lui-même, portant le pain et le vin sacrés. Lailoken tombe à ses pieds, lui rappelle la confession qu'il lui a faite jadis dans les bois et lui explique que, ramené à la raison par les prières que le saint en sa miséricorde avait alors adressées pour lui, il est maintenant envoyé par Dieu pour recevoir les sacrements de ses mains. Touché, persuadé, l'évêque lui donne la sainte hostie. Le pénitent rend grâces

1. Aujourd'hui, le Molendinar.

à Jésus-Christ et mêle à son oraison ces paroles, destinées à Kentigern : « Seigneur, si ma vie mortelle est aujourd'hui terminée, comme je vous l'ai annoncé, le plus puissant des rois de Bretagne, le plus saint des évêques et le plus noble des comtes me suivront cette année dans la tombe. » Kentigern l'invite à la sagesse et Lailoken, bondissant comme une chèvre sauvage échappée aux rets du chasseur, s'élance dans les bois. — Le même jour, poursuivi par les pâtres du roi Meldred, frappé de coups de pierres et de bâtons, tombant sur les rives abruptes du Traved, près de Dunmeller [1], et transpercé par un pieu aigu que des pêcheurs avaient placé là, il meurt.

Le second récit latin (je l'appellerai *Lailoken et Meldred*) [2] raconte que Lailoken avait été pris par le roi Meldred, qui le tenait lié dans son château de Dunmeller et voulait obtenir de lui quelque chose de nouveau. Pendant trois jours il était resté sans manger ni parler. Au troisième jour, il voit la reine approcher du roi, portant, prise dans le voile de sa tête, une feuille d'arbre. Le roi ôte la feuille et la froisse dans ses doigts. Lailoken éclate de rire et Meldred, doucement, le presse de lui dire pourquoi ; il promet en échange la liberté au prisonnier ; et alors Lailoken lui propose successivement des énigmes. Celle-ci d'abord : « Du venin résulte la suavité, et du miel résulte l'amertume. Mais aucun des deux n'est vrai, bien que les deux le soient. » Puis celle-ci : « L'iniquité a fait du bien au lieu du mal, et la justice a fait le contraire ; mais aucun des deux n'est vrai, bien que les deux le soient. » Et comme le roi insiste pour qu'il s'exprime plus clairement, Lailoken objecte : « Si je parle clairement tu en éprouveras du chagrin, et moi j'en éprouverai une affliction mortelle. » Invité cependant à parler, Lailoken commence par demander au roi : « Celui qui comble d'honneurs son ennemi et qui envoie son ami au supplice, que mérite-t-il ? » — « Le même traitement », répond le roi. — « Donc, poursuit Lailoken, ton épouse a mérité une couronne, et toi tu as mérité la mort. Mais aucun des deux n'est vrai, bien que les deux le

1. Aujourd'hui Drumelzier, dans le Peebleshire (vallée de la Tweed).
2. Publié par H. Ward, *article cité*, p. 522.

soient. » Le roi le presse de nouveau de s'expliquer. Lailoken y consent, mais à cette condition que, non seulement il sera libéré, mais que, lorsqu'il mourra — et ce sera bientôt, d'une triple mort — il sera enseveli à l'est de la ville, non loin du tertre près duquel le Passales[1] se jette dans la Tweed : et le jour, disait-il, où le confluent des deux rivières approcherait de son tombeau, le pacificateur de la Bretagne dominerait sur la nation étrangère (il prophétisait par là la ruine de la Bretagne et sa restauration future). Comme on lui promet de remplir cette condition, prêt à s'élancer, il s'exprime en ces termes : « Qu'y a-t-il de plus amer que le fiel dont la femme a été infectée par le serpent? Mais qu'y a-t-il de plus doux que la justice qui défend les bons et les humbles du fiel des impies? — Ton épouse, aujourd'hui, a comblé d'honneurs son ennemi, et toi tu as froissé un ami fidèle. Mais aucun des deux n'est vrai : car, le faisant, tu as cru bien faire ; et elle était ignorante, elle, de l'honneur qu'elle faisait à son ennemi. — Le second problème est semblable : l'iniquité a fait le bien quand la femme coupable a honoré celui qui la trahissait ; la justice a fait le mal quand l'homme juste a tué son ami fidèle. Mais cela n'est point, parce qu'aucun des deux ne savait ce qu'il faisait : tandis que la reine se livrait à l'adultère dans le jardin, une feuille est tombée sur sa tête pour la trahir et la dénoncer au roi, et elle la portait orgueillleusement au sommet de son chef, au milieu de la cour ; le roi a aussitôt froissé cette feuille de ses doigts : voilà pourquoi la femme a rendu honneur à son ennemi, qui dénonçait son crime, et le roi a été injuste à l'égard de son ami, qui voulait le prémunir contre le crime. » Lailoken, sur ces mots, s'enfuit dans les bois. La reine essaie de rassurer le roi en lui remontrant qu'il n'y a pas à tenir compte des paroles d'un fou qui annonçait qu'il mourrait d'une triple mort et elle lui demande de poursuivre l'insolent pour le châtier. Mais le roi s'y refuse, disant qu'il ne se souciait pas que la vérité de la prophétie se manifestât; et la reine, courroucée, s'applique

1. Le Pausal.

secrètement à tirer vengeance de Lailoken. Quelques années plus tard, Lailoken, qui avait reçu le saint viatique, passe près de Dunmeller. Des pâtres, apostés par la reine, le surprennent et il périt comme il l'avait prédit. Le roi le fait ensevelir là où il l'avait demandé. La ville [de Dunmeller] est à environ 30 milles de Glasgow, et Lailoken repose auprès.

Il est à peine besoin de faire remarquer la parenté de ces diverses histoires avec certains des épisodes de la *Vita Merlini*. Le thème de Merlin devenu fou au cours d'une bataille entre Bretons et Scots, c'est celui de Suibne devenu fou à la bataille de Magh Rath ; c'est celui de Lailoken devenu fou à la bataille du Lidel et du Carwannok. — L'épisode de Merlin apprenant le mariage de Guendoloena a des analogies, au moins quant à la donnée centrale, avec l'un des épisodes du *Buile Suibne*. — Les moyens employés par l'envoyé de Ganieda pour ramener Merlin en lui parlant de sa femme et de sa sœur rappellent ceux de Loingseachan, qui entretient Suibne des nouvelles de sa famille. — Les plaintes de Merlin sur son dénuement et sur le froid dont il souffre ont le même sujet que celles de Suibne. — La seconde fuite de Merlin, après qu'on l'a ramené à la ville, correspond à celle de Suibne, quand il a consenti pour un temps à suivre Loingseachan. — Merlin rencontre dans la forêt Maeldin devenu fou, comme Suibne y rencontre Ealadhan, l'homme des bois. — Merlin prédit la triple mort d'un enfant qu'on lui présente, comme Lailoken annonce sa propre mort sous trois formes différentes. — Merlin découvre l'adultère de Ganieda à une feuille prise dans sa chevelure, comme Lailoken découvre celui de la femme du roi Meldred.

De pareilles rencontres ne peuvent être fortuites et impliquent une parenté certaine entre les récits qui les présentent. Mais quelle sorte de filiation cette parenté a-t-elle pour origine? Et où faut-il supposer que réside la tradition la plus ancienne?

*
* *

A ne considérer que les textes proprement dits, il faut bien reconnaître que ni le *Buile Suibne*, ni le *Lailoken et Kentigern*,

ni le *Lailoken et Meldred,* ne sauraient être tenus pour nécessairement antérieurs à la *Vita Merlini*, laquelle a été composée vers 1148.

Le *Buile Suibne* nous a été conservé dans trois manuscrits, dont aucun ne remonte au-delà du XVIIe siècle [1]; le *Lailoken et Kentigern* et le *Lailoken et Meldred* l'ont été dans un manuscrit qui ne date que du XVe siècle [2]. Et certes la date de ces divers manuscrits n'est pas la preuve que les textes qu'ils contiennent ne soient pas plus anciens, et peut-être de beaucoup, puisqu'aussi bien la *Vita Merlini* elle-même ne nous est parvenue complète que dans un manuscrit du XIIIe siècle. Mais rien ne prouve, par ailleurs, qu'on soit en droit de faire remonter les textes eux-mêmes à une date aussi reculée qu'on le fait ordinairement.

S'agit-il du *Buile Suibne?* On voit bien que le dernier éditeur du texte, M. O' Keiffe, lui a attribué une grande antiquité, puisque, selon lui, l'histoire de la folie de Suibne et la tradition des récits ou poèmes qui s'y rapportent seraient contemporaines de Suibne lui-même et porteraient trace de la main même de saint Moling. Le *Buile Suibne* serait « étroitement apparenté » à une autre œuvre, la *Bataille de Magh Rath*, qui, composée pour flatter les descendants du roi Domhnal, serait nécessairement antérieure à l'année 1197, date où s'éteignit la race de ces princes. D'autre part, le *Livre d'Aicill*, qui, « d'opinion commune », se serait formé au IXe ou au Xe siècle, fait mention de la folie de Suibne, survenue à la bataille de Magh Rath, ainsi que des récits et poèmes qui coururent ensuite en Irlande à ce sujet [3]. D'autre part encore, un manuscrit de Saint-Paul

1. Ce sont deux manuscrits de la collection Stowe (B IV 1 et 23 K 41), écrits l'un entre 1671 et 1674, l'autre en 1721-1722, et un manuscrit de la Bibliothèque de Bruxelles (3410), écrit en 1629.

2. C'est le manuscrit de la Cottonienne Titus A XIX. — Voici comment se présentent dans ce manuscrit les textes dont j'aurai ici à parler :

f° 74-75 : Lailoken et Kentigern.

f° 75-75 b : Lailoken et Meldred.

f° 76-80 b : 8 chapitres de la Vie ancienne de saint Kentigern composée entre 1147 et 1164.

3. *Ancient Laws of Ireland*, t. III, p. 89.



en Carinthie contient, voisinant entre eux, un poème du VIIIe ou du IXe siècle attribué à Suibne Geilt et un autre poème de la même époque attribué à saint Moling, qui joue un rôle dans le *Buile Suibne* [1] : rapprochement significatif, pense-t-on, et renforcé par une note qui, dans un groupe de trois poèmes attribués à saint Moling [2], indique à propos du premier de ces poèmes que l'auteur aurait été Suibne, dont les vers auraient été insérés ensuite par les soins de saint Moling dans le livre de Murchadh, fils de Brian. — Mais il y a beaucoup à redire sur la valeur de cette argumentation. L' « étroite parenté » du *Buile Suibne* et de la *Bataille de Magh Rath* est un fait insuffisant pour qu'on puisse en déduire le rapport chronologique des deux œuvres. Même si le *Livre d'Aicill* s'est « formé » au IXe ou au Xe siècle, il n'est pas acquis que la mention qu'on trouve de la légende de Suibne dans le texte actuellement connu de l'ouvrage remonte au même temps. Le même doute existe au sujet de l'attribution des divers poèmes auxquels se sont attachés, à un moment donné, les noms de Suibne et de saint Moling : doute sur la date de composition, doute sur la date où s'est produite l'attribution; et spécialement, quelle autorité reconnaître à la note du manuscrit de Saint-Paul, laquelle (M. O' Keiffe l'a constaté) se réfère à Murchadh, fils de Brian, qui n'est mort qu'en l'année 1014, à la bataille de Clontarf? Même si certaines traditions relatives à Suibne remontent assez haut dans le passé, le *Buile Suibne*, sous la forme où nous le possédons, ne peut avoir été écrit, à en juger par l'état de la langue, qu'entre 1200 et 1500 : c'est l'avis même de M. O' Keiffe. Or quels sont les rapports de ce texte avec la tradition antérieure, à supposer que celle-ci ait existé? On l'ignore. G. Dottin [3] a fait remarquer que, dans le *Buile Suibne*, on ne trouvait rien, ou presque, qui rappelât ce monde féerique où les légendes du cycle mythologique, où les légendes

1. *Thesaurus palaeohibernius*, t. II, p. XXXII, 294. Cf. Thurneysen, *Handbuch des Alt-Irischen*, t. II, p. 39.
2. Textes publiés dans les *Anecdota from Irish Manuscripts*, t. II, p. 20.
3. *Revue celtique*, t. XXXIV, 1913, p. 329.

du cycle de l'Ulster transportent l'esprit du lecteur; qu'on avait affaire à une légende essentiellement chrétienne, sans mélange d'éléments païens, à une œuvre du groupe de « ces récits épiques chrétiens dont la Vie de saint Cellach de Killala offre un bon modèle »; et M. Dottin a conclu que cette œuvre, dont on ne pouvait guère préciser la date, paraissait se placer entre le xe et le xiie siècle. Toutefois, si le *Buile Suibne* appartient véritablement au même groupe littéraire que la Vie de saint Cellach de Killala, il ne faut pas oublier que cette vie elle-même ne se trouve que dans un manuscrit du xive siècle et c'est jusqu'à cette date qu'il faut faire descendre les possibilités de composition pour le *Buile Suibne*.

S'agit-il du *Lailoken et Kentigern* et du *Lailoken et Meldred* ? H. Ward, qui les a publiés, a reconnu que le second de ces récits était peut-être d'un auteur plus récent que le premier [1]. De fait, le style n'est pas le même et le texte paraît supposer la connaissance du premier, ne serait-ce que par la façon très vague dont il fait allusion à la prophétie de la triple mort. Quant au premier récit, il eût fait partie, selon Ward, d'une *Vie de saint Kentigern* [2], la plus ancienne qu'on connaisse, qui a été composée à la demande d'Herbert, évêque de Glasgow de 1147 à 1164, et dont on ne possède plus aujourd'hui que les 8 premiers chapitres, donnés précisément par le même manuscrit [3] qui contient le *Lailoken et Kentigern* et le *Lailoken et Meldred*. Mais Ward a fait lui-même cette observation [4] que les huit chapitres de la *Vie de saint Kentigern* ne sont pas, dans le manuscrit, écrits de la même main que les deux autres récits; et il faut ajouter que ces récits, au lieu de faire suite aux huit chapitres de la *Vie de saint Kentigern*, les précédent : dans ces conditions,

1. *Article cité*, p. 513.

2. Publiée par Cosmo Innes, en appendice (II) à son introduction du *Registrum episcoporum Glastoniensium*, — puis par Alex. P. Forbes, dans ses *Lives of ss. Ninnian and Kentigern* (*Historian of Scotland*, t. V, 1874), — puis par W. M. Metcalfe, dans son édition des *Lives of the Scottish saints* de Pinkerton, 1899, t. II, p. 97 ss.

3. Cott., Titus A XIX, fos 76-80 b. Voir ci-dessus, p. 353, n. 2.

4. P. 513.

il apparaîtra plus que hasardé de prendre ces différents textes pour les éléments d'un même ouvrage. — Qu'un jour, des épisodes où figurent Lailoken soient venus se greffer sur l'histoire légendaire de Kentigern, ce n'est pas douteux : à preuve le premier récit, qui met les deux personnages en relations. Mais à quelle date le fait s'est-il produit ? On ne le saurait dire précisément, sans qu'il paraisse contestable que ç'ait été assez tard. Au début du *Lailoken et Kentigern*, l'auteur, venant d'écrire le nom de Lailoken, a aussitôt ouvert dans son texte cette parenthèse : « quem quidam dicunt fuisse Merlynum, qui erat Britonibus quasi propheta singularis, sed nescitur » [1]. La remarque est évidemment de quelqu'un qui connaissait le Merlin de Geoffroy et qui, par conséquent, écrivait relativement tard, plus tard que le moment où fut composée la Vie ancienne de saint Kentigern. Dira-t-on qu'on a affaire à une interpolation ? Il se peut; mais il n'en reste pas moins permis de supposer que l'auteur primitif, sans nommer Merlin, s'était pourtant inspiré de son histoire et d'une façon assez directe pour avoir imposé à tel de ses lecteurs un rapprochement entre ce personnage et son Lailoken. Ce n'est d'ailleurs pas tout. On possède de Jocelin de Furness (dans le Strathclyde) une *Vie de saint Kentigern*, plus récente que la Vie dédiée à Herbert, et composée à la demande de Jocelin, évêque de Glasgow de 1174 à 1199 [2]. Or, dans cette Vie, copieusement romancée, toute piquée d'épisodes pittoresques, on ne lit pas une ligne qui rappelle ni l'histoire de *Lailoken et Kentigern*, ni celle de *Lailoken et Meldred*. Si ces histoires avaient fait partie de la *Vie de saint Kentigern* la plus ancienne, peut-on croire que Jocelin, qui connaissait ce texte, comme le connaissaient vraisemblablement tous les clercs de l'église de Glasgow, aurait omis d'en faire état et les aurait délibérément exclues de son récit ? Bien mieux,

1. Je ne tiens pas compte du titre du récit écrit d'une autre main, qui porte : *Vita Merlini Silvestris*.

2. Publiée en 1789 par Pinkerton dans ses *Lives of the Scottish saints* (nouvelle édition de l'ouvrage en 1889 par Metcalfe, t. II, p. 1 ss.) et en 1874, par Forbes, *ouvrage cité*.



Jocelin, au chapitre quarante-cinquième et final de son œuvre, a donné à Lailoken (qu'il nomme Laloecen) un certain rôle, mais très différent de celui que le personnage tient dans les deux contes du manuscrit de la Cottonienne. Laloecen n'est pas un homme des bois, ce n'est pas un inventeur d'énigmes : c'est simplement un de ces fous qui vivaient à la cour des rois et dont on s'amusait. Cependant, des lèvres de cet être disgrâcié s'était échappée une prophétie : après la mort de Kentigern, qui avait été pitoyable à son triste sort, le fou Laloecen, saisi d'une inconsolable douleur, avait répondu à ceux qui lui en demandaient la cause que la mort de Kentigern serait suivie cette même année de celle du roi Rederech, le maître de Laloecen, ainsi que de celle d'un grand seigneur du royaume nommé Morthec. Et Jocelin, pour expliquer que cette prédiction ait pu se trouver vraie, a ajouté cette remarque que Dieu avait bien accordé le don de prophétie à Balaam, et à Caiphas, et à l'ânesse, et à un autre fou dont a parlé Joseph. Il est permis de se demander si l'état le plus ancien de la légende ne se trouve pas dans cette version, où le rôle de Laloecen est encore subordonné à celui de Kentigern, où il n'est pas encore devenu le centre de l'épisode, le héros curieux qui attire sur lui la principale attention, et si ce n'est pas sur le chapitre final où Jocelin a raconté sa prophétie, chapitre sans doute préexistant dans la première *Vie de saint Kentigern*, que seraient venues prendre racine les histoires plus développées et différemment orientées de *Lailocen et Kentigern* et de *Lailocen et Meldred.*

En fin de compte, il est donc douteux, à tout le moins, que la plus ancienne *Vie de saint Kentigern*, écrite entre 1147 et 1164, ait rien connu de la légende de Lailoken, ancien roi devenu fou, habitant des bois, et doué du don de divination.

*
* *

S'il en est bien ainsi, que devient l'hypothèse d'une dépendance de la *Vita Merlini*, œuvre de Geoffroy de Monmouth, par rapport au roman irlandais de *Buile Suibne*, à la *Vie de*

saint Kentigern, aux contes de *Lailoken et Kentigern* et de *Lailoken et Meldred* ?

La *Vita Merlini* donne l'impression d'un récit composite. — Mais le *Buile Suibne* est-il lui-même un récit cohérent ? Ces parties versifiées, reliées entre elles par une sorte de commentaire en prose, les critiques qui ont étudié le texte y ont reconnu la juxtaposition d'éléments originairement indépendants et qui n'ont pris que sous la main d'arrangeurs récents la forme d'un roman plus ou moins homogène.

L'action de la *Vita Merlini*, contrairement à ce qu'on voit pour les prestiges de Merlin racontés dans l'*Historia regum Britanniae*, se passe dans la partie septentrionale de la Grande-Bretagne, dans la région de la forêt de Calidon ; et cette différence des lieux invite d'abord à supposer que Geoffroy a exploité la légende de saint Kentigern, qui lui fournissait, entre autres matériaux, un nouveau théâtre des événements. — Mais n'était-il pas naturel que Geoffroy, tout spontanément, voulût intéresser aux destinées de son Merlin non seulement les Gallois, mais aussi les Bretons du Strathclyde ? Ou bien encore, imaginant un Merlin silvestre, n'était-il pas indiqué qu'il l'installât dans une forêt célèbre, dans la forêt de Calidon ? Au reste, il n'existe nulle preuve que les localisations des textes hagiographiques qu'on peut ici produire reposent sur une tradition indigène, indépendante de celle de Geoffroy. Sans doute, les deux contes de *Lailoken et Kentigern* et de *Lailoken et Meldred* laissent clairement paraître que la légende de Lailoken avait des attaches topographiques très précises : on montrait, en face de Glasgow, la roche où le fou venait s'asseoir et, près de Drumelzier, son tombeau. Mais on ignore à quelle date remontent ces localisations et il est très significatif que, dans la tradition recueillie sur les lieux mêmes, à Drumelzier, le nom de Lailoken ait été supplanté par celui de Merlin [1] : ce n'est pas là un signe de grande antiquité et il n'est pas impossible que l'état le plus ancien de la légende soit celui que re-

1. Voir Ward, *article cité*, p. 525-526.

présente le récit de Geoffroy, lorsqu'il situe simplement les aventures de Merlin dans la Forêt de Calidon, sans préciser davantage.

La *Vita Merlini* parle, sans indication de lieu, d'une bataille livrée par Rodarch, Peredur et Merlin au roi d'Écosse Guendoloous et où Merlin devint fou. — Mais quand le conte de *Lailoken et Kentigern*, sans nommer aucun des personnages qui s'y trouvèrent en présence, situe précisément cette bataille entre le Lidel et le Carwannock, pourquoi ce détail serait-il considéré comme la marque d'une époque plus ancienne [1] ?

Le personnage du roi Rodarch, qui figure dans la *Vita Merlini*, semble, à première vue, avoir été emprunté à la *Vie de saint Kentigern*, qui le nomme Rederech. — Mais Geoffroy de Monmouth, pour connaître ce roi et pour l'appeller Rodarch, n'avait pas besoin de cette source. Le héros avait sa célébrité. Il a été mentionné par Adamnan dans sa *Vie de saint Columba* [2], écrite au plus tard dans les quatre premières années du VIIIe siècle, et où, appelé Rodercus, fils de Totail, il est donné comme roi de Petra Cloithe, c'est-à-dire d'Alclud ; son nom a trouvé place dans les généalogies galloises du Xe siècle [3], où il est appelé Riderch Hen, « Riderch le Vieux », fils de Tutagual ; il a trouvé place également dans l'*Historia Britonum* anonyme [4], où il est appelé Riderch Hen et donné comme un adversaire d'Hussa, roi anglais de Northumbrie (580-588), en compagnie d'Urbgen, de Guallauc et de Morcant. Plus tard, les poèmes bretons l'ont appelé Rydderch Hael, « Rydderch le Libéral » ; mais aucun de ces poèmes n'est antérieur à 1150 et la transformation du nom de Ridderch le Vieux en celui de Ridderch le Libéral, particularité qui

1. On ne sait pas au juste à quoi correspond géographiquement la Forêt de Calidon. Geoffroy l'a placée simplement au Nord de Lincoln (*Historia regum Britanniae*, chap. 145). Skene aurait voulu qu'elle se trouvât aux environs de Loch Lomond, dans la région ouest de Menteith. Mais M. Anscombe (voir ci-dessus, t. I, p. 76) n'a pas trouvé impossible qu'elle se soit étendue près de Leeds. Ces opinions diverses des critiques modernes ne sont que conjectures.

2. I, 15.

3. Liste II.

4. Chap. 63.

semble commune à la *Vita Merlini* et aux poèmes bretons, bien loin de prouver, comme on l'a prétendu, une dépendance de Geoffroy par rapport à la tradition de ces poèmes, peut fort bien dénoter une influence de la *Vita Merlini*, où Ganieda, dans sa complainte funèbre sur la mort du roi son époux, a développé le thème de la libéralité du défunt, vertu dont Geoffroy s'est plu, non sans arrière-pensée, à parer les princes qu'il mettait en scène. La supposition qu'il aurait existé dans le Strathclyde une riche tradition légendaire relative à Rodarch est gratuite. Le rôle que joue ce roi dans la *Vie de saint Kentigern* composée par Jocelin est très effacé et peut-être cependant Jocelin l'a-t-il développé sensiblement plus que ne le faisait la Vie du saint antérieurement dédiée à Herbert. Un épisode de la légende de Kentigern contait qu'un roi, dont la femme avait donné un anneau à son amant, s'en était aperçu, s'était secrètement emparé de l'anneau, l'avait jeté dans la Clyde, puis avait sommé la coupable de le lui rendre, espérant ainsi la confondre ; mais, grâce à l'intervention du saint, l'anneau avait été retrouvé par un pêcheur dans le ventre d'un poisson, puis rendu à la reine, qui avait été ainsi sauvée et avait profité de la leçon pour revenir à la vertu. Le bréviaire d'Aberdeen, établi par l'évêque William Elphinson entre 1483 et 1514 (c'est-à-dire à une époque relativement récente), mais qui paraît reposer, pour tout ce qui concerne Kentigern, sur la Vie la plus ancienne de ce saint, rapporte cette même histoire en nommant comme l'héroïne une reine de Caidzow (c'est-à-dire Cadyow, à deux milles environ des bords de la Clyde). Jocelin, pour sa part, l'a attribuée à la reine Langueth, femme de Rederch, et il semble bien qu'il ait été le premier auteur à enrichir de cet épisode la légende de ce roi : preuve que, pour étoffer son récit, il empruntait de toutes mains.

Enfin, la prophétie de la triple mort, mieux peut-être que dans la *Vita Merlini*, se trouve, dans le *Lailoken et Kentigern*, étroitement liée au thème principal et lui confère une force pathétique qui n'est pas sans beauté. — Mais, même dans la *Vita*

Merlini, malgré son air adventice, elle n'est pas si mal à sa place et il n'est pas interdit d'estimer qu'elle y a un caractère plaisant qui est mieux en harmonie que dans le *Lailoken et Kentigern* avec le ton de la tradition antérieure d'où le thème est initialement issu.

*
* *

Faudra-t-il donc, contrairement aux suggestions de l'impression première, dire que le thème de la folie de Merlin, que celui de la triple prophétie, que celui de Guendoloena remariée ont été versés dans le courant de la littérature hiberno-scottique par Geoffroy de Monmouth ? Je n'oserais le soutenir. Ce qui est clair, c'est que, dans cette question des rapports qui unissent entre eux ces textes divers, *Vita Merlini*, *Buile Suibne* irlandais, *Lailoken et Kentigern*, *Lailoken et Meldred*, il est impossible de conclure avec certitude à l'antériorité de telle ou telle forme de la tradition et que, lorsqu'on discute de la place à faire à l'œuvre de Geoffroy par rapport aux récits apparentés, les arguments qu'on peut invoquer soit en faveur de son indépendance soit en faveur de sa dépendance se balancent avec un constant équilibre et sans qu'aucun d'eux l'emporte. Dans ces conditions, on incline à penser qu'il a pu exister une tradition dont la *Vita Merlini*, le *Buile Suibne* et les récits relatifs à Lailoken ont été simultanément tributaires. Au fond, la chose est loin d'être sûre ; et je ne me hasarderais pas à affirmer que le rôle de Geoffroy doive être considéré non pas comme celui d'un initiateur, mais comme celui d'un imitateur. Toutefois, parce que je tâche de ne céder qu'en cas de parfaite évidence aux raisons d'attribuer à Geoffroy l'invention des thèmes dont son œuvre est peuplée, je maintiens ici l'hypothèse qu'il a pu, dans sa *Vita Merlini*, emprunter quelque chose à telle ou telle légende celtique, celle de Suibne ou celle de Kentigern.

*
* *

C'est au même avis, et pour le même motif, que je crois devoir m'arrêter en ce qui concerne l'épisode du fou Maeldin,

privé de la raison par des fruits empoisonnés et rendu à la santé par l'eau d'une source bienfaisante (v. 1395-1433).

Il existe dans la littérature irlandaise un récit relativement ancien (puisque deux fragments en figurent dans le Lebor na Huidre, écrit aux environs de l'an 1100), qui raconte les pérégrinations maritimes de Curaig Mael Duin [1]. Au cours de ses aventures, le héros aborde un jour à une île où s'aperçoivent des arbres chargés de fruits magnifiques. Le sort désigne Mael Duin pour essayer ces fruits : il en cueille quelques-uns, les broie dans une coupe et goûte au jus. Aussitôt ses lèvres se couvrent d'une écume rouge et il tombe dans un profond sommeil, tout pareil à la mort, jusqu'au lendemain à la même heure. A son réveil, il déclare à ses compagnons que les fruits sont excellents, mais qu'il convient d'en tempérer l'action en ajoutant de l'eau au breuvage. Les navigateurs s'en retournent en emportant toute la récolte que leur offrait l'île.

Il est évident que ce récit diffère profondément de celui de Geoffroy. Les fruits de l'île visitée par Mael Duin ne sont que soporifiques : ils ne détruisent pas la raison. Ils se trouvent sur des arbres : on ne les ramasse pas dans l'eau. Ils poussent naturellement : ils n'ont pas été disposés par la main de la vengeance. Aussi pourrait-on penser que le modèle de Geoffroy, s'il faut lui en supposer un, n'a pas été la Navigation de Mael Duin. Le thème de la vengeance exercée par une amante abandonnée pouvait lui être suggéré par quelque souvenir antique : celui de Déjanire, de Médée, ou de n'importe quelle autre ; le thème du fruit malfaisant, par le souvenir des herbes magiques de Circé. Et si l'on objecte que Circé usait, pour ses philtres, d'herbes et non de fruits, il est aisé de répondre que, sur la tradition classique Geoffroy a pu greffer une tradition secondaire, inconnue de nous, mais peut-être répandue de son temps, et sur le continent comme dans l'île : car Benoit de Sainte-Maure, dans son *Roman de Troie* [2], a parlé d'une pierre

1. Publié par W. Stokes (*Revue celtique*, t. IX, 1888, p. 447 ss., et t. X, 1889, p. 50 ss.). Le rapprochement de l'histoire contée par Geoffroy avec ce texte a été fait précédemment par Mlle A. Paton (*Modern Language Notes*, t. XVIII, p. 165).
2. V. 16681-16692.



merveilleuse, le « pedoire », formée par les fruits d'un certain arbre, quand ceux-ci tombent dans l'eau et y séjournent sept années, et qui a la propriété (au contraire des fruits de la *Vita Merlini*, mais par un contraire qui procéde d'une idée analogue) de rendre la raison aux fous.

Cependant, malgré ces différences, et malgré les rapports du récit de Geoffroy avec certains contes étrangers à l'Irlande comme à la Bretagne, il faut tenir le plus grand compte de cette circonstance que le fou de la *Vita Merlini* s'appelle Maeldin. Comment expliquer ce nom sinon par un emprunt de Geoffroy à la légende de Curaig Mael Duin ?

*
* *

Il paraît donc raisonnable de supposer que Geoffroy, plus ou moins directement, plus ou moins précisément, a pu connaître quelque chose de la légende de Suibne et de celle de saint Kentigern, quelque chose aussi des Navigations de Mael Duin, ainsi que, on l'a vu précédement, des Navigations de saint Brendan.

Il n'en reste pas moins que la *Vita Merlini* ne saurait passer pour le pur et simple reflet de traditions propres à la Bretagne. Il s'en faut de beaucoup. Les éléments qu'elle peut devoir à la littérature indigène et nationale se réduisent, somme toute, à très peu de choses, et très nombreux au contraire, très importants aussi, sont ceux qui la rattachent à cette littérature, généralement de langue latine, qui était le bien commun de toute l'Europe occidentale.

1. *Les complaintes funèbres.* — La connaissance que Geoffroy possédait des modes littéraires de son temps, telles qu'elles fleurissaient non seulement en Grande Bretagne, mais aussi sur le continent, se révèle au premier coup d'œil dans les deux complaintes funèbres prononcées l'une par Merlin sur la mort de ses compagnons de guerre, l'autre par Ganieda sur la mort du roi Rodarch. Ces complaintes, d'inégale longueur [1], apparaissent

1. La première compte 14 vers (40-53), la seconde 35 (692-727).

tiennent à un genre et reprennent des thèmes qui, depuis longtemps au XIIe siècle, étaient généralement répandus et n'étaient d'aucune façon la propriété des peuples celtiques. Assigner à ces lamentations une origine précise, vouloir retrouver le texte particulier qui en aurait été le modèle, ce serait s'égarer. Geoffroy n'a pas eu sous les yeux un modèle unique : il s'est inspiré à la fois de toutes sortes d'exemples, de tous ceux qui s'offraient à lui depuis les *planctus* de Paulin d'Aquilée jusqu'aux innombrables éloges funèbres des XIe et XIIe siècles, composés en latin, et qui ont leurs correspondants dans tant de poèmes français, vies de saints, chansons de geste, romans courtois. Merlin pleure sur ses compagnons comme le poète-soldat Angilbert sur les guerriers francs tombés à Fontenoi [1] ; Rodarch est pleuré par Ganieda comme, dans un fameux poème français [2], Alexis par son père [3], par sa mère [4], par sa femme [5], comme, dans un autre poème français [6], Aton par Ismène [7], comme d'autres héros, en foule, par ceux qui les ont servis et aimés. La complainte de Ganieda est particulièrement remarquable pour tout ce qu'elle contient d'éléments traditionnels. Ce retour sur les mérites du défunt, sa puissance, sa justice, sa libéralité [8], le triste spectacle de ce corps gisant, de ce cadavre désormais livré en pâture aux vers, de cette chair qui pourrira, de ces cendres enfouies sous la pierre [9]; ces réflexions sur la fragilité de la gloire du monde, sur les variations du sort, dont l'amertume succède à la douceur, sur les choses du monde qui passent comme l'eau d'un fleuve, sur la brièveté des destinées humaines, sur l'éphémère beauté des roses et des lis [10],

1. Poème publié par Duemmler, dans les *Monumenta Germaniae historica, Poetae latini*, t. II, p. 138.
2. La *Vie de saint Alexis*.
3. Laisses 79 ss.
4. Laisses 87 ss.
5. Laisses 94 ss.
6. Le *Roman de Thèbes*.
7. Vers 6381 ss.
8. Vers 693-701.
9. Vers 702-707.
10. Vers 708-719.

cette glorification du renoncement et de la retraite [1] : c'est l'ordre habituel du regret funèbre, ce sont les idées et les images de la méditation chrétienne sur la mort, comme on peut les voir rassemblés, par exemple, dans le *De contemptu mundi* d'un Bernard de Morlaix. Et quant à l'épitaphe gravée par Ganieda sur la tombe de Rodarch, elle parodie l'épitaphe célèbre de l'empereur Henri III :

Caesar, tantus eras quantus et orbis,
Sed nunc in modico clauderis antro... etc [2].

2. *Les « devinailles » de Merlin.* — Parmi les « devinailles » de Merlin que Geoffroy a fait figurer dans la *Vita Merlini*, il en est quelques-unes qui, dépourvues d'intérêt politique, concernent seulement des particuliers et affectent un caractère plutôt amusant. Ce sont des sortes de jeux où Merlin divertit sa virtuosité : ainsi quand il prédit les trois formes de mort dont périra un même enfant qu'on lui présente ; ou quand il devine les prochaines noces de sa femme ; ou quand il découvre l'infidélité de la reine d'après une feuille d'arbre restée dans sa chevelure ; ou quand il s'amuse de voir un mendiant assis, sans s'en douter, sur un trésor ; ou quand il rit de la prévoyance inutile d'un jeune homme guetté à son insu par une mort prochaine et qui prend la précaution, en achetant des chaussures, de se munir des pièces nécessaires pour les réparer quand elles seront usées.

Aucun de ces épisodes ne représente un thème proprement breton.

Si, précédemment, je n'ai pas tout-à-fait exclu l'hypothèse que Geoffroy a pu emprunter à la légende de saint Kentigern l'idée de la prédiction d'une triple forme de mort prédite à un

1. Vers 720-727.
2. Le fait que l'épitaphe figure dans un manuscrit sous le titre *Virgilius in laudem Caesaris* a été cause qu'elle a pris place dans l'Anthologie latine de Burmann, comme si elle avait concerné Jules César. Le témoignage de plusieurs manuscrits et celui de Guillaume de Malmesbury lui-même (*Gesta regum Anglorum*, II, 194) prouvent qu'elle se rapportait à l'empereur Henri III. Elle était, du reste, très célèbre. Cf. Duemmler dans *Neues Archiv*, I, 1876, p. 178 ss.



même individu, il n'en faut pas moins se rappeler que cette donnée appartenait à un fonds traditionnel connu de toute la Romania. On la retrouve dans une épigramme fameuse consacrée à l'Hermaphrodite [1] :

Cum mea me mater gravida gestaret in alvo,
Quid pareret fertur consuluisse deos.
Phoebus ait : « Puer est » ; Mars : « Femina » ; Juno : « Neutrum » ;
Jam qui sum natus Hermaphroditus eram.
Quaerentes letum dea sic ait : « Occidet armis »;
Mars : « Cruce »; Phoebus : « Aqua ». Sors rata quaeque fuit.
Arbor obumbrat aquas ; conscendo ; labitur ensis
Quem tuleram casu, labor et ipse super ;
Pes haesit ramis, caput incidit amne, tulique
— Vir, femina, neutrum — flumina, tela, crucem.

On la retrouve, au XIII[e] siècle, dans le *Merlin* français en prose et, plus tard, au XV[e] siècle, dans les imitations espagnoles et anglaises de ce roman. On la retrouve, toujours au XIII[e] siècle, dans le *Libro de buen amor* de Juan Ruiz, où il est question de cinq horoscopes différents donnés par cinq astrologues pour le fils du roi maure Alcaraz et qui tous les cinq se réalisent [1]. Gaston Paris [2] considérait que l'épigramme de l'Hermaphrodite avait été la source de l'épisode introduit par Geoffroy dans la *Vita Merlini* : c'est une opinion qui, aujourd'hui, paraît difficilement soutenable. Même si l'on ne se laisse pas arrêter par l'existence des deux contes de *Lailoken et Kentigern* et de *Lailoken et Meldred* qu'a signalés Ward (car, après tout, il n'est pas définitivement démontré que le plus ancien de ces deux textes soit antérieur au récit de Geoffroy et puisse en avoir été le modèle), il ne faut pas moins tenir compte, par ailleurs, que l'auteur de l'épigramme, en qui Gaston Paris, à l'imitation des anciens critiques, croyait reconnaître Hildebert de Lavardin, lequel est mort en 1125, semble avoir été, beau-

1. Voir à ce dernier sujet P. Wickesham Crawford, *El horóscopo del hijo del rey Alcaraz en el « Libro de buen amor »* (*Revista de filología española*, t. II, 1925, p. 184).
2. *Merlin* (publié pour la Société des Anciens Textes français), t. I, p. XVI.

coup plus probablement, Mathieu de Vendôme, dont la carrière littéraire n'a pas commencé avant 1150. Dans la mesure où cette attribution de l'*Hermaphrodite* à Mathieu peut être tenue pour assurée, il est impossible que la pièce ait servi de modèle à Geoffroy. Toutefois, l'inverse est également invraisemblable : Mathieu ne s'est pas inspiré de Geoffroy ; et l'on est ici en présence d'une histoire qui, dès le début du xɪɪᵉ siècle, devait courir en beaucoup de pays.

L'épisode des secondes noces de Guendoloena, femme de Merlin, présente, dans la *Vita Merlini*, un aspect assez original à cause de cette étrange chevauchée où l'on voit Merlin pousser devant lui un grand troupeau de cerfs, monté lui-même sur l'un de ces animaux. Mais le pittoresque de cette scène est apparemment une création de Geoffroy, qui s'est amusé à pourvoir son Merlin silvestre d'un équipage cocasse. A part ce trait fantaisiste, qui n'est pas essentiel, l'esprit dont s'inspire le récit en ce passage ressemble étonnamment à celui de certains contes de clercs et, dans une certaine mesure, à celui de quelques-uns des fabliaux qui fleuriront plus tard en France. Il y règne une sorte de bonne humeur railleuse dont les femmes font les frais et qui s'accompagne de cette misogynie mi-sincère et mi-affectée qui a été tellement en vogue aux environs de 1150. L'accueil bourru que fait Merlin aux instances de sa femme qui veut le retenir à la ville, la méprisante autorisation qu'il lui donne de se remarier, la façon dont il règle ensuite le compte du nouveau fiancé, tout cela a cette verdeur plus gauloise que galloise qui caractérise l'abondante littérature antiféminine du continent à l'époque de Geoffroy.

Les trois autres épisodes où se manifeste la faculté divinatrice de Merlin ont entre eux un air de ressemblance qu'ils doivent sans doute à la communauté de leur origine : ce sont des histoires importées d'Orient.

Quoi qu'on pense de la nature des relations qui pouvaient unir la *Vita Merlini*, dès le moment où elle parut, à la légende de saint Kentigern, et même si l'on admet que Geoffroy s'es inspiré de traditions relatives à ce saint, il demeure parfaite-

ment possible que cette même *Vita Merlini* ait, à son tour, exercé une certaine influence sur les traditions relatives à Kentigern et qu'en particulier l'anecdote de la feuille d'arbre par laquelle se dénonce l'adultère de Ganieda ait servi de modèle à l'épisode analogue du *Lailoken et Meldred* En tout cas, qu'il faille, sur ce point, considérer la *Vita Merlini* comme la source ou comme le dérivé de la légende de Kentigern, il n'en est pas moins notable que l'Orient fournit lui aussi des formes assez semblables du thème et certains critiques n'ont pas hésité à alléguer ici la tradition de l'Inde comme source de la tradition occidentale [1]. C'est, en effet, dans le *Çukasaptati* qu'on trouverait le premier germe de l'histoire, c'est-à-dire dans une collection qui remonte au moins au VIe siècle et dont l'un des récits contient une réponse de Pushpahasa au roi Vikramâdîtrya de même style que celle de Merlin au roi Rodarch. Le roi, à qui Pushpahasa vient de dénoncer l'infidélité de la reine Kalamîla, se tourne vers celle-ci et lui dit, en lui lançant une poignée de feuilles : « Entendez-vous ? » Et comme la reine, à cette seule brusquerie, tombe pâmée : « Pourtant, s'écrie en riant Pushpahasa, elle ne s'est point pâmée la nuit dernière, quand son amant la rossait de coups. »

Je ne suis pas frappé, pour ma part, de la ressemblance que d'autres ont pu trouver entre l'épisode de la feuille racontée dans la *Vita Merlini* et la scène du *Çukasaptati* : elle consiste simplement en une certaine analogie des rôles et des attitudes, sans que l'action soit véritablement la même. Mais les deux histoires qui font suite à celle de la feuille ont, dans la littérature orientale, des correspondants parfaitement semblables : je veux parler de l'histoire du mendiant et de celle de l'acheteur de souliers. Un conte talmudique qui a pour sujet la construction du Temple par Salomon décrit l'étrange façon dont Asmodée se comporta tandis que, capturé par Benaiah, il était conduit à la cour du roi. Entre autres singularités, il avait éclaté de rire en voyant un homme commander des

1. Voir Paton, *The Story of Grisandole* (*Publications of the Modern Language Association*, t. XXII, 1907, p. 241 ss).

chaussures à un cordonnier pour une durée de sept années et il s'était également mis à rire en voyant un magicien qui était en train de vanter au public son habileté. Arrivé devant Salomon et interrogé sur les raisons de son attitude pendant la route, il déclara qu'il n'avait pas l'habitude de juger les gens sur leur mine, mais sur ce qu'ils étaient en réalité, qu'il savait que l'acheteur de chaussures, lequel faisait des provisions pour sept années, n'en avait pas pour sept jours à vivre, et qu'il savait aussi que le magicien, lequel se faisait fort de percer tous les secrets, ne se doutait pas qu'il y avait un trésor enfoui sous ses pieds[1].

*
* *

Pas plus que ces « devinailles » relatives à des particuliers les prophéties politiques que contient la *Vita Merlini* n'ont d'attache à la tradition bretonne : elles n'ont pas d'autre origine que la fantaisie personnelle de Geoffroy de Monmouth. Le succès du premier essai auquel s'était livré l'auteur en publiant, vers l'année 1135, les *Prophéties de Merlin* l'invitait à tenter de nouveau sa chance dans la même voie et à tirer tout ce qui lui était possible d'une veine si heureuse. Comme l'y autorisait le passage de la prose au vers, qui était en lui-même un élément suffisant de nouveauté, il a d'abord fait répéter par Merlin les prophéties qu'il lui avait attribuées précédemment et qui avaient trait à l'histoire de la Grande-Bretagne à partir du règne de Vortegirn : prophéties qui consistaient, pour une part, à l'époque où écrivait Geoffroy, en une sorte d'entérinement du passé et, pour une autre part, en une série d'élucubrations délirantes sur ce qui, au temps de l'auteur, était encore l'avenir. La reprise de ce thème a fourni la matière des vers 580-680 de la *Vita Merlini*, où l'on voit réapparaître les mêmes prédictions que dans l'*Historia regum Britanniae*, à cette différence près que le point de départ en a été rapproché et qu'au lieu de commencer sa prophétie au règne de Vortegirn, Merlin part seulement des successeurs d'Arthur parce qu'un grand

1. Voir L. Ginzberg, *The Legends of the Jews*, t. IV, p. 166 ss.

nombre d'années s'était écoulé depuis ses premières révélations et qu'il était censé prophétiser, cette seconde fois, au temps de Conan, quatrième roi de Bretagne depuis Arthur. Au reste, comme une bonne partie des prophéties antérieures étaient ainsi tombées, Geoffroy est revenu ailleurs sur la période à laquelle elles correspondaient et, aux vers 970-1135, on verra Merlin reprendre les événements de ce temps-là comme des faits désormais réalisés et donner à son exposé la forme d'un récit historique, rétrospectif et non plus prophétique, qui va du règne de Vortegirn à celui de Conan. — Indépendamment de cette première série de prophéties et du récit des vers 979-1135 qui en est le complément, Geoffroy a ménagé une autre entrée à son héros pour lui faire préciser ses vues sur le retour du Messie breton, sujet qui, dans les premières *Prophéties* et dans l'*Historia regum Britanniae*, n'avait été qu'effleuré : c'est la matière des vers 941-976 du poème. — Enfin, ailleurs encore, exploitant la curiosité particulière du public pour les événements contemporains, Geoffroy a poussé jusqu'au règne d'Étienne inclusivement la partie qu'on pourrait appeler expérimentale des prophéties antérieures, qui n'allait que jusqu'au règne d'Henri Ier : c'est le sujet des prophéties de Ganieda, qui occupent les vers 1461-1517 de l'ouvrage.

Il existe donc, dans la *Vita Merlini*, trois groupes de prophéties, dont le premier est de provenance déjà connue : c'est une « forgerie » de Geoffroy. Quant aux deux autres groupes, ajoutons maintenant qu'ils ont la même origine.

Je sais bien qu'en ce qui concerne la prophétie des vers 741-779, relative au Messie breton, on a pu prétendre que Geoffroy n'avait fait qu'utiliser une croyance populaire antérieurement existante. Merlin, répondant à Thelgesin, qui lui propose d'aller voir dans l'Ile d'Avallo si Arthur est guéri de ses blessures et s'il est prêt à reprendre le gouvernement des Bretons, lui répond que les temps ne seront pas si promptement révolus et que c'est plus tard seulement que Conan d'Armorique et Cadwalladr de Cambrie rétabliront une domination unique sur les Scots, les Cambriens, les Cornouaillais et les

Armoricains. Or une prophétie analogue se trouve dans un petit poème breton, la *Prophétie de Prydein la Grande*, où Cynan et Cadwalladyr sont promis aux mêmes destinées et que certains critiques ont considérée comme sensiblement plus ancienne que le texte de Geoffroy. Geoffroy aurait donc eu ici des devanciers.

Il n'en est pourtant rien. La *Prophétie de Prydein la Grande* fait partie du *Livre de Taliesin* [1], dont la copie remonte tout au plus au début du XIVe siècle, et c'est vainement qu'on a tenté de prouver que le texte même du poème en question aurait été composé dès la première moitié du Xe siècle [2]. En réalité, la *Prophétie de Prydein la Grande*, loin d'être plus ancienne que la *Vita Merlini* et loin de lui avoir servi de source, est purement et simplement un dérivé de la tradition créée par Geoffroy de Monmouth. Ce que Geoffroy avait trouvé établi dans l'imagination populaire, c'était la croyance au retour d'Arthur : un témoignage formel de Guillaume de Malmesbury [3] interdit d'en douter. Mais, pour des raisons qu'on devine plutôt qu'elles ne s'étalent, Geoffroy n'a pas adopté cette forme de la légende. Nulle part il n'a affirmé ni même laissé entendre qu'Arthur reviendrait parmi les vivants. Rien à ce sujet dans les *Prophéties de Merlin*. Dans l'*Historia regum Britanniae*, la phrase qui concerne la retraite d'Arthur dans l'île d'Avallon est très ambiguë : « blessé mortellement, dit-elle en substance, il fut transporté dans l'île d'Avallon pour y guérir ses blessures » ; et l'on peut entendre également que le sort du roi devait être de guérir ou de mourir. Au fond, il semble bien que

1. Reproduction diplomatique de J. Gwenogvryn Evans, 1910 [1915]. Édition de Skene, *The four Ancient Books of Wales*. Le texte de la *Prophétie de Prydein* se trouve, dans Evans, à la page 13, et dans Skene, au tome II, p. 123 (traduction, t. I, p. 436).

2. Cette tentative a été faite par M. Ifor Williams en 1916, *Y Beirniad*, p. 212. M. John Morris John l'a mentionnée dans un article de *Y Cymmrodor*, t. XXVIII, p. 53. C'est par ce périodique que M. John Jay Parry a eu connaissance de la thèse de M. Ifor Williams, qu'il a adoptée sans se reporter, semble-t-il, à l'étude même de M. Ifor Williams et en remarquant seulement qu'elle a été également acceptée en 1923 par M. A. W. Wade-Evans, dans son édition de la *Vie de saint David*, p. VIII s.

3. Voir ci-dessus, tome I, p. 248.

Geoffroy ne se soit pas soucié d'épouser la conviction de ses compatriotes. Il n'a pas osé la contredire ouvertement : ç'eût été s'exposer aux huées des siens. Mais il la sentait trop compromettante aux regards de l'opinion anglo-normande pour s'en faire le défenseur. Les Français en prenaient occasion pour se gausser des Bretons et les rois conquérants voyaient d'un mauvais œil cette espérance, qui entretenait contre eux la sourde hostilité d'une partie de leurs sujets. C'est pourquoi sans doute Geoffroy a jeté ce lest pesant ; et dans l'exemplaire de l'*Historia regum Britanniae* dédié au roi Étienne, la phrase relative à la retraite d'Arthur dans l'île d'Avallon a été complétée par ces mots : « Anima ejus in pace quiescat », qui déclarent plus expressément que le texte des autres exemplaires livrés au public la véritable intention de l'auteur. Dans la *Vita Merlini*, Thelgesin propose à Merlin d'aller voir dans l'île d'Avallo si, comme l'avait promis Morgen, Arthur était enfin guéri de ses blessures : ainsi la superstition populaire a obtenu mention dans le récit ; mais Merlin, sans faucher brutalement l'espoir de son interlocuteur, l'a acheminé vers une autre idée : celle du règne futur de Cadvalladr et de Conan.

Là, en effet, résidait la pensée originale de Geoffroy. Lâchant, pour ainsi dire, Arthur et son immortalité, il avait imaginé de lui substituer comme messie un personnage moins inquiétant pour l'étranger et dont le caractère religieux masquait, en la faisant passer, l'autorité politique. Déjà dans les *Prophéties de Merlin* il avait arrêté son attitude : c'étaient Cadvalladr et Conan qui devaient expulser l'étranger. Dans l'*Historia regum Britanniae*[1], même façon de présenter les choses. Et même façon enfin dans la *Vita Merlini*. M. Ferdinand Lot a écrit à ce propos que vraisemblablement Geoffroy avait usé du nom de Cadwalladyr parce que, dans son système pseudo-historique, il était le dernier roi des Bretons insulaires, comme Arthur dans la légende populaire : il était tout désigné, lui qui avait entraîné les nationaux hors de l'île, pour les y rame-

1. Chap. 205-206.

ner quand les temps seraient révolus. Il faut probablement ajouter à ces raisons l'intention prudente de Geoffroy de ne pas s'associer à la superstition populaire en ce qui concernait le rôle d'Arthur. Mais, quoi qu'il en soit, il est clair que la gloire nouvelle promise à Cadwalladyr ainsi qu'à Conan ne saurait être considérée comme une tradition nationale que Geoffroy n'aurait fait que recueillir : en réalité, c'était lui l'inventeur.

Quant aux prophéties de Ganieda, le problème et la solution sont les mêmes que pour les prophéties de Merlin : Ganieda est une création de Geoffroy ; le poème de *Cyfoesi*, ou *Dialogue de Merlin et de sa sœur* [1], qu'on allègue quelquefois, n'est qu'un dérivé de la *Vita Merlini* ; et personne n'aurait jamais eu l'idée ni d'écrire le petit poème breton publié à la page 115 de la *Myvyrian Archaeology* [2] ni de l'attribuer à Gwendydd, si cette idée n'avait pas été suggérée par l'œuvre de Geoffroy. Au reste, on aperçoit assez bien comment Geoffroy a été amené à imaginer le rôle de Ganieda. Écrivant en 1135, il avait arrêté à cette date la partie intelligible des prophéties de Merlin. Reprenant en 1148 le thème de ces prophéties, il s'agissait pour lui d'opérer un ajustement nécessaire. Près de dix années venaient de s'écouler, pour lesquelles Merlin-Geoffroy n'avait pas pu précédemment — et pour cause — fournir de prédictions suffisamment claires et précises. Il ne lui était pas permis, d'autre part, de mettre au compte de Merlin les prophéties nouvelles qu'il imaginerait pour cette période : ses lecteurs n'auraient pas compris que Merlin ne se fût pas montré plus tôt devin plus éclairé ou, pour mieux dire, ils auraient trop facilement saisi le procédé de l'auteur et son imposture. C'est pourquoi Geoffroy a inventé le personnage de Ganieda, dont il a fait la sœur de Merlin et qu'il a douée, elle aussi, de l'esprit prophétique : ingénieux expédient.

3. *L'astrologie et la description du monde.* — Les quelques épisodes divertissants où s'exerce la sagacité de Merlin n'au-

1. Skene, *recueil cité*, t. II, p. 218 (traduction, t. I, p. 462).
2. 2e édition.



raient pas suffi à nourrir un roman : le véritable sujet de l'œuvre a été fourni par deux sources principales d'inspiration, la vaticination politique et la spéculation cosmologique, dont ni l'une ni l'autre n'était caractéristique de la tradition galloise. La chose est claire pour les prophéties : elle ne l'est pas moins pour les descriptions de l'univers, qui tiennent, dans la *Vita Merlini* , une si large place.

Déjà dans les premières *Prophéties de Merlin*, Geoffroy avait eu tendance à faire de son devin un savant astrologue et le dernier chapitre de la prédiction, où sont décrites les perturbations finales de l'univers mourant, était une éblouissante incursion dans le champ des astres. Dans l'*Historia regum Britanniae*, où se manifeste à plusieurs reprises, comme je l'ai indiqué, la curiosité de l'auteur pour l'astrologie, ce côté du personnage de Merlin est encore un peu plus accusé et c'est Merlin qui interprète comme le signe de la mort d'Aurèle Ambroise l'apparition de la comète dans le ciel. Dans la *Vita Merlini*, le trait est encore plus apparent : c'est dans le ciel que Merlin lit l'annonce des nouvelles épousailles de sa femme et quand, après sa folie, la raison lui est revenue, il s'installe, pour y finir sa vie, dans l'observatoire à 70 portes et 70 fenêtres que lui a fait construire sa sœur Ganieda. Divination et astrologie étaient, depuis les temps les plus anciens, des notions si étroitement apparentées, que le glissement qui s'est produit de l'un à l'autre dans l'esprit de Geoffroy était des plus naturels. De la bible et des sibylles une pente insensible l'avait conduit à l'idée de la science chaldéo-égyptienne, dont ses contemporains étaient férus et qui s'étudiait à l'école comme le septième des arts libéraux pendant le cours régulier des études.

Mais Merlin, dans le dernier roman que lui a consacré Geoffroy, est encore quelque chose de plus qu'un astrologue : il s'intéresse à tous les secrets de la machine du monde, à sa constitution, à ses curiosités.

Initialement, c'est un accès de folie qui le fait fuir dans les bois et là, absorbé tout entier par le sentiment de sa détresse,

il ne prend d'abord avec la nature que le contact d'un corps fragile exposé à la faim et aux intempéries. Il souffre et il se plaint. Ah ! que n'est-ce toujours le printemps ! Et pourquoi faut-il que le rude hiver vienne désoler les campagnes, y détruire tout ce qui peut aider l'homme à vivre et l'obliger à disputer aux sangliers et aux loups sa maigre subsistance ! A la façon dont il traite ce thème des saisons, tour à tour douces et cruelles, on voit bien que Geoffroy connaissait non seulement les modèles poétiques de l'antiquité, mais aussi les modes littéraires qui s'étaient établies depuis Alcuin et qui fleurissaient encore de son temps : chanter les fleurs du printemps, les moissons de l'été, les fruits de l'automne, les frimas de l'hiver, c'était un lieu commun où l'auteur, par la voix de Merlin, s'exerçait après bien d'autres. La mention qu'il fait du coucou et du rossignol prouve qu'il possédait la tradition des poètes médiévaux ; mais il se peut aussi que, pour peindre les rigueurs de la saison hivernale, il ait aussi exploité le souvenir des *Tristes* et des *Pontiques* d'Ovide. Car il est manifeste qu'il avait fréquenté ce poète : quand, dans sa préface, Geoffroy déclare à Robert de Chesney qu'il désespèrerait de lui offrir un poème digne d'un si illustre protecteur, même s'il pouvait disposer du talent d'un Orphée, d'un Camerinus, d'un Macer, d'un Marius, d'un Rabirius, —

14 Sed non sufficio, licet Orpheus, et Camerinus,
Et Macer, et Marius, magnique Rabirius oris
Ore meo canerent.. —

quatre sur cinq de ces noms de poètes viennent en droite ligne de l'élégie finale du recueil des *Pontiques*. Quant au nom d'Orphée, le seul qui ne se trouve pas dans cette élégie, on pourrait douter qu'il faille l'expliquer par une influence d'Ovide, si plus loin, aux vers 371-373, n'apparaissait pas une allusion à la légende du chantre thrace, telle que le vieil auteur latin l'a contée au livre X des *Métamorphoses*, et si la connaissance que Geoffroy possédait des *Héroïdes* n'était pas attestée par ses allusions précises à la légende des amours de Didon et d'Énée,

de Phillis et de Démophon, de Briséis et d'Achille (v. 191-195).

Mais Merlin n'en reste pas aux développements que lui inspirent les sévérités de la nature marâtre. Il dépasse ce thème pour s'élever à ceux de la poésie cosmogonique et ainsi se manifeste encore une fois l'action exercée sur l'esprit de Geoffroy par la culture et les modes de son temps. L'auteur a imaginé que son Merlin, curieux de s'informer sur les phénomènes de la nature, avait recouru à Thelgesin et, par ses questions, lui avait fourni l'occasion de disserter sur la création, sur les objets et les êtres qui la peuplent, sur les curiosités qu'elle présente, îles célèbres, sources merveilleuses, poissons des mers [1], — ce qui d'ailleurs n'empêche pas Merlin lui-même de se montrer savamment informé sur le chapitre des oiseaux [2]. On pourrait penser que le rôle attribué ainsi à Thelgesin doit quelque chose à la tradition antérieure des pays bretons. Taliessin — c'est vraisemblablement Thelgesin — est nommé au chapitre 62 de l'*Historia Britonum* anonyme parmi les bardes qui avaient fleuri au temps du roi Dutigirn, c'est-à dire au VI[e] siècle. Une pièce contenue dans le Livre Noir de Carmathen le représente engagé avec Myrddhin, c'est-à-dire Merlin, dans une conversation poétique qui roule sur le sujet de l'histoire bretonne. Un livre entier de poèmes bretons, le Livre de Taliessin, lui a été attribué. Il serait naturel de considérer que Geoffroy, pour composer le personnage de Thelgesin, s'est inspiré de faits connus. Rien pourtant n'est plus douteux : le Livre Noir de Carmathen n'a pas été copié avant 1175; le Livre de Taliessin ne l'a pas été avant le début du XIV[e] siècle ; et tout ce qui, dans la littérature galloise, concerne cet ancien barde, tout ce qui lui a été attribué de poèmes, n'est que faux. En fait, la seule information qu'on paraisse avoir possédée sur son compte au temps de Geoffroy se réduisait à son nom, qu'on lisait dans l'*Historia Britonum* anonyme; et finalement, le plus probable est que la légende de Thelgesin, comme celle de tant d'autres personnages, a été inventée par Geoffroy.

1. Vers 732-940 et 1136-1253.
2. Vers 1292-1386.



Pour l'élaboration de cette légende, au nom près de Thelgesin, qui paraît correspondre à celui de Taliessin, fourni par l'*Historia Britonum*, tout est venu à Geoffroy, non pas de sources proprement nationales, mais de l'école, de cette école dont l'enseignement se dispensait partout le même, sur toutes les terres où dominait l'Église. Or, une mode très caractéristique de l'époque avait alors établi sur le continent européen les relations les plus étroites entre la littérature d'imagination et la littérature didactique C'est vers 1150 que l'on voit les romans de langue française, Roman de Thèbes, Roman d'Eneas, se farcir de curiosités empruntées à l'histoire naturelle ; et il semble que, dès le début du XII[e] siècle, le public ait généralement nourri, dans tous les pays, un goût très vif pour la science des érudits. Mais, si le prestige des sept arts était si grand parmi les contemporains de Geoffroy, c'était surtout sous la forme où ces arts étaient cultivés en France. Caradoc de Llancarvan, l'ami de Geoffroy et l'auteur d'une Vie de Gildas, a imaginé, pour la gloire de ce saint, qu'il avait pendant sept années étudié en Gaule les sept sciences, dont il s'était fait ensuite le propagateur parmi ses disciples de Grande-Bretagne. Geoffroy a inventé un trait analogue pour Thelgesin : sa belle érudition, Thelgesin l'a rapportée d'Armorique, où Merlin l'avait envoyé pour étudier. L'Armorique, c'était cette Petite-Bretagne que, depuis l'émigration bretonne du temps de Maxime, Geoffroy s'est attaché à représenter comme la tutrice matérielle et spirituelle de la Grande-Bretagne. Mais l'Armorique, c'était aussi une province voisine de la France, dont elle partageait dans une certaine mesure la culture et qui participait à sa réputation de patrie du savoir.

*
* *

Et qu'est-ce que Thelgesin avait rapporté d'Armorique ?

Son premier discours débute par l'exposé d'un système cosmologique dont on ne saurait dire qu'il est, en bloc, celui d'une philosophie connue et déterminée : il s'y mêle beaucoup d'éléments disparates, qui ont été pris de çà et de là. Mais chacun

de ces éléments, s'il a pris place dans une combinaison fantaisiste, a son origine certaine dans telle ou telle partie de la tradition scolastique.

Il est d'abord évident que l'auteur, tandis qu'il composait la tirade de Thelgesin, a eu présent à l'esprit le premier chapitre des *Métamorphoses* d'Ovide, où sont décrites les origines du monde. Thelgesin explique que le créateur a formé l'univers de quatre éléments : le ciel, l'air, la mer et la terre. Il ne dit pas, conformément à la doctrine ordinaire : le feu, l'air, la terre et l'eau. C'est qu'Ovide, nommant lui aussi les quatre éléments, a désigné le premier d'une expression où domine l'idée de ciel et où celle de feu n'est que secondaire :

27 Ignea convexi vis et sine pondere caeli
Emicuit...

« la substance ignée et impondérable du ciel... » ; et cette particularité suffirait peut-être à dénoncer l'imitation si, de surcroît, l'expression de Geoffroy n'avait pas été à plusieurs reprises copiée sur celle d'Ovide. Car il est bien difficile d'admettre l'explication d'une rencontre accidentelle quand Geoffroy finit un vers en disant, à propos de la matière, *concordi pace jugata* (v. 739), là où Ovide, au même propos, terminait en disant : *concordi pace ligavit* (v. 25), ou quand Geoffroy écrit de la zône tropicale :

749 Quarum quae media non est habitanda calore,

là où Ovide, parlant de la même zône, a écrit :

40 Quarum quae media est non est habitabilis aestu.

En sorte qu'on peut supposer que les enseignements de Thelgesin sur la terre plus lourde que les autres éléments (v. 747) [1], sur les cinq zônes terrestres (v. 748-752) [2], sur les

1. *Métamorphoses*, I, 29-30 ; cf. 52-53.
2. *Ibidem*, v. 45-51.



quatre vents majeurs, qui tirent leurs caractéristiques des régions où ils naissent (v. 762-763) [1], proviennent également d'Ovide.

Mais Geoffroy avait pratiqué d'autres auteurs qu'Ovide.

Peut-être tel ou tel détail de son exposé représente-t-il un simple caprice de son imagination personnelle : la substance même de sa doctrine n'en est pas moins empruntée à autrui et ses théories ressemblent étonnamment à celles qu'a exprimées Guillaume de Conches [2].

Geoffroy répartit les quatre éléments dont se compose l'univers en quatre épaisseurs concentriques dont la terre est le cœur et compare cet assemblage à une amande enveloppée de sa coque (v. 741). Ainsi fait Guillaume de Conches, qui, toutefois, n'emprunte pas sa comparaison à l'ordre des végétaux, mais figure le monde, formé de la superposition de la terre, de l'eau, de l'air et du ciel, au moyen d'un œuf, composé de son jaune, de son blanc, de sa taie et de sa coquille [3].

Au dessous du firmament, qui porte les étoiles, Dieu, selon la théorie prêtée par Geoffroy à Thelgesin, a placé le ciel éthéré : c'est là que résident les anges, absorbés dans la contemplation du créateur, et que brille le soleil parmi les planètes. Au-dessous du ciel éthéré se trouve le ciel aérien, domaine de la lune : c'est là que résident les esprits qui s'intéressent à notre vie, qui portent à Dieu nos prières et qui, par des songes, par des voix ou par d'autres signes, nous révèlent sa volonté. Au dessous du ciel aérien et lunaire se trouve une région que hantent les mauvais démons, les *cacodaemones,* qui trompent et tentent les hommes et qui, parfois, s'accouplent avec les femmes. Ainsi les airs sont peuplés de trois ordres d'êtres aux fonctions différentes (v. 764-787). — Cette théorie des zônes concentriques du ciel et de la hiérarchie des êtres qui les habitent est, en remontant au plus haut, d'ori-

1. *Métamorphoses*, v. 61-66.

2. Texte publié parmi les œuvres d'Honorius d'Augsbourg (Migne, *Patrologie latine*, t. CLXXII).

3. IV, 1. L'origine de cette dernière comparaison, courante au moyen âge, est dans Aristote.



gine platonicienne. Sous la forme où l'a connue le moyen âge, elle provient d'Apulée, dont le *De Deo Socratis* a été longuement discuté par saint Augustin dans sa *Cité de Dieu*. Et Geoffroy n'ignorait pas — qu'il l'ait connu directement ou par l'intermédiaire de saint Augustin — l'existence d'Apulée et de son traité, puisqu'à propos de la naissance de Merlin, dont la mère avait été possédée par un incube, il a renvoyé expressément à cet ouvrage [1]. Cependant, dans le passage ici en question, la façon particulière dont les choses sont présentées ressemble tellement à celle de Guillaume de Conches, qu'il paraît nécessaire d'admettre l'idée de la plus étroite parenté. Car, comme Geoffroy, Guillaume distingue, sous le firmament, un ciel éthéré, que hante une catégorie d'êtres uniquement préoccupés de contempler les perfections divines, — puis un ciel aérien, où se meut la lune et où vivent des esprits chargés de porter à Dieu les prières des hommes, de signifier aux hommes les volontés divines par le moyen de songes, de voix, d'inspirations intimes, de s'associer au bonheur des justes et de plaindre leurs malheurs, — enfin, un ciel sublunaire, habité par des démons hostiles (des *cacodaemones*, nommés du même nom par Geoffroy), qui guettent les hommes, s'ingénient à leur nuire et parfois s'accouplent aux femmes sous la forme d'incubes [2].

Geoffroy explique la formation des quatre vents dominants par le mouvement des mers, livrées à quatre grands mouvements (v. 744-746). C'est ici encore une théorie longuement exposée par Guillaume de Conches [3].

Geoffroy explique la formation de la grêle, qui est ronde, par l'effet des vents qui parcourent le ciel (v. 759-760). C'est encore de la même façon que procède Guillaume de Conches [4].

Geoffroy imagine une mer torride, qui ceint les régions équatoriales de la terre (v. 792 ss.). C'est encore une explication

1. *Historia regum Britanniae*, chap. 107.
2. I, 16 ss.
3. III, 15.
4. III, 8.

que présente Guillaume de Conches, lequel place l'origine de toutes les ondes terrestres au point le plus brûlant du globe, sous le cercle équatorial [1].

On ne saurait affirmer que Geoffroy ait connu les écrits de Guillaume de Conches. Mais il est permis de se demander si les théories qu'il a exposées ne dénotent pas une information précise sur le système philosophique auquel se rattachent les traités de Guillaume, je veux dire sur les doctrines de l'école chartraine. Au temps où écrivait Geoffroy, Bernard de Chartres était mort ; mais ses disciples, nombreux et brillants, propageaient ses idées et célébraient son génie. Bernard était breton, — breton d'Armorique ; breton était son frère, le célèbre Thierry ; et Otto de Freisingen a noté, un peu plus tard, dans sa chronique, à propos de ces deux personnages, que la Bretagne produisait en abondance des clercs au génie pénétrant et dévoués aux arts libéraux [2]. C'est en Bretagne que Merlin avait envoyé Thelgesin pour s'instruire sur les phénomènes de l'univers. Il se peut qu'en imaginant ce trait Geoffroy ait pensé à l'école philosophique de Chartres et à la place qu'y avaient tenue ou qu'y tenaient certains Bretons.

Au reste, Geoffroy, dominé par des souvenirs littéraires de provenance diverse, a orné à sa façon les thèmes proprement philosophiques qu'il avait recueillis.

La mer tropicale qui enveloppe la terre de sa ceinture brûlante lui est apparue comme une mer ardente qui enveloppe l'enfer de ses flots de flamme. Il s'est ici rappelé les descriptions de la mythologie païenne et il ne s'est pas fait scrupule, à la différence des philosophes, de les exploiter pour la beauté du tableau. Là donc, dans cet enfer, descendent, a-t-il expliqué, ceux qui transgressent les commandements de Dieu pour s'abandonner à leur volonté perverse ; un juge sévère y siège, qui fait à chacun le lot qu'il mérite (v. 795-799). Et visiblement, ainsi, à la notion chrétienne de l'enfer, Geoffroy mêlait celle

1. III, 14.
2. *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XX, p. 376.

de l'enfer païen, enveloppé des torrents de feu du Phlégéton [1], auprès duquel se dressait le tribunal de Rhadamanthe [2].

En parlant des pierres précieuses, à propos desquelles il a cité l'autorité des Arabes (v. 803 ss.), il est probable qu'il s'est rappelé la fameuse pseudo-lettre du roi arabe Evax, dont Isidore de Séville a fait passer la substance dans ses *Etymologiae* et qui a été le principal modèle de Marbode.

En parlant de la mer tempérée, source d'une quantité de biens dont profitent les hommes et qui nourrit en particulier les poissons, il est manifeste que Geoffroy a encore utilisé les *Etymologiae* d'Isidore [3], auxquelles il a emprunté l'énumération des huit poissons qu'il a cités et décrits comme les plus curieux.

Enfin, le long développement relatif aux îles (v. 855-940), par lequel se clôt la première dissertation de Thelgesin, a été emprunté par Geoffroy, comme le développement sur les poissons, aux mêmes *Etymologiae* [4]. Mis à part quelques contresens ou quelques interprétations fantaisistes du texte d'Isidore, il n'y a que deux des îles énumérées dans la *Vita Merlini* dont la description dépasse les données du modèle. C'est d'abord l'île de la Grande-Bretagne (v. 859-874), pour laquelle Geoffroy a recouru au tableau antérieur qu'il en avait brossé au début de l'*Historia regum Britanniae*, en utilisant Gildas et Bède : il n'y a ajouté qu'un trait nouveau, pour célébrer Bladud, fondateur de bains chauds, dont il avait déjà parlé dans son grand ouvrage [5], et aussi, de façon très énigmatique, Alaron, femme de Bladud, dont le nom semble avoir été attaché à une source particulièrement efficace pour les maladies des femmes [6]. La seconde île

1. Virgile, *Énéide*, VI, 550-551.
2. *Ibidem*, v. 566-569.
3. XII, 6, 15 ss. — Le fait a été déjà signalé par M. Ferd. Lot, dans *Romania*, t. XLV, 1918-1919, p. 2 ss.
4. XIV, 6, 2 ss.
5. Voir ci-dessus, p. 102 ss.
6. L'interprétation à donner au texte est douteuse et l'on ignore à quelle source médicinale Geoffroy a voulu faire allusion. S'il paraît assuré que le nom d'Alaron était effectivement un nom breton (voir J. Loth, *Chrestomathie bretonne*, I, 187), il n'y a aucun indice ni qu'Alaron ait été reine, ni qu'elle ait laissé nulle part la moindre trace dans l'histoire ni dans la légende.



dont la description a été plus largement développée que celle d'Isidore est l'Ile Fortunée, dont j'ai parlé précédemment en détail [1], pour montrer comment Solin, Pomponius Mela et l'auteur de la *Navigation de saint Brendan* étaient venus corser la peinture du modèle principal et mettre en mouvement pour de nouvelles inventions, inspirées de la mythologie antique, l'imagination de Geoffroy.

Le second discours de Thelgesin a pour sujet les propriétés merveilleuses de certaines eaux fournies par des sources, des fleuves ou des lacs : ainsi que l'a montré M. Ferdinand Lot, toute la matière (v. 1179-1242) en a été tirée des *Etymologiae* d'Isidore [2]. Le fait est si patent qu'il ne mérite pas qu'on s'y arrête. Quant à l'épisode sur lequel vient se greffer le discours, c'est le retour de Merlin à la raison après qu'il a bu de l'eau d'une source nouvelle qui vient de sourdre. Cette invention peut avoir été suggérée par le texte d'Isidore où l'on lit qu'il existait en Campanie une fontaine qui guérissait la folie des hommes [3].

*
* *

En somme, qu'est-ce que la *Vita Merlini* ? Un roman, si l'on veut ; mais un roman où les péripéties n'ont qu'un intérêt très restreint. L'action, assez sommaire, n'y a d'autres fonctions que de servir de support à certains développements, qui sont l'essence même de l'œuvre, sa substance, sa raison d'être. Les parties véritablement vivantes du poème, ce sont d'une part des prophéties ou considérations sur l'histoire de la Grande-Bretagne, d'autre part une série de dissertations sur la constitution du monde et les curiosités de la nature. Or, si l'on ne peut être assuré, pour un ou deux épisodes du roman, qu'ils n'ont pas été empruntés par Geoffroy à une tradition vivante de son pays, on constate que plusieurs autres sont certainement de provenance étrangère et ne font que répéter des contes

1. Ci-dessus, p. 299 ss.
2. XIII, 13, 1 ss.
3. XIII, 13, 4.

orientaux. En ce qui concerne l'élément politique de l'œuvre, — discours sur la Grande-Bretagne, retour sur son passé, prophéties sur son avenir, — tout est sorti de l'imagination de Geoffroy et ne doit son existence qu'à son initiative personnelle. Quant à l'élément cosmologique et aux descriptions des merveilles de la nature, c'est intégralement un emprunt à la tradition gréco-latine.

Dirons-nous donc, avec d'autres, que les sources principales de la *Vita Merlini* sont des sources celtiques? Le contraire éclate aux yeux. Dans la mesure où Geoffroy ne s'est pas inspiré de son simple caprice, les seuls auteurs dont on réussisse à prouver qu'il s'en est servi sont des auteurs latins : Virgile, Ovide, Apulée (par l'intermédiaire de saint Augustin ou de philosophes récents), Isidore de Séville, Solin, Pomponius Mela. Hors ces auteurs, si Geoffroy a puisé à d'autres sources, c'est, une seule fois et pour le seul nom de Barinthus, dans la légende de saint Brendan, et c'est, à deux ou trois reprises, dans une tradition folk-lorique dont la seule expression littéraire, à notre connaissance, et plus ancienne que le temps de Geoffroy, se trouve dans des contes talmudiques. Pour le reste, tout ce qui tend à donner l'impression d'une origine celtique n'est qu'illusion. Ganieda, Thelgesin, Morgen et ses huit sœurs, ce sont très probablement des créations de Geoffroy. Et ce Guieland, qui a sculpté dans la ville de Sigen les coupes conservées dans le trésor de Rodarch (v. 233), qui est-il? Sigen est peut-être l'une des anciennes villes de la Bretagne, nommée dans la liste des 28 cités qui fait suite à l'*Historia Britonum* : n'aurait-on pas ici l'indice d'une tradition indigène? Mais non : Geoffroy a simplement pris occasion des ruines de cette antique résidence, voisine de Carnarvon et à laquelle l'*Historia Britonum* [1] prêtait un caractère mystérieux, pour y installer son génial artisan. Cet artisan, ç'aurait pu être Vulcain, comme chez les poètes anciens : Geoffroy, pourtant, a voulu lui donner un air plus national. Mais quel nom lui a-t-il donné? Celui

1. Chap. 25.

d'un personnage de l'épopée française, Galand, l'auteur de ces épées célèbres, Floberge, Hauteclere, Joïeuse, — Galand, l'auteur d'une autre épée encore, que le roi normand Henri Ier, par attachement aux légendes de France, se vantait de posséder dans son trésor. C'était, de la part de Geoffroy, faire du breton à bon marché.

L'INSPIRATION DE GEOFFROY DE MONMOUTH
ET LE SENS DE SON ŒUVRE

L'apparition de l'*Historia regum Britanniae* a été un gros événement, que la force d'une tradition qui se développe d'elle-même ne suffit pas à expliquer. L'œuvre n'était pas la résultante naturelle d'un travail antérieur : elle a surgi inattendue, sans préparation apparente. Si quelques éléments légendaires, vagues et dispersés, ont, un jour, subitement pris corps, comme on le voit dans ce livre, si tout-à-coup, après avoir obscurément végété, ils se sont organisés et épanouis en une sorte de large épopée, c'est évidemment que des circonstances nouvelles s'étaient produites.

Lesquelles ? Certaines circonstances politiques d'abord. C'est de ce côté-là, s'agissant d'une histoire de rois, que se porte naturellement l'attention et l'on est tout de suite incité à se demander si ce n'est pas la situation particulière du royaume d'Angleterre aux environs de l'année 1135 qui aurait fourni à Geoffroy l'occasion et l'idée de son entreprise. Mais il faut définir avec précision en quoi a consisté cette action déterminante.

*
* *

La thèse a été soutenue que l'intention de Geoffroy avait été de favoriser l'ambition des conquérants normands, qui cherchaient à se créer, dans le pays conquis lui-même, une hérédité glorieuse et à s'y faire considérer comme les successeurs naturels et légitimes d'une longue lignée de grands rois. M. Gerould, qui a défendu cette opinion [1], a fait remarquer que

1. *King Artur and Politics* (*Speculum*, 1927, p. 33 ss.).

Geoffroy avait écrit pour des Anglo-Normands, que ses *Prophetiae Merlini* avaient été dédiées à l'évêque Alexandre de Lincoln, que son *Historia regum Britanniae* l'avait été (sous sa forme définitive) au comte Robert de Gloucester. Il a fait remarquer le soin apporté par les nouveaux maîtres de l'Angleterre à se donner pour les héritiers authentiques des anciens rois, les ingénieuses inventions d'Henri Beauclerc pour assurer sa souveraineté et, tout particulièrement, son application à répandre et enraciner l'idée qu'il avait recueilli de ses mains la pure tradition d'Édouard le Confesseur, prince doublement vénérable par sa puissance et par sa sainteté, qu'il tenait de son exemple et de son héritage le privilège de guérir les écrouelles et qu'enfin une prophétie tombée de ses lèvres avait annoncé son règne à lui, Henri, ainsi que celui de son fils, Guillaume. Placés dans une situation analogue à celle des Capétiens, successeurs des Carolingiens, et mis, par les besoins de leur sécurité, dans l'obligation de légitimer leur usurpation, les rois anglo-normands ont imité les procédés des rois de France et recouru aux mêmes artifices : ils ont, par le toucher des écrouelles, prouvé leur droit divin. Mais, a fait remarquer M. Gerould, devenus par l'effet de cette grâce les égaux de leurs rivaux d'Outre-Manche, ils leurs étaient restés inférieurs à un autre égard : ils ne pouvaient pas comme eux, pour rehausser leur prestige et frapper les imaginations, user de l'admirable instrument qu'était pour les rois français la légende carolingienne, telle que les chansons de geste l'avaient répandue à travers le monde. Or, ç'aurait été le trait de génie de Geoffroy de leur avoir apporté cet appui légendaire qui leur faisait défaut. Quand, en 1135, Étienne succéda à son oncle Henri Ier, Geoffroy, présumant que le nouveau roi persévérerait dans les vues de son prédécesseur, aurait jugé l'occasion favorable pour seconder ses desseins, pour lui fournir les moyens de produire aux yeux de l'univers des titres encore plus brillants que ceux des rois de France, et c'est ainsi qu'il aurait imaginé de lancer le personnage d'Arthur, aussi grand que Charlemagne et plus ancien que lui.

Je ne crois pas cette interprétation possible. Les dédicaces qu'on invoque comme des arguments en sa faveur plaident en réalité contre elles. La plus ancienne, celle qu'on lit en tête des *Prophetiae Merlini,* s'adressait à Alexandre de Lincoln, un Blésois, apparenté à la famille royale, mais qui n'était pas le roi. La dédicace suivante, celle qui ouvre l'*Historia regum Britanniae,* se présente, d'un texte à l'autre, sous des formes variables. Si l'on admet, comme le veut M. Gerould après M. Griscom, que le livre a été d'abord adressé simultanément aux comtes Robert de Gloucester et Galeran de Meulan, ou même, comme il est possible, qu'il l'ait été au seul Robert de Gloucester, il en résulte de grosses difficultés pour penser que, par l'intermédiaire de ces personnages, Geoffroy ait cherché à plaire au roi Étienne.

On voit d'ailleurs mal, quoi qu'en dise M. Gerould, les avantages qu'Étienne aurait pu trouver à l'*Historia regum Britanniae* pour le service de ses préoccupations dynastiques ; et l'idée que la célébrité du roi Arthur se tournait à son profit comme celle de Charlemagne au profit du roi de France est tout à fait contestable. — Il n'existe, d'abord, aucun indice que le moindre prestige ait rejailli de Charlemagne sur les Capétiens. Ceux-ci savaient bien qu'ils n'étaient pas de sa lignée et leurs rivaux le leur rappelaient avec assez d'insistance et de brutalité pour qu'on ne risquât point de l'oublier. Les chansons de geste n'ont pas été pour eux une réclame. Pour une fois ou deux que leur nom y est apparu, c'est à leur confusion. Et quant à dire que la légende de Charlemagne magnifiait la France, on peut douter que les hommes du XIe siècle aient éprouvé ce sentiment : le sentiment que mettaient en jeu les poèmes du cycle carolingien, ce n'était pas tant le sentiment d'une nation glorieuse entre d'autres nations que celui d'une lutte où la chrétienté tout entière cueillait la palme du martyre et de l'immortalité. — En Angleterre, le profit que la célébrité d'Arthur pouvait apporter aux rois normands est encore moins apparent. Il est bien entendu que ces rois vivaient hantés par l'idée de s'égaler aux capétiens du continent. Leur politique, inspirée

en partie par cette rivalité, s'est exercée avec une activité particulière sous le règne du subtil Henri Beauclerc. Ce prince éclairé savait à quel point l'histoire est profitable. Les morts ont sur les vivants un merveilleux ascendant; leurs actions, leurs paroles, grandies par le silence et l'immobilité où elles sont rentrées, acquièrent au cours des âges une autorité presque divine ; plus prosaïquement aussi, les morts ont une grande vertu : ils ne se rétractent point et, quand on leur prête des intentions, des décisions ou des propos, ils ne les démentent point. Henri Beauclerc, qui n'ignorait pas ces choses, aimait l'histoire : c'est peut-être son exemple qui en a répandu le goût autour de lui et l'on sait que ce fut parmi les Anglo-Normands que l'historiographie de langue française, née des croisades, se développa tout d'abord. Ces dispositions du roi étaient, lui vivant, de notoriété publique. Nous en démêlons aujourd'hui les raisons secrètes, qui étaient des raisons d'intérêt, et M. Marc Bloch [1] a bien mis en lumière le rôle qu'il a joué, animé par l'espoir d'y trouver avantage, dans la formation de la légende d'Édouard le Confesseur. Henri avait éprouvé l'importance, pour le sort des royautés, de ces récits qui courent à travers le peuple et y répandent l'amour ou la haine, l'admiration ou le mépris. Adelaïde de Louvain, sa veuve, suivait la ligne de ses idées quand, après sa mort, elle fit, au témoignage de Geoffroy Gaimar, écrire sa vie par un certain David dans un poème qui affectait la forme des chansons de geste. Or, assurément, l'un des profits qu'Henri attendait de l'histoire, d'une certaine histoire, était de relier son règne à celui des rois que la Grande-Bretagne avait, pendant plusieurs siècles, reconnu comme ses maîtres légitimes.

Mais ces rois étaient les rois saxons. M. Gerould voudrait que Geoffroy de Monmouth ait apporté à la cause des rois normands une aide avantageuse en parant d'éclat les règnes des plus anciens rois, des rois bretons, et notamment du roi Arthur. C'est négliger que, si les Normands pouvaient réussir à se donner

1. *Les rois thaumaturges*, p. 48.



pour les héritiers légitimes d'Édouard le Confesseur, personne ne s'était jamais avisé de soutenir que les rois saxons eussent remplacé les rois bretons en vertu d'autres droits que ceux de la conquête et de la force brutale. D'une série de rois à l'autre il y avait une coupure, une faille. D'autre part, la politique des Normands, orientée, à partir d'une certaine date, dans le sens de la conciliation et de la fusion des races anglaise et normande, ne paraît pas s'être préoccupée des Bretons. Ou plutôt, si son attention se fixa un jour sur eux, ce fut pour leur faire porter le fardeau de sa sévérité. A partir de l'an 1100, et pendant tout le règne d'Henri I[er], l'effort de la royauté normande à l'égard des Anglo-Saxons fut un effort administratif plutôt que militaire. Mais il en alla autrement à l'égard des Bretons. Ceux-ci, réduits dès longtemps à une étroite servitude au centre du pays, conservaient encore une indépendance relative dans les Galles. Barrés par une ligne de châteaux forts que les conquérants avaient bâtie sur leur frontière, ils supportaient là les assauts répétés des chefs et des aventuriers auxquels la royauté avait délivré des lettres de marque sur leur territoire : les Robert fils d'Aymon, les Robert de Saint-Quentin, les Richard de Granville, plus tard les Hasselin, les Guillaume de Monmouth, les Guillaume le Roux, les Bernard de Neuf-Marché, les Richard d'Eu. En distribuant dans leur pays des terres à conquérir, jugées neuves et libres, les rois normands trouvaient un moyen de s'acquitter à bon compte des dettes qu'ils avaient contractées à l'égard de leurs serviteurs. Mais ils y rencontraient aussi un autre profit : celui de mettre fin à des menaces qui n'étaient pas sans les inquiéter. L'acuité du sentiment national parmi les Gallois, leur résistance, leur turbulence, imposèrent à la couronne des mesures qui furent des actions de force. On peut croire Guillaume de Malmesbury quand il expose de quelle façon et pour quelles raisons Henri I[er], voulant dompter le Sud-Galles, installa dans la province de Rhos une puissante colonie de Flamands[1]. La royauté, dans cette lutte constante contre un

1. *De gestis regum Anglorum*, livre V, chap. 401. Cf., au sujet des difficultés rencontrées antérieurement par Robert Courteheuse du fait des Gallois, le chap. 311.

peuple qualifié de rebelle, eut généralement le dessus ; mais non point tellement que les esprits aient été, de longtemps, chez les Gallois, brisés ou seulement courbés. Henri était mort depuis peu d'années quand les Gallois du Nord, en 1138, liant leur attaque à celle que les Écossais menaient de leur côté, rompirent la ligne des forteresses qui les encerclaient et exercèrent sur les conquérants des représailles cruelles. Assurément les temps n'étaient pas encore mûrs pour qu'un roi normand pût favoriser les rêves de gloire des Bretons dans l'espérance que cette gloire deviendrait un peu la sienne.

On peut donc se demander avec bien des doutes si l'*Historia regum Britanniae* était de nature à plaire à la dynastie conquérante. Dire que les *Prophetiae Merlini* étaient en quelque sorte la suite de la prophétie d'Édouard le Confesseur sous prétexte (ce qui est d'ailleurs exact) que les arbres ont servi dans les deux textes d'instruments prophétiques, c'est fonder une parenté sur des ressemblances accidentelles et dont on peut rendre compte de beaucoup d'autres façons. Quant à l'esprit profond des deux prophéties, quelles différences ! Geoffroy, par la bouche de Merlin, a fait à la conquête normande des allusions suffisamment claires et qui ne sont pas précisément empreintes de sympathie. La partie des *Prophéties* qui concerne le Lion de Justice, c'est-à-dire Henri Ier, insiste surtout sur la rigueur de son gouvernement ; et celle de la *Vita Merlini* qui concerne le règne d'Étienne n'est pas d'un partisan déclaré du roi, il s'en faut. Au surplus, si Geoffroy a évité, comme il semble, d'entretenir la croyance des Bretons au retour d'Arthur, dont pouvaient s'effaroucher les Normands, il n'en a pas moins maintenu l'idée d'une délivrance future, dont Cadvalladr et Conan seraient les artisans ; et ce n'était pas là un moyen de faire sa cour à un Henri ni à un Étienne.

*
* *

En fait, on ne saurait méconnaître, dans l'œuvre de Geoffroy, l'existence d'un sentiment certainement favorable aux Bretons

et il ne convient pas de se laisser égarer par certaines particularités qui, de prime abord, en pourraient faire juger autrement.

En voyant l'exaltation du rôle attribué à l'Armorique, terre de bénédiction d'où les Bretons insulaires avaient plusieurs fois reçu leur salut et d'où devait venir un jour leur résurrection politique, on serait tenté de croire que Geoffroy était attaché à ce pays par des liens personnels plus étroits qu'avec aucune des provinces de l'île [1]. Ce n'est pourtant pas la vérité. Certes, Geoffroy possédait sur le duché une certaine information. Il savait que, pour s'y rendre, quand on venait de la région ouest, on s'embarquait à Southampton et que, saluant au passage Guernesey, on débarquait à Kidalet, c'est-à-dire à Saint-Malo. Il savait — et c'est une des rares indications exactes de son histoire en ce qui concerne les choses ecclésiastiques — que la tradition donnait saint Samson et saint Teliau comme les occupants successifs de l'archevêché de Dol. Il connaissait les noms de quelques ducs qui avaient marqué dans l'histoire la plus récente de la péninsule. Peut-être aussi avait-il visité personnellement l'abbaye du mont Saint-Michel. Mais rien de tout cela ne prouve qu'il ait eu dans la contrée de véritables intérêts, matériels ou spirituels. Tout ce qu'on sait de lui le montre naturellement solidaire des Bretons insulaires : breton lui-même, né à Monmouth, ami de Gautier d'Oxford, lequel était, comme lui, curieux d'antiquités nationales. Au reste, il l'a écrit lui-même : le livre d'où il prétendait tenir ses renseignements « avait été apporté de Bretagne par Gautier d'Oxford »; et quelle pouvait être cette Bretagne, du moment que Gautier était un résident d'Oxford? Évidemment la Bretagne continentale, l'Armorique. Tous les raisonnements tombent devant celui-là. Il s'agissait donc d'un de ces livres « étrangers », comme Geoffroy dit ailleurs [2], dont Gautier était grand con-

1. M. E. K. Chambers, *Arthur of Britain* (voir notamment p. 24 et 63) pense que Geoffroy était de sang plutôt breton que gallois et qu'il appartenait a un milieu essentiellement normand.

2. Chap. 2.



naisseur ; et il résulte clairement de là que Geoffroy n'était pas du pays d'où venait ce livre.

Une question se pose alors, qui est de savoir si certaines traditions, exprimées par tel ou tel écrit, n'auraient pas existé en Bretagne armoricaine et si le livre dont Geoffroy parle comme d'une importation de Gautier d'Oxford n'aurait pas été une réalité véritable. Tout bien examiné, on conclut par la négative. Il n'y a aucune raison de penser que le rôle avantageux attribué par Geoffroy à la Petite-Bretagne ni que ce messianisme qui consistait à en faire un berceau d'espérances ait été autre chose qu'une invention toute personnelle de Geoffroy. La sévérité marquée dans l'*Historia regum Britanniae* à l'égard des Bretons de Grande-Bretagne n'est que le dépit d'un partisan, non le dédain d'un étranger. C'est une sévérité à la Gildas et en partie inspirée par cet auteur, beaucoup moins rigoureuse, du reste, que la sienne. Devant le spectacle des choses contemporaines, il était nécessaire que Geoffroy reconnût la disparition de la puissance bretonne dans l'île et la stérilité des efforts tentés par les Gallois pour maintenir leur nom parmi les grands peuples ; et voyant combien leur ultime résistance était incohérente, aveugle et gaspilleuse, il a prêté à Salomon de Bretagne et surtout à Cadvallo des propos où l'on reconnaît tout de suite un emprunt littéral à certains passages du *De excidio et conquestu Britanniae*. Mais pourtant que de ménagements ! que d'atténuations ! quel soin pour émousser les pointes trop cruelles de Gildas ! Ce n'est pas un cœur hostile qui fait ainsi parler : c'est un cœur endolori. On imagine mal ce qu'aurait pu être l'attitude de l'auteur gallois au moment où il constatait le naufrage définitif des ambitions bretonnes, sinon précisément celle qu'il a adoptée. Ce qui restait alors ouvert à son besoin de magnifier la race à laquelle il appartenait, ce n'était plus que l'avenir, le mirage dont on s'enchante quand on sent toutes les réalités heureuses tomber en poussière entre ses doigts. Et sans doute ne voit-on point qu'il ait adopté, à ce moment, la croyance réconfortante de ses compatriotes au retour d'Arthur : c'était une superstition trop décriée, trop raillée des conqué-

rants, trop païenne aux yeux de l'Église pour qu'il pût songer à la défendre utilement. Mais, en l'abandonnant, il a adroitement substitué à cette forme impossible du rêve une espérance plus sensée en sa nouveauté : l'idée du retour triomphant de Cadvalladr et de Conan. Il était impossible de concevoir de qui, en Bretagne, pourrait venir l'effort militaire, évidemment indispensable, le jour de la résurrection nationale : mais il existait ailleurs une fraction glorieuse de la race, forte encore et respectée ; un peuple qui jouait son rôle et dont les chefs n'étaient pas sans donner parfois de la tablature aux Français et aux Normands ; un peuple qui se battait, qui remportait des victoires lorsqu'on l'attaquait, qui avait fourni des soldats à Guillaume le Bâtard en 1066, qui en fournissait encore au roi Henri Ier : c'était le peuple armoricain ; et c'est en lui que Geoffroy a tâché de placer la foi de ses amis. Au nom de Conan, symbole de l'armoricanisme, il a d'ailleurs allié celui de Cadwalladr, un Breton, prétendait-il, mais en fait un Anglo-saxon, et aussi un saint. En plaçant les destinées des Bretons sous cette nouvelle protection, il désarmait l'Église, qui ne pouvait admettre le retour d'Arthur, mais qui ne pouvait renier l'un de ses saints ; et puisque, d'autre part, la dynastie normande, en la personne d'Henri Ier, s'ingéniait tellement à se donner pour héritière de l'autorité anglo-saxonne, c'était une habileté de choisir, pour y attacher l'idée d'un salut futur, un homme moins connu qu'Arthur comme champion de l'indépendance nationale et dont le nom permettait d'unir, plus ou moins clairement, en un faisceau unique les destinées communes de tous les peuples de l'île.

*
* *

En écrivant cette sorte d'épopée nationale qu'est, par certains côtés, l'*Historia regum Britanniae,* à quoi Geoffroy de Monmouth a-t-il donc visé ? Non pas à servir, mais à intéresser les conquérants normands.

Deux livres avaient obtenu, sous ses yeux, un succès qu'il

pouvait envier [1] : les *Gesta regum anglorum* de Guillaume de Malmesbury, dont les trois premiers livres avaient été dédiés, aussitôt qu'achevés, à Robert de Gloucester, et l'*Historia Anglorum* d'Henri de Huntingdon, qui avait été dédiée à Alexandre de Lincoln. Dans l'un et dans l'autre l'histoire prenait son point de départ des règnes les plus anciens, sans distinction de race, et traitait successivement, en une série continue, des rois bretons, des rois anglo-saxons et danois, des rois normands. Mais l'un et l'autre, ouvrages de purs Anglais, passaient avec rapidité sur la période bretonne et, s'il y avait à cela une bonne raison, à savoir la pauvreté de l'information, il faut bien dire aussi que le dédain des auteurs y était pour quelque chose. On conçoit qu'un Breton ait pu souffrir dans son orgueil de cette infériorité par rapport aux autres nations de l'île et notamment par rapport aux Anglo-Saxons, gens détestés. Il était naturel qu'il revendiquât pour ses compatriotes, pour le plus ancien peuple de l'île, une place plus large dans l'histoire ; et c'est cet appel à l'attention, particulièrement à celle des princes normands, que représente, au fond, l'*Historia regum Britanniae*. Cette genèse de l'idée explique le caractère de l'ouvrage, qui est en somme un panégyrique, où circule, mêlée à des sentiments prudemment mesurés à l'égard des Normands, une hostilité opiniâtre à l'égard des Anglo-Saxons : rancune d'une race contre la race qui l'avait expulsée de son territoire, dépit aussi, maintenant qu'on était sur le pied d'égalité dans la défaite, de voir que le vainqueur du jour accordait plus de considération au vaincu de la veille qu'au vaincu de l'avant-veille, peut-être enfin rivalité littéraire, qui animait l'auteur breton de jalousie à l'endroit de ses émules anglais.

On comprend, dans ces conditions, que les rois normands, sans tirer de l'ouvrage un profit politique, aient pu le considérer sans antipathie, le prenant, du haut de leur trône, comme un appel à leur justice. Eu égard à l'état général des choses, ils n'avaient pas à craindre que l'esprit national des Bretons s'en

1. Voir sur quel ton il en parle dans son épilogue (chap. 208).



trouvât surexcité ni que ce travail érudit créât ou entretînt de l'agitation. D'ailleurs, à supposer que le danger existât, ce n'était pas une raison pour marquer du courroux à l'auteur : le roi Étienne, quand il nomma Geoffroy au siège de Saint-Asaph, semble s'être rendu compte qu'on gouverne parfois plus commodément en ralliant l'opposition qu'en la rebutant, et peut-être était-ce le calcul auquel s'était d'abord livré Geoffroy, se disant qu'on ne fait guère désirer sa soumission lorsqu'on n'a pas commencé par faire craindre son hostilité.

*
* *

Le succès remporté par Geoffroy dans son entreprise a été éclatant, sinon parce que l'apparition de l'*Historia regum Britanniae* a amélioré la condition des Bretons, du moins parce que ce livre a trouvé des lecteurs, abusés ou sceptiques, par milliers et par milliers.

On peut le regretter et, si l'on considère l'auteur comme un historien, il est permis de le traiter sévèrement. On est fondé à lui reprocher de n'avoir eu aucun respect de la vérité, d'avoir altéré les témoignages authentiques, d'avoir invoqué des textes qui n'ont jamais existé, et toutes sortes de mensonges. Les âmes droites ne l'aiment pas et la plupart de ceux qui n'ont pas été ses dupes ont porté sur lui des jugements rigoureux. A la fin du XII[e] siècle, Guillaume de Newburg le dénonçait violemment comme un imposteur, et à la fin du XIX[e], Gaston Paris n'a parlé de son « audacieuse mystification » qu'avec une froide réserve. De fait, la tromperie ne se fait pardonner que lorsqu'elle ne trompe personne : et celle-ci a trompé tant d'honnêtes gens ! On trouve bien çà et là, au cours des siècles passés, quelques signes de défiance à l'égard de ce fantaisiste. Un nommé Le Blond, qui vivait au XV[e] siècle, a inséré en latin, à la fin d'un exemplaire de l'*Historia regum Britanniae* [1], cette note indignée : « De tout ce que j'ai pu lire au cours de ma laborieuse carrière, je ne connais rien de plus plein de men-

1. Bibl. de la Vaticane, ms. lat. 2005, f° 69.

songes et d'insanités, et ce que contient ce livre dépasse les divagations de l'ivresse et de la fièvre. Quand on est sage, on ne lit pas ce livre.. ». Mais, dans une foule d'autres manuscrits, il faut voir ces annotations marginales, ces *nota bene*, ces index impérieux, ces traits en interligne qui dénotent le zèle de lecteurs studieux, attentifs à relever les faits et les dates, comme s'il s'agissait d'une autorité incontestable ; et ce serait une longue tâche de compter toutes les erreurs, souvent plaisantes, où ont donné des écrivains sérieux, même de très modernes, pour avoir trop facilement cru Geoffroy.

Cependant, il faut bien avouer que la faute en est aussi bien à ceux qui se sont laissé prendre qu'à lui, qui jouait de son imagination; et peut-être est-ce la qualité de ce jeu, laissant de côté les questions de science et de morale, qu'il convient surtout de juger. Or, si Geoffroy a exercé une influence littéraire immense que je décrirai plus tard, il est certain qu'il l'a dû aux ressources curieuses de son talent. A vrai dire, il n'a pas été à proprement parler un grand écrivain. Je ne parle pas seulement de certaines incorrections que les bons auteurs de son temps ont su éviter [1], mais de répétitions, de tics, de formules toutes faites, d'une certaine insistance à user de procédés trop visibles [2], et diverses autres faiblesses, — sans compter que, lorsqu'il s'agissait de vers (la *Vita Merlini* en est la preuve), il était mal à son aise. Le fond de ses idées semble aussi avoir été assez pauvre : sa psychologie est rudimentaire ; les motifs ou mobiles qu'il prête à ses personnages sont parfois puérils ; et quand il s'agit de femmes, il est étonnant de voir comme il raffine peu sur les sentiments. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il possédait des dons réels de roman-

1. Par exemple, des plus-que-parfait du subjonctif au lieu de l'imparfait correct, ou des indicatifs au lieu du subjonctif, etc.

2. Ainsi quand il reprend à un certain mode un verbe employé à un autre et construit ainsi des sortes de chapelets (« spoliis socios ditat, ditatos autem in turmas resociat, resociatos per patriam ducit » ; — « Troes usque ferientes insequuntur, insequendo vero prosternunt, nec prosternere cessaverunt... » ; — « Britanniam petivit, petendo Francorum urbes subjugavit, subjugando aurum.. coacervabat » ; — etc.), ou quand il lie trois termes par *atque* et *necnon et* (« Fulgentius atque Eldadus, necnon et Andragius ») ; etc.



cier. S'il a peu de style, sa phrase est claire, légère, agréable, et son récit possède ces deux mérites qui, selon les rhéteurs anciens, sont les premiers de la narration : la brièveté et la netteté. Son « histoire » est remarquablement organisée : agençant les épisodes, enchaînant les parties entre elles, multipliant les allusions à ce qui a précédé et à ce qui suivra sans jamais tomber dans la contradiction, il se montre aussi adroit dans les combinaisons du scénario que fécond dans l'invention. Sa lecture était vaste ; mais il en a porté le poids avec aisance, sans jamais être l'esclave de ses auteurs, et c'est pour cette raison qu'il est souvent si délicat de déterminer ses sources. Beaucoup d'épisodes de son roman ont de l'analogie avec des thèmes historiques ou légendaires connus de nous et qu'il a sans doute connus lui-même ; mais son imagination a cueilli, transformé et adapté avec tant de dextérité, que ses emprunts sont souvent difficiles à dénoncer. Quand il a transcrit littéralement tel ou tel passage pris à autrui, il semble l'avoir fait par affectation, comme pour rendre manifeste qu'il n'inventait pas : ailleurs, quand il le voulait, même s'il s'inspirait des auteurs les plus vénérables, Virgile ou d'autres, il savait rester libre et forger lui-même son expression. Avec celà du goût pour le pittoresque, pour les scènes comiques ou truculentes, et finalement de l'entrain, jusque dans sa façon d'écrire, alerte, parfois verveuse, et qui s'efforce d'attraper le mouvement de la vie.

*
* *

Muni de ces dons, Geoffroy s'est fait lire ; et c'est grâce à lui que les légendes bretonnes ont connu l'immense vogue qu'elles obtinrent rapidement par toute l'Europe. Les légendes bretonnes ou, pour mieux parler, ce qui fut considéré comme des légendes bretonnes. Car c'est un fait : ce que l'*Historia regum Britanniae* en particulier contenait d'éléments légendaires propres à la Bretagne se réduisait, hors ce qui provenait de Gildas, de l'*Historia Britonum* anonyme et des généalogies galloises du xe siècle, à une substance fort maigre et, eu égard au reste de la matière, très insignifiante.

Peut-être des recherches nouvelles amèneront-elles au jour des faits aujourd'hui inconnus. Beaucoup de personnages mis en scène par Geoffroy portent des noms qui n'existent, à notre su, en aucun texte antérieur au sien ; et bien que les nombreux cas où l'on peut saisir à plein ses procédés de création invitent à considérer ces noms comme de son invention, il n'est pas impossible que l'on en trouve un jour quelque trace plus ancienne que son roman. Fagan, Duvian, Joelin, Trahern, Ronwen, Bladud, Alaron, Merlin, Uther, Gorlois, Ingern, Guanhumara, Modred, Avallo, Morgen, de ces noms et de beaucoup d'autres qui paraissent pour la première fois chez lui on réussira peut-être à démontrer que celui-ci ou celui-là vient d'ici ou de là. — Mais il est plus douteux qu'on atteigne du même coup à une tradition légendaire quelque peu riche dont Geoffroy se serait fait l'écho.

Peut-être aussi parviendra-t-on à déterminer l'origine de plusieurs thèmes, dont la provenance ne saurait être à présent indiquée avec certitude : telles les légendes du roi Leir, de l'aigle de Sheston, du combat d'Arthur avec le géant Rithon ; telles certaines légendes étymologiques attachées à des noms de provinces, comme l'Albanie, la Loegrie, la Cambrie, à des noms de fleuves, comme l'Humber, la Severn, à des noms de villes, comme Londres ; telles certaines légendes topographiques, comme celle des pierres de Stonehenge ; telles certaines légendes relatives aux armes de héros, comme l'épée Caliburn, la lance Ron, le bouclier Pridwein. — Mais s'agit-il d'armes? On remarque que Geoffroy a appelé l'épée de César Crocea Mors par une invention évidemment toute gratuite. S'agit-il de légendes topographiques? On remarque que la seule qui paraisse certainement empruntée, celle du rocher de Tombelaine, se localise en Normandie. S'agit-il d'étymologie? On remarque que les seules pour lesquelles un contrôle soit possible paraissent provenir de deux écrivains anglais, l'une, relative à Gloucester, d'un passage de Guillaume de Malmesbury, l'autre, relative à Colchester, d'un passage d'Henri de Huntingdon. S'agit-il de thèmes narratifs? On remarque que les données

n'en appartiennent qu'exceptionnellement à la Grande-Bretagne.

En somme, en fait d'éléments celtiques, déterminables comme tels, qu'aperçoit-on actuellement que Geoffroy ait réellement utilisé ? Ceci. Dans l'*Historia regum Britanniae*, trois noms : celui de Gaugain (qu'il ne connaissait peut-être, d'ailleurs, que par l'intermédiaire de Guillaume de Malmesbury) et ceux de Kai et de Beduer (qu'il ne connaissait peut-être, d'ailleurs, que par l'intermédiaire de la Vie de saint Cadoc), — puis ce qui a été tiré des trois textes suivants : le *De excidio et conquestu Britanniae* de Gildas, l'*Historia Britonum* anonyme et les Généalogies galloises du x[e] siècle. Dans la *Vita Merlini*, deux traits empruntés selon toute probabilité aux légendes irlandaises des Navigations de Mael Duin et de saint Brendan ; peut-être les noms de Rodarch et de Guennolous, qui auraient appartenu aux traditions du Cumberland ; peut-être le nom de Telgesin ; peut-être le thème de la folie de Merlin et de la prophétie de la triple mort, où il n'est pas interdit de reconnaître quelque chose de la légende irlandaise de la folie de Suibne ou de la légende écossaise de Kentigern. — Et c'est à peu près tout.

Quant au reste, on peut bien supposer que la tradition orale l'ait en partie alimenté. Mais le gros de l'œuvre, ce qui en forme la masse compacte et robuste, est tout entier dominé par des influences qui ne sont pas celtiques. L'*Énéide* de Virgile, les *Métamorphoses* et les *Pontiques* d'Ovide, la *Pharsale* de Lucain, la *Thébaïde* de Stace ; — les chroniques de saint Jérôme, d'Isidore et de Bède ; — l'*Historia ecclesiastica* de Bède ; — les histoires romaines de Paul Diacre et de Landolf ; — les histoires anglaises de Guillaume de Malmesbury et d'Henri de Huntingdon ; — la *Polyhistoria* de Solin et les *Etymologiae* d'Isidore ; — la littérature biblique et les livres des Pères de l'Église ; — des légendes hagiographiques ; — le Roman d'Alexandre ; — les chansons de geste françaises ; — les poèmes latins à la mode ; — certaines traditions folk-loriques de l'Orient ; — des faits d'histoire contemporaine : voilà, essentiellement, de quoi sont nourris les écrits de Geoffroy. D'avoir

fondu les éléments tirés de là au souffle de sa vive et romanesque imagination, c'est le mérite de cet ingénieux artisan ; et l'on peut, selon la vérité, lui appliquer en le modifiant un peu, le mot de Guillaume de Malmesbury sur Gildas : si le nom breton a fait quelque bruit dans les lettres, c'est à lui qu'il le doit.

IX

L'ABBAYE DE GLASTONBURY

ET

LA LÉGENDE DU ROI ARTHUR

1. — Guillaume de Malmesbury : la rédaction primitive du « De antiquitate glastoniensis ecclesiae » (1129-1135) et les seconde et troisième éditions des « Gesta regum Anglorum » (après 1135)

Le *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae,* sous la forme où il nous est parvenu, contient au sujet de la légende d'Arthur des renseignements de très haut intérêt, mais dont il ne faut user qu'avec prudence, en tenant soigneusement compte de la nature du texte et des moments divers où les divers éléments en ont été rédigés.

L'ouvrage est d'un type très particulier. C'est, avec les airs d'un livre de pure information, objectif, impartial, fait pour qui veut s'instruire, une composition extrêmement tendancieuse, destinée à servir non pas l'histoire, mais des intérêts : ceux de l'abbaye de Glastonbury. M. Ferdinand Lot [1] a déjà signalé l'activité que déployèrent les moines de cet établissement à partir du xe siècle pour imposer leur autorité et leur prestige. Jusqu'à cette époque, l'abbaye avait vécu d'une vie obscure et l'effort des religieux pour en faire connaître les origines, loin de contribuer à les éclaicir, n'a fait que troubler

1. F. Lot, *Glastonbury et Avalon* dans *Romania*, t. XXVII, 1901, p. 544 et suiv.

les choses et altérer la vérité : la préoccupation de ces chercheurs n'était pas de retrouver ce qui avait réellement existé, mais de répandre, à la faveur de légendes habilement forgées, des croyances profitables à leur cause. On ne sait donc rien de certain des commencements de leur monastère ni de la date où il fut fondé. Mais, au xe siècle, un grand nom fit entrer l'abbaye dans l'histoire : celui de Dunstan, qui en fut abbé de 943 à 956, Dunstan, qui avait été le protégé d'Athelstan, qu'Edmond, successeur d'Athelstan, honora de ses visites fréquentes, qui, banni un instant par Edwy, fils aîné d'Edmond, fut rappelé par Edgar et devint successivement évêque de Worcester en 957, évêque de Londres en 959, enfin archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre en 961. La prospérité que connut alors l'abbaye fut pour elle à la fois l'amorce d'ambitions nouvelles et la cause de difficultés assez graves. Elle put aspirer à des destinées brillantes, mais elle eut en même temps à prendre ses précautions contre des hostilités diverses.

Ses abbés, à ce que racontaient les moines [1], n'avaient pas toujours pris des intérêts de la maison le soin qu'il aurait fallu : Aethelward et Aegelnoth, qui avaient présidé respectivement à son activité de 1034 à 1053 et de 1053 à 1082, avaient compromis son développement et dilapidé une partie de ses biens. Mais la première épreuve véritablement redoutable pour l'abbaye fut l'arrivée des Normands. Guillaume le Conquérant la considéra comme une possession suffisamment enviable pour installer à sa tête, en 1082, son propre fils Turstin, jusque-là moine à Caen. Le même Guillaume investit, en outre, plusieurs de ses hommes de biens qui appartenaient à l'établissement. En sorte que l'abbaye s'était trouvée à un certain moment dépouillée de presque toutes ses terres, arrachées successivement à la communauté par les Danois et par les Normands [2].

Des menaces d'une autre sorte s'étaient aussi manifestées :

1. L'histoire que je rapporte ici repose sur les éléments fournis par le *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*, édit. Hearne.

2. *De antiquitate*..., p. 110.

elles étaient d'origine intérieure. Les évêques de Wells, voisins de quelques milles, convoitaient, pour leur part, les riches dépendances de l'abbaye et cherchaient à établir leur autorité sur elle. La lutte qui en résulta entre eux et les religieux dura jusqu'au XIIIe siècle : dès le XIe, Giso, incité par Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, avait revendiqué, dans un concile général de Grande-Bretagne, tenu entre 1082 et 1089, la juridiction des prieurés de Machan et d'Etheling et l'affaire avait été chaude [1].

Mais de ces périls divers Glastonbury s'était tirée à son avantage. Elle avait excellé à faire prévaloir ses droits en les fondant sur l'histoire, sur des documents en bonne et due forme, sur des chartes vénérables, propres à forcer les convictions rebelles et les volontés les moins favorables. Comment s'en trouvait-elle si bien fournie? Le secret n'en est pas un pour nous : ces pièces, qui devaient si bien la servir, elle les avait pour la plupart fabriquées et, selon l'expression de M. Ferdinand Lot, Glastonbury fut, à partir du Xe siècle, une véritable officine de faux.

Si Guillaume le Conquérant avait dépouillé l'abbaye de ses biens pour en pourvoir ses compatriotes, les moines savaient se prévaloir d'une charte que ce prince, faisant l'aveu de ses abus antérieurs, leur avait accordée et où, sur la vue des titres qui lui avaient été présentés, il leur avait reconnu et confirmé la possession de toute une série de terres. Si l'abbé Turstin appartenait au parti des conquérants et s'était, par certaines exigences, attiré l'hostilité de ses administrés [2], il avait pris du moins avec ardeur la défense de son abbaye contre les prétentions de l'évêque de Wells et il avait été le premier à alléguer, dans le concile présidé par Lanfranc, une série de privilèges triomphants octroyés à l'abbaye par toute une suite de rois, depuis Kenwin et Ina jusqu'à Édouard — des faux, naturellement. C'est ainsi que les moines de Glastonbury résistaient à l'effort de leurs ennemis, l'enrayaient et le mataient.

1. *De antiquitate*..., p. 111.
2. *Ibidem*, p. 113.

Leur tactique consistait d'abord à faire profiter l'abbaye du respect inspiré par les noms les plus illustres des annales religieuses, en répandant la croyance que les saints les plus grands de la Bretagne avaient montré pour Glastonbury une dilection particulière, qu'ils y avaient séjourné et prié, qu'ils y avaient laissé de précieuses reliques, parfois même qu'ils y possédaient leur tombeau. Ainsi les Gildas, les Patrice, les Brigitte, les David, accompagnés d'une foule d'autres, formaient au centre de l'abbaye un bataillon serré, une redoutable garnison spirituelle, contre laquelle venaient se briser les assauts du dehors. Mais il ne suffisait pas des saints. Les saints étaient une protection puissante dans le domaine moral : ils pouvaient moins dans le domaine temporel, terres, dépendances, prieurés, sur lesquels se portaient des mains avides. C'est pourquoi les saints furent renforcés par des rois, nouvelles recrues levées par Glastonbury pour sa protection. L'abbaye possédait les tombeaux authentiques de plusieurs rois anglais. Il était naturel que ces rois eussent été ses bienfaiteurs : les moines le prouvèrent par toutes les preuves désirables, par des actes de donation, par des chartes, dont ils avaient fabriqué le texte et dont ils étaient en mesure d'exhiber les parchemins. Et comme il en coûte de s'arrêter en si belle voie, ils se firent, toujours pièces en mains, les obligés non seulement de quelques rois anglo-saxons, mais aussi des plus anciens rois bretons, mais aussi des plus récents rois normands. Une légion de noms de princes, une épaisse barrière de documents d'archives ajoutaient ainsi leur aide tutélaire à celle des saints.

C'est la somme des efforts dépensés de la sorte par les moines de Glastonbury que réprésente le *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae,* recueil de toutes les traditions, de tous les actes propres à démontrer l'éminente dignité de l'abbaye et la légitimité de toutes ses revendications dans le spirituel et dans le temporel. Suprême habileté de la part de ces religieux : rien dans l'ouvrage n'indiquait qu'il fût le leur. Ils l'inspirèrent, ils ne l'écrivirent pas. L'auteur, Guillaume de Malmesbury, bénédictin comme eux, lié d'amitié avec eux, n'appartenait pourtant

pas à leur abbaye. Son livre, qui se présentait aux yeux du lecteur avec toutes les garanties désirables d'indépendance, était pour Glastonbury un instrument d'autant plus précieux et dont Guillaume, honnête écrivain, ne sentit probablement pas de quel prix il pouvait être pour ses confrères.

Le travail des moines de Glastonbury continua pendant des années et toutes leurs inventions ne sortirent pas d'un seul coup de leur esprit. Le *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* est une somme, dont la composition peut être placée entre les années 1129 et 1135 environ, mais dont les pièces appartiennent à des époques diverses. Il n'est pas de mon sujet, mais ce serait un sujet, de rétablir dans l'ordre chronologique de leur apparition les éléments qu'il contient, d'examiner à quel moment et à quel propos l'abbaye s'annexa tel saint ou tel roi, de suivre le développement de ses visées territoriales, de retracer l'histoire de chacun des domaines auxquels elle prétendait, de chacun des privilèges qu'elle s'arrogeait [1]. Je retiens seulement que le *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*, composé entre 1129 et 1135, et quelles qu'aient été les dates de fabrication des divers éléments qu'il comprenait alors, ne nous est pas parvenu sous la forme originale qu'il revêtit au temps de sa première publication, mais seulement sous la forme d'une rédaction postérieure, surchargée d'interpolations, que nous a conservée un manuscrit unique, relativemement tardif : le manuscrit R. 5. 33 de Trinity College à Cambridge [2]. C'est là un point sur lequel il convient, étant donné le propos de la présente étude, de porter toute son attention.

Le texte du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*, tel que le

1. La recherche serait d'ailleurs délicate ; car, si l'erreur est multiple, les ressources du mensonge sont infinies. Qui dira, par exemple, de quand date le faux diplôme du roi Ina, inséré dans l'ouvrage ? L'abbé Turstin l'aurait mentionné, paraît-il, dans un concile tenu entre 1082 et 1089 : le diplôme aurait donc existé dès ce moment-là. Mais il ne faut pas oublier que l'initiative de Turstin ne nous est connue que par le texte du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* et les moines pouvaient avoir intérêt à teinter d'authenticité par le moyen de cet épisode une fabrication encore plus récente. En ce cas, qui a menti ? Turstin en alléguant la charte d'Ina (comme je l'ai admis précédemment), ou bien les moines en alléguant l'épisode de Turstin ? Et dès lors comment dater la charte ?

2. Sur la date de ce manuscrit, voir l'alinéa suivant.

présente le manuscrit de Cambridge, a d'abord besoin d'être purgé de toutes les annotations marginales que Hearne a eu raison de reproduire dans son édition, mais dont il ne faut pas oublier qu'elles sont passablement tardives. La plus ancienne de ces additions, une note de la même écriture que le texte principal lui-même, procède certainement de l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth [1] et ne saurait, par conséquent, être antérieure à l'année 1135 : première indication, qui aurait déjà sa valeur si l'on ne pouvait également assurer que le texte principal n'a été mis par écrit que postérieurement à l'année 1234 (puisqu'il donne jusqu'à cette date les abbés de Glastonbury) et que, par conséquent, la plus ancienne annotation marginale ne peut remonter au delà de cette même année. D'autres annotations, d'une main de la fin du XIIIe siècle ou du début du XIVe, enregistrent des traditions diverses, dont certaines, relatives à Joseph d'Arimathie et à Arthur [2], proviennent du *Roman de Lancelot* français en prose, qu'on a l'habitude de dater des environs de l'année 1225. D'autres, enfin, relatives à saint Patrice [3], et qui mettent en cause Raoul Higden, l'auteur du *Polychronicon*, se dénoncent, par l'écriture même, comme encore plus récentes que les annotations précédentes. Du fait que toutes ces additions sont à éliminer du texte, si l'on veut le reconstituer en sa pureté primitive, plusieurs traits qui se rapportent à la légende d'Arthur disparaissent ou du moins ne doivent être retenus que pour une période ultérieure.

Mais ce ne sont pas seulement les additions marginales qu'il convient d'éliminer : le texte principal lui-même, tel que l'offre le manuscrit, doit être débarrassé de toute une série d'interpolations que Guillaume de Malmesbury en personne fournit les moyens de dénoncer. Guillaume, en effet, quand il écrivit le *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*, avait acquis sur place, à Glas-

1. Voir le texte ci-dessus, t. I, p. 311. La preuve de l'emprunt réside dans l'emploi du nom d'*Avallo*, au lieu de celui d'*Avallonia*, qui est la forme en usage dans les autres endroits du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*.

2. Voir ci-dessus, t. I, p. 301 et 311.

3. Voir ci-dessus, t. I, p. 303.

tonbury, une information dont il ne disposait pas encore quand il donna la première édition de ses *Gesta regum Anglorum*. Lorsqu'il produisit, après 1135, la seconde édition de cet ouvrage, il la compléta sur plusieurs points et il y inséra, notamment, un certain nombre de faits qui étaient venus à sa connaissance depuis la première édition et qui avaient déjà pris place dans son *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*. Cette circonstance permet, sinon de reconstituer le *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* en sa forme originale, du moins de le débarrasser d'un certain nombre d'éléments apocryphes [1]. Le fait qu'un chapitre du *De antiquitate* n'a pas été reproduit dans cette seconde édition des *Gesta* n'est évidemment pas la preuve qu'il n'a pas figuré dans le *De antiquitate* : Guillaume n'a pas transcrit intégralement ce dernier ouvrage dans les *Gesta* et n'avait pas à le faire. Mais si l'absence d'un chapitre dans la deuxième édition des *Gesta* n'est pas le signe certain qu'il ait fait défaut dans le *De antiquitate* primitif, il est du moins remarquable que, dans les passages communs aux deux œuvres, le texte n'est pas toujours exactement le même. Or, telle des variantes qu'on relève en procédant à la comparaison des versions est éminemment instructive. Alors que le texte actuel du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* fait un long récit de l'installation de Phagan et de Deruvian dans l'île de Glastonbury et donne ces deux personnages comme étant de ceux qui avaient été envoyés en Grande-Bretagne par le pape Éleuthère pour y prêcher le christianisme, le texte des *Gesta regum Anglorum* (deuxième édition), qui ne souffle mot de cette histoire, enseigne au contraire formellement que, d'aucun des missionnaires envoyés par Éleuthère, le nom n'avait été conservé, malgré la grandeur de l'œuvre qu'ils avaient accomplie. Ailleurs, là où le *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* raconte que le corps du roi Arthur avait été enseveli dans le cimetière de Glastonbury, le texte des *Gesta regum Anglorum* est muet. Est-ce simple omission ? Non pas. La preuve en est que Guil-

1. Voir tome I, p. 298, l'indication des chapitres du *De antiquitate* que Guillaume a fait passer dans la seconde édition des *Gesta*.

laume, dès la première édition des *Gesta*, et encore dans les éditions ultérieures, a écrit en toutes lettres, au livre III, que l'on n'avait, de son temps, aucune connaissance du lieu où Arthur avait été enseveli et que le tombeau de ce héros ne se voyait nulle part. Une pareille affirmation n'aurait certainement pas échappé à l'écrivain si ce tombeau avait existé à Glastonbury : si ce tombeau avait existé, il l'aurait su, il l'aurait dit. Aussi faut-il reconnaître qu'ici encore le *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* a été interpolé.

Or, lorsqu'on supprime de ce dernier ouvrage tout ce dont l'authenticité n'est pas garantie par la deuxième édition des *Gesta regum Anglorum*, on aboutit à cette constatation qu'il ne reste plus dans le texte la moindre mention d'Arthur. Alors que Glastonbury montrait déjà les tombes de Kenwin, d'Edmond le Vieux, d'Edmond le Jeune, d'Edgar, elle ne montrait point encore celle d'Arthur. Alors qu'elle étalait les diplômes d'Ina, d'Edmond, d'Edgar, de Knut, elle ne se réclamait point encore d'Arthur. D'Arthur, vers 1130, elle paraît avoir tout ignoré, ou du moins elle paraît avoir négligé complètement le personnage, comme s'il n'avait pas valu la peine qu'on s'y arrêtât, comme si sa célébrité avait été encore à naître.

2. — Caradoc de Llancarvan : la « Vie de saint Gildas » et quelques autres textes hagiographiques

Mais les choses allaient bientôt changer. Très peu de temps après 1135, un grand événement littéraire s'était produit : Geoffroy de Monmouth avait publié son *Historia regum Britanniae*. Arthur était devenu, aux regards du monde lettré comme à ceux de la foule, un grand héros national. Qui se flattait d'avoir obtenu la protection des rois anglo-saxons ne pouvait moins faire que d'y ajouter celle du plus grand des rois bretons qui les avaient précédés et le premier témoignage de l'effort tenté, en effet, par les moines de Glastonbury pour s'at-

tacher Arthur est fourni par la *Vie de saint Gildas* que composa Caradoc de Llancarvan [1].

C'est une œuvre de haute fantaisie que cette vie, mais qui n'est pas d'inspiration tellement indépendante qu'elle ne se laisse expliquer par des influences extérieures assez claires. Elle appartient très certainement à ce petit cycle hagiographique que Glastonbury constitua aux environs de 1135 pour les besoins de son sanctuaire et dans lequel ont pris place notamment les diverses Vies de saints composées par Guillaume de Malmesbury : Vie de saint Patrice (aujourd'hui perdue), Vie de saint Indract, Vie de saint Dunstan, Miracles de saint Bénigne (aujourd'hui perdus).

Caradoc de Llancarvan a raconté que Gildas, fils d'un roi d'Écosse nommé Nau, lequel avait eu vingt-trois enfants, s'était illustré en Grande-Bretagne par son enseignement ; que, miroir de toutes les perfections, il était venu prêcher dans la région de Pepidiauc (Pembroke) et que là, au cours d'un de ses prêches, un miracle lui avait révélé la prochaine naissance de saint David, par qui devaient être éclipsées toutes les autres réputations de ce pays.

Gildas était alors passé en Irlande, tandis que ses vingt-trois frères soutenaient une lutte ardente contre le roi Arthur, dont ils refusaient de reconnaître la domination. Pour sa part, il portait à ce grand prince affection et obéissance et, même lorsqu'il eut appris qu'au cours d'un combat livré dans l'île de Minau le roi avait abattu son frère aîné, le vaillant Hueil, il fut, à la vérité, atteint d'une profonde affliction, mais sans éprouver de ressentiment contre le meurtrier. A son retour d'Irlande, comme Arthur, accompagné de tout le clergé breton, évêques et abbés, se présentait à lui pour obtenir son pardon, il ne fit aucune difficulté à lui accorder le baiser de paix et sa bénédiction : sur quoi le roi, ému jusqu'aux lar-

1. Voir ce que M. Ferdinand Lot a écrit de cette vie dans ses *Mélanges d'histoire bretonne*, p. 167 ss.

Le texte a été publié par Mommsen (*Monumenta Germaniae historica*, *Auct. antiquis.*, t. XII, *Chron. min.*, t. III, p. 107).

mes, accepta la pénitence prononcée par les évêques présents et s'appliqua, jusqu'à la fin de sa vie, à réparer sa faute.

Gildas reprit ensuite sa route, se rendant à Rome, où il voulait faire présent au pape d'une cloche qu'il rapportait d'Irlande. Mais, quand il arriva au terme de son voyage, la cloche refusa de tinter : c'était parce que, de passage à Llancarvan, il avait refusé de la céder à Cadoc, abbé du lieu. Le pape lui prescrivit donc de la remporter et de l'offrir à ce saint personnage, qui avait fait sept fois le pèlerinage de Rome et trois fois celui de Jérusalem. C'est pourquoi la cloche demeura désormais à Llancarvan, où elle se remit à tinter, étendant sa sainte protection sur tout le pays de Galles, privant de la parole les menteurs qui juraient par elle et forçant les malfaiteurs à se dénoncer. Gildas se fixa ensuite auprès de Cadoc, dirigeant l'école abbatiale : c'est là qu'il écrivit son livre des *Quatre Évangélistes*, que l'on conserva longtemps après et qu'on montrait encore au XII[e] siècle dans l'église de Saint-Cadoc, richement relié : témoin le plus précieux que les Gallois de l'endroit pussent alors invoquer dans leurs serments, entre les feuillets duquel ils n'osaient jamais aventurer leurs regards et qu'ils ne manquaient jamais d'appeler comme garant principal de leurs réconciliations. Plus tard, Cadoc et Gildas, en plein accord, se retirèrent chacun dans l'une des îles de Ronech et d'Echin, Cadoc du côté des Galles, Gildas du côté de l'Angleterre. C'est là que Gildas vécut pendant sept années de la vie la plus austère et la plus rude, auprès de l'oratoire qu'il avait consacré à la Sainte-Trinité, visitant parfois Cadoc et favorisé d'un miracle qui fit jaillir pour son usage une source célèbre.

Cependant, des pirates venus des Orcades le forcèrent à quitter le lieu. Il s'embarqua pour Glastonbury, où il arriva sous le règne du roi Melvas. L'abbé et les moines lui firent l'accueil qu'il méritait et c'est là qu'il écrivit ses *Histoires des rois de Bretagne*. Glastonia, l'île de Verre (*Urbs vitrea*), fut alors assiégée par le roi Arthur (*Arturus tyrannus*), à cause de Guennuvar, sa femme, que lui avait enlevée Melvas et que le ravisseur avait mise en sécurité derrière l'obstacle du fleuve

et de marécages pleins de roseaux. Arthur, ayant cherché la reine pendant une année entière, avait enfin découvert le lieu de son séjour. Il avait levé aussitôt l'armée de toute la Cornouailles et de toute la Dibnenie [1] et l'on allait en venir aux mains quand l'abbé de Glastonbury, se présentant au roi Melvas en compagnie de Gildas et à la tête de ses moines, lui persuada de rendre la reine qu'il avait enlevée. Les deux adversaires, réconciliés, concédèrent à l'abbé de nombreuses terres, se rendirent à l'église Sainte-Marie et, pour prix de la paix qu'ils avaient conclue, des présents qu'ils avaient conférés à l'abbaye et qu'ils devaient encore lui conférer, ils reçurent confirmation de leur amitié nouvelle. Ils se retirèrent ensuite, promettant d'obéir à l'abbé et de ne jamais porter atteinte ni à Glastonbury, ni à ses dépendances. Gildas, désireux de reprendre la vie érémitique, fonda aux environs de Glastonbury, sur les rives du fleuve, un oratoire dédié à la Sainte-Trinité, où l'on venait de toutes les parties de la Bretagne recueillir ses pieuses leçons. Quand il sentit approcher sa fin, il fit appeler l'abbé de Glastonbury et lui demanda de transporter, après sa mort, ses restes à l'abbaye, qu'il chérissait particulièrement. Il mourut et, conformément à sa demande, son corps fut enseveli au milieu de l'église Sainte-Marie.

« Glastonia », ajoute Caradoc en terminant, « s'appelait autrefois Ynisgutrin et c'est le nom que lui donnent les Bretons de l'endroit : le breton *ynis* répond au latin *insula* et *gutrin* veut dire *vitrea*. Après l'arrivée des Anglais et l'expulsion des Bretons, c'est-à-dire des Gallois, le nom devint *Glastigberi*, correspondant au nom ancien : car l'anglais *glas* répond au au latin *vitrum* et *beria* à *civitas*. De là *Glastiberia*, c'est-à-dire *Vitrea civitas*. »

Les éléments gallois de la « Vie de saint Gildas ». — Tout, dans le récit qu'on vient de lire, n'a pas puisé sa sève à Glastonbury : une bonne partie de l'histoire intéresse principalement le pays de Galles. Originaire de cette contrée, natif de

1. C'est le pays des Dobuni, c'est-à-dire le pays de Bath.

Llancarvan, Caradoc a trouvé dans les traditions de sa patrie plusieurs des éléments dont il avait besoin pour nourrir la biographie de Gildas.

La règle du genre commandait qu'il rehaussât autant qu'il se pouvait la dignité du Saint qu'il célébrait. Il y a pourvu, selon l'usage, en lui attribuant une haute naissance et en le mettant en relations avec les plus glorieux de ses comtemporains, religieux ou laïques. Or, qu'il ait connu ou non la Vie de Gildas écrite au début du xie siècle par un moine de Rhuys[1], le fait est que sa propre narration offre, par rapport à celle du moine armoricain, à côté de certaines ressemblances, des différences très instructives.

Pour donner du lustre à la naissance du saint et pour accroître ses mérites au sein même de sa famille, Caradoc a adopté sa manière propre. Son prédécesseur avait attribué à Caunus, père de Gildas, six enfants, dont seul l'aîné, Cuillus, vaillant soldat, avait suivi la carrière des armes et avait gouverné, après son père, la province de Dumbarton : les cinq autres, quatre fils (dont Gildas) et une fille, s'étaient consacrés à la vie religieuse et s'étaient illustrés par leurs pieuses vertus, leurs fondations diverses et les miracles qu'ils avaient provoqués. Caradoc a pensé mieux faire en donnant au père de Gildas, qu'il a nommé Nau et qu'il a considéré comme un roi d'Écosse, une famille de vingt-quatre enfants, dont l'aîné se distinguait par une rare valeur militaire, mais dont tous les autres étaient également des soldats, à l'exception du seul Gildas.

Cet arrangement de la tradition n'a pas une grande signification et n'intéresse, en somme, que l'art du romancier. Mais, quand il s'est agi de définir les relations et les amitiés de Gildas, Caradoc a introduit dans son récit plusieurs traits qui lui sont

1. Texte publié par Mommsen, *collection citée*, p. 91. Sur la date de composition et sur la personnalité de l'auteur, voir Lot, *ouvrage cité*, p. 207 ss.

J'incline à penser que Caradoc n'a pas ignoré cette biographie ou du moins la tradition à laquelle elle se rattachait. Il suffit, pour en juger ainsi, de considérer le nom du frère aîné de Gildas, un soldat, appelé ici Cuillus et là Hueil, sans doute du même nom, mal lu par l'un des deux auteurs ou altéré par quelque copiste.

propres et qui projettent sur le texte une lumière intéressante. En particulier, comme l'y invitaient les affinités chronologiques, il a imaginé de mettre son héros en relations avec le roi Arthur. Or, s'il avait lu, comme c'est le cas, l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, et s'il connaissait l'extraordinaire ampleur que cet ouvrage avait donnée au personnage et au rôle d'Arthur, roi triomphant, héros national, parangon des plus nobles perfections, il semble bien néanmoins que la conception du caractère de ce roi ait conservé dans son récit quelque chose de l'ancienne tradition galloise, tradition d'inspiration religieuse, qui représentait ordinairement les princes séculiers comme enclins à la violence et aux abus. C'est cette dernière attitude que Gildas lui-même, dans son *De excidio et conquestu Britanniae*, avait attribuée aux Constantinus, aux Aurelius Caninus, aux Vortiporius, aux Cuneglasus, aux Maglocunus. C'est l'attitude que l'*Historia Britonum* anonyme avait attribuée à Guorthigirn. C'est l'attitude que plusieurs Vies de saints gallois, plus tardives, attribueront à Arthur en personne. Il est, en effet, curieux d'observer la double disposition de ces récits hagiographiques, composés aux environs de l'année 1100, Vie de saint Cadoc, Vie de saint Patern, Vie de saint Carantoc : d'une part, sévérité de l'autorité religieuse à l'égard de la force séculière, d'autre part, déférence intéressée de cette même autorité pour les actes de gouvernement du prince quand ils sont favorables aux fondations ecclésiastiques. La même double tendance caractérise la narration de Caradoc, conforme, de ce point de vue, à la tradition galloise. Devant saint Gildas, dont Caradoc prétend écrire l'histoire, Arthur est peint avec les mêmes couleurs de tyran dompté que devant Cadoc, Patern et Carantoc. Il a tué Hueil, frère de Gildas, tandis que ce dernier prêchait en Irlande, et quand il apprend le retour du saint, il s'effraie, se prend à redouter le deuil et la colère de l'homme de Dieu, se met aussitôt en devoir de l'apaiser. La sublime élévation de Gildas, qui pleure douloureusement son frère, mais qui absout le meurtrier et lui donne sa bénédiction, confond le roi coupable et le remplit de

contrition. Arthur verse des larmes, accepte de faire pénitence et s'applique, jusqu'à la fin de sa vie, à réparer sa faute. A Glastonbury, quand l'intervention de l'abbé et de Gildas apaise son conflit avec le roi Melvas, le beau rôle, encore une fois, est celui des religieux : le prince séculier, se rangeant docilement à leurs conseils de paix et renonçant à pousser jusqu'à la vengeance la réparation qu'il obtient, accepte, au fond, la tutelle de la sagesse ecclésiastique. Mais pourtant, ici encore, le roi conserve l'autorité qu'implique sa domination terrestre. Gildas ne songe pas à le contester : il est, dit le texte, attaché au prince par l'affection et par le respect. L'auteur a pris bien garde d'omettre que le roi Arthur, ainsi que le roi Melvas, ont reconnu les excellents offices de l'abbé et de Gildas par l'octroi à l'abbaye et à l'église Sainte-Marie de bonnes et solides terres : les libéralités d'Arthur étaient, pour Glastonbury, non seulement un honneur, mais un titre irrécusable, un droit, une force.

Fidèle à la tradition galloise en ce qui concerne le rôle d'Arthur, Caradoc de Llancarvan a aussi laissé paraître l'origine galloise de sa formation et de son information lorsqu'il s'est appliqué à faire bénéficier Gildas de l'amitié des autres saints avec lesquels il l'a mis en rapports, c'est-à-dire saint David et saint Cadoc, deux illustrations du Sud-Galles.

Ces personnages, il les connaissait mieux que de nom : il savait de quelles pièces était composée leur légende. Il n'a pas eu à inventer l'histoire du prêche de Gildas où fut révélée la naissance prochaine de David : il l'a tirée, avec tous ses éléments, avec tous les personnages qu'elle fait intervenir, de la *Vie de saint David*[1]. Il n'a pas eu non plus à inventer l'histoire de la cloche refusée, puis offerte par Gildas à Cadoc, ni celle de l'évangile écrit par Gildas et conservé à Llancarvan : il les connaissait l'une et l'autre par la *Vie de saint Cadoc*[2].

Mais, plus précisément encore, il est visible que son récit s'est alimenté aux sources légendaires d'une province déter-

1. Édit. Rees, *Lives of the Cambro-British Saints*, p. 119-121.
2. Édit. Rees, *recueil cité*, p. 59 ss. (chap. XXIII) et p. 66 (chap. XXIX).

minée du Sud-Galles, à savoir le Glamorgan. C'est à la tradition de l'église de Llancarvan qu'appartenait, comme l'indique la *Vie de saint Cadoc,* l'histoire des évangiles copiés par Gildas. C'est au même sanctuaire que conduit l'épisode de la cloche. Cet épisode ne se rencontre pas seulement dans la *Vie de saint Cadoc* : on en lit une version concurrente dans la *Vie de saint Illtud* [1]. Il est arrivé, raconte ce dernier texte, qu'au temps où saint Illtud vivait dans un refuge secret pour échapper aux persécutions du roi Merchiaun, un messager de l'« historiographe Gildas », porteur d'un timbre de bronze [2] fabriqué par ledit Gildas, qui le destinait à saint David en souvenir de leur ancien commerce d'amitié, était venu à passer à proximité de la caverne qui abritait Illtud, et alors, sans que personne le frappât, le timbre s'était mis à sonner. En l'entendant, Illtud s'était avancé, louant la pureté de ce timbre et demandant au messager quel était le destinataire du précieux objet. « Je porte ce présent à saint David par l'ordre de Gildas », avait répondu l'homme et il avait continué jusqu'à Menevie. Mais là, David, ayant pris possession du timbre, qui refusait maintenant de rendre aucun son, interrogea le porteur sur les circonstances de son voyage et apprit de lui sa rencontre avec Illtud, qui certainement avait éprouvé le désir de posséder le timbre, mais qui n'avait pas osé le demander, quand il avait appris qu'il était destiné à David. Éclairé par ces paroles, David comprit qu'il était contraire à la volonté divine qu'il conservât le présent et il le fit aussitôt porter à Illtud. — Un chapitre ajouté à la *Vie de saint Illtud* proprement dite raconte ensuite comment la cloche [3] fut ultérieurement dérobée à l'église d'Illtud par les hommes du roi anglais Edgar, mais fut rapportée miraculeusement par le cheval au cou duquel les ravisseurs l'avaient suspendue. Comme, à son retour, elle avait été détachée trop précipitamment par les moines, elle était tombée à terre et s'était ébréchée. L'auteur de l'épisode ajoute que, de

1. Édit. Rees, *recueil cité,* p. 174 ss. (chap. XIX).
2. « eneum cymbalum ».
3. « nola ».

son temps, on montrait encore cette brèche, en témoignage du miracle.

On le voit, cette version diffère de celles que contiennent la *Vie de saint Cadoc* et la *Vie de saint Gildas* par deux traits importants : le personnage auquel Gildas a destiné sa cloche est David et le personnage à qui la cloche revient finalement est Illtud. Et voici l'explication de ces divergences.

L'auteur de la *Vie de saint Illtud* s'est préoccupé d'établir la primauté du personnage qu'il glorifiait et de démontrer sa prééminence parmi tous les autres saints du pays de Galles. Or, au XIe siècle, une réputation entre toutes s'était magnifiquement développée sur toute l'étendue du Sud-Galles et tendait à éclipser toutes les gloires rivales : c'était celle de saint David, le fondateur de Menevie. David avait été sensiblement le contemporain d'Illtud. Prouver qu'il avait été, de son vivant, d'un mérite plus modeste que lui, c'était un thème qui s'offrait tout naturellement, vrai ou faux, à tous ceux qu'intéressait particulièrement l'histoire d'Illtud et qui, pour une raison ou pour une autre, désiraient exalter son rôle. Illtud avait été, dans le Glamorgan, abbé de Llan Illtyd Vawr, le Lantwit Major des Anglais, dont le collège passait pour avoir été fondé par Théodose et avait d'abord reçu le nom de cet illustre parrain. Un patronage impérial de cette sorte, si flatteur pour l'établissement, invitait à faire de l'abbé un maître éminent entre tous. L'auteur de la *Vie de saint Illtud* a donc raconté, à tort ou à raison, qu'Illtud avait eu pour disciples quatre grands saints parmi d'autres : Samson, Paulin, Gildas et David. Ainsi, David lui-même se trouvait subordonné à Illtud et l'épisode de la cloche venait comme une confirmation éclatante de cette vassalité spirituelle. Il avait suffi qu'Illtud eût secrètement désiré cette cloche pour qu'un sort s'y attachât et qu'elle refusât de tinter. Elle était destinée à David et c'était, adressé à un tel homme, un hommage bien légitime ; mais, du moment qu'elle avait plu à Illtud, David lui-même devait y renoncer. David l'avait fait de bonne grâce, avec empressement ; mais Dieu n'avait pas manqué de l'y inviter :

le miracle de cette cloche devenue subitement silencieuse était un avertissement formel et devant le saint désir d'Illtud toutes les prétentions, y compris celles de David, devaient, par la volonté céleste, s'effacer.

A la vérité, une question se pose, qui n'est pas facile a résoudre. Le thème de l'anecdote, en son fond, et malgré les différences d'adaptation, est le même dans la *Vie de saint Cadoc* et dans la *Vie de saint Illtud*, en sorte que les deux textes sont certainement apparentés : quelle est donc la légende qui a suscité l'autre? Celle de saint Cadoc ou celle de saint Illtud? Je n'en puis décider. Mais un fait est certain et c'est le seul qui importe ici : les deux légendes étaient attachées à un sanctuaire; la légende de la cloche de saint Cadoc, c'était la légende de la cloche de Llancarvan, dont Cadoc avait été l'abbé; la légende de la cloche de saint Illtud, c'était la légende de la cloche de Llan Illtyd Vawr, dont Illtud avait été l'abbé. La première est la seule que Caradoc de Llancarvan ait connue ou voulu connaître. Ici, comme pour l'évangéliaire de Gildas, il appert qu'il a écrit sous l'influence des traditions de sa paroisse, la paroisse de Llancarvan[1].

Les éléments glastoniens de la « Vie de saint Gildas ». — Mais, de Llancarvan, Caradoc a transplanté la légende de Gildas à Glastonbury et la vie du saint qu'il a écrite devait, comme celle de Cadoc à Llancarvan, attacher à l'abbaye la double protection des bénédictions célestes et de la force des armes : saint Gildas et le roi Arthur.

Dès avant 1135, les moines de Glastonbury se flattaient que saint Gildas, de son vivant, se fût intéressé à leur maison. A leur instigation, Guillaume de Malmesbury avait écrit dans le *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* : « La tradition nous enseigne que Gildas, historien de sens et de talent, à qui les Bretons doivent ce qu'ils ont de réputation dans le monde,

1. Je ne tiens pas compte ici d'un épisode analogue de la *Vie de saint Teliau* *Livre de Llandaf*, p. 106), parce que je considère le texte de cette vie comme sensiblement postérieur à celui des deux autres.

passa dans l'abbaye, épris par la sainteté du lieu, un grand nombre d'années. » Mais il ne faisait nulle mention d'aucune fondation dont le saint aurait été l'ouvrier en cet endroit, nulle mention que sa tombe se fût trouvée à Glastonbury. Si Guillaume de Malmesbury est resté muet sur ces deux points dans les seconde et troisième éditions de ses *Gesta regum Anglorum*, c'est qu'il en ignorait tout : ils étaient suffisamment importants pour que, venant à parler de Gildas, comme il l'a fait, il ne les eût point négligés.

Toutefois, les moines de Glastonbury étaient, à cette époque, en veine d'imagination. Le texte primitif du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* permet de se rendre compte qu'ils commençaient la collection de saints dont ils devaient peupler leurs cryptes, leurs châsses et leur cimetière. Ils racontaient que des reliques nombreuses avaient été transférées chez eux venant de Galles [1] et de Northumbrie [2]. Ils prétendaient posséder la sépulture de saint Patrice [3]. Ils prétendaient posséder des reliques de sainte Brigitte [4]. Ils prétendaient, quoique plus timidement, que saint David était enseveli chez eux aux côtés de saint Patrice, disputant ainsi son corps aux Gallois [5]. Ils laissaient entendre enfin que saint Paulin avait été leur protecteur particulier et qu'il avait, le premier, remplacé le toit de joncs de l'église primitive par une couverture en bois [6].

Il était bien séduisant de revendiquer, en outre, la possession d'un saint tel que Gildas, saint d'érudits, si l'on peut dire, qui n'avait nulle part de culte populaire, mais qui était célèbre parmi les clercs, parce qu'il avait écrit. La biographie qu'a laissée de lui Caradoc de Llancarvan raconte que c'est à Glastonbury qu'il composa son *De excidio et conquestu Britanniae*, intitulant l'ouvrage « Histoire des rois de Bretagne » ; elle raconte qu'il dédia, dans les environs, un oratoire à la Sainte-

1. *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*, p. 26.
2. *Ibid.*, p. 29.
3. *Ibid.*, p. 18.
4. *Ibid.*, p. 23.
5. *Ibid.*, p. 25.
6. *Ibid.*, p. 28.

Trinité ; elle raconte que sa dépouille, selon la recommandation qu'il avait adressée à l'abbé, fut déposée dans l'église Sainte-Marie et y reçut la sépulture.

Ainsi une tombe nouvelle enrichissait l'abbaye. C'était entre l'année 1135 environ, date après laquelle Guillaume de Malmesbury revisa ses *Gesta regum Anglorum* sans encore la mentionner, et l'année 1166, date où fut copié le manuscrit de Durham B II 36, qui contient la *Vie de saint Gildas* composée par Caradoc.

En même temps et du même coup, l'abbaye instituait un nouveau garant de ses privilèges et de ses possessions. Elle avait été, de notoriété certaine, favorisée par les rois anglo-saxons : quand elle alléguait leurs chartes pour la défense de ses droits, elle pouvait simultanément montrer les deux tombes des rois Edmond et Edgar, éloquents témoins. Il lui était profitable de pouvoir invoquer une égale protection de la part des anciens rois bretons. Caradoc a donc raconté, dans sa *Vie de saint Gildas,* comment le vénérable personnage, aux côtés de l'abbé de Glastonbury, s'était pacifiquement interposé entre le roi Melvas et le roi Arthur sur le point d'en venir aux mains : épisode insignifiant en lui-même, mais plein de conséquences; car la reconnaissance toucha ensuite le cœur des deux princes; ils promirent obéissance à l'abbé ; ils enrichirent son monastère de bien divers ; ils jurèrent de respecter à tout jamais ses possessions.

Ainsi, pour la première fois, le roi Arthur prenait pied dans la contrée et l'épisode de son conflit avec le roi Melvas contribuait à étendre sa légende un peu plus vers le sud. Déjà Geoffroy de Monmouth, vers 1135, en promenant le héros à travers toute la Grande-Bretagne, avait donné la Cornouailles pour théâtre à quelques-uns de ses exploits. Malgré l'influence des traditions galloises, d'où procédait en partie son récit, Caradoc a été amené par les besoins même de sa fiction, localisée sous Glastonbury, à imaginer qu'Arthur avait levé ses troupes en Cornouailles et dans la Dibnenie. Il n'entendait peut-être pas indiquer par là qu'il fût particulièrement roi de cette contrée :

le roi levait son armée dans les provinces où il lui fallait livrer bataille, au sud et au nord de Glastonbury. Mais, pour qui n'entrait pas dans le détail de ses combinaisons de conteur, il apparaissait que le roi Arthur avait dominé sur la région sud-ouest de l'île.

La donnée introduite par Caradoc au sujet du rôle d'Arthur dans l'histoire de Glastonbury n'était qu'un commencement, un germe. Elle n'allait pas tarder à se développer ; mais il est notable que Caradoc ne savait encore rien ni du tombeau du roi Arthur, ni de la légende de l'île d'Avallonie, où le roi se serait retiré pour mourir. Ces nouveaux éléments de la légende ne devaient apparaître qu'après lui.

3. — Quelques additions au texte primitif du « De antiquitate Glastoniensis ecclesiae »

La comparaison du texte primitif du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*, tel qu'on peut le reconstituer, avec la rédaction postérieure et interpolée qui nous est parvenue, met en évidence le large accroissement du trésor légendaire de Glastonbury à partir de 1135 environ. Elle montre comment, à partir de cette date, le corps des traditions anciennes s'est organisé avec un appareil luxueux de précisions chronologiques, destiné à pourvoir chaque fable d'un air séduisant d'authenticité, et comment se sont multipliés les monuments propres à démontrer l'éminente dignité du sanctuaire : reliques, sépultures, documents de toute espèce.

Le texte primitif du *De antiquitate* racontait seulement, en ce qui concerne la fondation de l'abbaye, que des prédicateurs dont on ignorait le nom, envoyés en Grande-Bretagne par le pape Éleuthère à la demande du roi Lucius, avaient bâti l'Église Vieille ; que, plus anciennement d'ailleurs, cette église avait été fondée par des disciples même du Christ, à la tête desquels se trouvait saint Philippe, l'évangélisateur des Gaules, et que le sanctuaire, primitivement confectionné de simples branchages

par saint Philippe et ses compagnons, avait été reconstruit de façon plus digne par les envoyés d'Éleuthère. — Mais après 1135, la légende s'enrichit de l'épisode de Phagan et de Deruvian. Ces deux saints, dirent alors de nouveaux récits, comptaient parmi les prédicateurs de la foi venus au temps du roi Lucius, en l'année 166. Ils visitèrent l'île d'Avallonie, y découvrirent l'église fondée par les disciples du Christ, venus là, au nombre de douze, 103 années auparavant. Eux-mêmes y séjournèrent pendant neuf années et découvrirent à des signes divers que le lieu était spécialement destiné à la gloire du Christ et de sa mère. Trois rois païens de l'endroit avaient concédé aux douze disciples du Christ douze coins de terre pour leur subsistance. En leur souvenir, les missionnaires d'Éleuthère, avec le consentement du roi Lucius, installèrent là douze nouveaux résidents, selon une tradition qui se perpétua jusqu'à l'arrivée de saint Patrice, apôtre de l'Irlande. A l'église primitive, Phagan et Deruvian ajoutèrent, en outre, un oratoire de pierre dédié au Christ, ainsi qu'aux apôtres Pierre et Paul. — Plus tard encore, la légende s'accrut de ce trait nouveau qu'à Glastonbury était également venu Joseph d'Arimathie, dont l'histoire est contée dans le *Roman de Lancelot*.

Le texte primitif du *De antiquitate* racontait seulement que Gildas, épris par la sainteté du lieu, avait passé de nombreuses années à Glastonbury. — Mais après 1135, on ajouta que Gildas était mort en cet endroit même, en l'année 572, et l'on montra son tombeau devant l'autel de l'Église Vieille.

Le texte primitif du *De antiquitate* racontait seulement, en ce qui concerne saint Patrice, que saint Germain, après avoir apporté son aide à la Bretagne contre les Saxons et contre l'hérésie pélagienne, avait envoyé Patrice, qu'il avait entretenu plusieurs années dans sa familiarité, pour prêcher les Irlandais ainsi que l'avait prescrit le pape Célestin. Sa mission accomplie, Patrice était revenu en Cornouailles « sur son autel », qui fut par la suite dans le pays l'objet d'une grande vénération. Puis il s'était rendu à Glastonbury, où il était mort la cent-onzième année de son âge, en l'année 472 du Christ, qui était

la quarante-septième de son départ pour l'Irlande. On l'avait enseveli dans l'Église Vieille, à droite de l'autel, dans une pyramide de pierre. Pour mettre hors de doute que Patrice avait bien été moine et abbé à Glastonbury, le texte alléguait la vision d'un religieux, à qui était apparu en songe un personnage céleste. Ce personnage avait déclaré au dormeur élu : « Patrice a été revêtu de la sainte gloire du pallium métropolitain ; il a été ensuite, dans le présent lieu, moine et abbé » ; et pour convaincre celui auquel il s'adressait, il lui montra inscrites en lettres d'or les paroles mêmes qu'il venait de prononcer. — Mais après 1135, on ajouta à la légende que Patrice, en arrivant à Glastonbury, y avait trouvé les douze anachorètes successeurs des douze compagnons de saint Philippe ; que, les réunissant, il leur avait enseigné les principes de la vie cénobitique ; qu'il avait, à cette époque, établi une charte dont on pouvait encore montrer le texte. De plus, afin d'expliquer comment le tombeau du saint affectait une forme un peu trop récente pour être authentique, on raconta que ce tombeau était une restauration, imposée par l'incendie de l'année 710 et où le zèle des générations postérieures avait accumulé les ornements d'or et d'argent. — Plus tard encore, on ajouta ce qu'il fallait pour répondre à cette objection qui s'était élevée et qui avait trouvé un partisan en Raoul Higden, à savoir que le Patrice de Glastonbury n'était pas le célèbre apôtre de l'Irlande, mais un autre Patrice, qui, ayant échoué dans une mission chez les Hiberniens, était revenu mourir à Glastonbury en 850. Dublin prétendait posséder les trois tombeaux de saint Patrice, de sainte Brigitte et de saint Kolumkylla[1] : Glastonbury répliqua simplement que le grand Patrice était le sien et que le Patrice de Dublin n'était que le moine de 850.

Le texte primitif du *De antiquitate* racontait seulement, au sujet de sainte Brigitte et de saint Indract, qu'ils avaient jadis séjourné à Glastonbury ; qu'on ignorait si Brigitte était morte en cet endroit ou si elle était retournée en Irlande ; que toute-

1. Saint Columba.

fois le corps d'Indract, martyrisé près de Glastonbury, avait été certainement transporté dans l'Église-Vieille. — Mais après 1135, on précisa que sainte Brigitte était venue à Glastonbury en 488, à la suite d'un séjour de quelque temps dans l'île de Beokery et qu'elle était ensuite rentrée en Irlande, ajoutant d'ailleurs sa besace et sa cloche [1] aux reliques qu'elle avait laissées à Glastonbury. Quant à saint Indract, on précisa aussi que la translation de ses restes à Glastonbury avait été assurée par les soins du roi Ina.

Le texte primitif du *De antiquitate* racontait seulement, au sujet de saint David, que cet archevêque, voulant consacrer l'église de Glastonbury, était venu, à la tête de sept évêques dont il était le métropolitain, pour célébrer la cérémonie. Or, comme on avait achevé tous les apprêts, la nuit qui précéda le jour assigné, saint David vit apparaître Jésus-Christ, qui lui révéla que l'église avait été déjà consacrée et qu'il était sur le point de commettre un sacrilège. Alors, renonçant à son projet et voulant pourtant faire quelque chose, le prélat fonda une autre église. On ne savait s'il était mort en cet endroit ou à Menevie : toutefois (au dire des religieux, remarque prudemment le texte) son corps reposait à Glastonbury, auprès de celui de Patrice. — Mais, après 1135, on affirma plus catégoriquement la présence du corps de David à l'abbaye et on ajouta, comme preuve de ce qu'on avançait, que Bernard, évêque de la « Rosina vallis », n'avait pu, malgré ses recherches, le découvrir : c'est qu'en effet, une femme du nom d'Aelswitha, au temps du roi Edgar, avait antérieurement obtenu d'un sien parent, évêque de la « Rosina vallis », les reliques du saint et les avait apportées à Glastonbury.

Le texte du *De antiquitate*, enfin, ignorait tout du roi Arthur et de son histoire. — Mais, après 1135, il se chargea, à ce

1. Sainte Brigitte, d'après une tradition qu'a rapportée le moine de Rhuys dans sa *Vie de Gildas*, avait offert une cloche à ce saint en guise de cadeau d'estime. La légende de la cloche de Glastonbury doit avoir eu pour origine cette légende antérieure, combinée avec celle de la cloche de Llancarvan, présent de Gildas à saint Cadoc.

sujet, de plusieurs enrichissements auxquels je veux maintenant m'arrêter.

1. *L'île d'Avallon.* — Il existe des raisons de penser [1] que Geoffroy de Monmouth, écrivant sa *Vita Merlini* peu de temps après 1145, a bien pu être l'inventeur de la légende d'Arthur soigné de ses blessures dans l'île d'Avallon par la fée Morgen. Vers 1150, la fable avait fait son chemin : elle courait sur les lèvres de tous ; et les moines de Glastonbury la connaissaient aussi bien que n'importe qui. Glastonbury était alors au temps de ses grandes ambitions et accaparait tout ce qui lui était possible de légendes profitables. Arthur était parvenu au sommet de sa gloire : il fallait bien qu'il eût appartenu, de façon ou d'autre, à l'abbaye.

L'île d'Avallon, découverte en quelque sorte par Geoffroy de Monmouth, flottait, et pour cause, dans l'indéfini des espaces : quel empêchement qu'elle eût été l'île de Glastonbury ? Bâti au milieu des marécages, le monastère tenait de la nature le caractère d'une île et Caradoc de Llancarvan, dans sa *Vie de saint Gildas*, a expliqué longuement, on l'a vu, l'étymologie du nom de l'endroit : *Ynisgutrin* en breton (appellation que l'auteur a donnée comme encore en usage dans le pays au moment où il écrivait), *Glastigberi* [2] en anglais : deux termes équivalents, qui signifiaient également, tous les deux, « la Ville de Verre ».

Jusque-là, toutefois, point d'autre nom pour la localité que ceux d'*Ynisgutrin* ou de *Glastigberie*. Mais voici que tout à coup paraît une information nouvelle : on apprend, par un passage du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* qui manque aux deuxième et troisième éditions des *Gesta regum Anglorum* et qu'on peut tenir pour une interpolation certaine, que l'île de Glastonbury s'était aussi appelée l'île d'Avallonie, *Insula Avalloniae* :

On lit dans les *Gestes anciennes des Bretons* que du nord de la Grande-Bretagne arrivèrent en occident douze frères, lesquels y

1. Voir ci-dessus, p. 299 ss.
2. Variantes des manuscrits : *Glastigbri* et *Glastigberie*. Plus loin, Caradoc emploie aussi *Glastiberia* comme équivalent de *Glastigberi*.

occupèrent plusieurs provinces, Vénédotie, Démétie, Guthir, Kedeweli, qu'avait déjà occupées leur aïeul Cuneda. Les noms de ces frères sont les suivants : Ludnerth, Morgen, Catgur, Cathmor, Merguid, Morvined, Morchel, Morcant, Boten, Morgen, Mortineil, Glasteing. C'est ce Glasteing qui, poursuivant sa truie à travers la Mercie, de la villa nommée Escebtiorne jusqu'en Galles, puis, de Galles, par la route difficile et bourbeuse de Scenewege, c'est-à-dire la Route de la Truie, la retrouva, allaitant ses petits, sous un pommier, près de l'île dont nous parlons. C'est depuis ce temps-là que les pommes de ce pommier sont appelées *ealdecyrce epple*, c'est-à-dire « les pommes de la Vieille-Église ». La truie était aussi appelée *ealdecyrce suge*, parce que, les autres n'ayant que quatre pieds, celle-ci en avait huit[1]. Ce Glasteing, donc, ayant pénétré dans l'île, la trouva remplie de toutes sortes de ressources, s'y installa avec toute sa suite et y vécut le reste de sa vie. C'est de sa descendance et de celle des siens que le lieu fut primitivement peuplé. Voilà ce qu'enseignent les livres bretons.

Cette île, appelée d'abord *Yneswitrin* par les Bretons, fut ensuite appelée par les Anglais conquérants du nom de *Glastinbiry*, qui traduisait le premier. Il se peut aussi que ce dernier nom lui soit venu du Glasteing dont nous avons parlé. Elle s'appelle, en outre, communément, l'*Ile d'Avallonie* et voici pourquoi. On a vu que Glasteing retrouva sa truie sous un arbre à fruits près de la Vieille-Église et, ayant découvert sur cet arbre des pommes, fruits très rares en cette région, il donna à l'endroit le nom d'*Ile d'Avallonie*, c'est-à-dire, en sa langue, l' « Ile des pommes » (*avalla*, en breton, signifie en effet « pommes »). Le lieu a pu aussi recevoir son nom d'un certain Avalloc, qui, dit-on, l'habita avec ses filles en raison de l'asile secret qu'il lui offrait.

Voilà, pour un même fait, bien des explications simultanées. On en compte deux pour le seul nom de Glastonbury :

1° Le nom de *Glastinbury* aurait été la traduction anglaise du gallois *yniswitrin* (c'est ce qu'on savait déjà par Caradoc de Llancarvan);

2° Glastonbury aurait dû son nom à Glasteing, prince breton venu du nord (c'est une étymologie jusqu'ici inédite).

La seconde de ces deux explications, la nouvelle, prétendait reposer sur des traditions bretonnes ; et de fait, il est exact

1. L'explication ne correspond pas à la signification du nom.

qu'elle doit tel des éléments qui la composent à des sources de cette nature : mais non pas tous.

On lit dans l'une des généalogies galloises du xe siècle [1] :

[I]udnerth, map Morgen, map Catgur, map Catmor, map Merguid, map Moriutned, map Morhen, map Morcant, map Botan, map Morgen, map Mormayl, map Glast, *unde* sunt Glastenic, qui venerunt [ea regione] quae vocatur Loytcoyt.

C'est-à-dire (car il est nécessaire de bien s'entendre sur le sens) :

Iudnerth, fils de Morgen, fils de Catgur, fils de Catmor, fils de Merguid, fils de Moriutned, fils de Morhen, fils de Morcant, fils de Botan, fils de Morgen, fils de Mormayl, fils de Glast : de là descendent les Glastenic, qui sont venus du pays de Lichfield [2].

Il existe, d'autre part, un texte qu'on peut sans trop de risque dater du xe siècle [3] et d'après lequel les Irlandais, prétendant avoir occupé anciennement, non seulement l'Irlande, mais aussi toute la Bretagne du Sud, en donnaient, entre autres preuves toponomastiques, le nom de Glastonbury. Glasdimbir, disaient-ils, c'est-à-dire Glastonbury, devait son appellation à Glass, fils de Cas, porcher du roi d'Hirnath, qui s'était arrêté là avec ses porcs.

Il est visible que l'interpolation du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* relative au nom de Glastonbury est, en ses traits essentiels, une combinaison des deux traditions que je viens de rappeler : l'histoire irlandaise de Glass le porcher, passée en Galles, et la liste galloise des descendants de Glast. Si l'on se demande à qui cette combinaison doit être attribuée et s'il faut admettre qu'elle ait émané directement de Glastonbury ou

1. C'est la XXVe.
2. J'ai traduit après avoir admis dans le texte deux corrections : *unde* (au lieu de *unum*) et *ea regione* (suppléé intégralement).
Lichfield est en Mercie. Sur l'équivalence Loytcoyt = Lichfield, voir Bradley, *The Academy*, 1886, p. 294.
3. Le Glossaire dit de Cormac.

d'un intermédiaire gallois qui l'aurait transmise à Glastonbury, le doute ne durera guère : la fabrication est de Glastonbury. Une première preuve en est la déformation subie par la généalogie galloise dans le récit auquel elle a été incorporée : là où cette généalogie énumérait une série de onze descendants, issus de Glast en onze générations, le texte du *De antiquitate* donne ces onze personnages, en y ajoutant Glast, comme une famille de douze frères, et ce même texte, de surcroît, a transformé le nom de Glast en celui de Glasteing, faute d'avoir compris (peut-être sous l'influence trompeuse des noms anglais en *-ing*) le sens du mot *glastenic*, qui, dans la liste généalogique de Galles, désignait, non point un individu unique, mais l'ensemble de la famille de Glast. Une pareille altération n'a pu se produire que hors de Galles.

Par ailleurs, il est également visible que le centre de la légende est l'histoire de Glass : c'est elle qui autorisait l'étymologie de Glastinberi, puisque c'était elle qui faisait venir Glass à Glastinberi. La liste généalogique empruntée aux Gallois n'est ici qu'un élément secondaire, destiné à favoriser l'installation d'une légende étrangère. Il ne pouvait pas être question, en effet, d'introduire sans quelque ménagement en pays breton l'histoire d'un Irlandais et de lui reconnaître l'autorité d'une tradition indigène. Du Glass irlandais les moines de Glastonbury ont donc fait un personnage identique au Glast gallois et, amorçant leur récit par le rappel d'une généalogie purement bretonne, ils ont donné l'apparence d'une légende nationale à tout ce qui venait après. Au reste, l'interpolateur du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* a bien pris soin de commencer par indiquer que son explication était fondée sur des traditions bretonnes, *antiqua Britonum gesta*. Il disait vrai, aux inexactitudes près de sa transcription, tant qu'il s'en tenait à rapporter l'histoire des Glastenic ; mais quand, ayant raconté l'histoire de Glass lancé à la poursuite de sa truie, il a terminé en déclarant : « Ceci vient de vieux livres bretons », *Haec de antiquis Britonum libris sunt*, il a menti.

Pourquoi tant d'imposture ? Pourquoi, à l'ancienne interpré-

tation *Glastonbury* = *Urbs vitrea*, « la Ville de Verre », avoir ajouté cette interprétation nouvelle, amenée de si loin, et pourquoi avoir mis tant de soin à la faire accueillir de ses lecteurs ou de ses auditeurs? Assurément, ce n'était pas tellement le nom de Glass qui séduisait l'auteur glastonien du récit et il se serait aisément passé de la possibilité supplémentaire d'étymologie que ce nom lui fournissait. Mais la légende de Glass offrait, par certains côtés et au prix de quelques arrangements, d'admirables ressources. Les porcs de Glass avaient mangé des pommes à Glastonbury. Glastonbury était donc un pays de pommes : c'était le pays des pommes, l'île des pommes, *insula pomorum*. Mais l'*insula pomorum* — peu importait à un interprète distrait ou intéressé qu'ici *poma* signifiât en réalité « fruits » — c'était l'île d'Avallo, décrite par Geoffroy de Monmouth dans sa *Vita Merlini*; et, par une conséquence naturelle, Glastonbury est devenue l'île d'Avallonie.

Que ce soit la *Vita Merlini* qui ait suggéré l'idée de cette nouvelle appellation, il n'en faut pas douter. L'ouvrage a été beaucoup plus répandu que tendrait à le faire croire la pauvreté de la tradition manuscrite qui nous l'a conservé. En mettant en vers l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, Guillaume de Rennes n'a pas manqué d'y faire entrer ce que la *Vita Merlini* racontait de la retraite d'Arthur dans l'île merveilleuse. A Glastonbury, cette *Vita* était bien connue. Si l'on n'en parlait guère, c'est que l'on n'avait pas intérêt à publier les sources auxquelles on puisait. Mais Jean de Glastonbury, qui, vers l'an 1400, a donné une suite aux histoires de l'abbaye composées successivement par Guillaume de Malmesbury et par Adam de Domerham, a trahi le secret des moines en citant ces vers, qu'un poète, dit-il, avait composés en l'honneur d'Avallonia-Glastonia [1] :

Insula Pomorum, quae Fortunata vocatur,
Ex re nomen habet quia per se singula profert
Non opus est illi sulcantibus arva colonis ;

1. *Johannis Glastoniensis Chronica*, édit. Hearne, t. I, p. 12.

Omnis abest cultus, nisi quem natura ministrat.
Ultro fecundas segetes producit et uvas
Nataque poma suis precioso germine silvis.
Omnia gignit humus, vice graminis ultro redundans.
Annis centenis et ultra vivitur illic.
Haec nova Jerusalem fuit, haec fidei quoque lima,
Haec tumulus sanctus, haec scala poli celebratur :
Vix luit inferni poenas hic qui tumulatur.

Or, il est aisé de reconnaître dans les huit premiers de ces vers les vers 908 et suivants de la *Vita Merlini*, auxquels, audacieusement, ont été ajoutés les trois vers proprement glastoniens que j'ai imprimés en italiques.

Si l'on doutait que le processus de l'invention du nom d'Ile d'Avallonie pour désigner Glastonbury soit bien celui que j'ai indiqué, il suffirait de porter son attention sur la façon dont les moines ont expliqué l'origine de l'appellation. Ils sont partis du mot gallois *avalla*, signifiant « pommes » et ont raconté que c'était Glasteing lui-même qui avait donné à Glastonbury le nom d'île d'Avallonie, *Insula Avalloniae*, en raison des pommes, rares en cette région, qu'il y avait trouvées. Cette interprétation les a conduits à introduire dans la légende une modification à peine perceptible, mais, quand on y regarde de près, tout à fait révélatrice. En effet, l'île d'Avallo, dont avait parlé Geoffroy de Monmouth, est devenue, chez eux, l'île d'Avallonie. Pour Geoffroy, le nom d'île des Fruits, qu'il avait donné subsidiairement à l'île d'Avallo, n'était d'aucune façon l'équivalent sémantique du second : l'île d'Avallo, c'était l'île du personnage nommé Avallo. Pour les moines de Glastonbury, l'île d'Avallo, par une interprétation nouvelle et qui leur était personnelle, n'a plus tiré son nom du personnage qui la gouvernait, mais des récoltes qu'elle produisait : elle a été l'île des Pommes, l'île des Fruits, et pour que l'appellation correspondît à ce sens, ils ne l'ont plus nommée l'île d'Avallo, mais l'île d'Avallonie. Cette retouche à peine visible, cette simple addition du suffixe *-nie* au nom d'*Avallo*, imposée par la forme nouvelle de la légende, suffit à dénoncer la fabrication des moines de Glastonbury.

Et qu'on ne dise point qu'en parlant d'île d'Avallonie ces moines suivaient une tradition ancienne, profondément installée dans le pays. Car il y a toute vraisemblance — c'est le plus admirable de leur audace — que jamais Glastonbury n'a réellement porté le nom d'île d'Avallonie : ce nom, c'est un nom que les moines ont lancé ou essayé de lancer, mais qui n'a jamais été de l'usage courant. L'île de Glastonbury, a écrit l'interpolateur du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*, « se nomme aussi communément île d'Avallonie » : *etiam insula Avalloniae celebriter nominatur*. Mais il était trop intéressé à se faire croire pour que nous le croyions. Giraud de Cambrie, plus indépendant que lui, a témoigné expressément, dans son *De principis instructione* [1], que l'île appelée Glastonia de son temps s'appelait « autrefois » île d'Avallonie, du breton *Inis Avallon*. Il a indiqué de nouveau, dans son *Speculum ecclesiae* [2], que le nom de Glastonia avait remplacé celui d'Avallonie. Et Raoul de Coggeshale, dans son *Chronicon anglicanum*, a de même écrit que la terre de Glastonbury s'était « précédemment » appelée île d'Avallo. « Autrefois », « précédemment », *antiquitus*, *olim* : voilà ce que disent ces auteurs. Mais ni Giraud de Cambrie, à la fin du XII[e] siècle, ni Raoul de Coggeshale, au début du XIII[e], n'ont connu l'appellation d'Avallon ou d'Avallonie comme une appellation encore vivante. Caradoc de Llancarvan, lui non plus, vers les années 1140-1150, ne la connaissait pas comme telle. Aurait-elle donc été tellement éphémère qu'elle eût eu seulement cours de 1150 à 1180 environ, sans plus ? Il y a tout lieu d'en douter. La vérité, c'est que le nom d'Avallonie appliqué à l'abbaye a été une invention de l'abbaye, un nom qu'on a essayé de mettre en circulation et que, finalement, par prudence, on a dû se résigner à donner simplement comme un usage du temps passé.

Mais peu importait que Glastonbury eût perdu le nom d'Avallonie : elle l'avait du moins porté ; l'antique Avallon,

1. *Distinctio* I. Voir le texte ci-après, p. 439, note.
2. *Distinctio* II, chap. IX. Voir le texte ci-après, p. 441, note.

ç'avait été Glastonbury. Et cela suffisait : les moines, même en consentant à ce recul dans le passé, s'étaient taillé un beau fief.

2. *Le roi Arthur.* — Arthur, maintenant, pouvait venir à Glastonbury : le logement était fait, l'Avallonie était prête.

Mais, pour comprendre comment la chose arriva, il est bon de se rappeler l'histoire de l'abbaye depuis une cinquantaine d'années et la situation où elle était arrivée aux environs de 1190[1]. Un abbé célèbre, un clunisien, Henri de Blois, neveu du roi Henri Ier, qui avait été placé en 1126 à la tête de la maison, lui avait donné par son industrieuse activité un éclat incomparable. Il avait eu vite fait de rétablir ce qu'avait compromis l'administration négligente de ses deux prédécesseurs, Aethelward et Aegelnoth : grâce à lui, le monastère avait repris la route de brillantes destinées. Quand Henri avait été, en 1129, appelé à l'évêché de Winchester, il était demeuré, du consentement du pape et du roi, sur son siège abbatial et l'avait conservé jusqu'à sa mort, en 1171. Pendant quarante-cinq années, il avait été pour ses moines un guide vénéré, auquel on ne pouvait savoir assez de gré des bénédictions et de la prospérité qu'il avait attirées sur Glastonbury. Il y avait construit un clocher, une salle capitulaire, un cloître, un lavatorium, un réfectoire, un dortoir, une infirmerie avec une chapelle, des communs, des écuries. Il avait enrichi l'église de toutes sortes d'ornements : étoffes de diapre et de samis, tissus brochés d'or et de pierreries, tentures, tapis, étoles, objets d'autel de toute beauté. Il y avait multiplié les reliques de saint Georges, de saint Cosme, de saint Indract, de saint Bénigne, de saint Audomar, de sainte Hilda, de la sainte Vierge, de saint Jean l'Évangéliste, de sainte Catherine, de saint Nicolas, de saint Guénolé, et il avait même retrouvé, dans l'église Sainte-Marie, un saphir jadis offert par saint David, l'évêque de Menevie. Il avait aussi donné ses soins à la subsistance des moines, afin que la reli-

1. Les renseignements qui suivent sont, dans l'ensemble, tirés de l'*Historia de gestis Glastoniensibus*, écrite par Adam de Domerham (édit. Hearne, p. 304 ss.).

gion profitât de leur tranquillité physique, augmentant les allocations de cuisine et assurant des distributions régulières de porc, de poisson, de vin et de miel. Pour que l'œuvre fût durable, il avait obtenu de bons privilèges des rois Henri Ier, Étienne et Henri II, ainsi que des papes Innocent II, Lucius et Alexandre III : l'abbaye, notamment, avait été reconnue franche de toute charge, quitte des péages, et il lui était loisible de vendre ou d'acheter là où bon lui semblait ; même, une foire de sept jours y avait été instituée, qui se tenait au jour anniversaire de la naissance de Marie.

A la mort d'Henri, Robert, prieur de Winchester, devenu abbé de Glastonbury, avait exercé ses fonctions pendant sept années avec le même bonheur que son grand devancier. Mais une période critique dans l'histoire du couvent ne devait pas tarder à s'ouvrir. Quand Robert mourut, en 1177, l'abbaye resta, plusieurs années durant, entre les mains du roi Henri II. Celui-ci, ayant eu besoin d'un agent pour régler certaines affaires à Rome, arrêta son choix en 1183 sur le clunisien Pierre de Marcy, dont le frère, évêque d'Albano, jouissait d'un crédit avantageux à la cour pontificale et, sachant que les bons offices s'achètent, il remit en garde à Pierre l'abbaye de Glastonbury. Mais les moines n'acceptèrent pas l'intrus. Ils avaient contre lui des griefs divers : ils lui reprochaient d'avoir desservi leurs intérêts au profit du château ; ils lui reprochaient aussi le meurtre de plusieurs personnes. Malgré les efforts de Pierre pour se faire bien venir d'eux et se faire élire abbé, l'accord ne put s'établir et le conflit restait toujours aussi aigu quand, pour châtiment des fautes que Pierre avait peut-être commises dans le passé et, par expiation du sacrilège dont il s'était rendu coupable le jour de Noël en célébrant, contre son droit, la messe dans l'Église Vieille, un terrible incendie éclata le 25 mai 1184 et embrasa l'abbaye. A l'exception de la chambre et de la chapelle élevées par l'abbé Robert et du clocher élevé par l'abbé Henri, tout fut anéanti. Les magnifiques constructions de ce dernier, l'église qui abritait tant de corps saints ne furent plus qu'un monceau de cendres.

C'est alors que le roi Henri II désigna son chambellan Raoul, fils d'Étienne, pour restaurer les édifices détruits et relever l'église, en y employant tous les revenus de l'abbaye. En même temps, il donna, si l'on en croit les historiographes de l'abbaye, une grande et belle charte [1], où il annonçait solennellement son intention de réparer le désastre. Il y disait que ce dessein lui avait été inspiré par Éracle, patriarche de Jérusalem, par Baudouin, archevêque de Cantorbéry, par Richard, évêque de Winchester, par Barthélemy, évêque d'Exeter, par Raoul de Glanville, et par beaucoup d'autres. Il y disait s'être inspiré de la tradition de tous les rois antérieurs : Guillaume Ier, Guillaume II, Henri Ier, ses ancêtres, et aussi de prédécesseurs plus lointains : Edgar, Edmond, Édouard, Elfred, Brinwalch, Kentwin, Baldred, Ina, l'illustre Arthur, Cuthred, et jusqu'au païen Kenewalla. Tous les privilèges qu'ils avaient accordés à l'église de Glastonbury, jadis nommée la Mère des Saints et aussi le Tombeau des Saints, fondée par les disciples du Christ en personne, il les acordait et les confirmait à son tour. Il reconnaissait sa souveraineté absolue sur toutes les terres qui relevaient d'elle, en quelque lieu que ce fût du royaume, aussi absolue que la sienne propre sur ses terres seigneuriales. Spécialement, il interdisait que personne, laïque ou ecclésiastique, du plus petit au plus grand, fût-il roi ou archevêque, exerçât le moindre droit sur les terres au milieu desquelles s'élevait l'Église Vieille, l'église de la Mère de Dieu, qui avait été l'origine et la source de toute la religion en Angleterre, à savoir les terres de Bekaria, de Godeneia, de Martenesia, de Ferramer, de Pathenebergia, d'Adredesia. Seuls l'abbé et son chapitre avaient qualité pour y régler toutes les affaires. Le roi leur concédait sur ces territoires la même juridiction souveraine que possédait sa propre cour et, dans la mesure où l'autorité royale le pouvait, il décidait, en accord avec ses prédécesseurs, avec les archevêques, y compris celui de Cantorbéry, avec tous les évêques diocésains, que Glastonbury, ainsi que les terres déjà

1. Le texte en est fourni par Adam, p. 386 ss.

nommées et les sept églises subordonnées de Streta, de Piltona, de Dichesgata, de Budekeleia, de Sapewica, de Mereling et de Sowi, serait soustraite à la domination de l'évêque de Bath comme à la sienne propre. Le roi reconnaissait aux moines seuls le droit d'élire leur abbé. Il interdisait d'élever sur la terre de Glastonbury aucune église épiscopale. De peur d'oubli, enfin, il ajoutait à ces privilèges tous ceux qui avaient pu, à son insu, être accordés précédemment. La charte était signée d'Eraclius, patriarche de Jérusalem, de Guillaume, archevêque de Rouen, de Baudouin, archevêque de Cantorbéry, de Richard, évêque de Winchester, de Barthélemy, évêque d'Exeter, de Reginald, évêque de Bath, de Guillaume, comte de Mandeville, de Raoul de Glanville et de plusieurs autres.

Quant à Raoul, serviteur ponctuel, il s'acquitta avec diligence de la mission que lui avait confiée le roi. Il rendit la vie au couvent. Il reconstruisit en pierres de taille l'église Sainte-Marie, releva les dépendances, jeta les fondations d'une nouvelle église qui mesurait 400 pieds sur 80 et ce que les ressources de l'abbaye ne suffisaient pas à se procurer, les ressources du roi y suppléaient.

*
* *

A quelque chose malheur est bon. Si le trésor de Glastonbury avait été, en partie, détruit à tout jamais, il n'en était pas de même des reliques des saints. *Thesauri direptio, reliquiarum confusio* [1] : l'historiographe n'a garde de dire que les reliques eussent disparu. Dans l'église nouvelle, rebâtie de toutes pièces, elles devaient réapparaître, plus glorieuses, plus nombreuses que par le passé.

En ce temps-là — tandis qu'Henri II faisait rebâtir l'abbaye, dit la tradition du lieu [2], mais peut-être aussi alors qu'il était déjà mort et qu'Henri de Sully était déjà devenu abbé — on exhuma de l'Église Vieille le corps de saint Patrice, enseveli à droite de l'autel, ceux d'Indract et de ses compagnons, ensevelis

1. Adam, p. 334.
2. Adam, *ibidem*.

devant, et tous furent placés dans des châsses. Ce transfert, au moins pour saint Patrice et pour saint Gildas, équivalait à une consécration : l'incendie permettait enfin de produire ces corps sans qu'il fût nécessaire de recourir à un prétexte ou de faire naître une occasion, sans qu'on pût être soupçonné d'imposture ou d'usurpation.

Mais dans ces cendres encore chaudes, les moines devaient faire une autre trouvaille. Depuis longtemps déjà, quoique parfois avec un peu de timidité, ils prétendaient posséder saint Patrice et saint Gildas : ils s'avisèrent qu'ils possédaient aussi les restes de saint Dunstan. Deux moines de chez eux, Richard de Tanton et Raoul Toc, avaient appris vaguement d'un autre moine, Jean de Wateleghe, unique dépositaire de la tradition, que jadis, en l'an 1012, alors que les Danois avaient occupé Cantorbéry, quatre moines de Glastonbury, d'ordre de leur abbé et avec le consentement du roi Edmond, avaient ramené dans leur abbaye le corps du saint et que ce corps avait été déposé dans un souterrain, sous l'église majeure, secrètement, par crainte des gens de Cantorbéry. Richard et Raoul creusèrent et ils trouvèrent, sous une pierre, un coffret de bois. Devant le prieur et les moines assemblés, ils l'ouvrirent, y virent, peintes sur le vermillon et l'azur les lettres *S* et *D*, et aperçurent au doigt du personnage enseveli l'anneau de saint Dunstan. La joie fut grande à l'abbaye et l'on plaça ces nouvelles reliques dans un coffre orné d'or et d'argent — avec, par surcroît, un humérus et un bras de saint Oswald [1].

Ainsi s'accroissait le « Tombeau des saints » et il faut lire, dans un chapitre interpolé du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* [2], la longue liste des reliques dont s'enorgueillissait l'abbaye, autrement plus riche que ne l'avait faite le bon Henri de Blois.

1. Les éléments de ce récit se trouvent dans Adam, p. 333 ss. Cf. les additions au texte primitif du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*, p. 31-38.

2. Page 30. La preuve de l'interpolation et que le chapitre n'a pu être rédigé qu'après 1184 se trouve dans la mention, parmi ces reliques, de celles de Dunstan, découvertes précisément à cette date (cf. Jean de Glastonbury, p. 16 ss.).

*
* *

Mais les rois, eux aussi, outre les saints, avaient leur sépulture à l'abbaye et la protection qu'ils lui apportaient n'était pas moins précieuse que celle des reliques sacrées. Là avaient été inhumés Edmond et Edgar et aussi, prétendaient les moines, Kenwin, Edmond le Jeune, outre plusieurs autres bienfaiteurs du lieu, Alphar, Athelstan, Elwin, Elnot [1]. Or, vers 1190, il n'y avait pas de prince dont le renom fût à la fois plus antique et plus actuel que celui du roi Arthur. Arthur avait le prestige des héros d'autrefois et les lèvres des vivants, par milliers et milliers, en Grande-Bretagne et sur le continent, célébraient ses louanges. Comment imaginer meilleur patron? Les moines de Glastonbury ne furent pas les derniers à penser qu'il valait un trésor : ils découvrirent ses restes dans leur cimetière.

Écoutons d'abord les témoins.

Le premier en date est Giraud de Cambrie, qui, d'abord dans son *De principis instructione*, s'est exprimé en ces termes [2] :

Nous ne devons pas négliger de rappeler aussi l'illustre Arthur, roi des Bretons, que célèbrent les histoires du noble monastère de Glastonbury, dont il fut en son temps le principal patron et le bienfaiteur le plus libéral. Par-dessus toutes les églises de son royaume, c'est celle de Glastonbury, dédiée à Marie, la sainte mère de Dieu, qu'il aima et fit bénéficier d'une dévotion toute particulière. Aussi, homme de guerre, avait-il fait peindre sur le haut de son bouclier, du côté intérieur, l'image de la sainte Vierge, afin de l'avoir constamment sous les yeux pendant la bataille, et jamais, quand il était sur le point d'engager le combat, il ne manquait de baiser ses pieds avec ferveur.

Or, ce corps, dont la légende prétendait qu'il avait disparu dans

1. *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*, p. 43 (interpolation).

2. *De principis instructione*, dist. I (édit. George F. Warner, dans la Collection du Maître des Rôles, p. 128 et suiv.) : « Arthuri quoque, Britonum regis inclyti, memoria est non supprimenda, quem monasterii Glastoniensis egregii, cujus et ipse patronus suis diebus fuerat praecipuus et largitor ac sublevator magnificus, historiae multum extollunt. Prae cunctis enim ecclesiis regni sui sanctae Dei genitricis Mariae Glastoniensem ecclesiam plus dilexit et prae ceteris longe majori devotione promovit. Unde cum vir bellator exstiterit, in anteriori parte clipei sui Beatae Virginis imaginem interius, ut eam in conflictu prae oculis semper

un pays de rêve et qu'il avait été emporté au loin par des sortes d'esprits sans avoir été atteint par la mort, ce corps, après avoir été révélé par des signes presque miraculeux, a été retrouvé de nos jours à Glastonbury, entre deux pyramides de pierre élevées jadis dans le cimetière, gisant profondément en terre dans un tronc de chêne creusé, et, solennellement transféré dans l'église, il y a été pieusement déposé dans un tombeau de marbre. Une croix de plomb placée sur une pierre, non pas à l'endroit (comme c'est notre usage), mais à l'envers (je l'ai vue et j'en ai touché l'inscription, taillée, non pas en relief, mais en creux, et tournée du côté de la pierre), disait : « Ici gît l'illustre roi Arthur, enseveli avec Wenneveria, sa seconde femme, dans l'Ile d'Avallonie. »

Plusieurs traits doivent être ici notés. Il avait eu deux femmes. La seconde fut ensevelie avec lui et ses ossements furent découverts en même temps que ceux de son époux, mais séparés : les deux tiers de la sépulture, vers le haut, avaient été réservés aux restes du mari ; le troisième, vers le bas, l'avait été à ceux de la femme. On découvrit aussi une tresse de cheveux de femme, parfaitement conservés en leur teinte blonde, et qui, saisis par la main trop impatiente d'un moine, tombèrent aussitôt en poussière.

haberet, depingi fecerat ; cujus et pedes, quoties positus in congressionis articulo fuerat, deosculari cum plurima devotione consueverat.

Hujus autem corpus, quod quasi phantasticum in fine et tanquam per spiritus ad longinqua translatum neque morti obnoxium fabulae confinxerant, his nostris diebus apud Glastoniam inter lapideas pyramides duas, in coemiterio sacro quondam erectas, profundius in terra quercu concava reconditum et signatum miris indiciis et quasi miraculosis, est inventum et in ecclesiam cum honore translatum marmoreoque decenter tumulo commendatum. Unde et crux plumbea lapide supposito, non superius, ut [nostris] solet diebus, [sed] inferiori potius ex parte infixa, quam nos quoque vidimus, namque tractavimus litteras has insculptas et non eminentes et exstantes, sed magis interius ad lapidem versas, continebat : « Hic jacet sepultus inclitus rex Arthurus cum Wenneveria uxore « sua secunda in insula Avallonia. »

Occurrunt hic autem notabilia plurima. Habuerat enim uxores duas, quarum ultima simul cum ipso sepulta fuerat, et ossa ipsius cum ossibus viri simul inventa, sic distincta tamen, ut duae partes sepulchri, versus caput scilicet, ossibus viri continendis deputatae fuissent, tertia vero, versus pedes, ossa muliebria seorsum contineret; ubi et trica comae muliebris flava cum integritate pristina et colore reperta fuit, quam, ut monachus quidam avide manu arripuit et sublevavit, tota statim in pulverem decidit. Cum autem aliqua indicia corporis ibi inveniendi ex scripturis suis, aliqua ex litteris pyramidibus impressis, quanquam nimia plurimum antiquitate deletis, aliqua quoque per visiones et revelationes bonis viris et religiosis factas, maxime tamen et evidentissime rex Angliae Henricus secundus, sicut ab historico cantore Britone audierat antiqua, totum monachis indicavit, quod profunde, scilicet in terra per XVI pedes ad minus, corpus invenirent, et non lapideo tumulo, sed in quercu cavata. Ideoque tam profunde

Bien qu'il existât plusieurs indices que le corps était là, les uns dans les textes conservés au monastère, d'autres dans les inscriptions (d'ailleurs presque effacées par le temps) des pyramides, d'autres dans les visions et révélations reçues par certains hommes de bien et de religion, c'est surtout le roi d'Angleterre, Henri II, qui, ayant recueilli de la bouche d'un chanteur d'histoire breton une tradition ancienne, fournit aux moines l'indication précise qu'ils trouveraient le corps profondément enfoui, à seize pieds au moins sous terre, et non pas dans la pierre, mais dans un tronc de chêne creusé. Le corps avait été ainsi placé, dissimulé aussi bas, afin qu'il ne pût être retrouvé par les Saxons qui occupèrent l'île après sa mort et qu'il avait, de son vivant, combattus avec tant d'énergie et presque anéantis. De même les lettres révélatrices de la vérité avaient été gravées en creux sur la croix et tournées du côté de la pierre, afin de taire provisoirement ce qu'elles enseignaient et de ne le révéler que lorsqu'il en serait temps et lieu.

Glastonia, comme on l'appelle aujourd'hui, s'appelait autrefois *Insula Avallonia :* elle est, en effet, entourée de tous côtés par des marais. Puis les Bretons la nommèrent *Inis Avallon,* c'est-à-dire l'« Ile aux Pommes » : le lieu en effet, abondait autrefois en pommes, et *pomme*, en breton, se dit *aval*. Morganis, noble dame, qui dominait sur la région et en était la patronne, unie d'ailleurs à Arthur par les liens du sang, le transporta après la bataille de Kemelen dans l'île que nous nommons aujourd'hui Glastonia pour y soigner ses blessures. L'endroit s'était aussi appelé jadis, en breton, *Inis Gutrin*, c'est-à-dire l'« Ile de Verre » et c'est de ce nom que les

situm corpus et quasi absconditum fuerat, ne a Saxonibus post necem ipsius insulam occupantibus, quos tanto opere vivens debellaverat et fere ex toto deleverat, posset nullatenus inveniri ; et ob hoc etiam litterae, veritatis indices, cruci impressae interius ad lapidem versae fuerunt, ut et tunc temporis quod continebat occultarent, et quandoque tamen pro locis et temporibus id propalarent.

Quae nunc autem Glastonia dicitur, antiquitus insula Avallonia dicebatur. Est enim quasi insula, tota paludibus insita. Unde dicta est britannice Inis Avallon, id est Insula Pomifera. Pomis enim, quae aval britannica lingua dicuntur, locus ille quondam abundabat. Unde et Morganis, nobilis matrona et partium illarum dominatrix atque patrona, necnon et Arthuro regi sanguine propinqua, post bellum de Kemelen Arthurum ad sanandum ejusdem vulnera in insulam quae nunc Glastonia dicitur deportavit. Dicta quoque quondam britannice Inis Gutrin fuerat, hoc est Insula Vitrea, ex quo vocabulo supervenientes postea Saxones locum illum Glastingeburi vocitabant : *glas* enim lingua eorum *vitrum* sonat, et *buri castrum*, *civitas* appellatur.

Sciendum etiam quod ossa reperta corporis Arthuri tam grandia fuerant, ut et illud poetae completum in his videri posset :

[Virg., *Géorg.*, I, 497] « Grandiaque effosis mirabitur ossa sepulchris ».
Os enim tibiae ipsius adpositum longissimi viri loci, quem et nobis abbas

Saxons, à leur arrivée, ont ensuite tiré celui de *Glastingeburi* : *glas*, en effet, dans leur langage, signifie « verre » et *buri* signifie « forteresse, cité ».

Il faut savoir que les ossements d'Arthur, tels qu'on les découvrit, étaient si grands qu'ils paraissaient répondre à ces paroles du poète :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

Un tibia, dont un bout fut placé à terre à côté de celui de l'homme le plus grand qui se trouvait là (l'abbé m'a montré cet homme), le dépassa largement de trois doigts au-dessus du genou. Le crâne était prodigieusement vaste, à tel point qu'entre les deux orbites on comptait largement un travers de main. On y voyait dix blessures ou plus, qui toutes, à l'exception d'une seule, plus grande que les autres, qui avait laissé une large fente et qui semblait seule avoir été mortelle, s'étaient solidement cicatrisées.

Un certain nombre d'années plus tard, le même Giraud de Cambrie eut l'occasion, dans son *Speculum ecclesiae* [1], de revenir sur le même sujet. Il y raconta, d'abord, longuement l'épisode du moine qui, à l'exhumation, avait saisi la chevelure de la reine et son récit commençait en ces termes :

ostendit, et juxta pedem illius terrae affixum, longe tribus digitis trans genu ipsius se porrexit. Os etiam capitis tanquam ad prodigium vel ostentum capax erat et grossum, adeo ut intercilium et inter oculos spatium palmalem amplitudinem large contineret. Apparebant autem in hoc vulnera decem aut plura, quae cuncta praeter unum majus ceteris, quod hiatum grandem fecerat, quodque solum letale fuisse videbatur, in solidam convenerant cicatricem. »

1. L'unique manuscrit qui nous a conservé le *Speculum ecclesiae* se trouve mutilé en ce passage. Pour combler les lacunes qu'il présente, on dispose, comme l'a montré James D. Bruce (*Revue celtique*, t. XXXIII, 1912, p. 432), de la traduction galloise de l'œuvre. Mais on possède une ressource meilleure encore dans les emprunts faits au *Speculum* par les annotateurs anciens du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*, par Adam de Domerham et par Jean de Glastonbury. C'est en puisant à ces dernières sources que j'ai suppléé ci-dessous, entre crochets, les éléments manquants de notre texte, en renvoyant, pour chaque passage ou pour chaque série de passages, à la page de l'édition donnée par Hearne du *De antiquitate*, de la *Chronique* d'Adam et de l'*Histoire* de Jean. Voici, rétablis comme je l'ai dit, les lignes du *Speculum* qui nous intéressent :

Distinctio II, cap. 8 : « ...regnante nostris in Anglia diebus Henrico secundo, contigit ut apud Glastoniense coenobium quondam nobile sepulchrum Arthuri, dicto rege monente, et abbate loci ejus Henrico (qui ad cathedram Wigorniensem translatus postea fuit) procurante, diligenter quaesitum, in coemeterio sacro



Sous le règne du roi Henri II, il arriva que le fameux sépulcre du roi Arthur fut découvert à l'abbaye de Glastonbury, sur l'indication du roi et à la diligence de l'abbé Henri, qui fut ensuite appelé à l'évêché de Worcester.

Giraud rapportait alors avec détails l'aventure du moine, expliquait comment son geste de cupidité avait reçu un châtiment exemplaire, en tirait pour son compte une leçon de morale : puis, profitant de l'occasion pour parler encore une fois d'Arthur et de la découverte de sa tombe, il écrivait :

Au sujet du roi Arthur et du mystère de sa mort on raconte bien des histoires, on invente bien des fables et les Bretons prétendent sottement qu'il est encore en vie. Pour que, sur ce sujet, la vérité se dégage nettement du reste, légendes dissipées et faits bien établis, j'ajoute ici quelques indications, fondées sur la pure réalité.

Après la bataille de Kemelen, en Cornouailles, où fut tué Modred, le traître, qui s'était emparé contre son oncle Arthur du royaume de Bretagne dont il avait reçu la garde, et où Arthur lui-même fut mortellement blessé, le corps de celui-ci fut transporté dans l'île d'Avallonie, aujourd'hui appelée Glastonia, par une noble dame, sa parente, appelée Morganis, et, après sa mort, par les soins de la même dame, le roi fut enseveli dans le cimetière de ce lieu. C'est pourquoi les Bretons ont bâti une légende et leurs chanteurs ont imaginé qu'une déesse mystérieuse, appelée aussi Morganis, avait transporté le corps d'Arthur dans l'île d'Avallon pour y guérir ses blessures. Après qu'elle les aura guéries, pensent-ils, le vaillant et puissant roi reviendra pour reprendre son gouvernement à leur tête ; et ils attendent encore son retour, comme les Juifs attendent leur messie, avec encore plus de folie et d'aveuglement et par une faute égale contre la religion.

a sancto Dunstano dedicato, inter duas pyramides altas et literatas, in Arthuri memoriam olim erectas, multis laboribus effoderetur...

Cap. 9 : « Porro, quoniam de rege Arthuro et ejus exitu dubio multa referri solent et fabulae confingi, Britonum populis ipsum adhuc vivere fatue contendentibus, ut, fabulosis exsufflatis, et veris ac certis asseveratis, veritas ipsa de cetero circiter haec liquido pateat, quaedam hic adjicere curavimus indubitata veritate comperta.

Post bellum de Ke[melen apud Cornubiam, interfecto ibidem Modredo, proditore nequissimo, et regni britanni, cus]todiae [suae deputati, contra] avunculum [suum] Arthurum occ[upator]e (*De ant.*, p. 42), ipso Arthuro ibi mortaliter vulnerato, corpus ejusdem in insulam Avaloniam, quae nunc Glastonia dicitur, a nobili matrona quadam ejusque cognata et Morgani vocata, est delatum, quod postea defunctum in dicto, eadem procurante, sepultum fuit. Propter

Dans les lignes qui suivaient, et dont le texte ne nous est parvenu que mutilé, Giraud de Cambrie expliquait sans doute pourquoi Glastonia avait été appelée une île, puis il continuait :

Elle reçut le nom d'*Avallonie*, soit du nom breton d'*aval*, qui signifie « pomme », parce que l'endroit était riche en pommiers, soit du nom d'un certain Avallon, qui avait dominé jadis sur le pays. De même, le lieu s'appelle en breton du nom ancien d'*Inis Gutrin*, c'est-à-dire l' « Ile de Verre », sans doute à cause du fleuve, d'une transparence de verre, qui coule au milieu des joncs, et c'est pourquoi les occupants saxons l'appelèrent ensuite *Glastonia*, parce que *glas*, en anglo-saxon, signifie « verre ». Ainsi s'explique que le lieu se soit appelé *île*, *Avallonia* et *Glastonia*. On voit aussi comment les inventeurs de légendes ont ici donné à une déesse fantastique le nom de *Morganis*.

Il faut également noter que, [malgré les signes dont il disposait et malgré] l'inscription de la sépulture, ancienne, presque complètement effacée par le temps, l'abbé dont je parle fut surtout éclairé par le roi Henri. Plusieurs fois celui-ci lui avait dit, conformément

hoc enim fabulosi Britones et eorum cantores fingere solebant quod dea quaedam phantastica, scilicet et Morganis dicta, corpus Arthuri in insulam detulit Avalloniam ad ejus vulnera sanandum. Quae cum sanata fuerint, redibit rex fortis et potens, ad Britones regendum, ut ducunt, sicut solet ; propter quod, ipsum exspectant adhuc venturum, sicut Judaei Messiam suum, majori etiam fatuitate et infelicitate, simul ac infidelitate decepti.

Notandum [quod insula Avallonia dicta est, quoniam marisco profundo est undique clausa. Mediamnis magis proprie dicere]tur, quoniam [mediis amnibu]s sita est, sicut [m]elius (*Jean*, p. 10) insulae dicuntur, quae salo, hoc est in mari, sitae noscuntur. Avallonia vero dicta est, vel ab *aval* britannice, quod *pomum* sonat, quia locus ille pomis et pomeriis abundare, vel a Vallone (*Jean*, p. 10 : ab Avallone) quodam, territorii illius quondam dominatore. Item solet antiquitus locus ille britannice dici Inis Gutrin, hoc est Insula Vitrea, propter amnem scilicet, quasi vitrei coloris in marisco circumfluentem ; et ob hoc dicta est postmodum a Saxonibus terram occupantibus lingua eorum Glastonia : *glas* enim anglice vel saxonice *vitrum* sonat. Patet ex his igitur quare insula, et quare Avallonia, et quare Glastonia dicta. Patet et hoc quoque, quo pacto dea phantastica Morganis a fabulatoribus nuncupata.

Notandum hic etiam quod, licet abbas praenominatus [...*lacune*...]que ex litteris in illam inscriptis, quanquam antiquatis, tamen et fere omnino vetustate deletis, maximam habuit praedictum regem Henricum ad haec evidentiam.

Dixerat enim ei pluries, sicut ex Gestis Britonum et eorum cantoribus historiis rex audierat, quod inter pyramides duas, quae postmodum erectae fuerant in sacro coemeterio, sepultus fuit Arthurus, valde profunde propter metum Saxonum, quos ipse frequenter expugnaverat et ab insula britannica prorsus ejecerat, et quos Moderedus nepos ejus pessimus contra ipsum post revocaverat, ne in mortuum etiam vindicis animi vitio desaevirent, qui totam jam insulam

à ce qu'il avait appris dans les *Gestes des Bretons* et auprès des chanteurs d'histoire bretons, qu'Arthur avait été enseveli entre deux pyramides, élevées par la suite dans le cimetière sacré, à une grande profondeur, par crainte des Saxons, qu'il avait fréquemment assaillis et rejetés complètement de l'île de Bretagne et que Modred, son criminel neveu, avait ensuite rappelés contre lui, afin qu'ils ne pussent exercer leur vengeance sur son corps après sa mort, eux qui prétendaient, une fois qu'il aurait disparu, réoccuper l'île entière. C'est en raison de la même crainte que, sous une large pierre, ressemblant à un sépulcre, découverte au cours de la fouille à quelque sept pieds sous terre, alors que le vrai sépulcre d'Arthur se trouvait neuf pieds encore plus bas, fut trouvée une croix de plomb, encastrée, non pas sur le dessus de la pierre, mais sur la partie inférieure, et qui portait cette inscription : « Ici gît l'illustre roi Arthur, enseveli dans l'île d'Avallonie, avec Wenneveria sa seconde femme ». Cette croix, retirée de la pierre, l'abbé Henri me l'a montrée, et je l'ai vue, et j'en ai lu les caractères. De même que la croix fut encastrée dans le dessous de la pierre, de même la partie écrite de cette croix, pour être mieux dissimulée, fut tournée contre la pierre : merveilleux artifice et suprême habileté des hommes de ce temps-là, qui mettaient tous leurs efforts, en une époque troublée, à cacher le corps d'un homme éminent, leur seigneur, patron perpétuel de ce lieu, et qui prirent soin néanmoins qu'un jour, une fois le calme revenu, la révélation se produisît grâce aux caractères imprimés dans la croix et enfin découverts !

Tout ainsi donc que le roi l'avait annoncé à l'abbé, le corps d'Arthur fut trouvé, non pas dans un sépulcre de marbre, comme il eût convenu pour un si grand roi, non pas dans du roc, dans du Paros, mais dans un sépulcre de bois, fait d'un tronc de chêne creusé tout exprès, enfoui sous la terre à seize pieds ou plus, avec

post mortem ipsius iterum occupare contenderant. Propter eumdem etiam metum in lapide quodam lato, tanquam ad sepulchrum a fodientibus invento, quasi pedibus VII [sub terra, cum tamen sepulchrum Arthuri IX pedibus inferius inventum fuerit, reperta fuit crux plum]bea, non superiore [sed poti]us (*Adam*, p. 342) inferiori parte lapidis inserta, literas has inscriptas habens : « Hic jacet sepultus inclytus rex Arthurius, in insula Avallonia, cum Wenneve- « ria uxore sua secunda ». Crucem autem hanc extractam a lapide, dicto abbate Henrico ostendente, prospeximus, et literas has legimus. Sicut autem crux inferius lapidi inserta fuit, sic et crucis ejusdem pars litterata, ut occultior esset, versus lapidem versa fuit : mira quidem industria et hominum tempestatis illius exquisita prudentia, qui corpus viri tanti dominique sui perpetuique loci illius patroni, ratione turbationis instantis, totis nisibus tunc occultare volebant, et tamen ut aliquo in posterum tempore, tribulatione cessante, per

plus de hâte que d'honneurs, ainsi que le commandaient des circonstances difficiles.

L'abbé, quand le corps fut découvert, lui fit dresser, conformément au conseil du roi Henri, un sépulcre de marbre, comme au patron principal de l'endroit, qui avait aimé cette église plus que toutes les autres de son royaume et l'avait largement enrichie de terres. C'est pourquoi à juste titre, et selon la décision de Dieu (qui récompense toutes les bonnes actions, non seulement au ciel, mais aussi sur la terre, soit pendant la vie, soit, après la mort, en donnant la gloire), le corps d'Arthur reçut une noble sépulture dans l'église abbatiale, plus ancienne et plus vénérable que toutes celles du royaume, et y fut déposé avec les honneurs convenables.

Quelque temps après Giraud de Cambrie, vers 1225, un autre auteur, Raoul de Coggeshale, dans son *Chronicon angli-canum*, a rapporté les mêmes événements sous la forme suivante [1] :

literarum saltem cruci insertarum et quandoque repertarum indicia propalari possent, procurarunt...

Cap. 10 : [Sicut itaque dictus rex] totum [abbati] (*Adam*, p. 343) praedixerat, sic Arthuri corpus inventum, non in sepulchro marmoreo, ut regem decebat tam eximium, non in saxeo aut Pariis lapidibus exsecto, sed potius in ligneo, ex quercu ad hoc cavato, et XVI pedibus aut pluribus in terra profundo, propter festinam magis quam festivam tanti principis humationem, tempore nimirum turbationis urgentis id exigente.

Dictus autem abbas, corpore reperto, monitis quoque dicti regis Henrici, marmoreum ei sepulchrum fieri fecit egregium, tanquam patrono loci illius praecipuo, qui scilicet ecclesiam illam prae caeteris regni cunctis plus dilexerat, terrisque largis et amplis locupletaverat. Ideoque non immerito, sed justo quoque Dei judicio, qui bona proculdubio cuncta non solum in caelis, verum etiam in terris sive in vita, seu [post mortem, gloriam conferendo, plerumque] remunerat, in cenobiali dem]um ecclesia [antiqua prae] caeteris regni [totius] et authentica corpus Arthuri egregie sep[ultum fuit] et glorifice, si[cut dec]uit et tantum vi[rum...], (*Adam*, p. 343) collocatum. »

1. Raoul de Coggeshale, *Chronicon anglicanum*, édit. J. Stevenson (Collection du Maître des Rôles), p. 36 : « Hoc autem anno (*où le roi Richard donna le royaume de Jérusalem à Henri et l'île de Chypre à Guy*) inventa sunt apud Glastingeberiam ossa famosissimi Arthuri, quondam regis Britanniae, in quodam vetustissimo sarcophago recondita, circa quod duae antiquae pyramides stabant erectae, in quibus litterae quaedam exaratae erant, sed ob nimiam barbariem et deformationem legi non poterant. Inventa sunt autem hac occasione. Dum enim ibidem terram effoderent, ut quemdam monachum sepelirent, qui hunc locum sepulturae vehementi desiderio in vita sua praeoptaverat, reperiunt quoddam sarcophagum, cui crux plumbea superposita fuerat, in qua ita exaratum erat : « Hic jacet inclitus rex Arturius, in insula Avallonis sepultus ». Locus autem ille olim paludibus inclusus insula Avallonis (id est insula Pomorum) vocitatus est. »

Cette année-là [1191], furent découverts à Glastonbury les ossements du très célèbre Arthur, jadis roi de Bretagne, placés dans un très vieux sarcophage, de chaque côté duquel étaient dressées deux anciennes pyramides, où des lettres avaient été gravées, mais ne pouvaient être lues en raison de la grossièreté du travail et de son état de dégradation. Voici en quelle occasion on les trouva. Tandis qu'on creusait la terre en cet endroit, afin d'y ensevelir un moine qui, de son vivant, avait témoigné le vif désir de trouver là son dernier repos, on rencontra un sarcophage, avec une croix de plomb placée dessus, et où étaient gravés ces mots : « Ici gît l'illustre roi Arthur, enseveli dans l'île d'Avallon ». L'endroit, environné de marécages, fut jadis appelé l'île d'Avallon, c'est-à-dire l'île des Pommes.

Enfin, Adam de Domerham, dans son *Historia de rebus gestis Glastoniensibus*, a donné de la découverte du corps d'Arthur la relation en quelque sorte officielle que voici [1] :

Le comte Richard, fils du même [Henri II], fut élevé sur le trône. Tourné vers les choses de la guerre, il se désintéressa de l'église qu'on avait commencé de construire. L'œuvre fut interrompue faute d'argent pour payer les ouvriers. Pourtant, le nouveau roi, avec

1. Édit. Hearne, p. 341 : « Ricardus igitur comes, filius ejusdem, sublimatus in regnum, rebus bellicis animum dirigens, ab aedificatione ecclesiae nuper incoeptae studium divertit. Quapropter ab opere cessatum, eo quod non esset qui laborantibus stipendia conferret. Idem rex, annitente conventu, praefecit in abbatem Henricum de Soliaco, priorem de Bermundesie, virum de regia stirpe progenitum...

Hic de inclito rege Arturo decentius locando frequenter admonitus (requieverat enim juxta vetustam ecclesiam, inter duas pyramides lapideas, quondam nobiliter insculptas, sexcentis quadraginta et octo annis) quadam die locum cortinis circumdans fodere praecepit. Dehinc profunditate nimia a fossoribus exquisita, jam paene desperati sarcophagum ligneum mirae magnitudinis invenerunt undique clausum. Quo levato ac aperto, regia repererunt ossa, quantitatis incredibilis, ita ut os unius tibiae a terra usque ad medium cruris et amplius in magno viro attingeret. Invenerunt etiam crucem plumbeam, altera parte habentem inscriptum : *Hic jacet sepultus inclitus rex Arturius in insula Avallonia.* Dehinc tumbam reginae, Arturo consepultae, aperientes tricam muliebrem flavam et formosam miroque artificio consertam inveniunt. Tacta tamen ab eis in nihilum est penitus comminuta. Abbas igitur et conventus, suscipientes eorum exuvias, cum gaudio in majorem transtulerunt ecclesiam, in mausoleo nobiliter insculpto, intrinsecus bipertito, collocantes. Regium videlicet corpus per se ad caput tumbae, reginam ad pedes, scilicet in orientali parte, ubi usque in hodiernum diem magnifice requiescunt. Hoc autem epitaphium tumbae inscribitur : ... (texte ci-après, p. 446.) »

l'assentiment du chapitre, mit à la tête de l'abbaye Henri de Sully, prieur de Bermundesey, personnage de sang royal...

Celui-ci, ayant plusieurs fois reçu l'avertissement de donner une sépulture plus honorable à l'illustre roi Arthur (qui, depuis 648 années, reposait près de l'Église Vieille, entre deux pyramides de pierre, noblement sculptées au temps jadis), fit un jour entourer l'endroit de tentures et ordonna une fouille. Les ouvriers avaient déjà creusé profondément et commençaient à se décourager, quand ils découvrirent un sarcophage de bois d'une dimension extraordinaire complètement clos. Ils le tirèrent de là, l'ouvrirent et trouvèrent les ossements royaux, ossements d'une grandeur incroyable, à tel point qu'un tibia, placé à terre, atteignait au milieu, et au-delà, du femur d'un homme de haute taille. Ils découvrirent aussi une croix de plomb, qui portait sur une face cette inscription : « Ici repose l'illustre roi Arthur, dans l'île d'Avallonie ». Puis, ouvrant la tombe de la reine, ensevelie avec Arthur, ils trouvèrent une blonde et très belle chevelure de femme, admirablement tressée ; mais, quand ils la touchèrent, elle tomba complètement en poudre. L'abbé et les moines, recueillant les dépouilles, les transportèrent avec allégresse dans l'Église Majeure et les déposèrent dans un mausolée magnifiquement sculpté, divisé à l'intérieur en deux parties (en haut était le corps du roi, en bas celui de la reine), dans la partie orientale de l'église, où aujourd'hui encore, ils reposent glorieusement. Sur la tombe se lit cette épitaphe :

« Hic jacet Arturus, flos regum, gloria regni,
Quem mores, probitas commendant laude perhenni.
Arturi jacet hic conjux tumulata secunda,
Quae meruit caelos, virtutum prole fecunda. »

Tels sont les témoignages. Ils disent tous clairement que l' « invention » du tombeau d'Arthur eut lieu en 1190 ou 1191 : en 1190 selon Adam de Domerham, en 1191 selon Raoul de Coggeshale. Car si l'on compte, comme Adam, qu'Arthur resta 648 années dans sa première sépulture, et si l'on admet, conformément à la tradition légendaire la plus courante, que le héros mourut en 542, c'est un total de 1190 années qu'on obtient et qui marque la date de sa « translation ». — Il est vrai que Giraud de Cambrie a placé l'événement sous le règne d'Henri II. Mais il est non moins vrai qu'il a attribué l'initiative de la découverte à l'abbé Henri, non point Henri de Blois, mort

en 1171 et qui n'était pour rien dans l'affaire, mais Henri de Sully, celui dont Giraud de Cambrie lui-même a dit, dans son *Speculum ecclesiae*, qu'il devait occuper plus tard le siège épiscopal de Worcester. Or, Henri de Sully ne fut élu abbé qu'en 1190. L'erreur de Giraud de Cambrie a été de croire qu'Henri de Sully s'était déjà trouvé à la tête du monastère au temps d'Henri II. Il l'a cru parce qu'on le lui avait fait croire, parce que l'abbé Henri de Sully en personne s'était plu à l'abuser sur ce point, comme il l'avait abusé, on le verra, sur tout le reste de l'histoire : en réalité, avant 1190, il n'existe nulle part nulle mention de la sépulture d'Arthur à Glastonbury.

Le cas de Giraud de Cambrie est plaisant à considérer. Son récit, beaucoup plus explicite que la relation quasi officielle d'Adam de Domerham, ne contient pourtant rien qui soit proprement de son crû. A peine peut-on soupçonner que, trompé par sa mémoire, il a ajouté à l'inscription de la croix, en la reproduisant, un *cum Wenneveria uxore sua secunda* qui n'y figurait pas : quant au reste, les détails particuliers, les réflexions dont son histoire est semée, c'est à l'habile suggestion de ses informateurs qu'il faut l'attribuer. En l'entendant, il semble qu'on les entende ; et c'est comme si l'on assistait à la visite qu'il fit à l'abbaye, aux conversations qu'il eut avec l'abbé Henri de Sully. Il l'a dit expressément à deux reprises, dans le *De principis instructione* et dans le *Speculum ecclesiae* : il avait vu la croix, il l'avait maniée, et c'était l'abbé qui la lui avait montrée, qui l'avait placée entre ses mains, le même abbé qui lui avait montré le personnage de haute stature à la jambe duquel on avait mesuré le tibia d'Arthur.

La trouvaille géniale des moines en cette occasion avait été de se faire les champions du bon sens et de la religion. Ils voulaient posséder le tombeau d'Arthur ; mais ils ne le pouvaient qu'à une condition : il fallait d'abord tuer Arthur. Pieux devoir. Une superstition insensée, sacrilège, travaillait les Bretons, qui croyaient que leur prince n'était pas mort, qu'il vivait encore quelque part, dans un pays mystérieux, d'où il reviendrait un jour pour régner encore parmi eux. Les moines

apportaient la vérité raisonnable, orthodoxe : Arthur était mort, il était enseveli chez eux. Il faut voir comme Giraud de Cambrie les a suivis d'enthousiasme dans leurs affirmations et s'est fait naïvement leur allié contre la superstition populaire. Sûr de quitter la légende pour l'histoire, il ne lui en coûtait rien de les croire quand ils lui racontaient la dévotion particulière qu'Arthur avait eue pour Glastonbury et quand, arrangeant ce qu'ils avaient lu dans l'*Historia Britonum* anonyme, ils lui décrivaient le culte qu'il rendait à la sainte Vierge, peinte dans l'intérieur de son bouclier. Il ne doutait point que Morganis eût été, comme ils le voulaient, non pas une fée, mais une dame du pays, parente du roi, et qui l'avait déposé, une fois mort, dans le cimetière. Il a admis sans peine ce qu'on lui contait du tronc de chêne creusé pour servir de cercueil, du crâne énorme du héros, fendu d'une blessure mortelle. Et si la pensée avait pu l'effleurer un instant qu'après tout il était bien extraordinaire que la tombe d'un tel roi eût pu rester si longtemps ignorée, l'explication lui en avait été fournie assez promptement pour que le doute se dissipât aussitôt : la tombe avait été volontairement dissimulée, pour ne pas être profanée par les Saxons, mais de telle façon pourtant qu'elle pût être retrouvée un jour ; et Giraud de s'extasier sur l'admirable sagesse des hommes d'autrefois, qui avaient déposé le corps à seize pieds sous terre, qui avaient ingénieusement placé la croix de plomb sous la dalle, qui avaient, non moins ingénieusement, placé l'inscription de la croix contre la surface de la dalle. Bon exemple, ce Giraud, de l'effet produit sur les contemporains par les astucieuses combinaisons de Glastonbury.

Restait à expliquer sur quels indices la tombe avait été découverte. Sur ce point, Adam de Domerham s'est montré assez évasif, et Raoul de Coggeshale a parlé d'un moine mystérieusement inspiré, qui avait voulu se faire ensevelir à l'endroit même où gisait Arthur. A Giraud de Cambrie, qui n'avait point à se rappeler au juste la date où Henri de Sully avait reçu l'abbaye, celui-ci laissa entendre que la lumière lui était venue du roi Henri II : *verba volant*. C'est ainsi déjà qu'on pré-

tendait dans l'abbaye que les reliques de saint Dunstan avaient été transportées de Cantorbéry à Glastonbury avec le consentement et presque à l'initiative du roi Edmond. Il se peut, d'ailleurs, qu'Henri de Sully, tout en disant qu'il avait reçu les indications d'Henri II, n'ait pas déclaré précisément à Giraud qu'il était abbé déjà à cette date et il n'est pas interdit de supposer que Giraud ait, sur ce point particulier, interprété faussement ses paroles. Mais l'usage du nom d'Henri II, de quelque façon qu'Henri de Sully s'en soit servi, n'en était pas moins un abus de sa part. Il nous est difficile de déterminer quelle fut au juste l'attitude du roi à l'égard de Glastonbury; mais il n'est pas douteux qu'elle fut beaucoup moins favorable que les moines s'en flattèrent après sa mort. On ne connaît de ses actes relatifs à l'abbaye que ce qu'en font connaître les documents de l'abbaye et l'on sait quelle confiance ceux-ci doivent inspirer. Ni l'abbé Henri de Blois, ni l'abbé Robert n'avaient pu se prévaloir d'aucune faveur insigne de sa part : tout au plus le premier avait-il obtenu de lui la confirmation de privilèges anciens, inscrits depuis longtemps dans une charte d'Henri Ier, déjà confirmée par Étienne. Un fait certain est que le roi, en 1184, avait mis la main sur l'abbaye et s'était dispensé de donner un successeur à Robert, soit qu'il désirât en percevoir désormais les revenus au titre de la couronne, soit qu'il trouvât avantageux de prolonger la vacance et de conserver le titre d'abbé disponible, comme une monnaie en réserve. Ni l'une ni l'autre de ces pensées ne procédait d'une bienveillance particulière et elles témoignaient plutôt, l'une et l'autre, de sentiments intéressés, au sens le plus prosaïque du mot. Certaines allusions des documents émanés de Glastonbury semblent indiquer qu'un château royal, bâti à proximité de l'abbaye, avait été une occasion d'empiétements sur certains droits de l'établissement et c'est ainsi que paraît s'expliquer l'un des griefs des moines contre Pierre de Marcy, qui, disaient-ils, avait fait profiter le château de leurs dépouilles [1]. On se demande enfin de quelle humeur

1. Adam, p. 333 : « Eo quod dicebatur in partibus suis in detrimentum ecclesiae suae castrum obfirmasse. »

le roi avait pu prendre la nouvelle de la résistance des moines à Pierre de Marcy, quand il le leur avait envoyé, et comment son caractère entier avait pu s'accommoder d'une opposition de cette sorte. C'est pourquoi l'authenticité de la charte, si pleine de considération pour Glastonbury, que lui attribuent les écrits originaires de l'abbaye, est plus que suspecte. Outre les soupçons qu'éveillent plusieurs traits du document, il est peu croyable que le roi ait accordé tant de privilèges, si pleins, si larges, qu'il ait reconnu à l'abbé et à son chapitre des droits si étendus, si absolus, quand, depuis 1184, il s'était systématiquement abstenu de nommer au siège abbatial et quand, jusqu'à sa mort, il devait persévérer dans la même politique : car Raoul, qu'il chargea de rebâtir l'abbaye incendiée, ne fut jamais rien de plus que son simple agent et ne porta jamais le titre d'abbé. Que le roi ait décidé de reconstruire l'abbaye, qu'il ait ajouté aux anciennes constructions une église nouvelle, il se peut : c'était son intérêt. Mais son plan, inspiré de considérations utilitaires, ne procédait pas d'une dévotion spéciale au sanctuaire. Glastonbury restait en tutelle et cette église nouvelle elle-même, bâtie aux frais du roi, future église épiscopale peut-être, ne s'élevait-elle pas comme une menace directe à la souveraineté de l'abbaye [1]?

1. On remarquera que, dans le texte de la charte, figurent parmi les signataires trois personnages que le début du document n'a pas signalés parmi les conseillers du roi : ce sont Guillaume, archevêque de Rouen, Reginald évêque de Bath, et le comte Guillaume de Mandeville. Cette discordance entre les deux passages est assez surprenante. — Il est très étonnant, aussi, de trouver parmi les signataires de la charte un archevêque de Cantorbéry, alors que cette charte tendait à affranchir l'abbaye de l'autorité archiépiscopale et à consacrer une indépendance que les métropolitains du Kent, contrairement aux affirmations de la pièce, n'avaient jamais reconnue, et alors que cette même charte énonçait cette proposition, inadmissible pour Cantorbéry, que Glastonbury avait été « l'origine et la source de toute la religion en Angleterre ». — De même, est-il possible qu'un évêque de Bath ait approuvé un document où était solennellement affirmé que Glastonbury serait soustraite à toute autorité diocésaine, alors que Bath s'était à plusieurs reprises trouvée en conflit sur ce point avec l'abbaye ? — Il faut bien aussi qu'il y ait eu quelque part un faussaire si, en particulier, la charte déclare l'église de Pilton possession de Glastonbury et si, d'un autre côté, l'évêché de Wells pouvait produire une charte du même Henri II confirmant la cession de la même église de Pilton faite à Wells en 1173 par l'abbé Robert (Hearne, Appendices au *De antiquitate Glastoniensis ecclesia*, p. 229

On voit sur quelles bases fragiles repose l'opinion de certains critiques modernes, qui ont cru que les créations romanesques de Glastonbury au sujet d'Arthur avaient été suscitées par les intentions politiques des conquérants normands, désireux de se concilier, contre les Anglo-Saxons, la reconnaissance et l'appui de la population bretonne [1]. Par ailleurs, il n'est pas plus exact que les mêmes conquérants aient songé, par l'invention du tombeau d'Arthur, à couper court, vers la fin du XII[e] siècle, aux légendes gênantes qui circulaient dans cette même population [2]. En réalité, tout a été forgé à Glastonbury pour le profit de Glastonbury, et l'appel des moines à l'approbation du roi Henri II n'a été, de leur part, qu'une imposture de plus, une usurpation, ajoutée à bien d'autres, du témoignage des morts.

3. *Ider.* — Une fois la dépouille d'Arthur exhumée, la protection du roi était un fait assuré, désormais authentique. Il devenait incontestable que le héros avait comblé Glastonbury de ses générosités : c'était à lui — qui pouvait désormais s'inscrire en faux ? — que l'abbaye était redevable de quelques-unes de ses plus belles et plus anciennes possessions.

La partie du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* qui raconte l'histoire des acquisitions successives de Glastonbury [3] fait

et suiv.). — Enfin, si l'on en juge d'après ce qu'on sait des dates où les divers signataires furent en fonctions, la charte doit être considérée comme de 1184 (les prélats nommés ont, en effet, occupé leurs sièges respectifs : Éracle, de 1180 à 1191 ; Guillaume, de 1176 à 1202 ; Baudouin, de 1184 à 1190 ; Richard, de 1174 à 1188 ; Barthélemy, de 1161 à 1184 ; Reginald, de 1174 à 1191). Or, la date de 1184, où le roi aurait concédé tant de franchises à l'abbaye, n'était-elle pas précisément celle où, profitant d'une reconstruction dont il faisait en partie les frais, il tentait de mettre définitivement la main sur l'établissement ? — En fait, la mention que contient la charte des donations antérieures du roi Arthur donne à penser qu'elle n'a été fabriquée qu'après le moment où les moines s'étaient annexé le roi breton, c'est-à-dire postérieurement à l'année 1191 au plus tôt.

1. C'est la thèse qui a été soutenue pour la première fois par Zarncke (*Beiträge* de Paul, III, 326).

2. C'est l'opinion qu'a émise M. Ferd. Lot, *Glastonbury et Avalon*, p. 530 note 1. — Cf., du même auteur, *Étude sur le Lancelot en prose*, p. 202, note 4 : « La découverte du tombeau d'Arthur est un tour de la politique de Henri II ». Cf. p. 128 et note 1.

3. Édit. Hearne, p. 48 ss

remonter le plus ancien événement à l'année 601, date où un roi de Domnonée dont le nom, dit le texte, était devenu illisible dans la charte, aurait concédé à l'abbaye la terre d'Yneswitrin. La preuve que le point de départ était bien, dans le texte primitif du mémoire, pris de cet épisode, réside dans le nom même d'Yneswitrin. Yneswitrin était le berceau de l'abbaye : c'était par là qu'il fallait commencer, c'était là la première donation à expliquer. D'ailleurs, dans un chapitre récapitulatif des donations faites à l'abbaye et qui se trouve vers la fin du livre [1], l'énumération chronologique débute également par la mention de la même terre d'« Yneswitherim », concédée par un roi de Domnonée.

Mais après qu'on eut inventé Arthur comme patron de l'abbaye, l'« illustre roi », comme y invitait l'ordre des temps, prit naturellement la première place parmi les bienfaiteurs et s'inscrivit à leur tête. Et c'est ici que les combinaisons des moines de Glastonbury commencent à intéresser l'histoire littéraire. Car pour donner une consistance plus ferme au thème des libéralités d'Arthur, ils s'avisèrent de raconter jusque par le détail comment la générosité du roi s'était exercée et, à l'endroit du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* où commence le dénombrement des protections royales successives obtenues par l'abbaye, se trouve le récit suivant [2] :

On lit dans les *Gestes du très illustre roi Arthur* qu'à une fête de Noël, tenue à Carlion, le roi arma chevalier Ider, très vaillant jeune homme, fils du roi Nuth, et, pour l'éprouver, l'emmena au

1. Édit. Hearne, p. 96.

2. Édit. Hearne, p. 47 : « Legitur in gestis illustrissimi regis Arturi quod, cum in quadam festivitate natalis Domini apud Karliun strenuissimum adolescentem, filium scilicet regis Nuth, dictum Ider, insigniis militaribus decorasset, et eumdem, experiendi causa, in montem... [ici un mot qui, dans le manuscrit, a été effacé et remplacé en marge par le mot *ranarum*], nunc dictum Brentecnol, ubi tres gigantes malefactis famosissimos esse didicerat, contra eosdem dimicaturum duxisset, idem tiro, Arturum et suos comites ignorantes praecedens, dictos gigantes fortiter agressus mira caede trucidavit. Quibus peremptis, Arturus adveniens dictum Ider nimio labore deficientem et sui omnino impotem in extasi collapsum inveniens eumdem quasi defunctum cum suis lamentabatur. Rediens ergo ad suos cum ineffabili tristitia, corpus, quod exanime existimabat, ibidem

mont... [1], qui s'appelle maintenant Brentecnol, où il s'agissait de combattre trois géants malfaisants et redoutés, dont il avait appris la présence. Le jeune chevalier, prenant les devants à l'insu d'Arthur et de ses compagnons, attaqua hardiment les géants et, dans une lutte prodigieuse, les mit à mort. Après leur défaite, Arthur arriva et trouva Ider épuisé par son effort, complètement évanoui. Le croyant mort, il se mit à le pleurer et, revenant à son camp, il laissa là le corps, qu'il considérait comme privé de vie, jusqu'à ce qu'il ait pu le faire ramener par une voiture. Se jugeant responsable de cette perte, parce qu'il était arrivé trop tard pour secourir Ider, il établit à Glastonbury, quand enfin il y arriva, vingt-quatre moines chargés de prier pour l'âme du défunt et les pourvut largement de possessions et de territoires pour leur subsistance, ainsi que d'or, d'argent, de calices et d'objets destinés au culte.

Plus tard, les moines précisèrent que les territoires donnés par Arthur à l'abbaye en cette occasion étaient ceux de Brent (ou Brentemareis) et de Poweldon : c'est ce qu'indiquent une note marginale du manuscrit au mot *possessiones* de la dernière phrase, ainsi qu'une autre note de même sorte, placée plus loin dans le livre, au début de la liste récapitulative et chronologique des donations faites successivement à l'abbaye [2]. Comme la terre de Brente (ou Brentemareis) était déjà nommée, dans le texte primitif de l'ouvrage, parmi celles que le roi anglo-saxon Ini lui avait concédées en l'année 725, la même dernière note explique que cette terre, donnée par Arthur, avait été, en même temps que quelques autres, enlevée à l'abbaye par les païens anglo-saxons au moment de leur invasion et qu'elle leur avait été restituée lorsque les envahisseurs s'étaient convertis au christianisme (c'est-à-dire au temps du roi Ini).

Telle est la tradition qui s'était finalement établie et dont le *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae,* en ses rédactions successives, a enregistré les différentes phases de formation. On le

reliquit, donec vehiculum ad illud reportandum illuc destinasset. Sese etiam necis ejus causam reputans, quia tardius ad auxilium ejus venerat, cum demum Glastoniam adveniret, ibidem quater viginti monachos pro anima ejusdem instituit, possessiones et territoria ad eorum sustentationem, aurum et argentum, calices et alia ornamenta ecclesiastica largiens abundanter. »

1. Voir la note de la page précédente.
2. Édit. Hearne, p. 96-97.

voit, elle se fondait, après s'être définitivement constituée, sur un épisode de la légende d'Ider, et la question se pose de savoir quelle part les moines de Glastonbury avaient eue à l'élaboration de cette légende.

Il existe un roman français d'*Ider*, dont la dernière partie a été résumée par Gaston Paris dans les termes que voici [1] :

Il passe un jour par la tête du roi Arthur une malencontreuse idée : devisant avec Guenièvre, il lui demande d'abord ce qu'elle ferait au cas où il viendrait à mourir; elle le supplie de laisser un tel discours. Il y consent, mais il revient par un détour à son but :

« Mes si ço ert qu'il esteüst
Qu'uns altres de moi vos eüst,
Qui prenderiez vos, par la fei
Que vos devez et Deu et mei ?
— Jol vos ai dit, c'en est la some,
Que ja mès ne prendereie home.
— Jo quit bien qu'il vos desplareit;
Mès qui tele force fereit
Envers vos d'autre seignor prendre,
Que ne vos peüssiez defendre
Por crieme de perdre le chief,
Qui prenderiez od menor grief ?
Dites le, si Deus vos aït. »
Tant l'en somont et tant li dit
Qu'el li a respondu folie :
« Sire, ne sai que jo vos die ;
Il ne fait a parler de ço :
Ja après vo ne vive jo,
Car trop vivreie a grant tristesse !
Mes, si jo iere a tel destresse
Com vos dites, se ne soffreie
Ce que jo por riens ne fereie,
Se mes sires Iders m'aveit,
C'est cil dont mains me desplaireit. »

Depuis cette réponse, qu'il a arrachée si imprudemment à sa femme, Arthur est dévoré de jalousie contre Ider et rêve à un moyen de le perdre. Il propose à Gauvain, Ivain, Kei et Ider de venir avec

1. *Histoire littéraire de la France*, t. XXX, p. 204.

lui chercher aventure. Ils rencontrent Guenloïe, qui leur raconte que, près de Wircercestre [Worcester], au milieu de la forêt de Malverne, dans le Glocester, sont deux géants formidables, qui possèdent un couteau merveilleux, emmanché d'une corne de « céraste » : celui qui pourra le lui apporter sera son mari. Arthur et ses compagnons se rendent du côté indiqué. Arrivés près du repaire des géants ils envoient Kei pour le reconnaître; mais celui-ci jette à peine un coup d'œil sur le manoir, qu'entourent des pieux chargés de nombreuses têtes coupées, et se cache près de la porte. Ider, envoyé après lui, entre dans la salle, trouve les deux géants qui rôtissaient un sanglier, les tue l'un et l'autre après un rude combat, prend sur la table le couteau demandé par Guenloïe, puis il se désarme et se chauffe tranquillement. Arthur, Ivain, Gauvain, accompagnés de Kei qui sort de sa cachette, arrivent dans la salle, croyant Ider mort et voulant le venger, et sont fort surpris de trouver Ider assis à la cheminée et les deux monstres étendus sans vie. La nuit, Ider à soif; Kei s'offre à lui chercher à boire, et ce traître, qui nourrissait toujours contre notre héros une haine mortelle, lui apporte de l'eau d'une fontaine qu'il savait empoisonnée. Ider boit, et aussitôt il tombe stupéfié et tellement défiguré que le lendemain matin Gauvain, qui, ne sachant rien, veut l'éveiller, ne trouve plus même en lui forme humaine. Ses compagnons croient que les géants lui ont lancé quelque venin dont il est mort, et ils s'éloignent. Surviennent dans le manoir deux frères, fils du roi d'Irlande. Ils trouvent Ider gisant et reconnaissent qu'il respire encore et qu'il a été empoisonné : or, ils portent avec eux des herbes de leur pays, et les herbes qui ont cru en Irlande sont victorieuses de tout poison...; ils en font boire une infusion à Ider, qui aussitôt vomit le premier breuvage et leur raconte son aventure. Les deux frères se rendent à la cour d'Arthur, et Gauvain, à qui ils racontent ce qui s'est passé, dénonce, d'accord avec Nuc, la trahison de Kei; on va le mettre à mort, quand Ider, qui s'était arrêté en route, arrive à son tour, et demande qu'on fasse grâce au perfide sénéchal. Le fidèle Lugain, qui se mourait de douleur d'avoir perdu son maître, le retrouve avec transport. Bientôt survient la belle Guenloïe : Ider lui offre le couteau qu'il a ravi aux géants et réclame l'exécution de sa promesse. On pense qu'elle ne se refuse pas à la tenir. Arthur, qui n'a plus de malveillance contre Ider, le fait couronner roi pour qu'il puisse épouser une reine.

Gaston Paris estimait que ce récit, comparé à l'épisode des géants tel que le raconte le texte latin du *De antiquitate Glas-*

toniensis ecclesiae, était loin de remporter l'avantage. « La conduite d'Arthur », a-t-il écrit, « qui empêche Ivain et Gauvain d'aller au secours d'Ider quand on entend le bruit de son combat avec les géants, est trop odieuse, et le poète a beau nous dire que la jalousie abaisse les plus nobles caractères, il est pénible de voir ainsi défiguré celui du roi loyal et courtois par excellence. Combien est à la fois plus simple et plus poétique le procédé de l'ancien récit, où l'on voyait le jeune Ider se dérober secrètement à ses compagnons pour aller seul défier et tuer les géants ! Il vaut mieux aussi que la mort apparente du héros soit causée par ses blessures ou par le venin que lui ont lancé les monstres qu'il a mis à mort que par un vulgaire empoisonnement, étranger à ce grand exploit [1] ».

Ce n'est pas douteux et la critique est très juste. Mais, s'il est probable que le poète français a recueilli son épisode sous une forme passablement altérée, il est bien contestable que le récit latin, en l'état même où le présente le *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*, lui soit de beaucoup supérieur. Lui aussi porte des marques évidentes d'altération et il a fallu que G. Paris, en l'analysant, l'interprétât assez largement pour y reconnaître « le caractère simple et primitif des plus anciennes compositions arthuriennes ». On n'aura pas manqué d'observer que la traduction que j'en ai donnée, aussi littérale que possible, est, en somme, peu intelligible [2]. L'expédition part de Carlion : comment se fait-il qu'on passe par Glastonbury, qui est au sud-est de Carlion, pour se rendre à Brentecnol, qui est au nord-ouest de Glastonbury ? Que signifient, dans la dernière phrase, ces mots : « Quand enfin il y arriva ? » Qui donc ? Arthur ou le corps d'Ider ? Sans doute le corps d'Ider. Ider était donc mort. Et il fallait qu'il fût réellement mort pour que la fondation

1. *Ouvrage cité*, p. 206-207.

2. L'analyse de G. Paris (p. 200) a rendu les choses beaucoup plus claires en les présentant de la manière suivante à partir du moment où Ider est tombé. Elle dit : « Quand Arthur arrive avec les siens, il trouve le jeune homme presque inanimé ; il part à la recherche d'un char pour l'emporter ; quand il revient, Ider a rendu le dernier soupir. Arthur le fait enterrer dans l'abbaye de Glastonbury.... etc. » Mais le texte, suivi à la lettre, ne justifie pas cet arrangement.

d'Arthur à Glastonbury fût justifiée et, comme paraît bien l'indiquer le texte, réalisée en fait. Mais alors que vient faire précédemment dans le récit ce trait qu'Ider, après son combat contre les géants, n'était qu'évanoui et qu'Arthur s'était trompé en le croyant privé de vie? Visiblement, le narrateur latin a ici suivi un modèle qu'il a déformé. A travers l'image faussée qu'il en a fournie, il est bien difficile de juger l'original et de porter sur ses mérites une appréciation autorisée. Un fait, au moins, est assuré : dans le modèle du rédacteur latin comme dans le roman du poète français, Ider ne mourait point; mais le rédacteur latin, pour justifier l'existence à Glastonbury d'une fondation en la mémoire d'Ider, a fait mourir le héros, sans avoir eu la précaution de débarrasser son récit des éléments empruntés qui l'encombraient et qui s'opposaient à ce genre de dénouement.

Le modèle en question, celui de l'auteur latin, aurait eu, selon Gaston Paris, « tous les caractères d'un poème anglo-normand de la première période ». Mais l'étude interne du récit ne fournit pas à elle seule de raisons suffisantes pour le tellement vieillir. Gaston Paris ajoutait : « Les seuls compagnons d'Arthur mentionnés avec Ider, Gauvain, Kei et Beduer, sont ceux qui l'entourent toujours dans la tradition purement galloise; d'autre part, la circonstance de la chevalerie conférée à Ider empêche de voir que le narrateur latin ait tiré son récit d'un conte gallois. » La première partie de la remarque ne porte pas : car il n'est question dans le récit latin ni de Gauvain, ni de Beduer, ni de Kei; l'argument tiré de l'absence ou de la présence de certains compagnons d'Arthur est, en ce qui concerne ce récit ou son modèle, tout à fait inopérant et il n'y a nul souvenir à découvrir ici de la tradition galloise. Seule la seconde observation est fondée : la chevalerie conférée à Ider n'appartient pas à la tradition galloise et la conclusion à laquelle conduit cette remarque, à savoir que le texte latin repose sur un roman français, est corroborée par un trait externe : l'indication que l'auteur lui-même de ce texte a fournie de sa source.

Il l'a déclaré, en effet : l'épisode qu'il racontait avait été tiré de certains *Gesta illustrissimi regis Arturi*. Or, ce passage n'est pas le seul du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* où ait été allégué le même ouvrage. C'est encore à ce texte que s'est référé un annotateur qui, sur la légende de saint Phagan et saint Deruvian, a greffé un long développement destiné à la compléter, et voici comment débute sa rédaction :

Le livre des exploits de l'illustre roi Artur (*Gesta incliti regis Arturi*) atteste que Joseph d'Arimathie, noble décurion, accompagné de son fils Josephes et de plusieurs autres personnages, vint en Grande-Bretagne, c'est-à-dire dans l'Angleterre actuelle, et finit là ses jours : je veux dire la Quête d'un chevalier illustre nommé Lancelot du Lac par les compagnons de la Table Ronde, au passage où un ermite explique à Gauvain le mystère d'une fontaine qui change constamment de goût et de couleur et où il était écrit que ce mystère ne prendrait fin qu'au jour où viendrait un grand lion, qui aurait le cou chargé de grosses chaînes. La même indication se trouve dans ce qui suit, dans la Quête du vase, que le livre appelle le saint Graal, presque au début, où le Chevalier Blanc expose à Galaad, fils de Lancelot, le mystère d'un écu merveilleux qu'il lui donne à porter et que personne autre ne pouvait porter, fût-ce un seul jour, sans en être écrasé.

Il ne paraît pas douteux que, dans le *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae*, la première phrase de l'épisode d'Ider et la note relative à Joseph d'Arimathie renvoient à un seul et même ouvrage, désigné dans les deux passages en termes identiques, à ceci près que, dans l'un, Arthur est qualifié d'*illustrissimus* et, dans l'autre, d'*inclitus*. Cet ouvrage se laisse facilement identifier : c'est une compilation romanesque du genre du *Roman de Lancelot* en prose française, non point la vulgate de ce texte, mais un exemplaire voisin du manuscrit harléien 6342. Dans ce manuscrit, en effet, se lit, à la fin du *Roman de Lancelot* proprement dit, l'épisode indiqué par l'annotateur de Glastonbury, où un ermite explique à Gauvain, en partant de l'histoire de Joseph d'Arimathie, le mystère de la fontaine qui change de couleur, destiné à prendre fin lorsque viendra

un lion au cou chargé de chaînes [1]. Le même manuscrit, comme les autres manuscrits cycliques, passe ensuite à la Quête du Graal, où, tout au début se lit de nouveau, à propos de l'écu dont le Chevalier Blanc charge Lancelot, l'histoire de Joseph d'Arimathie et de son fils Josephes [2].

Je ne suis pas en mesure de dire si, parmi les nombreux manuscrits cycliques du *Lancelot*, il en existe un qui contienne l'épisode d'Ider et des géants. Le fait est que je n'en connais pas; mais ce n'est pas un argument. Il se peut que l'interpolateur de l'épisode dans le *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* l'ait réellement tiré, comme il l'a déclaré, du livre des *Exploits de l'illustre Arthur* ; il se peut aussi qu'il ait attribué à ce livre un récit qui ne s'y trouvait pas. Quoi qu'il en soit, ce qu'on peut mettre hors de doute, c'est qu'il n'a pas inventé l'épisode. Il a platement exploité à des fins d'utilité toute matérielle une légende avantageuse qui avait cours et dont il n'était pas l'auteur. Le texte primitif du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* contenait, comme on peut le contrôler par les *Gesta regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury, l'indication qu'un certain Bregden, dont le nom figurait sur l'une des pyramides du cimetière de Glastonbury, avait donné son nom à la hauteur de Brentacnol et au pays de Brentemeirs. Le copiste du manuscrit qui nous a conservé l'ouvrage a faussé la leçon primitive en entendant que Bregden avait donné son nom à Brentacnolle, devenu, dit il, de son temps, Brentamerse : c'est-à-dire que, négligeant ou, peut-être, ignorant la hauteur de Brentacnoll, connue pourtant sous ce nom aujourd'hui encore, il n'a retenu que Brentamerse, où l'abbaye de Glastonbury détenait des terres. Sur cette tradition, l'interpolateur a greffé l'épisode d'Ider, mais sans qu'on puisse très bien définir le mécanisme de son opération, parce que le texte du manuscrit est précisément incertain en un endroit essentiel. Le nom de la montagne où Arthur conduit Ider a été effacé dans le

1. Sommer, *The Vulgate version of the Arthurian romances*, t. IV, p. 464.
2. *Ibid.*, t. VI, p. 20-26, et édition A. Pauphilet de la *Queste du saint Graal*, p. 26-33.

texte et remplacé en marge par celui de *ranarum* : on se demande quelle était la leçon primitive et si elle était de nature à justifier l'identification, indiquée par l'auteur, avec la hauteur de Brentacnolle; mais il est impossible d'en décider [1].

En tout état de cause, l'imagination des moines de Glastonbury, si active pour créer des droits à l'abbaye ou pour fortifier ceux qu'elle possédait, n'a pas apporté ici le moindre enrichissement à la tradition littéraire, et la source romanesque à à laquelle ils ont puisé était une source française [2].

1. Jean de Glastonbury, qui a conduit l'histoire de l'abbaye jusqu'aux environs de l'année 1400 en reprenant d'abord ce qu'il jugeait essentiel dans l'œuvre de ses prédécesseurs, a reproduit l'épisode d'Ider, mais il y a introduit une variante. Selon lui, Arthur envoyait Ider dans la direction du Nord-Galles, sur le mont *de Areynes* : « versus Northwalliam, in monte de Areynes », sans parler de Brentacnolle. Cette dernière omission est peut-être insignifiante : Jean n'a sans doute pas compris l'intérêt que son devancier avait trouvé à localiser l'aventure sur le mont de Brentacnolle, afin de justifier le don fait par Arthur des terres voisines de Brentamareis. De même, s'il a ajouté « dans la direction du Nord-Galles », c'est peut-être par souvenir de l'épisode d'Ider tel que le présente le roman français consacré à ce héros et qui le localise dans la forêt de Malverne (voisine, à vrai dire, du Sud-Galles). Reste le nom de *Areynes* qui confirme que sa source était française. Il se peut que ç'ait été là la leçon, biffée après coup, du *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* et qui, entendue comme « montagne de sables », aurait suggéré l'identification avec Brentacnolle. Car de l'interprétation *mons ranarum*, portée en marge, il n'y a pas à tenir compte autrement que comme d'une fantaisie de glossateur qui aura entendu *mont de Areynes* comme *mont as raines*. — Quant à l'origine de l'appellation *mont de Areynes* dans le roman français que je suppose, c'est peut-être l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, où l'auteur a feint (chap. 165) qu'Arthur s'était une fois mesuré avec un géant sur un certain *mons Aravius* ou *mons Aranius* (Wace : *mont Araive* ou *mont Araine*).

2 Il en ira autrement un peu plus tard, dans la période au seuil de laquelle je m'arrête : alors certaines œuvres littéraires de langue anglaise se développeront sur le terrain des légendes créées à Glastonbury.

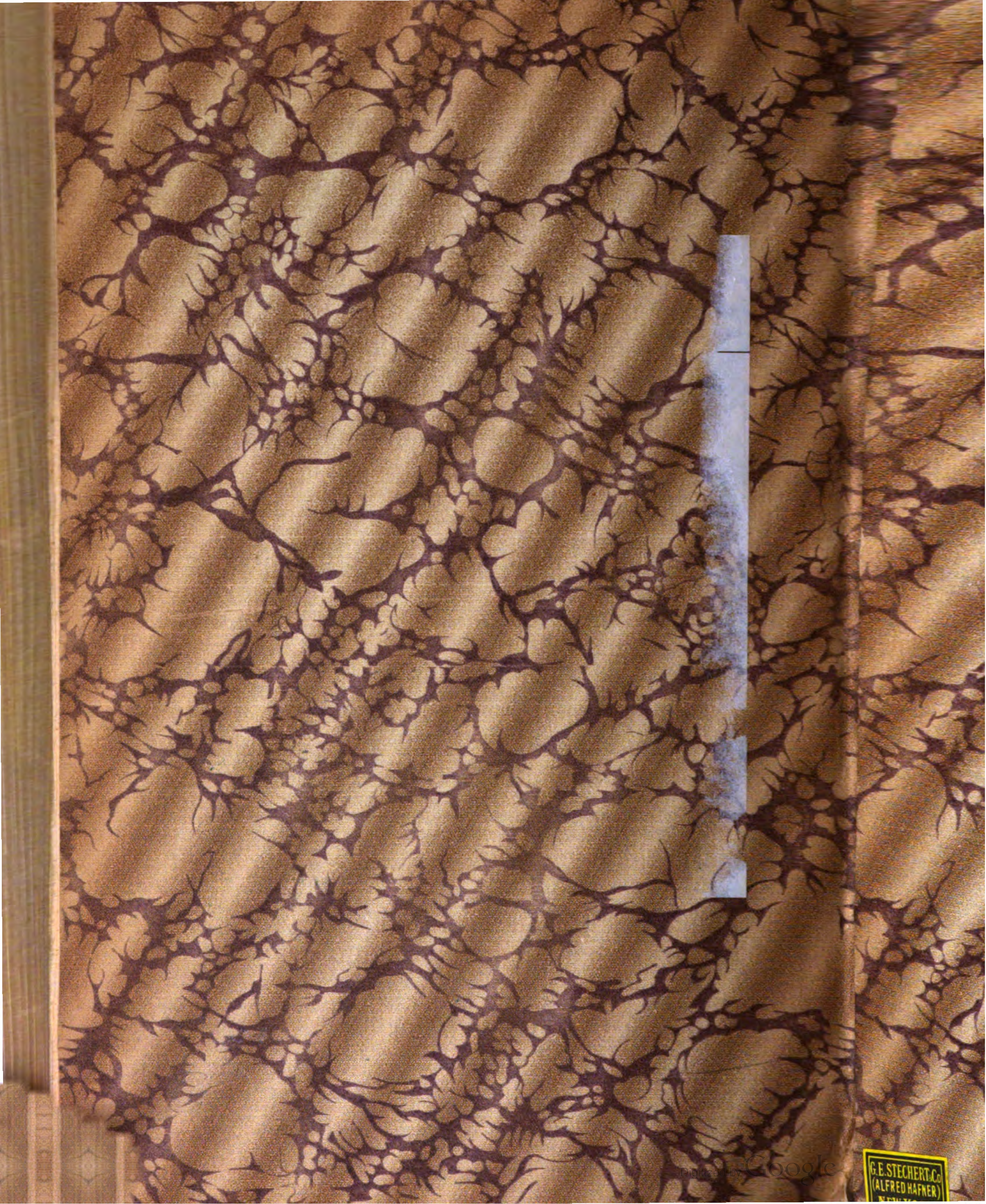
TABLE DES MATIÈRES

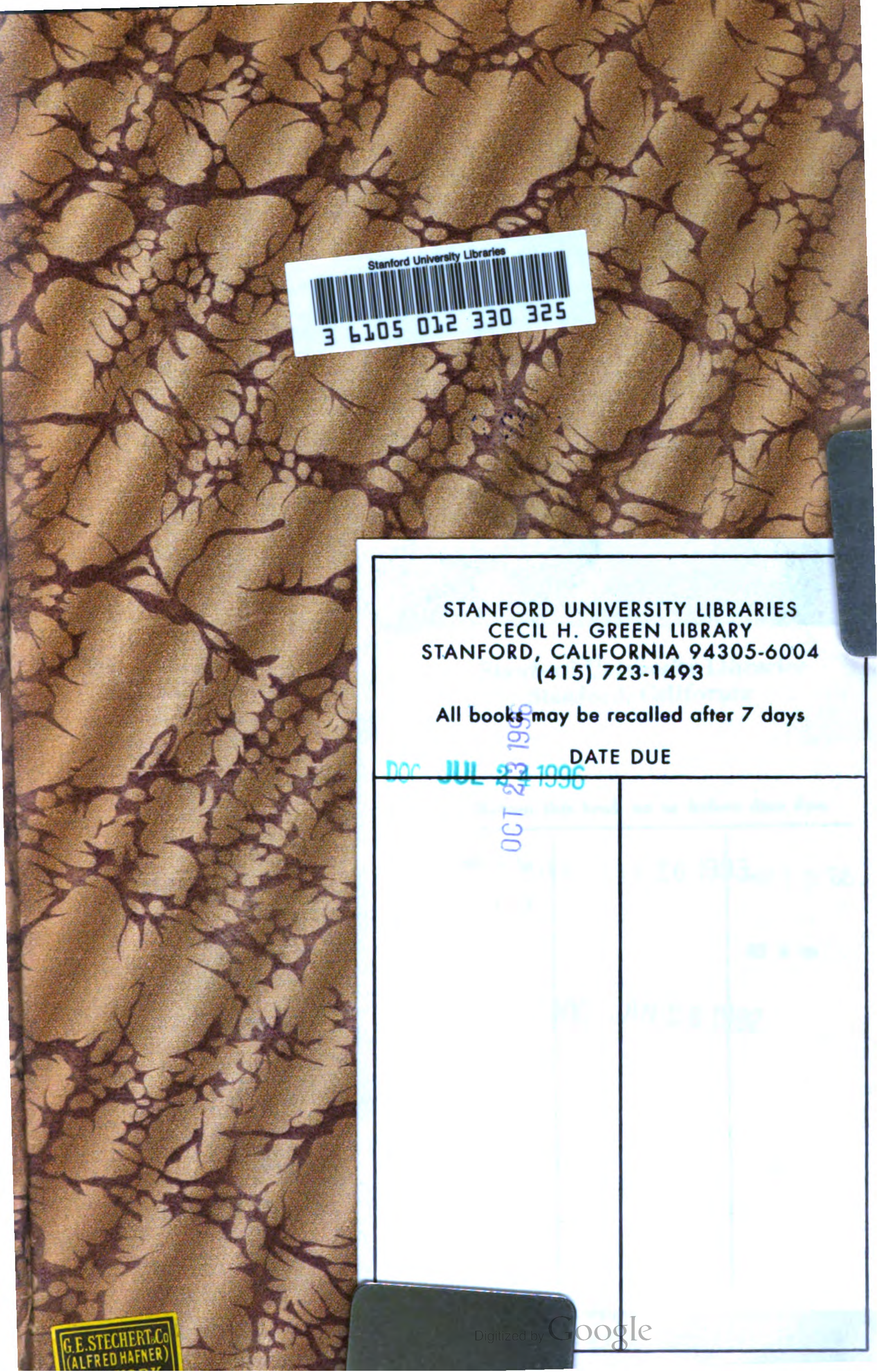
DU

TOME II

VIII. Geoffroy de Monmouth

Le Puy-en-Velay — Imprimerie *La Haute-Loire*, 23, Boulevard Carnot.


G.E. STECHERT & Co
(ALFRED HAFNER)



Stanford University Libraries
3 6105 012 330 325
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493
All books may be recalled after 7 days
DATE DUE
DOC JUL 23 1996
OCT 21 1996
G.E.STECHERT&Co
(ALFRED HAFNER)
Digitized by Google

